

Histoire des guerres Romaines

Le Bohec, Yann

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

YANN LE BOHEC

HISTOIRE DES GUERRES ROMAINES

Milieu du VIII^e siècle avant J.-C. – 410 après J.-C.



L'ART DE LA GUERRE
Tallandier

YANN LE BOHEC

HISTOIRE DES GUERRES ROMAINES

*Milieu du VIII^e siècle avant J.-C.-
410 après J.-C.*

L'art de la guerre
TALLANDIER



Cartographie : Éditions Tallandier/Légendes cartographie, 2017

© Éditions Tallandier, 2017

2, rue Rotrou – 75006 Paris

www.tallandier.com

EAN : 979-10-210-2302-4

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

À Dominique

CHRONOLOGIE

Jusqu'au début du ^{ve} siècle avant notre ère, les événements sont souvent légendaires et les dates incertaines ; jusqu'au milieu du ^{III}^e siècle avant J.-C., les datations sont fréquemment discutées et peuvent varier de quelques années suivant les auteurs.

Les guerres et les mythes (v. 753-v. 509 avant J.-C.)

753 : fondation de Rome, d'après la tradition, le 21 avril

753-715 : Romulus, fondateur et roi ; guerres contre les Sabins, Fidènes et Véies

715-672 : Numa Pompilius, roi ; règne pacifique

672-640 : Tullus Hostilius, roi ; guerres contre les Albains et les Sabins

640-616 : Ancus Martius, roi ; guerres contre les Latins et contre Politorium

616-578 : Tarquin l'Ancien, roi ; guerres contre les Latins, les Sabins, les Étrusques

578-534 : Servius Tullius, roi ; guerres contre Véies, contre Vulci et contre les Latins

534-509 : Tarquin le Superbe (l'Orgueilleux), roi ; guerre contre les Volsques

509 : révolution

Les guerres pour la vie (v. 509-396 avant J.-C.)

509 : premier traité avec Carthage ; guerres contre les Étrusques de Véies et Tarquinia

508-507 : siège de Rome par Porsenna, roi de Chiusi ; exploits d'Horatius Coclès, Mucius Scaevola et Clélie ; Porsenna est vaincu à la bataille de Chiusi

501 : révolte des Latins et menaces des Sabins

499 ou 496 : bataille du lac Régille

491-488 : exilé, Coriolan attaque Rome à la tête d'une armée de Volsques

485-474 : hostilités entre Rome et Véies ; défaite du Crémère en 477 ; trêve de quarante ans conclue en 474

460 : le Sabin Appius Hordeonius s'empare du capitole

458 : Cincinnatus repousse les Éques

446 : annexion du territoire situé entre Ardée et Aricie

437 ou 426 : guerre contre Véies

431 : victoire sur les Volsques et les Éques

430 (environ) : Rome et les Latins contre les Volsques et les Éques

413 : prise de Ferentinum (chez les Éques)

406 : prise d'Anxur (chez les Volsques)

406-396 : siège victorieux de Véies

Les guerres pour le contrôle du Latium (396-338 avant J.-C.)

390 : raid gaulois contre Rome ; défaite de l'Allia (18 juillet) ; siège de Rome ; victoire (?) d'Ardée

389 : défection des Herniques, des Volsques et des Éques

386, 382 et 346 : conflits avec Satricum

385 : Aulus Cornelius Cossus vainqueur des Latins, des Volsques et des Herniques

383-379 : campagnes contre Préneste

380 et 367 : conflits avec Velitrae

367 (ou 361) : deuxième raid gaulois
361, 360 et 353 : guerres contre Tibur
358 : réorganisation de la Ligue Latine
358-351 : guerres contre Tarquinia
357 : prise de Privernum
354 : traité Rome-Samnites
350-349 : troisième raid gaulois
345 : prise de Sora
343-341 : première guerre samnite ; *deditio* de Capoue en 343
340-338 : guerre latine ; victoires du Vesperis et de Tifanum

Les guerres pour le contrôle de l'Italie (338-264 avant J.-C.)

327 : guerre contre Naples
327/326-305/304 : deuxième guerre samnite ; Fourches
Caudines ; défaite de Lautulae
312 : via Appia
311-310 : guerre contre les Étrusques ; première victoire du lac
Vadimon en 310 ; trêve de trente ans
305 : prise de Bovianum
302 : traité Rome-Tarente
298-290 : troisième guerre samnite ; batailles de Sentinum en
295 et d'Aquilonia en 293
294-280 : guerre contre les Étrusques ; destruction de Rusellae
en 294 ; défaite à Arezzo en 284 ; deuxième victoire du lac Vadimon
en 283
282 : appel à Rome de Thurii
280-275 : guerre de Pyrrhus ; défaites d'Héraclée et d'Asculum ;
renouvellement du traité Rome-Carthage ; victoire de Bénévent
273 : châtement de Caere
272 : siège et capitulation de Tarente
268 : prise d'Asculum
264 : prise de Volsinies

La première guerre punique (264-241 avant J.-C.)

- 264 : affaire de Messine
- 263 : alliance entre Hiéron de Syracuse et Rome
- 262 : prise d'Agrigente
- 260 : bataille de Myles (Mylae, Milazzo)
- 256 : bataille d'Ecnome
- 256-255 : Régulus en Afrique : bataille de Tunis ; victoire du cap Hermes ; désastre naval romain
- 254 : prise de Palerme
- 250 : début du siège de Lilybée
- 249 : bataille de Drépane ; Hamilcar en Sicile
- 241 : bataille des îles Ægates, le 10 mars ; traité de paix

Conséquences de la première guerre punique

- 238 : occupation de la Sardaigne et de la Corse
- 235 : fermeture du temple de Janus
- 227 : création des provinces de Sardaigne et de Corse

L'entre-deux-guerres-puniques (241-219 avant J.-C.)

- 241 : destruction de Falerii
- 238-230 : guerre ligure
- 230-229 : première guerre d'Illyrie
- 225 : attaque gauloise ; défaite de Clusium ; victoire de Télamon
- 224 : soumission des Boïens ; défaite des Insubres
- 222 : victoire de Marcellus sur des Gaulois
- 219 : deuxième guerre d'Illyrie

La deuxième guerre punique (218-201 avant J.-C.)

219 : Hannibal assiège Sagonte

218 : déclaration de guerre de Rome à Carthage ; Hannibal : traversée de l'Espagne, des Pyrénées, de la Gaule, des Alpes ; batailles du Tessin et de la Trébie

217 : les Scipions en Espagne ; « bataille » du Trasimène (21 juin) ; Fabius dictateur

216 : bataille de Cannes (2 août) ; délices de Capoue (hiver)

215 : Hannibal en Italie du sud ; négociations avec Philippe V de Macédoine

215-205 : première guerre de Macédoine

213 : début du siège de Syracuse par Marcellus

212 : Hannibal à Tarente ; siège de Capoue ; prise de Sagonte

211 : raid d'Hannibal jusqu'à Rome ; prise de Capoue et de Syracuse par les Romains ; mort des Scipions

210 : reconquête de la Sicile achevée

209 : prise de Tarente et de Carthagène ; victoire de Scipion à Baecula

208 : Hasdrubal, vaincu par Scipion, part vers l'Italie

207 : bataille du Métaure

206 : péninsule Ibérique conquise (victoire de Scipion à Ilipa) ; Magon part pour l'Italie

205 : Scipion en Sicile ; paix de Phoenice, avec la Macédoine

204 : Scipion en Afrique ; accord avec Massinissa

203 : Magon, vaincu et tué ; Hannibal rappelé ; victoire de Scipion aux Campi Magni (Grandes Plaines)

202 : bataille de Zama

201 : traité

Conséquence de la deuxième guerre punique

197 : création des deux provinces d'Espagne

Les guerres tous azimuts (200-63 avant J.-C.)

200-197 : deuxième guerre de Macédoine

200 : déclaration de guerre de Rome à la Macédoine

198 : victoire romaine de Cynoscéphales

197 : traité entre Rome et la Macédoine

197-133 : guerres dans la péninsule Ibérique

197 : Cethegus vainc les Insubres

196 : Purpureo et Marcellus vainquent les Insubres ; défaite des

Boïens

196 : proclamation de la « liberté » de la Grèce

196 : Marcellus vainc les Insubres

195 : Caton part pour la péninsule Ibérique

194 : Caton soumet les Lusitans

192-188 : guerre de Syrie (dite aussi guerre d'Antiochus)

191 : Scipion Nasica vainc les Boïens

191 : bataille des Thermopyles

190 : bataille de Myonnèse

189 : bataille de Magnésie-du-Sipyle

188 : paix d'Apamée

187 : soumission des Cénomans

185-170 : massacres répétés de Ligures

181-179 : guerre dans la péninsule Ibérique

172-168 : troisième guerre de Macédoine

168 : bataille de Pydna, le 4 septembre

154-133 : guerre dans la péninsule Ibérique

149 : Viriathe unit les peuples de la péninsule Ibérique

148-146 : troisième guerre punique

148 : insurrection d'Andriskos

146 : sac de Corinthe ; sac de Carthage

143-133 : guerre de Numance

139 : mort de Viriathe

133 : sac de Numance

133-130 : testament d'Attale ; révolte d'Aristonikos ; province

d'Asie

125-121 : conquête du sud de la Gaule (Transalpine)

122 : Domitius Ahenobarbus vainc les Allobroges

121 : Fabius Maximus vainc les Allobroges alliés aux Arvernes
114 : bataille de Noreia
112-105 : guerre de Jugurtha
111 : Marcus Livius Drusus vainc les Scordisques
111 : bataille de Suthul
109 : bataille du Muthul
107 : bataille de Toulouse
105 : Jugurtha livré à Sylla
105-101 : « invasion » des Cimbres et des Teutons
105 : bataille d'Orange
104 : triomphe de Marius sur l'Afrique, le 1^{er} janvier
102 : bataille d'Aix-en-Provence
101 : bataille de Verceil
101-93 : guerres dans la péninsule Ibérique
92-89 : incursions thraces en Macédoine
91-89 : guerre Sociale
88 : début de la guerre entre Marius et Sylla
88-85 : première guerre contre Mithridate
87-86 : siège d'Athènes
86 : batailles de Chéronnée et d'Orchomène
83-82 : guerre entre marianistes et Sylla
83-81 : deuxième guerre contre Mithridate
80-72 : guerre de Sertorius
78 : succès de Servilius Vatia en Cilicie, Pamphylie et Lycie
78-76 : succès de Cosconius en Illyrie
74-63 : troisième guerre contre Mithridate (Lucullus)
73-71 : guerre de Spartacus
70 : Metellus débarrasse la Sicile des pirates
69 : victoire de Lucullus à Tigranocerte, le 6 octobre
67-63 : troisième guerre contre Mithridate
67 : *lex Gabinia* : Pompée contre les pirates
66 : *lex Manilia* : Pompée contre Mithridate
64 : Syrie conquise
63 : Pompée à Jérusalem
63-62 : conjuration de Catilina

Les guerres extérieures et les guerres civiles (63-31 avant J.-C.)

58-51 : guerre des Gaules (César)

58 : victoires sur les Helvètes et sur les Suèves

57 : victoires sur les Suessions, les Bellovaques, les Nerviens, les Atuatiques

56 : victoires sur les Vénètes, les peuples de la Normandie actuelle, les Morins, les Ménapes et les Aquitains

55 : campagnes en Germanie et en Bretagne

54 : campagne en Bretagne ; guerre contre les Trévires, les Éburons et les Nerviens

53 : bataille de Carrhae contre l'Iran, les 9 et 10 juin

53 : campagne en Germanie ; guerre contre les Éburons

52 : révolte dite « générale » ; sièges de Gergovie et Avaricum ; bataille de Lutèce ; siège et bataille d'Alésia

51 : remise en ordre chez les Bituriges, les Carnutes, les Bellovaques, les Éburons, les Pictons, les Cadurques et les Trévires ; siège d'Uxellodunum

49 : campagne d'Italie (1^{er} trimestre), « grâce de Corfinium » ; première campagne d'Espagne ; « bataille » d'Ilerda, le 2 août ; siège de Marseille ; conquête césarienne de la Sicile et de la Sardaigne ; échec de Curion en Afrique

48 : campagne de Grèce ; bataille de Pharsale, le 9 août ; mort de Pompée, le 28 septembre (?) ; campagne (début) en Égypte et batailles d'Alexandrie

47 : campagne en Égypte (fin), bataille du Nil ; campagne contre le roi du Bosphore ; bataille de Zéla, le 2 août

46 : campagne en Afrique ; batailles de Ruspina, d'Uzitta, de Tegea et Thapsus, le 6 avril

45 : deuxième campagne d'Espagne ; bataille de Munda, le 17 mars ; siège de Munda

44 : assassinat de César, le 15 mars (ides de mars)

43 : guerre de Modène (janvier-avril) ; défaite d'Antoine, le 21 avril ; entrevue de Bologne ; triumvirat ; proscription

42 : deux batailles de Philippi, les 9 et 23 octobre

41-40 : guerre de Pérouse

40 : accords de Brindes, en octobre

- 39 : paix de Misène, en août
- 38 : fin légale du triumvirat, le 31 décembre
- 36 : guerre de Sicile ; batailles de Myles, en août, de l'Artémision, fin août, et de Nauoque, en septembre
- 35-33 : guerre en Illyrie
- 35-20 : campagnes contre les Garamantes (Fezzan)

Le siècle d'Auguste (31 avant J.-C.-14 après J.-C.)

- 31 : bataille d'Actium, le 2 septembre
- 30 : annexion de l'Égypte
- 29-19 : guerre dans le nord-ouest de l'Espagne
- 29 : campagne de Licinius Crassus dans la région du Bas-Danube
- 29 : campagne de Valerius Messalla en Aquitaine ; fermeture du temple de Janus
- 27 : partage des provinces entre Octave-Auguste et le Sénat
- 25 : soumission des Salasses
- 25 : testament d'Amyntas : la Galatie province romaine
- 25 : raid d'Aelius Gallus dans l'Arabie Heureuse
- 21 : Petronius affronte la reine d'Éthiopie
- 20 : Tibère reprend le contrôle de l'Arménie ; il récupère les enseignes perdues par Crassus et Antoine
- 19 : la Pannonie est atteinte
- 16-15 : soumission des Rètes, des Vindéliciens et du Norique
- 16-14 : soumission des Camunni, des Vennones et des Ligures
- Chevelus
- 16 : attaque de Germains en Gaule
- 16-9 : Drusus contre-attaque en Germanie
- 15 : raid barbare en Macédoine
- 14 : Calpurnius Piso écrase des insurgés thraces
- 14 : guerre contre les Daces
- 13-9 : insurrection en Dalmatie et Pannonie ; décès d'Agrippa en 12
- 9 : dédicace de l'autel de la Paix Auguste
- 8-7 avant J.-C. à 4 après J.-C. : Tibère contre-attaque en

Germanie

7-6 : trophée de La Turbie

6 avant J.-C. à 9 après J.-C. (ou 1 après J.-C. à 6) : guerre dans le sud de l'Afrique

2 avant J.-C. à 4 après J.-C. : guerre contre l'Iran

6 après J.-C.-9 : insurrection en Dalmatie et Pannonie ; intervention de Tibère et Germanicus

9 : désastre de Varus au Teutoburg (Kalkriese)

Les Julio-Claudiens successeurs d'Auguste (14-68 après J.-C.)

14-37 : Tibère empereur

14 : révolte des légions de Pannonie et de Germanie

14-16 : expéditions de Germanicus en Germanie

16 : deux batailles d'Idistaviso en Germanie

17-24 : guerre de Tacfarinas en Afrique

21 : insurrections en Gaule

28-34 (entre 28 et 34) : révolte des Frisons

37-41 : Caligula empereur

39-42 : conquête de la Maurétanie

41-54 : Claude empereur

43-61 : conquête de la Bretagne

45 : annexion de la Thrace

47-48 : guerre contre des Germains

49 : soulèvement populaire à Jérusalem

53 : Vologèse installe son neveu Tiridate en Arménie

54-68 : Néron empereur

58-63 : guerre contre l'Iran ; fermeture du temple de Janus

60-61 : guerre de Boudicca en Bretagne

66-70 (et 73) : guerre des Juifs

L'« année des quatre empereurs » (68-69)

68-70 : poursuite de la guerre juive ; prise de Jérusalem

68-69 : guerre civile ; Néron, Galba, Othon puis Vitellius successivement empereurs ; batailles de Bédriac et de Crémone, siège de Crémone ; Rome : bataille en milieu urbain ; tentative de Clodius Macer en Afrique

68 : raid des Sarmates Roxolans en Mésie

69 : insurrection de Civilis ; soulèvement des Germains, puis des Gaulois (Tutor et Classicus, Sabinus) ; empire des Gaules ; Cerialis : batailles de Trèves et de Xanten

Les Flaviens (69-96)

69-79 : Vespasien empereur

73 : prise de Masada

77-84 : Agricola en Bretagne

79-81 : Titus empereur

81-96 : Domitien empereur

81-84 : poursuite de la mission d'Agricola en Bretagne

83 : bataille du mont Graupius

83 : guerre contre les Chattes

85-89 : raids des Daces et des Sarmates en Mésie

89 : annexion des Champs Décumates

Les Antonins (96-192)

96-98 : Nerva empereur

98-117 : Trajan empereur

101-102 : première guerre dacique

105-106 : deuxième guerre dacique

105-106 : annexion de l'Arabie

114-117 : guerre contre l'Iran

117-138 : Hadrien empereur

117 : abandon des territoires conquis par Trajan en Mésopotamie

128 : Hadrien inspecte l'armée d'Afrique
132-136 : guerre des Juifs, dite de Bar Kochba
161-180 : Marc Aurèle empereur
161-166 : guerre contre l'Iran
166-180 : guerre contre les Germains et les Sarmates
171 : les Germains devant Aquilée
172 : le préfet du prétoire Macrinus Vindex tué au combat ;
défaite des Iazyges
172 : révolte des bouviers en Égypte
174 : victoire de Marc Aurèle sur les Iazyges, les Quades et les
Marcomans ; miracle de la pluie ; Marc Aurèle donne des terres aux
barbares
175 : coup d'État d'Avidius Cassius
177 : reprise de la guerre contre les Sarmates ; victoire de
Paternus
180-192 : Commode empereur
180-185 (entre 180 et 185) : brigandages de Maternus et de ses
bandes en Gaule, Espagne et Italie
180 : Quades et Marcomans demandent la paix
182 : guerre en Bretagne ; victoire d'Ulpius Marcellus
182-185 (entre 182 et 185) : guerre contre les Sarmates

Le « III^e siècle » et « la crise » (193-284)

193-197 : guerre civile
193 : Pertinax empereur (du 1^{er} janvier au 28 mars)
193 : Didius Julianus empereur (du 28 mars au 2 juin)
193-211 : Septime Sévère empereur
193-194 : Pescennius Niger empereur ; batailles de Cyzique,
Nicée et Issos ; guerre en Orient
195-197 : Clodius Albinus empereur ; bataille de Lyon, le
19 février
197-198 : guerre en Orient
202 : camp d'Albano
208-212 : guerre en Bretagne
211-217 : Caracalla empereur ; guerres en Bretagne, en

Germanie, sur le Danube et en Orient

212 : Constitution antonine

217-218 : Macrin empereur

218-222 : Élagabal empereur

222-235 : Sévère Alexandre empereur ; guerres contre l'Iran et en Germanie

235-238 : Maximin le Thrace empereur ; guerre contre des Germains

238 : guerre civile

238 : Gordien I^{er} et II empereurs (mars et avril)

238 : Balbin et Pupien empereurs (printemps)

238-244 : Gordien III empereur ; apparition du nom des Goths ; conflit avec l'Iran

244-249 : Philippe l'Arabe empereur ; conflits avec les Quades, les Carpes, les Goths et l'Iran

249-251 : Dèce (Trajan Dèce) empereur ; persécution des chrétiens ; guerre contre les Goths ; attaque des Iraniens

251 : bataille d'Abrittus, et mort au combat de Dèce

251-253 : Trébonien Galle empereur

253 : Émilien empereur

253-260 : Valérien empereur ; multiplication des « usurpations » ; guerre contre l'Iran ; Valérien capturé et tué

260-268 : Gallien empereur ; guerres sur tous les fronts ; « usurpations » multiples

267-272 : Zénobie, reine de Palmyre

268-270 : Claude II le Gothique empereur ; victoire de Naissus sur les Goths

270-275 : Aurélien empereur ; guerres contre les Alamans, les Goths et les Carpes ; retour dans l'empire de Palmyre et de la Gaule

275-276 : Tacite empereur ; raid de Germains en Gaule

276-282 : Probus empereur ; guerres contre différents peuples germains sur le Rhin et le Danube

282-284 : Carus et ses fils empereurs ; guerres contre l'Iran, les Sarmates, les Quades et les Calédoniens

282-283 : Carus empereur

283-285 : Carin empereur

283-284 : Numérien empereur

285 : bataille de Margus

La fin de l'armée romaine (284-410 après J.-C.)

284-305 : Dioclétien empereur ; plusieurs coups d'État

285 ou 286 : destruction des bagaudes

286 : guerre contre des Germains

287-292 : guerre avec l'Iran

288 : guerres contre les Francs et les Alamans

289-292 : guerres sur le Danube, contre les Sarmates et les

Goths

294 : guerres sur le Danube, contre les Sarmates et les Goths

295 : guerre contre les Carpes

297-298 : guerre avec l'Iran ; paix de Nisibe

302-306 : guerres sur le Danube, contre les Carpes et les

Sarmates

307-337 : Constantin I^{er} empereur

308-309/310 : révolte de Domitius Alexander

311 : vision de Grand (Constantin I^{er})

312 : bataille du pont Milvius, le 28 octobre (Constantin I^{er} élimine Maxence)

313 : Licinius élimine Maximin Daïa

316 (?) : batailles de Cibalae et de Mardia (Constantin I^{er} contre Licinius) ; accords de Serdique

324 : batailles d'Andrinople et de Chrysopolis (Constantin I^{er} contre Licinius) ; Licinius est pendu

337 : entrevue de Viminacium entre les trois fils de Constantin I^{er}

337-340 : Constantin II empereur

337-350 : Constant empereur

337-361 : Constance II empereur

337 : siège de Nisibe

340 : bataille d'Aquilée

344 : bataille de Singara

346 ou 350 : deuxième siège de Nisibe

348 : deuxième bataille de Singara

348 : des Goths installés dans l'empire

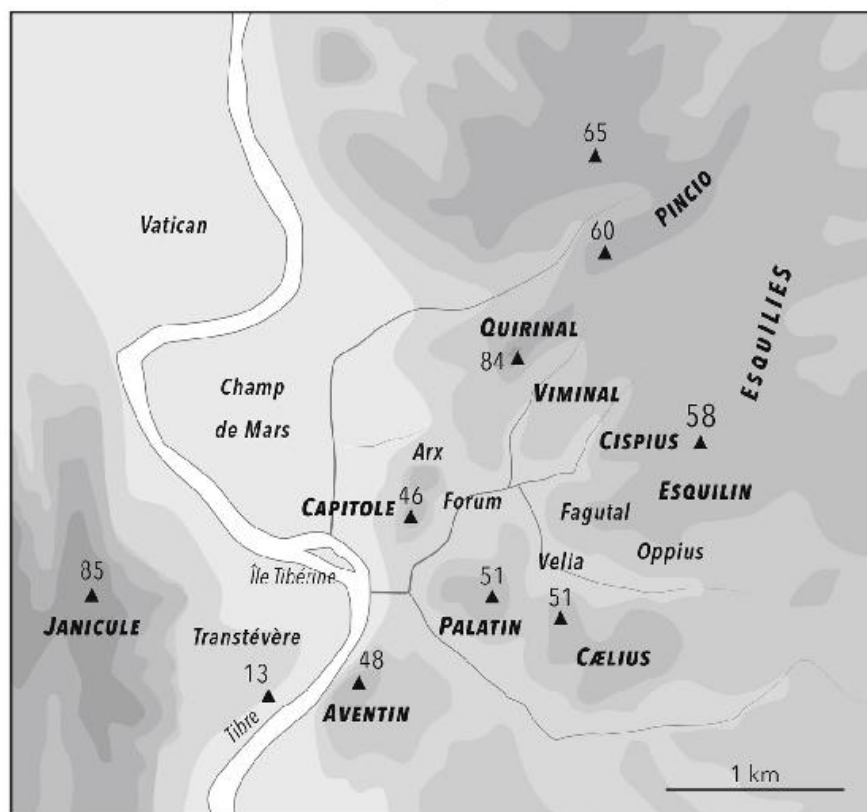
350-353 : révolte de Magnence

351 : bataille de Mursa, le 28 septembre
351 ou 352 : révolte de Diocésarée (Zippori, en Israël)
353 : reprise de la guerre contre l'Iran
355 : coup d'État du Franc Silvanus
356-361 : Julien César en Gaule
357 : bataille de Strasbourg, le 25 août
359 : siège d'Amida
360 : sièges de Singara et Bezabde
361-363 : Julien Auguste
363 : guerre contre l'Iran ; Julien meurt au combat
363-364 : Jovien empereur ; traité avec l'Iran
364-375 : Valentinien I^{er} empereur en Occident ; désordres en
Afrique ; guerre contre les Alamans et les Quades
364-378 : Valens empereur en Orient
369 : traité de Noviodunum avec les Goths
378 : bataille d'Andrinople, le 9 août
379-395 : Théodose I^{er} empereur
394 : bataille de la rivière Froide, les 5 et 6 septembre
395-408 : Arcadius empereur en Orient ; conflits avec les Goths
surtout
395-423 : Honorius empereur en Occident
406 : les Vandales, les Alains et les Suèves franchissent le Rhin
dans la nuit du 31 décembre, et ils pillent la Gaule pendant trois ans
410 : les Goths prennent Rome, le 24 août

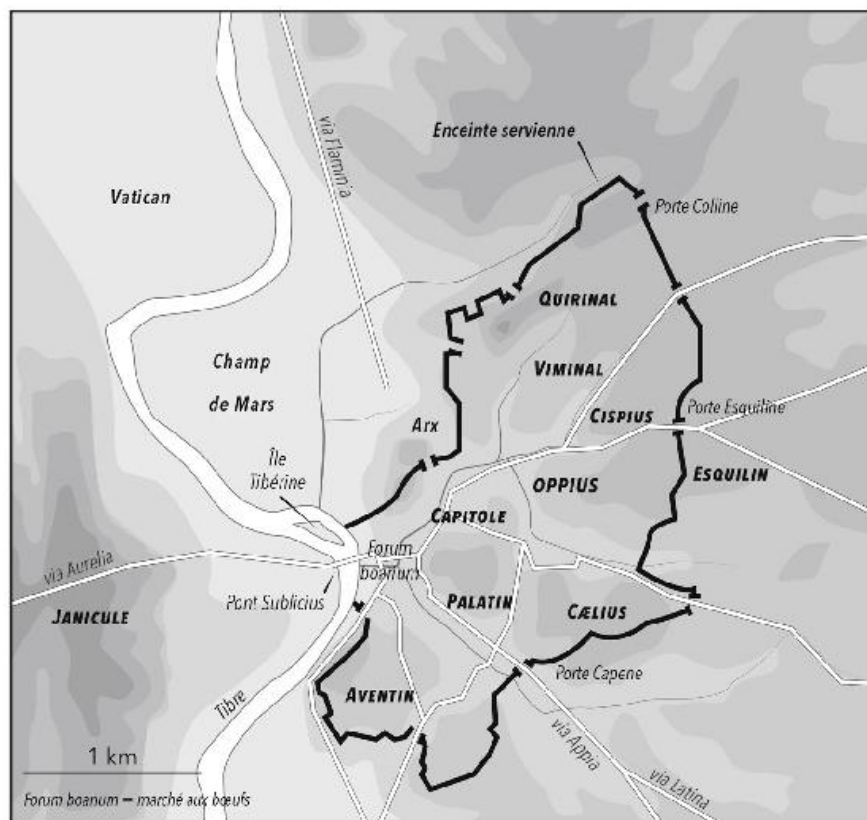
Appendice

451 : bataille des Champs Catalauniques, le 20 juin
476 : le Skire Odoacre renvoie à Constantinople les ornements
impériaux

Rome, le site



Plan de Rome



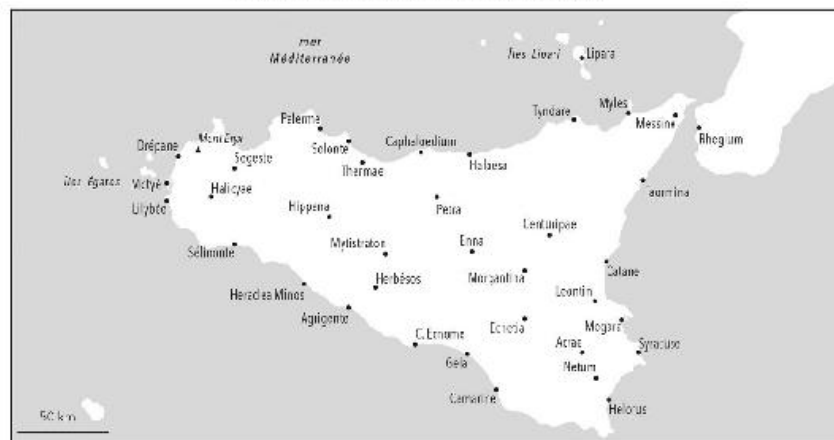
Le Latium et l'Étrurie



L'Italie



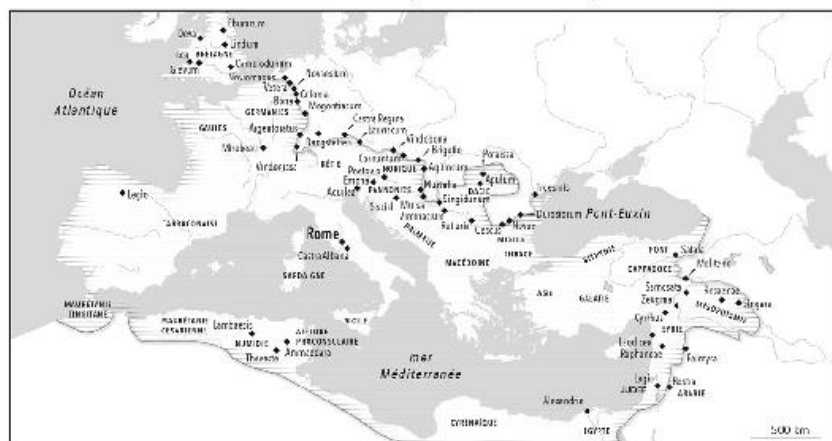
La première guerre punique en Sicile



La deuxième guerre punique en Italie



La défense de l'empire sous le Principat



La Grèce et les régions danubiennes



La péninsule ibérique



L'Afrique



La Gaule et la Germanie



L'Orient



PRÉLUDES

INTRODUCTION GÉNÉRALE

L'excellence de l'armée romaine, ou, si l'on préfère, son efficacité, n'est plus à démontrer. Les innombrables guerres qu'elle a gagnées et la durée de l'empire qu'elle a bâti le prouvent amplement. Le monde entier (le monde de l'époque, limité à la Méditerranée) a été vaincu en cinq siècles, soumis et contrôlé pendant cinq autres siècles, et cet exploit est sans pareil dans l'histoire de l'humanité. C'est probablement l'énormité de cette entreprise qui a découragé les spécialistes de la décrire dans sa totalité. Aucun auteur de renom n'a tenté d'en faire le récit depuis des décennies, et pourtant les travaux partiels qui lui ont été consacrés ne manquent pas et incitent à entreprendre une synthèse inédite, malgré les difficultés.

Il sera fort malaisé de venir à bout de ce projet, pour deux raisons.

D'abord, les sources abondent. Aux textes anciens, nombreux et parfois contradictoires, il faut ajouter les sciences dites « auxiliaires », à savoir l'épigraphie, la papyrologie, la numismatique et, surtout, l'archéologie, qui ressemblent à des puits sans fond. Des batailles et même des guerres ont été oubliées par nos devanciers ; la prospection en cours révèle et révélera des éléments nouveaux du plus grand intérêt (batailles d'Orange, du Teutoburg, du Harzhorn, etc.).

Ensuite, les auteurs modernes ont été très fréquemment indifférents à cette problématique. Beaucoup se sont contentés de recopier leurs prédécesseurs, sans esprit critique pour un aspect de l'histoire qu'ils jugeaient secondaire. Et pourtant, l'histoire des guerres apporte beaucoup à l'histoire tout court. Guerre et politique sont liées, on le sait depuis Clausewitz qui a été en général mal compris. Il ne recommandait pas de recourir systématiquement à la force. Il se bornait à établir un constat : ce sont les détenteurs du pouvoir qui décident de

recourir ou non au conflit. Par ailleurs, l'histoire militaire enrichit d'autres domaines : la logistique intéresse l'économie ; la solde et donc la monnaie sont en relation étroite avec les soldats. L'armée offre une image, certes déformée, mais assez ressemblante de la société. La religion, surtout dans l'Antiquité, touchait tous les domaines de la vie. Et les conflits ont débordé dans la littérature et les arts.

Le lecteur, devant l'éparpillement des publications, attend certainement que soient expliqués les causes et les aspects de ce miracle militaire, et que lui en soient décrites les conséquences. Les rubriques ne manqueront pas : il faudra montrer la spécialisation des unités, la compétence et l'omniprésence de la hiérarchie, la qualité du recrutement, l'efficacité de l'armement, la variété des tactiques et la valeur des stratégies. Une surprise surgira pourtant à ce stade du récit. C'est que les soldats n'ont pas toujours été exemplaires et que les officiers n'ont pas toujours su éviter les désastres ; ces dix siècles n'ont pas manqué de mutineries et de défaites sanglantes. Bien sûr, l'armée romaine fut, au total, la meilleure de son temps, et de loin, malgré ces faiblesses inévitables ; mais, à l'instar de toute institution humaine, elle n'était pas parfaite. Et, comme toute construction ici-bas, elle a fini par disparaître. On dira que c'est le lot de tout ce qui est humain ; mais il faudra expliquer pourquoi et comment a eu lieu la fin de Rome.

Une des explications de cet effondrement tient aux forces et aux faiblesses de ceux qui étaient appelés les barbares. Assez curieusement, les historiens se sont divisés en deux groupes, qui n'ont noué aucun contact entre eux, le premier attaché aux Romains, le second à leurs ennemis. Or, on ne peut pas comprendre l'histoire militaire d'un peuple si l'on fait abstraction des adversaires qu'il a combattus. Les conflits avec les Étrusques ou les Latins différaient profondément des guerres menées contre les Carthaginois, les Gaulois, les Germains, les Iraniens et les Huns. Il est vrai que l'entreprise, comme on l'a dit, présente bien des difficultés, ce qui explique qu'elle n'a jamais été tentée. Il n'est déjà pas aisé de bien connaître l'armée romaine ; si l'on doit en plus étudier l'ost de ses adversaires, le projet risque de ne jamais aboutir. Il n'en faut pas moins tenter de broser un tableau qui permette de comprendre ce qui s'est réellement passé.

Les différences s'expliquent aussi par la chronologie : au cours de dix siècles d'histoire, l'organisation des armées a connu des mutations importantes. Ces changements se sont accompagnés d'autres

évolutions, qui ont touché la tactique et la stratégie, dans les deux camps. Il convient de préciser que, par commodité et en simplifiant, le mot tactique désignera ici la mise en œuvre de moyens divers pour remporter un combat (bataille en rase campagne, siège, etc.) ; la stratégie sera comprise comme le recours à différentes tactiques pour remporter une guerre. Nous avons étudié l'armée romaine au temps des guerres puniques, aux ordres de César, sous le Haut-Empire, puis sous le Bas-Empire, et il nous a ensuite été possible de traiter de la manière dont elle faisait la guerre sous le Principat : le livre *Histoire des Guerres romaines* a été conçu comme un complément à *La Guerre romaine*. Il reste maintenant à élargir ce propos. Entreprise difficile, nous le répétons parce que nous en sommes très conscient, et qui sera seulement un essai de synthèse : il convient de rester modeste.

Un dernier mot. Faire de l'histoire militaire ne revient pas à prononcer un éloge du bellicisme. Bien au contraire, cette discipline s'apparente à une recherche sur le cancer. Et l'historien que nous sommes ressent la même antipathie pour la guerre qu'un médecin pour cette maladie. Malheureusement, puisqu'il faut être deux pour le vouloir, personne n'a encore réussi à éradiquer la guerre.

MÉTHODOLOGIE DES GUERRES ROMAINES

Les Romains, comme la totalité des humains, ont fait de nombreuses guerres tout au long de leur histoire, c'est-à-dire depuis le milieu du VIII^e siècle avant J.-C. jusqu'au début du V^e siècle après J.-C. Dans l'examen des conflits auxquels ils ont participé, il faut logiquement s'attendre à trouver des éléments communs à tous les peuples de tous les temps, et d'autres propres à leur civilisation. Pour faire ressortir les traits permanents, nous proposons de recourir à des enquêtes qui ont été consacrées à la notion de guerre et qui appartiennent à une science appelée parfois la « polémologie ». Pour les aspects originaux, il faudra reprendre la chronologie des événements pour y distinguer et isoler ce qui est spécifique de chaque époque.

LA NATURE DE LA GUERRE

N'importe quelle étude sur une guerre doit répondre aux questions que se pose le lecteur cultivé. Dès l'abord, une première difficulté se présente : les sources disponibles sont disparates, tantôt lacunaires, tantôt claires et précises, mais toujours concises. Quand un auteur entreprenait de rédiger un texte, il savait que le parchemin et le papyrus coûtaient cher. Bien plus, de longues guerres et de grandes batailles peuvent n'être connues que par quelques lignes qui ont été écrites par un abrégiateur plusieurs siècles après les événements rapportés (bataille d'Orange en 105 avant J.-C.), ou même n'être révélées que par l'archéologie (bataille du Harzhorn, peu après 235 de

notre ère).

Pour mener à bien ce travail, il faut d'abord distinguer les causes (causes lointaines, en général au pluriel) et le prétexte (cause proche, normalement au singulier) qui ont mené à la conflagration. En ce qui concerne les causes, il est bien établi qu'elles étaient en général multiples, et qu'elles répondaient à des besoins éternels, l'argent et le pouvoir le plus souvent. Mais la politique pouvait jouer un rôle, unique dans le cas d'une guerre civile et déterminant quand des alliés demandaient du secours. Comme tous les États civilisés, l'État romain recherchait la solution de ses problèmes d'abord par la diplomatie (certes, l'adjectif « civilisé » peut fournir matière à débat ; le sachant, nous le maintenons). Il disposait d'ambassadeurs extraordinaires, envoyés quand une crise se présentait, des *legati*. Si les négociations échouaient, il devait soit renoncer, soit combattre. C'est cette constatation toute banale qu'a faite Clausewitz quand il écrivit que la guerre était la poursuite de la politique par d'autres moyens ; il énonçait une simple évidence, sans cynisme ni bellicisme.

Un prochain paragraphe traitera de la variété des causes de guerre possibles dans l'Antiquité romaine ; il ajoutera à celles qui viennent d'être évoquées la stratégie, la psychologie collective et la société. À ce propos, le droit romain était strict ; il ne connaissait qu'une possibilité, la guerre défensive : une agression venue d'une autre puissance, qui en plus aurait refusé de réparer ses torts. Il fallait donc deux étapes : un ennemi avait attaqué ; il repoussait toute compensation. C'était seulement à ce moment qu'intervenait l'indispensable déclaration de guerre, transmise à l'ennemi par des *legati*. Bien entendu, il ne faut pas être naïf. Quand l'État romain voulait provoquer un conflit, il trouvait toujours un arrangement avec le ciel pour se donner le beau rôle.

La guerre est décidée. Avant d'en décrire les étapes, l'historien doit mesurer les forces en présence. Ce tableau permet souvent de prévoir l'issue de l'entreprise, mais pas toujours. En histoire, le déterminisme est à l'occasion battu en brèche par la déesse Fortune et par les aléas auxquels sont soumis les événements : erreur d'un général, astuce de l'ennemi, intervention d'une tierce puissance, etc. Et, pour l'Antiquité surtout, il n'est pas facile de mesurer le poids de chaque acteur, car il est souvent plus aisé de connaître la partie romaine que le camp adverse. Certains peuples étaient plus ou moins analphabètes, et parfois plus que moins, notamment les Germains qui n'ont pas laissé d'écrits.

Une fois que l'historien sait pourquoi la guerre a été déclarée, avec quelles chances de succès pour les uns et pour les autres, il peut la décrire. Il doit procéder à un découpage de la chronologie, pour mettre en valeur les principales étapes du conflit, les stratégies employées et les tactiques appliquées, tout en sachant que les césures nettes n'existent pas, ou rarement.

En règle générale, une guerre se termine par ce qui a été appelé une « bataille décisive » ; ou autrement ! Mais pour les Romains, le droit et la tradition imposaient ensuite un armistice, puis un traité. Ce traité ou *foedus* était toujours *iniquum*, « inégal », parce que les Romains ne se reconnaissaient pas d'égaux, *aequi* ; ils avaient reçu des dieux la « supériorité », la « majesté », la *maiestas* (de *maius*, « plus grand que... ») ; à cette époque, l'adjectif « inique » n'avait pas encore de contenu péjoratif. Mais le déchaînement de violences qui avait précédé laissait des traces, parfois secrètes, parfois visibles, qui duraient longtemps. Il appartient encore à l'historien d'exhumer ces conséquences proches et lointaines.

On peut représenter ce mouvement théorique par un schéma :

agression provoquée par des voisins ou des barbares → plainte de Rome = ambassade ; refus de réparations → déclaration de guerre → guerre (plusieurs campagnes) → armistice → traité de paix.

Rappelons d'abord que le mot barbare n'a eu aucun contenu péjoratif pendant longtemps ; il venait d'une onomatopée exprimant des paroles incompréhensibles. Et ensuite que, dans l'Antiquité, les traités n'étaient pas « signés », comme on l'écrit souvent : les deux parties prêtaient serment de respecter un texte rédigé d'un commun accord.

L'étude des causes de guerre, la *Kriegsschuldfrage* des Allemands, a beaucoup intéressé lecteurs et auteurs.

LES CAUSES DE GUERRE

De nombreux savants se sont demandé pourquoi les hommes font la

guerre.

Un premier groupe d'entre eux, que nous appellerons par commodité les anthropologues, se divise en deux sous-groupes. Pour les uns, la violence est inséparable de la nature humaine. Les éthologues, représentés par Konrad Lorenz, enseignent que tout individu a en lui une agressivité normale, et que l'idéal est de l'orienter vers une activité utile, pour éviter qu'elle ne se transforme en agression. Les psychanalystes, de leur côté, pensent que nous possédons tous deux instincts, Éros, la vie, et Thanatos, la mort, et l'on devine que la guerre vient du deuxième. La réflexion de Sigmund Freud a été prolongée pour notre propos par Norbert Elias. Pour les autres anthropologues, la violence n'est pas de nature, mais de culture. La meilleure preuve, disent-ils, en est que les animaux ne se font pas la guerre. Ils ne sont pourtant pas toujours gentils entre eux...

Un second groupe de savants est formé par les historiens, qui sont peut-être plus attachés que les anthropologues aux réalités concrètes. Ils ont établi des listes de guerres avec, à chaque fois, les motifs qui les ont engendrées. Et ici règne une assez grande diversité où interviennent et interfèrent la politique, la stratégie, la psychologie collective, l'économie et la société. Hélas, sur tous ces points beaucoup d'erreurs ont été faites par des auteurs qui ont souvent commis des anachronismes en transposant dans l'Antiquité les réalités modernes.

La politique

La recherche des causes de guerre liées à la politique montre déjà cette diversité, et au moins trois d'entre elles peuvent être isolées : la guerre civile, le jeu des alliances et le rôle d'une « superpuissance ».

Assurément, pour les Romains, la guerre civile constituait la pire abomination imaginable. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire *La Pharsale* de Lucain ou *Les Histoires* de Tacite, deux longues lamentations sur ce que ces écrivains considéraient comme une horreur absolue. Elle n'en a pas moins existé, causée tout simplement par l'ambition de deux hommes, ou même d'un seul. C'est ainsi qu'il faut expliquer la révolte de 49 avant J.-C. : César a voulu échapper à une condamnation rendue inévitable par les actes illégaux dont il s'était

rendu coupable en Gaule et il est entré en conflit avec le Sénat ; ce dernier a demandé à Pompée de défendre la légitimité, ce qui d'ailleurs n'était pas pour déplaire au général ainsi sollicité.

Le jeu des alliances était tout à fait différent. Les anciens connaissaient la diplomatie, avons-nous dit, mise en œuvre par des ambassadeurs extraordinaires. Et c'est ainsi que Rome avait conclu de nombreux traités. Dans ces textes, où les deux parties n'étaient pas à égalité, le puissant devait protéger le faible. Claude a entrepris la conquête de la Bretagne en 43 après J.-C. pour défendre les intérêts de roitelets alliés. Un autre type de problème surgissait quand deux peuples amis étaient en conflit. En 58 avant J.-C., César fut pris entre les Éduens et les Suèves. Il choisit de défendre les Gaulois contre les Germains. Son tort fut de ne pas en référer au Sénat, car, de retour à Rome, il tomberait sous le coup d'un procès. D'où la guerre civile qui éclata en 49.

Sa position dominante entraîna Rome dans d'autres conflits dès la fin de la deuxième guerre punique, en 201 avant J.-C. À partir de ce moment, aucun État installé autour de la Méditerranée ne put prétendre rivaliser avec elle. Un sénateur prononça même un discours très patriotique, sur un thème tout aussi patriotique, « Et maintenant, tous les peuples obéissent aux Romains ». Et Caton l'Ancien, qui voulait ridiculiser sa prestation, lui fit remarquer que tous les Romains obéissaient à leur femme. De ce fait, le Sénat se croyait obligé d'intervenir quand deux parties s'opposaient, que l'une ou les deux aient fait appel à son jugement. Rome devenait le gendarme du monde, comme il arrive parfois dans ce genre de situations. Le fait peut paraître étonnant, mais ce fut pour protéger les Juifs des Syriens que Pompée conquist la Judée.

Les nécessités militaires

Si la vie politique peut mener à la guerre, il arrive parfois que des nécessités d'ordre purement militaire aboutissent au même résultat. Dans cette rubrique, également, trois motifs au moins peuvent être envisagés.

Le plus fréquent était à l'évidence la réponse à une agression qui

était venue directement d'un peuple ennemi, ou indirectement si ce dernier avait soutenu un prétendant dans une guerre civile ; de nombreux exemples de conflits de ce type seront présentés plus loin.

L'intervention de voisins pouvait prendre un autre aspect, quand un État tiers appuyait des insurgés, des ennemis. Cette situation se rencontrait notamment quand éclatait une guérilla, soutenue par des frontaliers, gens qui formaient « un État appui » comme les a appelés David Galula. C'était rare dans l'Antiquité. En 56 avant J.-C., César écrivit un gros mensonge en déclarant que les Bretons (de Grande-Bretagne) soutenaient la révolte des Armoricaains : ils se souciaient peu les uns des autres. Le proconsul utilisa le même argument pour mener deux expéditions en Bretagne (55 et 54) et deux autres en Germanie (55 et 53).

Les questions de voisinage – c'est bien connu – suscitent des conflits. Un autre besoin de conquête venait de la stratégie : le commandement pouvait estimer qu'il devenait nécessaire de faire une nouvelle annexion pour mieux défendre la précédente ; ce choix impliquait même une amorce de géostratégie, parce qu'il fallait connaître la situation, la topographie, l'économie et le peuplement des régions concernées. L'intervention dans le sud de la Gaule entre 125 et 121 permit de relier la Cisalpine (Italie du Nord) à l'est de l'Espagne.

La psychologie collective

Au fur et à mesure de la progression de notre enquête, il devient évident que les guerres romaines s'expliquent par des causes plus nombreuses qu'on ne l'avait imaginé, qui intervenaient à des degrés différents suivant les circonstances, et qui pouvaient s'ajouter les unes aux autres. Pourtant, à notre avis, un élément a pesé d'un poids prépondérant, la psychologie collective. L'historien grec Thucydide avait vu l'importance de la volonté de puissance, appelée par lui hégémonisme. Les peuples sont animés par cet instinct en partie conscient, et ils estiment qu'il vaut mieux commander qu'obéir.

Ce désir et ce besoin sont aggravés par la peur, peur de l'autre, peur de l'ennemi, et ce dernier est d'autant plus redouté qu'il est plus mal connu. Le *metus hostilis* aurait sans doute été moins vif si les moyens de communication actuels avaient existé. Il est probable que Caton

l'Ancien, s'il avait mieux pesé le rapport de forces, n'aurait pas rabâché son fameux « Il faut détruire Carthage », car cette cité était trop faible pour représenter une vraie menace. Ce sentiment très violent était renforcé par la notion d'ennemi héréditaire. Caton et Scipion, qui rasa Carthage, se rappelaient que c'était Hannibal qui avait été l'agresseur. C'était lui qui était venu en Italie ; ce n'étaient pas les légions qui étaient allées en Afrique. Certes, la première guerre punique avait été largement provoquée par Rome. Mais la deuxième guerre punique avait fait oublier la première, ce qui est humain à défaut d'être juste et moral. De même, les soldats qui combattaient les Gaulois entre 58 et 51 avant J.-C. savaient qu'au ^{IV}^e siècle avant J.-C. des Celtes étaient venus du nord et avaient à plusieurs reprises assiégé Rome. Et, comme on le voit dans cet exemple, la peur peut se transformer en haine.

Enfin, les Romains n'ignoraient pas qu'il faut encourager les amis et décourager les ennemis. Toutefois, la guerre préventive, qui résout ce genre de problèmes, était rarement mise en œuvre.

L'économie et la démographie

Il est des causes de guerre qu'il est possible d'éliminer parce qu'elles ne répondent pas aux mentalités des Romains, et d'ailleurs aucun texte n'y fait même allusion. Trois de ces motifs tiennent à la démographie et à l'économie.

Gaston Bouthoul, par ailleurs un grand intellectuel, pensait que l'essor démographique engendrait la faim de terres, et donc la guerre. Nous n'avons trouvé aucun écrit de l'Antiquité qui porte une quelconque trace de ce besoin chez les dirigeants romains ; en revanche, des Germains l'ont fortement ressenti au ^{IV}^e siècle. D'autres théories ont été élaborées au ^{XIX}^e siècle, et elles non plus ne sont pas appuyées par les sources.

Le marxisme enseignait que Rome faisait la guerre pour trouver des esclaves qui animeraient l'économie de l'Italie. En fait, mis à part la fin du ^{II}^e siècle et le début du ^I^{er} siècle avant J.-C., les esclaves ont joué un rôle mineur dans la prospérité de cette région et aucun texte ne confirme l'hypothèse marxiste.

À l'opposé de cette idéologie, les historiens libéraux, ou « bourgeois » comme les appelaient les marxistes, ont avancé des

explications guère plus convaincantes, car elles ne sont pas mieux étayées : pour eux, le Sénat cherchait à s'emparer de terres à blé, à assurer la sécurité des voies de communication et à détruire des concurrents commerciaux.

Est-ce à dire que les Romains n'étaient pas intéressés par l'argent ? Point. Ils étaient au contraire très avides, mais autrement qu'on ne l'a imaginé. Ce qu'ils recherchaient, c'était le butin et le tribut, et, pour les combattants, plus le butin que le tribut. Il existait une forme de droit international, le *ius gentium*, oral et coutumier, en vertu duquel ces pratiques étaient jugées normales. Le juriste Gaius et l'écrivain Aulu-Gelle les ont même justifiées par écrit ; saint Augustin lui-même, personnage que nul ne peut soupçonner de laxisme en matière de morale, a rappelé qu'elles étaient conformes au droit et à la tradition. Après une victoire, tout ce qui avait appartenu au vaincu devenait la propriété du vainqueur. Le soldat prisonnier et tous les siens, réduits en esclavage, étaient transformés en pièces de butin. De nombreux exemples prouvent que cette perspective était présente dans tous les esprits avant un combat, et les légionnaires se plaignaient quand ils devaient affronter un ennemi pauvre, par exemple des Germains. À la différence du butin, le tribut allait à l'État. C'est ainsi que les terres annexées entraient dans le domaine public, l'*ager publicus*. Et il permit de dispenser d'impôts d'abord les Romains, à partir de 167, et ensuite les Italiens en 90 avant J.-C. La guerre enrichissait donc tous les milieux sociaux, à Rome comme en Italie.

La société

Il reste deux autres causes de guerre qu'il convient d'ajouter à celles qui viennent d'être citées, et elles relèvent du domaine social. La première, c'est le goût pour la violence et Charles Letourneau a soutenu qu'il existe chez tous les peuples, point de vue qui s'accorde bien avec celui qu'ont exprimé Sigmund Freud et Konrad Lorenz, mentionnés plus haut. Pourtant, on ne peut pas forcément considérer les Romains comme un des peuples les plus cruels de ces temps. Chez les Gaulois et plus encore chez les Germains, les jeunes hommes devaient prouver leur courage et leur ardeur guerrière sous peine de déchoir et d'être exclus de la communauté.

Il y avait chez les Romains une autre incitation à la guerre d'origine sociale. Tout noble qui voulait faire carrière, c'est-à-dire entrer au Sénat, devait manifester sa *virtus*. Ce mot est le plus souvent traduit par « courage », ce qui constitue en général un faux-sens. Certes, on y trouve la racine *vir-*, qui a donné « viril » en français ; mais, pour un Romain, la virilité, c'était essentiellement le service de l'État. Il fallait donc exercer des charges civiles et militaires, avec deux conséquences : pousser à la guerre permettait de manifester son dévouement au service public ; accessoirement, dans ce cas, il convenait de montrer du courage, sens limité et dérivé du mot *virtus*. Nous pensons que César a sciemment provoqué et fait durer la guerre des Gaules pour prouver qu'il possédait cette qualité et pour donner un nouvel élan à sa carrière politique. Pline l'Ancien le lui a d'ailleurs durement reproché : il admirait, a-t-il écrit, l'intelligence du personnage ; mais il ne pouvait pas lui pardonner d'avoir fait tuer tant d'hommes dans un but égoïste.

LES FREINS À LA GUERRE

Pourtant, quelque étonnant que le fait puisse paraître, les Romains avaient mis en place une série de freins susceptibles d'éviter la guerre. Ils tenaient eux aussi aux mentalités collectives, au droit et à la religion.

Concernant ce peuple qui a tant combattu, une première affirmation n'est pas peu surprenante : pour les Romains, la guerre était un mal ; il fallait l'éviter, car elle causait des pertes humaines et matérielles. Ils avaient donc élaboré une série de mesures en théorie obligatoires avant le déclenchement d'un conflit. Il fallait d'abord que la guerre fût défensive, que ce soit un État ou un peuple extérieur qui ait commis une agression. Ensuite, le *pater patratus*, un prêtre faisant office d'ambassadeur, engageait des négociations pour obtenir réparation. Puis, en cas d'échec, une déclaration de guerre en bonne et due forme était envoyée à l'ennemi. Enfin, plusieurs rites prenaient place avant le déclenchement des hostilités. Un fétial lançait un javelot depuis le temple de Bellone, déesse de la guerre (son nom est apparenté à *bellum*), les saliens (*salire*, « danser ») exécutaient une danse sacrée, la porte du temple de Janus était ouverte et divers prêtres sollicitaient les avis des dieux. Les haruspices examinaient les entrailles des victimes

pour y rechercher des anomalies, annonciatrices de bonnes ou de mauvaises nouvelles (il est vrai qu'un sceptique a dit que, quand deux haruspices se rencontraient, ils ne pouvaient pas s'empêcher de rire). Les augures observaient le vol des oiseaux dans le ciel. Et l'appétit des poulets sacrés incitait à engager ou non la bataille.

Toutes ces activités avaient pour conséquence de retarder le début des opérations, d'en assurer la légitimité et la conformité avec la religion. C'est ce que les modernes appellent le « *ius ad bellum* », expression latine inconnue des anciens et inventée bien plus tard. Pour les Romains, il fallait que la guerre pût être appelée *bellum iustum piumque*, mots souvent rendus par « guerre juste et pieuse ». Cette traduction présente l'inconvénient de juxtaposer un faux-sens et un non-sens. En effet, l'adjectif *iustus* n'a aucune implication morale et l'expression « guerre pieuse » ne veut rien dire. Il faut écrire « guerre conforme au droit et à la religion ». La guerre devait d'abord obéir à des règles de droit ; dans ce cas, les dieux accordaient leur protection aux légions, sauf s'ils étaient occupés ailleurs, ce qui pouvait arriver ; d'où l'importance de les consulter fréquemment. Les modernes, qui parlent volontiers de *bellum iustum*, oublient souvent que le *bellum* ne peut pas être *iustum* s'il n'est pas *pium* ; les deux éléments sont indissociables. Toutes ces prescriptions étaient énumérées dans des recueils de lois élaborés par les fétiaux, le *ius fetiale* qui nous est connu grâce à Cicéron.

Dans ces conditions, on sera moins étonné d'apprendre que l'existence d'un impérialisme romain a été mise en doute. Dans un article au titre provocateur et humoristique à la fois, P. Veyne s'était posé une question qui avait surpris les lecteurs de son époque : « Y a-t-il eu un impérialisme romain ? » Et il a pris plusieurs exemples dans lesquels on voit que les Romains ont été agressés, qu'ils ont répliqué et qu'ils ont fait des conquêtes à la suite de guerres défensives : contre Carthage, contre Philippe V de Macédoine et contre la Syrie. Il y a plus ; quelques annexions ont été réalisées sans conflits et sans morts : Galatie en 25 avant J.-C., Norique en 15 avant J.-C., Champs Décumates (angle des cours supérieurs du Rhin et du Danube) entre 74 et 90, Arabie en 106. Pourtant, le syndrome du gendarme, évoqué plus haut, a fini par s'apparenter à un vrai impérialisme, une politique plus ou moins ouvertement appliquée. Virgile lui a donné une forme qui peut paraître quelque peu cynique : « Ne l'oublie pas, Romain : c'est à

toi qu'il appartient de soumettre les nations. » Dans son esprit, c'était pour leur bien.

LE PRÉTEXTE

Dans ces conditions, l'étude du prétexte qui entraînait l'explosion de violence sera courte. Deux cas majeurs pouvaient se présenter : une agression venue d'un ennemi, ou l'invention par les Romains d'une attaque contre leur territoire. Les épisodes rapportés plus loin montreront que d'autres circonstances, moins fréquentes, ont existé.

LES TYPES DE GUERRES

La diversité des causes surtout, mais aussi les événements fruits du hasard, expliquent que les Romains ont connu plusieurs types de guerres. Il faut toutefois, également dans ce cas, ne pas croire à leur responsabilité dans plusieurs conflits, car ils ont inventé ce qui pourrait être appelé la « non-guerre », à savoir ce qui est recouvert de nos jours par les termes de gesticulation et de dissuasion. Ainsi, Vitellius fit manœuvrer son armée pour intimider Artaban, shah in shah (roi des rois) d'Iran, et ces mouvements découragèrent le voisin qui se faisait menaçant. Pour pratiquer la dissuasion, la mise en place de forteresses et de légions devint la règle. Évidemment, les barbares passaient parfois à travers les mailles du filet, mais c'était à leurs risques et périls.

La grande guerre

Les conflits n'en existaient pas moins et il est possible d'en distinguer deux formes majeures, la grande et la petite guerre. La grande guerre est ce que l'on nomme le plus souvent la guerre tout court, *bellum* en latin et *polemos* en grec. Les spécialistes peuvent préciser en utilisant des périphrases : guerre conventionnelle ou guerre de haute intensité, qui met en jeu une stratégie directe (confrontation face à face). C'était là une forme de conflit normale pour les Romains.

En outre, ils en ont connu une variante, la guerre éclair, le Blitzkrieg, illustrée par Hannibal ou César, qui a laissé à la postérité son fameux *Veni, vidi, vici*, « Je suis venu, j'ai vu et j'ai vaincu ». À l'opposé, un général pouvait freiner ses troupes, avec l'espoir de les renforcer pendant que l'ennemi s'affaiblirait ; il recourait dans ce cas à des pratiques proches de la guérilla. Cette stratégie, appelée *cunctatio*, a été appliquée par les Romains précisément contre Hannibal. Son initiateur en a tiré son surnom et il a été appelé Fabius Cunctator, « Fabius le Temporisateur ».

On distingue deux formes de grande guerre avec des subdivisions.

- Guerre intérieure, dite aussi guerre civile : elle imposait la clémence, *clementia*, à l'égard des compatriotes vaincus. Sous l'empire, celui qui se soulevait contre le pouvoir en place devenait un usurpateur s'il échouait, un empereur légitime s'il réussissait.

- Guerre extérieure : dirigée contre un ennemi étranger, elle peut être offensive, défensive ou mixte.

- Guerre défensive : elle seule était conforme au droit et à la religion (*bellum iustum piumque*).

- Guerre offensive : elle répondait à l'hégémonisme de Thucydide ; cas particulier, la guerre indirecte (par alliés interposés) fut inconnue des Romains.

- Guerre mixte : elle comportait souvent plus d'éléments défensifs qu'offensifs.

Sous l'empire, les Romains avaient entouré leur domaine de défenses ponctuelles et linéaires destinées à le défendre, mais ils pouvaient, de là, mener des offensives :

Guerre d'interdiction : elle a pour but d'empêcher l'occupation d'un territoire par un ennemi qui ne s'est pas encore déclaré.

Guerre préventive.

Guerre de représailles ou punitive.

Les spécialistes de la guerre peuvent choisir un autre point de vue, en tenant compte des moyens engagés, et ils opposent la guerre limitée à la guerre illimitée. Les Romains ne connaissaient que la première de ces deux formes.

La petite guerre

À la grande guerre, s'oppose la petite guerre ou guérilla. Elle est connue sous plusieurs autres dénominations, impliquant souvent des nuances : guerre de basse intensité, guerre alternative (alternative à la grande guerre), guerre irrégulière (parce qu'une des deux parties ne respecte pas les « règles ») et enfin guerre asymétrique (elle oppose une armée forte à une faible). Elle est proche de l'insurrection et de la rébellion, qui en constituent au moins le déclenchement. Si la guerre révolutionnaire est évidemment inconnue de l'Antiquité, la guerre populaire (déclenchée plus ou moins spontanément par le peuple) et la guerre nationale (en principe dirigée par les élites) ont été identifiées, par Giovanni Brizzi, pour la guerre juive de 66-70.

La guérilla était en théorie réservée aux barbares, et elle était rare parce que sa mise en œuvre demande la rencontre de plusieurs conditions. Il faut savoir mener des actions militaires et psychologiques en même temps. Les combattants doivent trouver le soutien du peuple, y être « comme un poisson dans l'eau » (Mao Tsé-toung, alias Mao Zedong). Et il vaut mieux avoir l'aide d'un État étranger, un « État appui », ce qui, dans l'Antiquité, était plutôt difficile à obtenir. Nous avons vu que César a dénoncé des alliances imaginaires entre Bretons et Armoricaïns, Gaulois et Germains. À l'opposé, ce sont les Juifs qui ont aidé l'armée iranienne contre les légions de Trajan. Enfin, on sait que les combattants d'une guérilla doivent toujours se transformer en armée régulière pour l'emporter.

S'ils ont peu pratiqué la petite guerre, les Romains y ont eu recours au moins contre Hannibal. Le plus souvent, il leur revenait de mettre en œuvre une contre-guérilla (dite aussi contre-insurrection). Dans ce cas, ils n'avaient à se soucier ni des droits de l'homme, ni de la presse, et aucune tierce puissance n'intervenait. Leur action n'était pourtant pas dépourvue de fondements moraux et juridiques. Ils considéraient que les insurgés ne respectaient pas le droit international, le *ius gentium*, et donc qu'ils s'étaient mis volontairement et d'eux-mêmes hors la loi, se privant ainsi de toute protection juridique ; de plus, l'époque acceptait les châtiments collectifs. Bien sûr, il est arrivé que des légionnaires aient été attaqués par surprise et vaincus. Mais, à la fin, ils remportaient toujours la victoire : ils tuaient tout ce qui bougeait et ils incendiaient le reste. Fait extraordinaire, l'armée romaine a vaincu toutes les guérillas qui se sont trouvées sur son chemin.

LA TACTIQUE

Par commodité, nous appelons tactique la mise en œuvre de moyens divers destinés à remporter une bataille ou un siège.

Contrairement à ce qui est souvent écrit, les légionnaires connaissaient de nombreuses formes de combat. Toutefois, plusieurs formalités prenaient place avant la rencontre proprement dite.

La marche

Un auteur du I^{er} siècle de notre ère, Onesandros, a rédigé un petit manuel dans lequel il décrit les tâches multiples que devait accomplir un général. Il lui fallait d'abord organiser son armée. Après avoir reçu l'ordre d'aller sus à l'ennemi, il rassemblait des hommes, du matériel et un charroi. Et ce n'était pas peu. Sous le Principat, une armée comptait environ 50 000 légionnaires et à peu près autant d'auxiliaires. Ils avaient besoin de vivres, essentiellement du blé, et de matériaux divers, surtout du fer, du bois et du cuir. Puis le chef organisait l'ordre de marche, les troupes étant disposées en fonction du relief et de la plus ou moins grande proximité des ennemis. Il pouvait en tenir compte parce que, durant la progression, des éclaireurs l'informaient en permanence de leur présence ou de leur absence. Chaque soir, il faisait construire un camp pour la nuit. Polybe et un auteur anonyme, le pseudo-Hygin, en ont laissé une description précise, confirmée par des fouilles. Il fallait trouver un terrain en pente, aéré, situé près d'une source ou d'un cours d'eau, et qui ne soit pas placé sous un relief. Des soldats creusaient un fossé, rejetaient la terre en arrière pour former un bourrelet surmonté d'une palissade. Dans le même temps, leurs collègues installaient des tentes pour la nuit. Et, au matin, les mêmes hommes devaient tout détruire pour que l'ennemi ne puisse pas utiliser cet abri.

La bataille

Arrivé en territoire ennemi, le général organisait surtout des batailles et des sièges. Ce que les Romains préféraient, parce qu'il était le plus conforme à leur éthique, c'était l'affrontement en rase

campagne. L'infanterie lourde des légions était répartie en trois corps, aile gauche, centre et aile droite, et elle était flanquée par de la cavalerie. Les soldats étaient répartis sur trois lignes, hastats en avant, princes au milieu et triaires à l'arrière ; chaque ligne était répartie sur plusieurs rangs, six ou neuf le plus souvent (c'est ce qu'on appelait la *triplex acies*). L'infanterie légère des auxiliaires était placée en avant et, en arrière, on trouvait une réserve et un camp de bataille, où étaient entreposés tous les biens des combattants ; il arrivait aussi qu'il serve de refuge en cas de défaite.

Le général engageait d'abord les auxiliaires pour fatiguer l'ennemi, puis il faisait donner les légions. Il pouvait provoquer un choc frontal, ou glisser un coin dans le dispositif adverse, ou encore envelopper une aile de l'adversaire. Quand les soldats des deux armées se trouvaient face à face, une série de duels s'engageaient. Un auteur a récemment écrit que ces duels n'ont pas existé et que le choc suffisait à emporter la décision. Il a tort, parce qu'il faut expliquer le nombre de morts que laissait une bataille, ainsi que les bas-reliefs qui représentent ce genre d'actions (Adamclissi, colonne Trajane, sarcophage Ludovisi, etc.). Le plus souvent, une bataille durait environ trois heures, et elle faisait quelques centaines de morts dans les rangs des vainqueurs, quelques milliers chez les vaincus.

Le siège

Chaque ville était une concentration de richesses, ce qui était un attrait, et un abri possible pour des ennemis, ce qui constituait une menace. Aucun général ne pouvait l'ignorer et passer à côté comme si de rien n'était ; il fallait donc organiser des sièges. Ce type de combat était moins élégant que la bataille en rase campagne, mais il permettait de limiter les pertes humaines s'il y avait une reddition. Là encore, le chef se trouvait devant un choix si l'adversaire ne capitulait pas : passer sous le rempart, ou à travers, ou par-dessus. Dans le premier cas, les soldats creusaient une mine, avec le risque d'être entendus et attendus. Dans la seconde circonstance, ils poussaient un bélier pour enfoncer le mur ou, de préférence, une porte. La troisième occurrence requérait de leur part des travaux plus complexes. Ils comblaient le fossé, et ils avançaient une terrasse d'assaut, ou des échelles et une tour montée sur

roues, après avoir débarrassé le sommet du mur de ses défenseurs, ce qui était la tâche assignée aux archers, aux frondeurs et aux artilleurs. Dans tous les cas, ils utilisaient des « tortues », engins de protection très simples : un bâti de poutres était surmonté par un toit et monté sur roues.

Cette poliorcétique offensive avait son pendant défensif. Les Romains se protégeaient dans les camps mentionnés plus haut et ils entouraient leurs villes de murailles précédées de fossés, surmontées de merlons, de tours et de bastions pour l'artillerie.

Les autres formes de combat

Les légionnaires ont dû se préparer à plusieurs autres types d'affrontement. Un siège se terminait souvent par une bataille en milieu urbain (ou bataille de rues) : dans ce cas, ils avançaient avec prudence, sur un front, le bouclier sur la tête pour se protéger des projectiles lancés depuis les étages ou les toits ; ils fouillaient chaque maison. Ils ont aussi connu les dangers de la montagne, un genre de guerre qui n'a pas encore été étudié convenablement, surtout fait d'embuscades. Ils ont aussi pratiqué le combat de nuit, contrairement à ce qui a été parfois écrit, comme en témoignent la prise d'Avaricum en 52 avant J.-C. et la bataille de Crémone en 69 après J.-C. Enfin, il convient de mentionner l'apport d'un livre récent qui a attiré l'attention sur des armes que son auteur, A. Mayor, appelle « chimiques » et « biologiques » : à l'aide de balistes, les Romains lançaient des vases emplis de scorpions ou des cadavres de pestiférés ; et l'on peut voir l'ancêtre de nos lance-flammes dans le fameux feu grégeois.

La bataille navale reproduisait en partie le modèle terrestre : l'amiral organisait un centre, deux ailes et une réserve ; et, quand c'était possible, il y avait même un camp, évidemment installé à terre. La flotte était toutefois disposée de façon à dessiner non pas une ligne droite mais un croissant, concave ou convexe. Les types de manœuvres étaient les mêmes que sur le sol, avec une variante quand l'attaquant écrasait l'ennemi contre le rivage. La bataille se transformait vite en une série de duels et les commandants de navire avaient le choix entre l'éperonnage et l'abordage. L'abordage a fait écrire une sottise : quelques auteurs ont dit que les Romains le préféraient, parce qu'il leur

permettait de transposer sur mer leur tactique terrestre. Nous ne voyons pas comment la *triplex acies* pouvait être organisée sur le pont d'un bateau.

Reste un dernier cas, la petite guerre, qui est à la fois tactique et stratégie. Pour la première rubrique, plusieurs occurrences se présentaient (Judée en 66-70) : le guérillero pratiquait l'embuscade, l'escarmouche, le harcèlement, le raid, la fuite feinte, l'évitement et la déception. Si les premiers termes sont connus, le dernier correspond à une pratique particulière. On parle de déception quand le faible semble attendre le fort et se dérobe au dernier moment. Ainsi firent les Vénètes en 56 avant J.-C. Nous avons vu plus haut quels modes de contre-insurrection ou contre-guérilla ont été inventés par les Romains, avec un plein succès.

La possibilité de recourir à des tactiques aussi variées permettait d'appliquer une stratégie plus complexe qu'on ne l'a imaginé.

LA STRATÉGIE

Comme nous l'avons fait pour la tactique, nous proposons une définition simple de la stratégie : mise en œuvre de moyens divers pour remporter une guerre.

Sans aller jusqu'à suivre quelques historiens qui affirment que l'Antiquité n'a pas pu avoir de stratégie faute de moyens d'information suffisants, et sans tomber dans les excès d'autres auteurs qui lui prêtent une « grande stratégie », nous pensons que les Romains ont élaboré une « petite stratégie », qui était en partie empirique, et qui a évolué au fil du temps. Il est évident qu'il n'y a jamais eu de réunion du Sénat avec la conquête du monde comme ordre du jour. Les Romains ont d'abord dû lutter pour assurer leur survie dans un monde hostile, puis ils ont élargi leur périmètre d'abord au Latium (338 avant J.-C.), ensuite à l'Italie (264 avant J.-C.), avant les grandes conquêtes (264 avant J.-C.-106 après J.-C.). Puis le Sénat se trouva à la tête de la plus grande puissance du monde, un changement dont l'élaboration commença en 201 avant J.-C. (fin de la deuxième guerre punique) et s'acheva en 106 après J.-C. (annexion de l'Arabie, la Jordanie actuelle). Rome put et dut

alors appliquer une stratégie défensive. Après un temps de calme relatif, l'expansion fit place à la contraction. Les barbares menèrent de durs assauts au cours du III^e siècle et, après une période d'apaisement, la « renaissance du IV^e siècle », ils reprirent leurs agressions vers 378. Ils finirent par obtenir, en 406 et 410, l'effondrement d'une armée qui ne savait plus ce que signifiait le mot « offensive ».

CONCLUSION

Et c'est ainsi qu'un peuple pacifique a conquis le monde, en partie grâce à l'excellence de sa stratégie et de sa tactique. Et qu'il l'a perdu.

LES GUERRES AU TEMPS DES MYTHES

(v. 753-v. 509 avant J.-C.)

La période des origines pose de nombreux problèmes ; par bonheur, quelques grands savants ont apporté des solutions au moins partielles. Pour comprendre l'histoire, ils ont d'abord utilisé la géographie.

AVANT ROME

Sise dans le Latium, Rome occupe une situation presque centrale en Italie et dans le monde méditerranéen. Mais cette position ne fut qu'un facteur parmi d'autres de son expansion militaire, car, comme on le verra, la vraie explication de ses succès a tenu aux hommes et non à la nature.

À l'encontre de ce que croient beaucoup de personnes, les sept collines n'étaient en fait que trois. Une langue volcanique s'était avancée depuis l'est, depuis l'Apennin, vers l'ouest, vers le Tibre, et son extrémité s'était arrêtée sur la rive gauche du fleuve. Ensuite, elle a été attaquée par l'érosion qui a isolé trois vraies collines à l'ouest, le Capitole, le Palatin et l'Aventin, du nord vers le sud ; à l'est, elle se termine par quatre indentations qui prolongent le plateau des Esquilies, le Caelius, l'Esquilin, le Viminal et le Quirinal, cette fois du sud vers le nord. Ces hauteurs modestes encadraient deux dépressions correspondant l'une au futur Forum, l'autre à ce qui a été par la suite le Champ de Mars. Ce dernier était le lieu où se réunissaient les soldats à

partir du 1^{er} mars et où ils s'exerçaient avant de partir au combat, vers le 1^{er} juillet.

L'archéologie a révélé la présence d'humains dans le Latium dès le Paléolithique. Pour Rome, les traces les plus anciennes actuellement connues datent du XIV^e siècle. Des fonds de cabanes attribués aux X^e-IX^e siècles ont été dégagés sur le Germal, petite hauteur attenante au Palatin. Mais l'occupation ne fut pas continue avant le VIII^e siècle, et on pense en général qu'elle fut le fait de bergers. Les premiers Romains connus appartenaient au peuple des Latins, les habitants du Latium au sens large (ce sont les Latins des philologues) ; on connaît d'autres Latins, qui n'occupaient qu'une petite partie de cette région, le long de la mer (eux sont les Latins des historiens anciens). Ils étaient une fraction des Italiens, qui étaient arrivés dans la péninsule à laquelle ils ont donné son nom entre le XII^e et le X^e siècle, et qui s'étaient détachés de la communauté des Indo-Européens.

LES PREMIÈRES GUERRES

La question des origines de Rome a passionné des générations d'historiens. En effet, cette période est connue à la fois par des récits extraordinaires et par les fouilles. Or, fait étonnant, l'archéologie et la critique des textes ont montré que les mythes possédaient un fond de vérité et, à l'heure actuelle, personne ne conteste cette théorie. L'étude des restes matériels a établi que quelques villages de pasteurs se sont regroupés pour former une vraie Ville (avec une majuscule quand il s'agit de Rome), qui s'est tout de suite montrée agressive et expansionniste, suscitant des réactions de violente hostilité. Elle était entourée d'ennemis et, à plusieurs reprises, elle a couru le risque de disparaître. L'angoisse des habitants n'a diminué qu'après 338, comme on le verra.

D'après la légende, la Ville est née le 21 avril 753 avant J.-C. et elle a été fondée par Romulus, le premier d'une série de sept rois. Il lui donna son nom et il mit sur pied un embryon d'organisation. C'est lui, a-t-on dit, qu'il faut créditer de la création du *Septimontium*, « les sept monts », ligue regroupant tous les habitants de ce qui sera Rome. Il soutint des guerres sans doute avec des milices de bergers et de

paysans. Du nombre, c'est l'affaire des Sabines qui a eu le plus de retentissement, grâce à Poussin, David et Picasso, pour ne citer que les peintres les plus connus. Le souverain, constatant que ses sujets manquaient d'épouses, invita à une cérémonie les voisins Sabins, qui vivaient au nord-est de Rome, au-delà du fleuve Anio. Ses compatriotes agirent par trahison et ils enlevèrent les femmes de leurs invités. Les pères et les frères voulurent les récupérer à la pointe de l'épée, mais les jeunes dames, apparemment fort satisfaites de leurs maris, s'interposèrent entre les combattants et elles imposèrent la paix. D'autres sources laissent entendre que l'accord ne fut pas immédiat. Denys d'Halicarnasse est particulièrement intéressant dans ce cas, car il explique que les ennemis n'avaient pris l'enlèvement des filles que comme un prétexte ; la vraie cause de guerre, c'était l'hégémonisme des Romains. La description des combats qu'il donne relève toutefois de l'anachronisme parfait ; le lecteur est plongé dans le mythe et non dans l'histoire. De fait, le joli conte qui narre l'enlèvement des Sabines recouvre une réalité historique : très tôt, la menace que faisaient peser les autres Latins (est), et à un moindre degré les Étrusques (ouest), imposa une alliance et même une fusion partielle aux Romains et aux Sabins ; mais ces liens étaient encore fragiles, comme on le verra. Pour la suite, deux autres conflits majeurs sont attestés, le premier avec Fidènes (ou Fidène, encore en Sabine), et le second avec Véies (en Étrurie) ; ils relèvent peut-être d'un anachronisme involontaire, la confusion avec des événements ultérieurs, ou d'une préfiguration de l'avenir. Les sources mentionnent d'autres victoires, donc d'autres guerres, sur Caméria (Plutarque), Caenina, Antemnae et Crustumerium (Denys d'Halicarnasse et Eutrope).

Ce fut donc une cité romano-sabine que dirigea Numa Pompilius, successeur de Romulus, qui s'occupa surtout d'organiser les cultes. Quelques historiens ont noté que cette double caractéristique, politique et religieuse, correspond à la première fonction que G. Dumézil a distinguée chez les Indo-Européens. Pour le reste, Numa Pompilius a gouverné de manière tout à fait pacifique et ce fut son successeur, Tullus Hostilius, qui aurait formé la première armée romaine (on notera que le mythe n'explique pas avec quelles forces furent menées les batailles de Romulus). G. Dumézil a également indiqué que le combattant occupe la deuxième place dans la trilogie indo-européenne. On aurait donc jusque-là une suite : Romulus, le roi-fondateur, Numa

Pompilius, le roi-prêtre, et Tullus Hostilius, le roi-guerrier. Vers la fin du règne de Tullus Hostilius, vers 650 avant J.-C., le Forum fut l'objet d'un premier aménagement. Le plus important, pour notre propos, se trouve dans les guerres qui sont attribuées à ce souverain. Certes, Plutarque dit que la paix régna à son époque. D'autres sources sont moins optimistes. Les forces romaines se seraient dirigées vers le sud-est, contre les Albains, en réponse à une provocation de Cluilius, chef de ce peuple, dit Denys d'Halicarnasse, qui ajoute qu'il voulait simplement piller. En réalité, les Romains et les Sabins avaient regroupé leurs deux liges, menace permanente pour leurs voisins qui, pour se prémunir contre cet expansionnisme, avaient formé une autre ligue, autour des monts Albains. Le conflit restait circonscrit à l'intérieur du Latium : Sabins et Romains contre Albains, mais sous le regard menaçant de Véies ; les Étrusques, peuple auquel appartenait cette cité, vivaient à l'ouest et au nord, entre la rive droite du Tibre et la mer. L'observateur moderne distingue dans cette guerre un embryon de stratégie, à base d'empirisme.

C'est là que se situe le fameux combat des Horaces et des Curiaces. Redoutant les Étrusques, les chefs des deux armées en conflit décidèrent de limiter les pertes et de choisir des champions ; des frères jumeaux furent désignés, les trois Horaces pour Rome et leurs cousins, les trois Curiaces, pour les Albains. Au premier choc, les trois Curiaces furent blessés et deux Horaces tués, alors que leur frère était indemne (dans le récit de Denys d'Halicarnasse, un des Curiaces avait péri). Il fit semblant de fuir, les autres le pourchassèrent et il les vainquit l'un après l'autre. Ce récit édifiant, comme celui qui raconte l'enlèvement des Sabines, couvre des réalités plus prosaïques. Il fait penser aux combats homériques, dans lesquels les chefs se battent en combat singulier, ce qui n'empêche pas l'intervention des autres soldats, nobles et non-nobles, fantassins et cavaliers. Il montre aussi la volonté des Romains d'étendre leur domination par l'intégration des Albains, et non par leur écrasement ; cette volonté d'accommodement est une constante dans l'histoire des conquêtes de Rome, et c'est une des explications qui permettent de comprendre ses succès. Dans ce cas, cette politique s'explique sans doute par les liens notamment matrimoniaux qui ont uni entre elles les aristocraties de la région. Toutefois, ces unions semblent avoir été fragiles pendant un certain temps et les Sabins suscitérent vite une nouvelle guerre.

Ce fut ensuite Fidènes, dont le souverain voulait affaiblir Rome, qu'il fallut combattre. Il réussit à détacher de son alliance les Albains qui, sur le champ de bataille, firent défection. Mais Tullus Hostilius remporta la victoire et il fit détruire Albe, montrant une étrange clémence (étrange pour les hommes du ^{XXI}^e siècle) : il fit venir dans la Ville les vaincus qui furent incorporés à la population locale. En réalité, derrière le mythe se cache une réalité : Rome cherchait à s'agrandir, à la fois par la guerre et par l'intégration des voisins vaincus. Néanmoins, les conflits se renouelaient sans cesse, encore contre Fidènes et contre les Sabins.

Par commodité, la tradition historiographique fait d'Ancus Martius, successeur de Tullus Hostilius, le roi de la troisième fonction dumézilienne. Certes, il décida un deuxième aménagement du Forum, mais c'est assurément peu pour en faire le modèle des producteurs-reproducteurs. Mais, si l'on ne voit pas très bien sur quoi se fonde cette attribution (création du port d'Ostie, construction d'un pont sur le Tibre ?), en revanche on sait de quelles guerres il est crédité par les textes. C'est lui qui dut le premier combattre les Latins du littoral, qui avaient attaqué ses terres pour les piller. Après les avoir vaincus, il leur donna la citoyenneté romaine. Une nouvelle fois, la cité romaine cherchait à s'adjoindre les ennemis de la veille. Ce genre d'alliance demandait beaucoup de persévérance : Ancus Martius dut longtemps combattre une ville latine, Politorium, qui fut finalement vaincue.

Denys d'Halicarnasse attribue plusieurs guerres à ce roi, un souverain martial, dont le nom Martius est de la même famille que celui porté par le dieu Mars : contre les Latins, contre Fidènes, contre Véies, contre les Sabins et contre les Volsques. Il va de soi que les Romains furent toujours les agressés et jamais les agresseurs ; le plus souvent, leurs terres, disaient-ils, étaient ravagées par des pillards.

Les historiens de l'Antiquité opposaient sans nuances trois rois latins, les successeurs de Romulus, à trois rois étrusques, qui prirent leur suite. Les modernes ne croient plus en une vraie domination de ces derniers, ni à une vague d'immigration massive. Ils admettent toutefois de fortes influences de ce peuple qui, après tout, n'était séparé des Latins que par le cours du Tibre. Il semble bien, par exemple, que ce soient ces nouveaux venus qui ont donné son nom à Rome, « la ville du premier pont » (Dominique Briquel), et on pense qu'ils lui ont modelé un visage moderne. Le premier de leurs rois, Tarquin l'Ancien, dut faire

plusieurs campagnes pour combattre et vaincre les Latins, les Sabins et même d'autres Étrusques, ce qui montre bien que la solidarité entre frères n'était pas aussi entière qu'on l'a dit ; en ce temps-là, l'intérêt passait parfois avant la famille. Denys d'Halicarnasse assure qu'il étendit l'autorité de Rome sur des cités plus ou moins illustres, Apioles, Crustumérie, Nomentum, Collatie, Fidènes, Caméria, et quelques autres. Finalement, dit-il, les Latins demandèrent la paix et elle leur fut accordée. Le roi a aussi, dit-il, lutté contre Véies. Dans ces différentes campagnes, deux types de combats sont attestés : la bataille en rase campagne et le siège ; Tarquin l'Ancien n'aurait pas négligé la poliorcétique défensive, puisque la tradition lui a attribué la construction d'un rempart destiné à protéger la Ville. Il aurait d'ailleurs été un grand bâtisseur.

Son successeur, Servius Tullius, s'était montré un bon officier dès son plus jeune âge. Il porta les armes lui aussi contre l'étrusque Véies, contre les Sabins et contre les Latins qui furent vaincus. La révolte des Véiens s'étendit à d'autres Étrusques, les habitants de Tarquinia et de Caere d'abord, et elle toucha en tout douze cités, pour une guerre de vingt ans. La tradition le crédite d'une grande réforme de l'armée (nous y reviendrons) ; l'archéologie attribue à cette époque les débuts de l'aire sacrée installée à Sant'Omobono.

Enfin, Tarquin le Superbe (« l'Orgueilleux ») obtint une solide alliance avec les Latins. Il affronta les Volsques qui se trouvaient au sud-est, au-delà des monts Albains, ce qui laisse penser que les Albains étaient devenus plus fiables ; une armée ne se serait pas engagée contre un ennemi avec une menace dans son dos. On lui doit aussi des batailles contre les Sabins qui pillaient les campagnes de Rome, contre Ardée, Oriculum, Suessa Pometia, et il fit aussi une guerre de sept ans contre la cité latine de Gabies. Dans le même temps, la Ville s'enrichissait de belles maisons en pierre construites sur les pentes du Palatin. Il aurait aussi contribué à renforcer les murailles de Rome.

Comme on sait, le fils du dernier des Tarquins eut la mauvaise idée de violer une dame romaine, Lucrèce, crime qui a inspiré beaucoup d'artistes, par exemple le tragique Shakespeare et le musicien Britten. L'événement se passa alors que les Romains assiégeaient Ardée, ville des Rutules ; elle était située au sud de Rome, près de la côte, elle était riche ; le fils de Tarquin ne songeait pas qu'à ses richesses. Pour venger l'affront, Brutus chassa la mauvaise monarchie et il établit une bonne

République ; c'est ce qu'on appelle « la révolution de 509 ». Ce régime, totalement aristocratique, n'avait aucun rapport avec la démocratie, forme de gouvernement à laquelle nul Romain n'a jamais songé. Au même moment, la haine du titre de roi devint un des fondements de l'âme romaine.

LES ARMÉES ROMAINE ET ÉTRUSQUE

Les événements militaires viennent d'être rapportés. Il faudrait les expliquer, et l'on trouvera une partie des solutions au mystère dans la description des deux armées engagées dans ces divers conflits.

Comme l'histoire, les structures initiales restent plongées dans un brouillard relativement dense ; les recherches récentes, qui ont été fondées sur la critique des textes et l'archéologie, permettent néanmoins d'éclaircir un peu le paysage. Il est très probable que les premiers habitants, des paysans, des bergers, ont formé une milice pour protéger leurs champs et leurs prés. Avec le temps et l'essor de la cité, une phalange d'abord mal structurée et ensuite mieux organisée se mit en place. Au combat, les hommes se plaçaient sur plusieurs rangs, avec un armement plus ou moins disparate, puis ils se jetaient sur l'ennemi dans une attaque frontale. Les Romains ont cependant toujours eu une caractéristique, qui vient du caractère à la fois aristocratique et censitaire de leur société. Les plus riches fournissaient l'encadrement et la cavalerie (un cheval a toujours coûté cher). Les autres, qui eux aussi devaient tout payer de leurs deniers, se répartissaient sur plusieurs lignes, où l'on distingua vite une infanterie lourde et une infanterie légère. Les plus aisés achetaient un équipement complet et ils servaient en première ligne ; les autres suivaient, avec un armement de moins en moins fourni, jusqu'à la dernière ligne.

Quand elle sort de l'ombre, l'armée romaine est déjà composite. Et c'est là une de ses caractéristiques, qui la distingue de ses semblables qui ont été mises sur pied par tous les autres peuples de l'Antiquité ; elle possède une étonnante adaptabilité, source de succès. Car, prendre aux autres ce qu'ils ont de bon, c'était contraire aux mentalités antiques : on reproduit ce qui a été fait par les ancêtres, pas ce qui est fait par les voisins, même si c'est efficace. Le changement permanent

est perçu comme un mal et il semble que les Romains ont connu une sorte de mutation génétique qui n'a pas touché leurs contemporains. Quoi qu'il en soit, sur le vieux fonds italique se sont déposés des apports étrusques et grecs, ces derniers directement par Cumae, ville à laquelle on a beaucoup prêté, et indirectement depuis l'Étrurie, une région bien hellénisée.

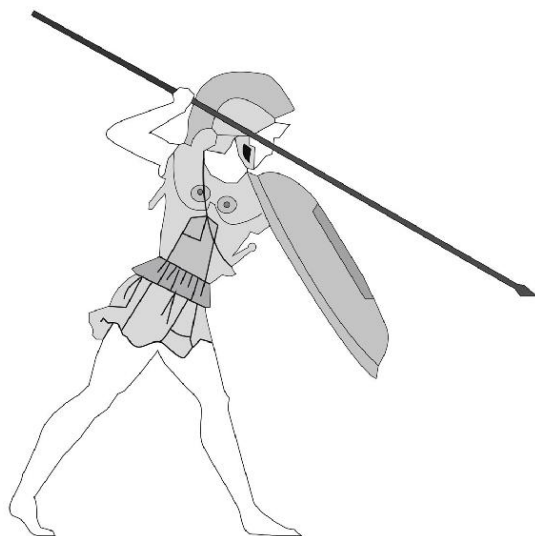
Des solidarités familiales ont longtemps donné ses fondations à l'édifice. En 477, à la bataille du Crémère, ce sont les 306 Fabii qui ont affronté les Véiens. Puis elles furent remplacées par une solidarité civique, finalement plus efficace. En ce qui concerne l'armée, la première unité connue fut la légion, dont le nom latin, *legio*, est apparenté au verbe *legere*, « choisir », et au substantif *dilectus*, « conseil de révision ». Très tôt, une forte démographie chez les citoyens romains permit aux recruteurs de distinguer les meilleurs pour en faire des soldats ; avec l'adaptabilité qui a été mentionnée plus haut, ce principe contribue à expliquer l'excellence de cette troupe.

Plus moderne et connue surtout par l'archéologie, l'armée des Étrusques, telle qu'elle existait au VII^e siècle avant notre ère, avait adopté la tactique hoplitique à l'instar des Grecs. Les soldats combattaient en une ligne serrée, chacun couvrant le flanc droit de son voisin de gauche avec son bouclier. Ils utilisaient une épée courte et étaient protégés par une armure complète (tombe du guerrier de Vulci). Ils utilisaient aussi des chars de combat. Ici également, les armées et les guerres semblent avoir conservé pendant longtemps un caractère privé et « gentilice » (une campagne pouvait être menée par une seule famille). Cette particularité facilitait le recours aux mercenaires regroupés en sodalités, des sortes d'associations (tombe François de Viterbe).

À Rome, d'après la tradition, le peuple était réparti entre trente curies, elles-mêmes regroupées en trois tribus, les Ramnes, les Titienses et les Luceres ; elles servaient de base à l'organisation du recrutement. Chaque curie devait fournir 100 fantassins et 10 cavaliers, ce qui faisait une légion de 3 000 fantassins et 300 cavaliers. Les confrontations avec les Étrusques contraignirent les Romains à adopter la tactique en phalange et à remplacer leurs boucliers rectangulaires et longs par des boucliers ronds.

Sous le légendaire Servius Tullius, une division en centuries se superposa à ce système sans le faire disparaître. Les hommes étaient

rangés chacun dans une centurie à fonction militaire, électorale et fiscale : les plus riches payaient le plus d'impôts, votaient d'abord et servaient en première ligne. Ce système accentuait donc le caractère à la fois censitaire et aristocratique de l'armée. Les nobles formaient 18 centuries dites « hors classes » ; ils servaient à cheval, comme cavaliers et comme officiers. Il apparaît que le mot latin *centuria* ne signifie pas « 100 hommes » ; il désigne « un nombre important », sans plus. Les propriétaires non nobles étaient répartis en cinq classes de 80, 20, 20, 20 et 30 centuries : les plus riches, dotés d'un équipement complet, occupaient l'avant ; les autres suivaient. Ceux qui ne possédaient rien, les prolétaires, appelés « en-dessous des classes », *infra classes*, n'étaient jamais mobilisés. La nouvelle légion comptait sans doute 6 000 (?) hommes répartis en 60 centuries. Cette organisation, qui n'avait été rendue possible que grâce à une forte démographie au sein de la communauté des citoyens romains, eut une conséquence tactique considérable : seuls au monde, les Romains allaient au combat rangés sur quatre lignes, chacune poussant et appuyant à la fois celle qui la précédait ; en outre, ils disposaient d'une infanterie légère spécialisée ; la cavalerie flanquait l'infanterie à droite et à gauche, les plus puissants assurant le commandement.



Document no 1. Un hoplite du ve siècle avant J.-C.

Répartition

(défensif ; offensif)

Épées	18
Cassides de bronze, cuirasse, bouclier rond	80
Javelots	20
2 ^e classe, sauf : pas de cuirasse et bouclier long	20
2 ^e classe, sauf : pas de jambières	20
Bouclier long, javelot et épée	20
Javelots légers, hors de la ligne de bataille	10
Non répartis en-dessous des classes	—

CONCLUSION

C'est ainsi qu'une conception de la société a engendré une armée et sa tactique.

Première partie

LES GUERRES POUR FONDER UN ÉTAT

(v. 509-264 avant J.-C.)

INTRODUCTION

DE LA PREMIÈRE PARTIE

L'histoire de Rome est inséparable de l'histoire de ses guerres. Les conflits naquirent avec la Ville, et ils furent d'emblée presque permanents. Leurs débuts sont toutefois noyés dans des légendes qui possédaient un fondement historique, car ils répondaient aux deux facteurs traditionnels, la volonté de piller et le désir de dominer.

Sans plan préétabli, et donc sans le moindre embryon de stratégie, les Romains attaquaient au gré des circonstances. De nombreuses querelles de voisinage les ont conduits à se doter d'une armée terriblement efficace, qualité qui tenait en partie à sa nature à la fois censitaire et aristocratique ; ces traits ont donné naissance à une légion répartie sur quatre lignes, bientôt sur trois, et flanquée par une bonne cavalerie.

Les historiens négligent en général le fait que les Romains ont souvent dû affronter plusieurs ennemis à la fois, des voisins qui leur reprochaient leur arrogance et leur goût du lucre. De ce fait, leur cité a failli disparaître à plusieurs reprises, et cette menace permanente leur a fait vivre une véritable lutte pour la vie, « *a struggle for life* ». Pourtant, la guerre la plus dangereuse, qui dura de 340 à 338, aboutit à un résultat inattendu, la conquête du Latium et l'intégration de ses habitants.

À partir de 338, la cité devint un État territorial et elle disposa d'effectifs bien supérieurs à tous ceux que pouvaient aligner ses ennemis, réels et potentiels. La conquête s'accéléra et elle se poursuivit toujours sans plan préconçu. L'expansion vers le sud fit rencontrer aux Romains un ennemi d'un type nouveau, un roi venu à la tête d'une

phalange à la macédonienne, appuyée par des éléphants. Il fut vaincu et, en 264, Rome put dominer toute l'Italie.

Chapitre premier

LES GUERRES POUR LA VIE

(v. 509-396 avant J.-C.)

Les sources qui font connaître la République romaine entre 509 et 396 passent progressivement d'une histoire mêlée de légendes à un récit plus respectueux des réalités. Il n'en reste pas moins que les descriptions sont parfois difficiles et le ^{ve} siècle reste en partie plongé dans « la nuit » (D. Briquel).

LES CARACTÈRES DES NOUVELLES GUERRES

Les obstacles n'empêchent pas de voir une partie de l'histoire, marquée par deux phénomènes en apparence contradictoires. D'une part, Rome s'engagea dans un long conflit civil qui opposa, en son sein, les patriciens aux plébéiens. Ce n'est pas ici le lieu de trancher sur un dossier difficile et de prendre parti entre des thèses diverses. Il faut néanmoins un peu d'explication et, pour simplifier, nous dirons que les patriciens, chefs (*patres*) des grandes familles, accaparaient un pouvoir dont les riches plébéiens étaient exclus, à leur grand dam. L'histoire intérieure de ces deux siècles se réduisit alors à une conquête des magistratures par ceux qui en étaient exclus, entreprise qui s'accomplit progressivement et avec lenteur. D'autre part, malgré des affrontements parfois très vifs, les guerres contre les voisins se poursuivaient sans en pâtir. C'est là une autre des constantes de l'histoire des Romains :

contre les ennemis, ils étaient tous unis.

Et des guerres, il y en eut beaucoup durant ce siècle. Pour les décrire, il faut prendre en compte trois facteurs, la géographie, l'histoire et les mentalités collectives. Rome était tôt devenue une ville-pont entre l'Étrurie et le Latium. Étrusco-latine au moins à un moment donné, elle n'en devait pas moins affronter ses voisins étrusques et latins, ses seuls ennemis potentiels. Le terrain d'affrontement possible était alors limité à quelques milliers de km², au centre-ouest de l'Italie. Chaque agression rapportait du butin et le succès encourageait le vainqueur à recommencer. En revanche, elle suscitait chez le vaincu un vif désir de revanche : c'était un moteur infernal qui s'emballait, un cycle sans fin. De plus, leur orgueil poussait les Romains à ne chercher d'amis qu'en toute dernière extrémité. Leurs voisins leur reprochaient le refus dans la défaite, l'avidité devant les gains et l'arrogance dans la victoire.

L'année 509 – cette date peut être conservée par commodité – fut très chargée. Elle connut une révolution politique, le passage de la monarchie au pouvoir aristocratique. Elle vit sans doute Rome devenir une puissance « internationale », puisqu'un premier traité aurait été conclu avec Carthage ; Polybe le dit, plusieurs modernes y croient, et ils pensent que cet accord montre que la Ville occupait déjà une grande place dans le Latium.

CONTRE LES ÉTRUSQUES

L'expulsion des Tarquins ne resta pas sans réponse, et la réaction prouve bien que le conflit n'était pas dirigé seulement contre une personne, mais bien contre un peuple. En effet, Aruns, fils de Tarquin le Superbe, rassembla des troupes qu'il fit venir de deux cités étrusques, Véies et Tarquinia ; il n'est pas exclu, en outre, que des Latins aient rejoint son armée. Et il marcha contre Rome pour y établir son autorité. Brutus en fut averti et il convoqua lui aussi ses troupes. La rencontre eut lieu près de la forêt Arsia, dit-on. Les deux chefs se virent, se jetèrent l'un sur l'autre et s'embrochèrent réciproquement. Le plus ou moins mythique Publicola (Publius Valerius Publicola) prit alors le commandement. Une vraie bataille suivit le duel et elle fut presque un match nul : les Romains eurent un mort de moins que leurs ennemis.

On retrouve encore la tradition homérique : combat singulier de nobles appuyés par des non-nobles. On revient à la romanité avec ce qui suivit : Publicola fut récompensé pour cette victoire par la célébration du premier triomphe connu dans l'histoire de Rome. Il s'agit d'une cérémonie à la fois religieuse et militaire, un défilé et une procession, où figurait le général vainqueur, suivi par les soldats, les captifs, le butin, le Sénat et le peuple. Les participants empruntaient la voie Sacrée et allaient au capitol pour y offrir un sacrifice.

Les Étrusques ne pouvaient pas rester sur cette défaite, et un projet de reconquête fut de nouveau conçu, cette fois par le roi de Clusium (Chiusi), le célèbre Porsenna. Il ne s'en cachait pas : il voulait venger Tarquin le Superbe. En 508/507, il mit le siège devant Rome et Publicola aurait été grièvement blessé dans une rencontre devant une porte. Il est très probable que la Ville fut alors prise, mais la tradition romaine s'est efforcée de cacher cet échec, en le passant sous silence ou en le voilant derrière les exploits de héros qui ont manifesté leur dévouement à la patrie, la *virtus*. Leurs mérites étaient d'autant plus grands que cette virilité a caractérisé non seulement deux hommes mais encore une femme.

C'est ainsi que, pour arrêter la progression des Étrusques, ou au moins la ralentir, Horatius Cocles donna un exemple qui fut suivi bien des siècles plus tard par le chevalier Bayard au Garigliano et par le général Bonaparte à Arcole. Il stoppa la progression des ennemis en se plaçant à la tête d'un pont, pendant que ses amis en défaisaient le tablier derrière lui. Et il les rejoignit à la nage après qu'ils eurent achevé leur travail.

Puis un certain Mucius forma le projet d'assassiner Porsenna. Il pénétra dans son camp, se trompa de cible et tua un secrétaire. Capturé et contraint de plonger sa main droite dans des braises (on voulait lui faire avouer d'éventuelles complicités), il garda le sourire, assurant que d'autres Romains étaient prêts à suivre son exemple. Il y gagna au moins le surnom de Scaevola, « Le Gaucher ».

Ces dévouements n'empêchèrent sans doute pas Porsenna de prendre Rome, comme on l'a dit, succès que la tradition latine cache avec plus ou moins d'habileté. Mais le roi ne s'estima pas assez fort pour y rester. Il proposa un armistice puis un traité qui, notamment, lui accordait des otages. Dans le lot des prisonniers qui devaient lui être livrés se trouvait l'illustre Clélie. Passant sur un pont, elle se jeta à l'eau

et rejoignit les siens à la nage. Le roi exigea le respect des engagements et demanda que la fugitive lui soit rendue, ce que les Romains ne pouvaient pas refuser. Il voulait se donner le plaisir de lui accorder la liberté et de la rendre à ses parents. Le courage de Clélie n'eut d'égal que l'élégance de Porsenna. Pour les Romains, ces exemples admirables prouvaient leur valeur. Ils montrent également que, chez eux, qui sont pourtant réputés « sexistes », la femme pouvait devenir l'égale de l'homme par la pratique de la *virtus*.

L'armée étrusque se dirigea vers la cité d'Aricie, en plein cœur du Latium. Arrivée près de cette ville, elle fut vaincue par une coalition de Latins et de Grecs, ces derniers venus de Cumès et placés sous le commandement d'Aristodème. Il ne restait plus alors à Porsenna qu'à rentrer chez lui.

LES ENNEMIS DU LATIUM

On a vu que les Latins n'hésitaient pas à s'allier aux Étrusques contre les Romains et aux Grecs contre les Étrusques. Ils étaient certainement divisés, ce qui explique qu'ils ont cherché à diminuer les risques de conflits internes. Dans ce but, très tôt, au plus tard au VI^e siècle, ils ont formé une ligue qui regroupait leurs trente cités ; les liens sont devenus plus solides au V^e siècle. C'est la religion qui servait de ciment, car la participation à cette association imposait une célébration annuelle, le sacrifice au Jupiter Latial, qui était honoré au Monte Cavo, rite appelé Latiar.

À partir de 505, des conflits opposèrent les Romains aux Sabins, qui furent vaincus notamment dans une bataille de nuit. La guerre fut menée par le frère de Publicola, puis par Publicola lui-même, et elle lui valut un deuxième triomphe. En 501, après la guerre de Porsenna, un conflit opposa aux Romains les Latins (les Sabins d'après Denys d'Halicarnasse ; de toute façon, ces derniers ne paraissaient pas fiables). Trente peuples s'étaient unis contre Rome ; une trêve fut conclue puis brisée. Après une dure et longue bataille, les dieux Castor et Pollux apparurent pour manifester leur appui aux Romains et c'est ainsi que les Latins, qu'accompagnait Tarquin, furent vaincus par Aulus Postumius au lac Régille (499 ou 496 : nul ne le sait avec certitude). Ce

lac, aujourd'hui disparu, se trouvait à une dizaine de kilomètres au sud-est de la Ville et au nord de Frascati, dans la vallée de Prataporci. Cette localisation montre que le danger s'était rapproché. Mais le succès des légionnaires fut tel que les vainqueurs purent imposer aux vaincus un traité célèbre, le *foedus Cassianum* ; il intégrait Rome dans la ligue latine et il lui donnait une position dominante au sein de cet organe.

De nouveaux dangers firent leur apparition à la périphérie du Latium avec l'arrivée sur la scène d'autres peuples italiques, les Volsques et les Éques. Les premiers, qui recherchèrent tout de suite l'alliance des Latins contre Rome et qui étaient arrivés trop tard au lac Régille, descendaient des montagnes de l'Italie centrale et s'installèrent au sud des Latins du littoral. Les autres, des Osco-Samnites, sont localisés à l'est, sur le cours supérieur de l'Anio, sur sa rive droite.

La situation était d'autant plus sérieuse que de graves dissensions internes surgirent alors ; la sécession de la plèbe, en 494, avait mobilisé toute l'énergie des magistrats romains. Entre 491 et 474, les Volsques, les Éques et les Sabins reprirent tour à tour le chemin de la guerre. Là se placent deux épisodes célèbres et belliqueux de l'histoire de Rome. Le premier met en scène Coriolan (491-488) ; le second permet de célébrer la famille ou *gens Fabia* (485-474).

Les Volsques s'étaient donc montrés tout de suite agressifs. Les Romains contre-attaquèrent et ils envoyèrent une armée que commandait Caius Marcius. Ce personnage, plus ou moins mythique, est intéressant parce qu'il symbolise l'aristocratie patricienne ouvertement ennemie du peuple des plébéiens, portée sur les armes et désintéressée vis-à-vis de l'argent. Il est aussi le prototype du fils parfait. Il s'empara de la capitale des Volsques, Corioles, et reçut en récompense l'honneur d'ajouter le surnom de Coriolan à ses patronymes. Mais le peuple, le jugeant trop hostile à ses intérêts, le condamna à l'exil. Il se réfugia chez un souverain volsque, Attius Tullus, roi d'Antium, qui lui accorda un soutien efficace ; ses anciens ennemis se révélaient peu rancuniers, mais soucieux de se venger. Le prétexte de la guerre fut vite trouvé : les Volsques demandaient la restitution de terres qu'ils estimaient injustement prises par les Romains. Le Sénat refusa. Chacun des deux peuples ravagea le domaine de l'autre, et Coriolan marcha sur Rome à la tête d'une armée de Volsques ; il n'en voulait pas à ses compatriotes dans leur ensemble, et surtout pas aux patriciens, mais aux plébéiens. Il avait établi son camp à un peu plus de

5 km de la Ville et il était en mesure de la prendre quand sa mère et sa femme vinrent plaider la cause de sa patrie et surent trouver le chemin de son cœur ; il renonça à son projet anti-romain. Revenu chez les Volsques, il fut accusé de multiples forfaits et Tullus le fit assassiner. Cet exemple rappelle que les nobles romains étaient d'abord nobles et ensuite romains ; il prouve aussi que les femmes pouvaient jouer un rôle politique et que les hommes attendaient d'elles, dans ce cas, des vertus peu communes. S'ensuivirent néanmoins plusieurs campagnes contre les Volsques (sud de Rome), les Herniques (sud-est) et les Éques (est), entre 488 et 483, avec des fortunes diverses.

LES ÉTRUSQUES, SUITE

Il était important pour Rome de ne pas affronter un ennemi au sud, alors que ses troupes étaient engagées au nord, une fois de plus contre Véies que soutenaient, pour l'occasion, tous les Étrusques. Une longue phase d'hostilités entre les deux cités dura de 485 à 474. En 477, la *gens* Fabia ou famille des Fabii s'engagea à régler l'affaire à elle seule : le temps des guerres « gentilices », ou familiales si l'on préfère, n'était pas révolu. Elle engagea 306 de ses membres qui furent écrasés à la célèbre bataille du Crémère. C'est au cours de cette guerre qu'aurait été inaugurée une forme de punition collective, la décimation, invention attribuée au consul Appius Claudius : les soldats de l'unité fautive étaient alignés ; un sur dix était tiré du rang et immédiatement exécuté. Cette extrême rigueur resta longtemps en usage dans l'armée romaine. Fut-elle une des explications de ses succès ? On ne sait.

Dans le même temps, des épisodes belliqueux contre les Éques et les Volsques sont attestés ; ils se renouvelèrent jusqu'en 462.

LES ENNEMIS DU LATIUM, SUITE

La prise du Capitole par le Sabin Appius Herdonius, en 460, relève sans doute du conflit civil et elle s'inscrit dans le cadre de l'opposition entre plébéiens et patriciens plutôt que d'une guerre extérieure. Ce

personnage aurait compté sur l'appui des pauvres et des esclaves pour prendre le pouvoir. Il ne l'obtint pas ; il fut assiégé et tué.

Les autorités romaines prirent l'habitude de pratiquer le *census*, mot souvent traduit à tort par « recensement ». Il s'agit d'une mesure non pas à finalité économique, qui aurait eu pour but de faire un état de la démographie pour organiser l'avenir, mais à but social, un classement des hommes à partir de critères juridiques. Le censeur disait à chacun s'il pouvait ou non se dire citoyen romain, chevalier ou sénateur, ce qui permettait indirectement d'organiser l'armée et la fiscalité. Les résultats, étudiés de manière critique par des historiens actuels, ne sont pas inintéressants pour notre propos :

- 465 avant J.-C. : 104 714 citoyens romains ;
- 459 avant J.-C. : 117 319 citoyens romains.

Cet essor important se poursuivit pendant toute l'histoire de Rome, jusqu'en 212 après J.-C., année où un édit donna la *civitas romana* à tous les habitants de l'empire, à l'exception de quelques anciens ennemis qui n'avaient pas su mériter le pardon, les déditices. Ces chiffres s'expliquent par un essor démographique naturel et par l'octroi de la citoyenneté à des voisins, le plus souvent d'anciens ennemis venus à résipiscence. Il faut voir là, incontestablement, une des causes des succès remportés par l'armée romaine : pendant longtemps, les soldats n'ont pas manqué ; il n'y a pas eu de vraies difficultés de recrutement avant le III^e siècle de notre ère. L'accroissement de la population ne peut pas être facilement expliqué : il faut sans doute supposer que l'Italie a connu un climat exceptionnellement favorable pour la santé des hommes et le développement des cultures. De plus, l'habitude de former des couples avec un mari âgé et une femme plus jeune limitait les naissances, ce qui aboutissait à établir un équilibre entre la production alimentaire et le nombre de consommateurs.

À partir du milieu du V^e siècle, Éques et Volsques devinrent les principaux ennemis, attaquant conjointement ou tour à tour. En 458 se plaça un autre épisode de la légende dorée qui a été forgée par et pour Rome. Les Éques passant à l'attaque, les sénateurs estimèrent que le meilleur général serait Cincinnatus et, pour l'en informer, ils envoyèrent des messagers qui le trouvèrent derrière sa charrue, labourant un champ. L'image était splendide et le choix avait été heureux. Cincinnatus vainquit si bien les Éques qu'il put leur infliger un cruel châtement : désarmés et défilant deux par deux, ils passèrent sous un

joug. Cette humiliation possédait une forte valeur sexuelle : les ennemis vaincus ne s'étaient pas comportés comme de vrais mâles, mais comme des bœufs.

ENCORE VÉIES, PLUS LES VOLSQUES ET LES ÉQUES

Les Véiens, pour leur part, n'étaient toujours pas disposés à s'humilier et, en 437 (avant la fin de la trêve) ou en 426 (après ce moment), le conflit reprit pour le contrôle de Fidènes, ville située au nord de l'Anio, en Sabine. Des ambassadeurs romains s'y étaient rendus et ils avaient été massacrés avec l'accord du roi de Véies, Lars Tolumnius. Les Romains mirent en avant une notion jusqu'alors peu mentionnée, le *bellum iustum* : une guerre juste doit être défensive, ou de représailles ; elle doit répondre à une agression. De toute façon, l'attaque d'ambassadeurs constituait un crime en droit « international », le *ius gentium*. Cornelius Cossus conduisit une armée contre les ennemis et il tua de sa main leur chef. Il eut donc droit aux dépouilles opimes, c'est-à-dire à celles qu'il avait ramassées sur le corps du défunt, et cette récompense n'était attribuée que dans ce genre de circonstances. L'histoire de Rome n'en a laissé que trois cas. Outre Cossus, il s'agit de Romulus, qui avait tué Acron, roi des Caeniniens, et de Marcellus qui exécuta Viridomare, roi des Gaulois Insubres, en 222 avant J.-C. Pour en revenir à Cossus, son succès permit en 426 la prise de Fidènes, cité où le Sénat décida d'installer une colonie. Mais les Fidénates massacrèrent les nouveaux venus, et les légionnaires furent rappelés pour vaincre ces insoumis.

Désormais, les guerres se succédèrent. En 431, Aulus Postumius se vanta d'avoir remporté une grande victoire aux dépens des Éques et des Volsques. À partir de 430, un conflit permanent opposa les Romains, alliés aux Latins, à ces deux peuples. La victoire fut longue à venir. En 413, les Romains prirent Féréntinum aux Éques et en 406 Anxur aux Volsques.

C'est alors que se réveilla avec dureté le conflit contre Véies ; il alimenta une guerre de dix ans (406-396), importante pour l'histoire de Rome et de son armée. Les historiens actuels voient deux causes à cette nouvelle entreprise : le besoin de terres et le contrôle de la via Salaria.

Cette route, qui longeait le cours du Tibre, servait à transporter dans l'intérieur de l'Italie le sel qui était produit près de l'embouchure du fleuve et qui jouait un rôle important dans l'alimentation. Cette thèse à la mode suscite une objection : aucun texte ne parle de ces soucis mercantiles, propres aux hommes des ^{XIX}^e-^{XXI}^e siècles, et étrangers aux mentalités antiques. Ils disent en revanche que le conflit fut provoqué par le parti populaire de Véies ; l'ancienne rivalité entre les deux cités suffirait amplement à expliquer cette résurgence. Au fond, la théorie de Thucydide conservait sa validité : chacun voulait commander pour ne pas avoir à obéir et souhaitait étendre son pré carré.

Les Romains prirent les devants et ils développèrent une forme de guerre particulière, qui doit son nom aux Grecs, la poliorcétique ou art du siège, qui était pratiquée de manière plus ou moins empirique, au gré des circonstances. Le conflit se réduisit à un long siège de Véies par les légionnaires. Cette durée, précisément, imposa deux innovations. D'abord, pour supporter les rigueurs de la mauvaise saison, les soldats construisirent un habitat moins inconfortable que de coutume, des camps d'hiver ou *castra hiberna*. Ensuite, ce fut alors qu'aurait été créée la solde, les soldats-paysans, au moins les plus pauvres d'entre eux, ne pouvant plus couvrir leurs frais, pas même se nourrir.

Quelques anciens se sont indignés parce que des militaires ont tué un tribun, appelé Postumius, pendant cet épisode ; la raison de ce meurtre était qu'ils le trouvaient trop cruel envers eux. Cet assassinat a une explication, importante pour comprendre l'armée romaine : acceptant une obéissance totale au combat, le légionnaire n'en était pas moins un citoyen, un homme libre, et il n'acceptait pas d'être traité comme un esclave.

En 396, le dictateur Camille prit Véies et, pour cet exploit, il fut considéré comme un deuxième Romulus ; la dictature, mot employé sans le moindre contenu péjoratif, était une magistrature légale, exceptionnelle et même, à l'opposé, très honorifique en ce temps-là. Ce succès ouvrit aux Romains la porte de l'Étrurie et ils conquièrent ensuite Faléries, Volsinies et Caere, notamment grâce à Camille qui fut mal récompensé de son dévouement : la jalousie aidant, il fut condamné à l'exil.

Ces nombreuses guerres ont conduit les Romains à transformer leur armée pour la rendre de plus en plus efficace. Pourtant, le respect des traditions était une valeur fondamentale pour eux et pour tous leurs contemporains. L'idée d'évolution était contraire à leurs mentalités et à leurs habitudes. Ce changement n'avait pas de justification, et l'on ne peut que constater une sorte de mystérieuse modification des comportements, qui est analogue à une mutation génétique. En effet, personne n'imaginait qu'on pût adopter des pratiques exotiques, même si elles étaient plus efficaces. Les Romains ont fait exception, et uniquement dans le domaine militaire ; on le verra à maintes reprises. C'est là encore une clef pour comprendre leurs succès.

Dans les années qui ont correspondu aux débuts de la République, ils ont élaboré une nouvelle conception de la guerre : la guerre juste, le *bellum iustum*, ne pouvait être que défensive, et elle devait chercher à réparer un tort quelconque qu'ils auraient subi. Par ailleurs, les guerres civiles exerçaient peu d'influence sur les guerres extérieures : quand se présentait un ennemi, n'importe lequel, les Romains refaisaient leur unité.

Pour gagner, il leur fallait une tactique qui se complexifiât. À la bataille en rase campagne vint s'ajouter le siège (on notera que le mot « poliorcétique » est grec : les emprunts furent nombreux), et ce genre de combat imposa la création des camps d'hiver.

La tactique était mise en œuvre par des hommes. Les officiers, qui abandonnèrent peu à peu les guerres gentiles pour une solidarité plus civique, devaient prouver leur dévouement à l'État, sens premier du mot *virtus*, ce qui impliquait le courage. Les effectifs s'accrurent régulièrement : une légion, puis deux, puis plus... Par ailleurs, les soldats reçurent une solde, ce qui ne pouvait que les satisfaire. À l'opposé, au combat, ils étaient soumis à une discipline très sévère ; la décimation, châtiment collectif très cruel, fut alors inventée. Mais, en dehors des opérations, ils restaient des citoyens ; le légionnaire ne fut jamais un esclave.

Et c'est ainsi que des guerres ont transformé une armée et sa tactique.

Chapitre II

LES GUERRES POUR LE CONTRÔLE DU LATIUM

(396-338 avant J.-C.)

Durant la période qui alla de 396 à 338 avant J.-C., les Romains poursuivirent leurs guerres sur des espaces de plus en plus vastes, contre leurs voisins et ennemis traditionnels d'une part, contre de nouveaux ennemis d'autre part. Ils vécurent des épisodes variés : une attaque par surprise organisée par des barbares, une guerre fruit d'une alliance et surtout, en 338, un bouleversement majeur à l'issue d'une nouvelle « guerre latine ».

LE PREMIER RAID DES GAULOIS

Les affaires du Latium suivaient leur cours, quand arriva une information surprenante : des barbares, dont on n'avait presque jamais entendu parler, assiégeaient Clusium (Chiusi) en Étrurie. C'étaient des Sénons – dont les cousins homonymes se sont installés en France, dans la région de Sens – et ils formaient une fraction des Gaulois ; ces derniers appartenaient à la communauté linguistique que nous appelons les Celtes, une partie des Indo-Européens. Du point de vue militaire, leur entreprise constituait un raid avec pour seul objectif le pillage, ce qui n'empêchait pas les Sénons d'avoir l'intention de s'établir dans la région de Rimini. Ils étaient conduits par un chef au nom

illustre, Brennus.

Les contacts entre les Celtes et le monde méditerranéen étaient anciens, et l'on sait d'ailleurs qu'en 391 quelques fractions d'entre eux s'étaient déjà installées dans la plaine du Pô. Il y a plus. Trouvé en Gaule, le cratère de Vix (début du VI^e siècle avant J.-C.) avait été offert par des marchands grecs à une princesse gauloise qui contrôlait un axe commercial majeur, du moins à ce que l'on en dit. Par ailleurs, c'est à la bataille d'Himère, au nord de la Sicile, en 480, que sont attestés les premiers mercenaires gaulois au service des Carthaginois. Leur métier se développa par la suite avec un fort dynamisme, et il atteignit un apogée pendant les guerres puniques. Les Celtes, comme on le sait, importaient du vin et exportaient des soldats. Mais, en 390, ils cherchaient surtout à piller.

Lorsque commença le siège de Clusium, sans doute en 391, des ambassadeurs de Rome se trouvaient dans la ville ; ils appartenaient à l'illustre famille des Fabii et ils commirent alors une faute contre le droit « international » en prenant part aux combats, du côté des Étrusques. Brennus se plaignit au Sénat, qui condamna le chef de ses représentants, mais le peuple l'acquitta. Cette politique servit de prétexte au Gaulois pour justifier, moralement si l'on peut dire, un raid de pillage qui eut lieu en 390 (quelques auteurs proposent de reculer cette date à 388, voire 386). Son attaque permit aux Romains de mener par la suite une guerre défensive et même plusieurs guerres défensives ou de représailles. À long terme, les Gaulois étaient perdus. Mais, dans l'immédiat, l'entreprise tourna mal pour les Romains. Alliés aux Étrusques de Véies, ils rencontrèrent les Sénons de Brennus le 18 juillet 390 près de la rivière Allia, en Sabine (au nord de Rome). Soucieux de ne pas abaisser les mérites de ses amis romains, Diodore de Sicile assure que les envahisseurs avaient une forte supériorité numérique, avec 30 000 hommes. Les Gaulois remportèrent un succès éclatant, qui fit de cette date un jour noir, néfaste si l'on préfère, dans le calendrier des vaincus.

Les événements qui suivirent cette défaite ne sont pas clairs. Les Sénons entrèrent dans Rome, tuèrent les habitants qu'ils croisèrent sur leur chemin, et ils incendièrent les bâtiments si l'on en croit les textes et ce que nous savons des traditions guerrières antiques. Toutefois, les archéologues n'ont pas retrouvé de « niveau d'incendie », ce qui, il est vrai, ne constitue pas une objection majeure : ces traces n'apparaissent

pas toujours avec évidence lors des fouilles. Une partie de la population se réfugia sur le Capitole qui, entouré par un mur, faisait office de citadelle, et les assaillants entreprirent de l'assiéger. Elle fut défendue avec vaillance par un certain Manlius qui reçut le droit de s'appeler Manlius Capitolinus en récompense de son énergie et de son courage.

Le Capitole était encerclé avec rigueur et les défenseurs, épuisés. Une nuit, les gardes cédèrent au sommeil, alors que des Gaulois entreprenaient d'escalader la hauteur. Mais les oies sacrées de Junon menèrent un grand tapage et réveillèrent les sentinelles qui purent repousser les assaillants. À la suite de ce service qu'elle avait rendu aux Romains, la déesse qui possédait le temple autour duquel s'ébattaient les volatiles fut surnommée *Moneta*, « Celle qui prévient ». Plus tard, le Sénat fit installer un atelier près de ce bâtiment qui en tira le nom d'*ad Monetam*, « Près (du temple) de Celle qui prévient ». De là vient le latin *moneta*, qui a donné le vocable français « monnaie ».

Le siège, avons-nous dit, fut très dur et les Romains affamés durent capituler et conclure un traité. Brennus posa ses conditions : 1 000 livres d'or (plus de 300 kg), ce qui montre clairement quel était le but de son raid. Les vaincus durent peser le métal précieux en présence du vainqueur. Comme ce dernier trichait en appuyant du pied sur la balance, ils lui firent remarquer que son geste n'était pas très honnête. Le bouillant Gaulois s'emporta et il jeta son épée du côté des poids : payez encore cela, leur dit-il, « Malheur aux vaincus », *Vae victis*.

C'est alors que survint une espèce de miracle, un secours inattendu pour les Romains. Camille, qui avait été condamné à l'exil par son ingrate patrie, aurait malgré tout rassemblé une armée et il serait arrivé à temps pour empêcher le paiement de la rançon et pour annuler le traité. Il aurait chassé les Gaulois et les aurait vaincus à Ardée. L'aspect merveilleux de l'événement a rendu sceptiques les historiens modernes, qui pensent que le récit est trop beau pour être vrai, et qu'il a été inventé par les Romains pour enrichir leur légende dorée. Ils ont peut-être raison. Pour notre part, nous préférons des arguments tirés des textes : il n'est pas sans exemple que l'in vraisemblable soit vrai. Surtout avec les Romains.

Il serait intéressant de décrire l'armée des Sénon, mais la documentation est maigre, surtout pour cette époque. Il est moins difficile de parler des Celtes en général. On sait que leur armement était plutôt rudimentaire. Les plus riches se protégeaient avec une cotte de mailles ; le casque, une simple calotte de métal, était plus répandu, mais pas universel. Et ils étaient nombreux à aller au combat vêtus seulement de braies (pantalons). En revanche, le bouclier semble avoir été très répandu. Il avait la forme d'un long rectangle de bois aux angles arrondis ; au milieu se trouvait un *umbo*, sorte de demi-cylindre allant du haut vers le bas, élargi au centre en une demi-boule qui permettait de frapper l'adversaire. L'armement offensif était moins original. S'ils n'ignoraient ni les frondes, ni les arcs, ni les javelots, les Gaulois étaient recherchés pour leurs talents à l'épée, un fer long permettant de frapper d'estoc et de taille, de la pointe et du tranchant.

Les Gaulois allaient au combat en phalange. Ils étaient répartis en unités mal connues, ils suivaient des enseignes et ils obéissaient aux ordres des carnyx, leurs instruments de musique, des sortes de trompettes.

Quoi qu'il en soit, ils étaient des combattants appréciés.

LA POURSUITE DES CONFLITS

Ce furent désormais deux catégories d'ennemis que dut affronter l'armée romaine, les Latins au sud et les Gaulois au nord.

Les Latins ennemis

Les conflits traditionnels avec les voisins du Latium se poursuivaient, sans grandes nouveautés. Voulant profiter de l'affaiblissement des Romains, consécutif à l'attaque des Gaulois, les Herniques, les Volsques, les Éques et les Prénestins firent défection en 389, alors que des Étrusques prenaient les armes. Trois ans plus tard, Camille remporta une victoire évidemment non décisive contre ces peuples, auxquels des sources ajoutent Sutrium (Sutri, dans le sud de l'Étrurie). Satricum (au nord-est d'Anzio) fut prise, perdue et reprise

(386, 382 et 346), tout comme Velitrae (Velletri ; 380 et 367). À son tour, le dictateur Aulus Cornelius Cossus vainquit provisoirement les Latins, les Volsques et les Herniques (385) ; dans la suite, une série de campagnes est attestée contre Préneste (383 à 379).

Les Gaulois

Les cités et les peuples du Latium étaient provisoirement calmés. Les Romains ne purent pas profiter de ce répit, auquel ils ne tenaient d'ailleurs peut-être pas. En effet, des Gaulois se manifestèrent par au moins un raid, en 367. Orose date l'événement de 366 et Tite-Live parle d'une incursion de ces barbares en 361, en sorte que quelques historiens pensent qu'il y a eu deux agressions distinctes, en 367 et 361, ce qui nous paraît peu probable. Une rencontre près du fleuve Anio se réduisit à un duel entre un chef gaulois et un chef romain. Ce dernier tua son adversaire et il lui enleva son collier, un torque, d'où il tira un surnom honorifique : Titus Manlius devint Titus Manlius Torquatus. La vraie victoire vint peu après et elle fut remportée, une fois de plus, par Camille. Les Gaulois devenaient des ennemis dangereux. Par leurs offensives, ils fournissaient aux Romains l'occasion de mener une « juste guerre », parce qu'elle était défensive. Ce n'était pourtant pas le dernier assaut des barbares.

Les Latins

La vieille Ligue Latine ne se révéla guère efficace. Aussi, avec une grande habileté, les Romains réussirent à diviser leurs ennemis du Latium. Ils attaquèrent les cités l'une après l'autre. C'est ainsi qu'ils menèrent plusieurs guerres successives contre Tibur (Tivoli ; en 361, 360 et 353) et qu'ils réussirent à prendre Privernum (Piperno ; en 357). Pour contrer cette progression, les Latins, avons-nous dit, étaient organisés en plusieurs ligues qui fusionnèrent en une nouvelle et unique Ligue Latine, dont les Romains réussirent à prendre le contrôle (358).

L'apaisement au sud n'était pas négligeable, au moment où une autre menace apparaissait au nord, non pas gauloise celle-ci, mais

étrusque. Les années 358-351 virent se dérouler de longues guerres contre Tarquinia et d'autres cités voisines. Des archéologues pensent avoir trouvé à Vulci la trace de ces conflits dans les images de la tombe François. Des épigraphistes, de leur côté, leur attribuent des textes connus sous le nom d'éloges de Tarquinia.

LA TENAILLE STRATÉGIQUE

En étendant son domaine d'action vers le sud-est, au-delà du pays des Éques, les Romains entrèrent en contact avec un peuple rude, fait de montagnards primitifs et guerriers, les Samnites. Occupés au nord par les entreprises d'Étrusques récalcitrants et de pillards gaulois, ils voulurent assurer leurs arrières. En 354, un traité fut conclu avec les Samnites ; il ne tint pas beaucoup plus de dix ans.

Un nouveau raid gaulois prit place dans l'intervalle, en 350 ou 349, le troisième si celui qui a été mentionné pour 361 n'a pas existé. Prévenus, les Romains inaugurèrent la procédure du *tumultus gallicus*, expression qui a été souvent mal comprise. Beaucoup d'auteurs la définissent comme une « mobilisation générale » ; et ils ont tort, car une telle réaction eût été à la fois impossible et insensée. La « mobilisation générale » fut inventée par les dirigeants de la Révolution française. Il y avait *tumultus* quand, devant l'urgence, les officiers recrutaient les hommes au fur et à mesure de leur arrivée au camp, sans faire le tri, sans choisir les meilleurs. Cette procédure n'empêcha pas un certain Marcus Valerius d'accomplir un exploit dans un duel qui lui permit d'ajouter à ses noms Corvus, « Le Corbeau », parce qu'un oiseau de cette espèce était venu avant le combat pour le désigner comme vainqueur. Il est enfin possible qu'un autre raid gaulois ait eu lieu en 343, mais ce n'est pas une certitude.

Grâce à l'accroissement du nombre de citoyens, Rome pouvait maintenant combattre sur plusieurs fronts à la fois, et son expansionnisme l'entraîna vers le sud d'abord, vers le sud-est ensuite. En 345, les légions s'emparèrent de Sora, ville des Volsques, puis elles affrontèrent les Aurunques qui se trouvaient au-delà, encore plus loin. Le plus dur vint alors : une première guerre samnite (343-341). Ce conflit est particulièrement intéressant pour deux raisons. D'abord, il

montre un cas où les Romains furent contraints, par un jeu d'alliances et de protectorats, à faire une guerre dont ils ne voulaient pas en apparence. Ensuite, ce combat contre des ennemis inédits les amena à modifier leur armée ; ils durent apprendre la guerre en montagne. Les Samnites avaient attaqué Teanum, ville des Sidicins, peuple qui vivait entre leur territoire et les Campaniens. Teanum demanda du secours aux Campaniens contre les Samnites, et principalement aux Capouans, habitants du plus grand centre de la région. Ces derniers acceptèrent, mais ils furent vaincus, et ils firent appel à Rome qui refusa son aide. Ils recoururent alors à une astuce juridique pour forcer la main à la cité en laquelle ils plaçaient tous leurs espoirs : ils firent une *deditio* à Rome, c'est-à-dire qu'ils se déclarèrent fictivement vaincus, contraignant leurs nouveaux maîtres et protecteurs à intervenir. Publius Decius Mus fut chargé de cette entreprise et il remporta la victoire.

Finalement, Rome semblait imposer son autorité sur le Latium et la Campanie, quand tout fut remis en cause. Une nouvelle guerre éclata, qui faillit l'emporter, et qui est connue dans les manuels sous l'appellation de « guerre latine » (340-338). Ce fut un moment angoissant de lutte pour la vie qui prit place à ce moment. Une alliance fut conclue entre les Latins et les Campaniens, où figurèrent notamment les Volsques, les Aurunques et les Sidicins, qui se montrèrent peu reconnaissants. Curieusement, les Romains obtinrent un appui très modeste et très provisoire de la part des Samnites. Ils en profitèrent pour appliquer ce qui ressemble à une stratégie : les légions effectuèrent un mouvement tournant à travers le pays des Marses et le Samnium pour prendre à revers leurs ennemis du jour. Elles remportèrent une première victoire sur les rives du Vesperis, grâce à la *devotio* du consul Publius Decius Mus, celui-là même qui avait déjà vaincu les Campaniens. Par ce rite, il offrit sa vie aux dieux Mânes (les âmes des ancêtres) et à la déesse Terre pour obtenir la victoire, puis il se jeta à cheval au milieu des ennemis qui, en le tuant, offraient un sacrifice pour leur propre défaite sans le savoir. Les divinités ne pouvaient pas refuser un rite accompagné d'une offrande aussi somptueuse. Un deuxième succès à Tifanum, chez les Aurunques (au sud du pays des Volsques), mit un terme à la guerre.

Rome imposa des traités, un par cité, et prit des terres aux Latins et aux Campaniens, ce qui était normal. Ce qui ne fut pas normal, ce fut la suite. Les vainqueurs donnèrent la citoyenneté romaine aux vaincus,

alors qu'ils auraient pu les réduire en esclavage ; tous devenaient égaux ! Il est difficile d'expliquer cette mansuétude inhabituelle. Peut-être faut-il chercher du côté des élites sociales, très liées entre elles. Deux autres considérations ont dû jouer. D'une part, Rome se trouva à la tête d'un vrai État territorial correspondant au Latium. D'autre part, le nombre de légionnaires potentiels fut considérablement accru. Après la conquête du Latium, le Sénat pouvait envisager de nouvelles aventures.

L'ARMÉE ROMAINE EN 340

L'armée romaine de la guerre latine est décrite par un texte de Tite-Live qui demande à être lu de manière critique. Les commentateurs ont eu tendance à schématiser : les légionnaires auraient emprunté leur javelot ou *pilum* aux Samnites et leur bouclier ou *scutum* aux Gaulois, qui leur auraient aussi donné leur casque.

Le *pilum* de l'époque impériale est bien connu : il était fait de deux parties reliées par une cheville, un bois de 90 cm et un fer long et mince de même longueur. Il présentait deux avantages : il possédait une grande force de pénétration et il était un « fusil à un coup » ; au premier choc, le fer se pliait et la cheville se cassait, en sorte qu'il ne pouvait pas être renvoyé à l'expéditeur. Un problème est posé par le livre de Ch. Saulnier qui est consacré à l'armement des Samnites : il ne mentionne aucun javelot de ce type. Il faut donc penser soit que ces guerriers, à cette époque, ont utilisé un proto-*pilum*, soit que le *pilum* a une autre origine. Il convient, d'une manière générale, d'envisager des changements étalés dans le temps ; c'est ce que montre l'archéologie. L'autre arme importée, c'était donc le bouclier dit *scutum*. Il avait la forme d'un rectangle allongé, parfois avec des angles arrondis, et il protégeait tout le corps de l'homme qui le portait. Au total, chaque légionnaire était en quelque sorte un petit char d'assaut, avec un casque, un bouclier et une cotte de mailles, il était très bien protégé ; et le glaive et le javelot lui donnaient une terrible efficacité dans le combat.

L'adoption par les Romains d'un armement propre à d'autres peuples pose un problème qui n'a jamais été vu, et que nous avons évoqué.

Dans les mentalités antiques, le conservatisme était la règle et une valeur ; l'innovation et le changement, au contraire, paraissaient dangereux ou n'étaient même pas envisagés. Cette attitude est à l'opposé de celle qui règne sur le monde occidental depuis la Renaissance. Or l'armée romaine a fait exception en modifiant en permanence ses structures. Pourquoi ? Nous n'avons pas de réponse à cette question, pas d'explication pour cette anomalie. En revanche, un fait est sûr : elle a tiré une grande partie de son efficacité de cette qualité que nous avons appelée plus haut l'adaptabilité.

Cet armement, moderne pour l'époque, permit de mettre en œuvre la tactique manipulaire, une nouvelle organisation qui remplaça la phalange hoplitique. Fondée sur le regroupement de deux centuries, soit un manipule, isolé de ses voisins, elle donnait une plus grande souplesse aux légions ; on admet en général qu'elle est née pendant la guerre samnite. Dans ce conflit, les soldats devaient se battre dans un pays de montagne, entrecoupé par des vallées longues et étroites, et les généraux n'y trouvaient pas d'espaces suffisants pour y déployer leurs légions. Ce fut aussi pour eux un premier cas de guerre en montagne.

Comme chacun achetait son armement, les plus riches étaient aussi les mieux équipés. En fonction de ce critère, les légionnaires étaient maintenant répartis sur trois lignes pour la bataille en rase campagne ; c'était la *triplex acies*. On comptait quinze manipules d'hastats (*hastati*) en avant, les soldats légers précédant l'infanterie lourde, quinze manipules de princes (*principes*) au milieu, suivant la même répartition, et quinze autres manipules de triaires (*triarii*) à l'arrière. Ces derniers étaient eux-mêmes divisés en trois rangées, triaires proprement dits précédant les *rorarii* qui eux-mêmes devançaient les *accensi*, ces deux derniers groupes étant sans doute formés de fantassins légers. Cette répartition sur trois lignes s'explique par une division en groupes d'âge et par la nature censitaire de la société. Autre avantage, les fantassins lourds, hastats et princes, se remplaçaient au combat, ce qui permettait à la légion de disposer en permanence de troupes fraîches.

Outre le combat en rase campagne, les Romains organisaient de plus en plus souvent des sièges, et les affaires de Véies et de Rome rapportées plus haut prouvent que les Romains connaissaient la poliorcétique sous ses deux aspects, défensif et offensif. Ils savaient protéger leur Ville et prendre celles qui appartenaient aux autres. Les travaux qu'ils effectuaient dans ce type de combat ont été rapportés

plus haut, mais il reste à poser une question : d'où leur est venu cet art ? Le mot est grec ; le voisinage avec les Étrusques hellénisés et les liens avec la Grande-Grèce (Italie du Sud et Sicile) donnent une première indication. Nous pensons qu'une autre direction de recherche, complémentaire de la précédente, doit être envisagée : les techniques des arpenteurs, appelés *gromatici*, attirent l'attention vers une origine italienne, qui aurait été antérieure à l'apport hellénique. Ces techniciens organisaient l'espace, et ils ont sans doute été, au moins en grande partie, à l'origine des camps romains.

LES ARMÉES ITALIENNES

Les Italiens ennemis des Romains sont encore mal connus.

Les Étrusques, hellénisés, avaient adopté les mêmes structures que les cités de la Grande-Grèce, le combat hoplitique : attaque en phalange, soldats équipés d'un grand bouclier rond, d'un casque et d'une cuirasse, d'une longue pique et d'une épée.

Les peuples italiens, pour leur part, disposaient d'un armement plus léger : les combattants n'utilisaient pas de cuirasse, mais un protège-cœur (*kardiophylax*), petite plaque de métal attachée sur la poitrine. Leur objectif, plus simple que celui qui motivait les Romains, se réduisait au pillage, sans recherche de la bataille décisive.

Le cas des Samnites est à cet égard très intéressant : leur armement se caractérisait par le casque et le protège-cœur, la lance et l'épée longue. L'apparition de la cuirasse et de plusieurs formes de casques traduit d'inévitables influences extérieures. En revanche, le *pilum* classique, comme on l'a dit, n'apparaît guère dans l'archéologie.

CONCLUSION

Pour en revenir à l'essentiel, il tient en quelques mots : en 338 avant J.-C., la conquête du Latium fut achevée. Elle a appelé d'autres aventures ; un impérialisme était né.

Chapitre III

LES GUERRES POUR LE CONTRÔLE DE L'ITALIE

(338-264 avant J.-C.)

Si les Romains ont dû patienter pendant quatre siècles avant de prendre le contrôle du Latium, il ne leur a fallu que soixante-quinze ans pour dominer toute l'Italie (ce nom, dans l'Antiquité, ne désignait que la partie péninsulaire de l'État moderne homonyme, à l'exclusion des îles et de la plaine du Pô). Cette accélération est d'autant plus surprenante qu'un nouvel ennemi, et non des moindres, s'opposa à leur expansion, Pyrrhus, roi d'Épire, rendu immortel par une biographie de Plutarque.

LA DEUXIÈME GUERRE SAMNITE

Comme on l'a vu, les Romains étaient déjà entrés en contact, au sud-est, avec les Samnites, avant même d'avoir pris un contrôle total du Latium. Quand ils furent devenus voisins, les deux peuples allèrent au conflit, comme on pouvait et devait s'y attendre. En revanche, nous voyons mal pourquoi les Samnites auraient été furieux d'avoir tiré peu de profits de la guerre latine : en effet, le Latium était situé hors de leur domaine géographique. De même, le prudent développement d'un « État romano-campanien » n'a pas dû beaucoup les inquiéter, car personne ne peut craindre un embryon.

Les vraies causes de cette guerre doivent être cherchées ailleurs. D'une part, on trouve les motifs traditionnels et généraux, le désir de commander et la volonté de piller. Tous les regards étaient alors tournés vers la Campanie, une « Champagne », bonne terre à blé qui s'était acquise une réputation de richesse. Et cette prospérité avait été accrue par l'artisanat (métal et céramique), par le commerce et par la banque. Elle devenait un enjeu, un terrain de compétition, et il était tentant d'au moins la contrôler. D'autre part, un facteur social intervint ; il correspond à un trait permanent de la politique extérieure des Romains : soutenir de préférence les aristocraties qui, d'ailleurs, le leur ont bien rendu. Or un conflit éclata en 327 à Naples, cité dont les nobles cherchèrent un secours auprès du Sénat contre leur propre peuple.

La guerre contre les Samnites commença en 327/326, avec lenteur jusqu'au coup d'éclat. En un premier temps, Lucius Papirius Cursor, revêtu d'un titre très honorifique à cette époque – dictateur –, remporta quelques succès non décisifs, et Aulus Cornelius Arvina poursuivit cette guerre en montagne sans plus de dynamisme. Les légions ne trouvaient pas le moyen de se déployer et de montrer leur efficacité dans un pays escarpé, peuplé d'hommes agressifs.

En 321 survint l'impensable. Des troupes romaines s'engagèrent dans un défilé appelé les Fourches Caudines, sans que des éclaireurs les aient précédées. Or cette vallée était barrée à l'autre extrémité et des guerriers samnites avaient été placés sur les hauteurs, en sorte qu'elles tombèrent dans un piège, victimes de cette forme de guérilla. Les Romains n'eurent d'autre issue que la reddition. Bons princes, les Samnites ne retinrent en otages que 600 cavaliers (plutôt que chevaliers), et ils renvoyèrent les autres après les avoir fait passer sous le joug. Par cette humiliation, ils voulaient dire qu'ils avaient vaincu des hommes semblables à des bœufs, c'est-à-dire châtres.

L'interruption des hostilités qui suivit, appelée par la tradition *pax caudina*, s'ouvrit sur un simple armistice que n'entérina jamais aucun traité. Les sénateurs étaient furieux et ils proposèrent aux Samnites de leur livrer les vaincus, mais ils se heurtèrent à un refus. Lucius Papirius Cursor reprit du service. Très estimé comme général, il était considéré comme une sorte d'Alexandre le Grand. Il vainquit les Samnites en prenant d'assaut un camp où ils s'étaient retranchés, il délivra les 600 otages et, à son tour, il infligea l'humiliation du joug à ses ennemis.

Mais le mal était fait, il était trop tard et l'histoire n'a conservé que le souvenir des légionnaires humiliés aux Fourches Caudines.

Dans la période qui suivit, surtout à partir de 318, le Sénat ne réussit pas à imposer sa loi. Les Samnites demandèrent un traité, mais il fut refusé, et ils n'obtinrent qu'une trêve. Les Romains assiégèrent Saticula (Sant'Agata dei Goti), qui capitula, mais ils perdirent Plistica (Prestia ?), emportée d'assaut par leurs ennemis. À Lautulae (vers Terracine), en 315, ils subirent une défaite peu nette. Ils assiégèrent avec succès Sora chez les Volsques et quelques villes de l'Ausonie, au sud. Ils prirent, perdirent et reprirent Lucérie, cette fois en Apulie. Ces combats aux issues diverses prouvent que les deux parties maîtrisaient la poliorcétique. Toutefois, il y eut mieux. En 314, les Romains remportèrent enfin une nette victoire à Maleventum : 30 000 Samnites y furent tués ou capturés. Le nom de la ville, où se trouvaient les racines *malum* et *eventum*, « le mauvais événement », fut changé en Beneventum, Bénévent, « le bon événement ». Et, en 312, la via Appia relia officiellement Rome à Capoue, signe que la conjoncture était au beau fixe.

À partir de 311, les Romains durent se battre sur deux fronts, car un nouveau conflit éclata au nord, contre les Étrusques (nous y reviendrons). Cette année-là, la perte de Cluviae (Casoli) fut suivie par un massacre des ennemis. Les Samnites connurent ensuite une série de défaites, en 310, 306 grâce à Aulus Cornelius Arvina, et en 305 à Tifernum, où le résultat fut sans appel. La même année, Bovianum (Bojano ou La Piana) fut prise. En 304, les Samnites demandèrent une paix qui, cette fois, leur fut accordée.

LA GUERRE POUR SUTRIUM

Les Romains se battaient désormais sur plusieurs fronts. Au grand conflit contre les Samnites s'ajoutèrent un petit conflit contre des Étrusques (311-310) et des combats mineurs contre les Apuliens, les Ombriens, les Marses, les Péligiens et les Éques.

La guerre éclata en 311, parce que la ville de Sutrium en Étrurie fut attaquée par « des » Étrusques ennemis des Romains et non, comme on l'écrit souvent, par « les » Étrusques. En effet, Caere, Arezzo et

Tarquinius restèrent fidèles. En 310, des légions vinrent défendre la cité assiégée, et on compta beaucoup de morts des deux côtés. Les agresseurs furent vaincus au pied des remparts. Les Romains effectuèrent ensuite la traversée épique et célèbre de la forêt Ciminienne, toujours en Toscane, mais cette fois la marche visait les Ombriens qui, eux aussi, avaient pris parti contre Rome. Une troisième bataille, près du lac Vadimon, la première du nom, aboutit à une difficile victoire romaine. Elle fut toutefois suffisante pour imposer une trêve de trente ans.

LA TROISIÈME GUERRE SAMNITE

Avec le temps, l'appétit des Romains avait grandi, et les peuples d'Italie avaient fini par s'en apercevoir et en ressentir quelque angoisse. Les Gaulois, qui vivaient au nord du Rubicon, surtout dans la plaine du Pô, s'en inquiétaient eux aussi. Ils reçurent l'appui des Ombriens, des Étrusques et des Samnites. L'enjeu principal restait surtout, mais pas exclusivement, le contrôle de la Campanie. L'objectif secondaire était la Lucanie : Tite-Live affirma que les Samnites voulaient étendre leur domination sur ce territoire ; nous pensons que les ambitions des Romains se heurtaient aux projets des Samnites, à la fois en Campanie et en Lucanie.

La guerre, déclarée en 298, n'éclata vraiment qu'en 295. Les Romains remportèrent un succès modeste sur les Samnites à Malévent/Bénévent et ils les repoussèrent en Campanie, où ils remportèrent une nouvelle victoire.

L'épisode le plus connu de ce conflit, la bataille de Sentinum, près de Sassoferrato en Ombrie, se déroula la même année. Le prudent consul Fabius commandait l'aile droite avec les I^{re} et III^e légions ; le fougueux consul Decius (Publius Decius Mus le fils) se trouvait à gauche avec les V^e et VI^e légions. Comme d'habitude, l'infanterie était flanquée des deux côtés par de la cavalerie. Le fait est très probable, mais aucun texte ne dit qu'avaient été prévus une réserve et un camp de bataille (ce dernier servait à entreposer les biens des soldats, notamment le butin, et il pouvait devenir un refuge en cas de désastre). En face, leurs chefs avaient placé les Samnites à gauche et les Gaulois à droite, également

des troupes montées de part et d'autre, et même des chars du côté celtique. Les ennemis auraient été plus nombreux si les Étrusques et les Ombriens ne s'étaient pas retirés de l'alliance peu auparavant. La bataille durait, et son issue était indécise quand le consul Mus, à l'instar de son père, offrit sa vie dans un rite de *devotio*.

Les dieux existent, du moins les anciens le croyaient-ils, et le combat changea de visage après ce sacrifice. Les Gaulois parurent désorientés et ils furent pris en tenaille par l'infanterie romaine et la cavalerie campanienne, ce qui entraîna leur recul suivi par une retraite générale. Le consul Fabius, dans le même temps, avait fait sonner la charge et les Samnites refluèrent jusqu'à leur camp qui fut pris. La bataille de Sentinum avait été difficile et elle avait causé beaucoup de morts, mais elle se soldait pour les Romains par une grande victoire.

Pour reprendre des forces, les Samnites créèrent une unité d'élite, composée des jeunes hommes les plus courageux, la *legio lintheata*, « la légion de lin ». Les candidats se rassemblaient dans un enclos délimité par des barrières couvertes de lin, d'où ce nom, qui ne venait pas de ce que les soldats se seraient vêtus de ce textile, comme on l'écrit souvent. Ils prêtaient un serment qui ressemblait à un rite de *devotio* : ils se consacraient, eux et leurs armes, à leur Jupiter. Mais rien n'y fit. En 294, ils attaquèrent un camp romain, ils y pénétrèrent, puis ils en furent chassés, non sans dommages. Le cours de l'histoire avait changé. En 293, ils subirent une lourde défaite à Aquilonia ; leur force militaire était brisée et, de 293 à 290, les légions ne menèrent plus que des opérations de nettoyage, surtout de poliorcétique, prenant les villes les unes après les autres, Milionia, Lucérie, etc.

D'après C. Vacanti, le pouvoir romain mit en place une vraie « grande stratégie » en Italie à partir de 290 (et jusqu'en 264) ; dans la partie centre-nord de la péninsule, il installa des garnisons et des colonies ; dans le sud, il se contenta de manœuvres diplomatiques, demandant aux cités de respecter la *fides* qu'impliquaient les traités.

En 290, les Samnites, épuisés, demandèrent la paix. Ils n'avaient pourtant pas démérité : « Aucun ennemi, en Italie, dit Eutrope, ne soumit à de plus rudes épreuves le courage des Romains. »

Rassurés sur la situation au sud, du côté des Samnites, les Romains se tournèrent vers le nord, c'est-à-dire vers leurs voisins étrusques. Mais, comme on l'a déjà vu, l'inquiétude suscitée par chaque intervention était contagieuse et elle se propageait au-delà ; cette fois, elle toucha les Gaulois.

Un nouvel épisode de guerre dura de 294 à 280. Hélas, il est mal connu. Nous savons néanmoins que les légions détruisirent Ruselles en 294, et que trois autres villes, Volsinies, Arezzo et Pérouse, en profitèrent pour demander la paix, imitées par Faléries en 292. Cet événement précipita un accord entre des Gaulois et des Étrusques. Huit ans plus tard, en 284, une défaite romaine laissa 15 000 morts sur le terrain. Les légionnaires se reprirent et les rives du lac Vadimon accueillirent en 283 une deuxième bataille ; cette fois, ce fut une coalition des mêmes peuples qui fut vaincue. En 281 et 280, Rome assista à deux triomphes sur les Étrusques ; les Gaulois semblent avoir été oubliés.

LA GUERRE DE PYRRHUS

Après avoir brisé leurs ennemis au nord, les Romains pouvaient se retourner vers le sud. À vrai dire, une fois de plus, ce furent les futurs vaincus qui les attirèrent dans un conflit. Et cette fois un fait totalement nouveau se produisit, l'intervention dans ses affaires d'un État étranger à l'Italie. Deux cités grecques furent en cause, Thurii et Tarente. À l'encontre de ce qui a été écrit parfois, ce n'était pas la première fois que Rome entraînait en contact avec le monde grec : les liens avec les Étrusques, fortement hellénisés, avec la Campanie et avec Cumes remontaient aux origines de la Ville.

En 282, les dirigeants de Thurii sentaient peser sur eux une menace, l'armée des Lucaniens. Devant cette situation, ils auraient dû faire appel à Tarente, grande cité dont la métropole était Sparte, qui exerçait une primauté politique et morale sur les Grecs de l'Italie du Sud, mais qui toutefois n'était pas toute-puissante. Menacée par ses voisins italiens, en 334, Tarente avait fait appel au roi d'Épire, Alexandre le Molosse, l'oncle d'Alexandre le Grand (l'Épire correspond à l'actuelle Albanie et au coin nord-ouest de la Grèce, à l'ouest de la Macédoine ; les Molosses

étaient un peuple de ce pays, réputé pour la férocité de ses chiens).

Pourtant, les Thuriens préférèrent entrer en conflit avec Tarente en demandant la protection des Romains. Ceux-ci envoyèrent des navires qui avancèrent vers l'est, jusque dans les eaux de Tarente. Les démocrates de cette cité poussèrent au combat et la flotte fut attaquée ; le conflit contre les aristocrates s'étendait à toute l'Italie. Des ambassadeurs romains vinrent demander réparation ; ils furent chassés avec des insultes. Cette démarche diplomatique n'est pas sans intérêt, elle montre que les Romains élaboraient une conception originale du *bellum iustum*, « la juste guerre » : ils devaient avoir été attaqués, avoir demandé réparation et avoir essuyé un refus. Il en découle qu'une guerre offensive était en principe interdite. Mais, pour autant, elle n'était pas impossible ; il fallait seulement trouver une astuce juridique qui la transformât en conflit défensif.

Les Tarentins firent donc appel à Pyrrhus, le nouveau roi d'Épire, qui expédia d'abord des soldats et qui vint ensuite en personne, dès 280. Le personnage, tel au moins que le décrit Plutarque, avait tout pour plaire. Il était « du sang d'Achille » (ce détail, c'est Eutrope qui le donne), il possédait un caractère doux, il se conduisait en bon père et bon époux, et il était bien sûr très cultivé, très hellénisé. En outre, il savait s'entourer : son conseiller Cinéas l'a bien servi. Et on dit aussi de lui qu'il était un grand général, bon stratège et surtout bon tacticien. On notera toutefois qu'il a laissé à l'histoire l'expression de « victoire à la Pyrrhus » pour désigner un « succès » qui épuise le vainqueur et le laisse à la merci du vaincu.

Pyrrhus disposait d'une armée formée sur le modèle macédonien, qui avait été perfectionné par Alexandre le Grand. Le soldat type ou phalangite combattait avec une longue lance ou sarisse de plus de 6 m, terminée par un fer de 30 cm à une extrémité, par un talon à l'autre. Il se protégeait avec une pièce de cuir placée sur la poitrine, avec un bouclier attaché aux épaules, et il disposait aussi d'une épée courte (environ 40 cm). Les soldats étaient serrés, épaule contre épaule, et répartis sur huit rangs. Sur le champ de bataille, ces fantassins étaient protégés par des cavaliers placés sur les flancs, renforcés par une infanterie légère. À partir d'Alexandre le Grand, des éléphants précédaient les hommes ; on a souvent comparé ces fauves à des chars d'assaut. De fait, ils semaient le désordre dans les rangs ennemis, mais on verra plus loin que les Romains ont su résoudre le problème qu'ils

leur posaient.

Un débat, qui est ancien, reste toujours vif à l'heure actuelle : laquelle, de la légion ou de la phalange, était la plus efficace ? Chacune de ces deux unités possède ses partisans. Nous avouerons que cette question nous paraît sans intérêt, parce que ni l'une ni l'autre ne pouvait combattre sans chef, sans auxiliaires, de manière indépendante, et en outre parce que l'histoire a tranché en faveur de la légion.

La guerre de Pyrrhus peut être divisée en trois parties : un séjour en Italie avec deux victoires, un intermède en Sicile et une deuxième période sur le continent avec une troisième bataille, précédant un retour dans les Balkans. En tout, elle dura deux ans et quatre mois d'après Diodore de Sicile.

Pyrrhus en Italie, 1

Le conflit commença en mai 280, quand le roi débarqua à Tarente. Il était accompagné par 23 000 fantassins, 3 000 cavaliers, 2 000 archers, 500 frondeurs et 20 éléphants. Dès juillet 280, il rencontra le consul Publius Valerius Laevinas en Lucanie, près d'Héraclée. Avant la bataille, il avait vu les travaux de génie des Romains, et il avait déclaré que des hommes capables de construire un camp si bien agencé ne pouvaient pas être qualifiés de barbares. Sur le terrain, sept assauts furent suivis par autant de contre-attaques. Bousculé, le roi fut même une fois chassé du champ de bataille. Il revint dans la mêlée et il remporta la victoire grâce aux charges de la cavalerie et des éléphants, baptisés « bœufs de Lucanie » par l'humour rustique des légionnaires. On rapporte que tous les morts avaient été frappés de face, et que Pyrrhus leur rendit un bel hommage : « Qu'il me serait facile de soumettre l'univers si je commandais de tels guerriers. » Dans le débat opposant les tenants de la phalange aux partisans de la légion, il avait apparemment choisi son camp.

Sans doute espérait-il un soulèvement général des Italiens, comme l'espéra plus tard Hannibal. En vain. Alors, il proposa à Rome un traité de paix : il rendait sans rançon tous les prisonniers en échange d'une clause d'amitié. Il essuya un refus clair et net. Ses ennemis ne pouvaient pas cesser le combat après une défaite. Les deux adversaires se lancèrent dans une compétition d'influence auprès des Grecs : Rome,

qui avait déjà la sympathie de Thurii, reçut l'allégeance sans ambiguïté de Locres, Crotone et Rhegium. Paradoxalement, Pyrrhus l'hellénisé, ami de Tarente, ne sut plaire qu'aux Italiens, habitants du Samnium, de l'Apulie, de la Lucanie et du Bruttium, en plus, naturellement, des Tarentins et des Campaniens ; ces derniers s'étaient engagés dans la voie de la rivalité avec Rome.

Peut-être pour impressionner les Romains, le roi mena un raid vers le nord, comme fit plus tard Hannibal, mais il s'arrêta à Anagni ou à Préneste et, à la différence du Carthaginois, il ne vit même pas les portes de la Ville. Désespérant de la paix, il se retourna vers la guerre et il affronta de nouveau ses ennemis en 279 à Asculum, en Apulie. Les légionnaires, vaincus, durent abandonner le terrain, mais ce fut là une vraie victoire à la Pyrrhus. Le roi fut blessé et il perdit des officiers irremplaçables, 25 000 soldats et tous ses éléphants. Les Romains, eux, avaient laissé seulement 5 000 morts sur le terrain (les chiffres varient beaucoup d'un auteur à l'autre) et ils avaient sauvé l'honneur : le consul Publius Decius Mus s'était sacrifié par un nouvel acte de *devotio*, comme avaient fait avant lui son grand-père en 340 au Veseris et son père en 295 à Sentinum. Plutarque explique que les Romains avaient dû leur succès à la démographie, ce qui prouve chez lui une grande intelligence des rapports de force. Effectivement, la conquête du Latium commençait à porter ses fruits, comme le montrent les chiffres du *census* :

- 340-339 : 165 000 citoyens romains ;
- 280-279 : 287 222 citoyens romains.

Une nouvelle fois, Pyrrhus tenta de négocier. En vain. Son médecin avait envoyé une lettre au Sénat, dans laquelle il proposait d'empoisonner son illustre patient. L'ambassade épirote repartit avec un refus poli et la missive traîtresse. La diplomatie ne réussissait décidément pas au roi. Il tenta une dernière manœuvre : rallier à sa cause ses collègues, les souverains hellénistiques ; hélas pour lui, là aussi il essuya un grave échec. Bien au contraire, les activités « internationales » se développaient en faveur de Rome. Une flotte punique vint mouiller à Ostie et le traité conclu entre Rome et Carthage fut renouvelé, sans doute avec quelques arrière-pensées.

Pyrrhus en Sicile

Ayant échoué à l'est, Pyrrhus se tourna vers l'ouest, vers la Sicile. Les anciens habitants de cette île, appelés Sicules ou Sicanes, avaient été submergés et « acculturés » par des envahisseurs, puniques à l'ouest (Panorme ou Palerme, Lilybée ou Marsala, etc.) et grecs à l'est (Syracuse surtout). En y intervenant, le roi visait un double but : affaiblir des alliés des Romains, les Carthaginois, et renforcer les cités helléniques, potentiel appui de sa politique. En 278, il débarqua avec 30 000 fantassins et 2 500 cavaliers ; quelque 200 navires appuyaient les forces terrestres. Militairement, il remporta un grand succès : il prit Eryx (Monte San Giuliano), vainquit les Mamertins, des mercenaires pourtant réputés pour leurs talents à la guerre, et il occupa pratiquement toute l'île. Politiquement, ce fut un fiasco pour lui. Les Grecs, qui l'avaient pourtant bien accueilli, auraient été lassés par son autoritarisme et, en 276, il retourna en Italie. Au cours des combats, il avait perdu 10 000 fantassins et 500 cavaliers. On lui prête un autre de ces mots historiques qui paraissent trop beaux pour être vrais, et qu'il aurait prononcé en quittant la Sicile : « Quel beau champ de bataille nous laissons là aux Carthaginois et aux Romains. »

Pyrrhus en Italie, 2

Sitôt revenu sur le continent, Pyrrhus affronta de nouveau les Romains. Après Héraclée et Asculum, Bénévent, en 275, fut sa troisième grande bataille. Il eut le tort d'imposer à ses hommes une marche de nuit juste avant l'attaque ; trop fatigués, ils furent repoussés. Il organisa une rencontre en plaine. Ses ennemis avaient réfléchi au moyen de résoudre le problème posé par les éléphants, déjà vaincus à Asculum. Les légionnaires blessèrent un éléphanteau, qui retourna vers l'arrière, suivi par sa mère puis par le reste du troupeau. Leur masse sema le désordre chez les Épirotes, et le consul Manius Curius Dentatus remporta la victoire. L'autre consul, Lucius Cornelius Lentulus, ayant vaincu une coalition de Samnites et de Lucaniens, le roi vit qu'il n'avait aucun gain à espérer de ce côté ; dans le même temps il apprit que la situation en Orient lui ouvrait de nouvelles possibilités d'action. Il quitta l'Italie en 275 : la guerre de Pyrrhus était terminée.

On a vu plus haut que le Sénat romain commençait à élaborer une idéologie originale qui devait justifier sa politique, sous les deux aspects

courants, guerre et paix. Le conflit qui dura de 280 à 275 montre l'émergence d'une valeur, la victoire : les légions ne pouvaient cesser le combat qu'après une bataille décisive, un succès. À partir de ce moment, toute l'histoire de Rome fut fondée sur ce principe, sur une mystique de la victoire.

ITALIE : L'ACHÈVEMENT DE LA CONQUÊTE

Il est bien connu (ou, au moins, cela devrait l'être) que la guerre apporte rarement des solutions définitives aux problèmes du jour. Mais elle leur donne parfois des réponses provisoires. Et les soldats romains durent faire le ménage. En 273, ils châtièrent Caere. L'année suivante, ils eurent le plaisir d'assister à la capitulation de Tarente. Ils punirent Asculum, prise en 268, et les Salentins, humiliés en 267 par la prise de leur capitale, le port célèbre de Bénévent : l'alliance avec Pyrrhus était impardonnable. En 264, des esclaves se révoltèrent dans Volsinies, la dernière cité étrusque indépendante. Les Romains reprirent la ville et cette année marqua la vraie fin de la conquête de l'Italie. Cette entreprise fut donc achevée en 264, et pas en 272 comme on l'écrit souvent : le mythe de Pyrrhus et l'œuvre de Plutarque ont oblitéré cette vérité.

L'ARMÉE ROMAINE

Ce grand domaine donna de nouveaux effectifs à la nouvelle armée romaine qui, outre les légionnaires, utilisait des Italiens et des Latins, appelés *socii nominisve Latini* (alliés italiens et latins). Les *socii* fournissaient aussi bien de l'infanterie lourde que de l'infanterie légère (700 000 hommes disponibles au total), et ils étaient répartis en cohortes d'environ 500 hommes chacune, placée sous l'autorité d'un préfet de cohorte, *praefectus cohortis* ; les cohortes étaient regroupées en ailes de 4 000 à 5 000 hommes, confiée chacune à un préfet des alliés, *praefectus sociorum*. Le vocabulaire n'aide pas à la compréhension de la situation, car les troupes montées étaient divisées elles aussi en

ails aux effectifs discutés (300 plutôt que 900 hommes ; 70 000 cavaliers potentiels en tout) ; chacune d'entre elles était commandée également par un *praefectus sociorum* et, en dessous, par trente décurions. L'union de tous ces habitants s'est renforcée psychologiquement au cours du III^e siècle avec l'émergence de la notion de *terra Italia*, la patrie commune.

CONCLUSION

La conquête de l'Italie rendit considérablement plus puissante l'armée romaine. Il était tentant d'utiliser ce formidable instrument pour de nouvelles entreprises.

CONCLUSION DE LA PREMIÈRE PARTIE

Dans ce récit, sont apparues des coupures chronologiques et des limites géographiques : Rome a lutté pour survivre, puis pour conquérir, et, dans cette deuxième occurrence, pour dominer le Latium d'abord, l'Italie ensuite. Les légions ont été en rapport avec les proches voisins en un premier temps, avec des cités et des peuples plus lointains en un second temps. Ces distinctions sont pratiques, c'est pourquoi elles ont été conservées, mais elles ne sont pas tout à fait exactes. En effet, Rome est entrée en contact avec quelques communautés d'Italiens avant d'avoir dominé le Latium.

La guerre a engendré des valeurs qui ont surgi, les unes après les autres, notamment le courage, l'honneur, le service de l'État, la guerre juste et le thème de la victoire, *fortitudo* et *animus*, *honos*, *virtus*, *bellum iustum* et *victoria* ; ajoutons-leur en particulier *fides*, non pas « la foi », mais « ce qui se fait, ce qui est convenable ». Les mentalités collectives présentèrent, en outre, deux caractéristiques tout à fait étonnantes, le refus de la défaite et l'adaptabilité. Les légionnaires ne pouvaient pas se reconnaître vaincus, et ils surent prendre aux ennemis ce qu'ils avaient de bon. Aussi étonnant que le fait puisse paraître aux hommes du ^{XXI}^e siècle, tous les peuples de l'Antiquité refusaient l'innovation, parce qu'elle s'opposait à la tradition et que la tradition était le bien. Les Romains firent donc exception, mais seulement dans ce domaine.

Ces valeurs ont émergé en même temps que naissait et se développait une autre armée romaine, terriblement efficace. De manière apparemment paradoxale, le militaire tirait sa force du civil : le Sénat accordait la citoyenneté romaine aux vaincus, à la condition

qu'ils acceptassent de s'intégrer à la communauté. Cette société, aristocratique et censitaire, très originale dans le monde de son temps, n'a jamais condamné les hiérarchies ; fait exceptionnel dans l'Antiquité méditerranéenne, elle n'a même jamais été tentée par la démocratie. Et son organisation imposa une tactique très souple, sur plusieurs lignes. Puisque chacun payait son armement, et que le service était obligatoire, les mieux armés étaient placés en avant, les autres en arrière. Les riches couraient davantage de risques que les pauvres.

Deuxième partie

LES GUERRES
POUR LA MÉDITERRANÉE
OCCIDENTALE

(264-201 avant J.-C.)

INTRODUCTION

DE LA DEUXIÈME PARTIE

La période qui court de 264 à 201 avant J.-C. présente deux centres d'intérêt majeurs : la tactique et les mentalités collectives.

Une certaine tradition a opposé les Romains, paysans donc fantassins et vertueux, aux Carthaginois, commerçants donc marins et vicieux. Par conséquent, ces deux peuples auraient pu ne jamais se rencontrer. Et pourtant, la première guerre punique vit la domination des Romains sur mer et des Carthaginois sur terre. Elle mit en scène des amiraux comme Duilius et des généraux comme Hamilcar. Il faudra expliquer ce paradoxe apparent.

En outre, l'armée romaine avait fait des progrès considérables, et il fallut tout le génie d'Hannibal pour la mettre en échec. L'ouverture simultanée de plusieurs fronts lui causa assurément des difficultés. Mais elle remporta finalement la victoire sur tous ses ennemis, même sur cet immense général.

Ces années furent marquées par l'apparition du *bellum iustum*, qu'il faut appeler de sa dénomination dorénavant complète, *bellum iustum piumque*, guerre « juste (du point de vue du droit) » et non pas « pieuse », ce qui ne veut rien dire, mais « approuvée par les dieux ». Cette conception interdisait les guerres offensives.

À cet égard, il est assez piquant de voir comment naquirent les deux conflits avec Carthage qui ont marqué cette période. Le déclenchement de la première guerre punique manifesta une hypocrisie romaine qui n'eut d'égale que les négociations qui ont précédé la troisième guerre punique, en 148 avant J.-C. En revanche, quand on examine la deuxième guerre punique, force est de constater que ce fut Hannibal

qui a envahi l'Italie, et que ce ne furent pas les Romains qui ont débarqué en Afrique. Ces deux conflits posent donc à l'évidence un problème, la nature de cet impérialisme romain, et son existence même.

Chapitre premier

LA PREMIÈRE GUERRE PUNIQUE : POUR LA SICILE

(264-241 avant J.-C.)

En 264, les légionnaires furent engagés pour la première fois hors du sol de l'Italie. Ils rencontrèrent des ennemis nouveaux et des champs de bataille inédits. La victoire, lente à venir, permit de créer la première province, la Sicile, à laquelle vint rapidement s'ajouter une deuxième province, la Sardaigne, à laquelle était agrégée la Corse.

LA NOTION DE GUERRES PUNIQUES

L'expression de « guerres puniques » a été très souvent utilisée dans la littérature scientifique. Si elle est pratique – et c'est la raison pour laquelle nous la conservons –, elle n'en est pas moins mal adaptée. En effet, elle désigne trois conflits qui présentent des différences très importantes. Le premier avait été voulu par les Romains et il avait pour objet le contrôle de la Sicile. Le deuxième a été provoqué par Hannibal et il avait pour enjeu la domination en Méditerranée occidentale, qui passait par la destruction de la capitale ennemie. C'était donc un duel à mort. Le troisième, causé par Rome, se transforma très vite en une lutte pour la vie, cette fois de Carthage. Rappelons que les modernes utilisent indifféremment deux mots voisins, « Punique, -s », qui

s'applique à tous les Phéniciens d'Occident, et « Carthaginois », qui, au sens étroit, ne désigne qu'une partie d'entre eux.

L'étude n'est pas aisée car les auteurs anciens, une fois de plus, sont difficiles à manier. La littérature punique a disparu sans laisser de traces, et on ne sait même pas si elle comprenait une partie historique. Il ne reste que les auteurs latins, forcément partiels, et les écrivains de langue hellénique, encore moins objectifs en général : les Grecs, ayant été vaincus par les Romains, se sentaient obligés d'expliquer qu'il était totalement impossible de vaincre les meilleurs des hommes et des combattants.

On retrouve fréquemment dans ces écrits deux reproches adressés aux Carthaginois : la perfidie et la cruauté. La perfidie pouvait rarement y être « plus que punique » ; en réalité, dans ce domaine (on l'a déjà vu), les Romains n'avaient pas besoin de recevoir des leçons. Quant à la cruauté, il est bien connu qu'elle accompagne normalement toutes les guerres.

Il y a pire : les modernes n'ont pas toujours facilité la compréhension des anciens. Quelques faits ont voulu attirer l'attention sur leur personne en condamnant l'expression de « guerres puniques », dans laquelle ils voyaient un parti pris hostile aux Carthaginois, et ils ont proposé de la remplacer par une autre formulation, « guerres romaines », sans doute plus objective si on les en croit. Ils ne se rendent pas compte que, pour convaincre, il faut avancer des idées et pas changer des mots.

LA CONJONCTURE MÉDITERRANÉENNE

La première guerre punique a éclaté dans un contexte géopolitique au moins en partie nouveau pour les Romains. Il se situait au niveau général (la Méditerranée occidentale) et au niveau local (la Sicile).

L'Orient vivait sous un double héritage, fruit d'une longue histoire, en règle courante égyptienne ou sémitique, et de l'apport hellénique, œuvre surtout mais pas exclusivement d'Alexandre le Grand. Les vieilles cités (Athènes, Sparte, Memphis, Baalbek...) connaissaient un déclin économique, militaire et surtout politique. Elles ne pouvaient plus affronter les « royaumes hellénistiques », plus grands, plus riches et plus

puissants, la Macédoine, la Syrie, l'Égypte et Pergame (Pergame fut un État de fait à partir de 281, de droit en 240). Leurs souverains possédaient l'arme absolue dans cette région, la phalange macédonienne, appuyée par des éléphants. Ils s'affaiblissaient néanmoins, car ils passaient leur temps à se faire la guerre. La communauté qu'ils formaient entre eux dans les domaines religieux et culturel (langue grecque dite *koinè*, « commune ») ne suffisait pas à les rapprocher.

L'Occident offrait un visage bien différent. Les Celtes, dont l'unité était essentiellement culturelle et notamment linguistique, occupaient en Europe une aire très vaste, qui allait du Danube à l'Irlande, de l'Écosse au nord de l'Italie et à l'Espagne. Si leur courage n'a jamais été mis en cause, puisqu'ils étaient souvent embauchés comme mercenaires, leur armement médiocre et leur phalange archaïque, ainsi que leur émiettement politique, empêchaient qu'ils ne jouassent un rôle important. Autres Occidentaux, les Ibères seront présentés plus loin. Quant à Rome et Carthage, ces deux puissances seront très présentes dans les pages à venir.

Rome et Carthage étaient précisément les seuls États puissants en Méditerranée occidentale. Et, entre leurs deux domaines, se trouvait la Sicile. La position de cette île lui conférait un grand intérêt : elle est située entre l'Europe et l'Afrique, et entre les deux bassins, oriental et occidental, de la Méditerranée. Considérée au ^{xix}e et au ^{xx}e siècle comme une zone de grande pauvreté, elle était alors riche de son blé et d'un vieil héritage de prospérité, dû aux Carthaginois dans l'ouest (Palerme, etc.) et aux Grecs dans l'est (Syracuse, etc.). Les Puniques avaient installé leur capitale à Lilybée (Marsala) et ils possédaient une base navale majeure, Drépane (Trapani). La Sicile pouvait donc devenir un enjeu essentiel.

LES CAUSES DU CONFLIT

Dans ce contexte géostratégique, les mêmes centres d'intérêt se retrouvent des deux côtés. Du point de vue politique et psychologique, l'hégémonisme à la Thucydide a dû jouer. Plus purement psychologique, la peur de l'autre est intervenue ; mais, si les Romains

ont appris à ressentir le *metus punicus*, le *metus romanus* échappe largement au commentateur.

Ce sont cependant les questions économiques qui présentent le plus d'intérêt. Si Rome dominait un territoire vaste et ramassé, l'Italie (réduite alors à sa partie péninsulaire), Carthage se trouvait à la tête d'un domaine africain, appelé *pertica* en latin, *chôra* en grec ; il recouvrait approximativement le nord de la Tunisie actuelle. Entre ce territoire, le nord du Sahara et l'Atlantique, des peuples alliés ou sujets, suivant les époques et les circonstances, se partageaient le Maghreb actuel : Garamantes (Fezzan), Libyens (ouest de la Libye et sud tunisien), Numides (est algérien) et Maures (ouest algérien et nord du Maroc). Des échelles (escales), qui allaient depuis le golfe des Syrtes jusqu'à Mogador, étaient placées sous son contrôle, ainsi que les Baléares, l'ouest de la Sicile, comme on l'a dit, et le sud-ouest de la Sardaigne.

Ce grand empire punique, rempli des richesses que les hommes y avaient accumulées depuis des siècles, ne pouvait qu'attiser les convoitises. En face, l'Italie faisait figure de pays pauvre. C'est pourquoi les attentes étaient différentes. D'une guerre, les Romains espéraient essentiellement du butin, accessoirement un tribut. Les Carthaginois, à l'opposé, avaient surtout besoin du calme qui favorise le commerce. Et, s'ils savaient se transformer en guerriers, et même en guerriers du plus haut niveau comme le devint Hannibal un demi-siècle plus tard, ils excellaient surtout dans les arts de la paix. Les motivations n'étaient donc pas les mêmes ; le niveau de puissance non plus.

LES FORCES EN PRÉSENCE

À la base du domaine politique, et contrairement à l'impression que laissent beaucoup d'études modernes, les institutions se ressemblaient, avec néanmoins une différence non négligeable. Dans les deux cas, elles étaient organisées suivant le modèle répandu autour de la Méditerranée, le régime de la cité, qui se fondait sur une trilogie faite d'une assemblée large, d'une assemblée étroite et de magistrats. L'assemblée large, appelée *comices* (mot masculin) à Rome, y était

censitaire et, en pratique, seuls les riches votaient. L'assemblée étroite, que les historiens appellent Sénat pour les deux parties, déléguait ses pouvoirs à une commission permanente de cent quatre membres à Carthage. Elle était composée des magistrats en exercice (sufètes en Afrique ; à Rome, consuls, ...) et des anciens magistrats. Le vote censitaire dans les comices et les caractéristiques des magistratures romaines, annuelles, sans itération possible et collégiales, laissaient le vrai pouvoir entre les mains des sénateurs : le régime romain était profondément aristocratique, ce qui n'était pas sans conséquences sur l'organisation et le fonctionnement de l'armée. À l'opposé, un parti démocrate actif existait à Carthage.

L'armée romaine a été présentée plus haut. Il convient néanmoins de rappeler six traits propres à cette période.

- La structure aristocratique de la société et du pouvoir avait abouti à l'organisation d'une phalange répartie sur trois lignes, la *triplex acies*, ce qui lui donnait une grande souplesse au combat.

- Cette flexibilité était accrue par le recours à la tactique manipulaire : dans chaque ligne, des manipules, groupes de deux centuries, étaient isolés les uns des autres.

- La conquête de l'Italie et la démographie de ce pays lui ont donné une supériorité en effectifs sans égale. La légion était accompagnée par d'importants contingents d'alliés, les *socii*.

- Ce qui est le plus surprenant, c'est la marine. La tradition historiographique se fonda longtemps sur un passage de Polybe. Cet auteur affirmait qu'en 264 les Romains ne possédaient pas de flotte, et qu'ils ne connaissaient rien à la navigation. Un Carthaginois leur aurait dit qu'ils n'oseraient même pas se laver les mains dans la mer ; il lui fut répondu, il est vrai, que les Romains étaient des élèves qui avaient toujours dépassé leurs professeurs. Puis un miracle aurait jeté sur la grève un navire punique, qui fut démonté et reproduit en autant de copies que nécessaire. Mais, si le merveilleux intervient dans la mythologie, il n'a pas sa place dans l'histoire, et il est bien connu que Polybe était prêt à toutes les bassesses pour exalter ceux qui l'avaient vaincu. En réalité, la marine romaine existait depuis longtemps. Elle était placée depuis 311 sous les ordres d'amiraux, les *duoviri navales*, et elle bénéficiait des services d'agents comptables, les *quaestores classici*, créés en 267. Les équipages étaient fournis par les *socii navales*, surtout habitants des ports grecs, ainsi que par les colonies maritimes.

Contrairement à ce qu'a écrit Polybe, Rome avait acquis une longue tradition dans ce domaine et ses dirigeants possédaient une excellente connaissance des affaires de la mer.

C'est pourtant la marine de Carthage qui a bénéficié de la plus grande célébrité. Mais les historiens n'ont pas vu qu'une grande différence sépare une marine marchande d'une marine militaire. Un bon *gugga* – nom donné aux sympathiques et méprisés commerçants carthaginois – ne faisait pas forcément un bon soldat.

La marine de guerre punique utilisait surtout des trirèmes (environ 200 hommes d'équipage) et des quinquérèmes (environ 300). Si les archéologues conçoivent sans peine ce qu'était une trirème, navire à trois rangs de rames superposés, ils ont plus de mal avec une quinquérème, une « 5 », et davantage encore avec une « 6 », une « 7 », voire une « 40 ». Quoi qu'il en soit, ces vaisseaux pouvaient détruire leur adversaire grâce à un éperon ; il leur était aussi possible de pratiquer l'abordage.

L'archéologie sous-marine a permis de retrouver au large de Marsala deux « galères » puniques qui sont datées de cette époque. Plutôt petites (environ 30 m sur 5), elles possédaient effectivement un éperon. L'apport principal de cette découverte concerne le mode de construction : les chantiers navals produisaient des pièces préfabriquées et assemblées à la chaîne, les virures (planches) étant fixées avec des clous et des chevilles. Chacune d'entre elles était produite en série et marquée par une ou deux lettres qui permettaient ensuite de les rapprocher.

- Les vrais combattants, la vraie armée carthaginoise, se battaient sur terre. En 264, l'infanterie lourde, fournie surtout par la *pertica*, allait au combat en phalange, accompagnée par l'infanterie légère des frondeurs et des archers, par une cavalerie lourde et légère souvent venue de Numidie, et par des éléphants. On appelait le cornac *indus*, « l'Indien » ; mais les éléphants, semble-t-il, étaient africains. Sur les reproductions, on les reconnaît à leurs oreilles, plus longues que celles portées par leurs cousins asiatiques. Assurément, des mercenaires servaient dans leurs rangs, mais les meilleurs soldats étaient les Africains. Contrairement aux médisances des Romains, les habitants de Carthage fournissaient des combattants, notamment des officiers aux titres en général peu compréhensibles : RB MSTRT, « chef » (de l'intendance ?), RB M'T, « centurion », et RB MHNT, « chef de l'armée ».

Leurs ennemis leur reconnaissaient de grands talents en matière de poliorcétique, et ils les créditaient même de l'invention du bélier.

Malgré tout, Rome disposait d'un atout majeur, sa démographie renforcée par sa politique de citoyenneté. À cette époque, une armée comptait rarement plus de 50 000 hommes, pour des raisons de transmissions (on ne pouvait pas faire parvenir des ordres à des subordonnés trop éloignés). Or Carthage a toujours éprouvé des difficultés à atteindre ce chiffre (on l'a vu notamment durant la guerre d'Hannibal). À l'opposé, Rome pouvait perdre une armée sans connaître des difficultés majeures ; elle était aussitôt remplacée : des chiffres du *census* ont été vus plus haut, et d'autres seront proposés plus loin.

- Si l'État carthaginois était riche, l'État romain n'était pas pauvre. Au début du III^e siècle, il émit un monnayage qui lui était propre. Cette naissance était autrefois mise en relation avec le commerce ; les numismates actuels préfèrent l'expliquer par les nécessités de la guerre, en projet ou en action ; la construction de navires, en particulier, coûtait très cher. L'État émit des lingots sous la forme d'un *aes rude* (lingots bruts), puis d'un *aes signatum* (lingots ornés d'un symbole). Ici, une fois de plus, l'histoire militaire vient au secours de l'histoire économique.

LE PRÉTEXTE

Pour déclencher une guerre menant au contrôle de la Sicile, il fallait une bonne raison, sans laquelle le *bellum* n'eût été ni *iustum* ni *pium*. Mais comme il n'existait aucune bonne raison, il fallut en forger une, bel exemple de malhonnêteté morale accompagnant pourtant une rigueur juridique toute romaine.

En 289 mourut Agathocle, tyran de Syracuse. Les mercenaires qu'il avait embauchés se retrouvèrent au chômage. En leur sein se trouvait une troupe d'hommes appelés les Mamertins, « les dévots de Mars » ; ils appartenaient à un peuple de Campanie, les Osques. En 270, sans doute, ils s'emparèrent de Messine, ville prospère et mal défendue, qui a donné son nom à un célèbre détroit. Ils tuèrent les hommes, se partagèrent les femmes et les enfants (!), et ils créèrent un État-brigand.

Leurs exactions ne provoquèrent d'abord aucune réaction. Surgit un problème quand ils occupèrent des terres appartenant à Syracuse, tout en refusant de payer les impôts qui pesaient sur ces domaines. Hiéron, le nouveau maître de la cité, un homme habile, décida de les contraindre par la force. Une bataille eut lieu, sans doute en 269, près du fleuve Longanus. Avant l'affrontement, le chef des Mamertins, un certain Ciôs, avait interrogé des devins. Ces derniers, après avoir consulté les dieux, lui avaient assuré qu'il passerait la nuit suivante dans le camp des Syracusains, et il s'imaginait déjà pillant leurs biens. Mais les dieux aiment l'ambiguïté et la plaisanterie. Il fut vaincu, capturé et logé comme prisonnier dans l'enceinte où il s'était vu en maître. Les Mamertins constatèrent alors qu'il leur fallait un allié puissant contre les Grecs, mais ils étaient divisés, les uns penchant pour les Romains, les autres pour les Puniques. Finalement, ils firent appel aux deux.

À Rome, les sénateurs, eux aussi, étaient divisés : la Sicile était loin, et les Mamertins, des mercenaires, ne jouissaient pas de la meilleure réputation qui fût. Mais, devant la perspective du blé produit dans cette île et des richesses qui y avaient été accumulées, les électeurs des comices votèrent pour la guerre, c'est-à-dire pour le butin. Pour justifier cette intervention injustifiable, ils se rappelèrent que les Mamertins étaient des Italiens, donc qu'ils étaient placés sous leur protection, et ils déclarèrent qu'ils avaient été attaqués. En outre, et pour l'occasion, ils les baptisèrent « alliés », *foederati*. Leur argumentation ne va pas sans étonner, car dans des circonstances analogues, ils avaient agi de manière radicalement opposée. En effet, en 282, ils avaient envoyé d'autres Campaniens occuper Rhegium, à l'est du détroit de Messine. Peu à peu ces soldats avaient adopté les mêmes comportements que les Mamertins, et ils s'étaient rendus maîtres de la ville. En 270, des légionnaires reçurent l'ordre d'intervenir et ils prirent d'assaut la cité. La plupart des vaincus furent tués sur place et quelques survivants furent ramenés à Rome, fouettés de verges puis exécutés sur le Forum. C'était une pratique sans doute justifiée par le droit romain, mais moralement critiquable si on la compare au sort réservé aux Mamertins : deux poids, deux mesures. Ce qui renforce le sentiment d'injustice, l'idée que les Romains avaient recouru à une astuce, c'est le fait que les Mamertins disparurent très vite du paysage : on ne sait pas ce qu'ils sont devenus, et c'était sans intérêt ; ils avaient juste fourni un

LES PRÉALABLES

Cette guerre vit des batailles en rase campagne, de la guérilla et des sièges, mais elle représente une exception dans l'Antiquité : les rencontres les plus importantes eurent lieu sur mer.

Les Carthaginois furent les premiers à tenter de s'organiser. Ils envoyèrent une flotte vers le nord, dans les îles Lipari, pour contrôler les relations maritimes entre l'Italie et la Sicile. Puis ils conclurent un accord avec Hiéron de Syracuse, qui leur laissa les mains libres. Dans ces conditions, un général appelé Hannon put s'emparer de Messine.

Il est étrange que les navires puniques se soient embusqués si loin, et cette maladresse permit au consul Claudius de remporter un double succès : il fit traverser le détroit de Messine à deux légions, et ce transport de troupes fut suivi par un débarquement tout aussi réussi, grâce à une absence totale d'opposition. C'est pourquoi l'étonnement admiratif de Polybe pour ce prétendu exploit relève surtout de la flagornerie. À ce moment, les Mamertins se rallièrent aux Romains, soit qu'ils aient manqué de suite dans les idées, soit qu'ils aient vu que leur intérêt ne se trouvait pas au côté des forces puniques, qu'ils chassèrent de la ville. À cette époque, les Carthaginois avaient l'habitude de crucifier les généraux et les amiraux qu'ils jugeaient incompetents, et c'est le sort qu'ils firent subir à Hannon. Claudius put occuper Messine. De là, il repoussa les Puniques et les Syracusains, mais, l'hiver venu, il y fut assiégé à son tour.

Pour succéder à Claudius, le Sénat envoya en Sicile les deux consuls, Valérius et Otacilius, avec un effectif double du précédent, soit quatre légions et des *socii*. Les sources, cette fois, indiquent d'où venaient les navires : Tarente, Locres et Vélie. Les Romains réussirent aussi aisément que la première fois le transport de troupes et le débarquement. Valérius accomplit deux autres exploits. D'abord, il dégagea sans délai la ville de Messine. Pour ce succès, il s'octroya le surnom de Messalla. Les plus traditionalistes de ses compatriotes condamnèrent cet acte d'orgueil : ils y virent la volonté de faire passer l'individu avant la collectivité, le consul avant la cité et son armée.

C'était, à leurs yeux, un début de décadence morale, l'abandon d'un passé qu'ils idéalisaient. Quoi qu'il en soit, Valérius marcha ensuite sur Syracuse et Hiéron, avec beaucoup de sagesse, jugea plus prudent de ne pas résister. Il s'abandonna à l'autorité du consul, ce qu'on rendait par l'expression *venire in fidem*, et il obtint un traité. Il s'engageait à livrer toutes ses machines de guerre, du blé et de l'argent (650 ou 2 600 kg, suivant les sources). En retour, il gardait son pouvoir dans Syracuse, et il recevait le titre d'« ami et allié du peuple romain », ce qui était une bonne assurance pour l'avenir.

Or l'avenir restait à la guerre et à ses incertitudes. Les Carthaginois avaient adopté une nouvelle stratégie : ils enfermaient leurs troupes dans des citadelles, d'où partaient de petites unités chargées de mener des raids dans l'est de la Sicile et en Italie.

LES TROIS VICTOIRES ROMAINES

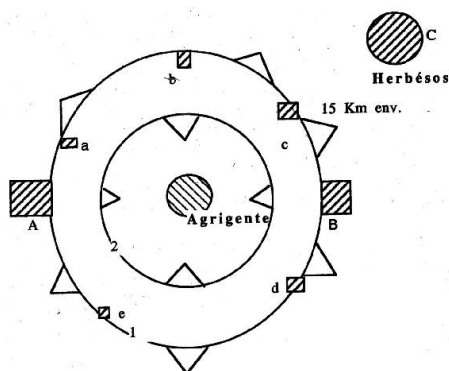
Le conflit se poursuivit avec bonheur pour les Romains, qui se montrèrent excellents aussi bien pour la poliorcétique que pour la bataille navale.

Agrigente

La première vraie confrontation se fit au siège d'Agrigente. Les Carthaginois avaient confié la défense de la Sicile à un certain Hannibal, homonyme du célèbre personnage. C'était là, au demeurant, le seul point que les deux hommes avaient en commun. Le nouveau général, avec pour lieutenant un autre Hannon, reçut de solides effectifs – sans doute moins de 50 000 soldats –, avec l'autorisation de recruter de nouveaux mercenaires ; il choisit des Ibères, des Ligures et des Celtes.

Les Romains attaquèrent sans avoir déposé de déclaration de guerre, ce qui était contraire à leur propre éthique ; mais ils savaient trouver le moyen de s'entendre avec les dieux pour transformer en « guerre juste », *bellum iustum*, un conflit qui ne l'était pas. Les légionnaires mirent le siège devant Agrigente et les travaux qu'ils y firent montrent une grande maturité en poliorcétique ; César en 52

avant J.-C. devant Alésia et Flavius Silva en 73 après J.-C. devant Masada ne firent pas mieux. Un premier mur, une défense linéaire, entourait la ville pour empêcher les habitants de sortir ; un deuxième mur englobait le précédent pour éviter que les renforts, le ravitaillement et les informations n'y entrent. Deux grands camps et plusieurs petits postes abritaient les soldats pendant la nuit. Un dépôt de vivres avait été installé à 15 km de là, à Herbésos.



Document no 2. Le siège d'Agrigente.

A et B : camps consulaires,
a à e : fortins

1 : défense linéaire extérieure

2 : défense linéaire intérieure

C : dépôt de vivres

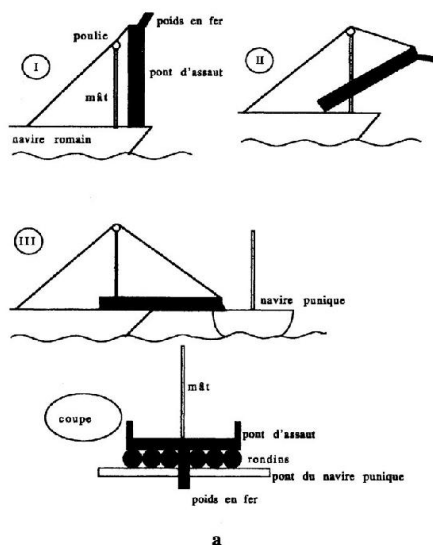
La machine romaine faillit se gripper : Hannon s'empara d'Herbésos ; mais, peu après, il fut battu en rase campagne. À cette nouvelle, Hannibal prit la fuite et Agrigente fut perdue pour son camp. Les Romains vendirent comme esclaves les 25 000 habitants de la ville.

Myles

Au succès d'Agrigente vint s'ajouter celui de Myles (ou Mylae, aujourd'hui Milazzo) ; c'est devant ce port que se livra la première grande bataille navale de l'histoire de Rome. La guerre maritime avait pourtant mal commencé. Le Sénat avait confié une flotte de

100 quinquérèmes et 20 trirèmes à un consul curieusement appelé Asina, « l'Ânesse » ; ce maladroit justifia son nom et il subit une petite défaite près des îles Lipari.

Le célèbre Duilius succéda à Asina et il prit la tête des navires restants après la défaite qui venait d'être subie ; leur nombre est inconnu, mais ils devaient être encore assez nombreux. Le rapport entre trirèmes et quinquérèmes, avantageant ces dernières, plus lourdes, montre que la flotte avait été conçue plutôt pour l'éperonnage que pour l'abordage, contrairement à ce que l'on écrit souvent. Le nouvel amiral fit le choix opposé. Il inventa pour l'occasion le célèbre « corbeau », le *corvus*. On donne ce nom à un pont mobile placé à l'avant du navire ; il était retenu par une corde qui s'enroulait autour d'une poulie fixée au sommet d'un mât. Il permettait éventuellement, si on lui imprimait un mouvement horizontal, de droite à gauche, d'arracher les gréements du bateau ennemi qui, immobilisé, pouvait être détruit par un coup d'éperon ; ou bien ce pont aidait les combattants à passer sur le navire punique ainsi immobilisé. Une fois arrivés là, les soldats de marine se livraient à une escrime individuelle. Ils ne pouvaient évidemment pas manœuvrer en unités constituées, comme on le dit dans trop d'études.



Document no 3. Le « corbeau » inventé par Duilius.

a. Reconstitution par l'auteur

b. Reconstitution par L. Casson, *Ships*, 1971 (Princeton), fig. 111

c. Agencement du mât et du ponton.

Avec moins de 120 unités, Duilius affronta un autre Hannibal qui en commandait 130, dont une heptère, une « 7 », qui avait appartenu jadis au roi d'Épire, Pyrrhus. Les Romains coulèrent 13 navires ennemis, sans doute surtout par éperonnage (ou par incendie), et ils en prirent 31, après abordage (ou par reddition). Sa victoire était nette et Duilius, loin des vertus antiques, la personnalisa à l'extrême. Son attitude allait néanmoins dans le sens de l'histoire, comme l'a montré l'épisode de Messalla vu plus haut. Il fit fixer des rostres puniques (des éperons de navires) sur un monument du centre de Rome, qui comprenait au moins deux colonnes ; il demanda et obtint un triomphe naval, évidemment le premier. Quand il sortait le soir, il était accompagné par des porteurs de flambeau et des joueurs de flûte ; un auteur indique que cet honneur lui fut accordé par le Sénat, un autre dit que c'est lui qui se l'octroya. Quoi qu'il en soit, Rome s'affirmait comme une grande puissance navale.

Les victoires sur mer s'enchaînaient : les Romains prenaient Aléria en Corse et Olbia en Sardaigne ; au large de Sulcis, ils remportaient un autre succès. Ce n'étaient pas là des combats isolés, conséquences du hasard, mais l'expression d'une vraie stratégie. À cette époque, la Sardaigne était riche : on y trouvait du plomb, du blé et des esclaves très recherchés. Un certain Tibérius Gracchus en avait ramené de nombreux prisonniers et, peu au fait des règles du commerce et du marché, il les avait mis en vente tous ensemble, le même jour. Le cours s'effondra, le Sarde fut bradé et, depuis, l'expression « Sardes à vendre », *Sardi venales*, fut employée pour désigner une marchandise à bas prix.

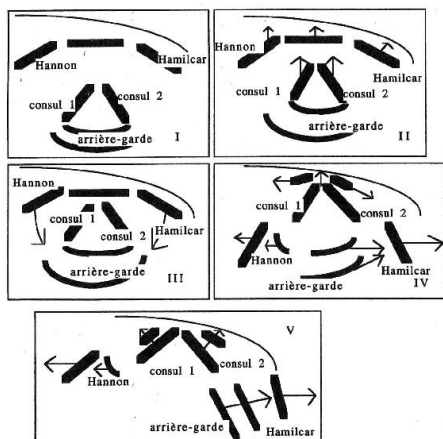
En Sicile, les affaires allaient également bien, cette fois sur terre et grâce à la poliorcétique. En 259-258, les légionnaires prenaient Hippana, Myttistraton, Camarine et Enna. Deux rencontres navales mineures se soldèrent par un succès devant Tyndare, mais par un échec au large de Palerme. Il y eut plus et mieux, à Ecnome.

Ecnome

La bataille navale d'Ecnome, une grande victoire, est liée au nom de

Régulus, un grand homme. Certes, il a été critiqué par des esprits mesquins ; nous le réhabiliterons plus loin. Il est généralement admis que les Romains avaient repris la stratégie jadis mise en œuvre par Agathocle, tyran de Syracuse : porter la guerre en Afrique pour soulager l'armée de Sicile. Si l'on en croit Polybe, à qui nous n'accordons pas une confiance absolue, les moyens employés des deux côtés furent énormes. Les Romains auraient embarqué 140 000 hommes sur 330 navires (soit plus de 400 hommes par bateau), et les Carthaginois auraient réparti 150 000 hommes sur 350 navires (même rapport). Ces chiffres sont probablement supérieurs à la réalité.

La flotte punique s'était placée dos au rivage, funeste erreur qui s'explique sans doute par une sous-estimation du danger. Venus du large, les Romains avaient adopté un dispositif complexe, en triangle, la pointe dirigée vers l'ennemi (c'était une variante maritime du museau de porc), et l'arrière-garde servait de réserve. Les Carthaginois se replièrent encore davantage vers la côte, espérant attirer à eux leurs adversaires, pour ensuite les envelopper par les deux ailes à la fois. Les Romains réagirent : leur centre repoussa vers la terre les unités qui lui étaient opposées, et leur arrière-garde chassa l'aile gauche des Puniques dont l'aile droite prit alors la fuite. Ce fut un beau succès pour Régulus : il n'avait perdu que 24 bateaux ; les Carthaginois comptaient 30 navires détruits et 64 capturés.



Document no 4. La bataille navale d'Ecnome.

I. La flotte punique est placée dos au rivage ; les navires romains

- adoptent un dispositif en triangle.
- II. Les navires puniques reculent ; les deux ailes des Romains les suivent.
- III. Les ailes puniques font volte-face, tentent un mouvement d'enveloppement.
- IV. Le centre romain repousse son vis-à-vis contre le littoral ; l'arrière-garde se tourne contre l'aile gauche punique.
- V. Hamilcar prend la fuite ; le centre punique est écrasé contre le littoral ; Hannon prend la fuite à son tour.

LES ÉCHECS ROMAINS

Après ces belles victoires, les défaites et les difficultés s'accumulèrent, sur terre et sur mer.

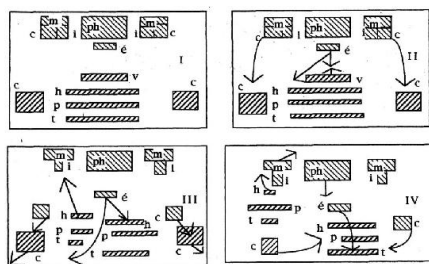
La bataille de Tunis

L'entreprise avait pourtant bien débuté. Régulus, sans doute inspiré par Agathocle, comme on l'a dit, avait proposé de porter la guerre en Afrique, et le Sénat, ainsi que les comices, l'avait soutenu. Il obtint un double succès en traversant la mer avec 15 000 hommes, sans rencontrer d'opposition de la part des Carthaginois, et en débarquant sans difficulté à Kélibia (Aspis, ou encore Clupea). Les navires furent tirés au sec et protégés par une enceinte, une sorte de camp. Puis il entreprit de réchauffer l'ardeur de ses troupes. Il leur permit de se livrer au pillage, et c'est peut-être alors qu'eut lieu le sac de Kerkouane, la « Pompéi punique ». Il remporta une petite victoire, puis il installa son camp à Tunis, en vue de Carthage.

Les ennemis n'étaient pas restés inactifs et ils avaient fait appel à un chef lacédémonien qui bénéficiait d'une grande réputation, Xanthippe. Le nouveau général recruta des mercenaires en Grèce, et il prépara la bataille de 255, que nous préférons appeler bataille de Tunis parce qu'elle a eu lieu près de cette agglomération. Il avait flanqué sa phalange par des unités de mercenaires, placé de la cavalerie aux deux

extrémités, et les éléphants en pointe. Régulus avait choisi un dispositif banal : l'infanterie légère (vérites) à l'avant, la cavalerie sur les ailes et l'infanterie lourde au centre, sur trois lignes (hastats, principes et triaires). Xanthippe lança sa cavalerie et ses éléphants qui mirent en fuite les troupes qui leur faisaient face. Certes, l'aile gauche des Romains évita une nouvelle charge des éléphants et bouscula les hommes qui lui étaient opposés, mais le retour des fauves enfonça le centre du général romain, cependant que le reste de son infanterie était pris à revers par la cavalerie punique qui était revenue au grand galop. Régulus fut capturé et seuls 2 000 Romains réussirent à s'enfuir ; les Puniqes n'eurent à déplorer que 800 morts.

La bataille de Tunis présente des caractères originaux tout à fait intéressants. Bien que l'infanterie y soit restée la reine des batailles, la cavalerie, jointe aux éléphants, y a joué un rôle déterminant. Par ailleurs, comme les mercenaires y ont flanqué la phalange, il faut admettre que celle-ci était composée d'Africains.



Document no 5. La bataille de Tunis ou bataille de 255.

I. Dispositif initial.

II. Xanthippe envoie en avant sa cavalerie et ses éléphants.

III. Les vélites de Régulus sont dispersés, sa cavalerie en fuite, mais son aile gauche attaque l'aile droite de Xanthippe après avoir évité les éléphants.

IV. L'aile gauche de Régulus met en déroute l'aile droite de Carthage.

Les éléphants enfoncent les premières lignes de Régulus au centre,
et la cavalerie punique attaque ses lignes arrière.

Armée de carthage : c : cavalerie, i : infanterie, m : mercenaires, **ph** : phalange,
é : éléphants.

Armée de Rome : v : vélites, c : cavalerie, h : hastati, p : principes, t : triarii.

La bataille du cap Hermès

Le pouvoir romain ne pouvait pas laisser passer cet échec. Une flotte occupa Cossyra (Pantelleria) et des navires furent envoyés contre les Puniques pour reprendre la main. Là se plaça une victoire oubliée. Près du cap Hermès, à la pointe nord-est du cap Bon, ils rencontrèrent des forces ennemies qui subirent un grand désastre, puisque 114 de leurs navires furent coulés. Alors que les pertes des Carthaginois ont été bien plus importantes que celles qui avaient été comptabilisées à Myles ou Ecnome, ce succès a pourtant été passé sous silence, soit parce que les sources sont parcimonieuses, soit parce que ses bénéfices ont été immédiatement annulés par les dieux. Une tempête s'abattit sur les vainqueurs alors qu'ils étaient sur le chemin du retour, et seuls en réchappèrent 80 navires sur les 364 qui avaient été engagés. Par la suite, en 253, toujours pour affirmer leur force, les Romains menèrent un raid au fond du golfe des Syrtes. L'aller se fit sans encombre, le pillage à terre également, mais une fois encore les dieux s'acharnèrent sur les Romains : le mauvais temps causa le naufrage de 150 bateaux pendant le trajet de retour.

Il est très intéressant de constater que les Romains, malgré leur malchance, se révélaient, sur mer, supérieurs aux Carthaginois qui étaient excellents pour le commerce, moins bons pour la guerre. Ils remportèrent ensuite une victoire sur terre, grâce à la poliorcétique. En effet, ils entourèrent Palerme par une défense linéaire faite d'un fossé, d'un bourrelet de terre et d'une palissade. C'est ce que nous avons appelé « la trilogie défensive ». La barrière se révéla infranchissable, et les habitants durent capituler ; les légionnaires comptèrent 27 000 captifs. Ce succès fit tache d'huile : plusieurs cités choisirent alors d'entrer dans l'alliance de Rome – Iactia et Enattara, qui ne sont pas localisées, et aussi Solonte, Petra et Tyndare, qui sont mieux connues. En 252, une flotte romaine prit possession des îles Lipari.

Les Romains remportèrent un autre combat, cette fois dans une bataille en rase campagne, en 254. Confiants dans l'efficacité de ces fauves, les Carthaginois envoyèrent en Sicile un renfort de 100 éléphants. Ils organisèrent une rencontre avec le consul Metellus devant Palerme. Le Romain adapta sa tactique à la situation : il chargea les fantassins légers de tuer les cornacs et d'affoler les animaux sous une pluie de traits. Il obtint un succès complet et reçut les honneurs

d'un triomphe au cours duquel il fit défiler 120 éléphants et 13 « généraux » ennemis.

Régulus, un héros

Malgré la victoire remportée par Xanthippe, les Carthaginois sentaient le poids de la guerre, et ils voulurent négocier pour avoir la paix. Ils eurent l'idée d'utiliser leur prisonnier, Régulus. Ils l'envoyèrent à Rome avec pour mission de dire qu'ils possédaient tous les atouts pour gagner, et ils lui firent prêter serment de revenir, tout en le menaçant des pires supplices s'il ne réussissait pas à convaincre ses interlocuteurs. Il put parler devant les sénateurs ; il leur décrivit l'état réel d'une cité épuisée. Puis il rentra à Carthage où il subit d'affreuses tortures qui ne s'achevèrent qu'à sa mort. Beaucoup d'historiens ont refusé d'accorder le moindre crédit à cet épisode : les uns, disent-ils, sont trop cruels, et l'autre trop héroïque. Hélas, la cruauté est très répandue à travers le monde. Quant à Régulus, il était issu d'une famille aristocratique, et il avait acquis le courage, le mépris de la mort et le respect de la parole donnée. Un argument juridique a aussi joué : prisonnier, il était devenu esclave, et il restait la propriété de ses maîtres ; c'est pourquoi les sénateurs romains leur ont rendu celui qui ne leur appartenait pas.

Drépane

La guerre se poursuivait donc en Sicile, alors que les commandants puniques recevaient de moins en moins de soutien de la part de leur métropole. Informés de cette situation, les Romains entreprirent d'attaquer les deux centres du dispositif ennemi, Lilybée et Drépane.

Tout d'abord, ils mirent le siège devant Lilybée (Marsala). Cette entreprise de poliorcétique consista en une opération combinée terre-mer. Au sol, les légionnaires construisirent, à leur habitude, une défense linéaire, appuyée sur un grand camp, et ils déployèrent de nombreuses machines. Sur mer, la flotte complétait le blocus. Mais un capitaine audacieux, Hannibal le Rhodien, entra et sortait à sa guise, et il s'offrit même le plaisir de narguer les Romains. Hélas pour lui, il finit par être

pris.

Pour précipiter la victoire des siens, un aristocrate orgueilleux, cultivé et impie, fut chargé des opérations en 249. Ce Claudius Pulcher voulait en outre faire avancer sa carrière. Sa flotte était entrée dans le port de Drépane (Trapani). Avant tout engagement, il devait attendre l'avis des dieux. Ce jour-là, l'information devait être transmise par l'appétit des poulets sacrés : la protection divine serait assurée s'ils dévoraient le grain qu'on leur donnerait. Hélas, ils avaient peut-être le mal de mer, et ils refusèrent de s'alimenter. Claudius Pulcher, qui tenait à sa bataille, fit jeter à l'eau les volatiles : « Ils n'ont pas faim ? Qu'ils boivent. » Puis il ordonna à ses navires de sortir vers le large. Mais Adherbal et Carthalon les coulaient les uns après les autres, au fur et à mesure de leur apparition. Claudius Pulcher les rappela en urgence, ce qui provoqua le schéma bien connu des militaires : ordre-contrordre-désordre. De toute façon, ses marins étaient pieux comme des Romains et, sachant que les dieux avaient déconseillé la bataille, ils avaient un moral très bas. De la sorte, 93 de leurs navires furent perdus, contre une trentaine qui furent sauvés. Ce fut la seule grande défaite des Romains sur mer, et elle s'explique par une erreur psychologique du commandement.

Hamilcar

Pour comble de malheur, les Romains subirent un autre échec. Le consul Junius fut envoyé en Sicile avec une flotte. Il débarqua sans encombre et il gagna par voie de terre le mont Eryx, où se trouvait un sanctuaire d'Astarté, déesse orientale de la victoire, assimilée de ce fait à la Vénus italienne. Il s'empara de la hauteur, mais il fut capturé peu après.

Il y eut pire. Les Carthaginois trouvèrent, dans leurs rangs, un excellent général, Hamilcar. Il reprit rapidement tout l'ouest de la Sicile et ce fut lui qui s'empara du mont Eryx. Il mit en œuvre une nouvelle stratégie. Il installa son quartier général près de Palerme, à Héirkètè (nom parfois écrit Eirctè), il refusa les grandes batailles et il fit mener des raids, par voie de terre en Sicile, et par mer en Campanie, visant en particulier Cumes.

LES ÎLES ÆGATES

Les Romains réagirent en maîtres de la mer. Ils menèrent des raids de pillage en Afrique, notamment à Bizerte. L'un d'entre eux eut une idée pour financer une flotte nombreuse et puissante. Un impôt forcé pesa sur les riches ; il permit d'équiper de gros navires, au moins 200 quinquérèmes. Les payeurs perdraient tout en cas de défaite ; en échange, s'il y avait une victoire, ils se rembourseraient sur le butin et, au cas où l'ennemi évacuerait l'île, la Sicile s'ouvrirait à leurs activités commerciales.

Le consul Lutatius Catulus partit avec 200 quinquérèmes et il s'empara rapidement de Drépane et de Lilybée. Puis, le 10 mars 241, il provoqua la « bataille des îles Ægates », qui ne fut pas une vraie bataille, l'affrontement de deux escadres, mais une embuscade sur mer. Cette forme de stratagème n'était pas tout à fait conforme aux valeurs traditionnelles des Romains, mais le résultat fit oublier les questions de morale. Le consul attaqua la flotte d'Hannon, qui avait été chargé d'assurer la logistique des forces puniques combattant dans l'île ; c'était donc un convoi de transports de troupes et de navires de charge. Le Romain cacha sa flotte derrière les îles Ægates, la rangea sur une seule ligne et il la lança sur le flanc des Puniques. Carthage perdit 120 vaisseaux (50 coulés et 70 capturés) et 10 000 soldats qui furent faits prisonniers. Hannon fut crucifié en châtiment de son échec.

LA GUERRE DES MERCENAIRES

Cette défaite ne fut pas le pire malheur qu'eurent à subir les Carthaginois, mais elle eut un fort impact sur eux. La cité connut alors de grandes difficultés financières et elle dut en même temps supporter une autre guerre, bien plus dangereuse car bien plus proche, sur le sol africain. Les mercenaires, à qui l'État devait de gros arriérés de solde, se révoltèrent. Leur mouvement prit une ampleur inquiétante quand les Africains, alliés et sujets confondus, le rejoignirent. En 241 éclata la fameuse « guerre des mercenaires », qui a servi d'arrière-plan au roman *Salammbô* de Flaubert et qui dura jusqu'en 238. Hamilcar fut rappelé pour remettre de l'ordre, et il finit par l'emporter, non sans quelques

cruautés. Si l'histoire de Carthage n'est pas notre but, il n'est toutefois pas possible de mettre de côté cette aventure. Hamilcar était soutenu par les démocrates qui formaient ce qu'on appelle le « parti de la guerre » ou « parti des Barcides » (sa famille). Mais le « parti de la paix », aristocratique celui-ci, l'emporta et des négociations s'ouvrirent.

LE TRAITÉ

Un traité fut conclu. Il prévoyait que Carthage paierait une indemnité de guerre à titre de tribut, d'un montant de 2 200 talents, soit environ 57 tonnes, sans doute d'argent-métal. Les comices portèrent cette somme à 3 200 talents, soit un peu plus de 83 tonnes. Mais, comme les vaincus étaient appauvris, ils durent étaler les versements sur dix ans. Carthage s'engagea également à remettre ses armes et à livrer transfuges et prisonniers : les traîtres devaient s'attendre à un traitement cruel, les verges d'abord, la décapitation ensuite ; quant aux captifs, devenus esclaves, ils conservaient en principe ce statut, sauf s'ils étaient rachetés puis affranchis. Enfin, et peut-être surtout, venait une clause territoriale qui expulsait les Puniques de « la Sicile et (des) îles (qui se trouvent) entre la Sicile et l'Italie ». Cette formulation volontairement ambiguë permit à Rome d'occuper la Sardaigne et la Corse en 238, alors que Carthage vivait la dernière année de la guerre des mercenaires. Un additif au traité entérina ces annexions en 235. Dès 238, le temple de Janus, à Rome, avait été fermé, ce qui signifiait que la paix régnait partout.

LE BILAN

Le bilan était plus lourd que ne le laisse croire le traité de paix.

Il est admis en général que Rome perdit environ 700 navires entre 264 et 241, et que la Ville subit des difficultés financières assez vite réduites grâce au tribut. On notera que les deux premières provinces, Sicile et Sardaigne, ne furent créées de manière officielle qu'en 227. Le mot « province » désignait jusqu'alors la mission confiée à un magistrat

ou à un ancien magistrat, proquesteur, propréteur ou proconsul ; ce n'est qu'à partir de ce moment qu'il prit un sens territorial. Il est à noter que, bien loin de ce qui est souvent écrit, la province de Sicile se limitait alors à la partie occidentale de l'île, l'est restant le royaume de Syracuse, un protectorat. Autre particularité, la Corse était jointe à la Sardaigne, dont elle formait comme une annexe.

De son côté, Carthage aurait subi la destruction de quelque 500 navires. Et la cité punique a en outre souffert d'une crise économique sévère. En revanche, si elle a perdu l'ouest de la Sicile, elle a gagné le sud de la péninsule Ibérique. En effet, dès le lendemain du traité, Hamilcar partit pour l'Occident avec sa famille et ses amis, et il prit le contrôle de la vallée du Guadalquivir.

CONCLUSION

Rome était sortie de l'Italie, elle avait gagné de l'argent et conquis des territoires nouveaux. Pourquoi les sénateurs et les électeurs des comices s'en tiendraient-ils à ces succès ?

Chapitre II

L'ENTRE-DEUX-GUERRES- PUNIKES

(241-219 avant J.-C.)

Les dernières années de la première guerre punique avaient vu un ralentissement des opérations. Une reprise est attestée dès 241 : le Janus n'avait pas été longtemps fermé. Pendant près de trente ans, il y eut de nouveaux combats, pas toujours voulus par Rome, mais ceux-ci tous orientés vers le nord.

LES AFFAIRES D'ÉTRURIE

L'installation de colonies maritimes dans les deux ports de Caere ne souleva aucun problème : Alsium (Palo, près de Ladispoli) reçut ce statut en 247, et Fregenae (Maccarese) en 245. Quelques désordres apparemment mineurs éclatèrent en 241. Les Falisques (habitants de Faléries) se révoltèrent et leur mouvement fut écrasé avec brutalité ; leur capitale fut détruite.

LES AFFAIRES DE LIGURIE

Les combats furent plus intenses et plus durs contre les Ligures ; ils

durèrent de 238 à 228. Ces peuples occupaient un territoire qui allait de Gênes à Aix-en-Provence. À l'ouest, ils s'étaient mêlés à des Celtes, et l'habitude s'est prise de les appeler les Celtoligures. Les plus connus d'entre eux étaient les Salyens ou Salluviens qui avaient bâti leur capitale à Entremont. Les textes mentionnent aussi les Déciates, les Oxybiens, les Euburates et les Ingaunes. Ils étaient tous de rudes guerriers, résistants et agiles, et leur principale occupation consistait à piller les villes riches du littoral ; les Marseillais firent souvent les frais de leurs expéditions. À cette époque, les Romains intervinrent uniquement dans l'est de leur domaine. En 236, Cornelius Lentulus célébra un triomphe sur les Ligures. En 233, Fabius Maximus vint à Gênes, qui finit par conclure un accord en 230. En 228, les légions dépassèrent Luna. Finalement, les Ligures furent contraints à descendre de leurs montagnes dans les plaines et dans les premiers contreforts de l'Apennin, où ils pouvaient être mieux surveillés.

LES DEUX GUERRES D'ILLYRIE

Après le nord-ouest, le nord-est. Le territoire appelé Illyrie correspondait approximativement à l'ex-Yougoslavie. Le roi de ce pays, Agron, en partie sur les conseils de Skerdilaïdas, un homme remarquable, avait réussi à fédérer des peuples jusqu'alors séparés, ce qui justifie en partie son titre. En réalité, ce souverain ressemblait sans doute plutôt au prince d'une quelconque tribu et à un chef de gang. En effet, non seulement il avait étendu son domaine aux dépens de ses voisins, par des annexions, mais encore il pratiquait la piraterie. Des ambassadeurs romains, qui étaient allés lui adresser des remontrances, furent attaqués, contrairement au droit des gens, le *ius gentium*. Une intervention militaire le ramena au respect des relations « internationales ». Cette action, très brève, n'a pas été comptée comme une guerre.

Quand il mourut, ce fut sa veuve qui lui succéda. Elle est connue sous l'appellation de Teuta, nom propre qui était aussi un nom commun signifiant « reine ». Elle reprit la tradition de piraterie, peut-être conseillée par Démétrios de Pharos, un baron ambitieux. En furent victimes des Éléens, des Messéniens et surtout des Épirotes, ceux qui

vivaient dans le nord de ce pays : le temps de Pyrrhus était bien loin. Des marins illyriens eurent le tort d'attaquer des marchands italiens dans Phoenice, et de tuer plusieurs d'entre eux. Le Sénat n'avait pas vocation à protéger le commerce, mais il avait le devoir de venger des citoyens romains. Il envoya donc une ambassade, dont les membres furent également tués. Cet épisode montre une fois de plus que les Romains cherchaient toujours (ou du moins souvent) à négocier avant d'en venir à la guerre.

En 230, une intervention militaire eut lieu, et elle est connue sous le nom de première guerre d'Illyrie. Aux yeux des Romains, et d'ailleurs de tous les peuples de l'Antiquité, les pirates étaient assimilés, en droit, aux brigands et aux guérilleros. Agissant contre le *ius gentium*, ils se mettaient d'eux-mêmes hors la loi, comme le furent par la suite les bandits appelés outlaws dans l'ouest américain du XIX^e siècle ; ils ne pouvaient plus invoquer en leur faveur la protection d'une législation qu'ils avaient refusée. Les Romains avaient alors la possibilité d'intervenir sans déclaration de guerre préalable ; ils n'avaient à respecter ni *ius ad bellum*, ni *ius in bello*. La seule sanction pour tous ces criminels était la mort, sans jugement. Le consul de 229, Cneius Fulvius Centumalus, fut chargé de remettre de l'ordre en Illyrie et il le fit avec succès grâce à une armée de 20 000 fantassins, 2 000 cavaliers et 200 navires.

Pourtant, il parut bon à Rome de laisser son royaume et son titre à Teuta, et de lui imposer un traité. Elle dut se résigner à accepter un protectorat, à payer un tribut et à jurer de ne pas reprendre ses activités répréhensibles.

Dix ans plus tard, en 219, survint la deuxième guerre d'Illyrie officielle, qui dura moins d'un an. On a voulu la mettre en rapport avec la première guerre de Macédoine ; mais celle-ci ne commença qu'en 215. Les Illyriens profitèrent plutôt de l'expansion romaine dans la plaine du Pô, qui s'était accompagnée d'une vraie guerre de 225 à 222. La reprise des hostilités s'explique par le retour de la piraterie, cette fois sous l'autorité de Démétrios de Pharos, un ancien lieutenant de Teuta. L'intervention romaine fut rapide et brève, et l'insurgé fit sa soumission sans délai. Le problème était réglé.

LA GUERRE CONTRE LES GAULOIS

Un autre problème a surgi du choc de deux mouvements migratoires, l'un du nord vers le sud et l'autre du sud vers le nord. Des Celtes, qui avaient vécu dans la partie supérieure de la vallée du Danube, avaient emprunté les cols des Alpes pour venir s'installer dans la plaine du Pô ; certains d'entre eux s'étaient même glissés le long du versant adriatique de l'Apennin. Les plus importants et les plus actifs de ces peuples, à ce moment, étaient les Insubres, de la région de Milan, et les Sénons, qui se trouvaient à cheval sur l'Ombrie et le Picenum. À ceux-là vinrent s'ajouter les Taurisques et les Gésates. Le nom de ces derniers peut s'écrire avec une majuscule ou une minuscule, suivant qu'il désigne un peuple ou des guerriers qui utilisent un épieu, le *gaesum*, instrument à la forme mal connue (sur l'armement et la tactique des Celtes, nous renvoyons à la première partie, chapitre II).

Les Romains, en réalité des Italiens, cherchaient eux aussi à peupler la plaine du Pô, riche de son blé et de ses élevages, notamment de porcs. Et, bien qu'ils eussent les mêmes projets que les Gaulois, ils se sentaient en position de victimes ; ils jugeaient que c'étaient eux qui étaient menacés. Il est vrai qu'ils gardaient un mauvais souvenir des raids et sièges dont Rome avait souffert. Et, soit pour arrêter leur progression, soit pour précéder leurs concurrents, l'État avait « romanisé » des zones entières en installant des colonies latines à Ariminum (Rimini ; 268), Firmum Picenum (Fermo ; 264) et Brindes (244), et il avait loti le territoire des Sénons au sud de Rimini.

Une guerre très dure opposa les Italiens aux Gaulois, surtout les Boïens d'Émilie-Romagne, les Insubres et les Sénons. Les Vénètes et les Cénomans préférèrent rester dans l'alliance de Rome, et ils fournirent 20 000 hommes à son armée.

Brittomare, sans doute chef des Sénons (des Sénons selon Appien, des Insubres pour Florus), voulut venger son père qui avait été tué par des Romains, et il fit mettre à mort des ambassadeurs. C'était un crime de guerre, digne de barbares. Puis il organisa un raid qui le mena jusqu'à Clusium (Chiusi), en Étrurie, où eut lieu une bataille. Elle fut perdue par les légionnaires, qui laissèrent 6 000 morts sur le terrain (225 avant J.-C.).

Au même moment, l'armée de Sardaigne, placée sous les ordres du consul Lucius Aemilius, revenait sur le continent. Les courants et les

vents dominants empêchent un retour direct vers Ostie pour les navires à voiles et à rames, et le débarquement se faisait normalement à Pise. Un peu par hasard, cette troupe rencontra la masse des Gaulois qui, sans être allés jusqu'à Rome, remontaient vers le nord. Leurs forces étaient composées surtout d'Insubres, de Taurisques et de Gésates, mentionnés plus haut, également de Boïens. À Télamon, Lucius Aemilius réussit à les prendre en tenaille et il remporta une grande victoire, payée du côté gaulois par 40 000 morts et 10 000 prisonniers ; Télamon vengea Clusium. Brittomare, qui avait juré de pénétrer en armes dans le capitole, y fut conduit tout équipé, mais comme prisonnier, et il y fut entièrement dépouillé, ce qu'il portait devenant offrande à Jupiter. Orose rapporte que Flaminius aurait vaincu des Gaulois malgré les auspices et que Claudius l'aurait emporté sur les Insubres *gaesati*. En 224, les Boïens, les Insubres et les Sénons firent leur soumission.

La domination romaine fut renforcée en 222 grâce à une victoire remportée à Clastidium, dans la région du Tessin, sur les Insubres. Marcellus tua de sa main le chef Viridomare, ce qui lui valut le rare honneur des dépouilles opimes. Le dispositif romain fut renforcé par l'aménagement de la voie Flaminienne qui reliait Rome à Rimini (220), et par l'installation de deux colonies latines, à Plaisance et à Crémone (218).

CONCLUSION

Rome avait imposé son autorité à toute l'Italie péninsulaire et à la plaine du Pô ; mais cette domination, très récente, n'était pas solidement ancrée. Déjà, le Sénat regardait vers le nord-est, où de durs combats auraient eu lieu contre les Istriens (221 ?).

Chapitre III

LA DEUXIÈME GUERRE PUNIQUE : LA GUERRE D'HANNIBAL

(218-201 avant J.-C.)

La deuxième guerre punique n'est pas sans évoquer les deux guerres mondiales du ^{xx}e siècle : pendant tout le conflit, le monde entier, le monde méditerranéen s'entend, garda les yeux fixés sur les armées opposées, retenant son souffle. Peu de gens en avaient clairement conscience, mais les esprits politiques voyaient qu'un ordre nouveau surgirait de cette confrontation. La question était de savoir au profit de qui se ferait la réorganisation à suivre. Faudrait-il apprendre le latin ou le punique ?

Cette guerre présente une autre caractéristique plus originale encore : la personnalisation. Elle s'incarna d'abord en Hannibal, un des plus grands capitaines de tous les temps. Surgit ensuite Scipion, surnommé par la suite « le premier Africain », lui aussi un militaire d'exception. Les historiens actuels se demandent si le Romain resta seulement un très bon élève, ou s'il a dépassé le maître. Quoi qu'il en soit, ce fut cette guerre qui les mit tous deux en valeur.

LES CAUSES DU CONFLIT

Si cette conflagration a éclaté, c'est évidemment pour un faisceau de

raisons. Il est inutile de revenir ici sur les motifs habituels, vus plus haut, qui combinaient l'économie (butin et tribut) et la psychologie (volonté de puissance et peur). En ce qui concerne les causes qui lui furent propres, deux d'entre elles ont joué un rôle majeur.

La deuxième guerre punique résulta en premier lieu du choc de deux impérialismes qui visaient l'un et l'autre à contrôler la Méditerranée occidentale. Les Romains ont affronté les Carthaginois à partir de 218 pour la même raison qui les avait conduits à affronter les Gaulois à partir de 225, pour la domination d'un territoire. Ce furent deux formes d'un hégémonisme que n'aurait pas désavoué Thucydide.

Ce fut en second lieu la personnalité d'Hannibal qui mena à la guerre. De fait, ce fut lui qui a envahi l'Italie, et pas ses ennemis qui ont débarqué en Afrique, du moins pas avant la fin de cette aventure. Il voulait venger l'honneur de Carthage, humiliée en 241, et, assurément, il vouait à Rome une haine formidable. Il est possible qu'il n'ait jamais prêté le serment que lui attribue la tradition romaine, que lui aurait demandé son père Hamilcar et qui l'aurait engagé à combattre Rome sans répit. Pourtant, cette anecdote reflète bien l'esprit qui l'anima de 218 à 201.

D'autres causes sont intervenues, mais elles ne semblent pas avoir eu autant d'importance que celles qui viennent d'être citées. Dans le domaine politique, il ne faut pas négliger le choix des Barcides, qui s'appuyaient sur le peuple contre les nobles ; ils se trouvaient assez proches des démocrates grecs et très loin des aristocrates romains ; l'opposition était complète. Sur le plan stratégique, on voit que ce conflit a fini par toucher beaucoup de peuples, Macédoniens et autres Grecs, Gaulois, Ibères, Numides et Maures, pour ne mentionner que les plus importants. Chacun des deux acteurs de cette guerre a cherché à attirer dans son camp le plus grand nombre possible d'entre eux, en sorte que les Romains ont eu le sentiment que les Carthaginois cherchaient à les encercler, et réciproquement. Enfin, il convient de n'accorder qu'un peu d'attention à un motif économique secondaire, original, un motif qui fut plutôt un prétexte, la volonté des Marseillais de prendre la place des Puniques sur quelques marchés, notamment en Espagne.

LE PRÉTEXTE

Le prétexte utilisé par les deux parties pour justifier la guerre fut l'affaire de Sagonte.

Carthaginois et Romains avaient conclu des traités. Une clause, parmi d'autres, délimitait leurs domaines d'influence respectifs dans la péninsule Ibérique : tout ce qui se trouvait au sud de l'Èbre relevait des premiers, et au nord des seconds. En 219, Hannibal mit le siège devant Sagonte (Sagunto ou Murviedro), ville qui se trouve à 160 km au sud de ce fleuve et qui était peuplée d'Ibères. Il pensait qu'il était complètement dans son droit, au moins à l'égard des Romains. Mais ces derniers, peut-être en partie influencés par les Marseillais, avaient conclu un traité d'alliance avec Sagonte.

Le Sénat était divisé entre un parti de la guerre, mené par les Cornelii Scipiones, et un parti de la paix, animé par les Aemilii. Toutefois, les uns comme les autres ne pouvaient pas agir en contradiction avec les lois qui régissaient leur cité, et qui leur imposaient de négocier avant d'engager un conflit. Bien plus, ils firent au moins semblant de rechercher la paix.

Une première ambassade se rendit à Sagonte, auprès d'Hannibal qui fut visiblement agacé par ses interlocuteurs.

LE ROMAIN : Ne passe pas l'Èbre. Ne touche pas à Sagonte.

HANNIBAL : Mais Sagonte est au sud de l'Èbre !

LE ROMAIN : Ne bouge nulle part.

Et comme c'est le très patriote Tite-Live qui rapporte cet échange, il est logique de lui faire confiance. De là, les messagers gagnèrent Carthage, où ils se bornèrent à exposer la situation.

Une deuxième ambassade alla directement à Carthage. Parmi les cinq personnages qui la composaient se trouvait l'illustre Fabius, dont on a voulu faire à tort un pacifiste. Après des négociations futiles et sans fin, il brusqua l'entretien et adressa une forme d'ultimatum aux dirigeants de Carthage.

FABIUS : Dans les plis de ma toge, j'apporte la paix et la guerre. Choisissez.

LE SUFÈTE : Choisis toi-même.

FABIUS : Alors, ce sera la guerre.

On voit qu'aucun des deux camps ne tenait vraiment à la paix.

Au bout de huit mois de siège, Hannibal prit Sagonte. Toutefois, les Romains manifestèrent trop d'indécision et découragèrent plusieurs soutiens. Ce fut bien tard qu'ils se résolurent à adresser aux Carthaginois une déclaration de guerre en bonne et due forme.

LES FORCES EN PRÉSENCE

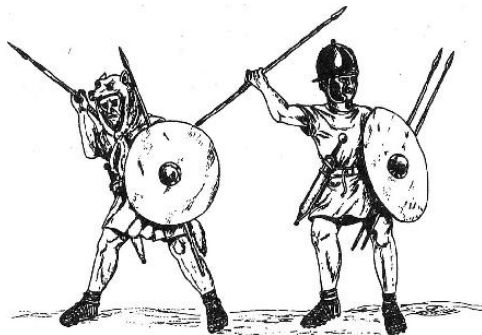
En théorie, Rome ne pouvait pas être battue. Elle possédait la supériorité sur Carthage pour trois raisons. D'abord, son armée était la meilleure du temps. Semblable à un petit char d'assaut, le légionnaire était parfaitement bien équipé, pour la défense et pour l'attaque. Et la tactique manipulaire, associée à la *triplex acies*, lui donnait une souplesse inégalée. Ces points ont été vus plus haut. Ensuite, la démographie exceptionnellement forte de l'Italie lui assurait en permanence la supériorité numérique, lui donnait la possibilité de mener de longues guerres, surtout contre une Afrique qui semble avoir été moins densément peuplée. Quand Hannibal arriva au pied des Alpes, il n'avait que 26 000 hommes. De l'autre côté, en 234-233, les censeurs avaient compté 270 713 citoyens romains, ce qui permettait de mettre sur pied cinq armées de plus de 50 000 hommes chacune, et dix armées égales à celle que commandait le chef punique. Enfin, la marine romaine régnait sur les mers.

Mais Carthage ne jouait pas sans atouts, et sa principale carte, c'était Hannibal qui, à lui seul, valait plusieurs légions. En 218, il avait vingt-neuf ans. Précisons, pour les amateurs de ce genre de détails, qu'il avait une femme, Imilkè, et qu'elle lui avait donné un fils. Plusieurs traits de sa personnalité présentent davantage d'intérêt. Du point de vue politique, il était devenu le chef du clan des Barcides, un « parti » qui, comme on l'a dit, s'appuyait sur le peuple, dans la tradition d'Alexandre le Grand (le mythe d'Alexandre a inspiré de nombreux ambitieux de l'Antiquité, comme Hannibal et César, parmi d'autres). En outre, il était profondément patriote. Et, membre d'une famille plus qu'aisée, il avait pu recevoir une excellente éducation, ce qui veut dire

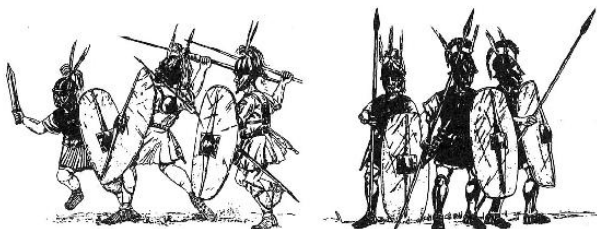
qu'il était très hellénisé. Cette culture grecque, lui donnant accès à des disciplines comme la tactique, la stratégie, la poliorcétique, etc., lui a permis de développer une intelligence hors normes dans le domaine militaire où il ajoutait une autorité naturelle à ces compétences acquises.

De toute façon, il n'était pas totalement démuni pour cette guerre, même si Rome possédait des avantages. Certes, sa patrie avait perdu les îles (Baléares, Sicile, Sardaigne et Corse), mais Hamilcar lui avait donné le sud de la péninsule Ibérique, où se trouvaient des hommes, des guerriers, du blé et de l'or. Beaucoup d'historiens se sont interrogés : dans quelle mesure ce domaine espagnol était-il soumis à l'autorité de la métropole ? Nous pensons que ses chefs puniques sont toujours restés fidèles à Carthage, alors même qu'ils bénéficiaient par nécessité d'une autonomie certaine, en raison des distances. La suite de l'histoire l'a montré.

C'est ainsi qu'Hannibal prépara la guerre d'abord par des échanges diplomatiques avec des Gaulois et des Italiens ; mais les informations qu'il en tira étaient exagérément optimistes, nous le verrons, et il crut à tort qu'il bénéficierait d'un large soutien. Il rassembla dans sa capitale, Carthagène (la Nouvelle Carthage), un trésor de guerre et une armée. Elle regroupait 102 000 hommes (90 000 fantassins et 12 000 cavaliers) avec 37 éléphants.



a



b

c

Document no 6. Soldats de l'armée romaine pendant la deuxième guerre punique.

a. Infanterie légère, vélites.

G. Brizzi, *Annibale*, 1984 (Spolète), fig. no 1.

b. Infanterie lourde romaine, hastats et *principes*.

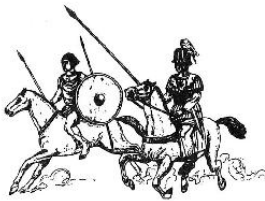
G. Brizzi, ouvrage cité, fig. no 2.

c. Infanterie lourde romaine, triaires.

G. Brizzi, ouvrage cité, fig. no 3.



a



b



c

Document no 7. Soldats de l'armée de Carthage pendant la deuxième guerre punique.

a. Infanterie lourde libyenne.

G. Brizzi, ouvrage cité, fig. no 9.

b. Cavalerie légère numide et cavalerie lourde libyenne.

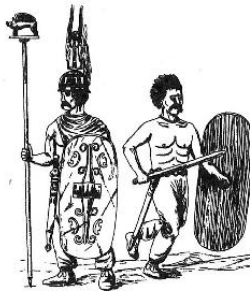
G. Brizzi, ouvrage cité, fig. no 10.

c. Éléphant de combat.

G. Brizzi, ouvrage cité, fig. no 11.



d



e

d. Infanterie lourde celtibérique.

G. Brizzi, ouvrage cité, fig. no 12.

e. Infanterie celtique.

G. Brizzi, ouvrage cité, fig. no 16.

Tableaux comparatifs des armées en conflit

a. L'armée de Rome

Armement offensif

Épée ou javalot, lance ou javalot, petit bouclier rond

Épée ou javalot, lance ou javalot, grand bouclier ovale, jambières

Épée ou javalot, lance ou javalot, petit bouclier rond (parme)

Épée ou javalot, lance ou javalot, grand bouclier ovale, jambières

Épée ou javalot, lance ou javalot, grand bouclier ovale, jambières

b. L'armée de Carthage

Armement offensif

Épée ou javalot, lance ou javalot, petit bouclier rond (caetra)

Épée ou javalot, lance ou javalot, grand bouclier ovale, jambières

Épée ou javalot, lance ou javalot, grand bouclier ovale, jambières

Équipement individuel : la cotte de mailles ou cuirasse à écailles, bouclier ovale moyen, jambières
 Équipement moyen : la cotte de mailles ou cuirasse à écailles, grand bouclier ovale
 Équipement léger : grand bouclier
 Équipement fort : casque ou légèr, petit bouclier (faible), cuirasse à écailles
 Équipement d'élite : la cotte de mailles, bouclier moyen
 Équipement d'élite : cuirasse à écailles
 Éléphants

LE BLITZKRIEG

De 218 à 216, Hannibal, à l'offensive, pratiqua une guerre éclair parfaite ponctuée de victoires éclatantes.

Il lui fallut d'abord atteindre l'Italie, et il le fit par voie de terre, progressant souvent loin des côtes. Des historiens ont cherché à expliquer ce choix à première vue curieux pour le représentant d'un peuple de marins : le Punique aurait été inspiré par le mythe d'Alexandre le Grand ; ou il aurait voulu suivre la route d'Héraclès. Ou encore, plus simplement et à notre avis, il n'avait pas le choix : les Romains possédaient une totale maîtrise de la mer, et il aurait perdu son armée de terre dans ce genre de confrontation ; il risquait de subir un débarquement suivi d'une attaque sur son flanc droit, qui lui aurait coûté cher alors même qu'il n'aurait pas atteint l'Italie.

Les grandes lignes du trajet sont bien connues et seuls quelques détails font problème. L'armée punique ne comptait plus que 60 000 fantassins (contre 90 000 au départ) et 11 000 cavaliers (contre 12 000) quand elle atteignit les Pyrénées. C'est que Hannibal n'avait pas initialement prévu d'arriver en Italie avec ses 102 000 hommes du départ ; il voulait laisser une partie de ses effectifs pour protéger les voies de communication. On ignore quel col il a emprunté pour franchir cette montagne, le Perche ou le Perthus.

Puis il s'avança à travers le sud de la Gaule jusqu'au Rhône, qu'il atteignit vers Orange. Là se posent deux problèmes, un vrai et un faux. Les sources anciennes ont inspiré beaucoup d'auteurs modernes sur un stratagème prêté à Hannibal : pour faire traverser le fleuve aux éléphants, il aurait fait construire des radeaux recouverts de gazon. La réalité est autre, car les éléphants nagent très bien, et les seuls qui

risquaient de se noyer étaient les cornacs ! Voilà le faux problème. Le vrai problème fut posé par des Gaulois qui s'étaient postés sur la rive gauche du fleuve afin d'empêcher le passage des Puniques. Hannibal inventa un stratagème, une attaque en tenaille. Il ordonna à quelques unités de franchir le fleuve en amont. Quand il fut assuré que ces soldats étaient prêts à passer à l'assaut, il lança ses autres effectifs dans des barques, droit sur l'ennemi. Attaqués à la fois de face et sur leur flanc droit, les Gaulois prirent la fuite, non sans quelques pertes.

L'armée d'Hannibal s'engagea alors davantage vers le nord ; dans plusieurs villages de la Drôme et de l'Isère, les habitants se vantent encore de l'honneur pour eux que fut son passage à travers leurs terres. Puis elle emprunta la vallée de l'Isère, comme on l'admet en général. La suite est plus problématique. Sans doute a-t-elle remonté la vallée de la Maurienne à la fin du mois d'octobre. Quant au col qu'elle a franchi pour passer en Italie, son identification reste débattue ; ce fut peut-être le Petit Mont-Cenis, mais en réalité le problème est insoluble : au début du ^{xx}e siècle, un chercheur avait compilé une bibliographie du sujet, et il avait déjà constaté qu'une vie entière ne suffirait pas pour tout lire.

L'escalade se fit dans des conditions très dures. Les habitants tendaient des embuscades ; la neige et les rochers ralentissaient la progression. Hannibal aurait utilisé du vinaigre chauffé pour faire fondre les pierres. Des chimistes que nous avons consultés nous ont assuré qu'il faudrait d'énormes quantités de liquide pour obtenir un résultat appréciable. Et une partie des éléphants (16) roula dans des précipices. À l'arrivée en Italie, Hannibal ne disposait plus que de 20 000 fantassins (contre 90 000 puis 60 000), 6 000 cavaliers (contre 12 000 puis 11 000) et 21 pachydermes (contre 37 au départ). Il comptait se renforcer grâce à l'apport de Gaulois et d'Italiens qui, espérait-il, se soulèveraient contre Rome à la nouvelle de son arrivée. Hélas pour lui, ses informations étaient mauvaises et les quelques rébellions qui furent constatées ne bouleversèrent pas les équilibres : cet échec du renseignement entraîna un échec de la stratégie.

L'ITALIE

Le territoire appelé Italie dans l'Antiquité correspondait seulement à

la partie péninsulaire du pays qui porte actuellement ce nom : la plaine du Pô et les îles en étaient exclues. La colonne vertébrale de ce pays, les Apennins, est une montagne jeune (ère Tertiaire), proche par l'âge du Jura et des Alpes, et élevée ; elle compte 222 sommets à plus de 2 000 m. Le pluriel s'explique par le fait que ce long massif est divisé en plusieurs segments, à savoir, du nord-ouest au sud-ouest, l'Apennin Ligure, l'Apennin Toscan, les Abruzzes (où se trouve le point culminant, le Corno Grande dans le Gran Sasso d'Italia, à 2 914 m), puis la partie méridionale divisée traditionnellement en trois, Apennin Samnite, Apennin Lucanien et Apennin Calabrais, ce dernier étant constitué par des massifs isolés, Matese, Vulture, Pollino, Sila et Aspromonte. C'est une région froide et humide, avec une faune et une flore alpines, éloignée des modernes cartes postales qui sont remplies de plages et de soleil.

Les Apennins isolent quatre régions plus basses. Au sud-est, les Pouilles, jadis Apulie, sont une région karstique et pauvre, qui vivait surtout de l'élevage des moutons. La prospérité et les civilisations s'étaient réfugiées dans trois dépressions situées à l'ouest des Apennins.

La Campanie, l'arrière-pays de Naples, porte un nom expressif, « la Champagne » ; c'était une riche terre à blé, également favorable à la vigne et à l'olivier, dominée par les Apennins et menacée par le Vésuve. La prospérité rurale avait permis de développer l'artisanat, notamment de la céramique et du métal, et donc le commerce.

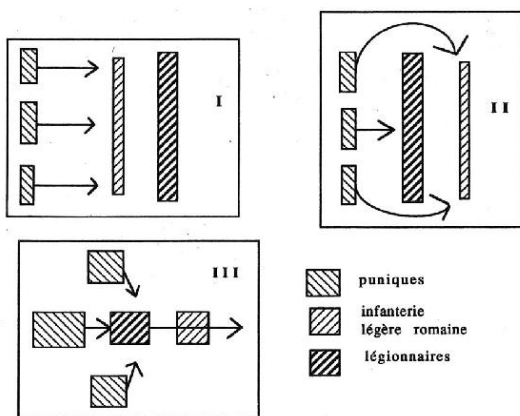
Au centre-ouest, le Latium occupe les territoires situés entre la rive gauche du Tibre, la mer et les Apennins. De l'ouest vers l'est, il se divise en trois zones : une plaine, parfois marécageuse, naturellement inhabitable et économiquement inutilisable sans travaux d'assèchement. C'est là que se trouvent les célèbres marais Pontins, domaine de la malaria, qui couvrent environ 20 000 ha. Vient ensuite une zone de collines en partie volcaniques, les monts Albains et Cimini. Enfin, les Apennins sont divisés en monts Sabins, monts Herniques et monts de la Meta (tous à plus de 2 000 m) ; ils encadrent deux vallées, vallées de la Sabine au nord et de la Ciociara au sud. Rome se trouve dans le Latium, sur la rive gauche du Tibre, la rive latine.

Au nord, entre le Tibre, la mer, les Apennins et l'Arno, la Toscane actuelle, jadis Étrurie, était le pays des Étrusques. Elle était, comme la Campanie, une région riche (oliviers, vignes, artisanat, commerce) et en outre un pays de collines.

LES QUATRE COUPS DE MAÎTRE

Rome réagit très vite et en faisant le choix d'une bonne stratégie : puisque Hannibal tirait sa force de ses possessions ibériques, c'était là qu'il fallait frapper. L'attaque affaiblirait son potentiel militaire et elle retiendrait dans cette région, sinon le chef lui-même, au moins une partie de ses moyens.

Cneius Scipion, père du grand homme dont nous parlerons plus loin, y partit en compagnie de son frère Publius. Il s'arrêta en route, quand il apprit qu'Hannibal était déjà en Gaule, laissant son parent poursuivre sa route et prendre possession de Tarragone, où fut installé un quartier général romain provisoire. En Espagne, les succès s'enchaînèrent : Publius vainquit les Illegètes et le Punique Hannon, puis il remporta une victoire navale à l'embouchure de l'Èbre. Il fut rejoint en 217 par Cneius, après que ce dernier eut subi deux défaites sur lesquelles nous allons revenir. Magon, chef des Carthaginois, fut capturé, mais l'attention du monde était alors tournée vers l'Italie, où Hannibal remporta quatre victoires dans un crescendo d'efficacité militaire.



Document no 8. La bataille du Tessin.

- I. Les forces puniques attaquent l'infanterie légère des Romains.
- II. Les forces puniques bousculent l'infanterie légionnaire et tentent un mouvement d'encerclement par les ailes.
- III. Les Romains sont en déroute.

Le Tessin

La bataille du Tessin (près de Lomello, fin 218) opposa Hannibal à Cneius Scipion, que nous appellerons dorénavant Scipion le père. Elle fut plus que le combat de deux avant-gardes, comme on l'a cru jadis. Cette erreur s'explique, car, dès qu'elles furent au contact, les deux avant-gardes se jetèrent l'une sur l'autre, sans attendre le gros des troupes, qui suivait. L'infanterie légère de Scipion le père fut bousculée par les Puniques, et elle se replia. Dans le même temps, la cavalerie numide effectuait un mouvement d'enveloppement aux ailes, cherchant à tourner l'infanterie lourde romaine enfin arrivée. Celle-ci recula. Et la défaite se transforma en désastre pour deux raisons : le pont de bateaux qui avait été posé sur la rivière fut emporté par un subit gonflement des eaux ; Scipion le père fut blessé et c'est son fils, le futur « Africain », qui le sauva.

Les conséquences du Tessin furent plus spectaculaires que réellement graves, aussi bien d'un côté que de l'autre. Mais les *socii* gaulois de Scipion le père crurent bon de tuer les Romains qui les accompagnaient, soit 2 000 fantassins et 200 cavaliers. Et si les Insubres et les Boïens manifestèrent de la sympathie pour Hannibal, ils ne firent pas grand-chose d'autre, par peur des Romains et aussi parce que leurs voisins, les Sénons, les Vénètes et les Cénomans, se préparaient à les agresser au cas où ils mobiliseraient leurs troupes : les querelles entre voisins gaulois suscitaient plus de haine que les conflits avec la lointaine Rome. Quant aux Italiens, ils rejoignirent encore moins le camp d'Hannibal. Comme les Gaulois, ils craignaient les légions et, à leur différence, ils se sentaient plus proches des Romains par la langue et la culture. On ne signala qu'une vraie défection : un certain Dasius de Brindes livra aux Puniques la ville de Clastidium dont il avait la garde.

Quoi qu'il en soit, s'il commençait à susciter de l'intérêt, Hannibal ne provoquait pas encore beaucoup d'effroi. Rome confia à Sempronius et, de nouveau, à Scipion le père une nouvelle armée, encore relativement modeste, de 16 000 légionnaires et 20 000 *socii*. Peu avant la fin de l'année 218, ils rencontrèrent les forces puniques.

La Trébie (voir document n° 9, page 145)

Si l'on a discuté sur l'importance de la défaite subie par les Romains au Tessin, celle qui survint à la Trébie n'a pas prêté à débat, et elle montre l'intelligence du chef punique qui recourut à un stratagème. Les légionnaires étaient rangés suivant la *triplex acies*, dos au fleuve, ce qui était risqué ; la cavalerie les flanquait des deux côtés. Hannibal avait placé les fantassins légers en avant de son dispositif, ce qui était banal. Sa phalange était composée de Gaulois au centre et d'Africains sur les flancs. Sur chaque aile, les éléphants précédaient les cavaliers. L'astuce fut de cacher, derrière un repli du terrain, 1 000 fantassins et 1 000 cavaliers, aux ordres d'un Magon. Le premier assaut vit s'effectuer deux mouvements contraires. Au centre, les légionnaires enfoncèrent leurs adversaires. Aux ailes, la cavalerie numide mit en fuite celle qui lui faisait face. Elle put alors revenir pour prendre à revers l'armée romaine, avec le renfort des hommes de Magon. La plupart des Romains réussirent à faire retraite entre les unités d'Africains, mais ce fut pour constater que la Trébie était en crue ; le piège du Tessin se renouvelait et la défaite se transforma encore une fois en désastre. Seuls 10 000 Romains échappèrent au massacre.

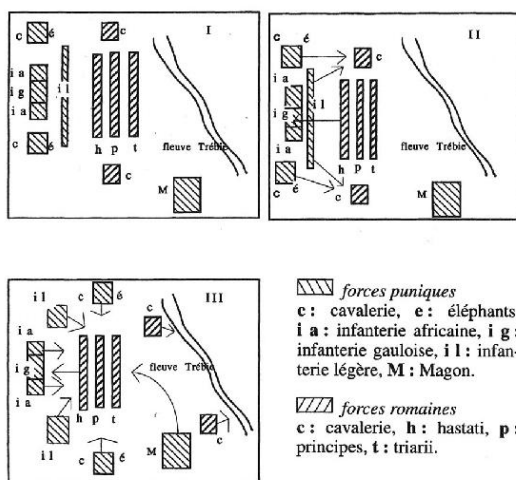
Hannibal voulut donner une suite politique à cette victoire militaire, et il annonça aux Italiens qu'il venait les aider à retrouver leur liberté. Son message tomba dans le vide. Il passa l'hiver à Bologne, où moururent tous ses éléphants sauf un. Au printemps, il décida de bouger. Son armée fut organisée suivant un ordre de marche très habile. Il fit alterner les unités fiables (Africains et Ibères) et celles qui l'étaient moins (Gaulois). La cavalerie, à l'arrière, ramassait les traînards. Ce fut alors qu'il perdit un œil des suites d'une ophtalmie, devenant « le chef borgne monté sur l'éléphant gétule » (Hérédia).

Contre Hannibal, les Romains avaient mis en place une vraie stratégie fondée sur le principe d'encerclement, en Italie et hors de la péninsule. Il était surveillé par Cneius Servilius Geminus depuis Rimini et par le consul Flaminius, installé avec deux légions à Arezzo. Flaminius, dont le courage n'était pas en cause, avait pour ennemis les patriciens, car il soutenait les plébéiens, et le bruit courait qu'il était impie, grave faute aux yeux de ses compatriotes. À l'extérieur de l'Italie, les deux Scipions contrôlaient maintenant à peu près tout le pays espagnol au nord de l'Èbre. Des garnisons avaient été installées à Tarente, en Sicile et en Sardaigne.

Et Flaminius partit vers le sud.

Trasimène (voir document n° 10, page 146)

Les événements militaires qui eurent pour cadre les rives du lac Trasimène, le 21 juin 217, ne constituent pas une bataille à proprement parler. À cet endroit, Hannibal tendit une embuscade, qu'il est difficile d'assimiler à de la guérilla en raison de l'ampleur des moyens humains mis en œuvre. Entre Borghetto et Passignano, le rivage du lac dessine une forme légèrement convexe de direction est-ouest ; il est longé, immédiatement au nord, par une ligne de collines, qui lui est presque parallèle.



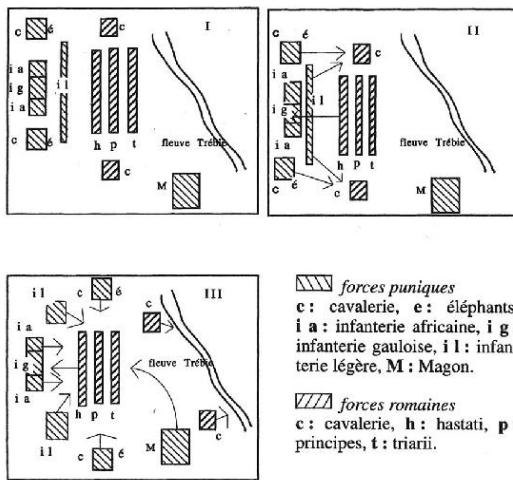
Document no 9. La bataille de la Trébie.

I. Le dispositif initial d'Hannibal traduit la complexité du recrutement de son armée.

II. Les forces puniques tentent un double mouvement d'enveloppement par les ailes.

III. La cavalerie romaine est en déroute.

La cavalerie punique attaque par les flancs ; Magon, qui était en embuscade, surgit sur les arrières des Romains.



Document no 10. L'embuscade du Trasimène.

Les Romains se sont avancés entre les collines et la berge du lac. Les soldats de Carthage dévalent des pentes ; ils bloquent leurs ennemis par l'avant et par l'arrière, et les isolent en petits groupes pour mieux les détruire.

Le consul Flaminius engagea ses troupes, qui étaient relativement peu nombreuses, puisqu'elles ne comptaient que deux légions et des alliés, entre le rivage et les collines. Il avait négligé l'envoi d'éclaireurs, ce qui fut une lourde faute, chèrement payée. En effet, Hannibal avait réparti ses hommes sur les hauteurs : cavaliers à l'ouest, puis fantassins gaulois, baléares et carthaginois, et enfin, tout à l'est, Ibères et Africains. Un épais brouillard les dissimulait. Quand les Romains furent bien engagés dans le défilé, leurs ennemis attaquèrent avec trois avantages : une pente favorable, un assaut de flanc et l'effet de surprise. De nombreux Romains furent tués sans avoir compris ce qui leur arrivait. Quelques-uns tentèrent leur chance en se jetant à l'eau, en vain : ils furent massacrés depuis le rivage, à coups de flèches et de javelots. Seuls quelques hommes de l'avant-garde purent s'échapper en profitant d'une ouverture dans la ligne des collines. Les pertes furent déséquilibrées : de 1 500 à 2 500 morts du côté d'Hannibal, moins de 15 000 chez ses ennemis. 6 000 hommes se rendirent à Maharbal, qui les fit couvrir de chaînes. Les Romains virent dans ce geste un bel exemple de perfidie punique. Et Flaminius avait été tué. On n'avait pas pu l'identifier, car un Gaulois lui avait coupé la tête pour s'en faire un trophée, une coupe dans laquelle il buvait son vin.

Dans les combats du Trasimène, les Carthaginois avaient eu beaucoup de chance : le consul n'avait pas envoyé d'éclaireurs et un épais brouillard était tombé opportunément.

Cette affaire apporte trois enseignements : Hannibal était intelligent (il savait inventer des stratagèmes), ce qui est bien connu ; la chance était avec lui (les anciens auraient dit : les dieux), mais elle accompagne toujours les vainqueurs ; et une nouvelle défaite ne pouvait qu'affecter fortement le moral des Romains.

Et à Rome, ce fut la panique.

Les conséquences de Trasimène

Cette défaite, d'une ampleur malgré tout modérée, entraîna pourtant de grandes conséquences pour les deux parties.

Hannibal en profita pour modifier sa tactique et sa stratégie. Immédiatement, comme dit Polybe, « il rééquipa les Africains à la romaine », c'est-à-dire qu'il fit ramasser les armes des morts pour les donner à ses soldats. On peut supposer que ce choix s'explique par le désir d'appliquer une nouvelle tactique plus souple et plus proche de l'organisation manipulaire de ses ennemis que de la rigide phalange à la grecque. Par ailleurs, sans doute parce qu'il n'espérait plus un soulèvement général des Gaulois et des Italiens, et aussi parce que la Ville de Rome était imprenable, il se dirigea vers le sud de l'Italie, par le versant adriatique des Apennins, traversant l'Ombrie et le Picenum pour gagner la Daunie (immédiatement à l'ouest du monte Gargano, dans le nord de l'Apulie). Au début de cette marche, Maharbal vainquit encore 4 000 Romains aux ordres de Centenius, à la bataille des marais de Plestia (au nord-ouest de Folignano, en Ombrie). En revanche, Hannibal dut renoncer au siège de Spolète, parce qu'il n'avait pas les moyens de mettre en œuvre une poliorcétique efficace. En août, il fit piller l'Apulie, le Samnium et la Campanie. Durant cet épisode, il inventa encore deux stratagèmes. Il ordonna à ses fourrageurs d'épargner un domaine appartenant au commandant de l'armée romaine, pour faire croire qu'il trahissait les siens. Puis, encerclé dans un défilé, il attendit la nuit pour lancer à l'assaut de l'ennemi un commando de 2 000 bœufs portant des lampes attachées aux cornes ; il profita ensuite de la panique créée par cette attaque insolite pour

s'enfuir. Finalement, il hiverna (217/216) en Daunie, à Geronium (ou Gerunium).

Dans ces conditions, les vaincus avaient intérêt à améliorer leurs performances. Et ils surent tirer les leçons de leurs échecs, sur le plan tactique, stratégique... et divin.

Dès le début de juillet, le commandement suprême fut modifié. Il passa à un dictateur, personnage qui portait un titre alors très honorifique ; ce fut Quintus Fabius Maximus, qui était déjà *imperator* (général victorieux) pour avoir écrasé des Ligures. Ce Fabius était un conservateur, un homme très pieux, et il bénéficiait d'une bonne réputation auprès des soldats, qui le disaient économe de leur sang.

Fabius fit plus et mieux, en inventant une contre-tactique susceptible d'annuler l'avantage d'Hannibal : puisque celui-ci l'emportait toujours en bataille rangée grâce à ses stratagèmes, il fallait renoncer à ce type de rencontres et utiliser contre lui d'autres stratagèmes. Concrètement, il demanda à ses hommes de pratiquer la guérilla. C'était la première fois que les Romains se battaient de la sorte, mais il était évident qu'ils n'avaient pas le choix. Cette tactique paraissant repousser à plus tard l'inévitable bataille décisive, Fabius y gagna le surnom de Cunctator, « Temporisateur ».

Pour le recours aux stratagèmes, ce fut plus délicat. En partant d'Homère, G. Brizzi a montré que l'Antiquité a connu deux sortes de guerriers, celui qui pratique le combat face à face (Ajax, Achille) et celui qui invente des ruses, « l'homme aux mille tours » (Ulysse). Or ce deuxième type était haï et méprisé par les Romains ; il s'opposait totalement à leurs valeurs, *honos*, *fides*, *virtus*, etc. Pour leur faire admettre ce nécessaire et douloureux changement, et parce qu'il visait les hommes les plus pieux du monde, comme ils se définissaient eux-mêmes, Fabius le Temporisateur recourut à une habileté qui relevait de la religion : il fit bâtir un temple en l'honneur d'une divinité dont personne n'avait jamais entendu parler, Mens, « L'Intelligence ». Dorénavant, tout stratagème serait acte de piété et de génie à la fois s'il était inventé par un Romain. Pratiqué par un ennemi, à l'opposé, il prouverait sa perfidie, perversion généreusement attribuée aux Puniques, comme on sait.

Fabius fut appelé à Rome pour y célébrer un sacrifice. Son second – il portait le titre de *magister equitum*, « commandant de la cavalerie » – s'appelait Minucius. Il profita de l'absence de son supérieur et attaqua

des soldats puniques, qu'il vainquit. Informés de ce premier succès, les membres des comices lui donnèrent une promotion, ils en firent l'égal de Fabius, et il se crut l'égal d'Hannibal. Il provoqua une deuxième rencontre, mais, cette fois, il était en passe de subir un grave échec quand le retour inopiné de Fabius le sauva. Le Punique dut faire retraite et il fut victime d'une embuscade tendue par ce même Temporisateur près de Casilinum. C'était le retour à la guérilla et une variante du stratagème jadis honni. Minucius reprit de lui-même la place qu'il n'aurait jamais dû quitter, la deuxième.

Malgré ces débuts prometteurs, et en raison des fabuleux talents d'Hannibal, d'autres mesures furent prises et notamment un accroissement des effectifs. La durée du service fut allongée et le cens requis pour entrer dans l'armée fut abaissé, ce qui eut l'avantage de rapprocher de ses élites le peuple, qui trouvait normal de défendre sa patrie. Dans ces conditions, le nombre des légions put être augmenté ; on ne possède que peu de certitudes, mais il se situait entre onze et dix-sept, chiffre auquel s'ajoutaient les *socii*. En 216, Rome alignait 80 000 hommes, soit 40 000 légionnaires (huit unités) et autant d'alliés.

Pour renforcer la continuité du commandement, le Sénat érigea en règle le maintien dans ce poste des généraux, qui furent donc de plus en plus souvent prorogés dans leur charge. On eut donc non seulement des préteurs et des consuls, mais encore et surtout des propréteurs et des proconsuls.

En ce qui concerne la stratégie, l'Italie resta au centre des préoccupations et, puisqu'il n'était pas possible dans l'immédiat de détruire l'armée d'Hannibal, au moins fallait-il empêcher qu'elle ne se renforçât. Une flotte de 70 navires puniques se dirigea vers le port de Pise ; 120 bateaux romains la mirent en fuite, succès qui s'explique : la marine romaine possédait une nette supériorité, en quantité et en qualité. Dans le même temps où il ne recevait pas de secours, Hannibal ne trouvait pas d'alliés. Les Italiens, par crainte, par patriotisme, ou pour ces deux raisons à la fois, ne lui apportèrent aucun soutien, se réservant pour ses ennemis. En outre, la solidité des élites municipales et leur solidarité avec leurs homologues romains empêchaient tout renversement d'alliance. De même, les Gaulois observèrent un prudent attentisme, pris entre les menaces de leurs propres frères et voisins, et une crainte des légions qui pouvait paraître raisonnable.

En Espagne, avec seulement 35 navires, les Scipions menèrent une opération combinée, Cneius sur mer et Publius par voie de terre. Ils réussirent à vaincre la flotte d'Himilcon et les troupes d'Hasdrubal. Ce dernier fut repoussé vers la Lusitanie (approximativement le Portugal actuel), mais les forces puniques conservèrent Sagonte et Carthagène.

Revenons à Rome où fut organisée une véritable « mobilisation religieuse » (R. Schilling), ce qui n'a rien d'étonnant pour l'Antiquité, surtout chez un peuple qui se prétendait le plus pieux du monde (à cette époque, tous les hommes croyaient aux dieux, mais les Romains pensaient qu'ils les honoraient davantage que les autres). Le Sénat décréta un rite extraordinaire, un *ver sacrum*, un « printemps sacré » : il promit à ses divinités de leur offrir en sacrifice tous les fruits d'une année et d'envoyer à l'aventure, hors d'Italie, tous les jeunes gens nés cette année-là. Il tint parole en 195. Pour sa part, Fabius le Temporisateur estima nécessaire d'honorer tout particulièrement deux déesses en offrant un temple à chacune d'elles, Mens, comme on l'a dit, et Vénus. Cette dernière ne présidait pas seulement aux arts érotiques, et ce n'est certainement pas cet aspect qui fut visé en ces temps dramatiques. Elle donnait également la victoire aux chefs de guerre, et c'est pourquoi elle fut toujours très honorée, par exemple par Pompée et surtout par César.

Dans ce contexte stratégique, devant l'attentisme des Italiens et des Gaulois, Hannibal avait besoin d'une grande victoire. Il se dirigea vers Cannes.

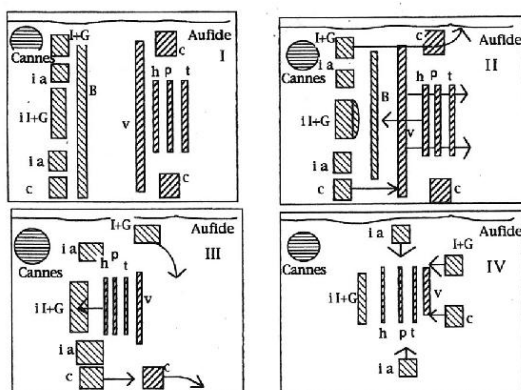
Cannes (voir document n° 11, p. 151)

La bataille de Cannes, qui eut lieu le 2 août 216 avant J.-C., reste un modèle encore étudié dans les écoles d'officiers ; elle marqua l'apogée d'Hannibal et elle manifesta de manière éclatante son génie militaire, un talent qui s'exprima dans un nouveau stratagème. Il fut aidé par la présomption du consul Varron, qui n'eut pas la sagesse d'écouter les prudents conseils de son collègue Paul-Émile (en réalité Aemilius Paulus : cette forme malheureuse est une tradition qui remonte en France à la Renaissance).

Le dispositif initial est bien connu. Au nord, se trouvait la rivière Aufide. Hannibal prit position à l'ouest, face au soleil levant. Il plaça en

avant son infanterie légère, les frondeurs baléares. La phalange d'infanterie lourde était constituée par des Ibères et des Gaulois au centre, flanqués de part et d'autre par des Africains. Pour la cavalerie, il avait mis à l'aile gauche des Ibères et des Gaulois, sous le commandement d'Hasdrubal, et les Numides, aux ordres d'Hannon, à l'aile droite (il n'avait plus le moindre éléphant). Au total, Hannibal disposait de 30 000 à 40 000 fantassins et de 10 000 cavaliers. Du côté romain, à l'est, on ne relève aucune originalité : vélites en avant, *triplex acies* derrière eux, cavalerie aux ailes. Les consuls possédaient une très forte supériorité numérique, avec un effectif extraordinaire de 80 000 hommes, où l'on ne comptait toutefois que 6 000 cavaliers, ce qui était un élément de faiblesse.

Les opérations sont ouvertes par deux mouvements simultanés. Les fantassins Ibères et Gaulois du centre punique avancent légèrement, dessinant une sorte de ventre mou offert aux légionnaires ; dans le même temps, la cavalerie romaine, à droite, est chassée par les hommes d'Hasdrubal. Suivent deux autres mouvements simultanés : la cavalerie des *socii*, à gauche, est à son tour mise en fuite par les Numides d'Hannon, et l'infanterie légionnaire se précipite vers le centre adverse. Mais les mercenaires Ibères et Gaulois résistent, et l'infanterie africaine, à gauche et à droite, effectue un quart de tour : les Romains ont des ennemis devant eux, à droite et à gauche. Quand la cavalerie numide revient, à bride abattue, les légionnaires constatent qu'ils sont complètement encerclés, enfermés dans un piège : ils ont des ennemis de tous les côtés, aucune issue possible. Le massacre peut commencer.



Document no 11. La bataille de Cannae.

- I. Le dispositif initial ne présente aucune originalité apparente ;
les mercenaires ibères et gaulois sont placés au centre.
- II. Les mercenaires ibères et gaulois s'avancent ; la cavalerie légionnaire
est mise en déroute.
- III. La cavalerie des alliés est mise en déroute. Les légionnaires avancent dans
le centre ibéro-gaulois.
- IV. L'infanterie lourde africaine s'est déplacée sur les flancs des légionnaires ;
les mercenaires ibéro-gaulois résistent. La cavalerie africaine revient
sur les arrières du dispositif romain. Le piège fonctionne.
Armée punique : **I + G** : Ibères et Gaulois (Hasdrubal),
i a : infanterie lourde africaine (Hannibal et Magon),
i I + G : infanterie ibérique et gauloise,
c : cavalerie numide (Hannon),
B : Baléares, « piquiers »
Armée romaine : Aemilius Paulus à droite, Varron à gauche,
v : vélites, **h** : hastati, **p** : principes,
t : triarii, **c** : cavalerie légionnaire, **c** : alliés, infanterie et cavalerie.

Le bilan de la bataille de Cannes est sans appel et il ne souffre pas de comparaison avec le Trasimène. Hannibal ne compta que 5 700 morts dans son camp. Du côté des Romains, les pertes furent terribles : 45 000 tués, dont le consul Aemilius, et 20 000 prisonniers. Toutefois, 15 000 hommes, avec le consul Varron, réussirent à s'échapper. On dit que Magon rapporta à Carthage 3 *modii* d'anneaux d'or (soit environ 3 m³), enlevés aux doigts des chevaliers tués au combat. C'est sans doute excessif.

Les conséquences de la bataille de Cannes ne furent pas négligeables, d'un côté comme de l'autre, du point de vue de la réorganisation : ce fut l'après-Trasimène en plus grand.

Sur le plan politique, la réaction du Sénat romain, empreinte de courage et de sang-froid, fit l'admiration de tous, jusque dans sa sévérité, et l'union sacrée se réalisa sans peine. La haute assemblée en tira un prestige durable, pendant des siècles (elle perdura sous l'empire, alors que les comices s'éteignirent). Elle remercia Varron de ne pas avoir désespéré de la République et, comme quelques personnages parlaient de quitter l'Italie, Scipion le fils sortit son glaive et menaça de tuer quiconque tenterait de désertir. Elle décida que les captifs ne seraient pas rachetés et que les soldats qui s'étaient échappés quitteraient l'Italie pour n'y revenir qu'une fois qu'ils auraient obtenu

leur pardon en prouvant leur courage dans des opérations extérieures. De toute façon, il ne fallait pas se montrer trop pessimiste : Fabius le Temporisateur veillait.

Dans le domaine militaire, les effectifs et les navires furent l'objet de soins particuliers : les Romains ne corrigeaient pas leurs faiblesses, mais ils renforçaient leurs points forts. Ils créèrent 6 nouvelles légions (30 000 hommes), une 7^e fut constituée avec des marins et 8 000 esclaves furent affranchis à condition qu'ils s'engageassent comme soldats. Le plus difficile était de financer de nouveaux navires. Dans ce but, un nouvel impôt pesa sur les riches : ils devraient créer trois sociétés de dix-neuf membres chacune, pour développer la construction navale. En cas de défaite, l'investissement était perdu. La victoire au contraire permettrait l'ouverture de nouveaux marchés et, avec le butin, un remboursement des frais engagés sans qu'il en coûtât rien au peuple romain. Ce système rappelle celui qui avait été mis en place pendant la première guerre punique, au moment de la « bataille » des îles Ægates.

Le domaine de la psychologie collective, essentiel dans une guerre, connut des hauts et des bas. Les Romains durent s'armer de détermination et de patience. Pour renforcer ces sentiments, le Sénat prit donc les mesures de rigueur énoncées plus haut. Les Italiens auraient certes aimé bénéficier de plus de liberté et de davantage de butin dans la guerre, mais la peur des légions et l'amitié entre gens de même culture l'emportèrent. Les Gaulois, sur qui Hannibal avait fondé tant d'espoir, ne bougèrent pas, ou peu : les Boïens attaquèrent les troupes du consul Lucius Postumius Albinus, et il fut vaincu.

Du côté des Carthaginois, évidemment, le moral sortit renforcé de cette victoire. Toutefois, contre toute attente, le chef punique ne mit pas le siège devant Rome. Un de ses lieutenants, Maharbal, le lui reprocha dans une apostrophe célèbre : « Tu sais vaincre, Hannibal, mais tu ne sais pas tirer profit de ta victoire. » Cet officier pensait qu'il eût été possible de prendre la Ville par surprise. Mais Hannibal n'ignorait pas que les habitants de Rome seraient habiles, que son rempart était solide et que les Carthaginois, formés à la guerre de mouvement, ne pourraient pas se convertir aisément à la guerre de position, à la poliorcétique. L'échec subi plus tôt devant Spolète lui avait montré les limites de son armée.

Le Sénat de Carthage envoya Magon, frère d'Hannibal, vers le nord-

ouest de l'Italie. Il reçut à cette occasion une double mission, soulager Hasdrubal, bloqué en Espagne, et conforter l'armée d'Italie. À cette fin, il disposait de 12 000 fantassins, 1 500 cavaliers, 20 éléphants et 1 000 talents d'argent (environ 25 tonnes).

La situation des Puniques s'améliorait aussi dans l'ouest, dans les îles. Hiéronymos, tyran de Syracuse, en partie parce qu'il avait été mal conseillé, en partie parce qu'il s'était trompé sur la situation, rompit avec la prudence de son père et fit alliance avec Carthage qui, pour l'encourager, envoya des flottes vers Syracuse et vers Lilybée (Marsala). La Sardaigne donna aussi des espoirs aux Carthaginois, quand éclata la révolte d'Ampsicora, du nom de son instigateur, un habitant de l'île. Il reçut des renforts commandés par Hasdrubal le Chauve.

Enfin, à l'est, le roi de Macédoine, Philippe V, négociait avec Hannibal. Un traité d'alliance fut conclu, dont les Romains eurent connaissance quand le navire transportant les ambassadeurs fut intercepté par une de leurs croisières. La première guerre de Macédoine dura de 215 à 205.

Dans le sud de l'Italie, Hannibal se créa un domaine analogue à celui que son père avait fondé autour du Guadalquivir. En 212, il avait reconstitué à son profit l'État de Pyrrhus, après la prise de Tarente ; cette ville lui fut livrée par des jeunes gens ennemis de Rome. Sans doute pour permettre à ses troupes de se reposer, et pour les récompenser, il leur offrit dans l'hiver qui suivit la bataille de Cannes « les délices de Capoue ». Il ne faut pas trop fantasmer sur ce séjour qui a été très utilisé par les moralistes : les plaisirs, ont-ils voulu dire, amollissent même les hommes les plus virils ; il faut donc les éviter. En fait, ce sont les donneurs de leçons que les historiens ont intérêt à éviter, car même les militaires actuels ont établi des sortes de sas de décompression analogues pour les combattants qui reviennent d'opérations très dures.

Quoi qu'il en soit, Rome était encerclée.

LES RÉACTIONS DE ROME

Encerclée, Rome réagit dans tous les secteurs. De 214 à 206, l'Italie

put aligner en permanence de 20 à 25 légions et lancer plusieurs flottes. Cet effort de guerre entraîna une révolution monétaire qui eut lieu entre 213 et 211, avec la création du denier, qui valait 476 scrupules (le scrupule des Romains était léger : 1,137 g) et comportait des subdivisions ($1/2$ et $1/4$). Cet événement intéresse aussi, de manière évidente, l'histoire économique. Mais c'est dans le domaine stratégique que les interventions furent les plus spectaculaires. Trois armées furent constituées pour grignoter le domaine des Carthaginois.

Ce fut l'occasion pour Claudius Marcellus de paraître sur le devant de la scène. Il reçut l'ordre de s'installer à Caudium (Montesarchio) avec la mission de reprendre le Samnium. Ce jeune noble a séduit Plutarque, qui lui a consacré une de ses *Vies parallèles*. Il cumulait les qualités, le courage, l'intelligence (prouvée par ses stratagèmes), l'humanité à l'égard de ses soldats et l'amour de la culture ; après avoir pris Syracuse, il fit expédier à Rome les statues et les tableaux qui constituaient le butin. Il remporta une victoire, modeste il est vrai, aux dépens d'Hannibal. Sempronius Gracchus, pour sa part, fut envoyé avec des troupes dans le sud du Latium, à Sinuessa. Lui aussi remporta une victoire, mais sur les Campaniens. Et Fabius prit ses quartiers à Cales (Calvi Risorta). Les Romains ne pouvaient pas ravitailler Casilinum (vers Capoue), assiégée par les Puniques ; pour aider les habitants, ils jetèrent des noix en amont, dans les eaux du Vulturne, le fleuve qui arrose la ville – c'était un stratagème de logistique. Une mauvaise nouvelle supplémentaire leur fut apportée quand ils apprirent que le consul Lucius Postumius avait été tué et son armée vaincue.

À l'ouest, la situation fut rétablie en faveur de Rome. Titus Manlius Torquatus, ayant été désigné comme gouverneur de l'île, vainquit les insurgés sardes et leurs alliés puniques. Ce succès fut éclipsé par les événements de Sicile, Hiéronymos ayant été assassiné par les notables de la ville, qui firent appel à Rome. Marcellus fut envoyé sur ce terrain d'opérations et il dressa contre lui une bonne partie de la population ; cet échec prouve que les héros de Plutarque n'étaient pas sans faiblesses. Himilcon débarqua près du mont Eryx, à Herakleia (Eraclea Minoa) avec 25 000 fantassins, 3 000 cavaliers et 12 éléphants. Il s'empara d'Agrigente, puis il fut repoussé en 213 par Marcellus.

Le grand exploit du Romain, en cette même année 213, eut pour théâtre Syracuse, qu'il assiégea. La ville bénéficiait de l'aide d'un grand

savant, l'illustre Archimède, qui sut rendre plus performantes ses balistes. Il aurait inventé pour l'occasion des miroirs capables d'incendier les navires ennemis et une grue pour les soulever et les briser en les laissant tomber de haut. Des scientifiques que nous avons consultés ont avoué un grand respect pour le principe d'Archimède et un tout aussi grand scepticisme quant à l'existence de ces machines.

Marcellus multiplia les stratagèmes et il mit au point des sambuques. Le mot désigne la harpe et, par métaphore, une échelle au sommet de laquelle se trouvait une plate-forme ; elle facilitait l'escalade d'un mur. Carthage envoya Bomilcar avec 155 navires afin de secourir les assiégés. Mais, voyant les bateaux romains, il prit la fuite sans rien tenter. Les légionnaires réussirent d'abord à prendre pied dans le quartier des Épipoles. Marcellus avait recouru à un stratagème, preuve de son intelligence, comme on l'a dit, et pas du tout d'une perfidie romaine qu'aucun texte ne rapporte. Ayant appris que les Syracusains célébraient la fête d'Artémis par des beuveries, il attendit qu'ils soient tous ivres pour donner l'assaut. Puis le site de l'Euryale se rendit. Ensuite, l'île d'Ortygie dut être prise par la force, et enfin l'Achradine capitula. En 211, les Romains avaient gagné et Marcellus reçut les honneurs de l'ovation. Archimède était mort d'étourderie. Le général romain avait ordonné qu'on l'épargnât ; un soldat lui demanda son identité et le tua quand le savant le rabroua et lui ordonna de ne pas le déranger.

En 210, toute la Sicile était romaine.

À l'est aussi, la situation s'améliorait, parce que le roi de Macédoine, à son tour, était encerclé, à l'ouest par les légions, au nord par les Dardaniens et les Thraces, au sud par les Achéens d'Aratos et par les Étoliens (le traité avec ces derniers fut ratifié par les comices en 209) ; ils furent rejoints par les Éléens, les Messéniens et les Spartiates. Enfin, une autre menace pour la Macédoine arriva de l'est, quand Attale, roi de Pergame, entra dans l'alliance romaine.

Et ce n'est pas tout. Les Romains l'emportaient dans la péninsule Ibérique, où les deux Scipions vainquirent les Carthaginois à Castrum Album et à Munda en 214 ; en 212, ils prirent Sagonte, ce qui provoqua une contre-offensive ennemie, sans trop de conséquences.

Lentement mais sûrement, les Romains préparaient une indispensable nouvelle étape, la guerre en Afrique. Ils firent alliance avec Syphax, roi des Masaesyles, les Maures occidentaux, contre

Carthage. Mais leur nouvel ami fut vaincu par Gaia, roi des Massyles, les Maures orientaux.

LA RECONQUÊTE DE L'ITALIE

S'ils acceptaient pour l'essentiel la stratégie de Fabius le Temporisateur, les généraux romains se montraient de plus en plus hardis, avec toutefois une sage prudence, attaquant ses lieutenants plutôt qu'Hannibal lui-même, pratiquant le grignotage du domaine punique en Italie. C'est ainsi qu'Hannon fut vaincu par Tiberius Sempronius Gracchus près de Bénévent, et ensuite par Cneius Fulvius et Appius Claudius, puis que Marcellus l'emporta sur Hannibal lui-même à Numistron. Toutefois, aucune de ces rencontres ne peut être assimilée, même de loin, à une bataille décisive.

Capoue et Tarente furent reprises. Les consuls Quintus Fulvius et Appius Claudius obtinrent la capitulation de Capoue en 211. Une partie des sénateurs locaux choisit le poison et les autres furent condamnés à mort. Une lettre du Sénat romain recommanda qu'ils fussent graciés, mais Fulvius la cacha et il fit exécuter les prisonniers. Deux ans plus tard, en 209, Fabius reprit Tarente. Le pillage de la ville rapporta un butin fabuleux.

Hannibal, qui ne restait pas inactif, ne connut pas que des revers. Il vainquit et tua le centurion Contentius Penula, et il l'emporta sur Cneius Fulvius à Herdonée. Il eut surtout le bonheur d'apprendre la mort de Marcellus. Le Romain avait voulu observer des positions puniques depuis une hauteur. Des cavaliers numides lui coupèrent le chemin du retour et il fut tué dans la rencontre. Hannibal, qui l'estimait, lui rendit hommage.

Un des exploits les plus célèbres du chef punique fut son raid sur Rome en 211. On a souvent dit qu'il cherchait à faire lever le siège de Capoue. Peut-être. Pour le reste, les sources sont contradictoires, ce que les modernes n'ont pas vu. Elles disent d'un côté qu'il était accompagné par 3 000 cavaliers, et d'un autre qu'il cherchait une rencontre en plaine. Avec si peu d'hommes, et surtout sans infanterie lourde, il n'avait rien à espérer, quel qu'ait été son génie. Il aurait donc offert la

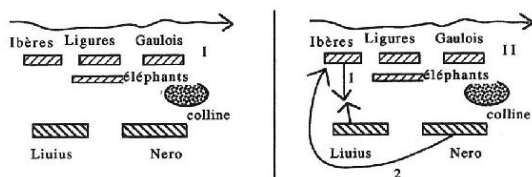
bataille trois jours de suite ; à chaque fois, Jupiter aurait manifesté son désaccord en provoquant un orage. Ce qui est assuré, c'est qu'il se présenta à la porte Capène, suscitant un mouvement de panique : « Hannibal est aux portes ! ». On le voyait partout. La réalité est qu'il se borna à contempler la Ville, qu'il savait imprenable ; et il partit. Il ne pouvait qu'attendre des renforts improbables pour desserrer un étau qui l'étranglait lentement et sûrement.

LE MÉTAURE

Hasdrubal, frère d'Hannibal, avait échappé aux Scipions ; il renouvela l'odyssée de 218 et il arriva dans la plaine du Pô en 207. Il commandait une armée de 48 000 fantassins, 8 000 cavaliers et 15 éléphants. Il ne réussit pas à prendre Plaisance et il se rendit en Ombrie pour renforcer son frère. Mais le messager porteur de la demande de rendez-vous fut intercepté : les Romains savaient, pas Hannibal.

Les consuls, Marcus Livius et Claudius Nero, disposaient de 6 légions, soit 30 000 hommes. Les ennemis s'affrontèrent au sud du fleuve Métaure, contre lequel était adossée l'armée punique. Hasdrubal avait placé les Ibères à droite, les Ligures au centre, les Gaulois à gauche et les éléphants en avant. Marcus Livius occupait la gauche et Claudius Nero la droite ; mais ce dernier était caché des Gaulois par une colline. Pendant que Marcus Livius attaquait droit devant lui, Claudius Nero, profitant de ce qu'il échappait à la vue des Gaulois, fit un grand mouvement tournant ; c'était audacieux, dangereux même. Si les Gaulois avaient chargé à ce moment précis, ils auraient détruit l'armée romaine : les hommes de Claudius auraient été attaqués de dos, et les soldats de Livius par le flanc droit. Mais les Ibères, assaillis de deux côtés à la fois, prirent la fuite, entraînant avec eux toute l'armée punique. Les Romains avaient perdu 2 000 hommes, leurs ennemis 10 000, au nombre desquels figurait Hasdrubal. Claudius Nero fit décapiter le vaincu et il envoya sa tête à Hannibal : c'était un élément de guerre psychologique ; le chef ennemi apprenait à la fois que son service de renseignement était mauvais, que ses renforts étaient anéantis et que son frère avait été tué. Les légionnaires massacrèrent

tous les Gaulois pris dans le camp et tous les Carthaginois, sauf quelques chefs dont ils espéraient tirer une rançon. Ils trouvèrent 300 talents de métal précieux (près de 8 tonnes).



Document no 12. La bataille du Métaure.

- I. Les généraux, pour le dispositif initial, ne semblent pas avoir pris en compte une colline qui sépare Nero des Gaulois.
- II. Ne pouvant pas intervenir, Nero tente un contournement des positions alliées ; il prend par le flanc l'ennemi qui ne l'attend pas et s'enfuit.

Durant l'hiver 207-206, Hannibal ne contrôlait plus qu'un petit domaine en Italie du sud, autour de Crotone. Une nouvelle fois, il faillit recevoir des renforts. En 206, Magon débarqua à Savone. Il était accompagné par 12 000 fantassins et 3 000 cavaliers ; puis il reçut 6 000 fantassins, quelques centaines de cavaliers et 7 éléphants. Il avait en outre beaucoup d'argent et le droit de recruter des mercenaires. Mais, face aux énormes effectifs des légionnaires, c'était trop peu, et il ne put rejoindre Hannibal. En 203, il fut vaincu. Il chercha son salut dans la fuite et il trouva la mort.

La situation de la Macédoine n'était guère meilleure. Philippe V fut vaincu à Apollonia, mais l'alliance des Acarnaniens le sauva provisoirement et elle relança la guerre. Les accords déjà mentionnés passés avec les Étolien et Pergame renforcèrent le camp romain. Attale fit subir une nouvelle défaite au roi de Macédoine, qui dut se résoudre, en 205, à la paix de Phœnice ; elle mettait un terme à la première guerre de Macédoine.

SCIPION DANS LA PÉNINSULE IBÉRIQUE

Dans la péninsule Ibérique, Rome essuya pourtant un grave échec : les deux Scipions furent vaincus et tués. Un chevalier romain, Lucius

Marcus, sut faire mieux que limiter les conséquences de ce désastre. Il aurait même, si l'on en croit les sources, anéanti une armée punique, tuant 37 000 ennemis et en capturant 30 800, ce qui nous paraît beaucoup.

Scipion le fils prit la succession de ses parents défunts. Il était né en 236 ou 235 dans une famille patricienne et, très jeune, il avait affronté les soldats d'Hannibal, au Tessin, à la Trébie et à Cannes. Doux pour les autres et dur pour lui-même, il était cultivé, c'est-à-dire hellénisé, intelligent, courageux et ambitieux. Il plaisait à tous, au Sénat, au peuple de Rome et à ses soldats, ne suscitant que les inévitables jalousies, médiocres au demeurant. Il avait soigneusement étudié la tactique d'Hannibal et il se préparait à l'affronter.

Carthagène

Dès qu'il reçut son commandement, Scipion organisa la prise de la capitale punique, Carthagène, par une opération combinée, prolongée par un stratagème. Il accompagnait en personne l'armée de terre, 25 000 fantassins et 2 500 cavaliers ; son ami Laelius, qui a inspiré Cicéron, assurait la logistique avec la flotte. Arrivé devant la ville, il l'attaqua sur trois points à la fois, mais il fit porter son principal effort sur le nord, un endroit où il n'était pas attendu, parce qu'une lagune gênait la progression. Entrés dans la place, les légionnaires tuèrent tout ce qui y vivait, même les chiens qui furent coupés en deux. La victoire rapporta du blé, des armes et de l'argent. Trois cents otages Ibères furent libérés : c'était une mesure diplomatique. Le général chercha à rencontrer trois rois, Édicon, Mandonius et Indibilis ; il vit que ce dernier n'aimait pas les Romains.

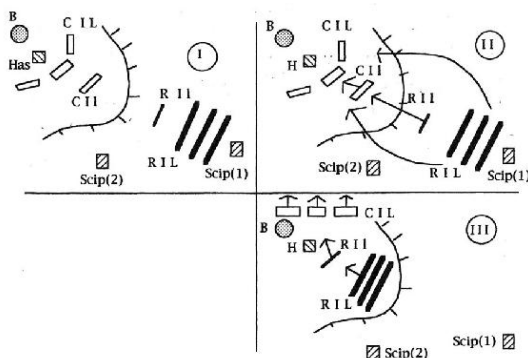
Baecula (voir document n. 13, p. 160)

Scipion attaqua ensuite le gros de l'armée ennemie, qu'il rencontra à Baecula (Bailen, où capitula le général français Dupont, bien des siècles plus tard). Hasdrubal avait occupé une terrasse, ce qui lui donnait l'avantage de la position. Il avait prévu de placer banalement son infanterie légère devant l'infanterie lourde, divisée en deux ailes et un centre. De manière tout aussi banale, Scipion avait mis les vélites

devant les trois lignes de légionnaires. L'astuce fut de ne pas laisser à Hasdrubal le temps de disposer toutes ses unités sur le terrain. Les vélites reçurent l'ordre d'escalader la pente sans délai ; ils bousculèrent les Carthaginois, cependant que les légionnaires attaquaient les ailes des ennemis par un mouvement en tenaille. Hasdrubal préféra faire retraite : il perdait la position mais il sauvait son armée.

Ilipa (voir document n° 14, p. 161)

Puis Scipion marcha sur Ilipa (peut-être Alcalá del Río). Magon, autre frère d'Hannibal, rassembla tous les hommes qu'il put trouver. Pour cette bataille, qui eut lieu en 206, Scipion innova de deux manières, par le recours à un stratagème et par un dispositif en cohortes. Chaque matin, le Carthaginois offrait la bataille. Scipion mettait ses troupes en place de plus en plus tard et, quand il décida d'attaquer, ce fut tôt le matin, pour bénéficier d'un effet de surprise, élément de guerre psychologique. Il avait réparti ses hommes en cohortes, groupements de trois manipules ou six centuries, isolées les unes des autres pour conserver le plus possible de souplesse. Il mit ses vélites devant son dispositif et la cavalerie aux ailes. Dans le corps de bataille, il plaça les Ibères au centre, et il les flanqua par des légionnaires. Magon, en hâte, mit les Africains au centre, les Ibères à droite et à gauche, pour qu'ils n'aient pas à affronter leurs frères, les éléphants en avant et la cavalerie aux deux ailes.



Document n° 13. La bataille de Baecula.

- I. Hasdrubal possède l'avantage de la position.
- II. Les hommes de Scipion escaladent les pentes.

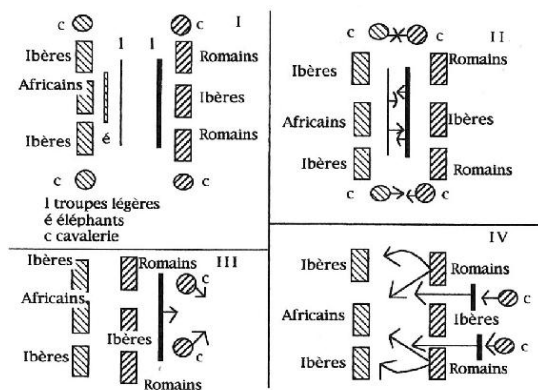
III. Hasdrubal préfère la fuite.

B : Baecula, **Has** : camp d'Hasdrubal, **C I L** : infanterie lourde d'Hasdrubal,
C I I : infanterie légère d'Hasdrubal,
R I I : infanterie légère de Scipion,
R I L : infanterie lourde de Scipion,
Scip (1) : camp de Scipion (Scullard),
Scip (2) : camp de Scipion (Veith).

Le premier contact tourna à l'avantage des Romains, aussi bien pour la cavalerie que pour l'infanterie légère qui se replia très vite derrière les fantassins lourds. Puis tous les Romains attaquèrent presque ensemble, le centre marquant un léger retard, les ailes progressant plus vite. C'était, inversée, la tactique de Cannes. Scipion se conduisait comme un très bon élève d'Hannibal, et il remporta la victoire. Il perdit 800 soldats, Magon 15 000. Un orage miséricordieux arrêta les combats, limitant les pertes du camp carthaginois.

Après sa victoire, Scipion put concrétiser une alliance avec le Numide Massinissa, qui ne régnait pas encore sur tout son pays. Il détruisit Iliturgi, assiégea Astapa et combattit Indibilis.

En 206, la péninsule Ibérique était romaine.



Document no 14. La bataille d'Ilipe.

I. Le dispositif initial montre que les généraux n'avaient pas voulu opposer des Ibères à d'autres Ibères. L'armée romaine avait été renforcée sur ses ailes.

II. Le premier engagement oppose les infanteries légères et les cavaliers.

Il tourne à l'avantage de Rome.

III. Vélites et cavaliers se replient derrière les légionnaires.

IV. Les vélites, les cavaliers et les ailes des Romains passent à l'offensive.

SCIPION EN AFRIQUE

Scipion reçut les honneurs du triomphe. Auréolé de ses succès, il présenta sa candidature au consulat pour 205, contre Fabius le Temporisateur, et il fut élu. Il avait prôné la guerre en Afrique pour y attirer Hannibal ; son concurrent avait déclaré qu'il valait mieux vaincre l'ennemi d'abord en Italie.

Utique

Scipion prépara son armée à Lilybée : rassemblement des effectifs, exercice et logistique. En 204, il réussit une opération de transport de troupes, de matériels et de vivres, puis un débarquement au cap Bon, sans rencontrer d'opposition. De là, il se rendit à Utique, au nord de Carthage, où Massinissa vint le rejoindre. Le chef des Carthaginois, Hasdrubal, avait obtenu l'alliance d'un autre Numide, Syphax, et, pour consolider cette entente, il lui avait donné en mariage sa fille, la belle Sophonisbe, que Corneille et Voltaire ont contribué à immortaliser.

Hasdrubal disposait de 30 000 fantassins et 3 000 cavaliers, et Syphax lui apportait 50 000 fantassins et 10 000 cavaliers, ce qui faisait une armée considérable. La situation était l'inverse de Cannes : cette fois, c'étaient les Puniques qui misaient sur le nombre. En bon élève d'Hannibal, Scipion trouva un nouveau stratagème : de nuit, il fit incendier les huttes des hommes de Syphax, qui furent tués en tentant de les évacuer.

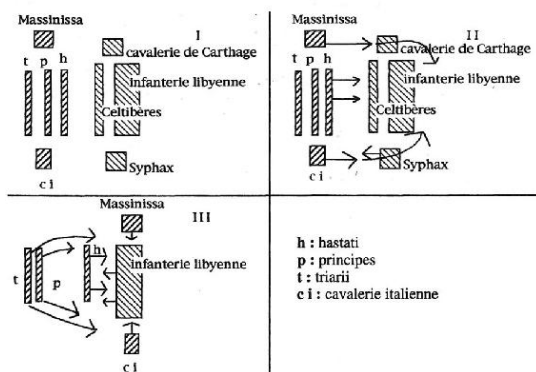
Les Grandes Plaines (voir document n° 15, p. 163)

Les ennemis quittèrent Utique pour se rendre au lieu-dit Les Grandes Plaines, Campi Magni (La Dakla, vers Béja), où ils se rencontrèrent en 203. Le dispositif initial ne présentait aucune originalité. Du côté punique, l'infanterie africaine (libyenne) formait une phalange précédée par les Celtibères. La cavalerie de Carthage était placée à droite, et les Numides de Syphax à gauche. Du côté romain, la *triplex acies* était encadrée par les cavaliers italiens à droite et Massinissa à gauche ; de cette façon, les Numides ne devaient pas

s'affronter. Scipion innova une fois de plus. En un premier temps, il lança simultanément ses cavaliers et sa première ligne, les hastats. De l'autre côté, seuls les hommes de Syphax s'étaient avancés. Très rapidement, les unités puniques reculèrent. À ce moment, elles furent prises dans un étau : les hastats les bloquaient de face, les cavaliers, les princes et les triaires les attaquaient sur les côtés. Scipion avait remporté une nouvelle victoire.

Ici prit place une histoire très connue et très romantique, qui intéresse aussi la diplomatie en temps de guerre. Dès qu'il vit Sophonisbe, l'épouse carthaginoise de Syphax, qui venait d'être fait prisonnier, Massinissa en tomba follement amoureux et, pendant que son mari couvert de chaînes prenait le chemin de Rome, il lui proposa de l'épouser. Craignant pour la solidité de l'alliance numide, Scipion condamna fermement cette idylle. Ayant tout pesé, Massinissa envoya à la dame, comme cadeau de noces, une coupe de poison. Elle le but d'un trait.

Rassuré sur la situation politique et militaire, Scipion se dirigea vers Tunis où se trouvait une forteresse, dont il s'empara sans difficulté. Le Sénat de Carthage jugea alors qu'il était indispensable de rappeler Hannibal, qui quitta l'Italie, vint en Afrique et se dirigea vers Zama.



Document no 15. La bataille des Grandes Plaines.

I. Le dispositif initial ne manifeste aucune originalité.

II. Les cavaliers au service de Rome réussissent à bousculer leurs vis-à-vis.

III. L'infanterie de Carthage est assaillie à la fois de face et sur ses flancs :
c'est la défaite.

Zama (voir document n° 16, p. 165)

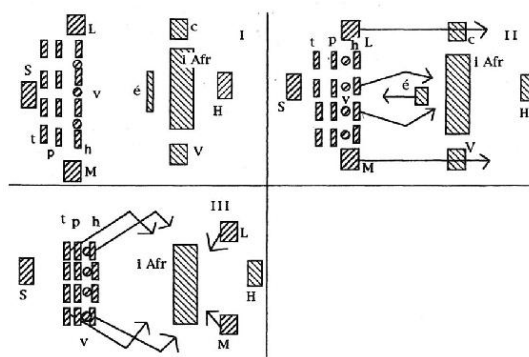
Le site de cette rencontre, après de nombreuses discussions, semble pouvoir être fixé à Jama, près du Kef. Face à face, Scipion et Hannibal, les deux plus grands capitaines de l'époque, savaient que ce serait une bataille décisive. Hannibal envoya trois espions dans le camp romain. Ils furent identifiés et arrêtés. Scipion leur fit visiter son camp et il les renvoya. C'était une opération de guerre psychologique : l'ordonnancement des installations prouvait une grande maîtrise dans l'art de la guerre, et la libération des prisonniers n'était possible que par une solide assurance sur l'issue des combats. Scipion savait qu'il était le plus fort. Hannibal proposa des négociations et les deux hommes se trouvèrent face à face. Il acceptait la perte de la péninsule Ibérique (déjà aux mains des Romains), il refusait le tribut et il demandait une déclaration affirmant une double responsabilité, des Carthaginois et des Romains, dans le déclenchement de la guerre (c'était quelque peu injuste). Scipion refusa poliment.

La bataille eut lieu en 202, sans doute le 29 octobre. Hannibal avait à sa disposition 50 000 hommes, avec peu de cavaliers, pour l'essentiel les Numides du successeur de Syphax, Vermina, et 80 éléphants. Il organisa un dispositif sur quatre lignes, en vue d'une attaque frontale : il mit les éléphants à l'avant, derrière eux les mercenaires celtes, ligures et maures, puis les Puniques et les Macédoniens, et enfin les vétérans, Carthaginois et Italiens ; les cavaliers étaient rares, Carthaginois à droite, Numides à gauche. Le camp de bataille était placé juste derrière les troupes. Une fois de plus, Scipion innova en organisant son dispositif initial. Les trois rangs de légionnaires furent mis en colonnes, avec des couloirs entre eux, pour y laisser passer les pachydermes. Pour masquer cette organisation, les espaces de la première ligne furent comblés par les vélites. Les cavaliers de Laelius étaient à gauche, de Massinissa à droite, et le camp de bataille à l'arrière, comme il était normal. Scipion ne disposait que de 25 000 hommes, mais avec deux avantages : ses fantassins, des vaincus de Cannes pour la plupart, avaient soif de vengeance, et ils savaient qu'ils ne pourraient pas retourner dans leur patrie en cas de défaite ; Massinissa lui avait fourni une abondante cavalerie.

Les éléphants engagèrent la rencontre, mais leur charge tomba dans le vide : les vélites se replièrent derrière les hastats, leur ouvrant le

passage. Puis la cavalerie des Romains et leur première ligne chargèrent ensemble. La cavalerie d'Hannibal prit la fuite et les fantassins de l'avant se replièrent sur ceux qui les suivaient immédiatement ; ces derniers les repoussèrent, ce qui provoqua un pugilat entre soldats du même camp. À ce moment, la totalité des troupes de Scipion donna l'assaut ; Hannibal essaya de contrer ce mouvement en plaçant aux ailes les restes de son infanterie. Trop tard : la cavalerie des Romains revenait, fermant le piège. Hannibal, qui a été comparé par G. Brizzi au Napoléon de Waterloo, laissa sur le terrain 25 000 morts et 8 500 prisonniers. On compta 2 500 morts dans le camp de Scipion.

Conformément aux traditions romaines, Scipion proposa un armistice, qui était en fait une première rédaction du traité à venir. Carthage prenait plusieurs engagements : livrer les déserteurs et les transfuges (promis à la mort) ; donner tous ses éléphants et ses navires de guerre, sauf 10 ; payer une indemnité de 1 000 talents (25 tonnes d'argent) pour l'armistice et de 50 000 talents (1 500 tonnes) pour le traité, mais sur cinquante ans ; évacuer les territoires situés « à l'ouest des fosses puniques » ; rendre à Massinissa ses terres et celles qui avaient appartenu à ses ancêtres (cette clause était très vicieuse, car ces domaines n'étaient pas définis) ; ne pas embaucher de mercenaires gaulois ni ligures ; ne pas faire de guerre sans l'accord de Rome (contrainte dangereuse en cas de conflit avec Massinissa) ; remettre des otages (100 ou 150 ?) en garantie. Le traité définitif fut conclu en 201. Cependant, les questions territoriales n'obsédaient pas le Sénat, qui attendit 197 pour créer officiellement les deux provinces d'Espagne.

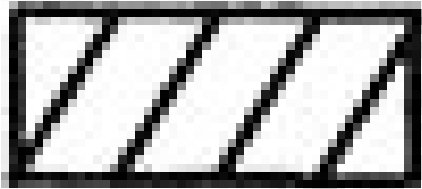


Document n° 16. La bataille de Zama.

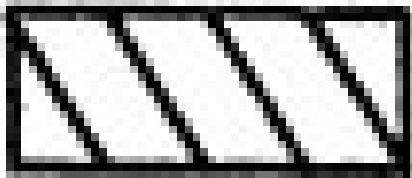
- I. Remarquer, dans le dispositif initial, la répartition des légionnaires (en colonnes) et des vélites (entre les files de légionnaires).

II. À l'échec des éléphants d'Hannibal répondent le succès des cavaliers romains et l'offensive des hastats.

III. L'infanterie d'Hannibal est prise au piège, encerclée par les fantassins adverses et par la cavalerie qui est revenue après avoir chassé les forces qui lui étaient opposées.



Romains : **S** : camp de Scipion, **L** : cavalerie de Laelius, **t** : triarii, **p** : principes, **h** : hastati, **M** : cavalerie de Massinissa, **v** : vélites



Puniques : **é** : éléphants, **c** : cavalerie carthaginoise, **i Afr** : infanterie de Carthage, **V** : cavalerie de Vermina, **H** : camp d'Hannibal

Scipion fit un retour triomphal dans la Ville, et il fut surnommé « l'Africain ». Montesquieu tira un enseignement de cette guerre : « Les Romains ne firent jamais la paix que vainqueurs. »

Conclusion

À partir de 201, aucun État méditerranéen ne put rivaliser avec Rome, et ce fut alors qu'un sénateur prononça un discours très patriotique, sur un thème tout aussi patriotique : « Dorénavant, dit-il en conclusion, tous les peuples obéissent aux Romains. » Et Caton l'Ancien d'ajouter : « Et tous les Romains obéissent à leur femme. »

CONCLUSION DE LA DEUXIÈME PARTIE

Entre 264 et 201 avant J.-C., l'équilibre des pays riverains de la Méditerranée a changé. Et tout est venu de Rome, car la deuxième guerre punique, même si elle a été provoquée par Hannibal, aurait de toute façon fini par éclater. L'État romain est sorti d'Italie, après avoir conquis la péninsule, et aussi après l'avoir associée à ses entreprises. Mais les sénateurs n'ont pas compris que les soldats qui y étaient recrutés souhaitaient un vrai partage des bénéfices, du butin. Ce mécontentement, de toute façon, c'est une autre histoire ; nous y reviendrons. Dans l'immédiat, ils ont créé des provinces territoriales (ce mot signifiait simplement « mission » à l'origine), en premier lieu la Sicile et la Sardaigne (avec la Corse).

Si la stratégie de Rome (ou plutôt son empirisme, une absence de vraie stratégie) s'est exercée en premier lieu vers le sud, vers les îles proches, elle a conduit le Sénat à engager des troupes également vers le nord. Puis la deuxième guerre punique a marqué un profond changement. Une nouvelle fois, Rome a failli disparaître. Et l'on songe alors au destin de l'Assyrie, qui a fini par succomber sous une réaction générale contre ses entreprises cruelles. Et, une nouvelle fois, grâce à une politique habile à l'égard de ses alliés, Rome est sortie grandie des épreuves.

La deuxième guerre punique a donné au Sénat le contrôle de tout le bassin occidental de la Méditerranée ; mais contrôle ne signifie pas annexion. Elle a aussi engagé les légions dans de plus vastes entreprises. Elles se sont battues dans la plaine du Pô, en Gaule (peu, il est vrai), en Espagne, en Afrique et dans les Balkans ; les ambassadeurs

de Rome sont allés jusqu'en Asie, à la cour du roi de Pergame. Devenus gendarmes du monde méditerranéen, les légionnaires avaient un programme chargé, mais sans contraintes de temps : ils pouvaient avancer avec lenteur vers deux objectifs, annexer les territoires sous protectorat et leur ajouter de nouvelles provinces. Les directions et la chronologie dépendirent totalement des circonstances. Rome ne cherchait à dominer ni le temps, ni l'espace.

Troisième partie

LES GUERRES TOUS AZIMUTS

(200-63 avant J.-C.)

INTRODUCTION

DE LA TROISIÈME PARTIE

Après la conclusion du traité de paix avec Carthage, à l'issue de la deuxième guerre punique, Rome occupa une position éminente tout autour de la Méditerranée : le Sénat devint une sorte de « cour de justice internationale », disposant de gendarmes très efficaces, les légionnaires.

Cette toute-puissance n'impressionnait pourtant pas tous les États, ni l'ensemble des peuples voisins, et le nombre de guerres s'accrut sans cesse, provoquées par des hommes qui redoutaient d'être dominés, ou par les conquérants, qui dirigeaient leurs assauts tantôt vers l'est, tantôt vers l'ouest, mouvements qui aboutirent à la création d'un « empire mondial » (G. Brizzi). Cette expansion était devenue possible grâce à la politique de citoyenneté de Rome et à la démographie de l'Italie. Le Sénat, disposant d'assez de recrues potentielles pour former dix armées, pouvait mener plusieurs guerres à la fois, ce qui devint une nécessité quand les guerres civiles s'ajoutaient aux guerres extérieures. Il est d'ailleurs remarquable que les premières n'ont en rien ralenti les secondes.

Mais les combats entre citoyens suscitaient un fort rejet, et de nombreuses anecdotes en décrivaient l'horreur : le père tué par son fils, le soldat demandant une récompense pour avoir exécuté son frère, etc. Ces abominations appelaient une explication, à défaut d'une justification. Les anciens y voyaient une conséquence du déclin d'une morale traditionnelle en partie fantasmée, l'apparition d'un nouveau monde où l'individu l'emportait sur la collectivité, la cité ; à notre avis, ils n'avaient pas forcément tort. Les modernes, qui n'ont pas

nécessairement raison, disent que les victoires remportées sur les barbares procuraient un important butin, qui favorisait l'essor des ambitions individuelles : ce fut « la vengeance posthume d'Hannibal » (A. Toynbee).

Chapitre premier

LES GUERRES AU NORD

(200-milieu du II^e siècle avant J.-
C.)

La première moitié du II^e siècle avant notre ère vit de nombreuses guerres, qui se sont toutes déroulées dans des régions situées au nord de la Méditerranée, dans l'ouest de l'Anatolie, dans les Balkans, au nord de l'Italie (dans la plaine du Pô), et dans la péninsule Ibérique. Elles permirent l'affrontement de la légion et de la phalange, chacune avec ses troupes auxiliaires.

LA DEUXIÈME GUERRE DE MACÉDOINE

L'avant-guerre

Il ne fallut pas plus de cinq ans à Philippe V... et aux Romains pour faire éclater un nouveau conflit. Pourtant, le souvenir de la première guerre de Macédoine restait vivace. La plupart des manuels, quand ils l'abordent, en font porter la responsabilité sur les Athéniens, par tradition ennemis de la Macédoine, et qui intriguaient beaucoup depuis la paix de Phœnice. C'est une erreur : certes, ils s'agitaient avec énergie, mais leur cité était devenue une puissance secondaire.

C'est ailleurs qu'il faut chercher, dans les relations entre Rome et la

Macédoine. Et le philhellénisme des barbares italiens n'empêchait pas le développement d'une rivalité politique, exacerbée par la croissance de leur force et par l'affaiblissement concomitant des Grecs. Pourtant, Philippe V espérait non seulement arrêter l'expansion de ses rivaux, mais encore les expulser des Balkans. Ses adversaires, à l'opposé, cherchaient à étendre leur influence et leur domination. C'était la parfaite illustration de l'hégémonisme à la Thucydide.

Avant de déclencher les hostilités, chacun s'assura des alliances. L'étude des forces en présence montre un déséquilibre dont Philippe V n'eut sans doute pas conscience. En Méditerranée orientale, on distinguait quatre puissances majeures, quatre royaumes de type hellénistique, pourvus d'armées fondées sur la phalange : la Macédoine, la Syrie, l'Égypte et, dernière-née, Pergame. Les autres États peuvent être classés en puissances moyennes (Rhodes notamment) et mineures (Sparte, Athènes, etc., malgré leur prestige hérité de l'histoire).

Depuis 201, Rome pouvait compter sur l'appui d'Attale, roi de Pergame, alliance qui, par rétorsion, avait provoqué l'invasion de la Carie par Philippe V. Rhodes également s'était rangée dans ce camp. Les Athéniens aussi décidèrent de les rejoindre et, au printemps 200, ils envoyèrent au Sénat une ambassade commune avec l'Égypte. Le même choix fut opéré en 199 par les Étolien et en 198 par la ligue Achéenne, qui était dirigée par Philopœmen, le dernier des Grecs à en croire Polybe et Plutarque.

Philippe V, pour sa part, s'appuyait sur la Syrie du roi Antiochus, puissance avec laquelle il avait conclu un accord à la fin de 202. Mais elle était bien loin, ce qui était un avantage et un inconvénient : les projets de conquête ne pouvaient pas se recouper, donc pas de risque de concurrence ; cependant l'aide serait longue à arriver. En revanche, il avait pu imposer son autorité à des voisins, les Thraces et les Illyriens. Enfin, remplis d'une haine ancienne envers les Athéniens, et sous l'autorité de leur tyran, Nabis, les Spartiates avaient rejoint ce camp. Mais ce chef de cité changea de politique en 198, sous l'influence d'un grand homme, Titus Quinctius Flaminius (parfois appelé à tort Flaminius). Toutefois, la défection de ce partenaire mineur ne modifiait pas beaucoup les équilibres militaires.

Au printemps 200, le Sénat envoya une ambassade en Orient pour étudier sur place la situation et y mesurer les équilibres. À partir de ce moment, il multiplia les commissions de ce genre, qui comptaient en

général dix personnages.

Restait à trouver un prétexte. Les Athéniens le fournirent en condamnant à mort, pour un motif futile, deux Acarnaniens. La patrie des victimes fit appel à Philippe V qui assiégea Athènes. Et cette cité fit appel à ses protecteurs. C'était encore l'an 200 quand Rome déclara la guerre à la Macédoine.

Cynoscéphales (voir document n. 17, p. 176)

Le règlement de l'affaire fut confié au consul de 200, Sulpicius Galba, qui ne régla rien du tout. En 198, Titus Quinctius Flamininus, son successeur, remporta une petite victoire aux frontières de l'Épire ; elle lui ouvrit les portes de la Thessalie, une des terres du roi, qu'il put ravager à son aise. Dans le même temps, son frère remportait une bataille navale qui lui permit de contrôler l'Eubée.

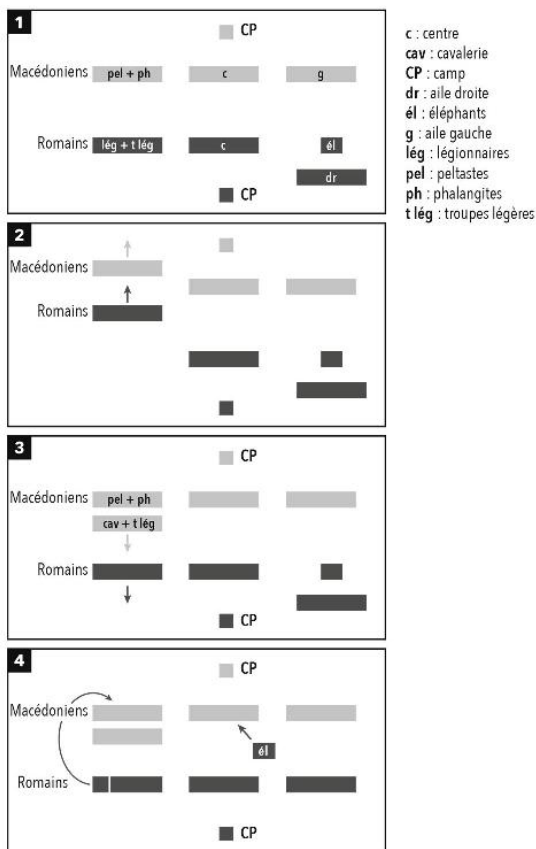
Philippe V et Flamininus se rencontrèrent en Béotie, au lieu-dit Cynoscéphales, « Les Têtes de Chien » ; là eut lieu en juin 197 une grande et célèbre bataille décisive. Les adversaires avaient d'abord installé leurs camps à une bonne distance l'un de l'autre, puis ils avaient envoyé des éclaireurs : environ 300 cavaliers et 1 000 fantassins romains se heurtèrent à des Macédoniens, sans doute plus nombreux, et ils durent reculer. Ils reçurent des renforts pour une contre-attaque, 500 cavaliers, 2 000 légionnaires et des *socii* italiens aux ordres de deux tribuns. Ce fut au tour des Macédoniens de se replier, jusqu'à ce qu'un de leurs chefs, Athénagoras, vienne les renforcer avec une unité de mercenaires (non thraces, précisent les textes), ainsi que des cavaliers macédoniens et thessaliens. Cette contre-contre-offensive mit en danger les Romains, qui ne furent sauvés que grâce à une charge des troupes montées étoliennes. Alors, les deux chefs disposèrent leur armée sur le terrain en vue d'un choc que chacun d'eux espérait décisif.

Flamininus mit en retrait son aile droite, précédée par des éléphants, et il mélangea les troupes légères aux légionnaires de son aile gauche. En face, Philippe V avait placé sa phalange et ses peltastes (infanterie légère) à droite, ses autres unités à gauche. La marche en avant de l'aile gauche des Romains chassa les soldats qui lui étaient opposés, et les premières lignes macédoniennes en fuyant

désorganisèrent celles qui suivaient. Philippe V put néanmoins ressaisir son aile droite, la cavalerie et les troupes légères précédant cette fois les peltastes et les phalangites, à qui il demanda de combattre avec l'épée et non plus avec la sarisse, la grande lance ; apparemment, il n'avait plus vraiment confiance dans le dispositif d'Alexandre. Les hommes avaient été mis en rangs serrés, plus profonds que larges : le roi comptait sur un phénomène de poussée.

Les soldats des deux camps lancèrent en même temps leur cri de guerre, et tous les Romains chargèrent ensemble, tentant donc une contre-poussée, avec un bonheur inégal : le centre des Macédoniens supporta le choc et resta inébranlable, cependant que leur droite avançait enfin et que, dans le même temps, leur gauche reculait ; leur armée pivotait. Mais les Romains ne manquaient pas de ressources, et deux mouvements simultanés emportèrent la décision. Flamininus envoya ses éléphants vers le centre adverse, qui fut désorganisé. Dans le même temps, un tribun prit avec lui vingt manipules (quarante centuries), leur fit faire un vaste mouvement tournant, et il attaqua dans le dos la droite des Macédoniens. Tout le dispositif de Philippe V s'effondra.

Les Romains avaient acquis la maîtrise du terrain, au prix de 700 morts seulement. Leur victoire était d'autant plus indiscutable que leurs ennemis déploraient 8 000 morts et 5 000 prisonniers. Les légionnaires connurent néanmoins une déconvenue : quand ils arrivèrent au camp des Macédoniens pour le piller, ils s'aperçurent qu'il ne restait rien à prendre : leurs alliés étoliens les avaient précédés.



Document no 17. La bataille de Cynoscéphales.

Les conséquences

Ce succès incontestable détermina les Acarnaniens à conclure sans délai une alliance avec les Romains. Plus important, elle permit à Flamininus d'imposer un traité à Philippe V. Conformément à l'habitude, ce texte obligeait le roi à livrer les prisonniers et les transfuges, ces derniers étant promis à une mort cruelle. Il perdait « les entraves de la Grèce », Démétrias, Chalcis et Corinthe. Cette expression signifiait que celui qui pouvait installer des garnisons dans chacune de ces trois villes surveillerait la totalité du pays. Il livrait sa flotte, sauf 50 navires. Il payait 1 000 talents (2,5 tonnes) ou 4 000 livres d'argent

(1,3 tonne) ; les auteurs anciens ne s'entendent pas là-dessus. Enfin, il s'engageait à ne jamais faire la guerre à des alliés de Rome.

En 196, à Corinthe, Flamininus proclama « la liberté de la Grèce », expression qui a beaucoup intéressé les historiens. Il est peu probable qu'il ait agi contre le sentiment des sénateurs, et il exprimait ainsi l'admiration des hommes cultivés, tous hellénisés, pour ce pays qui avait inventé la civilisation. Ce programme répondait à un principe : « On ne peut pas traiter les Grecs comme les Espagnols. » Mais il restait passablement, et sans doute intentionnellement, vague.

La suite des événements permit de comprendre ce que les Romains mettaient sous cette déclaration. En effet, le tyran de Sparte, Nabis, fut expulsé de l'alliance des vainqueurs, car il était jugé comme un oppresseur, non seulement des siens, mais encore des cités voisines ; c'est ce dont porte témoignage une inscription trouvée à Gythion. Les Achéens, sous le commandement de Philopœmen, réussirent à le vaincre ; il survécut trois ans à sa défaite, et il mourut assassiné en 192. La Grèce fut alors officiellement considérée comme libre, parce qu'elle avait été débarrassée de son dernier roi, Philippe V, et de son dernier tyran, Nabis. La présence des légions garantissait ce statut.

En outre, les Romains commençaient à tirer profit de ces guerres, comme le montre un tableau de leurs principaux gains.

Les pillages romains (d'après G. Sauron)

	Val	Durée(s)	
Macédoine argenterie ; 43 270 l d'argent, 3 714 d'or ; 84 000 m attiques	194		
14 514 macédoniennes			
Aoir ; or ; argent ; m attiques, macédoniennes et asiatiques	189		
Égypte statues de bronze, 230 de marbre ; tableaux ; or ; argent ; m	187		
Malais ; étoffes ; or ; argent	187		
Macédoine tableaux ; vaisselle ; m	167		
Macédoine (un groupe)	146		
Sardaigne nombreux ex-voto ; or	146		
Achéens d'art ; vases	145		
P50000 l d'or, 115 000 d'argent	81		
Œuvres d'art ; coupes	63		
Phrygiens d'art ; bijoux ; perles	61		
Gaulois, Égypte (Pont), 822 cor	46		

LA CONQUÊTE DE LA PLAINE DU PÔ

Les affaires de Macédoine n'étaient pas totalement réglées, que déjà Rome s'engageait dans une autre entreprise, la conquête de la plaine du Pô et des régions avoisinantes (elles ne faisaient pas encore partie de l'Italie).

Cette contrée était appelée la Gaule Cisalpine (« de ce côté-ci des Alpes », par rapport à Rome), et les deux plus grands peuples qui y vivaient furent visés par les opérations des consuls. Les Insubres furent vaincus une première fois, en 197, par Caius Cornelius Cethegus. L'année suivante, les mêmes Insubres et aussi les Boïens durent combattre Lucius Furius Purpureo et Marcus Claudius Marcellus. Il semble que, cette fois, ce fut sans recours pour les Insubres. Quant aux Boïens, leur tour vint plus tard, et c'est Publius Scipio Nasica qui fut chargé d'en finir avec eux en 191. Ces succès militaires furent prolongés par des réalisations matérielles. En 189, une colonie latine fut installée à Bologne, et deux voies furent tracées, la via Aemilia, de Rimini à Plaisance, et la via Flaminia, d'Arezzo à Bologne. Si ces entreprises avaient été menées à bien, c'était parce que les Gaulois avaient été vaincus ; et, en outre, elles permettaient de les surveiller, d'éviter un retour des insurrections.

Par ailleurs, on considère en général que l'année 187 vit la soumission des Cénomans, qui se trouvaient dans la région Pô-Adige, autour des villes de Brixia et Crémone (leurs cousins, Aulerques Cénomans, vivaient en Gaule, dans notre province du Maine). À l'ouest, les Ligures de l'Italie actuelle furent victimes de massacres répétés entre 185 et 170, et il semble que ce traitement ait permis d'anéantir leurs velléités de rébellion. À l'est, les Vénètes, qui ont donné leur nom à la Vénétie, paraissent n'avoir eu que peu de désir de révolte ; pour eux, les Romains représentaient sans doute une garantie et une protection contre des voisins turbulents. Néanmoins, l'État romain crut bon d'installer une colonie latine à Aquilée en 181, pour les surveiller.

LES GUERRES DANS LA PÉNINSULE IBÉRIQUE

D'autres Celtes causèrent de plus grands soucis aux Romains, ceux

qui vivaient dans l'Espagne et le Portugal actuels. Associés aux Lusitans et aux Ibères (d'où le nom de Celtibères), ils provoquèrent trois épisodes belliqueux plus longs et plus violents que ceux qui viennent d'être rapportés. Pour le Sénat, ces conflits représentaient des guerres conformes au droit et à la morale, parce qu'il considérait les combattants comme des insurgés, des gens qui avaient été vaincus à la suite d'une guerre considérée comme un *bellum iustum piumque*, et qui voulaient revenir sur la défaite subie et surtout reconnue. En réalité, les habitants de la péninsule Ibérique agissaient d'abord par patriotisme ; de plus, ils refusaient de payer le tribut et de fournir des recrues. Ces trois motifs d'insurrection ont causé beaucoup de guerres dans l'histoire de l'empire romain.

Les combattants

L'armement des guerriers ibériques a été vu plus haut, avec la présentation des soldats d'Hannibal. Les Ibères utilisaient un glaive court, droit ou légèrement recourbé, la *falcata*, pour tuer leurs ennemis ; pour se protéger, ils possédaient parfois un casque et une cuirasse à écailles, et, plus souvent, un petit bouclier rond, la *caetra*. Les Celtibères possédaient un armement qui ressemblait à celui que possédaient les Gaulois, avec une épée longue et une lance pour l'offensive et, pour la défensive, à l'occasion, un casque, une cuirasse et un grand bouclier.

À l'opposé de ce que disent les manuels, les peuples de la péninsule Ibérique connaissaient la plupart des formes de combat en usage à leur époque ; F. Cadiou a montré qu'ils ne se cantonnaient pas à la guérilla, même s'ils excellaient dans ce genre ; ils étaient aussi parfaitement aptes à la bataille rangée en plaine. On a dit que les Romains auraient créé la cohorte, regroupement de trois manipules ou six centuries, dans cette région et pour mieux venir à bout de ses habitants, point de vue contesté par F. Cadiou. Quoi qu'il en soit, ils y avaient recours vers 100 avant J.-C. Les Celtes et les Ibères connaissaient aussi la poliorcétique, sous ses deux formes, offensive et défensive ; cette question sera abordée plus loin, à propos du siège de Numance. On verra que les villes ont joué un grand rôle dans leur histoire militaire.

Pour en revenir à leurs spécificités guerrières, nous souhaitons

proposer un nouvel examen de ce que Polybe a appelé « la guerre de feu ». Cette métaphore permet de comprendre que ce n'était pas un combat continu et incessant, comme on l'a écrit, mais une tactique qui consistait au contraire en une alternance d'assauts et de replis : les soldats attaquaient avec fougue, puis ils se retiraient, comme une flambée qui va s'éteindre, et ensuite ils revenaient à l'offensive avec encore plus de vigueur, comme un retour de flammes.

Le lecteur se rappelle que c'est Scipion l'Africain qui, poursuivant l'œuvre de son père et de son oncle, avait pris possession de toute l'Espagne méditerranéenne. Ses successeurs cherchèrent à étendre le domaine romain, suscitant des réactions énergiques ; leur stratégie était orientée vers le nord-ouest, et ce fut dur. Trois guerres eurent lieu durant cette période ; la dernière déborde un peu sur notre chronologie.

La guerre de 197-194

La première insurrection dura de 197 à 194, et elle fut marquée par l'intervention du célèbre Caton, bien connu sous le nom de Caton l'Ancien. Elle avait mal commencé, puisque les Celtibères avaient tué Caius Sempronius Tuditanus et anéanti son armée. Marcus Porcius Cato n'arriva dans la péninsule qu'en 195. Il a donné matière à une *Vie* de Plutarque, qui a vu dans ce personnage un modèle des vertus de la République romaine, et un homme très respectueux de la tradition. Le lecteur jugera.

Caton ne fut pas un simple tacticien ou stratège, mais un penseur et un novateur dans ces disciplines. Il estimait qu'un chef d'armée doit se montrer très rigoureux, avec lui-même, avec ses hommes et avec les ennemis, la guerre n'étant pas une affaire qu'il convient de prendre à la légère ; cette attitude eut au moins l'avantage d'être efficace. De plus, à propos de la logistique, il formula un précepte appliqué de manière empirique depuis longtemps, et qui est devenu célèbre, bien que ceux qui le citent oublient souvent à qui ils le doivent : « La guerre nourrit la guerre ». Il est possible de le formuler autrement, en disant qu'une armée en campagne n'est pas entretenue par l'État qui l'envoie, mais par le pillage des biens des ennemis. Et il appliqua si bien sa théorie qu'il devint célèbre aussi par les grandes quantités de butin dont il prit

possession.

Et ce n'est pas tout. Caton avait mis au point une stratégie quelque peu étonnante. S'il était conservateur en matière de morale publique et privée, il était très favorable au progrès en matière militaire ; c'est ce que nous avons appelé l'adaptabilité des Romains. Certes, il commença de manière banale, par un débarquement dans un port ami, à Empuriae (Ampurias). Et, en premier lieu, il assura ses arrières en consolidant ses positions dans le nord-est de la péninsule, dans l'Espagne Citérieure (« de ce côté-ci » par rapport à l'Italie). La suite fut plus originale. En effet, il fit alliance avec des ennemis d'hier, des Celtibères, contre tous les autres. Certes, ces barbares représentaient la plus grande menace, mais ils ne se doutaient pas qu'ils seraient la cible suivante ; c'est que, précisément, ils étaient des barbares, et ils ne voyaient pas loin. Grâce à leur neutralité, voire à leur aide, suivant les circonstances, Caton prit un certain nombre de villes et, à chaque fois, il en faisait raser les murailles. Cette remarque prouve bien ce qui a été écrit plus haut : les habitants de la péninsule Ibérique connaissaient la poliorcétique, offensive et, dans ce cas, défensive. Seulement, ils étaient moins bons que les Romains dans cette discipline et dans les autres formes de combat. C'est ainsi qu'au cours de l'année 194 Caton put déclarer qu'il avait vaincu les Lusitans (Portugal et Estrémadure actuels).

La guerre de 180-177

Pourtant, malgré les succès de Caton, la guerre reprit peu de temps après, et les causes de cette rébellion constituent un lieu commun de la littérature militaire romaine : les barbares n'aimaient pas les envahisseurs, et ils ne voulaient ni payer le tribut, ni fournir des recrues. Quintus Fulvius Flaccus, consul suffect en 180, combattit dans la péninsule (on appelait suffect un consul en surnombre, élu en cours d'année). Un des consuls en titre, également en 180, Aulus Postumius Albinus, a été crédité de succès au détriment des Vaccéens (peuple établi entre León et le Douro) et des Lusitans, ce qui représente une bien grande distance. Enfin, Tibérius Sempronius Gracchus a une fois de plus vaincu les (ou des) Celtibères. Ces « succès » permettent de supposer que Caton n'avait pas totalement résolu tous les problèmes militaires. Il est évident qu'aucune de ces victoires ne peut être qualifiée

de décisive.

La guerre de 155-133

La trêve dura plus de vingt ans. Il est probable que les Romains avaient moissonné une grande partie des hommes d'âge mûr. Il fallut laisser à une nouvelle génération le temps de pousser et de fournir d'autres adultes. Cette fois, la guerre fut encore plus dure que par le passé, et elle fut animée surtout par les Lusitans et par les Celtibères. Il faut toutefois ranger au rayon des « mythes » l'idée jadis répandue d'une « résistance généralisée » (F. Cadiou).

Une première partie du conflit (154-150, première guerre celtibère) fut marquée par une alternance de défaites et de victoires, événements sans doute tous relativement mineurs. En 155, Marcus Manilius fut vaincu et, en 154, ce fut le tour de Calpurnius Piso qui, tout de même, laissa sur le terrain 6 000 morts. En 153, Lucius Mummius remporta quelques succès. Quant à Lucius Licinius Lucullus, il se fit beaucoup remarquer par son avidité.

La période suivante, plus riche en combats, fut marquée par la révolte de Viriathe (150-139) et par le siège de Numance (143-133, deuxième guerre celtibère) ; elle prolonge les épisodes précédents, c'est pourquoi il est impossible de couper la chronologie vers 150.

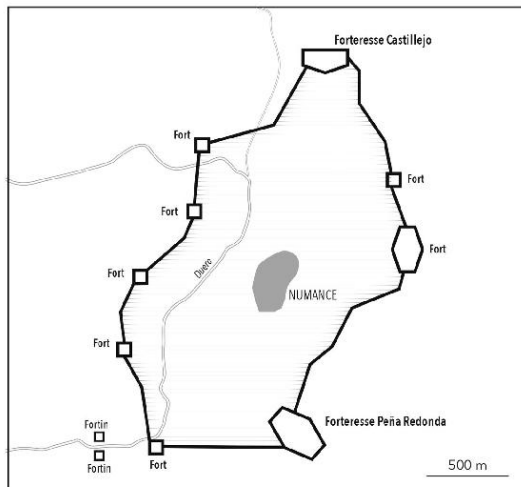
L'épisode de Viriathe paraît relever du roman plus que de l'histoire tellement il est incroyable, et, à cet égard, il peut être rapproché de l'épopée de Spartacus, qui sera présentée dans un prochain chapitre. Il a d'ailleurs donné naissance à de nombreuses légendes dans son pays. Viriathe était un modeste berger, qui prit la tête d'une bande de brigands avant de devenir le principal meneur des ennemis de Rome dans la péninsule Ibérique. Dès 151, il réussit à unir une grande partie de ses compatriotes. Et, après avoir réussi cet exploit, il se révéla comme un vrai chef de guerre, ce qu'Appien a bien vu. En 150, il échappa à un massacre organisé par les Romains. Puis il contraignit Caius Vetilius à la capitulation et, par deux fois, il vainquit son successeur, Caius Plautius. Toutefois, Quintus Fabius Aemilianus put l'emporter sur les Lusitans (144-143) et Quintus Caecilius Metellus Macedonicus sur les Celtibères (143-142 : prise de Contrébie).

Viriathe n'en réussit pas moins à se reprendre. Ses alliés termestins

et numantins imposèrent à Quintus Pompeius une paix que les Romains jugèrent honteuse et, quand le proconsul Fabius traita avec Viriathe lui-même, il suscita une égale indignation. Malheureusement pour lui, les soutiens de Viriathe s'effritaient et, au bout du compte, en 139, ne pouvant être vaincu, il fut assassiné. Cet effacement permit sans doute à Decimus Junius Brutus de remporter des victoires sur les Lusitans et de recevoir le titre de Callaecus (vainqueur des Galiciens).

Au moment où ce grand homme mourait, l'attention générale était retenue par le siège de Numance, qui avait commencé en 143. Cette affaire a passionné nombre d'historiens et d'archéologues, parce que le site a été fouillé par un grand savant allemand, A. Schulten, et parce que, de ce fait, il sert de modèle pour les études consacrées à la poliorcétique d'époque républicaine ; c'est une sorte de proto-Alésia. Le conflit dura dix ans, et 40 000 Romains furent mobilisés contre seulement 4 000 Numantins. Durant tout ce temps, les légionnaires ne réussirent ni à faire capituler la ville, ni à la prendre d'assaut. Ce délai montre l'excellence de la poliorcétique locale, sujet qui a été peu étudié ; les archéologues ont en effet privilégié les travaux d'encerclement, de vrais travaux de Romains il est vrai. Récemment, les ouvrages d'A. Schulten ont été soumis à un examen critique. Il confirme les mérites de cet érudit, et il montre logiquement qu'il faut les actualiser. Au lieu de sept grands camps et de deux petits camps, auxquels il convient d'ajouter une défense linéaire, un mur de 9 km, les fouilleurs actuels distinguent deux grandes forteresses (Castillejo et Peña Redonda), sept forts et deux fortins, plus, bien sûr, le rempart de 9 km. Voir document n° 18, p. [184](#).

Dans le même temps, la guerre se poursuivait dans le reste du pays, au début sans succès pour les Romains. Le consul Hostilius Mancinus subit l'humiliation d'une défaite en 137 et, la même année, le proconsul Marcus Aemilius Lepidus s'inclina devant les Vaccéens. Pour venir à bout de Numance, le Sénat fit appel à l'homme qui avait pris Carthage en 146, le célèbre Scipion Émilien, deuxième Africain. Il perfectionna les travaux de siège, et l'issue devint inéluctable. Comme avaient fait les Vaccéens peu auparavant, malgré leur victoire contre Lepidus, les Numantins procédèrent à un suicide collectif pour ne pas avoir à devenir esclaves ; cette pratique est attestée dans l'Antiquité, par exemple chez les Germains, après leur défaite devant Marius, et chez les Juifs, à Masada. Ils se tuèrent l'un après l'autre.



Document no 18. La siège de Numance.

Les historiens actuels ont tendance à faire entrer la victoire du Romain dans la catégorie des batailles décisives. Ils ont tort. Il fallut encore deux épisodes belliqueux majeurs, de 101 à 93 et de 26 à 19 avant J.-C., pour mettre un terme aux grandes guerres dans la péninsule Ibérique.

Dans le même temps, les légions étaient engagées en Orient.

LA GUERRE DE SYRIE

Les préludes

La guerre de Syrie est également appelée guerre d'Antiochus (ou d'Antiochos, à la grecque), en référence au souverain qui s'opposa à Rome dans ce conflit, Antiochus III. Elle dura peu de temps, de 192 à 188, et les manuels tendent à la réduire à une seule grande bataille qui eut lieu à Magnésie-du-Sipyle. La réalité fut plus complexe.

En effet, il convient de commencer par le commencement, c'est-à-dire de chercher les causes de ce conflit, mystérieuses pour nos prédécesseurs qui affirment que ni Rome, ni la Syrie, ne souhaitaient la

guerre. C'est de l'angélisme, et nous pensons au contraire qu'Antiochus III voulait étendre sa domination sur un domaine plus vaste que le sien, que ses ambitions étaient contrecarrées par l'impérialisme romain, et qu'un de ses amis, Hannibal, ne faisait rien pour refroidir ses ardeurs.

La meilleure preuve de cette volonté du roi (et non de l'agressivité des Romains) fut donnée en 197, quand il s'empara d'Éphèse, ville qui était tout de même située à 800 km de sa frontière, et encore à vol d'oiseau. Cette cité, la plus riche et une des plus puissantes de l'Asie Mineure occidentale, permettait à ce titre de contrôler cette région, et en particulier l'Ionie, et elle pouvait servir de base de départ pour une expédition vers l'Europe. Se sentant menacée, une ville voisine, Smyrne, fit appel à Rome, mais elle reçut surtout des promesses : le Sénat ne voulait pas engager une guerre à la légère ; il convenait qu'elle fût un *bellum iustum piumque*. Le vrai prétexte fut fourni par Antiochus III qui, en 192, s'empara de l'Eubée ; ici, il était encore plus loin de son pays. Pour assurer la paix du monde, Rome déclara la guerre à la Syrie, une guerre cette fois légitime et protégée par les dieux. Elle allait provoquer une nouvelle confrontation de la phalange et de la légion.

Si le roi s'était lancé dans cette aventure, c'était parce qu'il pensait avoir la supériorité. Il possédait une armée de type macédonien, avec un noyau de sarissophores (des phalangites), il avait pu recruter des troupes non seulement en Syrie, mais encore en Crète et dans toute l'Anatolie. Et si la Macédoine et l'Égypte ne s'étaient pas formellement engagées à ses côtés, elles suivaient son entreprise avec sympathie. Rome, pour sa part, bénéficiait de l'appui de Pergame et, surtout, de Rhodes. Mais le Sénat comptait plus encore sur ses légions.

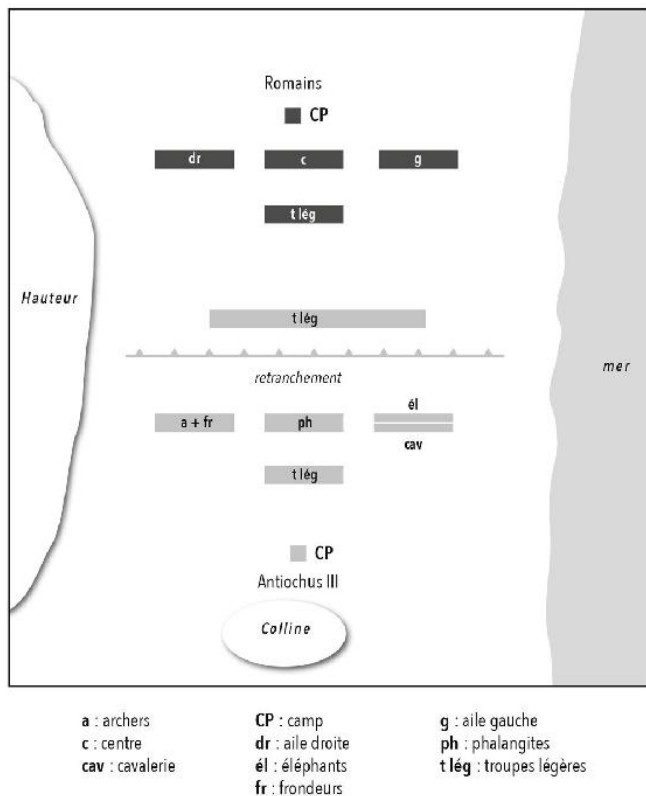
La bataille des Thermopyles (voir document n° 19, p. 187)

En 191, peut-être dès 192, Manius Acilius Glabrio partit pour la Grèce avec 20 000 fantassins, 2 000 cavaliers, 15 éléphants et, dans son état-major, le célèbre Caton l'Ancien. La première rencontre eut lieu dans un endroit illustre depuis 480, aux Thermopyles. Le Romain avait adopté la banale *triplex acies*, alors que son ennemi avait choisi un

dispositif complexe, sans doute pour tenir compte de la topographie, un couloir étroit entre un relief et la mer. Le roi avait mis des troupes légères en avant, derrière un retranchement, pour protéger sa première ligne qui comprenait des archers et des frondeurs contre la montagne, à gauche, des phalangites au centre et des éléphants précédant la cavalerie à droite, du côté de la mer. Une deuxième ligne était constituée par d'autres unités légères. Le camp de bataille avait été érigé encore plus en retrait, comme il se doit, au pied d'une colline. Ce furent les Romains qui attaquèrent les premiers. Ils chassèrent l'infanterie légère trop avancée, et ils franchirent le retranchement pour se heurter aux phalangites, qui reculèrent d'abord et qui les bloquèrent ensuite. Avec quelques troupes, et grâce à un large mouvement tournant, Caton prit la colline qui dominait le camp du roi : il menaçait les biens des Syriens et en même temps il prenait leur armée à revers. Les soldats, qui avaient été laissés à la garde de l'enceinte, l'évacuèrent, provoquant une débandade suivie par une poursuite des fuyards. Antiochus III réussit à s'échapper, mais seulement avec 500 hommes. Il reporta alors ses espoirs sur l'eau, et il engagea trois batailles navales, aucune n'étant plus décisive que les Thermopyles.

La guerre sur mer

Une première bataille oubliée se plaça au large de Side, à l'embouchure de l'Eurymedon. Certes, aucun navire des Romains n'y participa, mais leurs alliés y furent engagés. Rhodes, en effet, aligna 36 vaisseaux moyens, 32 « 4 » et 4 « 3 ». La marine syrienne, de son côté, possédait des bateaux plus lourds, 37 en tout, avec 3 « 7 », 4 « 6 » et 10 « 3 ». On rappellera à ce propos que si l'on sait ce qu'était une birème et une trirème, respectivement une « 2 » et une « 3 », en revanche on ne conçoit pas bien ce que pouvaient être une « 4 », une « 5 », etc. Une seule certitude subsiste : c'étaient de plus gros navires. Il en découle qu'Antiochus III comptait autant sur l'éperonnage que sur l'abordage. Il avait délégué son commandement pour l'aile gauche au grand Hannibal, et à un certain Apollonios pour l'aile droite.



En un premier temps, les Rhodiens reculèrent, ce qui mit un peu de désordre dans leur ordre. Puis ils se reprirent, et ils provoquèrent la fuite d'Apollonios, débandade qui contraignit Hannibal à l'imiter. Il est généralement admis que ce fut une grande victoire pour les Rhodiens.

S'ensuivit, pour les Romains cette fois, une petite défaite, obtenue par la ruse, par un stratagème (il leur fallait toujours une explication qui sauvât l'honneur). Elle fut apparemment de peu de conséquence.

La troisième rencontre eut plus d'effet, au moins sur les mentalités collectives (voir document no 20, p. 189). Elle se déroula au large de Myonnèse, « Île aux rats » (?), entre Téos et Samos, et elle opposa une flotte romano-rhodienne, placée sous les ordres d'Aemilius Regillus, aux Syriens. Les premiers alignaient 80 navires (58 romains et 22 rhodiens), les autres 89, dont trois « 6 » et 2 « 7 ». Regillus utilisa les alliés comme réserve, en arrière-garde. Les Syriens attaquèrent,

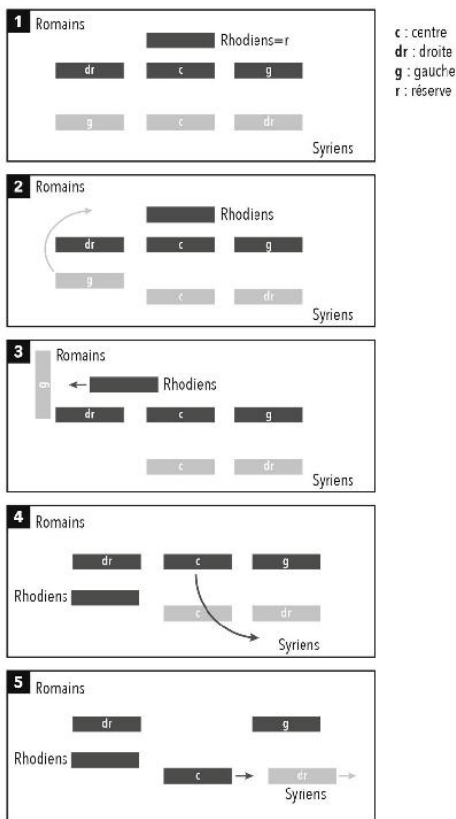
essayant d'envelopper l'aile droite ennemie ; les Rhodiens se précipitèrent et ils les bloquèrent. Les Romains réussirent alors une percée au centre, qui leur permit de prendre à revers l'aile gauche de leurs adversaires, puis de bloquer leur centre, ce qui entraîna la fuite de l'aile droite syrienne.

Le bilan est éloquent : les Romains ne déploraient que 2 navires endommagés ; les Syriens avaient perdu 42 bateaux, dont 13 avaient été capturés puis incendiés. Et, si on les compare à ceux qui ont été relevés à Side, ces chiffres apportent trois enseignements : les Romains préféraient l'éperonnage à l'abordage, au contraire de ce qu'écrivent les modernes ; ils possédaient l'empire de la mer ; ces batailles navales n'avaient rien de décisif. C'est sur terre que fut emportée la décision.

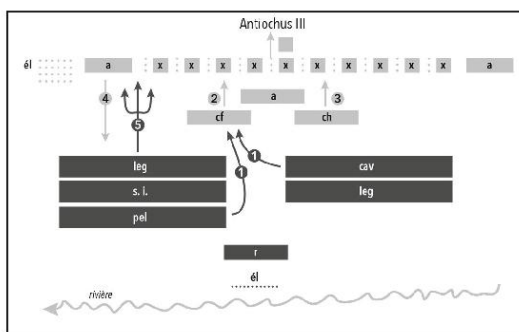
La bataille de Magnésie-du-Sipyle (voir document n° 21, p. 190)

- La bataille proprement dite

La rencontre d'Antiochus III avec Lucius Cornelius Scipion, le frère de l'Africain, eut lieu en janvier 189 près de Sardes, en Lydie. Elle fut à la fois une bataille décisive et une bataille d'anéantissement. Elle incite à penser qu'il est vain d'épiloguer sur la supériorité de la légion ou de la phalange : le sol était plat, les Syriens plus nombreux, mais chaque armée obéissait à un chef doté de qualités et de défauts, chacune regroupait une grande variété d'unités, et le résultat fut sans appel.



Document no 20. La bataille navale de Myonnèse.



x : phalanges
a : auxiliaires
ch : chameliers
leg : légionnaires
r : réserve
s.l. : socii italiens
cav : cavalerie
cf : chars à faux
pel : peltastes

Document no 21. La bataille de Magnésie-du-Sipyle.

L'armée syrienne comptait au moins 55 000 hommes, peut-être 70 000. Au centre, Antiochus III avait disposé 16 000 phalangites divisés en 10 corps, chacun sur une profondeur de 16 rangs et une largeur de 50 hommes ; 22 éléphants avaient été répartis, à raison de 2 pour chaque espace entre 2 corps, en sorte que l'ensemble donnait l'impression d'« une muraille avec des tours ». L'aile droite comptait plus de 16 200 soldats : 1 500 Galates (Gaulois d'Anatolie), 3 000 cataphractaires (cuirassiers), 1 000 cavaliers (surtout Mèdes), 1 200 argyraspides (« boucliers d'argent », la garde royale), des archers montés Dahes (des Scythes, vivant au nord du monde connu), 2 500 archers Mysiens, 4 000 frondeurs et archers d'autres origines, et enfin 3 000 fantassins légers, soldats venus de Tralles (en Lydie) et Crétois (sans doute également des archers) ; 16 éléphants avaient été placés en réserve. L'aile gauche, moins fournie, ne comptait que 10 200 hommes : 1 500 Galates, 2 000 Cappadociens, 2 700 auxiliaires divers, 3 000 cataphractaires et 1 000 autres cavaliers eux aussi cuirassés, mais plus légèrement. Et ce n'est pas tout. En avant de ce dispositif, le roi avait placé des chars à faux, des chameliers qui combattaient comme sabreurs avec une arme très longue, et plus de 1 350 auxiliaires Tarentins (ou plutôt 13 500 ?), 2 500 Galates, 1 000 recrues venues de Crète, 1 500 cavaliers Cariens et Ciliciens, 1 500 soldats de Tralles, 3 000 Ciliciens, Pamphyliens et Lyciens, 4 000 hommes d'origines diverses et 16 éléphants.

Cette énumération remplissait de bonheur les auteurs grecs et latins ; les catalogues de noms aux sonorités exotiques et barbares réjouissaient leurs lecteurs. Dans ce cas vient aussi à l'esprit l'idée que l'écrivain romain a voulu établir un parallèle avec l'armée de Xerxès venue combattre les Athéniens et affrontée aux Thermopyles : même variété des effectifs, mêmes origines et même lâcheté (supposée) dans le recours à l'arc.

En face, Scipion disposait seulement d'environ 30 000 hommes, soit un Romain pour deux Syriens. Il avait choisi d'être dos à la rivière. À gauche, il avait rangé 10 000 légionnaires devant 10 000 *socii* italiens et, tout à l'arrière, 3 000 peltastes (fantassins légers) achéens, fournis par Eumène de Pergame. L'aile droite était peu fournie : 3 000 cavaliers (Romains, Italiens et Pergaméniens) mêlés d'infanterie légère, en particulier d'archers (il fallait répondre à ceux d'en face ; évidemment –

on l'aura compris –, point de lâcheté de ce côté). Les unités de cavaliers, aux ordres de Domitius, formaient une réserve ; les éléphants avaient été placés tout à l'arrière.

Ce fut Eumène, du côté romain, qui lança le premier ses hommes, et il leur demanda de frapper les chevaux des chars à faux. Sa manœuvre réussit, et la débandade de ces véhicules provoqua la fuite des chameliers qui, par une sorte d'« effet domino », entraîna une panique générale, de l'avant vers l'arrière et de la gauche vers le centre. Certes, la droite syrienne réussit à faire reculer les légionnaires qui lui faisaient face. Mais un tribun stoppa ce mouvement et lança une contre-attaque. Alors, Antiochus III jugea à propos de fuir.

Au soir de la bataille on vit que l'armée syrienne avait perdu 50 000 fantassins et 3 000 cavaliers. Le nombre de morts est très élevé et il peut étonner ; mais il s'explique. Tous les soldats du roi avaient été pris de panique et ils s'étaient enfuis. Or les hommes qui se sauvaient étaient méprisés, jugés indignes de vivre, et leurs poursuivants les frappaient dans le dos, sans remords. S'ils s'étaient rendus, ils auraient certes risqué la mort : c'est toujours conforme au droit de la guerre. Plus probablement, ils auraient été réduits en esclavage et peut-être même libérés. C'est arrivé.

- Les suites de la bataille

Les Romains cherchèrent très vite à exploiter leur victoire, d'abord en punissant quelques alliés du roi, pour faire peur aux autres, ensuite en imposant un traité au vaincu, ce qui mettait une vraie fin au conflit.

Avant tout, il fallait faire au moins un exemple, et Fulvius Nobilior fut chargé de châtier les Étolieus, qui vivaient en Grèce, sur la rive nord du golfe de Corinthe. Il assiégea leur ville principale, Ambracie, et ils capitulèrent. Les Galates furent le lot de Manlius Vulso. Ces Celtes, cousins de nos Tectosages (habitants du Toulousain), étaient divisés en trois peuples, des Tectosages, précisément, des Tolistoboyens et des Trocméniens, et ils s'étaient installés au cœur de l'Anatolie, d'où ils menaient régulièrement des expéditions de pillage contre Pergame : la statue du célèbre « Gaulois expirant », dit aussi « gladiateur » ou « Galate mourant », avait été sculptée à la demande d'un roi de Pergame, pour vanter ses succès contre ces ennemis, et elle représentait en réalité un de ces Galates, tombé dans un combat de ce genre. Vulso ne pouvait pas les éviter : ils se trouvaient sur sa route, puisqu'il

pourchassait Antiochus III, et ils avaient été les alliés du roi contre les légionnaires.

Vulso vainquit les Galates sans difficulté, car ils avaient certainement perdu beaucoup de bons guerriers à la bataille de Magnésie. Chiomare, épouse d'un de leurs rois, Ortiagon (le couple portait des noms celtiques), fut alors violée par un centurion. Profitant d'un moment d'inattention du soudard, la dame le tua (ou le fit tuer), et elle remit la tête du mort à son mari. Chez les Celtes, la tête du vaincu constituait un trophée de guerre apprécié : cette femme se comporta comme un homme, avec *virtus*. Notons que, chez ces peuples, le sexe féminin occupait une place que les Méditerranéens ne lui accordaient pas souvent ; on le verra de nouveau, plus loin, avec les histoires de Boudicca et d'Éponine.

C'est alors que fut conclu le traité entre Antiochus III et Rome ; il est connu sous le nom de paix d'Apamée. Le roi s'engageait à se retirer en Syrie, à payer à Rome 10 000 talents (250 tonnes) d'argent et à livrer 20 otages, ainsi que son hôte, Hannibal. Rome récompensa ses deux principaux alliés, Rhodes et Pergame, en leur cédant des villes, ce qui étendit leur territoire. Et le vainqueur de Magnésie, Lucius Cornelius Scipion, reçut le titre d'Asiatique. Frère de l'Africain, également noble, ce personnage appartenait à une belle et grande famille romaine. Les deux illustraient « le siècle des Scipions » (P. Grimal).

Il faut ici revenir sur Manlius Vulso et sur Hannibal.

Manlius Vulso revint vers l'Italie, chargé du butin arraché aux Galates qui, eux-mêmes, l'avaient pris aux Pergaméniens. Sur le chemin du retour, tout à sa joie et à son autosatisfaction, il négligea ses premiers devoirs, qui étaient de maintenir la discipline dans son armée et de faire adopter un ordre de marche strict. Ce que voyant, les Thraces lui tendirent une embuscade : il y perdit tous ses biens, il y laissa de nombreux morts et il s'échappa de justesse. Il rentra à Rome sans rien rapporter de son expédition.

Peu de temps après, moururent presque simultanément trois grands hommes (nous assumons cette appellation, bien qu'elle ait été critiquée, pour désigner des personnages qui ont fait l'histoire au lieu de la subir, quitte à profiter de circonstances qui leur étaient favorables).

Hannibal avait fui la Syrie pour ne pas être livré aux Romains, ce qu'aurait fait Antiochus III, contraint et forcé. Il s'était alors réfugié auprès de Prusias I^{er}, roi de Bithynie, un territoire situé au nord-ouest

de l'Anatolie, et il savait que cet État entretenait depuis longtemps un conflit plus ou moins larvé avec Rome. Mais les sénateurs montraient une grande obstination à le poursuivre et, quand il vit que son protecteur, lui aussi, allait leur donner satisfaction, il se suicida.

Presque au même moment, toujours en 183 d'après plusieurs auteurs, mourut Scipion l'Africain (le « premier Africain » pour nous). La coïncidence a paru trop belle. Quoi qu'il en soit, ce grand personnage avait été jaloué par plusieurs de ses compatriotes, et il s'était exilé à Litterne, où il s'était fait construire un tombeau avec la célèbre inscription : « Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os ».

En 182, ce fut au tour de Philopœmen de disparaître. Grand parmi les Grecs, il était devenu le chef des Achéens qui étaient alors en conflit avec les Messéniens. Ses ennemis, ne pouvant le vaincre, le firent empoisonner.

LA TROISIÈME GUERRE DE MACÉDOINE

Économiquement déprimée et politiquement affaiblie, la Grèce était secouée par des accès de fièvre. Une de ces crises provoqua une nouvelle guerre qui opposa Rome à la Macédoine du roi Persée. Elle dura quatre ans et se termina, comme la guerre avec la Syrie, par une bataille décisive et célèbre, à Pydna.

La cause profonde tenait, comme toujours, à l'expansionnisme de Rome, qui se traduisait par une politique d'alliances multiples : pas d'impérialisme direct, interdit par la nécessité du *bellum iustum piumque* ; mais un impérialisme indirect, dans lequel la diplomatie se trouvait aux sources de toutes les actions. Le Sénat avait conservé l'appui de Pergame et de Rhodes. S'y étaient ajoutées l'Égypte, la Cappadoce et même la Numidie de Massinissa, un petit État africain plus grand qu'on ne l'a dit. De ce fait, la Macédoine se sentait encerclée et diminuée. Elle tenta de se donner un peu d'air, mais elle ne put s'appuyer que sur les Illyriens et les Thraces, et aussi sur les Achéens.

Le prétexte fut fourni par Eumène de Pergame qui se plaignit à Rome des mauvaises manières qu'il imputait à la Macédoine. Alors le Sénat estima qu'il pouvait déclarer la guerre au roi Persée : ce serait bien un *bellum iustum piumque*.

L'armée envoyée dans les Balkans aux ordres de Publius Licinius Crassus subit un petit revers dans un combat de cavalerie, puis elle obtint un match nul. La suite fut meilleure pour elle et concerna en priorité les alliés de Persée, les Dardaniens puis d'autres Illyriens, ceux-ci menés par Gentius (ou Genthios), qui furent vaincus ; ensuite, Quintus Marcius Philippus s'empara de plusieurs villes.

La proximité des Romains poussa le roi à accumuler les maladresses, dues souvent, semble-t-il, à sa ladrerie. Ne voulant pas perdre son argent, il perdit son pouvoir. Les uns après les autres, ses alliés s'éloignèrent de lui, parce qu'ils n'obtenaient pas la moindre aide financière. Il faut dire que Plutarque, toujours soucieux de donner de bons et de mauvais exemples, a fait de Persée le paradigme du mauvais roi, et de son adversaire, Paul-Émile, le modèle du bon général. Ce personnage, qu'il faudrait appeler Lucius Aemilius Paullus, et non Paul-Émile comme on le fait depuis la Renaissance, était présenté comme l'antithèse de Persée, alors qu'il lui ressemblait quelque peu : aristocrate de très bonne naissance, il était dévoué à l'État et à sa patrie (il brillait par sa *virtus*) ; et il possédait une très vaste culture.

Cette troisième et dernière guerre de Macédoine n'a été marquée que par une seule bataille, grande et décisive, comme on l'a dit, qui eut lieu le 4 septembre 168 à Pydna, dans l'est de la Macédoine, près de la mer Égée. L'engagement débuta sur les berges de l'Énipée. Les Macédoniens avaient installé leur camp sur une rive, vite imités par les Romains, qui évidemment s'étaient mis de l'autre côté du fleuve. Un incident mineur donna le branle à un engagement progressif, et des escarmouches dégénérèrent en une vraie bataille initialement non prévue. En effet, les deux chefs d'armée avaient demandé à des officiers d'envoyer des corvées d'eau. Quand elles se rencontrèrent, les deux troupes n'étaient séparées que par l'Énipée. Elles échangèrent d'abord des insultes, puis des coups, et la bagarre devint générale.

Le roi Persée accourut avec toute son armée, et il avait eu soin de la mettre dès le départ en ordre de bataille. Les alliés thraces étaient en tête, puis venaient des auxiliaires, suivis par les phalanges des leucaspides, les « boucliers blancs », à l'avant, et des chalcaspides, les « boucliers d'airain », qui fermaient la marche. Les autres Macédoniens flanquaient ce centre composite.

Les Romains, disposés suivant la *triplex acies*, auraient été, en un premier temps, effrayés par les sarisses, ces longues lances qui

donnaient à la phalange l'aspect d'un porc-épic. Ils connaissaient pourtant ce dispositif depuis la première guerre contre Philippe V, soit depuis plus de quarante ans. Quoi qu'il en soit, les légionnaires trouvèrent vite la parade : comme les phalangites étaient répartis entre plusieurs unités isolées les unes des autres, ils se glissaient dans les intervalles qui les séparaient, et ils les prenaient par le flanc. Ils commencèrent par semer le désordre dans l'aile gauche ennemie, puis, progressant toujours par petits groupes, ils provoquèrent un retrait lent d'abord, rapide ensuite. Comme à Magnésie-du-Sipyle, comme toujours d'ailleurs, les légionnaires et les cavaliers frappaient dans le dos les fuyards, individus méprisables. Pour cette raison, ce fut presque une bataille d'anéantissement et complètement une bataille décisive. Les vaincus perdirent 20 000 fantassins et 6 000 prisonniers, mais leur cavalerie avait réussi à s'échapper en totalité... sauf le roi : il fut capturé alors qu'il cherchait son salut dans la fuite.

Les Romains s'emparèrent d'un butin énorme, qui permit d'abolir l'impôt à Rome. Quand on réfléchit à cette issue, il paraît assez étonnant que les universitaires n'aient pas vu dans l'histoire militaire un facteur essentiel pour la vie économique et pour les finances de l'État.

Il y a plus. Paul-Émile, puisqu'il faut l'appeler ainsi, ne garda pour lui-même que la bibliothèque du roi de Macédoine. Son comportement ne relève pas de l'anecdote ; il intéresse, lui aussi, l'histoire générale, et il apporte trois enseignements. D'abord, quelques familles de l'aristocratie étaient devenues si riches qu'elles n'avaient plus besoin d'argent, un produit que les nobles méprisaient, de toute façon. Ensuite, dans ce milieu, la culture passait avant la fortune. Enfin, la civilisation était grecque. Comme on le voit, l'histoire sociale et l'histoire culturelle, elles aussi, peuvent avoir quelques éléments à tirer de l'histoire militaire. Par la suite, le général vainqueur eut droit à un triomphe, où il exhiba Persée et ses deux fils.

Le traité de paix avait imposé la remise aux Romains de 1 000 otages achéens. L'historien Polybe faisait partie du lot et, comme il appartenait au meilleur monde qui fût, il devint prisonnier sur parole, hôte des Scipions. Cet auteur, très utile pour les historiens du ^{XXI}e siècle, est une grande figure de ce que P. Grimal a appelé « le siècle des Scipions ». C'est là un autre lien entre histoire militaire et, cette fois, histoire culturelle.

UN POINT D'ÉQUILIBRE

Au milieu du II^e siècle, et malgré les guerres qui se poursuivaient (nous en avons vu, et nous en verrons d'autres), les Romains eurent le sentiment d'avoir atteint un certain équilibre. Pourtant, les Achéens et les Macédoniens ressentait avec douleur l'occupation de leur terre, le tribut et les levées de recrues ; c'était une conséquence de Pydna.

En 148, la Macédoine entra en insurrection. Des habitants suivirent d'abord un personnage qui prétendait être Philippe V, qui se serait caché pour réapparaître à ce moment. Puis la population s'attacha surtout à un certain Andriskos, qui est plus connu et qui étendit son autorité à une grande partie du nord de la Grèce. Une intervention militaire des Romains fit 25 000 morts et rétablit leur ordre. En 147, le Sénat décida que la Macédoine aurait dorénavant le statut de province.

L'année suivante, ce fut au tour des Achéens de se révolter. Ils suivirent un stratège (général) appelé Critolaos, et ils furent vaincus aux Thermopyles. Leur chef disparut, soit parce qu'il mourut au combat, soit parce qu'il s'empoisonna. Malgré cette mort, les Romains relancèrent la guerre parce qu'un de leurs ambassadeurs aurait été insulté. Lucius Mummius fut chargé de la répression, il s'empara de Corinthe et il laissa ses soldats mettre la ville à sac. Cet événement a marqué les esprits en raison de la violence qui l'accompagna. On vit des rustres s'emparer de trésors artistiques dont ils ignoraient la valeur, ou les détruire. Tous les Romains n'étaient pas des Flamininus ni des Paul-Émile. Et, quoi qu'il en soit, l'Achaïe fut à son tour réduite en province en 146.

Une anecdote illustre bien la domination romaine sur le monde au milieu du II^e siècle avant notre ère. Le nouveau roi de Syrie, Antiochus IV, voulut rencontrer son homologue qui régnait sur l'Égypte. Il se rendit à Alexandrie, où se trouvait également une ambassade envoyée par le Sénat. Un des membres de cette commission lui posa une question, et il répondit qu'il lui fallait réfléchir. Alors, ce Popilius prit un bâton et il traça un cercle sur le sol autour du roi : « Tu n'en sortiras, dit-il, qu'une fois ta décision prise. »

LA NOUVELLE ARMÉE ROMAINE

Si ces négociateurs montraient tant d'assurance, c'était pour une bonne raison : ils savaient que leur État disposait de la meilleure armée de l'époque. Polybe en a laissé un tableau qui montre une légère évolution par rapport à celle que Tite-Live avait décrite pour les années 340-338 ; les changements ont été, à notre avis, moins importants qu'on ne le dit en général.

La tactique restait fondée sur la *triplex acies* (cette fois, de l'avant vers l'arrière, 1 200 hastats, 1 200 princes et 600 triaires) et sur le manipule, regroupement de deux centuries. Mais chacune des trois lignes ne comptait plus que dix manipules au lieu de quinze. Au début du combat, 1 000 fantassins légers étaient placés en avant de l'infanterie lourde. Puis ils se repliaient dès que les hastats avançaient pour arriver au contact de l'ennemi. Une légion théorique comptait donc 4 000 soldats. Nous employons l'adjectif « théorique » pour rappeler que cet effectif variait en fonction de nombreux critères.

Autre modification importante : avec le temps, le cens requis pour entrer dans l'armée avait été abaissé de façon progressive, pour permettre le recrutement d'un plus grand nombre d'hommes, et pour associer à l'effort militaire les éléments les plus pauvres de la société. Il ne faut pas oublier que, pour les Romains, servir était un honneur ; qu'ils estimaient normal de se battre pour la patrie. C'était aussi un moyen de faire reculer le chômage, mais il n'est pas sûr que les élites sociales de l'époque en aient eu conscience.

L'armement aussi avait varié, relativement peu il est vrai. Le fantassin léger possédait un petit bouclier rond et un casque, une épée et une lance. Le fantassin lourd se protégeait avec des jambières, un casque, une cuirasse ou un protège-cœur, et avec un grand bouclier rectangulaire à *umbo* (une demi-boule de métal placée en son centre). Pour tuer, il utilisait une lance et des javelots (les célèbres *pila* ; *pilum* au singulier), et surtout un glaive, épée courte et étroite, terriblement efficace, qui permettait de frapper d'estoc et de taille, avec la pointe ou le tranchant. Ce *gladius* a été appelé « glaive hispanique », expression encore discutée. On admet en général qu'il a été emprunté aux Hispani. On peut aussi supposer qu'il a été mis au point pour lutter contre eux ; il faudrait alors comprendre : « le glaive (de l'armée) d'Espagne ».

CONCLUSION

L'État romain a souvent répondu à de vraies agressions, et de plus en plus souvent pour défendre des alliés. Mais qu'allait faire son armée, si loin de l'Italie ?

Chapitre II

LES GUERRES À L'OUEST

(148-93 avant J.-C.)

Durant la période qui va de 148 à 93 avant J.-C., les Romains se détournèrent presque complètement de l'Orient : ce fut à l'ouest que surgirent des difficultés militaires, apparemment sans liens entre elles. Les deux guerres majeures qui secouèrent l'Afrique n'eurent pas plus de ressemblances l'une avec l'autre que n'en eurent les deux conflits qui ébranlèrent la Gaule. Comme dans les épisodes précédents, le Sénat ne manifesta pas la moindre stratégie planifiée ; sauf en Afrique, il ne fit que répondre à des attaques.

LA TROISIÈME GUERRE PUNIQUE

Ce paragraphe aurait aussi bien pu s'intituler « le siège de Carthage ». En effet, ce conflit a été appelé de ce nom traditionnel uniquement pour maintenir un parallèle avec les autres conflits de l'époque, et pour compléter la triade des guerres puniques. En réalité, ce ne fut pas une vraie guerre ; quelques opérations mineures mises à part, elle se réduisit à une opération de poliorcétique contre la capitale ennemie.

La responsabilité de cette affaire incombait totalement aux Romains, qui manifestèrent une mauvaise foi sans égale dans l'histoire de l'humanité. Mais son épilogue fut causé par les Carthaginois eux-

mêmes.

Les causes

Les historiens du ^{xx}e siècle se sont beaucoup intéressés aux causes de ce conflit, sans doute parce qu'ils y trouvaient ce qu'ils cherchaient, une écrasante responsabilité de Rome. Or, comme on l'a vu, et comme on le verra encore, c'étaient souvent les barbares qui attaquaient, et donc la troisième guerre punique, à cet égard, représente plus une exception qu'un exemple.

Les causes économiques ont évidemment été envisagées à plusieurs reprises. Les marxistes ont pensé que les légionnaires étaient venus se fournir en esclaves pour faire marcher l'économie de l'Italie. Mais aucun texte ne le dit, et les massacres qui ont marqué la fin du conflit tendraient à prouver que ce mobile a peu joué. Les non-marxistes, pour leur part, ont utilisé une anecdote pour défendre une autre thèse. Un point de vue différent a éclos. Un jour, Caton apporta dans la curie des figes fraîches et il les offrit à ses collègues. Il aurait voulu, ont-ils dit, dénoncer les dangers de la concurrence. En réalité, cette distribution visait un autre but, car une guerre de la fige est une idée absurde. Il se plaçait dans le domaine de la stratégie : si ces fruits peuvent arriver sans délai jusqu'à nous, des soldats peuvent faire ce trajet tout aussi vite. D'ailleurs, si Carthage était une concurrente, c'était aussi un partenaire économique. Il reste alors, dans ce registre, le butin et le tribut. Et certes les Romains ont pillé, mais ni plus ni moins qu'à d'autres moments. Quant au tribut, il n'a pas joué un grand rôle puisque les vainqueurs ont détruit la ville et tué ses habitants. Il convient donc de chercher ailleurs que dans l'économie.

La thèse de l'acte gratuit, qui a été envisagée, doit être rejetée. Les États sont des monstres froids, et le siège a duré dix-huit mois, ce qui laissait aux Romains le temps de se ressaisir. Deux autres motifs possibles, mais seulement possibles, ont été soumis à la critique ; mais aucun texte ne les appuie, sauf la vraisemblance, argument dont il faut se méfier.

La supposition d'une volonté politique n'est pas absurde. En effet, au même moment ou presque, trois villes ont été anéanties par les Romains, Carthage et Corinthe en 146, Numance en 133. Or, chacune

d'entre elles possédait à ce moment un parti démocratique puissant, situation qui ne suscitait aucune sympathie chez les sénateurs.

Par ailleurs, une cause stratégique a été envisagée. Depuis un demi-siècle, le roi de Numidie, Massinissa, grignotait le domaine de Carthage. Rome pouvait craindre une conquête totale par ce souverain, ou par un de ses successeurs, car il était très âgé. Dans ce cas, un État vaste et prospère, donc puissant, aurait été créé en Afrique, ce qui aurait anéanti les gains du traité de 201. Rome aurait donc voulu prendre de vitesse la Numidie. D'ailleurs, Tite-Live, ou du moins son abrégiateur, assure que le réarmement de Carthage apparaissait comme une menace. Notre interprétation de l'anecdote des figues appuierait cette hypothèse, qui ferait connaître un cas de guerre préventive.

Quoi qu'il en soit, la psychologie collective a sans aucun doute joué un grand rôle, sinon le rôle principal. D'abord, les Carthaginois étaient devenus des ennemis héréditaires : oubliant qu'ils avaient été dans le rôle des agresseurs en 264, les Romains ne se souvenaient que de 218, quand Hannibal était venu en Italie ; ils se considéraient comme des victimes. Ensuite, la deuxième guerre punique avait fortement accru leur sentiment de peur, le *metus punicus* (G. Brizzi). Enfin, comme on l'a dit, le Sénat considérait que la responsabilité de l'ordre du monde lui incombait ; il ne devait pas laisser Carthage ni la Numidie agir en quoi que ce soit sans son contrôle.

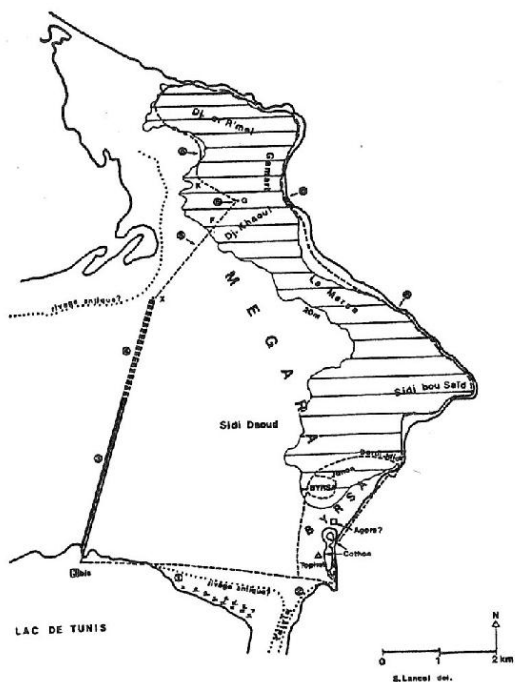
Le prétexte

Il fallait un prétexte, qui fut vite trouvé. Comme Carthage et Massinissa étaient une fois de plus en conflit, une ambassade fut envoyée sur place pour étudier le différend. Un des membres de cette commission fut molesté. Aussi, en 149, Rome déclara la guerre à sa rivale, en toute bonne conscience : c'était, à n'en pas douter, un *bellum iustum piumque*. Caton, mort peu auparavant, n'eut pas le bonheur de voir s'enclencher ce processus.

Les forces en présence

Cette guerre, Rome ne pouvait pas la perdre. Son avantage a été récemment contesté. Se fondant sur l'archéologie, la plupart des

historiens pensent que Carthage connut un vif essor dans la première moitié du II^e siècle avant notre ère : c'est à cette époque qu'y furent creusés les ports encore visibles actuellement (port de commerce et port de guerre) ; et au même moment, un immeuble fut construit sur une pente de Byrsa. Mais un immeuble ne fait pas le printemps, même économique. Carthage avait perdu son empire, ses échelles, la Sicile, la Sardaigne et le sud de l'Espagne. En outre, plusieurs cités puniques géographiquement proches, et non des moindres, comme Utique, la jalousaient depuis longtemps et souhaitaient sa destruction. Enfin, la Numidie menait contre elle un conflit de cinquante ans, qui l'épuisait.



Document no 22, a. Le rempart de Carthage.

Schéma de S. Lancel, *Carthage*, 1992 (Paris), p. 435, fig. 242.

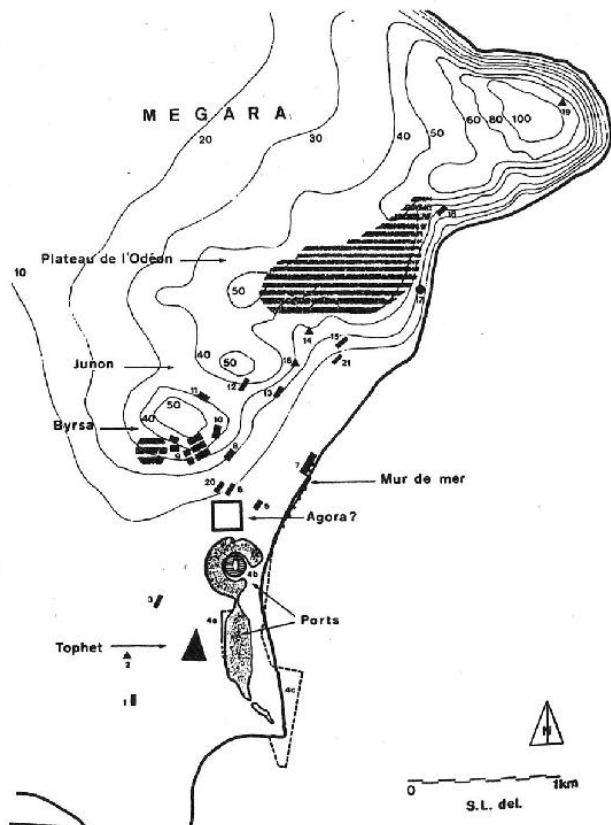
Si Carthage possédait des atouts, c'est ailleurs qu'il faut les chercher, dans le patriotisme de ses habitants et dans leur science de la poliorcétique. Ils avaient érigé un solide rempart, fait de trois éléments, un fossé, une palissade et un haut mur à tours, qui était renforcé par

des écuries et des casernes.

Du côté des Romains, aucune nouveauté ne peut être signalée : la démographie de l'Italie, la politique de citoyenneté du Sénat et les légions leur assuraient une nette supériorité.

Les négociations

Une fois la guerre déclarée, les consuls rassemblèrent leur armée en Sicile ; ils lui firent traverser la mer et elle débarqua à Utique, où se trouvait l'ancien camp de Scipion, les castra Cornelia. Là, des ambassadeurs choisis par le Sénat de Carthage, une assemblée pacifique, les rencontrèrent. Les négociations montrèrent une extraordinaire duplicité et une hypocrisie étonnante de la part des consuls. À chaque entretien, et sous prétexte d'agir dans l'intérêt des Puniques, ils formulaient une nouvelle requête, pour aller jusqu'à l'inacceptable et provoquer une guerre dont la responsabilité apparente incomberait à Carthage. Ils demandèrent d'abord que leurs interlocuteurs fassent leur soumission (*venire in fidem*). Ils l'obtinrent. Puis ils demandèrent 300 otages. Ils les obtinrent. Puis ils demandèrent la livraison de toutes les armes et du matériel de guerre, y compris des navires. Ils l'obtinrent. Enfin, ils demandèrent que la ville soit déplacée et reconstruite à l'intérieur des terres. Ils ne l'obtinrent pas. Et ce fut la guerre : à Carthage, les sénateurs pacifiques furent renversés par des démocrates belliqueux.



Document no 22, b. Plan de Carthage.
S. Lancel, *Carthage*, 1992 (Paris), p. 164, fig. 74.

La guerre

Les événements se déroulèrent en deux étapes distinctes, la guerre des consuls et la guerre de Scipion Émilien.

Les Puniques avaient mis sur pied deux armées, confiées à deux Hasdrubal, l'une dans leur ville, l'autre à l'extérieur, au camp de Nopheris (vers Grombalia, à environ 40 km dans le sud-sud-est de Carthage).

Les Romains rataient tout ce qu'ils entreprenaient. Deux tribuns et des soldats prirent pied sur le rempart, et ils en furent chassés. Un de leurs postes fut attaqué de nuit, avec des pertes. Une sortie générale des ennemis provoqua des dégâts. Marcus Manilius se mit en marche vers Nopheris ; il tomba dans une embuscade et il fut vaincu. Le légat

Mancinus tenta un débarquement au nord de Carthage ; il ne réussit pas à s'y maintenir. À chaque fois, ou presque, le désastre total fut évité grâce à un jeune et brillant officier, Scipion Émilien, qui put même faire passer de son côté un commandant de cavalerie ennemi, Phamaeas, et ses 2 200 hommes, devenus ainsi transfuges.

Finalement, Scipion Émilien fut élu consul et il trouva le chemin de la victoire. Cet homme a beaucoup séduit, d'autant plus qu'il était accompagné par l'historien Polybe, qui en a laissé un portrait très élogieux : grand sens politique, talents militaires multiples et vaste culture, dans la lignée de Flaminius et de Paul-Émile.

Le nouveau chef renforça d'abord les travaux de siège. Puis il attaqua le camp de Nepheris, il remporta la victoire et il détruisit l'armée qui y avait pris ses quartiers. Se retournant vers Carthage, il fit pénétrer ses hommes dans la ville par son point faible, l'entrée du port de commerce. Les assiégés contre-attaquèrent. En vain. Ils creusèrent une autre sortie pour leurs navires et, dans deux batailles navales, ils affrontèrent la flotte romaine (été 147). Également sans succès.

Au début du siège, les Puniques avaient torturé des prisonniers sur le rempart et ils les avaient tués sous les yeux des Romains, ce qui était un crime de guerre et une provocation ; ils espéraient effrayer à la fois les défaitistes de leur camp et leurs ennemis. Les légionnaires vengèrent leurs malheureux collègues en exerçant une cruauté bien pire, quand ils livrèrent une bataille en milieu urbain. Pour monter vers la citadelle de Byrsa depuis les ports, ils devaient emprunter trois avenues bordées d'immeubles. Les fantassins entraient dans les appartements, ils frappaient ceux qu'ils y trouvaient et ils les tiraient vers la fenêtre avec des crocs de boucher, puis les jetaient à moitié morts dans la rue, où les cavaliers les achevaient sous les sabots de leurs montures.

Scipion Émilien pratiqua le rite rare de l'*evocatio* : il invita les dieux de Carthage à quitter leur ville pour Rome où les attendait un culte encore plus superbe. Et il fut entendu.

Le général Hasdrubal trahit les siens au dernier moment. Sa femme eut le temps de le maudire et de souhaiter le bonheur à Scipion Émilien, avant de se suicider avec ses enfants sur un bûcher, comme firent d'ailleurs tous les transfuges. Ce siège se termina sous le signe du feu : la ville fut détruite par un incendie célèbre, qui dura une semaine, et le peuple fut anéanti. C'est ce qu'en bon français on appelle un génocide. Et le chef romain fut appelé Scipion l'Africain, le deuxième

Africain pour nous.

DES GUERRES MINEURES (133 À 101 AVANT J.-C.)

La crise

À partir de 133, la République subit une crise politique, qui était en réalité une crise de croissance. Elle opposa non pas les riches aux pauvres, mais deux factions de la noblesse, l'une contre l'autre. Les « populaires » proposaient que l'on attribuât aux prolétaires des champs pris sur les domaines de l'État, l'*ager publicus*, ce dont les « *optimates* » ne voulaient même pas entendre parler. Toutefois, pendant la crise, la guerre continuait.

La première révolte des esclaves

Depuis 217, l'Italie avait connu plusieurs petites révoltes d'esclaves. Mais, de 135 à 132, la Sicile fut ravagée par une grande guerre servile, causée par la cruauté d'un propriétaire d'Enna. Eunoüs, un Syrien, s'imposa comme chef sous le titre et le nom de roi Antiochos. Lui et un autre meneur, Cléon, organisèrent deux armées. Leur projet n'était pas de supprimer l'esclavage, comme le croient quelques auteurs pleins de bons sentiments, mais de renverser l'ordre social : ils voulaient devenir les maîtres et garder les autres comme esclaves. Hélas pour eux, leurs troupes furent anéanties par le consul Rutilius.

L'affaire de Pergame

Presque en même temps, l'ouest de l'Anatolie fut secoué par un conflit. Attale, roi de Pergame, mourut en 133, et il apparut que, par testament, il léguait son État aux Romains : encore une annexion qui n'était pas une conséquence directe de l'impérialisme. En 132, un neveu d'Attale, né d'une union illégitime, Aristonikos, organisa une révolte qui prit une tournure sociale inquiétante pour les puissants ; il s'appuyait

sur les affranchis et les pauvres. Les chefs des États voisins, Bithynie, Pont, Cappadoce et Paphlagonie, s'allièrent à Rome, ce qui n'empêcha pas Licinius Crassus d'être vaincu et tué. Finalement, en 130, Perperna vainquit Aristonikos et l'ordre fut rétabli. En 129, le royaume de Pergame devint la province d'Asie.

L'Italie

En Italie du Nord, plus de guerres. Toutefois, en 125-124, Frégelles chez les Volsques (aujourd'hui Ceprano) s'était révoltée, et les légionnaires détruisirent la ville. Le Sénat ne vit pas que, dans la péninsule, le mécontentement croissait.

Des faits secondaires

En 123-122, le consul Quintus Metellus fut chargé de conquérir les Baléares, ce qu'il fit sans difficultés majeures. Deux colonies romaines y furent installées, à Palma et Pollentia. Et, en 100, fut organisée la province de Cilicie, au sud-est de l'Anatolie. On admet en général que cette transformation visait à limiter la piraterie, un mal endémique dans la région. Il fallut toutefois attendre Pompée pour que le problème soit réglé.

La deuxième révolte des esclaves

La Sicile servit de théâtre à une nouvelle guerre servile qui dura de 104 à 101. La cause différait profondément de celle qui avait provoqué les événements de 135-132, et elle est fort intéressante, car très originale : elle découla d'une rumeur. À la demande du roi de Bithynie, Nicomède III, le gouverneur Publius Licinius Nerva libéra 800 esclaves qui avaient été injustement réduits à ce statut. Un bruit non fondé se répandit : il allait étendre très largement cette mesure. Comme rien ne venait, une insurrection éclata et, si l'origine différait, l'organisation ne fut pas sans rappeler la révolte d'Eunoüs. Deux hommes prirent la tête du mouvement, Salvius, qui devint roi Tryphon, et Athénion, un mage cilicien. En 103, Tryphon vainquit Lucullus ; puis Athénion se fit roi à sa

place, mais il fut vaincu en 101 par Manius Aquilius, qui fit tuer tous les révoltés.

Au total, on voit que, pour des raisons diverses, des Italiens, des esclaves et des provinciaux avaient manifesté un certain mécontentement. Ces désordres ne représentaient pas un bien grand danger, à condition qu'ils ne s'aggravent pas.

LA CONQUÊTE DU SUD DE LA GAULE

Entre la Ligurie italienne et notre Catalogne, s'ouvrait un vaste espace qui échappait à l'autorité de Rome, mais où se trouvait une moyenne puissance, Marseille, la ville la plus ancienne de France. Cette cité grecque avait installé des colonies tout au long du littoral, notamment à Niké (Nice), Antipolis (Antibes) et Agathé (Agde), et elle possédait un vaste arrière-pays.

La guerre eut deux causes, la politique d'alliances de Rome et le goût des Gaulois pour la violence et le pillage. Rome avait conclu des traités avec les Éduens (Morvan) et les Marseillais. Or, leurs voisins pillaient les uns et les autres. Par ailleurs, les Allobroges (Dauphiné) et les Arvernes (Auvergne) se disputaient une prééminence régionale ; ils étaient entrés en conflit avec les Éduens.

Les Salluviens avaient pris l'habitude d'assiéger Marseille qui, à chaque fois, demandait de l'aide à Rome, ce qui était arrivé en 181 et 154. Des légions venaient, écrasaient les barbares et repartaient. L'histoire se répéta en 125, mais cette fois les légions ne repartirent pas. Marcus Fulvius Flaccus vainquit une coalition de Salluviens, de Ligures et de Voconces en 125 et, en 124, Caius Sextius renouvela l'exploit.

Si l'armée romaine était restée, c'était parce que de plus grands peuples gaulois étaient entrés en guerre. Les Allobroges avaient accueilli, et même bien accueilli, Teutomalus, roi des Salluviens, et, en outre, ils avaient une fois de plus ravagé le territoire des Éduens. Caius Domitius Ahenobarbus les vainquit en 122. En 121 se forma une coalition des Allobroges et des Arvernes, dont le roi s'appelait Bituit, fils de Luern. À la tête d'une immense armée, il affronta les Romains, dont il déplora le petit nombre : « Il y en aura à peine assez pour mes chiens. » Il aurait laissé 120 000 morts sur le terrain ; son fils,

Congonnietac, fut capturé et emmené à Rome.

La province fut appelée Transalpine, « Au-delà des Alpes », et son organisation reposa sur un axe routier qui longeait le littoral, la voie Domitienne, œuvre de Domitius (122), et sur deux villes. La même année, Caius Sextius fonda les Eaux de Sextius, Aquae Sextiae ou Aix-en-Provence ; Narbonne naquit en 118.

UNE GUERRE OUBLIÉE

En 111, Marcus Livius Drusus vainquit les Scordisques, des Illyriens. Son succès a laissé peu de traces dans les textes, sans doute parce qu'il n'a pas eu beaucoup d'ampleur.

LA GUERRE DE JUGURTHA

Les causes

De 112 à 105, l'Afrique fut secouée par une guerre totalement différente de celle qui l'avait ébranlée entre 148 et 146. Pour Rome, ce fut un conflit très largement extérieur, qui concerna surtout un État voisin de sa province, la Numidie. Elle mit en valeur un homme exceptionnel, Jugurtha, qui est devenu un héros national en Algérie, où l'on rencontre encore de nos jours de nombreux petits Jugurtha. Il était beau, intelligent, et corrompu d'après Salluste, un expert dans ce domaine. Normalement, il n'aurait pas dû régner, bien qu'il ait été adopté par Micipsa, le successeur de Massinissa, car sa mère n'était pas une épouse légitime. Mais il ambitionnait la totalité du pouvoir. Il tua un de ses cousins, ce qui provoqua la fuite à Rome de l'autre, Adherbal. Le Sénat, pour ne pas se surcharger avec des complications, partagea le royaume entre les deux hommes, et Adherbal s'installa dans Cirta (Constantine), où son concurrent vint l'assiéger. Il eut le tort de se rendre. Jugurtha le fit mettre à mort sur-le-champ et, dans le même temps, il fit massacrer tous les Romains qui se trouvaient dans la ville. La situation était plus complexe qu'il n'y paraissait. Officiellement,

Jugurtha s'était doublement mis dans son tort, en désobéissant au Sénat et en tuant des Romains. Officieusement, deux facteurs supplémentaires ont joué, le syndrome du gendarme et l'appât du butin.

Les faits

La chronologie est divisée en deux grandes étapes, guerre des nobles et guerre de Marius.

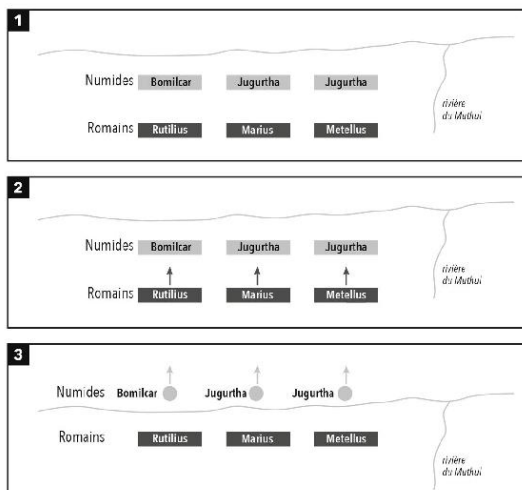
La conduite de la guerre fut d'abord confiée à des aristocrates traditionalistes. En 111, Lucius Calpurnius Bestia vendit la paix. Dans le même temps, Jugurtha, convoqué à Rome, y fit assassiner Massiva, un petit-fils de Massinissa ; il craignait sans doute la concurrence. Les sénateurs le chassèrent de la Ville et Salluste lui prête un jugement célèbre, empreint de moralisme : « Ville à vendre, et qui périrait vite si elle trouvait un acheteur ». L'année suivante, Spurius Postumius Albinus, rappelé à Rome, transmit son commandement à son frère Aulus. L'armée avança jusqu'à Suthul, ville inconnue. Puis elle fut vaincue et les légionnaires passèrent sous le joug. À Rome, l'opinion publique fit l'amalgame et la noblesse traditionnelle passa pour cumuler la corruption et l'incompétence.

Le général suivant, Quintus Caecilius Metellus, a été diversement jugé : mauvais pour beaucoup, il a été bon pour le grand Mommsen, que nous ne sommes pas loin d'approuver. Il remit de l'ordre dans son armée. Il prit comme lieutenant Marius, qui était membre du « parti » des populaires. Ce choix montre que les généraux romains ne privilégiaient pas leurs amis politiques ; ils prenaient les meilleurs et nous verrons plus loin Marius et César, dans l'autre clan, se comporter de la même façon. Metellus définit une nouvelle stratégie en deux points : capturer Jugurtha et ruiner la Numidie. Pour atteindre ces buts, il organisa des colonnes infernales. Le gros de son armée partit d'Utique, remonta la vallée de la Medjerda et rencontra l'ennemi au Muthul (oued Siliana, ou Mèlègue, ou Tessa). Voir document n° 23, p. 210.

Jugurtha, dos contre un oued, aile gauche contre un autre, commandait en personne la gauche et le centre, laissant la droite à

Bomilcar. Avait-il été présomptueux ? Ou contraint de se mettre dans cette nasse ? Ce serait déjà un succès pour Metellus. Ce dernier commandait en personne la droite ; il avait confié le centre à Marius et la gauche à Rutilius. Les Romains s'élancèrent tous ensemble, dans une attaque frontale, et les Numides plièrent au premier choc. Ce fut une victoire non décisive pour Metellus.

Un deuxième succès lui a été attribué. Il assiégeait Zama quand Jugurtha attaqua son camp, ne réussit pas à s'en emparer et, gêné par des pluies torrentielles, dut prendre la fuite. Ensuite, il put mettre à sac la Numidie.



Document no 23. La bataille de Muthul.

C'est alors qu'éclata un conflit dans le camp romain. Marius demanda à Metellus la permission de se rendre à Rome pour se porter candidat au consulat ; il essuya un refus. Les deux hommes n'appartenaient pas au même milieu. Né à Arpinum dans l'ordre équestre, Marius avait néanmoins épousé une patricienne, Julie, et il devint par elle l'oncle de César. Ses adversaires ont mis en avant ses défauts, notamment un goût peu tempéré pour le vin. Ses partisans ont au contraire vanté ses qualités, résumées par Cicéron, qui appartenait pourtant à l'autre clan (mais qui était originaire de la même cité) : il était « un homme inculte, mais un vrai homme ». Et il faudra revenir

sur ses réformes militaires. L'opposition se trouvait évidemment surtout dans le domaine politique : Metellus appartenait au « parti » des *optimates*, Marius aux populaires.

Durant l'hiver 109-108, Jugurtha fit massacrer les Romains qui se trouvaient dans une de ses villes, tuerie connue sous le nom de « vêpres de Vaga » (Béja), en référence à une autre tuerie qui eut pour cadre la Sicile de 1281. On aurait pu aussi parler de « vêpres de Cirta » pour le massacre mentionné plus haut. Mais personne ne l'a fait... Pendant ce temps, Metellus repoussait les Numides vers Thala, vers le sud, ce qui contraignit Jugurtha à fuir vers Cirta, vers l'ouest.

Finalement, Metellus libéra Marius qui se présenta au consulat et fut élu. En 107, Jugurtha était en difficulté et il recourut à la guérilla, ce qui prouve que Metellus n'avait pas complètement échoué. Marius prit Capsa (Gafsa), puis il assiégea Cirta. Jugurtha accourut et le prit en tenaille, mais sans succès. En 106, le Romain put s'emparer de Thala où il trouva le trésor du roi, qui contre-attaqua par deux fois et échoua par deux fois. Il avait enrôlé dans son état-major un autre ambitieux, Sylla, qui n'était pas membre de son clan, mais qui possédait mille talents et compétences. Repoussé dans l'ouest, jusqu'à la Moulouya, Jugurtha fut livré à ce Sylla par une trahison du roi de Maurétanie, Bocchus. La guerre était finie. Marius célébra un triomphe le 1^{er} janvier 104 ; à l'issue de la cérémonie, Jugurtha fut étranglé.

Cette guerre montre une des différentes politiques du Sénat : faire une intervention pour remettre de l'ordre. Rome y gagna peu de profits et y subit beaucoup de pertes (la Numidie ne devint pas province à ce moment). Seul Marius en retira des bénéfices : il fut sept fois consul, et il gagna la reconnaissance de ses vétérans et des habitants du sud de l'Afrique, les Gétules.

LES RÉFORMES MILITAIRES DE MARIUS

Les historiens ont imaginé jadis que Marius avait fait une vraie révolution au sein de l'armée romaine. Aujourd'hui, ils ont tendance à exagérer dans l'autre sens, et à ne lui prêter que de modestes changements. Il est vrai que, si on lit les textes, on s'aperçoit qu'il n'a pas ouvert largement les portes des légions aux prolétaires, qu'il n'a pas

aboli le cens. Il a seulement permis à quelques pauvres de devenir légionnaires, ce qui n'était déjà pas si mal.

Marius a réorganisé l'exercice et il a imposé aux soldats le port d'un paquetage plus lourd, pour les contraindre à davantage d'efforts. Ces derniers réagirent avec leur humour de paysans latins : nous sommes devenus, dirent-ils, « les mulets de Marius ». Il donna un emblème à chaque légion, une aigle (au féminin). On a dit que cette innovation visait à renforcer la cohésion de l'unité. Ce n'est pas faux. Surtout, à notre avis, elle lui donnait un caractère permanent : l'aigle perdurant, elle n'était plus dissoute de fait après chaque campagne.

Enfin, il créa un nouveau *pilum*. Entre la pointe en fer et le manche en bois, il fit mettre une cheville qui se brisait au premier choc, pour empêcher l'ennemi de renvoyer l'arme à l'expéditeur.

L'« INVASION » DES CIMBRES ET DES TEUTONS

Le bellicisme des Romains avait causé la troisième guerre punique. Il avait été moins présent dans la guerre de Jugurtha. Il fut totalement absent de la guerre dite des Cimbres et des Teutons, qui fut en tous points défensive. Des barbares jusqu'alors inconnus arrivèrent du nord, et il était à craindre qu'ils n'envahissent l'Italie, tels les Gaulois au IV^e siècle. Comme ils étaient extrêmement agressifs, cette guerre fut ponctuée par des batailles d'anéantissement, dont d'ailleurs ces ennemis avaient donné l'exemple.

Les guerriers germains

D'apparence physique, les Germains ressemblaient aux Gaulois : grands et forts, blonds aux yeux bleus, ils effrayaient les Romains par leur regard et leur chevelure, ce qui peut surprendre l'homme du XXI^e siècle. Ce qui déroutait le plus les légionnaires, c'était leur comportement au combat (M.P. Speidel). Ils y allaient enthousiasmés, au sens premier du terme, « pénétrés par le dieu ». Ils portaient peu d'équipement défensif, et même il leur arrivait de quitter ce peu dans le feu de l'action. Sur leur casque ou leur corps, ils revêtaient des dépouilles animales (loup, ours, chevreuil, et même la très pacifique

martre). Parfois, ils étaient peints en blanc, une protection magique à notre avis. Avant le combat, ils dansaient et ils entonnaient un hymne guerrier, le *barditus* (ou *barritus*), le célèbre et beau bardit de Chateaubriand.

À l'encontre de ce qu'ont écrit les auteurs du ^{xx}e siècle, les Germains combattaient surtout comme fantassins ; mais leurs cavaliers étaient excellents, et ils pouvaient former des couples mixtes, fantassin-cavalier, très efficaces. Ils étaient d'autant plus redoutables qu'ils appartenaient à des sociétés fondées sur la violence, où le lâche n'avait d'autre ressource que le suicide, et où le jeune homme devait avoir tué pour être reconnu comme un adulte.

Les sources disent que les envahisseurs de 105, Cimbres, Teutons, Tigurins, Ambrons et autres, étaient des Germains. Mais des Celtes s'étaient ajoutés à eux.

Les mouvements (voir document n° 24, page 214)

Cette masse d'envahisseurs semble s'être ébranlée vers 120. Ils vainquirent et tuèrent Cneius Papirius en 114 à la bataille de Noreia (Neumark, en Autriche) et ils firent subir le même sort à Junius Silanus en 109 dans la région de Lyon. Ils se dirigèrent ensuite vers l'Espagne. En 107, les Tigurins (qui n'étaient pas des « indigènes », comme on l'a écrit) vainquirent et tuèrent le consul Lucius Cassius Longinus, vers Toulouse ; et ils avaient humilié des légionnaires en les faisant passer sous le joug. Néanmoins, après qu'ils eurent passé les Pyrénées, ils furent repoussés par les Celtibères.

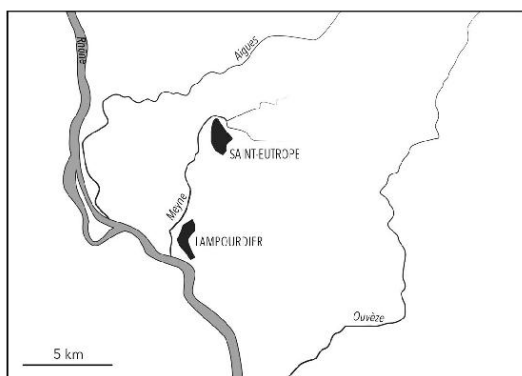
La célèbre bataille d'Orange eut lieu le 6 octobre 105 avant J.-C. En raison de la pauvreté des textes, elle est mal connue ; elle le sera davantage quand les fouilles actuellement en cours auront été achevées et publiées.

L'affaire avait mal commencé. Lancé en avant-garde, le légat Marcus Aurelius Scaurus fut vaincu, capturé, puis tué. Les deux consuls, Cneius Mallius Maximus et Quintus Servilius Caepio ne s'entendaient pas, et ils firent camp séparé. D'après A. Deyber et Th. Luginbühl, ils se seraient établis sur les collines du Lampourdier et de Saint-Eutrope. De la

céramique et des amphores y ont été trouvées ; elles prouvent plutôt la présence d'un habitat permanent. Ils alignaient 80 000 soldats, accompagnés par 40 000 valets (des *calones*, armés de massues en bois). Ils cédèrent dès le premier assaut et les fuyards, piégés par le Rhône, furent tous tués, sauf quelques dizaines d'hommes et Caepio, qui perdit son rang de sénateur et fut condamné à l'exil. Ce désastre eut une conséquence que n'avaient pas obtenue les trois défaites précédentes : les Germains suscitèrent une peur intense.

Plongés dans le désarroi, les Romains confièrent le commandement à Marius. Pour reprendre en main ses soldats, il veilla à ce qu'ils pratiquassent l'exercice de manière très rigoureuse, et il leur fit creuser les *fossae marianae*, un canal qui reliait le Rhône à la mer. Puis il attaqua.

Marius détruisit les Teutons et leurs compagnons d'armes à l'automne 102, à la bataille d'Aix (Aix-en-Provence). Il vainquit d'abord leurs alliés, les Ambrons et les Tigurins, ensuite et surtout les Teutons. Il fallut quatre jours de combats pour venir à bout de quelque 30 000 Ambrons. Les barbares s'étaient installés sur une hauteur, puis ils descendirent vers un cours d'eau où se trouvaient les valets, les *calones* ; les soldats romains – en fait, surtout des Ligures – contre-attaquèrent et ils firent subir une première défaite à leurs ennemis.



Marius anéantit ensuite les Teutons. Cette fois, c'étaient les Romains qui avaient pris position sur une colline. Leurs adversaires n'attendirent pas et ils escaladèrent la pente. Les légionnaires contre-attaquèrent

avec lenteur et méthode, comme à l'exercice : javelot d'abord, puis choc avec l'épée. Dans le même temps, arrivèrent des troupes que Marius avait envoyées à l'abri des regards, et placées sous les ordres du légat Claudius Marcellus. Quand elles surgirent, les Germains furent pris dans une tenaille et massacrés pour la plupart d'entre eux. Ceux qui réussirent à s'enfuir vers le nord furent capturés par les Séquanes (Jura), qui les livrèrent aux Romains. Pour effrayer les vivants, Marius interdit qu'une sépulture soit donnée aux morts : dans ces conditions, les âmes des défunts ne pourraient pas trouver la paix. Les corps pourrirent sur le sol. Les paysans de cet endroit utilisèrent les os comme limites de champs et les chairs pour engraisser la terre.

L'année suivante, le 30 juillet 101, Marius anéantit les Cimbres à la bataille de Verceil. Marius ou Catulus, là est la question. Les barbares avaient exposé leurs buts de guerre ; ils voulaient des terres et des villes, ce qui leur fut évidemment refusé.

La bataille restait donc la seule issue. Catulus occupait le centre avec 20 300 soldats, et Marius les ailes avec 32 000 hommes. Beaucoup plus nombreux (entre 140 000 et 200 000 combattants), les Cimbres avaient disposé leur infanterie en une phalange qui couvrait un carré parfait de 5 km sur 5, et ils disposaient en outre de 15 000 cavaliers, qui tentèrent d'envelopper l'aile gauche des Romains. Les légionnaires chargèrent tous ensemble, mais ils soulevèrent un nuage de poussière tel qu'ils s'aveuglèrent eux-mêmes. Les ailes tombèrent dans le vide, ratèrent les ennemis, et Catulus soutint seul le choc. Les Germains, gênés par l'obscurité, reculèrent jusqu'à leur camp de bataille. Les femmes, qui les y attendaient, tuèrent les fuyards, tuèrent leurs enfants et se tuèrent elles-mêmes.

Les Romains n'auraient perdu que 3 001 (!) soldats. Les Cimbres laissèrent sur le terrain beaucoup de morts (peut-être 140 000) ; 60 000 d'entre eux, faits prisonniers, furent réduits en servitude. Et désormais, fort et discipliné, le Germain fut un esclave recherché. Plutarque considère que le vrai vainqueur fut Catulus. Et peut-être n'a-t-il pas tort.

LES GUERRES DANS LA PÉNINSULE IBÉRIQUE

Encore des guerres oubliées. Il est vrai qu'elles sont surtout connues par les Fastes triomphaux, des listes de généraux vainqueurs qui sont parvenues à nous sous forme d'inscriptions affichées dans Rome. Les modernes leur attachent d'autant moins d'attention qu'ils considèrent que la prise de Numance a entraîné un siècle de paix, à tort au demeurant.

Triomphateur

~~Tiberius~~ Didius

~~Decimus~~ Cornelius Dolabella

~~Tiberius~~ Didius

~~Pompeius~~ Licinius Crassus

Les détails manquent. Nous savons seulement qu'au siège de Colenda, le Didius de 93 avait pris au piège les ennemis et les avait tous tués. Le triomphe de Crassus, la même année, venait clore un conflit ouvert en 97. Après cette date, le calme semble avoir régné jusqu'au temps d'Auguste.

Dans le même temps, la vie politique à Rome devenait de plus en plus violente. En 100, avec l'aval de Marius, fut voté un sénatus-consulte qui permit l'élimination de Saturninus, un populaire extrémiste.

CONCLUSION

Ce demi-siècle vit des guerres aux motifs variés. Dans le même temps, les Romains se divisaient de plus en plus, se dirigeant vers une nouvelle forme de conflits, les guerres civiles.

Chapitre III

LES GUERRES ÉTRANGÈRES ET LES GUERRES CIVILES

(93-63 avant J.-C.)

Les trente années de la période 93-63 avant J.-C. ont été marquées par une alternance presque parfaite de guerres étrangères et de guerres civiles, ces dernières étant très prégnantes. Les optimistes espéraient qu'elles cesseraient, les pessimistes redoutaient leur aggravation. Ce sont les pessimistes qui ont eu raison.

Désormais, la guerre devenait le prolongement de la politique intérieure, et plus seulement de la politique extérieure ; l'armée jouait un nouveau rôle.

Il pourrait paraître logique de répartir en deux rubriques majeures les deux types de conflits annoncés, internes et externes. En réalité, les uns et les autres présentèrent une très grande diversité, en sorte que l'examen suivra l'ordre chronologique, ce qui ne peut que satisfaire l'historien.

LES INCURSIONS THRACES

Un petit conflit, une autre guerre oubliée, ouvre ce chapitre. De 92 à 89, les Thraces firent des incursions en Macédoine. Le propréteur Caius Sentius subit une petite défaite en 92 ; en 89, il repoussa leur armée, placée sous le commandement du roi Sothinus.

LA GUERRE SOCIALE

D'une tout autre ampleur fut la guerre Sociale, dite aussi guerre Marsique ou Italique. elle n'eut rien de « social » au sens où nous entendons ce terme aujourd'hui ; elle opposa les alliés Italiens, *socii* en latin, aux Romains. Et elle mit en grand danger les deux parties.

Les *socii* se plaignaient de ne pas retirer assez de bénéfices des guerres où ils étaient entraînés ; c'était une affaire de butin. Pour obtenir satisfaction, il leur fallait une égalité avec les légionnaires, ce qui explique leur demande d'une plus large diffusion de la citoyenneté. Le tribun Livius Drusus avait promis de répondre à leur attente ; il fut assassiné. Au même moment, les Italiens qui vivaient à Rome furent expulsés. D'où l'explosion.

La révolte embrasa le centre et le sud de l'Italie, regroupant, derrière les Marses et les Samnites, les Picentins, les Vestins, les Péligniens, les Marrucins et les Lucaniens. Ils s'unirent pour former un nouvel État, l'Italie (*Vitulu* dans leur idiome), avec une capitale, Corfinium, rebaptisée Italica, où siégeait un Sénat de 500 membres. Le pouvoir était confié à deux *embratures* (*imperatores*), analogues aux consuls, assistés par six *meddiks*, sortes de préteurs. Un notable, appelé Caius Papius Mutilus, s'imposa comme chef politique et militaire des insurgés.

La prise de Rome constituait l'objectif stratégique majeur des Italiens. Ils commencèrent par tuer le plus de Romains possible, notamment le préteur Servilius Caepio qu'ils trouvèrent dans Asculum. Et ils obtinrent d'abord des victoires : les Picentins l'emportèrent sur Cneius Pompée, les Samnites sur Lucius Iulius Caesar, et les Marses sur Rutilius ; dans leur élan, ils s'emparèrent d'Alba Fucens ; c'était en 90. Les personnages qui viennent d'être nommés ne doivent pas tous être confondus avec des homonymes plus connus : Pompée était le père de Pompée le Grand, César le père du conquérant des Gaules, et Caton simplement un parent du fameux Caton d'Utique. Il convient de noter, ce qui n'a pas toujours été fait, que Pompée était le plus grand propriétaire du Picenum : ses métayers s'étaient révoltés contre Rome, et il avait été chargé de les écraser. Marius participa peu aux opérations, peut-être pour des raisons de santé, peut-être parce qu'il éprouvait une sympathie secrète pour les Italiens ; Sylla, lui aussi présent, connut plus de succès.

Les Romains, eux, défendaient leur capitale ; c'était une stratégie défensive, une réaction. À leur tour, ils alignèrent les victoires, sans qu'aucune ne soit décisive. César vainquit les Samnites et les Lucaniens, Marius les Marse, Plotius les Ombriens et Pompée les Picentins, cependant que Sylla défendait Aesernia. De nouveaux ennemis vinrent néanmoins s'ajouter aux anciens, les Étrusques, contre qui fut envoyé Caton. La victoire fut acquise en 89 par une stratégie élaborée et consciente : Pompée attaqua par le nord et Caton par le sud. Ce fut Pompée qui porta le coup de grâce à la révolte. Il prit Corfinium-Italica et il fit un grand massacre de Marse.

Il est de tradition, dans les manuels, d'expliquer la victoire romaine par les concessions faites aux insurgés en matière de citoyenneté ; elles auraient facilité le retour au calme. Ces mêmes manuels se contredisent, car ils indiquent que les vrais changements se produisirent bien plus tard. Nous pensons que, dans ce conflit, la loi des armes a plus fait que les armes de la loi.

LA GUERRE CIVILE DE MARIUS ET SYLLA

En 89, la guerre Sociale était à peine terminée que se déroula un violent épisode de guerre civile, qui marqua un changement profond dans ce domaine. Sylla venait juste de partir combattre Mithridate, roi du Pont, quand Marius s'empara de Rome et y fit tuer beaucoup de ses ennemis politiques. On parlait déjà moins de populaires et d'*optimates*, davantage de marianistes et de syllaniens ; le conflit se personnalisait.

Sylla revint en hâte et il reprit la Ville, où il fit un carnage de marianistes, d'autant plus aisément que leur chef venait de s'enfuir. Mais ce dernier fut rattrapé. Emprisonné à Minturnes, il s'enfuit et gagna l'Afrique, où il comptait sur ses vétérans et sur ses amis gétules.

LA PREMIÈRE GUERRE CONTRE MITHRIDATE

Les Romains venaient à peine de vaincre les Italiens, et les marianistes allaient affronter les syllaniens, quand surgit un nouvel

ennemi redoutable, Mithridate VI Eupator, dit le Grand, roi du Pont et de l'Arménie, « un nouvel Hannibal » (Velleius Paterculus) qui a inspiré Racine.

Cette guerre éclata en 88 avant J.-C. Par tradition, on en fait reposer la responsabilité sur les marianistes et sur les hommes d'affaires, les célèbres *negotiatores*. Mais les premiers étaient déjà bien occupés en Italie, et les seconds, comme on l'a dit, n'avaient aucun intérêt à provoquer un embrasement. Nous pensons que ce conflit à la Thucydide résulta simplement du choc de deux impérialismes.

En 89-88, Mithridate prit le contrôle de l'Anatolie et de la Grèce, tantôt par la guerre, tantôt par la diplomatie. En 89 il attaqua, à l'est, la Cappadoce, qu'il mit à feu et à sang, puis, à l'ouest, la Paphlagonie et la Bithynie. Plus à l'ouest encore, il envoya son général Archelaüs pour imposer son alliance à Athènes, à la Béotie et au Péloponnèse, contre Rhodes qu'il savait indéfectiblement liée à Rome. Il contracta des liens plus étonnants, par exemple avec des pirates, ou plus lointains, avec l'Iran. Devenu maître d'un vaste empire, il put se retourner contre sa principale rivale, avec qui la guerre était inévitable : en 88, il déclencha « les vêpres éphésiennes », et 80 000 Italiens furent tués.

Non content de cet exploit, et sans doute pour se rallier des suffrages, Mithridate mena une politique révolutionnaire. Il donna la citoyenneté à des affranchis et à des métèques (ce mot n'était pas une injure, mais un terme juridique, souvent honorifique, qui désignait les étrangers domiciliés), et il affranchit des esclaves. Enfin, il installa sa capitale à Pergame.

Le Sénat envoya deux armées contre le roi, l'une confiée à un marianiste, Fimbria, pour l'Anatolie, l'autre à Sylla, pour la Grèce. Le premier réussit apparemment sans trop de difficultés à repousser Mithridate dans ses États. Le second eut plus de mal. Il lui fallut un long siège, durant l'hiver 88-87, pour prendre Athènes et, en 86, deux batailles sur des sites illustres et contre la non moins célèbre phalange, pour imposer la paix.

À Chéronée, la plupart des hommes confiés à Archelaüs par Mithridate se sauvèrent quand ils se virent pris « entre deux feux ». Pourtant, les phalangites tinrent bon, et même ils contre-attaquèrent. Mais les légionnaires écartaient les sarisses et se glissaient entre les bois pour frapper au corps leurs adversaires. Finalement, et malgré tout, Sylla réussit à provoquer un sauve-qui-peut général. Les chiffres des

pertes livrés par les sources sont peu crédibles : 12 morts chez les Romains, 110 000 en face.

La bataille d'Orchomène eut moins d'ampleur. Archelaüs était devenu optimiste à la vue de cette belle plaine, où il espérait pouvoir utiliser la phalange de la meilleure manière possible. Des soldats romains faisaient des travaux ; ils furent l'objet d'une attaque. Sylla ordonna une contre-attaque et Archelaüs fut vaincu, au prix de 50 000 morts. Il demanda et obtint un armistice qui ne fut pas avalisé par son roi.

En 85, pourtant, Sylla et Mithridate conclurent la paix de Dardanos : le roi rentrait dans ses États, il payait 2 000 talents (51 tonnes) et il livrait 70 vaisseaux. Ensuite, Sylla se fit remettre dix fois plus d'argent par la province d'Asie, et il passa l'hiver en Grèce où il pillait des œuvres d'art et des manuscrits, surtout des livres d'Aristote.

LA GUERRE CIVILE ENTRE SYLLA ET LES MARIANISTES

Marius n'était pas resté longtemps en Afrique. Il rentra en Italie, pendant que Sylla était en Grèce, s'empara du Janicule, une colline située sur la rive droite du Tibre, et il renouvela ses cruautés contre ses ennemis. Il mourut en 86, mais son mouvement et son fils, Marius le Jeune, perdurèrent.

En 83, Sylla revint dans la péninsule et il remporta une série de victoires. Il vainquit le consul Norbanus. Puis son lieutenant Lucullus remporta un autre succès. Il acheta les soldats de Scipion. Et il écrasa Marius le Jeune. Enfin, la bataille de la porte Colline, en 82, lui permit un acte insensé : il fut le premier Romain à entrer en armes dans la Ville. Il reçut – ou plutôt il prit – le titre de dictateur (pour six mois) et il se rendit célèbre par une proscription, affiche où étaient inscrits les noms d'ennemis politiques à abattre (F. Hinard).

LA « DEUXIÈME GUERRE CONTRE MITHRIDATE »

C'est par respect pour la tradition qu'est employée l'expression de

« deuxième guerre ». En réalité, il ne s'est agi que d'un prolongement de la première guerre. Mithridate ne respectait pas le traité : il laissait ses troupes en Cappadoce et il pillait les villes alliées de Rome. En 83, le gouverneur d'Asie, Murena, dut marcher contre lui. Et il fallut attendre 81 pour qu'il rendît la Cappadoce à son roi. Sylla ordonna alors l'arrêt des combats.

LA GUERRE DE SERTORIUS

Le calme ne dura pas longtemps. En 80, la guerre reprit à l'autre bout du monde, dans la péninsule Ibérique, sous la forme d'une guerre civile, menée par un certain Sertorius.

Sertorius est surtout connu pour son attachement au parti des populaires, un sentiment qui le lança dans cette aventure et qui n'avait d'égal que son amour pour sa patrie, dit-on en général, un amour qui connaissait quelques limites quand le compatriote appartenait au clan des *optimates*. Il répudiait toutefois les excès liés au nom de Marius, et il fut poussé à la violence au moins en partie contre son gré. Bon militaire, il avait servi contre les Cimbres et les Teutons, puis contre les Italiens dans la guerre Sociale. C'est pourquoi, en 82, il fut envoyé dans la péninsule Ibérique. Également bon politique, il sut se rallier les populations locales, en les émerveillant grâce à une biche apprivoisée qui était, disait-il, un don de Diane (et ce n'était pas une métaphore). Il pensa aussi à faire dispenser une éducation classique aux fils des notables locaux.

Dès 82, Sertorius dut combattre. Les *optimates*, jugeant qu'il occupait l'Hispanie au profit exclusif des marianistes, envoyèrent contre lui Metellus, qui fut vaincu, Domitius, qui fut tué en 79, et enfin Manlius, qui vint de Gaule avec trois légions et 1 500 cavaliers. Alors, pressé par l'ennemi, il dut se réfugier en Maurétanie (le nord du Maroc actuel). Il y resta peu et, dès 80, il revint dans la péninsule Ibérique. À Rome, la situation avait changé quand Sylla avait pris sa retraite. Un certain Lépide, qui rêvait de lui succéder, monta une folle équipée, assiégea Rome, puis fut assassiné.

Les *optimates*, qui avaient conservé le pouvoir, envoyèrent alors contre Sertorius Cneius Pompée, dont le père s'était illustré dans la

guerre Sociale, un excellent général, qui était intelligent, bon stratège et bon tacticien. Il ne manquait que de fermeté, de conviction et de constance. S'étant appelé lui-même Pompée le Grand, il était déjà grand au moins par ses richesses dans le Picenum. Quand il disait : « Je n'ai qu'à frapper du pied le sol de l'Italie pour en faire sortir des légions », c'était surtout aux métayers vivant sur ses terres qu'il pensait. Il partit pour l'Hispanie avec 30 000 fantassins et 1 000 cavaliers, pour affronter les 60 000 fantassins et 8 000 cavaliers de Sertorius.

Pompée mit le siège devant Lauro, échoua et se replia sur des positions préparées d'avance, cependant que son lieutenant, Hirtuleius, pourchassait les populaires dans le sud du pays. S'ensuivit une série de batailles aux résultats variés, jamais décisifs. Mais, en fin de compte, ce fut Sertorius lui-même qui se trouva en difficulté, et il fut assassiné. Une partie de ses troupes se rendit auprès de Perperna, qui appartenait au même clan, et qui fut vaincu et tué par Pompée. En 73, l'affaire était réglée.

DES GUERRES OUBLIÉES

En l'année 78, Rome dut mener simultanément trois guerres oubliées, en plus de celle qu'il fallait faire à Sertorius.

Publius Servilius Vatia, qui avait été envoyé en Anatolie comme proconsul, s'y conduisit avec une brutalité que les Romains lui pardonnèrent. Il anéantit presque la Cilicie et la Pamphylie, il s'empara de la Lycie, mit à sac deux villes, Phasides et Corycos, et il soumit les Isauriens. Il estima sans doute que ce dernier succès suffirait à assurer éternellement sa gloire, et il obtint de pouvoir ajouter à ses noms le surnom d'Isauricus.

Plus à l'ouest, au sud du Danube, la Macédoine et l'Illyrie (ex-Yugoslavie) connurent aussi la guerre. En Macédoine, la situation de 92-89 se répéta, et le pays fut victime de raids thraces à plusieurs reprises. Du côté de l'Illyrie, donc cette fois au nord-ouest des Balkans, le proconsul Cosconius guerroya de 78 à 76 ; il prit Salone et brisa la résistance des habitants. Souffrant, le proconsul de Macédoine, Appius Claudius, ne put rien faire, et il mourut de maladie en 76. Ce fut donc un autre, le gouverneur de Macédoine, Caius Scribonius Curio, qui

vainquit les Thraces en 73. En les poursuivant, il atteignit le Danube. Trois ans de guerre lui avaient donné une victoire officielle et le droit à la célébration d'un triomphe, dont nul ne douta qu'il fût mérité. Néanmoins, son successeur, Marcus Licinius Lucullus, placé à la tête de l'Asie à partir de 72, pourchassa les Besses, une fraction des Thraces, jusqu'au Danube et à la mer Noire. Il prit plusieurs villes, ce qui lui permit, à lui aussi, de célébrer un triomphe. La répétition de ces cérémonies atteste d'une relative dévalorisation de cet honneur.

LA TROISIÈME GUERRE CONTRE MITHRIDATE, 1

La troisième guerre contre Mithridate fut en réalité la deuxième si l'on veut bien considérer que la deuxième officielle ne fut en fait que le prolongement de la première. Elle aussi fut causée par l'impérialisme du roi quand il rencontra l'impérialisme de Rome.

À la mort du roi de Bithynie, Nicomède III, on apprit par la lecture de son testament qu'il léguait ses États aux Romains : ce fut donc encore une annexion non provoquée, du moins pas directement, et qui ne fut pas le fruit d'un quelconque impérialisme. Réprouvant cet héritage, Mithridate VI fit alliance avec Tigrane, roi d'Arménie, et les troupes de l'un occupèrent la Bithynie, tandis que l'autre s'emparait de la Cappadoce. C'était insupportable pour les Romains, héritiers de la Bithynie et alliés du roi de Cappadoce. Publius Rutilius intervint immédiatement et livra la bataille oubliée de Chalcédoine. Il valait mieux ne pas trop insister sur cette rencontre, car l'armée romaine y fut anéantie et son chef tué.

La première phase de la guerre (74-66) fut conduite par l'illustre Lucullus, intellectuel, général et gastronome. Lucius Licinius Lucullus venait de la haute société. Ami de Caton et partisan de Sylla, il comptait au nombre des *optimates* à la fois les plus conservateurs et les plus brillants, car il était aussi un grand intellectuel. La tradition universitaire fait de lui un adepte de l'Ancienne Académie, un platonicien admirateur de la philosophie des idées. Pour notre part, nous le voyons plus proche de la Nouvelle Académie, en raison de la dose de scepticisme qu'il affichait et de son goût pour les plaisirs. En effet, il était bien le célèbre gourmand encore connu de nos jours.

Rentrant chez lui un soir, il apprit que son maître d'hôtel n'avait prévu qu'un repas léger, parce qu'il n'y avait pas d'invités. Le domestique s'attira la célèbre réplique : « Ne savais-tu pas que Lucullus dîne chez Lucullus ? » Pour l'anecdote, ajoutons que c'est lui qui importa en Occident les cerises, qu'il découvrit en Anatolie pendant la guerre contre Mithridate. L'histoire militaire peut aussi aider à comprendre l'histoire économique et gastronomique. Durant ce conflit, il montra de vastes compétences pour la bataille en rase campagne, pour la poliorcétique et pour le combat naval.

Quand il arriva en Anatolie, Lucullus trouva son collègue en consulat, Aurélius Cotta, en fâcheuse posture : déjà étrillé par le roi, il était assiégé par le même souverain dans Chalcédoine. Lucullus fit faire d'importants travaux pour encercler les positions pontiques, contraignant Mithridate à la fuite. Puis il continua à montrer de grandes qualités en poliorcétique. Il prit une série de villes, Cyzique et Cabire, et surtout Amisus et Sinope, « les boulevards du Pont-Euxin » (Eutrope), et d'autres encore, moins importantes. Et sur mer, il sut également rencontrer le succès, en prenant la flotte de Mithridate que commandait Marius le Jeune ; la guerre civile interférait avec la guerre extérieure.

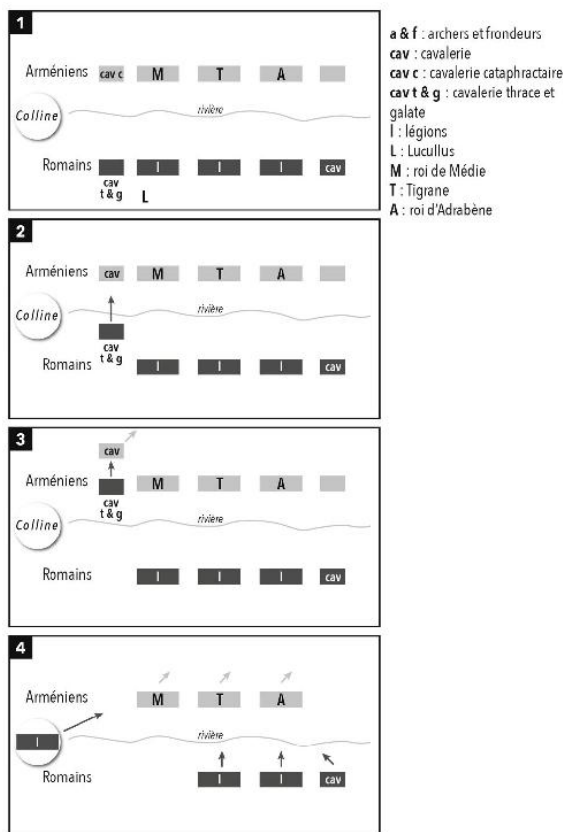
Après cette première campagne, datée de 73, il en mena une deuxième en 72-71, plus difficile parce que Mithridate s'était réfugié auprès de son allié, le roi Tigrane d'Arménie ; c'était donc une guerre en montagne. Il dut attendre 69 pour obtenir de nouveaux succès, bien nets. Lucullus assiégea Tigranocerte pour attirer le souverain de l'Arménie qui, effectivement, vint.

La bataille de Tigranocerte eut lieu le 6 octobre 69 avant J.-C. Lucullus se priva de 6 000 hommes qu'il laissa à Murena pour continuer le siège. Il lui restait 10 000 légionnaires, « toute sa cavalerie », des Thraces et des Galates, et 1 000 archers et frondeurs. Voyant ces effectifs, Tigrane se laissa aller à un bon mot : « S'ils viennent en ambassadeurs, c'est beaucoup trop ; s'ils sont des ennemis, c'est trop peu. » Il était accompagné par des effectifs dix fois supérieurs. Voir document n° 25, page [225](#).

Les deux armées étaient séparées par un cours d'eau. Tigrane s'appuyait sur une colline, contre laquelle il avait placé des cataphractaires, lanciers cuirassiers. Lui-même occupait le centre ; se tenaient à sa gauche les forces du roi d'Adiabène et il avait rangé les

hommes du roi de Médie à sa droite, entre les siens et les cataphractaires. On a dit que ce dispositif s'inspirait des pratiques d'Alexandre le Grand : ce n'est pas surprenant car, en Orient également, tout homme cultivé était hellénisé.

Ce fut Lucullus qui donna le signal de l'empoignade. Il ordonna à son infanterie de traverser la rivière et à sa cavalerie d'attaquer les cataphractaires. Et, en personne, il alla occuper la colline qui les dominait, les contraignant au repli. Ce double mouvement entraîna un recul général des troupes de Tigrane, puis leur fuite, ce qui permit aux Romains de les massacrer.



Document no 25. La bataille de Tigranocerte.

Le bilan est indiscutable. Les Romains avaient pris le contrôle du

terrain, et ils ne comptaient que 5 morts et 100 blessés. Tigrane avait perdu entre 20 000 (Orose) et 100 000 hommes, et toute sa cavalerie. Dans son élan, Lucullus s'empara de Nisibe.

UNE GUERRE OUBLIÉE

Encore une guerre oubliée ! Les renseignements concernant un autre succès des armes romaines se caractérisent par leur maigreur, peut-être par manque de sources, peut-être parce que cette victoire fut sans lendemain, peut-être pour ces deux raisons à la fois. Quoi qu'il en soit, Metellus débarrassa la Sicile d'une armada de pirates commandée par un certain Pyrganion.

LA GUERRE DE SPARTACUS

Pendant que Lucullus guerroyait en Orient et Pompée en Hispanie, survint un événement extraordinaire, une révolte d'esclaves que nous appellerons la guerre de Spartacus et qui ravagea l'Italie. Les anciens eux-mêmes ne savaient pas comment la définir. Ce fut plus qu'une révolte servile, par l'ampleur des effectifs en jeu et des dégâts ; ce ne fut pas une guerre étrangère, puisqu'elle ne déborda pas de la péninsule. On a parfois, dès l'Antiquité, parlé de « guerre civile » ; mais le mot civil vient de *civis*, citoyen, et les esclaves n'ont jamais été considérés comme tels.

Spartacus était né vers 93, en Thrace, au sein d'un peuple semi-nomade, qui vivait dans les montagnes en été, en plaine l'hiver. Contrairement à une légende fondée sur deux textes fantaisistes de Florus et d'Appien, il n'a jamais été soldat, ni déserteur, ni brigand. Capturé, il aurait été exécuté sans autre forme de procès, puisque ces activités lui auraient valu deux fois la peine de mort. La vérité est qu'il avait été enlevé par des marchands d'esclaves, et expédié à Rome pour y être vendu sur un marché. Là, il put se plaindre devant un tribunal où il revendiqua sa liberté. Mais une justice injuste le maintint en servitude, et il fut acheté par le propriétaire d'une école de gladiateurs

qui se trouvait à Capoue, en Campanie.

Ce n'est pas le lieu, ici, de refaire un tableau de l'esclavage, ni une histoire de la gladiature. Il convient néanmoins d'expliquer ce qu'il s'est réellement passé en 73, situation obscurcie par les idéologies. Les historiens marxistes, nombreux jusqu'en 1989 à s'être penchés sur ce personnage, essayaient de mesurer la part de l'antiesclavagisme qui l'aurait animé ; les autres, les libéraux, admiraient un homme qui aurait combattu pour la Liberté. Mais il faut replacer Spartacus dans son siècle. Dans l'Antiquité, personne n'a jamais contesté l'esclavage, pas même les stoïciens, et les chrétiens ont seulement demandé un adoucissement des conditions de vie de ces malheureux. Et Spartacus, qui n'a pas pu envisager la suppression de ce système, se moquait complètement de libérer les Gaulois, les Syriens ou les Africains. Il était révolté par son propre sort, par l'injustice qu'il avait subie, et il voulait surtout rentrer en Thrace. En plus, il n'aimait pas l'idée que sa mort pût donner matière à un spectacle et à une distraction pour des Romains.

Sitôt arrivé à Capoue, il informa ses codétenus, environ 200 hommes, de son projet de fuite. Quelque 70 décidèrent de le suivre et, si 130 préférèrent rester, attirés par le goût du risque et par une vie quotidienne plutôt agréable, aucun ne le dénonça. N'ayant pas réussi à ouvrir le magasin d'armes, les 70 pillèrent la cuisine, où ils trouvèrent des broches et des couteaux de boucher. Ils franchirent la porte de la caserne et, de Capoue, ils prirent le chemin du Vésuve.

C'est alors que se produisirent deux phénomènes étonnants et concomitants. Spartacus lui-même ne s'y attendait pas. D'une part, au fur et à mesure de sa marche, des esclaves le rejoignaient et les 70 devinrent rapidement plusieurs centaines, puis plusieurs milliers, puis plusieurs dizaines de milliers. Et, sans qu'il l'ait voulu, il devint leur chef. D'autre part, les Romains sous-estimèrent systématiquement leurs adversaires. Ils avaient déjà connu des révoltes serviles, dont les plus importantes, déjà mentionnées, avaient eu pour cadre la Sicile, et ils en étaient toujours venus à bout. Et puis ils méprisaient ces êtres, considérés comme des infirmes, indignes et incapables de porter les armes.

Le propriétaire des gladiateurs en fuite était évidemment fort mécontent. Il s'adressa aux autorités municipales, qui envoyèrent une petite troupe avec mission de récupérer les fugitifs. Les poursuivants furent étrillés. Il ne restait qu'à adresser une demande d'intervention au

Sénat. Ce dernier désigna un propréteur, Glaber, et lui confia davantage d'effectifs, 3 000 hommes. Le temps qu'ils arrivent sur place, les esclaves s'étaient installés sur les pentes du Vésuve. Le Romain fit construire le système défensif habituel, avec fossé-talus-palissade, pour les enfermer, et il plaça ses hommes en arrière. Spartacus aurait alors recouru à un stratagème, en faisant fabriquer des cordes avec des sarments de vigne. Quoi qu'il en soit, il fit descendre ses hommes là où ils n'étaient pas attendus, de nuit, et ils attaquèrent de dos les Romains, qui subirent un désastre.

Le Sénat remercia Glaber et le remplaça par un Varinius tout aussi peu connu, à qui il confia 4 000 hommes. Pendant ce temps, Spartacus pillait la Campanie, faisant un crochet par le nord, avant de se diriger franchement vers le sud. À un moment donné, une petite troupe d'insurgés eut la bonne fortune de rencontrer Varinius alors qu'il se lavait dans une fontaine publique, accompagné seulement de quelques licteurs (des huissiers). Il réussit à s'échapper et c'est nu qu'il arriva au camp, sans doute sous quelques sarcasmes.

La Campanie ayant été mise à feu et à sang, les esclaves, chaque jour plus nombreux, firent subir le même sort à la Lucanie. Ils arrivèrent à Thurii (ou Thurioi), port et ville riche, donc bonne à piller. À notre avis, Spartacus y est allé surtout pour chercher des navires afin de quitter l'Italie, et il n'en trouva pas. Il repartit donc vers le nord, mit de nouveau à sac la Lucanie puis la Campanie. Varinius ayant été limogé, le Sénat confia l'affaire à trois hommes, un propréteur, Arrius, et les deux consuls, Lentulus et Gellius. Il leur confia des effectifs encore plus importants, deux légions, soit 10 000 combattants.

Pendant ce temps, les esclaves avaient fait des progrès, en quantité et en qualité. Spartacus pouvait désormais aligner entre 100 000 et 120 000 hommes, et il avait créé une vraie armée : pour tenir tête aux soldats d'élite de Rome, il fallait d'autres soldats d'élite. Il avait organisé une infanterie lourde, équipée avec des armes qui avaient été prises à des ennemis morts ou qui avaient été fabriquées, et il lui avait ajouté une cavalerie. Il fit répartir ses fantassins en unités analogues aux manipules, qui disposaient d'enseignes (*signa*) et d'instruments de musique (*bucinae*). Il se choisit deux adjoints, Crixus (le Frisé) et Oinomaos (l'Ivrogne). Et il mit en place des services quand le besoin s'en fit sentir : renseignement, transmission et surtout logistique. Il était indispensable de nourrir convenablement une aussi grande masse

d'hommes et leurs suivants, femmes et enfants, et d'équiper les combattants.

L'armée de Spartacus souffrait pourtant de faiblesses. Le général, n'ayant pas su ou pas pu créer un État, il ne disposa jamais de finances organisées, et il échoua complètement dans deux domaines, la marine et la poliorcétique. Il ne trouva pas de navires pour quitter l'Italie et, passé l'effet de surprise des premiers jours, les villes lui fermèrent leurs portes ; il n'en prit aucune. Et puis il subit une première défaite. Crixus avait été mis à la tête d'une partie des fugitifs (une armée de 100 000 hommes était ingérable avec les moyens de communication du temps) : à la bataille du Gargano, il fut vaincu et tué.

Spartacus traversa le Samnium puis le Picenum. Il semble bien qu'il a cherché à atteindre les cols des Alpes pour gagner la Thrace par la vallée du Danube, laissant à ses Gaulois et à ses Germains le soin de trouver le Rhin et leurs pays. En attendant, il fit subir au moins une nouvelle défaite à ses ennemis. Puis il connut un autre succès, plus au nord. Arrivé à Modène, il rencontra le proconsul de Cisalpine, Longinus, qui laissa la vie dans l'affaire, et qui fut accompagné dans l'au-delà par ses soldats.

Curieusement, Spartacus repartit vers le sud : peut-être avait-il appris que les cols des Alpes étaient très bien gardés ; peut-être avait-il reçu des assurances sur un possible embarquement en Italie du sud. On sait qu'à un moment il est entré en contact avec des pirates, qui avaient proposé de faire transporter les fugitifs s'il payait d'avance ; il paya, et il ne revit jamais ni son argent, ni les organisateurs du voyage. Dans le même temps, le Sénat, ayant trouvé le temps de renvoyer les consuls vers d'autres dossiers, nomma un nouveau chef pour réduire les esclaves.

Crassus – c'est de lui qu'il s'agit – était proche des populaires, mais sans passion ; il avait été capable de s'allier avec Sylla. Immensément riche et très serviable, il s'était acquis une réputation de général compétent. Sa mort prouva que ce n'était pas tout à fait exact ; nous le verrons plus loin. Quoi qu'il en soit, il fallait trouver un personnage exceptionnel pour contrer Spartacus chef de guerre. Pour commencer, et comme un de ses officiers avait subi un échec, il se montra impitoyable... à l'égard des soldats.

Les fugitifs retraversèrent l'Italie, mais dans l'autre sens, saccageant de nouveau le Picenum, le Samnium, la Campanie et la Lucanie, puis le

Bruttium, pour atteindre Rhegium (Reggio-de-Calabre), avec Crassus à leurs basques. Spartacus voulait envoyer au moins une partie des siens en Sicile. Mais les courants marins et les terribles rochers de Charybde et Scylla empêchèrent le passage même de radeaux. Là-dessus arriva Crassus, qui enferma les esclaves derrière un rempart haut de 4,44 m et long de 53 km, qui allait d'un rivage à l'autre. Spartacus trouva un stratagème pour échapper au piège : il fit attaquer un secteur, y attirant tous les Romains ; pendant ce temps, la plupart de ses hommes sortaient par un autre endroit qui avait été dégarni.

Mais la donne avait changé ; les Romains pouvaient organiser une nouvelle stratégie. Lucullus revenait de la guerre contre Mithridate avec des soldats expérimentés. Pompée arrivait du conflit contre Sertorius avec d'autres troupes, elles aussi bien entraînées au combat. Et Crassus avait pris de l'assurance. Les fugitifs livrèrent néanmoins trois combats plus ou moins victorieux (lac de Lucanie, source du Silaris et Petelia). La bataille décisive se déroula sur la limite entre Lucanie et Apulie, en un lieu non identifié. Spartacus mourut avec honneur, les armes à la main : l'esclave était devenu l'égal du citoyen. Crassus avait perdu 3 000 hommes, et ses ennemis entre 60 000 et 100 000. Quelques-uns des vaincus réussirent à se cacher dans les montagnes pendant plusieurs années. Pompée en captura 6 000 ; ils furent crucifiés tout au long des 200 km qui séparent Rome de Capoue : une croix tous les 33 mètres.

Dans les bagages des esclaves, on trouva cinq aigles (enseignes de légion), vingt-six *signa* (enseignes de manipules) et cinq faisceaux avec leur hache (marques des licteurs qui précédaient les magistrats supérieurs). Cette prise donne la mesure des défaites qu'avaient subies les légionnaires.

LA TROISIÈME GUERRE CONTRE MITHRIDATE, 2 ; SYRIE ET JUDÉE

Pendant la guerre de Spartacus, le conflit avec Mithridate se poursuivait, mais il changea de forme : en 67, Pompée remplaça Lucullus. Lucullus s'était conduit en aristocrate traditionaliste, Pompée se comporta en *imperator*, avec démesure.

Avant d'attaquer directement le roi du Pont, le nouveau général reçut une mission. Les historiens n'ont pas vu qu'elle servait de préparatif indispensable, sur les plans militaire et politique. Il fut chargé de débarrasser la Méditerranée orientale des pirates qui étaient concentrés en Cilicie (sud-est de l'Anatolie), où ils avaient formé un véritable État mafieux. L'activité condamnable de ces navigateurs consistait le plus souvent en raids contre des villes côtières ; l'abordage de vaisseaux en haute mer était rare. La *lex Gabinia* de 67 lui donnait tous pouvoirs sur une bande de terre allant depuis le littoral jusqu'à 75 km dans l'intérieur. Il recevait 200 navires, ou plus en cas de besoin, et des légions à volonté. Le bilan fut impressionnant : en un an, 400 bateaux pris (dont 90 vaisseaux de guerre), 10 000 pirates tués et 20 000 capturés.

Politiquement, ayant reçu des pouvoirs extraordinaires, il s'était placé au-dessus du commun des mortels ; et, stratégiquement, nettoyant les côtes, il avait assuré ses arrières.

En 66, la *lex Manilia*, simple extension de la *Gabinia*, confia à Pompée la responsabilité de la guerre contre Mithridate. Son grand commandement en Orient s'étendait (au moins !) sur l'Asie, la Bithynie et la Cilicie, et il sut aller au-delà de ces territoires, comme on le verra. Pour remplir sa mission, il rassembla au minimum 60 000 légionnaires. Il rencontra bien Lucullus, mais l'entrevue se passa mal et, finalement, il obtint ce qu'il voulait : exercer seul l'autorité. Il engagea plusieurs combats.

Une bataille de nuit fut menée contre Mithridate au pied du mont Dastracus. Les Romains firent un grand vacarme, en frappant leurs boucliers avec leurs lances, et en utilisant tous les instruments possibles. Ce bruit affola les barbares, qui n'en comprenaient pas la source. Les légionnaires attaquèrent ensuite à leur coutume, d'abord par un jet de *pila*, ensuite au corps à corps avec les *gladii*. Ils provoquèrent ainsi une fuite générale, des soldats et du roi qui partit chercher refuge en Arménie.

Cette fois, Tigrane ne reçut pas le fugitif ; bien plus, il demanda l'alliance des Romains. Non sans raisons, car Pompée arrivait ; il atteignit Artaxata et il se dirigea vers les pays indépendants du Caucase. Dans cette guerre en montagne, il vainquit par deux fois Oroeses, roi des Albains, et, en une seule rencontre, Artoces, roi des Ibères. Ensuite, il se tourna contre l'Iran, gouverné par Phraates III, roi

des rois, et il atteignit Ecbatane. Ces succès visaient surtout à créer un environnement favorable à ses soldats et à le couvrir de prestige, car ils furent sans lendemains, du moins sans annexions. De fait, l'*imperator* avait soumis l'Orient, et le Pont-Bithynie reçut alors une *lex provinciae*.

Les guerres en Syrie et en Judée

En 64, le Sénat confia à Pompée la Syrie comme province (au sens de mission). Comme elle était gouvernée par une dynastie d'origine macédonienne, les Séleucides, cette décision annonçait une nouvelle guerre. Et comme la Judée était considérée à ce moment comme une simple annexe de la Syrie, le conflit s'étendrait jusque-là.

L'armée syrienne

La Syrie était défendue par une armée de type macédonien tardif, en principe excellente pour la bataille en rase campagne et pour la poliorcétique. Son cœur était formé par les phalangites, soldats armés d'une longue lance ou sarisse, de 5,75 m de long, et disposés sur 16 rangs. Ils possédaient en outre une épée, un bouclier, un casque et des jambières. Ces fantassins lourds étaient renforcés, au combat, par une infanterie légère, formée par les hypaspistes, qui étaient placés à leur droite et à leur gauche, et par des peltastes, qui maniaient des armes de jet. La cavalerie, lourde et légère, protégeait les flancs des fantassins, et elle remplissait toutes les missions habituelles. Enfin, l'armée s'appuyait sur un accompagnement d'artillerie, toujours, et d'éléphants, parfois.

Pour le reste, l'armée syrienne, permanente et professionnelle, n'était pas sans rappeler son homologue romaine. Les soldats, choisis en fonction d'un recrutement national, percevaient une solde, ils vivaient dans des camps et ils pratiquaient l'exercice. Leurs officiers veillaient sur la logistique et ils recouraient à des stratagèmes au combat.

L'armée juive

Par habitude mal connus et souvent méprisés, considérés comme seulement capables de pratiquer la guérilla, les combattants juifs appartenaient en réalité à une armée moderne pour son époque. La Bible, qui s'occupe davantage des affaires de Dieu que des problèmes des hommes, donne peu de renseignements sur le sujet. Pourtant, dans le premier livre des *Maccabées*, on trouve des précisions. À notre avis, et à l'encontre de l'opinion courante, les Juifs de ce temps, s'appuyant sur un État, avaient créé une vraie armée, sur le modèle courant à l'époque hellénistique. Elle ne refusait donc pas la bataille en rase campagne, ni le siège et, quand elle pratiquait la guérilla, c'était, comme faisait tout un chacun, sous le poids de la nécessité, quand il n'était plus possible de faire autrement.

L'armée des Juifs était divisée en unités de 10, 50, 100 et 1 000 hommes, qui ne sont pas sans évoquer le *contubernium*, la centurie et la cohorte, l'effectif de 50 étant plus original. Elle possédait une infanterie lourde, analogue à celle qui était en service chez les Syriens, et une artillerie. Au besoin, les officiers n'hésitaient pas à inventer des stratagèmes. Contre les armées de type macédonien organisées par les États voisins, c'était indispensable.

Nous voudrions attirer l'attention sur un aspect du problème souvent négligé, et qui intéresse pourtant cette toute petite partie du monde tout au long de son histoire, depuis les origines jusqu'à aujourd'hui encore. Du point de vue de la stratégie, ce pays est un vrai couloir d'avalanches, un territoire étroit, allongé et petit, pris entre trois grands voisins, l'Égypte, la Syrie et l'Anatolie. Quand l'un d'entre eux est puissant, il lui est vassalisé ; quand deux d'entre eux s'affrontent, il leur sert de champ de bataille, comme on peut le voir depuis la bataille de Qadesh, en 1275 avant J.-C. Au début du I^{er} siècle avant notre ère, c'était la Syrie qui l'emportait.

L'intervention de Pompée

Muni de l'accord du Sénat, Pompée entra dans cette vaste région appelée Syrie, qui englobait des territoires voisins de l'actuel pays de ce nom. Il y passa l'hiver 64-63, à Antioche, où il prononça la déchéance des Séleucides, ce qui se fit sans drames majeurs.

Il fallait ensuite prendre la Judée, ce qui fut plus malaisé. De même

qu'il avait réduit les pirates avant d'attaquer Mithridate, ainsi chercha-t-il à sécuriser l'environnement de la Judée avant d'y pénétrer. Il s'occupa en personne de soumettre les Ituréens et les Arabes ; ce nom était donné à des peuples souvent semi-nomades, qui vivaient sur les marges du désert, dans un territoire correspondant à peu près à la Jordanie actuelle, et dont la principale agglomération était Petra.

Pour parcourir sans soucis ce territoire et régler le problème syrien, Pompée avait envoyé Gabinus à Jérusalem. Le Romain y trouva une situation de guerre civile, un conflit au moins aussi religieux que politique. Le pouvoir avait été exercé par Hyrcan II, de la dynastie des Hasmonéens, qui eux-mêmes descendaient des Maccabées. Il avait été à la fois roi et grand-prêtre, et il bénéficiait de l'appui des sadducéens, un courant religieux conservateur, lié à l'aristocratie sacerdotale. Contre eux se dressaient en permanence les pharisiens, gens prudents, d'une religiosité très formaliste, et plus proches des classes moyennes. Ils avaient renversé Hyrcan II et ils avaient mis à sa place son frère, Aristobule. Pharisiens et sadducéens s'appuyaient au besoin sur les masses populaires misérables, qui étaient parcourues par des courants extrémistes. En 63, Pompée était à Damas et il y convoqua Hyrcan II et Aristobule ; entre les deux, son cœur ne pouvait pas hésiter. Il fit emprisonner le second et remettre au pouvoir le premier.

Après avoir réglé les problèmes syrien et arabe, Pompée dut résoudre le problème juif. Il accourut à Jérusalem, où les pharisiens gardaient le contrôle de la ville. Il devait donc s'en emparer pour deux raisons. Les habitants lui désobéissaient, et il se demandait ce qu'ils pouvaient bien cacher dans leur unique Temple : le monothéisme lui paraissait une aberration de l'esprit, et l'aniconisme, une religion sans images, était une autre folie. Il fit une guerre inédite, où l'ambition du général et l'impérialisme de la patrie s'ajoutaient à la psychologie individuelle : une guerre de la curiosité, c'est assez original.

Un jour, pendant le siège de Jérusalem, il pratiquait l'exercice (même les officiers devaient s'y adonner) quand un messager arriva, porteur d'une lettre et décoré de lauriers : il annonçait sûrement une bonne nouvelle. Pour montrer le caractère essentiel de la discipline, le général poursuivit imperturbablement son activité. Mais ses soldats étaient surexcités. Aussi, pour montrer le caractère encore plus essentiel de la bonne entente entre ses hommes et lui, il finit par s'interrompre. Il apprit le destin de Mithridate : soucieux de son avenir plus que de son

devoir, son fils s'était dressé contre lui et l'avait assiégé. Le père s'était empoisonné ; la guerre contre le Pont était finie.

Restait pourtant et toujours le problème juif. Pompée s'aperçut que ces ennemis ne se battaient pas le samedi (sabbat). Il décida donc de n'attaquer que ce jour-là. Finalement, les légionnaires pénétrèrent dans Jérusalem et ils prirent d'assaut le Temple, tuant 13 000 combattants. Pompée fut déçu de ne rien trouver dans le sanctuaire, en tout cas pas de statue de ce dieu décidément bien mystérieux. Mais les Juifs ne lui pardonnèrent pas ce sacrilège, plus grave à leurs yeux que les massacres commis (M. Hadas-Lebel) ; les conséquences de ce crime apparaîtront plus loin. Le vainqueur fit abattre le rempart urbain et il renforça le pouvoir d'Hyrchan II.

Pompée retourna à Rome avec l'espoir d'y célébrer un triomphe. En chemin, passant par l'Anatolie et la Grèce, il réorganisa toute l'Asie avec l'espoir de plaire au Sénat et de rendre évidents ses mérites. Mais ce trop de succès fit des jaloux et il dut attendre quelque peu aux portes de la Ville. Finalement, un texte reconnut ses talents. Il énumérait ses victoires sur de nombreux ennemis, « l'Asie, le Pont, l'Arménie, la Paphlagonie, la Cappadoce, la Cilicie, la Syrie, les Scythes [Ukraine actuelle], les Juifs, les Albains, les Ibères, l'île de Crète, les Bastarnes et, entre autres, les rois Mithridate et Tigrane ».

LA GUERRE DE CATILINA

Nous avons dit que les guerres civiles et extérieures alternaient, que les unes et les autres présentaient des formes très variées. Avec l'entreprise de Catilina, ce jugement se justifie pleinement.

Les manuels parlent à raison de « la conjuration de Catilina ». Toutefois, s'il n'est pas possible de négliger l'aspect politique, c'est l'entreprise militaire qui retiendra ici l'attention. Catilina, jeune homme à la réputation sulfureuse, surtout chez les *optimates*, avait préparé un coup d'État civil à Rome, appuyé par une action militaire qui serait lancée depuis la limite entre l'Étrurie et la Ligurie. Lui-même mènerait l'action dans Rome, et son allié Mallius à l'extérieur, aux armées.

Le mauvais coup que le révolté préparait était connu de beaucoup de monde. Le jeune homme se présenta néanmoins aux élections dans

les formes et en candidat des gueux ; il fut battu. En conséquence de cet échec, il décida d'activer le complot qu'il avait envisagé. Il comptait sur l'aide d'amis qui étaient répartis dans la Ville, en Italie et jusque dans quelques provinces. La planification était avancée : la révolte armée éclaterait en Étrurie le 27 octobre 63 et des massacres dans Rome suivraient dès le lendemain.

Au même moment, une députation d'Allobroges, convoquée par le Sénat pour s'expliquer sur un soulèvement, venait d'arriver à Rome. Contactés par Cicéron, consul en titre, les Gaulois acceptèrent de jouer son jeu. Ils obtinrent de Catilina une lettre contenant des engagements précis, et ils la transmirent directement à Cicéron, qui trouva là l'occasion de prononcer devant le Sénat un des plus beaux discours de l'histoire politique de tous les temps. Il commençait par la célèbre apostrophe : « Mais enfin, Catilina, jusques à quand abuseras-tu de notre patience ? Combien de temps cette espèce de folie qui t'habite évitera-t-elle nos coups ? » En conclusion, il demandait la peine de mort. César, homme habile et point trop hostile à Catilina, plaida pour l'exil, un châtement bien pire pour un Romain, à l'en croire. Le Sénat, qui ne pouvait pas rester insensible à la très belle rhétorique de Cicéron, choisit la mort, et il vota le célèbre sénatus-consulte ultime, le *Caveant consules* : « Que les consuls veillent à ce que l'État ne souffre aucun dommage ».

Catilina était loin. Il avait rejoint Mallius et ses deux légions, en Ligurie, près de l'Étrurie. La bataille de Pistoriae (aujourd'hui Pistoia) eut lieu en janvier 62, et elle se termina par la victoire des forces sénatoriales, commandées par Petreius. Catilina fut tué en homme d'honneur, comme l'avait été Spartacus, environ dix ans plus tôt. Comme lui, tous ses partisans avaient été frappés par-devant, aucun dans le dos.

CONCLUSION

Cette période a été marquée par une innovation majeure. Alors que les conquêtes se poursuivaient, surtout en Orient, une nouveauté se fit jour : un premier épisode de guerre civile très violent a opposé les marianistes aux syllaniens.

CONCLUSION DE LA TROISIÈME PARTIE

Presque aussi conservateurs que tous leurs contemporains, les Romains ont peu modifié leur armée entre 200 et 63 avant J.-C. Ils y ont été néanmoins contraints pour faire face à des ennemis divers. Pour des raisons que nous ne savons pas décrire avec netteté, ils sont passés lentement de la tactique en manipules à la tactique en cohortes. Et leur armement n'a connu que des modifications mineures. C'est surtout la vie des soldats qui a changé : les guerres lointaines ont maintenu les hommes au service pendant de longues années, ce qui a abouti à une forme de professionnalisme de fait.

Il le fallait, en effet, pour contrôler un empire qui s'accroissait de manière incessante, apparemment sans stratégie, sans impérialisme et sans plan ordonné.

Cette époque vit deux types d'affrontements : légion contre phalange – et ce fut toujours la phalange qui fut vaincue ; et légion contre légion dans le cas de guerres civiles. Mais, dans ce domaine, les Romains n'étaient pas au bout de leurs souffrances.

APPENDICE

Les guerres civiles de la République tardive (tableau résumé)

~~Épique~~

~~Chapitre 1~~ ~~Africain~~ ~~II~~

Caius Gracchus

~~90-89~~ ~~premier~~ ~~conflit~~

82-45 av. J.-C. 1er conflit

pompéiens

41-31 av. J.-C. 2ème conflit
Octavien (plus tard Auguste)

Quatrième partie

DE LA GUERRE DES GAULES AUX GUERRES CIVILES

(63-31 avant J.-C.)

INTRODUCTION

DE LA QUATRIÈME PARTIE

En 63 avant J.-C., la Cendrillon du Latium avait considérablement grandi et prospéré. Le Sénat avait associé à sa destinée l'Italie, dont les habitants n'avaient pas tous obtenu l'égalité avec les hommes qui vivaient dans la Ville. Mais ils occupaient une position stratégique au centre de la Méditerranée.

Rome se trouvait à la tête d'un immense empire, qui n'en connaissait pas moins des solutions de continuité. L'Occident présentait deux visages très différents au nord et au sud. Au sud, la province d'Afrique n'occupait que l'angle nord-est de la Tunisie actuelle, et le reste était placé sous une sorte de protectorat, une surveillance plus ou moins étroite suivant les circonstances. En revanche, au nord, le voyageur pouvait aller depuis le Guadalquivir jusqu'au Pô sans quitter le monde romain. Seuls l'angle nord-ouest de la péninsule Ibérique, le nord de la Gaule et les Alpes conservaient une indépendance plus ou moins surveillée.

L'Orient était beaucoup plus découpé et possédait plus de terres libres. Certes, les Balkans et l'ouest de l'Anatolie avaient été transformés en provinces, la Syrie et la Judée étaient en passe de l'être. Mais on y trouvait un grand nombre de royaumes et de cités.

La domination de Rome s'appuyait sur une armée extrêmement performante, qui connaissait surtout la bataille en rase campagne et le siège, mais qui pouvait tout faire : bataille en milieu urbain, en montagne, sur mer, contre-insurrection, etc. Les intellectuels n'en étaient pas moins inquiets : des risques de guerre civile existaient. Si elle éclatait, les vaincus d'hier ne chercheraient-ils pas à en profiter

pour s'émanciper et détruire l'empire ?

Chapitre premier

LA GUERRE DES GAULES

(58-51 avant J.-C.)

La guerre des Gaules constitue un événement majeur pour l'histoire de notre pays ; nous reviendrons sur ce point. Elle atteignit une intensité telle qu'il faut, pour la comprendre, distinguer plusieurs petites guerres dans cette grande guerre.

Le récit qu'en a laissé César, qu'il ait été écrit en une seule fois, ou année après année, éventuellement avec des remaniements, permet de disposer du meilleur manuel possible pour étudier « l'art de la guerre » chez les Romains ; il lui est certes arrivé de travestir la vérité, mais il n'agissait ainsi que dans le cas où le mensonge servait sa « propagande ». Il décrit avec cynisme une guerre d'agression, comme l'avait été la troisième guerre punique.

LES FORCES EN PRÉSENCE

Les civils gaulois

C'est par les faiblesses des Gaulois qu'il faut commencer ce paragraphe. Bien qu'ils aient possédé un *concilium Galliarum*, qui se réunissait chaque année au printemps, ils n'avaient aucun sentiment d'unité politique, et les quelques dizaines de peuples ou cités qu'ils formaient vivaient en conflit permanent, ouvert ou larvé, les uns contre

les autres, et surtout chacun contre son voisin immédiat. Les plus puissants contraignaient les plus faibles à payer un tribut, à livrer des otages et à fournir des troupes en cas de besoin. Au début du I^{er} siècle avant J.-C., les Éduens et les Arvernes occupaient une position dominante. Autre source de faiblesse, des clivages politiques couraient à l'intérieur de chaque peuple. D'une part, des monarchistes sur la défensive s'opposaient aux partisans d'oligarchies en plein essor. Au II^e siècle, des rois sont attestés partout, tels Luern et Bituit chez les Arvernes. Au I^{er} siècle, ils ne subsistaient plus que dans le nord, chez les Belges. Ailleurs, des régimes aristocratiques s'étaient mis en place, avec un sénat et des magistrats, tel le vergobret ; mais la monarchie conservait ses partisans, par exemple Vercingétorix en 52, Correes le Bellovaque et Drappès le Sénon en 51 avant J.-C. D'autre part, chaque peuple était partagé entre amis et ennemis de Rome.

Des conflits sociaux s'ajoutaient aux conflits politiques : les puissants, chevaliers et druides, opprimaient très durement les humbles, en faisant des clients réduits à un état proche de l'esclavage. Entre les deux, aucune trace d'une classe moyenne forte.

Pourtant, l'économie était prospère. Il est devenu banal d'opposer le nord, pays du blé, de la bière et du beurre, au sud, caractérisé par la célèbre « trilogie méditerranéenne », le blé, la vigne et l'olivier. Le bois des forêts, les produits de la chasse, l'élevage du bœuf et du porc (au nord), du mouton (au sud), complétaient ce tableau ; et le cheval était partout présent. À en croire des fouilleurs, nos ancêtres mangeaient aussi du chien ! Et leur attirance pour la cervoise et l'hydromel les avait conduits à l'invention du tonneau, important apport des Gaulois au patrimoine culturel de l'humanité. Dans le domaine de l'artisanat, ils fabriquaient des objets de luxe en bronze, des armes et des outils en fer. Quant au commerce, il semble avoir été très actif ; la numismatique apporte la meilleure preuve de son importance. Elle montre aussi l'emprise croissante de Rome, les standards locaux s'alignant sur elle. C'est ainsi que se créa une « zone du denier », qui regroupait les Éduens, les Séquanes et les Lingons, sur laquelle J.-B. Colbert de Beaulieu avait attiré l'attention, à juste titre. Et rappelons pour finir une remarque déjà formulée, la guerre a joué un grand rôle dans le développement de la monnaie.

Les conflits politiques n'ont pas été réduits par une communauté de culture, présente dans la langue, dans les arts et dans la religion. Il est

inutile de s'étendre ici sur ces questions qui éloigneraient le lecteur du sujet.

Les guerriers gaulois

En préalable, notons qu'une diversité géographique a distingué les Belges des Armoricains et des autres. Mais tous avaient pour eux une bravoure incontestée, et le nombre. En 58 et 57, les Helvètes purent aligner 92 000 combattants, les Bellovaques 100 000, les Nerviens et les Suessions 50 000. Mais les faiblesses l'emportaient. La Gaule n'avait pas de stratégie, parce qu'elle n'existait pas. L'ordre de marche faisait place à un désordre de marche. Personne ne pratiquait l'exercice, le ravitaillement n'était pas toujours prévu, et la tactique restait rudimentaire.

Pour se protéger, les soldats utilisaient un grand bouclier de bois séparé en deux par une arête, la *spina*, et comportant une demi-sphère en son centre, l'*umbo*. Ils portaient un casque, une simple calotte de métal, avec parfois des protège-joue. Les historiens sont encore partagés sur la question de savoir si la veste de cuir et la cuirasse (cotte de mailles) étaient, ou non, très répandues. La diffusion de ces équipements dépendait sans doute du milieu social. C'est d'ailleurs parce qu'ils appartenaient à l'aristocratie, dit-on, que les cavaliers disposaient de plus de protection que les fantassins. Comme armes offensives, les Gaulois utilisaient des javelots et des lances comportant un fer de 30 à 50 cm, et aussi des épées longues à double tranchant avec un bout le plus souvent arrondi ; elles étaient accompagnées par un fourreau décoré. L'archéologue R. Pleiner, qui les a étudiées, s'extasie sur leur qualité. Il relève pourtant que 40 % de celles qu'il a analysées avaient été fabriquées en fer doux, ce qui laisse songeur sur l'efficacité de ce matériel face au *gladius* des Romains. Les Celtes possédaient aussi des poignards. Frondes et arcs, en revanche, étaient plutôt consacrés à la chasse, même s'ils étaient aussi utilisés au combat. Enfin, on ne saurait oublier la célèbre trompette ou *carnyx*.

Au combat, les soldats étaient rangés en phalange, et les chefs comptaient sur l'effet de choc pour emporter la décision. Des cavaliers accompagnaient normalement l'infanterie, et les chars de guerre ne sont bien attestés que dans l'île de Bretagne. D'autres types de combat

sont mentionnés par les sources, notamment la guérilla, *alia ratio*, « l'autre façon (de combattre) » ou *insidiae*, « les pièges », comme l'appelle César. Les Gaulois pratiquaient aussi la bataille navale, qui demande plus de compétences (Vénètes en 56). Dans le domaine de la poliorcétique, ils ont été crédités de grands mérites. Ils savaient choisir des sites imprenables pour y installer des forts ou des villes bien protégées. Les agglomérations ou *oppida*, comme Bibracte, Alésia et Bourges, étaient immenses, elles pouvaient couvrir entre 20 et 100 ha, et elles se distinguaient par une voirie, un habitat, des temples, des ateliers et des magasins. Elles étaient défendues par un type de rempart original, le *muris gallicus*, décrit par un César que confirme l'archéologie. Les ouvriers déposaient sur le sol des poutres, les reliaient les unes aux autres par d'autres planches, les recouvraient de terre, et mettaient plusieurs couches de cette composition les unes sur les autres. Le parement extérieur était constitué de pierres appareillées avec soin, entre lesquelles apparaissait l'extrémité des rondins. Le résultat était très beau.

Les Romains

L'armement et la tactique des Romains ont déjà été vus ; pour la stratégie, elle sera examinée plus loin. Le seul problème concerne les effectifs, et il a été compliqué par les astuces de César qui, afin d'accroître ses mérites, essayait toujours de faire croire qu'il disposait de moins de légions qu'il n'en avait en réalité. Il est entré en Gaule avec quatre unités de ce type, et nous pensons qu'il a pu augmenter leur nombre au moins jusqu'à onze. Des auxiliaires, recrutés chez des peuples barbares, surtout des Gaulois au demeurant, complétaient ces effectifs ; on ignore leur nombre, peut-être analogue aux légionnaires.

LES CAUSES DE LA GUERRE

Dans le cas de la guerre des Gaules, l'impérialisme romain était mû par plusieurs ressorts. En premier lieu, venaient des motifs d'ordre psychologique, liés aux mentalités collectives, et d'abord l'hégémonisme

à la Thucydide. Personne n'aime payer un tribut ou obéir à un gouverneur étranger. En outre, l'autre constituait une menace. Une motivation militaire intervenait donc également, le besoin de sécurité, le Gaulois étant devenu l'ennemi héréditaire depuis le IV^e siècle. Dans les dernières décennies, les Allobroges et les Arvernes avaient manifesté des ambitions. Enfin, l'économie intervenait, à l'ancienne : la perspective du butin et du tribut excitait les appétits.

Mais César est le principal coupable dans cette entreprise, en raison de préoccupations politiques qui constituent la principale cause de cette guerre. Le proconsul brûlait d'ambition, et le titre d'*imperator* renforcerait ses chances de succès électoraux dans l'avenir. La victoire lui procurerait de l'argent et augmenterait sa clientèle. Elle prouverait qu'il possédait la *virtus*, c'est-à-dire qu'il savait servir l'État.

LA RECHERCHE D'UN PRÉTEXTE (58 AVANT J.-C.)

Le problème historique

Où attaquer, et surtout pourquoi ? Comment faire un *bellum iustum piumque* ?

Une activité diplomatique est attestée dans les années qui ont précédé la guerre. César aurait pu entreprendre une expédition vers l'Égypte, qui l'avait intéressé en 65, ou contre l'Iran ou encore contre des Germains. En outre, en recevant comme gouvernement la Cisalpine, la Transalpine et l'Illyrie, il se trouvait en contact avec Burebistas, roi d'un peuple qui vivait dans l'actuelle Roumanie et qui représentait pour Rome ce que J. Carcopino a appelé « le péril dace ». Toutefois, à notre avis, il est probable qu'il a envisagé une intervention en Gaule dès 60. Cette hypothèse se fonde sur une lettre de Cicéron que la critique a négligée à tort et qui est datée du 15 mars de cette année-là, dans laquelle l'orateur se dit inquiet : « Le plus grave, en ce moment, c'est la crainte d'une guerre avec les Gaulois. »

D'ailleurs, les entreprises de César en 58 montrent un souci permanent : tout faire non seulement pour pénétrer en Gaule mais encore pour y rester. Et il lui fallut en effet s'y reprendre à trois fois

pour justifier une présence permanente de ses troupes au-delà de la frontière. Il procéda en trois temps, les deux premiers coups aboutissant à deux échecs. Il provoqua d'abord une guerre contre les Helvètes, avec beaucoup de mauvaise foi. Puis, avec encore plus de tartuferie, il trouva un nouvel ennemi, Arioviste, roi des Suèves. Il écrivit à l'intention du Sénat et du peuple romain que ces Germains menaçaient la Gaule, ce qui est vrai, et l'Italie, ce qui est faux. Après deux victoires, il n'avait toujours pas sa guerre, et il décida de laisser des garnisons dans le nord de la Gaule ; elles représentaient une provocation à l'égard des Belges.

La campagne contre les Helvètes

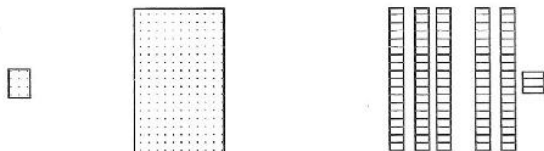
Sous l'influence d'un ambitieux, Orgétorix, les Helvètes, qui vivaient dans la Suisse actuelle, avaient décidé de quitter leurs montagnes pour aller s'établir en Saintonge. Ce genre de migration ne présentait aucun caractère exceptionnel, et c'est d'ailleurs ainsi que la Gaule avait été peuplée aux périodes de Hallstatt (VIII^e-V^e siècle) et surtout de La Tène (V^e siècle-58 avant J.-C.). Ce peuple, formé de Celtes mêlés de Germains, craignait précisément les menaces d'autres Germains et manquait d'espace et de blé dans son propre territoire. Des événements politiques vinrent compliquer cette entreprise. L'Helvète Orgétorix, le Séquane Casticos et l'Éduen Dumnorix s'étaient entendus pour rétablir la monarchie à leur profit au sein de chacune de ces nations et pour faciliter cette migration. Mais le propre frère de Dumnorix, Diviciac, dénonça le complot à Rome. Il y eut un procès et Orgétorix fut acculé au suicide.

La voie la plus directe, pour les Helvètes, passait par la Savoie et le Bugey (un pont existait déjà à hauteur de Genève), pour arriver au confluent du Rhône et de la Saône ; elle traversait ensuite le Massif central en ligne droite. Ce trajet présentait un inconvénient : il risquait de causer des dommages au territoire des Allobroges, un peuple de la Province qui était soumis à l'autorité de Rome et qui pouvait craindre des pillages.

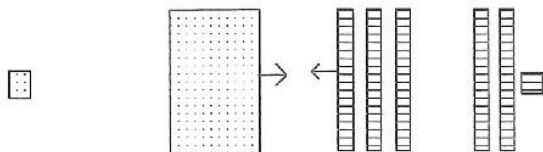
1.



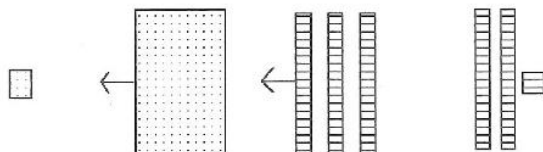
2.



3.



4.

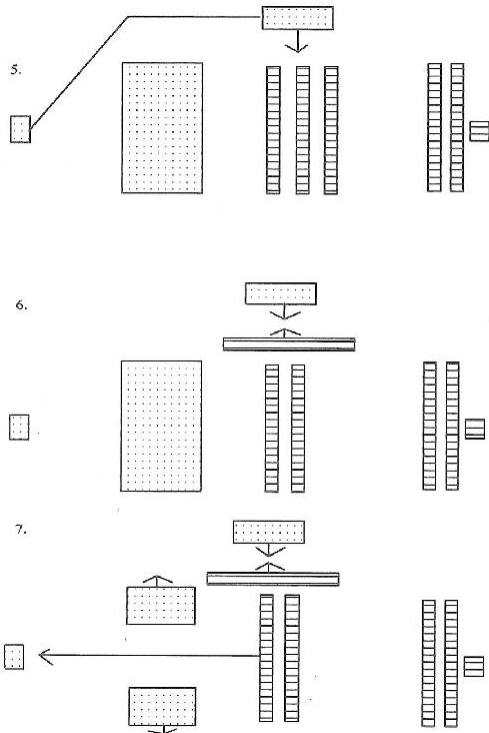


Document no 26. La bataille de Bibracte.

1. et 2. Dans le dispositif initial, les Helvètes sont à gauche, en phalange dans la plaine. Les Romains sont à droite, sur la pente de la colline ; quatre légions sont disposées suivant la *triplex acies*, et deux unités sont en renfort. Les bagages, des deux côtés, sont sur les hauteurs.

3. Les deux armées s'avancent, pour le choc.

4. Profitant de l'avantage de leur position, qui leur donne plus d'élan, les Romains font reculer les Helvètes.



5. Une troupe d'Helvétès, venue du camp, menace le flanc droit des Romains.

6. Une légion fait une conversion à droite, de 90°, pour bloquer cette menace.

7. Les autres légions enfoncent la phalange des Helvétès, et attaquent leur camp, provoquant leur fuite.

Schéma de l'auteur.

Une deuxième route, plus septentrionale, faisait d'abord voyager par le Jura, puis par les Dombes jusqu'à la Saône, et ensuite par le Morvan, pays des Éduens. Mais ces derniers, eux aussi, se trouvaient placés sous la protection de Rome en vertu d'un traité, et ils avaient les mêmes raisons que les Allobroges de redouter les Helvétès. Les émigrants auraient pu choisir un trajet encore plus septentrional, et gagner le pays des Séquanes puis des Lingons qui n'étaient pas encore alliés de Rome. César préféra leur laisser croire que les deux autres voies étaient ouvertes.

Plusieurs peuples, les Rauraques, les Tulinges, les Latobices et les Boïens, voulurent accompagner les Helvétès. Eux aussi étaient des Celtes, mais ils venaient de Germanie et ils séjournèrent alors dans le

Norique, à l'est de la Suisse, où ils assiégeaient une ville, Noréia. César aurait appris qu'ils étaient en tout 368 000, dont 92 000 guerriers.

Les chefs réunirent le train nécessaire et rassemblèrent trois mois de vivres. Puis ils incendièrent la douzaine de villes (*oppida*) qu'ils possédaient, leurs villages, au nombre d'environ quatre cents, et les maisons isolées. Ils coupaient les ponts avec le passé, en quelque sorte, et s'interdisaient de revenir. Ils se dirigèrent d'abord vers Genève, bourg qui appartenait alors aux Allobroges, donc vers la Province.

César réagit avec *celeritas*, et il fit couper le pont sur le Rhône, puis il engagea des négociations. Il avait besoin de gagner du temps, parce qu'il n'avait que peu de troupes avec lui, une seule légion. Les Romains n'avaient conclu aucun traité avec les Helvètes, parce qu'il ne leur était pas possible de mettre fin à une guerre avant la victoire ; or, en 107, des Helvètes avaient vaincu des Romains et ils avaient tué un consul.

César fit venir trois légions qui se trouvaient près d'Aquilée. Il obtint également que deux légions supplémentaires fussent levées en Italie. Enfin, dit-il, il recruta des soldats, *milites*, dans la Province, des *socii*, parmi lesquels se trouvaient des cavaliers.

Il fit aménager une défense linéaire sur une longueur de 28 km, probablement entre Genève et la montagne de Vuache, le long de la rive gauche du Rhône (trilogie *fossa-agger-vallum*). Puis il installa des garnisons (*praesidia*) et fit construire des fortins (*castella*).

Enfin rassuré, il rompit les négociations, se rappelant soudain les événements de 107. En plus, il déclara qu'il éprouvait des craintes pour la sécurité de Toulouse, une ville de la Province, au cas où ces peuples s'installeraient en Saintonge.

En un premier temps, les Helvètes tentèrent de traverser le Rhône, empruntant le passage le plus direct. Ils croyaient peut-être que César serait effrayé par leur nombre ou pris de pitié par leur détresse. Les légionnaires brisèrent leur mouvement. Ils se tournèrent alors vers le Jura méridional. De là, ils gagnèrent les Dombes et ensuite longèrent la rive gauche de la Saône en direction du nord. C'est alors que les Allobroges et les Ambarres, qui étaient séparés par le cours du Rhône entre Bellegarde et Lyon, se plaignirent de pillages auprès du proconsul. Puis les Éduens formulèrent le même grief et ils demandèrent du secours.

L'armée romaine suivait les Helvètes à distance. Elle les laissa commencer leur traversée du fleuve, selon toute vraisemblance vers

Mâcon. Quand les trois quarts des effectifs eurent été transférés sur la rive droite, les légions, venant de l'est, se jetèrent sur le quart restant, essentiellement des Tigurins, et leur firent subir une première défaite. Mais César était embarrassé par sa logistique : sous l'influence de Dumnorix, les approvisionnements promis par les Éduens n'arrivaient pas, alors que les Helvètes approchaient de leur capitale, Bibracte, aujourd'hui le mont Beuvray. César leur offrit la bataille, c'est-à-dire qu'il disposa son armée comme pour un engagement, mais ils refusèrent une première fois en se retirant du terrain.

L'affrontement vint pourtant : ce fut la bataille connue sous le nom de bataille de Bibracte. Des auteurs ont voulu la placer à Armecy, ou au mont Sénégot, ou près de la future Autun, ou encore à Montmort. Cette rencontre en rase campagne se déroula dans une plaine dominée par deux collines.

César installa son camp au sommet d'une des deux collines, et il plaça les auxiliaires et deux légions de « bleus » en réserve, juste devant le rempart. Le corps de bataille, les quatre légions de vétérans, fut installé sur la pente et disposé conformément à la *triplex acies*, sur trois rangs. Les Helvètes avaient occupé la colline opposée, et avancé leur phalange dans la plaine. Ce dispositif initial appelle une remarque : les Helvètes laissaient aux Romains l'avantage du terrain, une position dominante.

Après le traditionnel discours de César à ses hommes, les légions avancèrent légèrement. Les Helvètes s'élancèrent avec fougue, mais leur assaut fut brisé par les javelots, qui eurent d'autant plus de force qu'ils venaient d'une hauteur. Puis ils furent dominés à l'escrime. Quand les Romains se retrouvèrent dans la plaine, la réserve des Helvètes, les Boïens et les Tulinges, abandonna son emplacement et effectua un vaste mouvement tournant pour envelopper leur aile droite. Donc les Gaulois savaient manœuvrer. Les légionnaires opposèrent à cette progression une contre-offensive. Leur troisième ligne fit une conversion à 90° pour bloquer l'avance des nouveaux venus, qui furent repoussés. Deux batailles se déroulaient, car, dans le même temps, les deux premières lignes des Romains bousculaient la phalange des Gaulois qui leur était opposée. Puis elles escaladèrent la colline qui leur faisait face et atteignirent le camp ennemi. Leurs deux corps de bataille ayant été détruits et leurs bagages pris, les Helvètes étaient vaincus, et les derniers d'entre eux prirent la fuite.

Les notables firent leur soumission et livrèrent des otages et leurs armes. César décida que les survivants, qui n'étaient plus que 110 000, rentreraient dans leurs montagnes. Ils reconstruiraient leurs villes, leurs villages et leurs fermes. Le proconsul ordonna aux Allobroges de leur livrer du blé pour leur permettre de passer l'hiver. C'est sans doute alors qu'il leur imposa un traité.

La campagne contre les Suèves

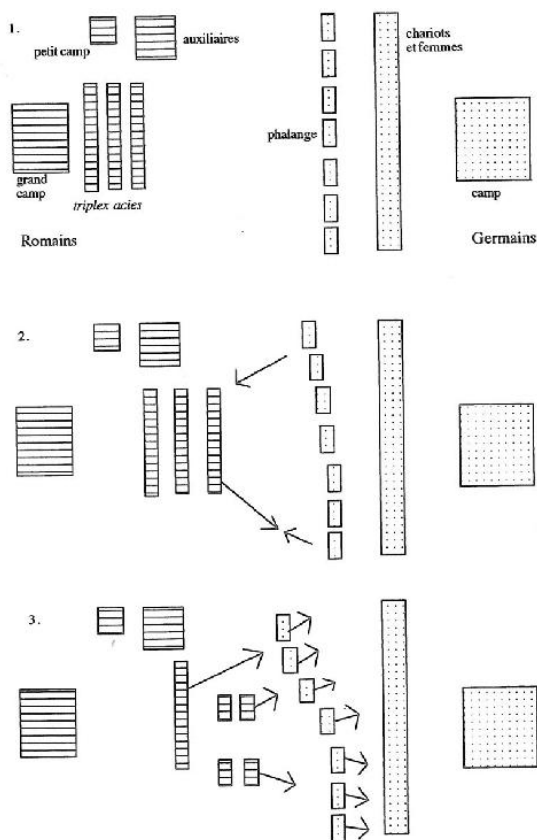
Mais César voulait rester en Gaule pour y provoquer la grande guerre dont il avait besoin. Il y fut aidé, ou il se fit aider, on ne sait. Après la bataille de Bibracte, les Séquanes et les Éduens obtinrent de tenir une assemblée, un *concilium Galliarum*, où ils exposèrent leur malheur. Quelques années auparavant, une guerre avait opposé les Éduens aux Arvernes. Les Arvernes, près d'avoir le dessous, avaient enrôlé des mercenaires germains, les Suèves d'Arioviste, qui leur donnèrent le succès. Mais le roi, après sa victoire, opprima pour son propre compte les vaincus, les Séquanes, qui s'étaient mêlés du conflit, et les Éduens. Ces derniers, surtout après la défaite d'Admagétobrige en 62 ou 61, durent lui livrer des otages et lui payer un tribut régulier. Ils demandèrent au Romain de les protéger contre les Germains.

Mais Arioviste avait conclu un accord avec le Sénat, et César devenait l'agresseur. Quelques-uns de ses officiers désapprouvèrent son engagement. Pourtant, il avait deux motifs d'intervenir, disait-il. Il devait assurer la sécurité des Éduens, alliés et frères du peuple romain d'après une légende forgée pour l'occasion. Et il brandit un épouvantail, la menace germanique, qu'il fit planer même sur l'Italie ; tous connaissaient l'histoire des Cimbres et des Teutons.

César s'occupa d'abord de la logistique, et il demanda du blé aux Séquanes et aux Éduens, ce qui était bien le moins, et aussi aux Leuques de Toul et aux Lingons du plateau de Langres. Il dut aussi rassurer ses hommes, remplis de panique par les bruits qui circulaient sur la grande taille et la non moins grande sauvagerie des Germains.

Les deux chefs eurent cinq échanges par ambassadeurs et une entrevue directe. César s'était arrêté à Besançon, puis remonta vers le nord en sept jours de marche forcée, bel exemple de *celeritas*. La discussion eut lieu sur un tertre. Chacun était accompagné de cavaliers,

César notamment par les soldats d'une légion entière, ce qui donna matière à une plaisanterie. Comme la même expression latine, *ad equum rescribere*, signifie « enrôler comme cavalier » et « inscrire dans l'ordre équestre », un fantassin fit semblant de croire que César s'était montré très généreux en faisant d'eux des chevaliers. Arioviste était accompagné lui aussi par 4 000 hommes. Le Romain ne formula que des propositions inacceptables.



Document no 27. La bataille contre Arioviste.

1. Les légions sont rangées suivant la *triplex acies* devant leur grand camp ; les auxiliaires sont disposés devant un petit camp. En face, les Germains sont répartis en sept phalanges, correspondant à leurs sept peuples, en avant de leur camp dont ils sont séparés par une ligne continue de chariots confiés à leurs femmes.
2. Les Germains attaquent simultanément à gauche et à droite. César fait seulement mouvoir son aile droite.
3. Pour arrêter l'aile droite des Germains, la troisième ligne des légions se déplace sur la gauche. La progression des Romains, générale, entraîne la fuite, tout aussi générale,

Du point de vue de la tactique, et pour cette occasion, César modifia de manière importante son dispositif. Il utilisa sa meilleure légion, la Xe, comme « cohorte prétorienne », une garde du corps. Et il entreprit de faire des fortifications. Il fit construire deux camps, un grand et un petit. Il a décrit la tactique des Suèves dans un passage resté célèbre : chaque cavalier était accompagné d'un fantassin chargé d'assurer sa protection, et capable de se suspendre à la crinière du cheval s'il fallait aller vite.

On ignore où eut lieu la bataille, sans doute vers Mulhouse. Le jour fut choisi par César, en fonction d'un stratagème. Le proconsul avait appris que les présages pris par les Suèves leur étaient défavorables et donc que, persuadés qu'ils avaient le ciel contre eux, ils iraient au combat avec un mauvais moral. Les Romains auraient au contraire davantage d'allant.

Le dispositif initial présentait quelques particularités. Les Germains se répartirent en sept phalanges séparées par des intervalles, correspondant chacune à un des peuples sujets d'Arioviste. Pour s'interdire de reculer, ils disposèrent entre leur camp et leur corps de bataille une ligne continue de chariots dans lesquels ils avaient placé leurs femmes. César, pour sa part, disposa les alliés devant le petit camp, ce qui est exceptionnel, et les légions devant le grand camp. Il précise que chacune d'entre elles reçut un commandant particulier, le questeur pour l'une, des légats pour les autres. Elles se répartirent sur trois lignes (*triplex acies*).

La bataille se déroula en deux temps, si l'on ne tient pas compte des escarmouches qui engagèrent des alliés devant le petit camp. Elle commença à l'aile droite des Romains, où ces derniers menèrent un assaut plein de fougue. Les Germains répondirent avec une telle vivacité qu'ils furent sur leurs vis-à-vis avant que ceux-ci aient eu le temps d'utiliser leurs javelots. On en vint donc très vite à l'escrime et la phalange des Germains, bien que très soudée, fut enfoncée.

À la gauche de César, les Germains prirent l'offensive avec une supériorité numérique qui leur permit de mettre en difficulté leurs adversaires. Crassus le jeune, qui commandait la cavalerie alliée, se

rendit compte que les deux premières lignes pliaient. Il prit sur lui d'engager toute la troisième ligne contre les ennemis. Alors, les Germains durent reculer ici aussi. Voyant leurs deux ailes en déroute, tous se mirent alors à fuir vers le Rhin et ceux qui le purent, à l'instar d'Arioviste, traversèrent le fleuve. César ne les fit pas poursuivre au-delà de cette limite.

Les Suèves auraient perdu 80 000 hommes d'après Plutarque ; c'était presque une bataille d'anéantissement. Et ils évacuèrent la Gaule. Le Rhin devint limite politique et militaire.

Avant de quitter sa province, César installa des camps aux frontières des peuples belges, ce qui suscita leur inquiétude et leur mobilisation.

LES GUERRES CONTRE LES PRINCIPAUX ENNEMIS (57 AVANT J.-C.)

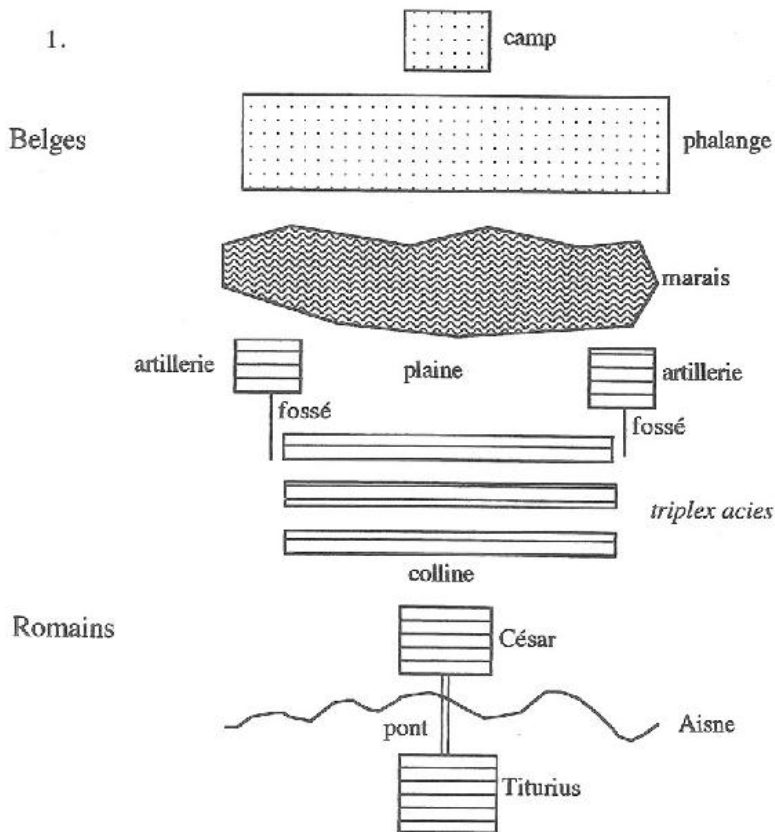
Pourquoi commencer par les peuples du Nord ? C'est qu'ils représentaient la principale menace. D'abord, ils étaient de redoutables guerriers : « De tous [les peuples de la Gaule], les Belges sont les plus courageux. » Et ensuite, ils possédaient l'avantage du nombre. Avec les Germains qui leur étaient alliés, ils pouvaient aligner 326 000 combattants, soit le tiers des effectifs gaulois. Une autre explication, qui a l'avantage d'être amusante, a été proposée. D'après M. Rambaud, César aurait voulu forcer les austères Nerviens, ennemis du vin, à faire bon accueil aux marchands italiens qui leur en proposaient. Mais les textes ne disent rien de semblable.

Les Belges, de leur côté, avaient pris l'initiative en allant assiéger une ville des Rèmes appelée Bibrax (sans doute le Vieux-Laon, à 15 km au sud-est de Laon). Des fantassins auxiliaires, Numides, Crétois et Baléares, suffirent pour dégager la ville.

C'est alors que prit place la bataille de l'Aisne. Les Romains venaient du sud et ils empruntèrent peut-être la route de Reims à Laon. Ils installèrent leur camp sur la rive droite, très probablement sur la colline de Mauchamp. Un pont se trouvait au sud, et César ordonna à son légat Titurius d'installer un petit poste de six cohortes sur la rive gauche. Le gros de l'armée se trouvait donc sur la rive droite, établie sur un terrain

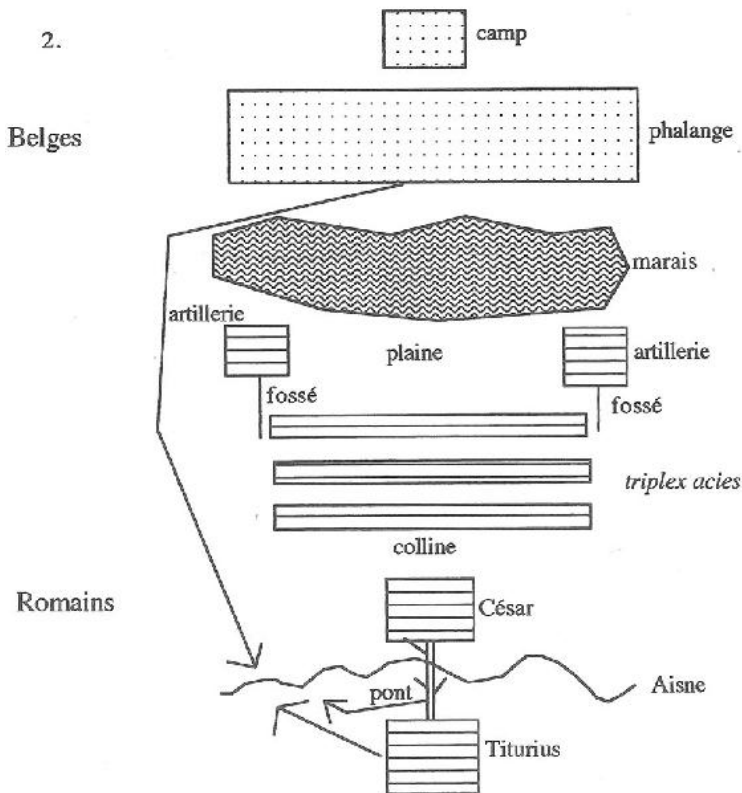
qui descend en pente douce vers le nord et qui est limité par deux abrupts, à l'est et à l'ouest. En avant, se trouvent une petite plaine puis un marais. Pour conserver la maîtrise de l'espace, César fit creuser deux fossés en direction de l'ennemi, et il ordonna d'installer de l'artillerie à l'extrémité de ces obstacles. Puis il offrit la bataille : deux légions restaient en réserve devant le camp, et six autres légions, qui étaient placées en avant, sur la pente, adoptèrent le dispositif de la *triplex acies*. Les Belges parurent l'accepter et ils répartirent leurs troupes au nord du marais, en avant de leur propre camp. Voir document n° 28, p. [256](#).

Après les habituelles escarmouches de cavalerie, aucune des deux armées n'osa s'engager dans la bourbe. Les Belges bougèrent les premiers par un large mouvement tournant sur leur droite pour contourner le dispositif romain. Ils voulaient traverser la rivière, attaquer par l'arrière le camp de Titurius, et ensuite celui de César. Mais le proconsul comprit leur projet et il envoya à leur rencontre tous ses auxiliaires, la cavalerie et l'infanterie des Numides, Crétois et Baléares. La tentative de traversée échoua.



Document no 28. La bataille de l'Aisne.

1. Dispositif initial. Les Belges sont rangés en phalange devant leur camp. Les Romains, qui ont adopté la *triplex acies*, occupent deux camps, séparés par l'Aisne, mais reliés par un pont. César a placé de l'artillerie sur ses deux flancs, pour empêcher l'ennemi de contourner les marais qui se trouvent entre les deux armées.



2. Les Belges tentent un vaste mouvement tournant par leur droite et atteignent le cours de l'Aisne. Des hommes de César et de Titurius leur barrent le passage. Les Belges prennent alors la fuite, et sont poursuivis par leurs ennemis. Schéma de l'auteur.

La bataille étant trop risquée, les Belges abandonnèrent la partie, et chacun rentra chez soi. Informé de ce reflux, César crut d'abord à une banale retraite. Mais ses éclaireurs l'informèrent qu'il s'agissait en réalité d'une vraie débandade. Le proconsul envoya alors à leur poursuite sa cavalerie et trois légions aux ordres de Labienus, qui firent un véritable carnage dans les rangs des ennemis. Et c'est ainsi que César remporta la bataille de l'Aisne.

Ensuite, les Romains allèrent d'agglomération en agglomération et à chaque fois ils entreprenaient un siège si les portes ne s'ouvraient pas. Les habitants capitulaient dès qu'ils voyaient que commençaient les travaux, effrayés par la technique des légionnaires. C'est ce qui arriva devant Noviodunum, capitale des Suessions, puis devant le chef-lieu

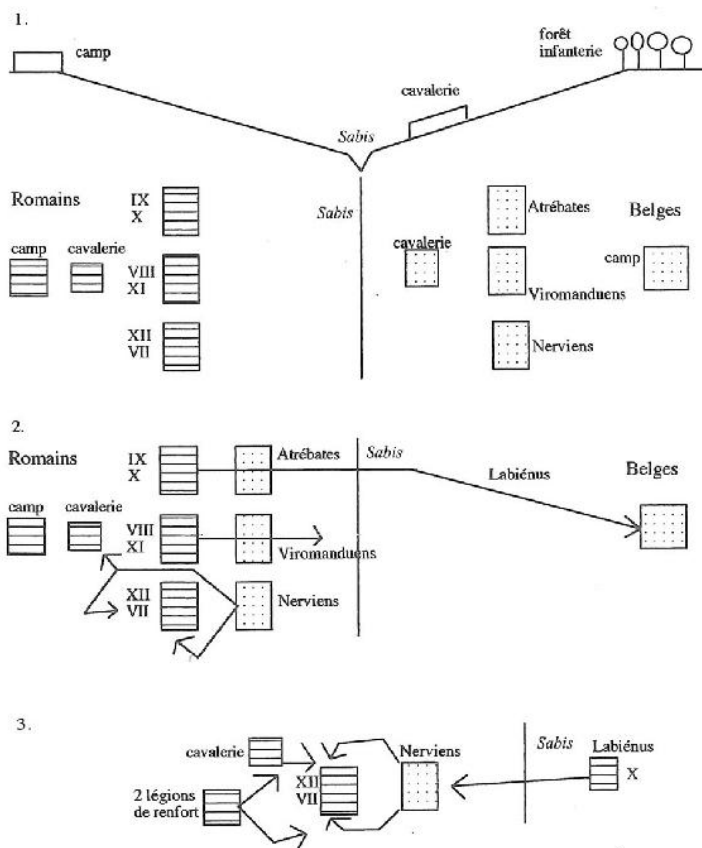
des Bellovaques, Bratuspantium, peut-être Beauvais. Les Ambiens firent eux aussi leur soumission sans même chercher à défendre leur capitale, Samarobriva (Amiens).

Restait un ennemi redoutable, le peuple des Nerviens, qui vivait entre la Sambre et l'Escaut, dont la capitale était Bagacum (Bavay). Les plus belliqueux de tous, ils fondaient leur force sur une infanterie redoutable de 60 000 hommes, uniquement des fantassins. Leurs alliés, Viromanduens du Vermandois, Atrébates de l'Artois et Atuatuques du cours inférieur de la Meuse, leur fournissaient la cavalerie indispensable. La rencontre eut lieu sur les bords d'une rivière que César appelle Sabis, dont l'identification est très discutée. Voir document n° 29, p. 259.

À l'endroit où a eu lieu la rencontre entre les deux armées, deux longues pentes douces descendent vers la rivière. Les Nerviens avaient camouflé leur camp dans des bois épais, au sommet de l'une des deux berges. Les Romains choisirent de s'installer de l'autre côté, sur la hauteur qui lui faisait face.

Les Belges avaient adopté un plan simple. Ils disposèrent leurs troupes en trois corps, dos au camp et face au fleuve, les Atrébates à droite, les Viromanduens au centre et les Nerviens à gauche. Comme les Romains se déplaçaient en une longue colonne, en unités échelonnées, ils décidèrent de les détruire l'une après l'autre, au fur et à mesure de leur arrivée, sans attendre que leur armée soit entièrement regroupée.

César avait envoyé en tête ses auxiliaires, suivis par six légions ; il avait placé les bagages au centre et deux légions en queue. Ses hommes n'étaient que partiellement arrivés lorsque les Nerviens offrirent la bataille. Il mit devant le camp les alliés, Gaulois, Crétois, Baléares et Numides. En avant, la *triplex acies*, de six légions : la IX^e et la fameuse X^e à gauche, la VIII^e et la XI^e au centre, la VII^e et la XII^e à droite. Seules deux légions, dont nous ne connaissons pas les numéros, peut-être les V^e et VI^e, manquaient encore à l'appel.



Document no 29. La bataille du *Sabis*.

Les légions sont rangées en trois corps, devant la cavalerie qui couvre le camp. Les Belges, également répartis en trois corps, lancent leur cavalerie en avant ; l'infanterie suit et traverse sans peine le *Sabis*. Les Atrébates sont balayés par les Romains qui s'emparent du camp des Belges, et les Viromanduiens sont rejetés à la rivière. Mais les Nerviens encerclent deux légions et menacent le camp ennemi.

Deux légions de renfort surviennent alors heureusement, et joignent leur assaut à une énergique contre-offensive de la cavalerie des Romains. La Xe légion revient à temps pour prendre à revers les Nerviens qui, encerclés, sont vaincus à leur tour.

Schéma de l'auteur.

Les auxiliaires des Romains provoquèrent d'abord une simple escarmouche. Les fantassins nerviens mirent en fuite les cavaliers adverses, puis tous les Belges descendirent la pente et dans leur élan traversèrent le fleuve puis remontèrent de l'autre côté, ce qui les plaça en position d'infériorité topographique.

Taile gauche, aux ordres de Labienus, l'emporta sans difficulté sur

les Atrébates, d'abord au javelot puis au glaive, sa domination étant telle que les légionnaires firent voler en éclats l'unité ennemie, atteignirent le fleuve, le traversèrent et escaladèrent la berge opposée. Peu après, ils s'emparèrent du camp des Belges. Au centre, le succès fut presque aussi net, et les Viromanduens furent acculés au cours d'eau, où commença alors le massacre. Mais à l'aile droite des Romains, la situation était inverse. Les Nerviens, les ayant débordés à la fois à droite et à gauche, menacèrent leur camp.

Les légionnaires réussirent cependant à rétablir la situation. César se rendit en personne à l'aile droite pour remonter le moral des troupes et prendre les mesures qui s'imposaient. C'est ainsi qu'il fit adosser les deux légions l'une à l'autre, pour que chacune pût combattre les Nerviens de face. Plusieurs autres corps de troupes se mirent en mouvement et réussirent à prendre les Nerviens « entre deux feux ». C'est ainsi que, voyant l'aile droite en difficulté, Labienus abandonna le camp des Gaulois à la IX^e légion et arriva avec une unité d'élite, la X^e. Constatant que le proconsul avait de nouveau la situation en main, les cavaliers revinrent et attaquèrent les Nerviens sur leur droite, et les valets se joignirent à la curée. Enfin, les deux légions d'arrière-garde arrivèrent à cet instant précis, au meilleur moment possible.

Les Nerviens succombèrent alors, non sans grandeur. Après cette défaite, les chefs survivants firent leur soumission. Les ambassadeurs expliquèrent à César qu'ils avaient subi des pertes effroyables : ils ne comptaient plus que trois sénateurs sur 600 et 500 guerriers sur 60 000 ; ils avaient subi une bataille d'anéantissement. Ces chiffres prouvent que les chevaliers gaulois et leurs hommes savaient mourir.

Laustère Caton ayant critiqué le jouisseur César et loué les austères Nerviens, M. Rambaud, latiniste plein d'humour, a cru voir dans l'issue de cette bataille « une victoire de l'épicurisme sur le stoïcisme et du vin sur la cervoise ».

César ne pouvait pas négliger les Atuatuques, descendants des Cimbres et des Teutons, arrivés trop tard pour participer à la bataille. Il marcha donc vers leur capitale, Atuatuca, sans doute Tongres, avec l'intention de mettre en œuvre sa poliorcétique. Il y fit construire des fortins et une défense linéaire de 4,5 km, avec fossé, talus et palissade. Les soldats, accueillis avec des lazzi, préparèrent une terrasse d'assaut pour atteindre le sommet du rempart ennemi, des tortues, une tour mobile et un bélier. Impressionnés, les Atuatuques firent leur reddition

sans attendre l'attaque. Mais ils se conduisirent en traîtres. Dès qu'ils virent les Romains démobilisés par leur succès, ils les assaillirent. Les légionnaires se reprirent, donnèrent l'assaut et ils se trouvèrent vite maîtres du terrain. Nulle clémence dans ce cas : 4 000 Atuatuques étaient morts dans la bataille ; les 53 000 survivants furent vendus comme esclaves.

La campagne contre les Belges était terminée

Le proconsul avait confié une mission à Crassus le jeune : parcourir avec sa légion la Bretagne et la Basse-Normandie actuelles, pour s'assurer de la fidélité des habitants. Il se rendit chez « les Vénètes, les Unelles, les Osismes, les Coriosolites, les Ésuviens, les Aulerques et les Redons, peuples marins riverains de l'Océan ». Tous protestèrent de leur fidélité.

Il était temps d'hiverner, et la XII^e légion avec une partie de la cavalerie fut confiée à Galba qui reçut pour objectif de s'installer à Octodure (Martigny) ; il fallait empêcher les habitants de rançonner les marchands romains et les surveiller. Les relations avec les civils, mécontents de perdre une source de revenus, se dégradèrent rapidement. De plus, le blé n'arrivait pas, et les effectifs fondaient. Chassés peut-être par la faim, attirés aussi et surtout par la proximité de l'Italie, des soldats avaient déserté. Une troupe d'environ 30 000 hommes vint assiéger Galba. Après diverses tentatives, les Romains décidèrent de tenter une sortie. Et, s'ils tuèrent un tiers des ennemis, ils durent fuir et hiverner chez les Allobroges.

LES GUERRES CONTRE LES ENNEMIS SECONDAIRES (56 AVANT J.-C.)

En 57, César avait attaqué l'ennemi le plus redoutable, les peuples du nord. En 56, il acheva son entreprise de conquête. Les cités du centre s'étant ralliées ou ayant capitulé sans combattre, il ne restait de sérieuse menace militaire qu'à l'ouest. Il se donna comme objectif personnel les Vénètes (Morbihan). Pour assurer ses arrières, il envoya Labienus avec une importante force de cavalerie, aux effectifs inconnus, dans le pays des Trévires (Trèves).

La campagne contre les Vénètes

Les Vénètes avaient acquis une grande puissance grâce au commerce et à leur flotte, ce qui leur avait permis d'opprimer tous leurs voisins. Leurs navires, dit César, sont très solides parce qu'ils ont été construits en bois de chêne et que les éléments ont été assemblés avec des chevilles de fer. En outre, ils possédaient une grande efficacité au combat. Les Romains, selon César, ne pouvaient ni couler leurs navires, parce que les éperons glissaient sous la coque, ni les prendre à l'abordage, parce que les bords étaient trop relevés. En réalité, ce fut surtout parce qu'ils étaient très mobiles. Autres éléments de qualité, les chaînes d'ancres étaient en métal et les voiles en peaux de bêtes. Enfin, ils pouvaient aligner 220 vaisseaux. D'autres auteurs que César manifestent moins d'enthousiasme à l'égard de cette marine, sans doute excellente pour le commerce, peut-être moins pour la guerre.

En 57, ils avaient accepté de donner du blé et de livrer des otages. En 56, ils retinrent prisonniers des ambassadeurs pour récupérer les compatriotes qu'ils avaient remis à César. Ce fut donc un *bellum iustum piumque*. Mais les Vénètes refusèrent la rencontre en rase campagne et ils pratiquèrent une forme particulière de guérilla, la déception. Ils enfermaient leurs troupes dans une ville-port, ils attendaient que les Romains aient fini des travaux de siège, puis ils fuyaient par mer à marée haute. Désespérant de gagner sur terre, César ordonna à Brutus de créer une flotte. Celle-ci fut composée de deux sortes de bateaux, les uns spécialement construits pour l'entreprise, les autres fournis surtout par les Pictons (Poitou) et les Santons (Saintonge).

La bataille navale se déroula probablement au sud de la presqu'île de Rhuy. Un centurion inventa une arme pour couper les cordages des ennemis, « des faux très tranchantes emmanchées de longues perches », et Neptune en personne intervint en faisant tomber tous les vents. Les Romains purent prendre l'un après l'autre les navires ainsi immobilisés. Les vaincus firent leur soumission. Trop tard : César ordonna de mettre à mort tous les sénateurs des Vénètes et de vendre les combattants.

Les campagnes contre les autres peuples de l'Ouest

Dans le Cotentin, Quintus Titurius Sabinus, avec trois légions, affronta les Unelles, qui avaient désigné comme chef un homme belliqueux, Viridorix, et leurs voisins, Aulerques Éburovices et Lécoviens. Il eut recours à un stratagème. Il voulut leur faire croire que lui et ses hommes ressentait de l'effroi devant eux. Il refusa donc d'engager la bataille qui lui était proposée ; puis il envoya chez Viridorix un de ses amis gaulois, qui devait se présenter comme un transfuge, dire qu'il avait quitté Titurius et ses légionnaires car ces derniers étaient en proie à la panique. En réalité, il cacha ses hommes dans un camp et, quand les ennemis se présentèrent, il leur fit effectuer une sortie par deux portes à la fois. Pris en tenaille et par surprise, les Gaulois subirent un désastre. Il ne leur restait qu'à faire leur soumission.

En Aquitaine, Crassus ne pouvait aligner que douze cohortes légionnaires, soit près de 5 000 hommes, et des cavaliers ; il rappela des vétérans et fit venir du blé. Il s'attaqua d'abord aux Sotiates, habitants de Sos, qui avaient deux atouts, une excellente cavalerie et des soldures : « Celui à qui ils [les soldures] ont voué leur amitié doit partager avec eux tous les biens de la vie. Mais, s'il périt de mort violente, ils doivent soit subir en même temps que lui le même sort, soit se tuer eux-mêmes. » Les Aquitains engagèrent d'abord un combat de cavalerie, puis ils tendirent une embuscade avec leur infanterie. Ils furent par deux fois écrasés. Crassus assiégea leur capitale. Ils ne purent pas détruire les machines des Romains et une sortie des soldures se termina sur un échec. Les révoltés capitulèrent sans conditions. Alors, les différents peuples de l'Aquitaine se coalisèrent et ils firent appel aux Cantabres du nord de l'Espagne, ce qui leur permit de constituer une force de 50 000 hommes. Ils avaient construit une forteresse ; Crassus édifia un camp juste en face, et il offrit la bataille ; elle fut refusée. Il attaqua l'enceinte ennemie en deux temps : les fantassins l'assaillirent de face, pendant que les cavaliers faisaient un grand mouvement tournant pour attaquer une porte mal construite et peu défendue. Pris dans une tenaille, les Aquitains tentèrent de fuir ; les trois quarts de leurs 50 000 soldats moururent, et les autres firent tous leur soumission.

Enfin, les Morins et les Ménapes, qui vivaient dans la partie occidentale des Flandres actuelles, furent la cible suivante des légionnaires. Attaqués par César en personne, ils inventèrent une forme

rudimentaire de guérilla. Ils se cachaient dans les forêts et les marécages qui recouvraient une bonne partie de leur pays, et ils tombaient sur leurs ennemis par surprise et par petits groupes. César mit au point une tactique de contre-insurrection relativement efficace. Il fit défricher de vastes espaces autour des camps ; les guetteurs voyaient venir l'ennemi de loin, et ce dernier était gêné dans ses tentatives d'attaque. Et il fit tout ravager. Le bétail était tué, les biens mobiliers emportés, les champs détruits, les villages et les maisons incendiés. Mais le retour de la mauvaise saison contraignit les Romains à abandonner : ce fut un demi-échec pour César.

UN TRIENNium DE CALME RELATIF (55-53 AVANT J.-C.)

Les trois années qui suivirent furent relativement calmes en Gaule. Certes, quelques peuples gaulois se révoltèrent, mais César put faire deux raids en Germanie et deux autres en Bretagne.

Les Usipètes et les Tenctères fournirent une justification à une intervention. Ils menèrent un raid en Belgique et demandèrent à César de choisir entre des terres et la guerre. César proposa des terres puis fit la guerre, et la termina par un massacre ; des fouilles en cours auraient permis de retrouver un champ de bataille à Kessel, aux Pays-Bas. Puis il lança un pont sur le Rhin. Ce monument, jadis pris pour un chef-d'œuvre du génie militaire, n'a rien que de très banal, mais son installation montre que César, protégé par Vénus, ne craignait pas le dieu Rhin. Il ne resta que dix-huit jours en Germanie, puis il passa dans l'île de Bretagne.

Le proconsul fit rassembler 80 navires pour l'infanterie et 18 pour la cavalerie, plus des vaisseaux de guerre. Sous la protection de Neptune, ils arrivèrent sans doute à Douvres. Là, les falaises étaient garnies de guerriers. Alors, la flotte longea le littoral vers le nord, jusqu'à une plage découverte, mais des Bretons menaçaient et la mer s'agita. Le débarquement réussit néanmoins. L'artillerie embarquée commença par disperser les ennemis. Alors, le porte-aigle de la Xe légion entraîna les autres hommes. Il adressa une prière aux dieux, puis il sauta à la mer, suivi par tous ses collègues. Enfin les légions se mirent en ordre de

bataille et l'emportèrent. Les Celtes demandèrent la paix. Une ultime tentative contre la VII^e légion échoua. César avait, la même année, dominé le Rhin et l'Océan.

L'année suivante, le proconsul reprit le chemin de la Bretagne, et le nouveau débarquement se fit sans difficulté. Les Bretons, informés, se donnèrent un chef suprême, Cassivellaunos. Il disposait de 4 000 chars, ce qui lui donnait la mobilité, et ses guerriers se cachaient dans les forêts. César décida de saccager les campagnes, tactique antiguérilla ou de contre-insurrection, comme on veut, qui se révéla payante cette fois encore. Finalement, Cassivellaunos fit allégeance.

En cette même année 54, Indutiomar, un Trévire, entreprit de rassembler des soldats.

Mais le pire vint des Éburons. Deux légats avaient été placés pour hiverner avec 7 500 hommes près de leur capitale, Atuatuca. Le roi Ambiorix vint les voir, leur annonça une révolte générale de la Gaule et une grande invasion des Germains. C'était un mensonge ; mais un des légats le crut, et il réussit à convaincre les soldats que ce qu'il disait était la vérité. Une embuscade avait été préparée et la troupe fut anéantie avec ses chefs. Mais le reste de la Gaule ne bougea pas.

En 53, César passa de nouveau en Germanie. Il se borna à de la gesticulation chez les Suèves. Le principal problème était posé par les Éburons, qu'il devait punir. Il adopta une nouvelle stratégie et une nouvelle tactique de contre-insurrection. Il divisa son armée en quatre corps ; les soldats recevaient l'ordre de tout détruire chez les insurgés, humains, bétail, récoltes, greniers et demeures. Enfin, il offrit à tous les Gaulois les biens des Éburons : il fit savoir partout que le territoire des insoumis pouvait être pillé. Cette proposition sema le désordre en Gaule, où vinrent même des Germains qui n'avaient pas été invités à la curée. À la longue, César réussit son pari : anéantir ce peuple et son nom même. Étymologiquement, cette destruction s'appelle un génocide.

LA GUERRE DE VERCINGÉTORIX (52 AVANT J.-C.)

L'année 52 avant J.-C. fut l'année de Vercingétorix, de Gergovie et d'Alésia.

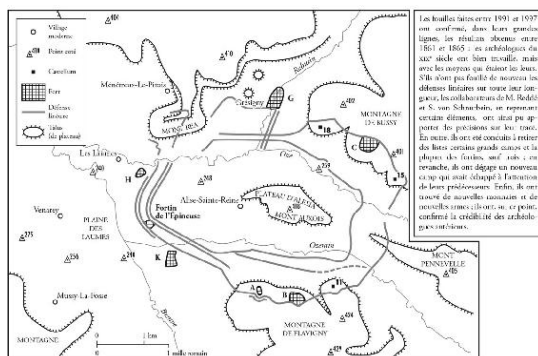
Au bout de six ans de guerre, les Gaulois avaient fini par

comprendre que Rome leur ferait payer le tribut et leur demanderait des recrues, qu'ils perdraient leur *libertas*. Ils se révoltèrent et la guerre prit naissance chez les Carnutes, dont le chef-lieu était Cenabum (Orléans). Les membres de ce peuple s'assemblèrent, prêtèrent serment et massacrèrent tous les Romains qu'ils rencontrèrent. La nouvelle atteignit vite le pays des Arvernes (Auvergne), où Vercingétorix, jeune ambitieux, fils de roi et partisan de la monarchie, se heurtait aux aristocrates, menés par son oncle Gobannitio. La puissance militaire des Arvernes et la personnalité de Vercingétorix permirent la constitution d'une coalition qui s'étendit et gagna même les Éduens, jusqu'alors fidèles alliés de Rome. Une grande révolte éclata, mais elle ne fut pas « générale » comme on l'a dit : les peuples de la Gaule méridionale ne bougèrent pas, ou bien intervinrent en faveur de Rome (Helviens) ; les Lingons, les Rèmes et les Ubiens restèrent fidèles à César ; d'autres, comme les Vénètes, n'avaient plus de forces militaires.

Vercingétorix élaborait une vraie stratégie, qu'on désigne d'une expression anglaise, le « *pull and push* », basée sur une tactique originale. Pour chasser César du Nord, il imposa la terre brûlée en faisant détruire tous les stocks de blé disponibles et en attaquant les convois de ravitaillement. Pour l'attirer vers le sud, il répartit les coalisés en trois armées qui menaçaient la Province : au nord, les Éduens et les Ségusiaves faisaient face aux Allobroges du Dauphiné ; au centre, les Arvernes et les Gabales pesaient sur les Helviens du Vivarais ; au sud, les Rutènes et les Cadurques se tenaient prêts à envahir le territoire des Volques Arécomiques, la partie orientale du Languedoc.

Si Vercingétorix avait conçu une stratégie, on dut à César l'invention d'une contre-stratégie. Le Romain, qui se trouvait hors de Gaule en janvier 52, revint à bride abattue et traversa les Cévennes malgré la neige. Puis il mena une guerre de sièges : Vellonodunum des Sénon, Cenabum, emportée sans délai et saccagée, Noviodunum des Bituriges et surtout Avaricum (Bourges) où les habitants, qui avaient trop longtemps résisté, furent tous tués. Puis il tenta de prendre Gergovie, capitale des Arvernes (sur le plateau de Merdogne, au sud de Clermont-Ferrand). Un centurion atteignit le sommet du rempart, mais il ne put s'y maintenir ; un autre mourut devant une porte. César subit là un rude échec, car il ne réussit pas à prendre Gergovie où il perdit 5 000 légionnaires.

Certes, son lieutenant Labienus remporta une victoire sur les Parisiens. Mais la situation n'était pas tenable : au nord, la logistique ne suivait plus et, au sud, la Province était menacée. César rassembla son armée à Sens, puis il entreprit un vaste mouvement tournant à travers le plateau de Langres. Il ne voulut évidemment pas avouer qu'il faisait retraite. Ce départ ne parut pas suffisant, semble-t-il, à Vercingétorix qui recherchait une victoire complète. Il attira les Romains vers Alésia, qui se trouve à Alise-Sainte-Reine, en Côte-d'Or. Des partisans d'une localisation dans le Jura mènent une guerre picrocholine pour défendre leur citadelle. Et ils ont fort à faire, car une concurrence supplémentaire s'est levée à l'ouest : le partisan d'un autre emplacement, Auxerre dans l'Yonne, vient de présenter sa propre théorie. Vercingétorix avait conçu la stratégie, nouvelle, « de l'enclume et du marteau ». Il s'enfermait dans la ville avec ses hommes (l'enclume) et il faisait venir une force extérieure, appelée « armée de secours », pour écraser les Romains (le marteau). Il réussit à obtenir de tous les peuples gaulois près de 250 000 combattants, si l'on en croit César. Mais ses ennemis érigèrent deux défenses linéaires, l'une pour empêcher les assiégés de sortir, l'autre pour interdire aux nouveaux arrivants de les secourir. Finalement, une grande bataille opposa les légions à cette « armée de secours », qui fut détruite ; ce fut à la fois une bataille d'extermination et une bataille décisive. Vercingétorix se rendit ; il fut emmené à Rome, gardé plusieurs années dans une prison sordide, présenté au triomphe de César puis étranglé. Voir page 267.



LE RETOUR DES GAULOIS À LEURS VIEUX DÉMONS

(51 AVANT J.-C.)

Sitôt la défaite d'Alésia connue, les Gaulois revinrent à leurs vieux démons : se battre les uns contre les autres. Ainsi, les survivants des Carnutes déclarèrent la guerre aux survivants des Bituriges, qui firent appel à César. Les Romains, point désolés de revenir à Cenabum (Orléans), pillèrent ce qu'ils n'avaient pas pris l'année précédente. Ensuite, les Bellovaques (Beauvaisis) décidèrent de s'enrichir au détriment des Suessions (Soissons), protégés des Rèmes, eux-mêmes alliés des Romains ; ils réussirent à former une vaste coalition. Et il y eut bataille puis embuscade et contre-embuscade. Finalement, les légionnaires l'emportèrent et la coalition se dispersa.

À ce moment, César attaqua encore trois peuples du nord de la Gaule, les Atrébates (Artois), les Éburons (Tongres-Maastricht) et les Trévires (Trèves). Il envoya un commando pour capturer Ambiorix qu'il poursuivait de sa haine. Mais le chef Éburon réussit à lui échapper et s'exila en Bretagne. Les Trévires eurent droit à quelques massacres planifiés par les Romains. Dans le sud-ouest, mêmes désordres. Les Andécaves (Angers) assiégeaient Poitiers (Pictons), qui fut secourue par les Romains au prix de 12 000 morts chez les agresseurs.

Les combats les plus célèbres eurent lieu au siège d'Uxellodunum (sans doute Capedenac), capitale des Cadurques du Quercy, qui dut affronter la poliorcétique romaine. Ils eurent pour enjeu une source ; quand elle fut prise par les Romains, les Gaulois durent se rendre. César, excédé, fut impitoyable : « Il fit couper les mains, dit Hirtius, à tous ceux qui avaient porté les armes et leur laissa la vie sauve, pour qu'on sût mieux comment il punissait les rebelles. »

BILAN DE LA GUERRE DES GAULES ET CONCLUSION

Dans l'immédiat le bilan fut effroyable. Le nombre de morts varie selon les sources, de plus de 400 000 selon Velleius Paterculus à 1 000 000 d'après Plutarque, et d'autant de prisonniers devenus esclaves. Pour les biens matériels, Plutarque rapporte que 800 villes furent prises par César, ce qui paraît excessif, la Gaule tout entière

n'étant certainement pas aussi urbanisée. Les combats ont en outre entraîné un important transfert de richesses, immédiatement au titre du butin et à plus longue échéance par un tribut de 40 millions de sesterces par an.

À moyen terme, le destin de la Gaule a été changé. Elle a été soumise à une nouvelle administration, centrale, provinciale et municipale. La reconstruction, qu'il ne faut pas négliger, et la « paix romaine » lui ont donné une nouvelle prospérité. Enfin, elle a bénéficié de la romanité.

À long terme, la guerre des Gaules a fait pousser les racines de la France. C'est grâce à elle que le français est une langue latine et que nos codes de lois s'inspirent du droit romain. Rome a façonné les paysages de nos villes et de nos campagnes, a préparé les voies de la christianisation, a influencé notre philosophie, nos arts et notre littérature, surtout depuis la Renaissance, qui fut renaissance de Rome. Enfin, Rome nous a légué ses valeurs, par exemple la Justice et le Droit, l'Honneur et le Courage, et bien d'autres encore, comme cette Liberté dont elle a privé la Gaule.

Chapitre II

LES GUERRES CONTRE L'IRAN

(54-53 et 40-34 avant J.-C.)

En étendant leur domaine, Rome et son armée finirent par rencontrer l'Iran. Les anciens et les modernes, quand ils en parlent, pour cette période, disent : « les Parthes ». Auparavant, on avait employé le mot « Mèdes » (guerres « médiques »), et par la suite on utilisa le vocable « Perses ». En fait, ces ethniques renvoient à la patrie de la dynastie régnante, et ils désignent un seul et unique pays, l'Iran, qui était fait de nations diverses.

C'était un territoire vaste et peuplé, le seul de l'époque qui fût aux dimensions de l'empire romain. Pendant la fin de la République, les deux États se firent la guerre deux fois. Le premier conflit, à l'initiative de Crassus, prit place pendant la guerre des Gaules, qui vient d'être rapportée. Le second, voulu par Antoine, accompagna une guerre civile qui sera vue plus loin.

LA GUERRE DE CRASSUS (54-53 AVANT J.-C.)

Les causes

Un accord, généralement connu sous l'appellation ambiguë de « premier triumvirat », avait été conclu en 60 entre Pompée, César et Crassus ; il prévoyait que chacun des trois comparses aiderait les deux

autres à obtenir des honneurs. Marcus Licinius Crassus, qui appartenait au clan des populaires, s'était acquis une réputation de bon général pour avoir vaincu Spartacus et son armée ; il voulait la confirmer. De plus, étant riche, il souhaitait le devenir davantage encore, et il espérait satisfaire ce désir en faisant la guerre à l'Iran, en pillant « l'or des Parthes » (Florus) ; ni Pompée ni César ne voulaient lui refuser ce commandement. Comme, en plus, il était ambitieux, il pensait que cet argent l'aiderait dans sa carrière. La cause principale de ce conflit est la même que celle qui a provoqué la guerre des Gaules : l'ambition d'un homme.

Le prétexte

Appuyé par ses deux amis, Crassus fut élu consul pour 55, et il reçut la Syrie comme province pour 54, avec l'accord du Sénat. Nous n'avons pas trouvé le vrai prétexte qui permit de déclencher le conflit. Il fallait pourtant qu'il pût être considéré comme un *bellum iustum piumque*. Pourtant, le shah in shah (roi des rois), Orode II, avait rappelé que des traités avaient été conclus avec Sylla et Pompée ; il demanda qu'ils soient respectés, en vain au demeurant. Crassus a bien provoqué une agression, avec cynisme.

Les forces en présence

Le nouveau gouverneur de Syrie estimait certainement que le rapport des forces en présence penchait en sa faveur. Il avait obtenu du Sénat sept légions (et peut-être onze), avec moins de 4 000 cavaliers. Il pouvait en outre compter sur l'appui d'Artavasdes, roi d'Arménie, qui vint avec 6 000 cavaliers et une promesse : 30 000 fantassins, 10 000 cataphractaires (cuirassiers), et un apport important en matière de logistique si les Romains passaient par ses terres. Son domaine était installé sur une haute montagne qui séparait les deux empires, le romain et l'iranien. Celui qui lui imposait son protectorat possédait un avantage tactique et stratégique : l'armée qui descend une pente rencontre toujours moins de difficultés que celle qui la monte. C'est pourquoi chacune des deux puissances soutenait un candidat au pouvoir.

D'autres appuis s'étaient manifestés, la Commagène, la Cappadoce, l'Osroène et les cités grecques, mais, militairement, ils ne représentaient qu'un faible appoint pour le Romain.

Son ennemi, Orode II, commandait une armée très archaïque, fondée sur un système passablement « féodal » : en cas de guerre, le shah in shah, en suzerain, demandait des troupes à ses vassaux, qui les accordaient ou non. En 54, il put aligner 10 000 cuirassiers, dits aussi cataphractaires ou clibanaires. Il fondait tous ses espoirs sur une cavalerie légère encore plus nombreuse. Fantassins ou cavaliers, les très nombreux archers disposaient d'une quantité exceptionnelle de flèches, souvent apportées par des chameaux. Dans ces conditions, ils pratiquaient un tir de saturation : les projectiles étaient si nombreux que les adversaires ne pouvaient pas tous les éviter. Ces combattants utilisaient un arc composite qui donnait aux carreaux une puissance de pénétration exceptionnelle. Et ils savaient lancer « la flèche du Parthe » : le cavalier faisait semblant de fuir et, tout en chevauchant, il se retournait pour frapper un poursuivant qui était moins sur ses gardes ; les Romains prenaient cette tactique pour une trahison. Les textes (nous le verrons) mentionnent une infanterie lourde, peut-être par erreur. Enfin, plus encore que Crassus, le souverain était accompagné par de nombreux rois alliés. Par ailleurs, il avait sous ses ordres deux lieutenants de grande valeur, Surena, un officier aux compétences exceptionnelles, et Silaces, un homme très capable, à peine inférieur à son collègue.

Le plan de guerre

Le shah in shah avait calculé ses effectifs en fonction de ceux qui étaient prêtés au proconsul. Et le Romain avait constitué son armée en tenant compte de la mission qu'elle aurait à accomplir, car il avait élaboré un plan de guerre, peu original au demeurant. Comme la grande majorité de ses compatriotes chefs d'armées, il avait prévu de descendre l'Euphrate, sans faire de détour par l'Arménie, malgré la suggestion du roi Artavasdes. Il escomptait que les Iraniens, à leur habitude, éviteraient la bataille en rase campagne, pour se limiter à une guérilla, et qu'ils reculeraient pour laisser se distendre les voies de la logistique romaine. Bref, qu'ils décideraient de perdre de l'espace pour

gagner du temps. Mais il n'irait pas trop loin, et il se contenterait d'atteindre Babylone pour s'y livrer à un pillage en règle, puis il remonterait le Tigre pour faire subir le même sort à Séleucie et à Ctésiphon, avant de rentrer sagement en Syrie.

Le plan de guerre d'Orode II était simple : contrecarrer les projets de son ennemi.

Les mesures initiales

Crassus passa l'hiver 54-53 en Syrie. Il aurait pillé le Temple de Jérusalem (seul Orose le dit) et plusieurs villes de Mésopotamie, ce qui lui permit de s'octroyer le titre désormais complètement dévalué d'*imperator*. Au printemps, il se mit en marche vers l'ouest-nord-ouest, et il s'arrêta sur l'Euphrate, à Carrhae.

Nous pouvons déjà faire le compte des erreurs que Crassus accumula ; celles qui sont imputables à son fils seront mentionnées à leur place. Il n'entendit pas ceux qu'il aurait dû écouter, les dieux et Cassius. Or les présages et les auspices étaient tous défavorables. Engager les soldats dans une campagne ainsi condamnée affaiblirait considérablement leur moral : c'est une question de psychologie collective élémentaire. Par ailleurs, son lieutenant Cassius, Caius Cassius Longinus de ses noms complets, lui conseillait la prudence : il faut être attentif même à un ennemi réputé médiocre. Mais Crassus ne l'entendit pas, lui non plus, car il sous-estimait les Iraniens : mauvais soldats, pensait-il, lâches, mal armés, combattants d'un autre âge. Il aurait pourtant dû retenir l'enseignement que lui avait donné l'épopée de Spartacus : il faut se méfier de tous les adversaires, surtout quand ils sont jugés très faibles.

S'il n'écouta pas le Romain Cassius, Crassus prêta l'oreille à l'Osrhoénien Ariamne (Angarus dans Dion Cassius). Et il eut tort, car cet Arabe, qui le trahissait au profit d'Orode II, lui déconseilla de descendre le cours de l'Euphrate. Au contraire, lui dit-il, il vaut mieux engager l'armée dans l'intérieur des terres. Il voulait l'envoyer dans les sables du désert.

Les acteurs de cette campagne ont été diversement appréciés. Si beaucoup de commentateurs ont relevé les fautes de Crassus (et encore, pas tous), ils n'ont pas assez montré la valeur des Iraniens, de leur

stratégie et de leur tactique, même si ces derniers les ont appliquées contre un matamore. En effet, Orode II, qui avait su trouver des effectifs suffisants, fit deux parties de son armée. Des unités furent envoyées vers l'Arménie, dont le roi Artavasdes comprit vite où se trouvait son intérêt : il fit savoir au Romain qu'il était paralysé, et qu'il ne pourrait pas l'aider. Les autres troupes furent confiées à Surena et Silaces, avec mission de détruire les envahisseurs.

La « bataille » de Carrhae

D'après la tradition, la « bataille » de Carrhae (Carrhes) eut lieu le 9 juin 53 avant J.-C. (en réalité le 9 et le 10, comme on le verra), et elle a été étudiée dans un livre récent (G. Traina). En fait, elle ne se déroula pas suivant le schéma classique, caractérisé par le choc de deux armées divisées chacune en trois parties, aile gauche, centre et aile droite. Elle comprit des épisodes divers et s'étala sur deux jours.

Pour le premier jour, les sources anciennes, surtout Plutarque, et leurs commentateurs modernes, décrivent un ordre de marche qui est un banal *agmen quadratum*. L'armée romaine était disposée en un vaste carré : sur chaque côté avaient été placées douze cohortes et de la cavalerie ; le reste des unités avaient été réparties entre l'avant et l'arrière. Crassus s'était mis au centre et il avait envoyé son fils homonyme et Cassius chacun sur un côté.

Le terrain choisi, sur la suggestion d'Ariamne, correspondait à une vaste plaine sableuse. Les Romains arrivèrent à un ruisseau appelé Balissus, un vulgaire oued. Il aurait fallu donner du repos aux soldats, mais Crassus, qui se déplaçait à cheval, leur refusa cet arrêt. De la sorte, déjà démoralisés par les auspices, ils se présentèrent devant l'ennemi en état de grande fatigue, d'autant plus que leur général leur avait imposé le pas rapide.

Si Crassus a eu le temps d'organiser un ordre de bataille différent de l'ordre de marche pour cette rencontre, ce dispositif demeure inconnu. Dans ce cas, les unités qui constituaient les côtés auraient dû se transformer en ailes, et celles qui se trouvaient à l'arrière auraient formé une réserve. Il aurait donc ainsi pu organiser un déploiement normal, en ligne, avec les trois composantes habituelles, gauche, centre et droite. Il n'en est pas fait mention dans les textes, et il faut donc

admettre que Crassus n'a pas pu ou pas voulu l'ordonner, par manque de temps ou pour une autre raison. Mais un tel changement demeure du domaine des improbabilités, comme le montre la suite des événements. Peut-être n'en a-t-il pas vu l'utilité, parce que son ennemi n'aurait pas adopté la tactique habituelle.

À Carrhae, Surena aurait disposé d'une infanterie lourde et légère, d'une cavalerie lourde et légère, et de nombreux animaux de bât, chargés de flèches. Il utilisa des ruses ou stratagèmes, d'abord en disposant à l'avant un rideau d'hommes afin de camoufler ceux qui étaient rangés derrière eux. Puis il les incita tous à faire le plus de bruit possible, en poussant des cris, et en frappant leurs armes les unes sur les autres, pour faire croire qu'ils étaient innombrables.

Les sources disent que « l'infanterie lourde » de Surena engagea la bataille. Peut-être y a-t-il eu une confusion avec la cavalerie lourde qui, par tradition, chez les Iraniens, intervenait en premier. Quoi qu'il en soit, ce fut un échec. L'infanterie légère de Crassus contre-attaqua : ce fut un autre échec, les fantassins ayant été mis en fuite sous une pluie de flèches.

Surena changea alors de tactique. Il recourut au harcèlement, avec la cavalerie légère des archers, ce qui est une forme de guérilla. Les cavaliers légers partaient à l'assaut, lançaient leurs flèches, et fuyaient quand les Romains contre-attaquaient. Puis ils revenaient, tiraient de nouveau, se repliaient ; c'était la tactique de « la flèche du Parthe ». Ils firent ainsi plusieurs fois de suite, et ces mouvements affaiblissaient le moral déjà faible des Romains.

Crassus le jeune voulut renverser le cours des événements. Présomptueux, il décida de pourchasser les ennemis avec huit cohortes, soit environ 4 000 hommes, 1 300 cavaliers, surtout des Gaulois, et 500 archers. Les Iraniens reculaient et ses soldats avançaient, mouvements effectués dans un nuage de sable soulevé par les cavaliers, ce qui gênait la visibilité ; en outre, dit-on, les Gaulois supportaient mal ce climat aride. Dès qu'ils purent voir un peu mieux, les Romains se rendirent compte qu'ils étaient encerclés et ils furent anéantis. Crassus le jeune fut tué et sa tête envoyée à son père, ce qui acheva de le désespérer.

Crassus tenta pourtant de réagir, mais ses hommes étaient découragés : les augures, la fatigue de la marche et l'échec de leurs camarades ne les rendaient pas optimistes. Ils furent encore plus

affectés quand les Iraniens passèrent à l'assaut. La cavalerie légère criblait de flèches leurs flancs, s'ils sont restés en carré (s'ils ont pu se déployer, elle aurait attaqué leurs ailes). Et ils étaient pris de face par la cavalerie lourde ; un seul cuirassier embrochait deux hommes avec son épieu.

Le général avait dû abandonner 4 000 blessés ; les Iraniens les passèrent tous au fil de l'épée. En revanche, ils ouvrirent leurs rangs pour laisser partir le légat Varguntinus et ses quatre cohortes (2 000 hommes) qui s'étaient défendus avec courage : cruels, mais chevaleresques.

Cette première journée d'affrontements était un échec pour Crassus, et les 10 000 Romains rescapés passèrent une nuit d'angoisse. Ils se réfugièrent dans Carrhae, où ils furent assiégés. Ils n'avaient pas vraiment livré bataille, et ils étaient déjà vaincus.

Au matin du second jour, Crassus sortit de la ville avec ce qu'il lui restait d'hommes. Cassius l'accompagna un bout de chemin, puis il estima plus raisonnable de se mettre à l'abri derrière les remparts de la ville. Un guide égara leur général, et les Romains se trouvèrent empêtrés dans un marécage. Quand les Iraniens arrivèrent, ils gagnèrent une colline, pour avoir au moins l'avantage de la hauteur. Mais, naïf ou suicidaire, Crassus tomba dans un piège : Surena lui proposa une négociation, qu'il eut le tort d'accepter. C'était un nouveau stratagème, et il fut tué. L'année précédente, en Gaule, un légat de César avait montré la même naïveté avec les Éburons, et il avait subi le même sort. À la suite de cette mésaventure, César avait rappelé la tradition et le règlement militaire : un Romain a l'obligation de ne jamais faire confiance à un barbare ; il ne doit même pas l'écouter.

Le bilan

Le bilan de ce que la tradition appelle la « bataille » de Carrhae fut très lourd pour les vaincus. Le proconsul était mort, et les Iraniens lui coulèrent de l'or fondu dans la gorge, pour qu'il pût s'en rassasier ; sa réputation d'homme d'argent s'était répandue jusqu'à leur pays. Son armée avait perdu sept aigles, ce qui veut dire que sept légions (plus de 30 000 hommes) avaient été détruites. De fait, on ne compta pas moins de 20 000 morts et 10 000 prisonniers. Ces derniers furent installés en

Iran. Il se pourrait même que quelques-uns d'entre eux soient devenus mercenaires, et qu'ils aient ainsi pu aller jusqu'en Chine. Au chapitre des pertes, il faut ajouter l'Arménie, dont le roi conclut un traité d'amitié avec l'Iran, c'est-à-dire qu'il en devint le vassal.

Par bonheur pour Rome, le pouvoir iranien n'était jamais très stable. Orode II tua Surena par mesure de précaution, puis il fut tué par un de ses fils. Et encore, par chance pour les vaincus, le subordonné valait plus que le chef. Cassius Longinus sauva les restes de l'armée. Il fit mieux, en remportant quelques succès qui, toutefois, n'effacèrent pas l'humiliation de Carrhae. C'est ainsi qu'il vainquit les Iraniens dans des rencontres mineures à l'est de l'Euphrate. Il remporta une autre victoire au détriment du roi de Commagène, Antiochus, qui était passé au côté des ennemis, et qui y laissa la vie. En 51, Cassius empêcha la prise d'Antioche. Puis les relations s'apaisèrent.

LA GUERRE D'ANTOINE (40-34 AVANT J.-C.)

Après les succès relatifs de Cassius, l'Iran bénéficia de treize ans de paix sur sa frontière occidentale. La situation changea avec l'arrivée d'Antoine en Orient. Certes, le triumvir avait fini par envisager un empire biculturel, grec et latin, avec deux capitales, Alexandrie et Rome. Avant d'imposer un programme aussi audacieux, il devait prouver qu'il possédait la *virtus*. Et il ne pouvait mieux trouver qu'une guerre contre l'Iran pour venger le désastre de Crassus qui, par ailleurs, appartenait comme lui aux populaires. Il lui fallut pourtant deux guerres pour éviter un désastre complet.

Ce furent les Iraniens, enhardis par leurs succès précédents, qui prirent l'initiative du conflit. Gouverneur antonien de Syrie dès 41, Lucius Decidius Saxa fut vaincu et tué par Labienus, le fils de l'officier de César, qui était passé dans le camp des ennemis et qui avait envahi la Syrie pour leur compte, à la tête d'une de leurs armées. Antoine essaya de rétablir la situation, sans succès. Il préféra passer l'hiver à Alexandrie, en compagnie de la charmante Cléopâtre.

Le triumvir fit un bon choix en confiant la défense de la Syrie à son légat, Publius Ventidius Bassus. En 38, Ventidius remporta trois victoires sur les Iraniens, dont une fut majeure sans être décisive.

Au pied du Taurus, il installa ses hommes sur une hauteur ; il laissa l'initiative de l'attaque aux ennemis ; quand ces derniers furent bien avancés, à mi-pente, il lança une contre-attaque qui les mit en fuite.

La principale bataille fut remportée par Ventidius à Gindarus, le 9 juin 38 avant J.-C. Les historiens oublient en général de remarquer que c'était l'anniversaire de Carrhae. Il n'est pas impossible que ce rapprochement de dates ait été inventé par quelque Romain ou quelque Grec soucieux de laver l'affront subi sous Crassus. Cette fois encore, Ventidius laissa les ennemis approcher de ses hommes qui étaient enfermés dans leur camp. Les archers ne purent pas se placer à la bonne distance pour faire usage avec succès de leurs flèches. Et, quand les Romains firent une sortie, ils effectuèrent un massacre dans les rangs des Iraniens. Leur armée laissa sur le terrain 20 000 morts, au nombre desquels se trouvaient Labienus et le fils du shah in shah, Pacorus. Cette victoire permit à Ventidius de reprendre le contrôle de toute la province. Malgré ses entreprises heureuses, la première guerre se solda, au total, par un échec pour les Romains.

Antoine prit en personne la relève de Ventidius : là où le second avait réussi, pensait-il, le premier ne pouvait pas perdre. Contre lui, les Iraniens se refusèrent à risquer une bataille en rase campagne et ils s'adonnèrent à la guérilla. Ils réussirent à détruire son parc d'artillerie et, ce qui était plus grave, à couper les voies de sa logistique. Il ne pouvait pas combattre un ennemi insaisissable avec des soldats affamés. Un de ses lieutenants, Gallus, fut encerclé et tué.

Au total, Antoine avait perdu 20 000 fantassins et 4 000 cavaliers, une moitié au combat, l'autre moitié de maladies ; c'était presque aussi funeste que le malheur qu'avait entraîné la médiocrité de Crassus. Il ne lui restait plus qu'à traiter, et il conclut un accord avec l'Iran.

Pourtant, il ne désarmait pas ; il pensait toujours à venger Crassus, et il ne respectait pas sa part des obligations. Hélas, ont dit ses ennemis, il était partagé entre son devoir (la guerre) et ses amours (Cléopâtre) ; ce jugement comporte peut-être quelque excès. Finalement, il rassembla une armée de dix-huit légions (treize selon Velleius Paterculus) et de 16 000 cavaliers, pour affronter Phraates IV, fils et successeur d'Orode II.

Son plan de campagne consistait en une marche en crochet. Il partit vers le nord, passant par Zeugma, Samosate et enfin Mélitène ; puis il obliqua vers l'est, traversant l'Arménie par Artaxata. Enfin, il se dirigea

vers le sud, et il assiégea Phraaspa (Laylan ?). Ayant échoué à prendre cette ville, il entreprit une retraite qui se transforma en désastre. Sa fuite, un retour vers l'Arménie, dura vingt et un jours, pendant lesquels l'armée parcourut 450 km, progressant à une vitesse d'environ 20 km par jour. Il livra deux batailles. Dans la première, les archers iraniens tuèrent 8 000 Romains, détruisirent deux légions et ils y gagnèrent de nouvelles aigles. Dans la seconde, un seul fait d'armes peut être porté à la gloire des légionnaires. Ils recoururent à un stratagème, en appliquant une tactique appelée la tortue. Ils firent semblant d'être morts et s'allongèrent sous leurs boucliers. Puis ils se relevèrent brusquement, quand leurs ennemis sans méfiance arrivèrent à leur hauteur. Une épidémie frappa alors les Romains. Et les défaites, la famine et la peste transformèrent cette campagne en un lourd échec.

Pour se rattraper, si l'on peut dire, Antoine captura traîtreusement le roi d'Arménie, Artavasdes. Tout au plus le fit-il attacher avec des chaînes d'or pour reconnaître son rang. Il le remplaça par un fils que venait de lui donner Cléopâtre ; ce changement de souverain était très théorique, car le pays n'était pas sous son contrôle, et le nouveau roi n'était qu'un tout petit enfant.

L'Arménie au moins fut reprise en 34. Antoine réussit à piller une ville où se trouvait un trésor du shah in shah. S'il avait perdu des aigles, il avait au moins gagné de l'or.

Plus que les guerres d'Espagne, encore inachevées, les guerres contre l'Iran pesaient lourdement sur le cœur des Romains : ils avaient été vaincus par un ennemi très généralement méprisé, jugé archaïque et lâche. De nouveaux conflits étaient inévitables.

CONCLUSION

Nous verrons plus loin que les guerres étrangères n'empêchaient pas les guerres civiles.

Chapitre III

LES GUERRES CIVILES

(49-45 et 44-31 avant J.-C.)

De 49 à 45 avant J.-C., les Romains se déchirèrent dans une violente guerre civile qui aboutit à la victoire des populaires, mais pas à la destruction des *optimates*.

Après l'assassinat de César, aux ides de mars (15 mars 44 avant J.-C.), ses héritiers se disputèrent quelque peu ; puis ils s'unirent pour anéantir leurs ennemis, avant d'engager un conflit impitoyable (44-31 avant J.-C.).

LA PREMIÈRE GUERRE CIVILE (49-45 AVANT J.-C.)

La cause lointaine

La cause profonde de ce conflit est connue : il venait de la longue lutte entre deux clans de la noblesse, les populaires et les *optimates*.

Une cause plus rapprochée tient à la sécurité de César. Ses ennemis voulaient lui intenter un procès dès sa sortie de charge, pour abus de pouvoir dans sa gestion de la guerre des Gaules, en particulier dans son conflit avec Arioviste, allié du peuple romain. Pour se prémunir contre ce danger, il lui restait un choix. La voie légale consistait à obtenir l'autorisation de poser sa candidature à un nouveau consulat sans être présent à Rome ; c'est ce qu'il tenta d'abord. Il n'eut recours qu'ensuite

à l'autre voie, la guerre civile. Il s'efforça de l'éviter en raison de l'horreur qu'elle suscitait. Mais, s'il ne fait aucun doute que c'est César qui a provoqué la conflagration, il est également assuré que Pompée était prêt à courir ce risque.

La cause rapprochée

En l'année 51 avant J.-C., pendant qu'il achevait la conquête de la Gaule, César fit présenter au Sénat trois demandes : une prorogation de son commandement, l'autorisation de poser sa candidature au consulat en son absence et la dissolution de l'armée de Pompée. En échange, il proposait de renoncer à ses légions. Ses ennemis politiques refusèrent tout et, au début de l'année 50, la situation était bloquée. Pourtant, il fit encore de nombreuses propositions, mais toutes furent refusées. Le 12 janvier 49, il se trouvait au bord du Rubicon (Pisaiello-Rubicone Cosenza) ; ce petit cours d'eau marquait la limite entre la province de Cisalpine, au nord, et l'Italie, au sud, dont l'accès était interdit aux hommes en armes. Il adressa un discours à ses soldats, pour leur expliquer la situation et son projet, puis il prononça la célèbre phrase : *Alea jacta est*, « Les dés sont jetés ». Et il leur ordonna de franchir le Rubicon.

Les forces en présence

Pompée s'appuyait d'abord sur sa personnalité. Il avait remporté des victoires qui lui avaient valu le titre d'*imperator* et les honneurs du triomphe. Il était soutenu par un grand nombre de nobles, par la majorité du Sénat à en croire la plupart des auteurs de l'Antiquité. Cicéron, Caton, Scipion, les Claudii Marcelli et même Labienus, ancien officier de César en Gaule, l'appuyaient. Il bénéficiait aussi de fortes sympathies, non pas chez les chevaliers comme on l'écrit souvent, mais chez « des » chevaliers. Et tout l'Orient lui était favorable. Sur le plan militaire, il pouvait compter dès le début du conflit sur 18 légions et le Sénat lui avait donné l'autorisation de recruter 130 000 hommes en Italie (plus de 30 légions !).

Dans l'autre camp, César possédait davantage de soutiens chez les

nobles qu'on ne l'a dit, en particulier chez les Aemilii et les Servilii, et aussi chez les patriciens. Surtout, il l'emportait de beaucoup dans l'ordre équestre et plus encore chez les citoyens romains, en raison de son consulat de 59 (ils avaient aimé les lois agraires et les mesures qui limitaient les dettes et les loyers). Quant aux militaires, ils admiraient le général qui leur obtenait des victoires et du butin.

Géographiquement, l'assise de César était plus restreinte que celle qui était reconnue à Pompée. En Italie, son autorité ne s'étendait que sur les vieilles régions marianistes, l'Étrurie, le Samnium et la Lucanie. Dans les provinces, outre la Cisalpine, il n'avait quelques clients qu'en Gaule, en Afrique et dans la péninsule Ibérique. En Orient, seuls les Juifs ressentaient un préjugé favorable pour lui par haine de Pompée, qui avait pris Jérusalem et souillé le Temple.

L'armée de César, également, était moins fournie que celle de Pompée ; elle ne comptait que onze légions. Comme auxiliaires, le général insurgé pouvait aligner seulement des Gaulois et des Germains, mais ils lui donnaient une supériorité absolue en ce qui concerne la cavalerie.

Reste la personnalité de César, bien plus forte que la mollesse de Pompée.

La conquête de l'Italie, 1^{er} trimestre de 49 avant J.-C.

César appliqua dans la guerre civile la stratégie offensive qui lui avait réussi dans la guerre des Gaules : attaquer d'abord l'ennemi principal, et ensuite les adversaires secondaires. Et, dans ce cas, l'Italie constituait l'objectif majeur.

César disposa son armée en trois corps. Il constitua une réserve considérable, de cinq légions sans doute, qu'il installa dans la plaine de la Saône. Il envoya Fabius avec trois légions (VII^e, IX^e et XI^e) vers la péninsule Ibérique. Il réserva pour son propre usage trois autres légions (VIII^e, XII^e et XIII^e) qu'il installa dans la plaine du Pô.

Pompée, qui hésitait, avait fini par prendre une décision. De gros effectifs garnissaient un quadrilatère, formant une sorte de bouchon entre la mer et le versant est de l'Apennin. Environ huit légions défendaient la Sabine, l'Ombrie et le Picenum. Et une partie de l'armée

avait été installée à Capoue, en Campanie. La stratégie de Pompée était défensive : attendre César.

César, avec sa seule XIII^e légion, marcha le long de la côte adriatique depuis Rimini ; il traversa le Picenum, domaine patrimonial de Pompée. Devant lui, ses ennemis allaient aussi vers le sud, mais à la course, pour le fuir. Quand il arriva en vue des remparts d'Auximum, les soldats qui auraient dû les défendre se rallièrent à lui. Quand il se présenta devant Asculum, où Spinter commandait dix cohortes, soit une légion, il les vit qui se sauvaient ; puis il prit Firmum. Il fit alors venir la XII^e puis la VIII^e légion. Il se dirigea ensuite vers Corfinium. Le commandant de la place, Domitius Ahenobarbus, était son ennemi personnel et il disposait de plus de trois légions. Tous les partisans de Pompée s'enfuirent ou se rendirent, imités par leurs hommes. César, fidèle à un de ses slogans préférés, saisit cette occasion pour manifester sa clémence. La « grâce de Corfinium » est restée célèbre. Et il venait de détruire le quadrilatère défensif de Pompée.

Dans le même temps, César faisait avancer ses troupes également dans l'Apennin et en Étrurie. Il avait envoyé Curion et trois cohortes à Iguvium, en Ombrie ; le défenseur de la place avait fui. Le cœur de la péninsule s'était offert à César. Dans le même temps, Antoine était entré dans le pays des Étrusques par Arezzo. Depuis cette ville, il avait pris la route de Rome, où le bruit de sa marche l'avait précédé, provoquant une gigantesque panique. Les pompéiens croyaient que c'était le proconsul en personne qui arrivait. « César approche ; sa cavalerie est là. » Une étonnante psychose collective avait frappé les habitants, au point que même des césariens avaient fui.

Pompée, accompagné par les sénateurs, par les troupes qui lui restaient fidèles et par deux légions, quitta Capoue, traversa l'Apennin, puis passa en Apulie. Il ne s'arrêta qu'à Brindes. César organisa un siège, mais il échoua : son ennemi était parti quand il entra dans la ville. En soixante jours, il avait conquis l'Italie.

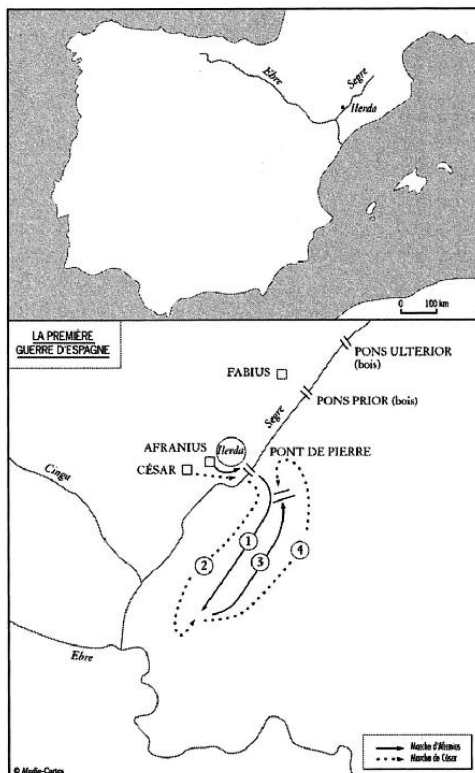
La conquête de l'Occident, avril-décembre 49 avant J.-C.

Après l'Italie, César décida de prendre les Espagnes. Les pompéiens disposaient de trois légions dans le nord, aux ordres d'Afranius, de deux

autres unités de ce type au sud, sous le commandement de Varron, et de deux encore en Lusitanie, sous Petreius. Puis ils avaient réparti le gros de leurs troupes au nord-est, entre la ville d'Ilerda, aujourd'hui Lérida, et un camp construit sur une colline, sur la rive droite du fleuve Sicoris, le Segre. Voir document n° 31, p. 283.

César avait envoyé en avant-garde Fabius et trois légions, les VII^e, IX^e et XI^e, puis Trebonius avec les VI^e, X^e et XIV^e. Les historiens parlent d'une « bataille d'Ilerda », qu'ils datent du 2 août 49 avant J.-C. En réalité, la région d'Ilerda vit se dérouler une série de manœuvres complexes, comportant des épisodes de vraies batailles, mais avec des engagements aussi peu sanglants que possible. César appliqua une tactique jusqu'alors inédite, une vraie partie d'échecs visant à mener l'ennemi à la reddition, en lui prouvant qu'il ne pouvait faire aucun mouvement sous peine de destruction.

S'il connut le succès dans ces mouvements, César ne réussit pourtant pas à l'emporter en rase campagne. Afranius et Petreius partirent vers le sud, puis revinrent vers le nord. Une bataille faillit avoir lieu. Afranius mit deux légions sur deux lignes, répartit ses auxiliaires entre une troisième ligne et les ailes (ce dispositif a été souvent mal compris). César, pour sa part, choisit une *triplex acies* renforcée à l'avant. En première ligne, il installa vingt cohortes, prises à raison de quatre dans chacune de ses cinq légions. Dans les seconde et troisième lignes, il disposa à chaque fois quinze cohortes, prises à raison de trois par légion. Les archers et les frondeurs furent répartis dans les intervalles entre les légionnaires, ce qui a également souvent échappé à la critique. La cavalerie flanquait les ailes.



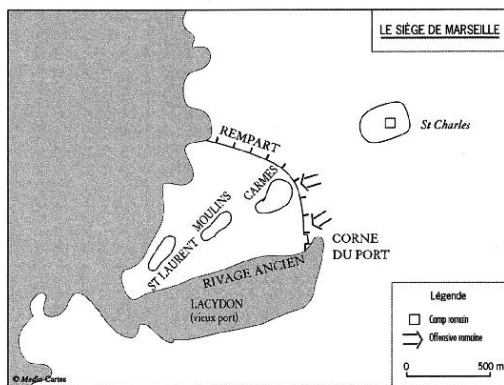
Document no 31. Les manœuvres d'Ilerda.

César et Afranius ont installé leurs camps près de Lerida (*Ilerda*), sur la rive droite du fleuve Segre. Afranius franchit le pont de pierre et se dirige vers l'Èbre, au sud (1). César le suit, puis le précède et lui barre la route (2). Afranius remonte vers le nord (3). De nouveau, César le suit, puis le précède et lui barre la route (4). Pour éviter un affrontement dans des conditions très difficiles, voire impossibles, Afranius se rend. Carte dessinée d'après un croquis de l'auteur.

Personne ne voulait engager le combat, Afranius par peur de le perdre, et César avec l'espoir d'obtenir une capitulation sans effusion de sang. Afranius demanda des négociations. On était le 2 août 49, et c'est cette non-bataille qui a été improprement appelée « la bataille d'Ilerda ». César se contenta du licenciement des troupes du vaincu, et il promit sa clémence. Le nord était conquis ; le sud le fut rapidement : Varron n'opposa pas de résistance.

Marseille se trouvait sur le trajet de César. Elle était riche et ses élites cultivées. Par tradition aristocratique, elle s'était donnée à Pompée ; par intérêt, elle était séduite par César qui l'avait enrichie en

demandant à ses marchands d'assurer en partie la logistique de ses armées en Gaule. Bref, Marseille avait deux patrons.



Document no 32. Le siège de Marseille.

La guerre contre Marseille fut menée sur terre et sur mer. La ville était défendue par un mur en arc de cercle, dont la concavité était dirigée vers l'est. Des fouilles récentes font connaître une porte et un décrochement près du port, là où la ligne de rivage s'enfonçait davantage que de nos jours à l'intérieur des terres. Les Romains avaient installé leur camp sur la colline Saint-Charles et avaient fait porter leurs deux principales offensives vers la Butte des Carmes et plus au sud, près du port. Plan dessiné d'après un croquis de l'auteur.

Les Marseillais accueillirent Domitius Ahenobarbus, le rescapé de Corfinium, qui se présenta avec sept navires. C'était une déclaration de guerre à César qui, en outre, ne pouvait pas laisser une menace pareille peser sur ses voies de communication entre l'Italie et les Espagnes. Il confia les opérations sur terre à Trebonius et sur mer à Brutus. Cette campagne ajouta un siège à des batailles navales.

Trebonius avait installé un grand camp sur la colline Saint-Charles. Puis il fit construire un rempart de bois parallèle au mur de la ville (entre la place de la Bourse et la butte des Carmes). Il fit porter un effort particulier vers le port et vers la porte ouest, où furent mises en place des tours et des tortues mobiles (*vineae*). Les balistes des Marseillais projetèrent des poutres sur ces machines et les détruisirent. Trebonius les fit reconstruire.

Sur mer, ce fut moins spectaculaire, et les Marseillais tentèrent la fortune par deux fois. César n'avait fait mettre en chantier à Arles que douze navires, et ils n'étaient pas prêts. La première bataille eut lieu

sans doute près des îles Pomègues et Ratonneau. Dans cette rencontre d'une ampleur modérée, ce fut Brutus qui l'emporta, ses ennemis perdant neuf navires sur les dix-sept qu'ils avaient engagés.

La deuxième bataille navale eut lieu peu après, au large de Tauroeis, à l'est, entre La Ciotat et Sanary. Les Marseillais avaient reconstitué une flotte avec des vieux navires et des bateaux de pêche, et ils avaient mobilisé des clients, les Albiques. Ils reçurent en outre un renfort inattendu, seize autres bâtiments que commandait le pompéien Lucius Nasidius. De son côté, Brutus s'était renforcé de six navires pris aux Marseillais et de ceux qui avaient été construits à Arles. Nasidius occupait l'aile gauche et ses alliés la droite. Brutus l'emporta. Il coula cinq navires, en prit quatre, et vit Nasidius fuir vers l'Espagne.

N'ayant plus d'espoir sur mer, les Marseillais durent faire face au siège. Les légionnaires construisirent une haute tour de briques sur la droite de leur dispositif, puis une galerie protégée (*musculum*) pour relier la tour au rempart. Celle-ci avait été construite en secret, et sa découverte provoqua un mouvement de panique chez les Marseillais, sentiment aggravé quand les légionnaires entreprirent de détruire leur mur.

Les assiégés demandèrent un armistice et l'obtinrent ; ils en profitèrent pour détruire les ouvrages des Romains qui les reconstruisirent très vite. Il ne leur restait qu'à se rendre, ce qu'ils firent. César les punit durement : il les priva de la plus grande partie de leur territoire terrestre (*chôra*) et de tout leur empire maritime, réduisant leur puissance au rang d'une petite cité. Bref, « il leur enleva tout, dit Dion Cassius, sauf le nom de la liberté ».

Dans le même temps, et sans doute pour des motifs de logistique, la conquête des îles se fit, et sans difficulté. Curion fut envoyé en Sicile et son arrivée suffit à provoquer le départ de Caton ; la Sardaigne tomba également entre les mains des césariens.

César ne connut pas que des succès. Le contrôle total de la Méditerranée occidentale passait par la conquête de l'actuel Maghreb, tenu par le pompéien Varus, allié au roi de Numidie, Juba I^{er}. La mission fut confiée à Curion qui, optimiste, partit de Sicile avec seulement deux légions et 500 cavaliers. Il débarqua dans le cap Bon et se rendit aux castra Cornelia, près d'Utique, à 30 km au nord de Carthage. Une première rencontre entre cavaliers se solda par la fuite des Numides. De nouveaux renforts furent repoussés.

La bataille fut offerte par Curion et acceptée par les pompéiens. Varus avait placé à son aile gauche des cavaliers et une infanterie légère, la *levis armatura*. C'est sur ce point que les césariens firent porter leur premier effort. Ils mirent en fuite les cavaliers et taillèrent en pièces les fantassins. Puis l'ensemble de leur corps de bataille fit mouvement vers l'avant et franchit un petit ravin sans être inquiété. Leur audace provoqua la panique chez les pompéiens qui abandonnèrent le terrain, coururent s'abriter dans leur camp puis dans la ville. Varus manqua d'être tué. Son armée avait perdu 600 morts et 1 000 blessés. Curion mit le siège devant Utique.

Pourtant, à partir de ce moment, la position du césarien se détériora. Et ses soldats, anciens pompéiens, étaient troublés. Là-dessus arriva Juba 1^{er}, roi de Numidie et allié de Varus, accompagné de nombreuses troupes.

La cavalerie de Curion mena une attaque de nuit et elle massacra beaucoup de Numides, ce qui ramena l'optimisme dans son camp. Mais la bataille qui suivit lui fut fatale. Les Numides étaient commandés à l'avant-garde par un bon général appelé Saburra et à l'arrière-garde par le roi en personne. Ils disposaient d'une excellente cavalerie. De plus, leur chef recourut à une ruse. Il ordonna à ses hommes de feindre la peur en un premier temps et de reculer. Curion, pour sa part, ne vit pas la fatigue de ses hommes.

La cavalerie des Numides, probablement plus nombreuse et assurément plus efficace que la fois précédente, détruisit d'abord les ailes des césariens. Puis leur infanterie rechercha les unités de Curion qui s'étaient trop avancées, donc isolées, et les attaqua l'une après l'autre. Curion ordonna aux survivants de se replier sur une colline. Mais des escadrons montés les y avaient précédés. La bataille était perdue. Curion préféra mourir les armes à la main plutôt que de fuir, pendant que ses hommes, pris de panique, couraient aux castra Cornelia. Quelques-uns réussirent à échapper au piège et à gagner la Sicile. Pour la plupart, ils se rendirent et furent, les uns massacrés par les Numides, les autres réduits en esclavage.

La conquête de l'Orient, 48-47 avant J.-C.

À la fin de l'année 49, César avait conquis l'Italie, les Espagnes, la

Sicile et la Sardaigne, soit la partie nord de la Méditerranée occidentale. Mais les pompéiens étaient plus dangereux que les Gaulois et ils avaient su bouter son lieutenant hors d'Afrique. Après avoir reçu les navires qu'il attendait, César partit à la poursuite de son rival.

Un tableau des forces en présence montre un déséquilibre au profit de Pompée, qui avait installé son quartier général à Dyrrachium (aujourd'hui Durres, en Albanie). Il disposait déjà de très nombreux alliés et de neuf légions, deux autres étant attendues avec Scipion qui venait de Syrie. Et, grâce à une flotte imposante qui avait été placée sous le commandement de Bibulus, il contrôlait la mer. Enfin, il avait eu le temps de rassembler beaucoup d'argent et de blé. Son lieutenant, Marcus Octavius, avait réussi à l'emporter sur Dolabella et sur Caius Antonius, puis à contrôler Salone et la Dalmatie.

De l'autre côté, César avait rassemblé à Brindes douze légions et des auxiliaires en nombre inconnu. Mais il manquait de navires et de vivres. Le 5 janvier 48 avant J.-C., il débarqua à Paleste, accompagné par 15 000 légionnaires et 500 cavaliers. Mais Bibulus détruisit sa flotte de transport.

Les opérations, en un premier temps, se déroulèrent pour l'essentiel dans l'actuelle Albanie, et elles eurent pour objectif le contrôle des ports. Salone, dont les habitants penchaient pour César, fut assiégée par Octavius qui construisit cinq camps et fit d'importants travaux. Il tenta un coup de main sur la ville, mais il fut chassé par les civils qui s'armèrent et s'emparèrent de ses enceintes, l'une après l'autre. La césarienne Lissus fut également attaquée, la garnison subit des pertes, mais elle résista. Oricum passa à César : le commandant de la place se rendit sans combattre, et Marcus Acilius Caninus y conduisit une escadre. Certes, celle-ci souffrit beaucoup d'une attaque menée par Cneius Pompée, le fils du grand Pompée, mais sans résultat décisif. Enfin, Apollonia fut prise. Le responsable pompéien de sa défense, Lucius Staberius, n'opposa aucune résistance.

En revanche, César fut devancé à Dyrrachium par Labienus, son ancien lieutenant de la guerre des Gaules. Il repartit vers l'Italie. La tempête soufflait, et le capitaine du navire réquisitionné pour le voyage avait peur. « N'aie crainte, lui dit son passager, tu portes César et sa Fortune » (Fortune avec une majuscule : c'est la déesse). Pour des raisons qui nous échappent, Fortuna ne permit pas le passage. Une escadre de 50 navires aux ordres du pompéien Libo imposa un blocus

au port de Brindes ; à l'opposé, Antoine réussit à y prendre d'assaut plusieurs navires et à priver d'eau douce les autres, ce qui les contraignit au départ.

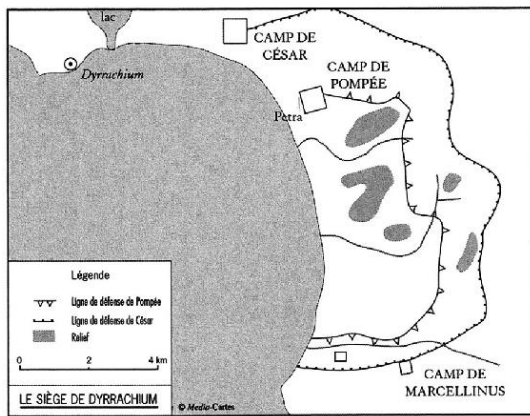
Finalement, Neptune détruisit une partie de la flotte rhodienne, alliée de Pompée, et permit le passage depuis l'Italie jusqu'à Lissus de quatre légions, dont trois de vétérans, ainsi que de 800 cavaliers. C'est Antoine qui commandait ces renforts. Il était devenu le vrai second de César. Ce personnage controversé était issu de l'aristocratie, et il avait étudié la rhétorique en Grèce. Il ne faut donc pas se contenter du portrait de soudard qui a été brossé surtout par Plutarque et Dion Cassius. Grand et courageux, beau et barbu, il se signalait par un tempérament exceptionnel et ne craignait d'abuser ni du vin, ni des femmes. Le lecteur comprendra que ces goûts ne répondaient pas seulement à un choix personnel. Ils exprimaient une vraie religiosité : César était protégé par Vénus, Antoine par Dionysos.

Pompée attendait le renfort de Scipion qui amena vers la Thessalie deux légions, de l'or et du blé. César y avait envoyé Cassius Longinus avec la XXVII^e légion, pendant que Calvisius Sabinus et cinq cohortes allaient vers le sud, en Étolie, et Domitius Calvinus avec deux légions, les XI^e et XII^e, vers le nord-est, en Macédoine. Scipion nettoya la Thessalie, il fut moins heureux dans les deux autres régions.

César et Pompée s'affrontèrent par deux fois, d'abord près de Dyrrachium et ensuite à Pharsale. Il faut se garder des clichés simplificateurs inspirés par la propagande du vainqueur : les deux affaires furent rudes pour l'un et l'autre.

César essaya de renouveler la stratégie d'Ilerda, en vain. Il ne restait que la poliorcétique. Pompée fixa son quartier général non loin de Dyrrachium, sur une colline appelée Pétra. Il occupa des hauteurs, fit construire 24 fortins et 22 km de défenses : plus qu'à Alésia. Son dispositif était tout entier tourné vers la terre ; du côté de la mer, la voie restait libre. César, lui aussi, fit effectuer des travaux également exceptionnels, et notamment un rempart de 26 km.

Les césariens souffrirent sans doute plus que leurs ennemis qui pouvaient recevoir des provisions par mer, mais qui manquaient d'eau potable, alors que les césariens, s'ils ne connurent pas la soif, eurent à endurer la faim. Ils ne trouvaient plus de blé et furent contraints de se nourrir de racines. Mais, dirent les soldats, « ils mangeraient l'écorce des arbres plutôt que de laisser Pompée s'échapper de leurs mains ».



Document no 33. Le siège de Dyrrachium.

Le siège dit de Dyrrachium eut lieu en réalité au sud-est de la ville de ce nom. Pompée avait installé son camp en bordure de mer, sur une colline appelée Pétra et, de ce point, il avait lancé une longue défense linéaire qui le protégeait contre les attaques des césariens, installés sur la terre ferme, tout en lui laissant un accès à la mer. César avait installé son propre camp plus au nord et avait fait construire une défense linéaire encore plus longue, qui englobait la précédente. Une partie de ses troupes avait été installée au sud, dans une enceinte placée sous la responsabilité de son lieutenant Marcellinus.

Plan dessiné d'après un croquis de l'auteur.

César offrait la bataille chaque jour. Finalement, les combats reprirent. Du côté de César, la IX^e légion fut engagée. Puis un officier du nom de Sylla étrilla quelques pompéiens. Ces derniers purent mener jusqu'à six attaques en un seul jour. César dénombra chez l'ennemi 2 000 morts et lui prit six enseignes, ne comptant chez les siens que 20 morts, mais accompagnés de nombreux blessés. C'est peut-être dans ces combats que s'illustra le centurion borgne Scaeva : on releva 120 impacts de flèches sur son bouclier. Une contre-offensive contraignit Pompée à abandonner une partie de ses positions et il n'occupa plus que deux secteurs.

Pour se dégager, les pompéiens attaquèrent les défenses ennemies là où se tenait la IX^e légion aux ordres de Marcellinus. Ils trouvèrent une faille à travers de solides constructions, provoquèrent la fuite des hommes de cette unité, puis de renforts accourus pour colmater la brèche. Seul Antoine arrêta le mouvement de panique, mais il dut compter de nombreux morts chez les siens, et un poste avait été perdu.

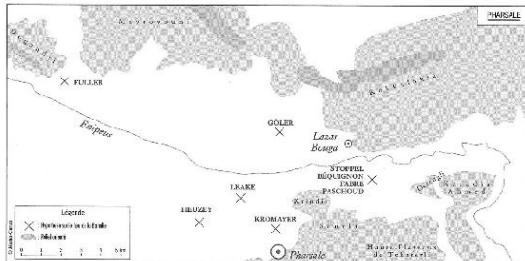
César contre-attaqua avec 33 cohortes, et encore la IX^e légion, soit avec 20 000 hommes environ répartis sur deux lignes (*duplex acies*). L'aile gauche réussit à pénétrer dans le camp adverse, mais l'aile droite se débanda devant la contre-attaque de cinq légions conduites par Pompée en personne. Seule la prudence de son adversaire évita à César un plus grand désastre. Il avait perdu 1 000 hommes et 32 enseignes. Les vainqueurs du jour, dont le moral était au plus haut, acclamèrent leur général du titre d'*imperator*.

Ne pouvant réussir son siège, César abandonna Dyrrachium et partit vers le sud dans l'espoir d'y trouver des approvisionnements, échappant ainsi à Pompée. Il avait élaboré une nouvelle stratégie. Il voulait d'abord se renforcer et regrouper ses forces avec celles que commandait Domitius Calvinus. Il cherchait ensuite à affaiblir son ennemi en l'empêchant de joindre ses effectifs à ceux qu'amenait Scipion. À partir de là, deux possibilités s'offraient à lui. Soit Pompée le suivait dans l'intérieur des terres, et il se coupait de la mer. Soit ce dernier restait près du littoral, et il s'exposait à être pris en tenaille entre les forteresses contrôlées par César et l'armée très mobile de ce dernier. César et Domitius Calvinus firent leur jonction. Gomphi fut prise à la suite d'un assaut rapide et livrée au pillage. Les cités de Thessalie se convertirent sur le champ au césarisme, sauf Larissa où se trouvait Scipion, que Pompée rejoignit.

La taille de leur armée provoqua une bouffée d'euphorie chez leurs partisans. Assurés de la victoire, ils se partageaient déjà les dépouilles. Une dispute éclata pour savoir qui serait le futur grand pontife.

Les deux armées se rencontrèrent en Thessalie, à Pharsale. Aucun document archéologique ne permettant de localiser le site, nous avons eu recours à un nouveau commentaire de texte, pour arriver à une conclusion : la large plaine située au sud de l'Enipeus et au nord-nord-ouest de l'antique Pharsale. Le camp de Pompée se trouvait sur une hauteur, sans doute sur le Krindir, et celui de César en plaine, au nord-ouest.

Chaque jour, César persistait à proposer la bataille, suscitant des engagements de cavalerie d'ailleurs heureux, sans que les pompéiens acceptassent de s'avancer en plaine. Le 9 août 48 avant J.-C., César fit semblant de partir. Ses ennemis entreprirent de le suivre à distance, sans réellement vouloir l'affrontement. Mais ils s'étaient trop avancés pour reculer sans pertes.



Document no34. La bataille de Pharsale.

La localisation de la bataille a donné matière à de nombreuses hypothèses, toutes bien argumentées. Nous avouons une légère préférence pour celle de Leake : dans la grande plaine située au nord-nord-ouest de Pharsale.

Carte dessinée d'après un croquis de l'auteur.

Suivant l'usage, les généraux commencèrent par des discours. César rappela à ses hommes qu'il faisait la guerre pour deux motifs : sa dignité et leur liberté. Lucain lui prête des propos ambitieux : « Je refuse de n'être rien. » On a dit aussi qu'il conseilla à ses vieux soldats de frapper au visage les jeunes élégants de l'armée de Pompée.

Le chef républicain, pour sa part, expliqua sa tactique. Il demanderait à la cavalerie de faire porter son effort sur l'aile droite ennemie. Il aurait précisé, selon Lucain, qu'il luttait pour la liberté, lui aussi.

Pour l'ordre de bataille, il nous semble que, pour une fois, il faut faire confiance à César. Chaque armée avait laissé la garde de son camp à sept cohortes. Les républicains, alignés suivant la *triplex acies*, avaient la rivière à leur droite et le soleil dans le dos. À droite, Afranius. Au centre, Scipion. À gauche, Pompée en personne. De ce côté, on comptait 45 000 hommes plus 2 000 évocats (« remplés »).

César, qui n'avait que 22 000 fantassins et 1 000 cavaliers, répartit ses hommes lui aussi suivant la *triplex acies*. Mais il avait ordonné à la troisième ligne de rester en retrait et en réserve, pour n'intervenir que sur son ordre contre des adversaires fatigués, ce qui était une première astuce. À gauche, Antoine. Au centre, Domitius Calvinus. César s'était réservé l'aile droite, en face de Pompée, avec une Xe légion répartie sur quatre lignes.

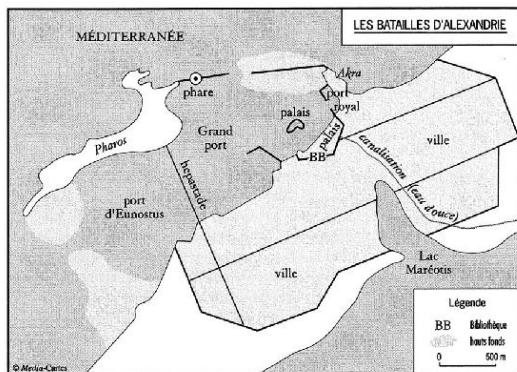
César remporta un premier succès, psychologique, en choisissant un cri de guerre plus prometteur que celui qu'avait inventé Pompée : ses hommes invoqueraient « Vénus victorieuse », leurs ennemis « Hercule

invaincu ».

César attaqua à droite. Puis, au centre et à gauche, tous ses hommes s'avancèrent d'un même pas. Pompée voulut les laisser se fatiguer. Il fit donner son aile gauche, puis ses cavaliers. Mais ses hommes ne rencontrèrent d'abord que les deux premières lignes ennemies. Ils furent ensuite arrêtés par la quatrième ligne de César. La cavalerie de Pompée prit la fuite ; les archers et les frondeurs qui l'avaient accompagnée furent taillés en pièces. Le recul de l'aile gauche entraîna celui de l'aile droite et du centre devant la troisième ligne césarienne, bien reposée. Les pompéiens refluèrent vers leur camp, qui fut immédiatement pris d'assaut par les césariens.

César eut l'intelligence de faire brûler les archives du vaincu sans les lire. Alors qu'il pouvait déplorer la mort de 200 soldats et de 30 centurions, Pompée aurait perdu 15 000 hommes, dont le proconsul Ahenobarbus, et 24 000 prisonniers. Il avait laissé à l'ennemi neuf aigles, 180 enseignes et un butin considérable. Des soldats et des sénateurs changèrent de camp. Mais on compta aussi beaucoup de fidèles courageux. Sextus Pompée le fils, Caton, Labienus, Afranius et Scipion passèrent en Afrique où ils étaient assurés du soutien du gouverneur et de l'appui du roi de Numidie. Pompée passa par Larissa, Amphipolis, Mytilène, puis la Cilicie et Chypre, pour arriver près d'Alexandrie. S'il a peut-être songé à une alliance avec l'Iran, il a surtout compté sur l'appui des souverains macédoniens d'Égypte, car il avait jadis noué des liens d'hospitalité avec le père du roi. Croyant gagner les faveurs du vainqueur, les maîtres du pays le tuèrent (48, le 28 septembre ?).

Commença alors la « bataille d'Alexandrie », qui concerna en réalité tout le delta du Nil. Le séjour de César en Égypte a fasciné des générations d'érudits séduits par le charme de Cléopâtre qui les délassait de leurs études austères. Ce qui est plus intéressant pour notre propos, c'est que ce conflit comporta divers types de combats, dont certains très importants dans l'Antiquité : batailles en rase campagne, sur mer, et aussi en milieu urbain. Il fut précédé par un conflit entre la belle Cléopâtre et son frère, le pharaon.



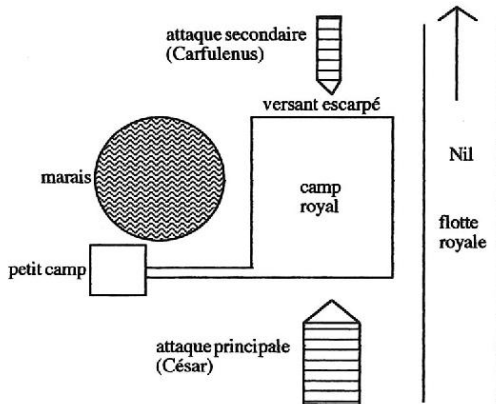
Document no 35. Les batailles d'Alexandrie.

Les batailles d'Alexandrie se sont déroulées dans un espace restreint : autour du palais royal, à l'extrémité de l'Heptastade et dans l'île de Pharos. Aux combats sur terre, il faut ajouter les batailles navales. La topographie a quelque peu varié depuis l'Antiquité, et des fouilles récentes permettent de mieux connaître la disposition de la ville (sur une remarque de M. J.-Y. Empereur, nous avons placé l'Heptastade dans l'axe d'une rue).

Plan dessiné d'après un croquis de l'auteur.

En novembre 48, l'armée égyptienne, forte de 20 000 fantassins et de 2 000 cavaliers, comprenant des déserteurs romains et des esclaves fugitifs, occupa Alexandrie sans difficulté, ne laissant à ses ennemis qu'un quartier. César engagea une bataille en milieu urbain pour étendre son périmètre de sécurité. Les légionnaires passaient d'une maison à l'autre en défonçant les murs mitoyens à coups de béliers.

Maîtres de la terre, les Romains livrèrent trois batailles navales, organisèrent un débarquement dans une île et menèrent des combats autour d'une tête de pont. Mais César ne réussit pas encore à s'emparer d'Alexandrie.



Document no 36. La bataille du Nil.

Les Égyptiens, pour empêcher la jonction de César avec des renforts qui arrivent, cherchent à l'attirer dans un piège qui se referme sur eux. Ils avaient fait choix d'une colline entre le Nil et des marais. César fait lancer une attaque secondaire par le nord, et dirige lui-même l'assaut principal depuis le sud. Son succès est rapide et complet. Schéma de l'auteur.

Mithridate de Pergame, allié de César, vint le renforcer et il étrilla les ennemis à deux reprises. Le général égyptien chercha à empêcher la jonction de ce roi avec César. Il attira le Romain dans ce qu'il pensait être un piège. Il installa son camp sur une colline, entre le Nil et des marais. Les légionnaires et les cavaliers germains remportèrent un premier succès dans un combat d'avant-garde. César avait confié trois cohortes à un officier de confiance, Carfulenus, en lui demandant de prendre l'ennemi à revers pendant que lui-même attaquerait de face avec le gros de la troupe. Le 27 mars 47, le camp égyptien fut pris d'assaut, et ses occupants mis en déroute. Le roi s'enfuit, puis trouva la mort. La guerre dans le delta était terminée, et les Alexandrins firent leur reddition.

Pourtant, malgré la perte de leur chef, les pompéiens étaient partout : à Brindes, à Messine, en Illyrie, en Afrique, et ils étaient revenus dans la péninsule Ibérique. Et César fut retenu en Orient. Pharnace, roi du Bosphore, s'était rangé au côté de Pompée et il avait annexé la Petite Arménie et la Cappadoce. Le césarien Domitius Calvinus rassembla une armée composée de la XXXVI^e légion, de deux unités de ce type prises à Déjotarus, souverain de Galatie (région d'Ankara), et d'une autre venue du Pont, sur la mer Noire. Les deux armées se rencontrèrent à Nikopolis. Le roi avait disposé une première

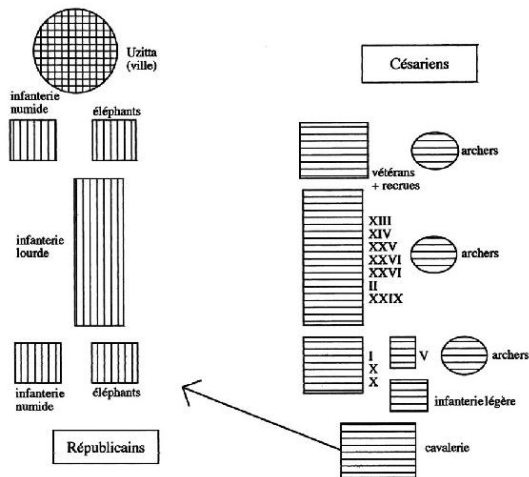
ligne continue de troupes. En arrière, il avait renforcé l'aile droite, le centre et l'aile gauche, à chaque fois par trois rangées d'hommes, et il avait fait faire des travaux. Domitius avait adopté un ordre plus banal : la XXXVI^e légion à droite, celle qui venait du Pont à gauche et celles qui avaient appartenu à Déjotarus au centre, les cohortes restantes formant la réserve. Pharnace l'emporta, et ajouta le Pont à son domaine. César prit l'affaire en main et il rencontra le roi à Zéla le 2 août 47. Trop sûr de lui, ce dernier avait placé ses hommes sur un terrain étroit, et il fallait qu'ils descendent une pente puis en remontent une autre. Cet effort leur fut fatal, et une rapide contre-attaque aboutit à leur déroute. César lui-même résuma l'affaire dans la célèbre formule lapidaire déjà rappelée : *Veni, vidi, vici*, « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. »

Pendant qu'Antoine essayait de faire régner l'ordre dans Rome au nom de César, la guerre se poursuivait, en Afrique et dans la péninsule Ibérique.

La conquête de l'Afrique, 46

En Afrique, les pompéiens étaient commandés par des personnages célèbres et compétents, comme Varus, Labienus, Afranius, Petreius, Caton et Cneius Pompée. Le roi de Numidie, Juba I^{er}, était resté leur allié. Ils pouvaient aligner dix légions, notamment les IV^e et VI^e, soit 40 000 fantassins lourds, 6 400 fantassins légers, 15 000 cavaliers, 1 600 cavaliers germains et gaulois, des archers et des frondeurs. Juba I^{er} leur apportait un sérieux renfort. Il possédait quatre « légions numides », de l'infanterie légère, de la cavalerie bridée et non bridée, des auxiliaires maures, ainsi que 120 éléphants.

Comparés à ces derniers, les effectifs de César paraissent plutôt maigres : au moins sept légions, les V^e, VII^e, VIII^e, IX^e, Xe, XIII^e et XIV^e ; plus des auxiliaires : 800 cavaliers gaulois, d'autres germains et espagnols, des archers ituréens et syriens, des frondeurs et des rameurs gaulois et rhodiens. Il avait embauché un condottiere campanien, Publius Sittius de Nucérie, et il reçut divers renforts. Les opérations se déroulèrent dans un espace très restreint, approximativement le nord du Sahel de l'actuelle Tunisie (la région au sud de Sousse).

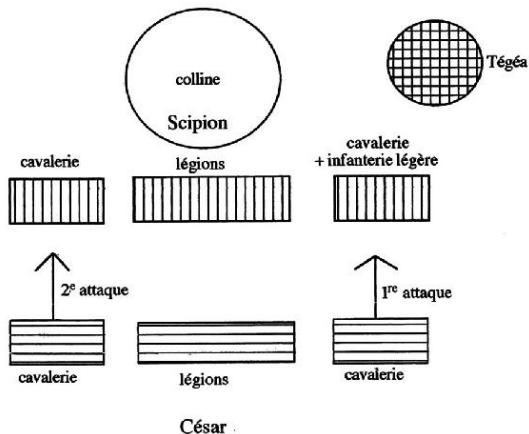


Document no 37. La bataille d'Uzitta.

César a renforcé son aile gauche. Il lance sa cavalerie qui subit un échec, ce qui entraîne l'abandon de la bataille. Le résultat paraît bien médiocre.

Schéma de l'auteur.

Après son débarquement, César livra la bataille de Ruspina. Il alignait 30 cohortes de légionnaires et 2 000 cavaliers, avec seulement 150 archers qu'il disposa sur une seule ligne. Labienus, en face, disposait de nombreux cavaliers et de fantassins légers numides. Pendant que les fantassins césariens s'accrochaient au centre, où la Xe légion résistait bien, la cavalerie des républicains enveloppait ses ailes, ce qui les mettait en danger. César fit allonger sa ligne et ordonna qu'une cohorte sur deux recule pour faire face sur les arrières. Cette manœuvre lui assura le succès, dit-il. Petreius et Pison arrivèrent avec des renforts, repoussant leurs adversaires sur une colline, les contraignant à s'abriter derrière un rempart. La bataille de Ruspina ressemble fort à une défaite pour César. S'ensuivit une série d'opérations confuses, sans résultats probants. Puis il se heurta à Labienus dans un combat de cavalerie où des auxiliaires se firent tuer avec panache. César « remarqua sur le champ de bataille évacué les corps splendides des Gaulois et des Germains... Leurs corps, d'une beauté et d'une taille étonnantes, gisaient abattus sur toute la plaine, étendus çà et là ».



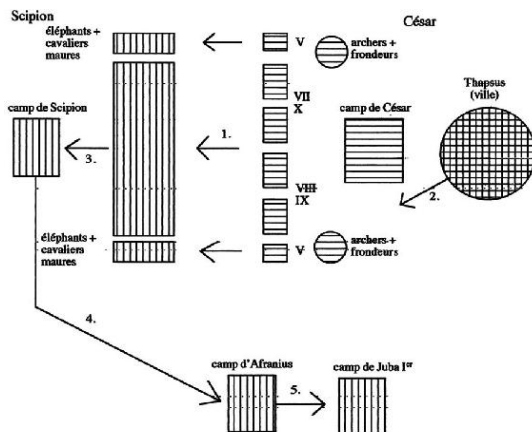
Document n° 38. La bataille de Tegea.

César lance deux attaques de cavalerie, la première par son aile droite, la deuxième par son aile gauche. Ce fut un grand succès pour lui, à l'en croire. Mais l'ennemi ne fut ni détruit, ni découragé.

Schéma de l'auteur.

Les adversaires se déplacèrent ensuite vers Uzitta, à 15 km au sud-ouest de Ruspina. Scipion, qui appuyait son flanc gauche sur la ville, plaça son infanterie lourde, romaine et africaine, en première ligne. Aux ailes, des éléphants précédaient l'infanterie légère des Numides. Le côté droit fut renforcé par toute la cavalerie bridée. César avait choisi de ne mettre sur son aile droite que des recrues aux côtés de rares vétérans. Il avait placé au centre les XIII^e, XIV^e, XXV^e, XXVI^e, XXVIII^e et XXIX^e légions, à gauche les IX^e et X^e légions, avec, en renfort, la V^e, l'infanterie légère et toute la cavalerie. Les archers avaient été disséminés çà et là. Il lança sa cavalerie qui subit un échec, ce qui entraîna l'abandon de la bataille. Ce fut peut-être à cette occasion qu'il manifesta sa force physique et morale de manière célèbre, en rattrapant par le cou un porte-aigle qui fuyait, et lui montrant la bonne direction : « C'est par là, lui dit-il, qu'est l'ennemi. »

Une troisième rencontre eut lieu à Tegea. Adossé à une colline, Scipion avait rangé ses légionnaires au centre, sa cavalerie aux ailes et l'infanterie légère à gauche. César lança sa cavalerie d'abord à droite puis à gauche. À l'en croire, il aurait causé de lourdes pertes à l'ennemi, mais sans le détruire. Au mieux : match nul.



Document no 39. La bataille de Thapsus.

1. Les césariens partent à l'assaut spontanément. 2. Les habitants de Thapsus tentent une sortie pour les décourager. 3. Les républicains, et en premier lieu les éléphants et la cavalerie maure, refluent. Les hommes cherchent un refuge dans le camp de Scipion. En vain. 4 et 5. Ils fuient vers le camp d'Afranius puis vers celui de Juba Ier. Toujours en vain. C'est alors que commence le massacre des vaincus. Schéma de l'auteur.

La quatrième bataille, décisive, eut lieu à Thapsus le 6 avril 46 avant J.-C. Il ne subsiste aucune information sur l'ordre de bataille adopté par Scipion. En revanche, celui qui a été adopté par César est connu. À droite se trouvaient les VII^e et X^e légions, à gauche la VIII^e et la IX^e. Des hommes de la V^e légion avaient été placés sur les deux flancs, ainsi que les archers et les frondeurs, pour combattre les éléphants. La cavalerie et l'infanterie légère avaient été mélangées.

Les césariens partirent spontanément à l'assaut des lignes ennemies. Les cavaliers maures se débandèrent et ils entraînaient les éléphants dans leur fuite. Les légionnaires de Scipion commencèrent à quitter les rangs, à refluer, par petits groupes d'abord, puis à flots ensuite. Ils cherchèrent un premier refuge dans leur camp, d'où ils furent délogés, puis dans le camp de Juba Ier, avec le même résultat. Les césariens se livrèrent ensuite à un massacre en règle, accomplissant une bataille d'extermination.

La victoire de Thapsus eut une suite plus considérable que Pharsale. Les républicains avaient perdu 10 000 hommes contre seulement 50 pour leurs adversaires. Du point de vue stratégique, César s'emparait de l'Afrique. Il put se donner l'élégance, comme au soir de Pharsale, de

détruire sans les lire les archives des vaincus. Puis il marcha sur Utique, cependant que les chefs ennemis prenaient tous la fuite.

Sittius rencontra et tua Saburra puis Afranius. Petreius et Juba I^{er} organisèrent leur mort de concert ; le Romain immola le roi à l'épée, puis se fit tuer par un esclave. Scipion se suicida dans le port d'Hippone et Caton fit de même à Utique : « La cause du vainqueur a plu aux dieux, a écrit Lucain, et celle du vaincu à Caton. » Labienus, Varus et les deux fils de Pompée, Cneius et Sextus, gagnèrent le sud de l'Espagne.

La reconquête de l'Hispanie, 45

Il restait à organiser la reconquête de l'Hispanie. Les pompéiens qui y étaient revenus possédaient en théorie treize légions, dont la II^e, la XIII^e et celle qui était appelée *Vernacula*, (formée) « de gens nés ici ». Mais seules quatre de ces unités étaient véritablement opérationnelles. Les manœuvres se déroulèrent, pour l'essentiel, dans la vallée du Guadalquivir, et ce fut une guerre surtout obsidionale, jusqu'à la bataille de Munda.

César assiégea Cordoue où se trouvait Sextus Pompée. Cneius Pompée, pour l'en détourner, mit le siège devant Ulia, à 25 km au sud. César essaya ensuite de prendre Ategua, entre Cordoue et Ulia. Après quelques escarmouches, il prit Cordoue.

Les deux armées se rencontrèrent à Munda le 17 mars 45 avant J.-C. Cneius Pompée avait établi son camp sur une colline. Il disposait de 13 légions, 6 000 fantassins légers et 6 000 auxiliaires (notamment des cavaliers). César n'avait que 80 cohortes, soit 8 légions, et 8 000 cavaliers : 65 000 hommes contre 32 000, c'était deux contre un. Il avait mis sa X^e légion à droite, et il avait renforcé son aile gauche où se trouvaient les III^e et V^e légions, les auxiliaires et la cavalerie.

La X^e légion attaqua et perça la ligne ennemie. Cneius Pompée déplaça une légion vers sa droite, ce qui affaiblit encore sa gauche et provoqua une attaque supplémentaire de la cavalerie césarienne sur ce point. Les deux généraux entrèrent dans une mêlée longtemps incertaine. Et Labienus, sans le vouloir, provoqua la défaite de son camp. Il ordonna à cinq cohortes de quitter leur poste pour renforcer d'autres unités en difficulté. Ce mouvement fut pris par tous pour un repli ; ce fut le début de la panique chez les républicains. Un nouvel

assaut des césariens entraîna une débandade générale dans les rangs de Cneius Pompée.

Au soir de cette bataille décisive, les césariens comptèrent 1 000 morts dans leurs rangs. Les républicains avaient perdu 33 000 hommes, qui avaient été massacrés, notamment des chefs comme Varus. Les treize aigles des treize légions de Cneius Pompée furent rapportées au vainqueur. Le vaincu réussit à s'échapper. Il fut poursuivi puis tué.

La vraie dernière bataille de cette guerre civile fut en réalité le siège de Munda. Les légionnaires, excédés, y firent des travaux de siège d'un genre particulier. « À la place du bourrelet de gazon [*agger*], ils placèrent des cadavres. Des boucliers et des javelots servirent de rempart [*vallum*], avec, au-dessus des morts, des glaives, des dards et des têtes humaines » ; ils suivaient un modèle gaulois. Les défenseurs de Munda tentèrent néanmoins une sortie, échouèrent et se rendirent.

César avait gagné la guerre civile. La première du moins, car elle était grosse d'une deuxième guerre civile, sans *clementia* celle-ci.

LA DEUXIÈME GUERRE CIVILE (44-31 AVANT J.-C.)

Ce deuxième déchaînement de violence montre que la guerre permet de poursuivre la politique intérieure par d'autres moyens.

Après l'assassinat de César, aux ides de mars (15 mars 44), ses amis comme ses ennemis furent saisis d'une peur intense. Nul n'osait bouger. Cicéron quitta Rome le 7 avril, et il n'y revint pour prononcer sa première *Philippique* (contre Antoine) que le 2 septembre. Seul le césarien Titus Sextius, qui, il est vrai, se trouvait en Afrique, réagit ; il s'allia à un roi local, Arabion, et au chef mercenaire Sittius, pour vaincre et tuer le républicain Cornificius.

Peu à peu, les ambitieux sortirent du bois et le Sénat tenta de reprendre la main. Au début de l'année 43, trois armées foulaient le sol de l'Italie, commandées l'une par Antoine, et une autre par Octave, personnage parfois appelé Octavien, et normalement, à l'époque, Caius César, car le dictateur avait adopté par testament son neveu. La troisième force avait été confiée par le Sénat à Decimus Brutus.

La guerre de Modène

La guerre de Modène se déroula de janvier à avril 43. Brutus était assiégé dans cette ville par Antoine. Pour le dégager, le Sénat y envoya Octave et les consuls Hirtius et Pansa. Après quelques rencontres mineures, Antoine fut vaincu par leurs trois armées réunies, le 21 avril, jour où se célébrait la naissance de Rome. Bien que les deux consuls soient morts au combat, ses forces furent anéanties et il choisit de fuir en Gaule.

Dans ces conditions, Octave estimait être seul détenteur de la légalité et il effectua une marche sur Rome en août, pour demander au Sénat un consulat. Il se fit précéder par des soldats, et l'un d'eux montra son glaive aux membres de l'assemblée : « Si vous ne le faites pas consul, lui le fera. »

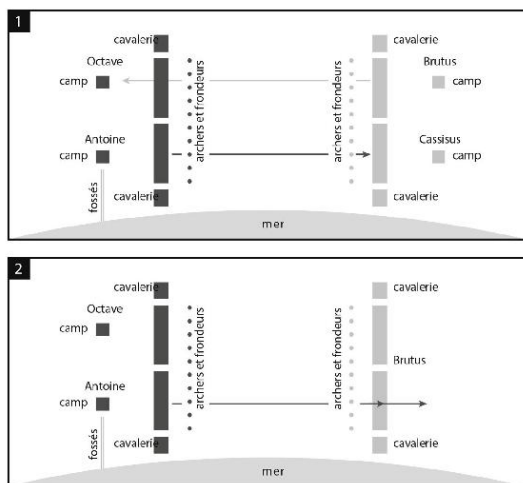
Finalement, Octave et Antoine se réconcilièrent et s'adjoignirent un comparse plutôt insignifiant, Lépide, lors de l'entrevue de Bologne. Ils formèrent un triumvirat, qui fut proclamé le 6 octobre, officiellement pour permettre aux institutions de fonctionner. Ils se partagèrent l'empire : Afrique, Sicile et Sardaigne à Octave, Cisalpine et Transalpine à Antoine, Espagne et Narbonnaise à Lépide. Surtout, s'inspirant du précédent de 82, ils organisèrent une proscription qui leur permit d'éliminer leurs ennemis et de s'enrichir. Malgré quelques beaux exemples, on vit des horreurs. « Remarquons toutefois que le dévouement des épouses pour les proscrits fut grand, celui des affranchis, médiocre, celui des esclaves, faible, et que les fils n'en montrèrent aucun » (Velleius Paterculus).

Le 27 novembre, les trois hommes effectuèrent une deuxième marche sur Rome pour achever de nettoyer les rangs des *optimates*. Hélas pour eux, leur ami Dolabella fut attaqué, vaincu et tué. De plus, Brutus et Cassius étaient partis, l'un en Grèce, l'autre en Syrie, pour y constituer une armée contre les césariens. Les républicains gardaient des forces et des espoirs.

Les deux batailles de Philippes

Brutus avait installé un camp de marche à 3 km de la ville de Philippes, sur la via Egnatia (Apollonie-Thessalonique-Byzance), un axe

majeur. Lui et Cassius occupaient un passage obligé entre la montagne, au nord-est, et des marais, au sud. C'est là qu'Octave et Antoine les rejoignirent en septembre.



Document no 40. Les deux batailles de Philippes.

Les républicains possédaient dix-neuf légions, plus de la cavalerie, des troupes fournies par les alliés et les sujets, notamment des Galates et des Arabes de Syrie, ainsi qu'une marine. Au total, ils disposaient en théorie de près de 100 000 légionnaires, auxquels il faut ajouter les autres militaires, et d'au moins 200 navires. Octave et Antoine commandaient des effectifs voisins, quarante légions en théorie, et seulement dix-neuf pour ce combat. Le moral des césariens était excellent, mais les provisions manquaient ; le 3 octobre, ils avaient perdu une flotte.

Le 9 octobre, première bataille de Philippes. Comme il y avait deux chefs de part et d'autre, les deux ailes prirent une grande importance au détriment du centre qui ne devint qu'une notion théorique. On eut d'un côté Brutus à droite, et Cassius à gauche ; de l'autre, à gauche, un Octave souffrant, et à droite Antoine, qui avait fait creuser des fossés entre son camp et la mer pour couper toute possibilité de fuite aux républicains.

Les chefs prononcèrent des discours, imités par des officiers et

même des sous-officiers. Brutus rappela aux siens qu'ils allaient se battre pour la *libertas*. Octave et Antoine auraient tenu des propos plus terre à terre : venger l'assassinat de César, prendre du butin et espérer une distribution de 5 000 deniers (pièces d'argent) par homme, soit, pour un légionnaire, des années de salaire (le Christ avait été trahi pour 30 deniers).

Les frondeurs et les archers décochèrent leurs projectiles, puis la cavalerie attaqua son homologue. Dans un choc frontal, les légionnaires purent lancer leurs javelots avant de passer à l'épée. Dans les deux camps, l'aile gauche fut repoussée avec vigueur. Brutus eut moins de mérite que Cassius, parce qu'Octave, qui lui était opposé, était malade. Ses ennemis réussirent à entrer dans son camp et ils purent piller à leur aise les biens des césariens. De l'autre côté, Antoine repoussa les forces de Cassius. Il eut le bonheur, comme Brutus, de chasser ses adversaires et de prendre leur camp qui fut lui aussi mis à sac. Croyant que Brutus avait connu la défaite, Cassius se suicida. Le terrain occupé par les deux armées était tellement vaste que le commandant de l'aile gauche ne voyait pas ce qui se passait à l'aile droite.

La première rencontre de Philippies se solda par un match nul. Chaque armée l'avait emporté à droite et avait été battue à gauche. Le champ de bataille fut abandonné par les uns et les autres. Les républicains avaient perdu environ 8 000 hommes et les triumvirs à peu près 16 000.

La logistique imposa de précipiter les combats. Plusieurs jours de suite, Antoine offrit la bataille à Brutus qui refusa, puis qui se résolut à tenter la Fortune le 23 octobre. Ce fut encore un choc frontal. Brutus l'emporta à droite, mais sa gauche, coupée en deux, se débanda ; les soldats des triumvirs poussèrent leur avantage et ils prirent son camp.

Cette deuxième bataille de Philippies fut un désastre pour les républicains. Ils durent évacuer le champ de bataille, même si quatre légions effectuèrent une retraite en bon ordre. Brutus se tua à son tour après avoir récité quelques vers grecs, où se trouve la parole célèbre : « Vertu, tu n'es qu'un mot ». La plupart de ses officiers périrent au cours du combat ou par suicide.

Octave, devenu Auguste, oublia quelque temps le dieu qui lui avait donné la victoire. Ce ne fut que bien plus tard, en 2 avant J.-C., qu'il lui offrit, sur son forum, le temple de Mars Ultor, « vengeur » des césaricides.

La guerre de Pérouse

Les triumvirs se répartirent de nouveau les provinces, et par deux fois. L'important, c'est qu'Octave prit l'Occident et Antoine l'Orient, laissant l'Afrique à Lépide.

La guerre de Pérouse s'ensuivit (fin 41-début 40). Elle tira son origine d'une « générosité » : Octave donna des terres aux vétérans de César... après les avoir prises à des civils. Une affaire d'alliance familiale provoqua l'explosion. Octave s'était fiancé à Claudia, fille de Fulvie. Cette dernière avait épousé Antoine, et son hostilité à Octave s'accrut quand celui-ci renvoya Claudia, en jurant qu'il ne l'avait pas touchée. Fulvie souleva les colons dépossédés. Octave eut du mal à vaincre. Il dut s'y prendre à deux fois pour s'emparer de Nursie et de Sentinum. Ensuite, il assiégea dans Pérouse Lucius Antonius, frère du triumvir. Ce dernier fit trois tentatives de sortie infructueuses et, contraint par la faim, il capitula en février 40. Mais il eut la vie sauve.

La diplomatie

Sous la pression de leurs soldats, Antoine et Octave s'entendirent pour conclure les accords de Brindes, en octobre 40. Ce pacte aurait été célébré par l'intrigante *Quatrième églogue* de Virgile, dans laquelle est chanté un mystérieux enfant. La paix de Misène (août 39) et l'entrevue de Tarente (été 37) renouvelèrent cette convention. Entre-temps, Octave avait dû combattre les Illyriens qui ne voulaient pas payer le tribut (40 et 35-33), et Agrippa avait remis de l'ordre en Aquitaine (39-38).

La fin légale du triumvirat tombait le 31 décembre 38. Avant que s'instaurât une nouvelle relation entre Octave et Antoine, il fallait d'abord régler le sort de Sextus Pompée.

La guerre de Sicile (bellum Siculum)

Fils du Grand Pompée et rescapé de la deuxième guerre d'Espagne, Sextus Pompée s'était réfugié en Sicile. Ce personnage, à moitié saint, à moitié assassin, était un protégé de Neptune, ce qui lui permettait de

pillier les côtes de la Campanie et du Latium.

Contre lui, Octave connut quatre échecs : une flotte s'échoua, une autre fut dispersée par la tempête, il fut battu devant Taormina et son légat, Cornificius, fut vaincu.

Agrippa, son ami et fidèle lieutenant, rétablit la situation grâce à deux victoires. En août 36, il se dirigea avec de gros navires vers Myles (Milazzo), site illustre depuis la première guerre punique. Ses ennemis voulurent le prendre en tenaille : Sextus Pompée venait de Messine et son affranchi Demochares des Lipari, avec des bateaux légers. Devant Myles, Agrippa leur prit 30 navires et détruisit les autres. Puis il débarqua, s'empara de Myles, de Tyndare et du camp de Sextus Pompée.

À la fin de ce même mois d'août 36, il engagea une bataille sur terre, au nord-est de la Sicile, près d'un *artemisium* (sanctuaire d'Artémis), sans grands résultats.

Il se rattrapa en septembre 36, à la bataille de Nauloque. Il inventa un nouveau harpon, ce qui indique qu'il accordait cette fois une grande importance à l'abordage. La rencontre se termina sur une victoire totale et décisive : 163 navires ennemis furent pris ou coulés et beaucoup de soldats furent capturés. Demochares se suicida, et Sextus Pompée s'enfuit vers l'Asie, où il fut tué en 35.

Entre-temps, Lépide, venu d'Afrique, avait débarqué en Sicile avec douze légions, auxquelles s'étaient jointes huit unités de ce type qui avaient été abandonnées par Sextus Pompée. Il espérait vaincre Octave avec cette force. Mais le jeune César s'adressa directement aux soldats qui se détournèrent de leur chef pour le rejoindre. Lépide fut dépossédé de tout, sauf de son titre de grand pontife, et autorisé à prendre sa retraite.

La guerre d'Actium

Antoine et Octave restaient seuls face à face. La cause de leur conflit est évidente : la Méditerranée était trop petite pour deux ambitieux de cette envergure. Mais il fallait un prétexte. Les reproches réciproques portèrent d'abord sur le partage des troupes (soldats de Sextus Pompée et de Lépide d'un côté, de l'Égypte de l'autre) ; puis sur le sort réservé par Antoine au roi d'Arménie, injustement enchaîné ; enfin, sur le

mariage avec Cléopâtre. Finalement, Rome déclara la guerre à la reine d'Égypte à la fin de l'été 32.

En ce qui concerne les forces en présence, on sait qu'Antoine pouvait aligner 500 vaisseaux, surtout des gros, des « 8 », des « 9 » et des « 10 », avec tours à étages ; il est vrai qu'à Actium il n'en a engagé que 170, aux côtés des 60 bateaux qui avaient été fournis par Cléopâtre. Sur terre, il avait sous ses ordres, en théorie, 200 000 fantassins ; à Actium, il n'amena que 75 000 d'entre eux, soit dix-neuf légions, suivies par toute sa cavalerie, forte de 12 000 hommes. Mais ces soldats étaient démoralisés à l'idée de combattre des concitoyens, qui plus est conduits par le fils de César, et les difficultés de la logistique n'arrangeaient rien. Les désertions se multiplièrent et l'appui de tous les rois d'Orient ne suffit pas pour combler les vides.

Octave possédait plus de 400 vaisseaux, 230 à rostre (éperon), 30 sans rostre, plus de 140 trirèmes, surtout des navires de petite taille, allant des « 2 » aux « 6 ». Les commentateurs disent qu'il privilégiait la mobilité, donc l'éperonnage ; peut-être n'avait-il pas le choix. Quoi qu'il en soit, sur terre, il possédait des effectifs équivalents aux ennemis, 80 000 fantassins répartis entre seize légions, un peu moins de 12 000 cavaliers et cinq cohortes prétoriennes (environ 2 000 hommes). Voir page 307.

En prélude, Antoine subit deux petites défaites. Son lieutenant Sosius fut vaincu sur mer et lui-même sur terre, cette fois par Octave qui lui prit son deuxième camp. Il décida de jouer son sort sur l'eau.

Antoine se mit à droite, avec Publicola pour second ; il confia son centre à Marcus Insteius, aidé par Marcus Octavius, et sa gauche à Caius Sosius ; les navires de Cléopâtre serviraient de réserve. Octave se plaça face à Sosius ; il mit Lucius Arruntius au centre et Agrippa à gauche.

La bataille se déroula en quatre temps.

1. Octave recula pour attirer Sosius et créer un vide entre le centre et la gauche des ennemis ; dans le même temps, Agrippa avançait.

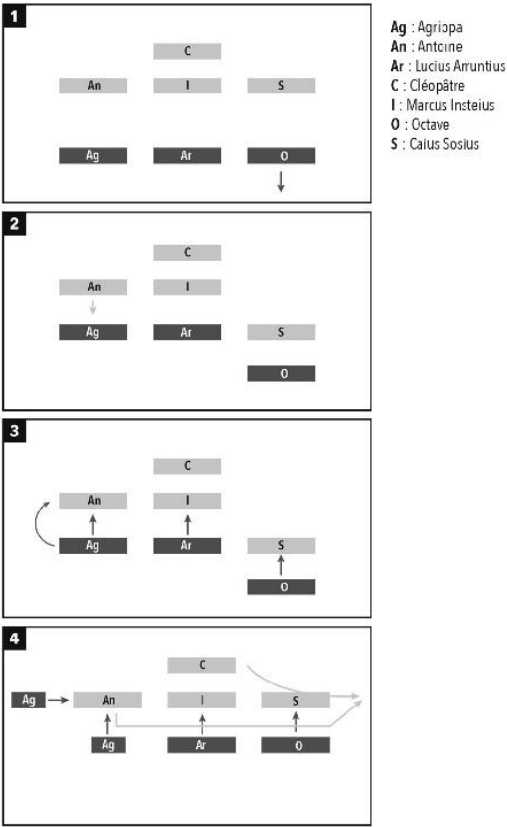
2. Agrippa enveloppa l'aile droite adverse (Antoine).

3. Sans vraie raison, Cléopâtre prit la décision de fuir, et ses navires traversèrent le dispositif de ses alliés, y semant le désordre.

4. Antoine la suivit, abandonnant à eux-mêmes ses subordonnés.

Les antoniens perdirent 12 000 morts et 6 000 blessés, dont 1 000

moururent pendant qu'ils étaient soignés. Bien qu'il y ait eu ensuite quelques opérations, Actium fut une bataille décisive, à trois titres : elle mit fin au conflit entre Octave et Antoine, à la guerre civile et au régime aristocratique qui, il est vrai, ne subsistait plus que de nom. Il fallait remercier Apollon d'avoir donné cette victoire : il reçut deux arcs sur le Forum et un temple sur le Palatin.



Document no 41. La bataille navale d'Actium.

En 30, Octave conquiert l'Égypte sans peine. Quand il arriva à Péluse, les soldats d'Antoine passèrent sous ses enseignes sans combattre. Son lieutenant Cornelius Gallus reçut la reddition des troupes qui se trouvaient en Cyrénaïque sans que fût versée une goutte de sang. Antoine chercha une bataille navale, mais tous ses navires passèrent à

Octave. Il obtint un combat de cavalerie, mais il fut vaincu et prit la fuite. Le 1^{er} août 30, Octave faisait son entrée dans Alexandrie. Antoine et Cléopâtre se suicidèrent, séparément l'un de l'autre. Et l'Égypte devint « une immense métairie » (Paul Petit), propriété privée du vainqueur.

CONCLUSION

Le Sénat avait été vaincu. Antoine avait été éliminé. Il ne restait plus qu'un chef, Octave.

CONCLUSION DE LA QUATRIÈME PARTIE

Les ultimes années de la République ont correspondu à l'âge d'or de la légion, avec la *triplex acies* et la tactique en cohortes. Au combat, c'est elle qui était chargée d'emporter la décision. Les auxiliaires ne jouaient que des rôles d'appoint : ils n'intervenaient que dans des combats mineurs ou juste avant les grandes batailles. Dans le gros de l'action, les deux premières lignes, principes et hastats, affrontaient face à face les ennemis ; les triaires se battaient rarement. L'armement n'a pas connu de changement majeur, et le couple *gladius-pilum*, lui aussi à son apogée, a accompagné à merveille les exploits de ce type d'unité. Il est facile de le voir en lisant *La Guerre des Gaules* et *La Guerre civile* de César, qui a laissé un excellent manuel sur la tactique, telle qu'elle était pratiquée à cette époque.

Dans le domaine de la stratégie, deux événements importants sont à relever, les conflits qui ont opposé les Romains aux Iraniens, et les Romains à d'autres Romains. Il en ressort un enseignement : pendant la guerre civile, la guerre étrangère pouvait continuer. Tout au plus était-elle ralentie.

Les conflits politico-militaires ont eu pour conséquence l'établissement d'une monarchie, ce qui n'est pas négligeable. Et ce régime, à son tour, favorisa la naissance d'une nouvelle armée.

Cinquième partie

LE PRINCIPAT. LES SYSTÈMES DÉFENSIFS

(31/27 avant J.-C.-192 après J.-
C.)

INTRODUCTION

DE LA CINQUIÈME PARTIE

L'année 31 avant J.-C., marquée par la bataille d'Actium, présente un caractère exceptionnel, car elle a vu s'écrouler un vieux monde et naître un ordre nouveau. La République aristocratique était morte en 42, à la bataille de Philippi et avec la deuxième proscription. La guerre civile, qui se déroula à l'intérieur du parti des vainqueurs, les populaires, s'acheva en 31, et il ne resta plus qu'un candidat au pouvoir, Octave, plus connu sous le nom qui lui a été donné en 27, Auguste. Il ne créa pourtant pas une monarchie absolue, si tant est que ce régime ait jamais existé. En effet, s'il ne pouvait pas totalement ignorer le peuple de Rome, il rechercha essentiellement deux appuis, surtout le Sénat et accessoirement l'armée. Et ainsi firent presque tous ses successeurs ; pas tous.

Les guerres de l'époque républicaine étaient entrées dans deux catégories, guerres extérieures et guerres civiles. Elles avaient mis en jeu des armées très mobiles. Beaucoup de nobles romains et de soldats italiens avaient parcouru le monde par bateau quand c'était possible ; le reste du temps, ils s'étaient déplacés à cheval pour les uns, à pied pour les autres.

Octave-Auguste a adopté une autre stratégie qui, par ailleurs, aidait à résoudre plus facilement les problèmes posés par la logistique : il répartit les légions tout autour de l'empire, ce qui lui permit d'effectuer des conquêtes considérables sans mobiliser tous les hommes disponibles. Car – et c'est là un fait souvent oublié par les historiens – il a agrandi l'empire dans des proportions jamais égalées, ni avant lui, ni après lui.

La fin des guerres civiles et l'adoption d'une nouvelle stratégie lui imposèrent de mettre sur pied une nouvelle armée. S'il ne fit aucun bouleversement, il effectua des transformations non négligeables, privilégiant la réforme plutôt que la révolution, mêlant l'adaptation et l'innovation.

Devenue permanente, la nouvelle armée joua de ce fait un rôle permanent en politique intérieure : non seulement elle intervenait dans les guerres civiles, mais encore elle fournissait à l'empereur un moyen de pression sur le peuple romain et le Sénat.

Chapitre premier

L'ARMÉE D'AUGUSTE

(31/27 avant J.-C.-14 après J.-C.)

C'est la transformation de l'armée romaine par Auguste qui rendit possible la mise en œuvre d'une nouvelle stratégie. Il utilisa l'instrument à sa disposition, l'ost républicain, et il l'adapta à ses nouvelles missions.

Pour autant, il ne suivait pas un plan d'ensemble, ni une doctrine, ni une théorie. Il n'existe rien de tel dans le récit qu'il a laissé de ses entreprises, et qui est connu sous le nom de *Res Gestae divi Augusti* (en abrégé : *RGDA*), *Les exploits d'Auguste le divinisé*. Au contraire, il se conduisit toujours avec empirisme, pour mettre en accord ses buts et les contraintes auxquelles il était soumis, par exemple la logistique.

LE CHEF

Le 2 septembre 31 avant J.-C., Octave avait trente-deux ans. À la suite de son adoption par César, il était devenu Caius Iulius Caesar Octavianus, mais les modernes ont pris l'habitude de l'appeler Octave. Le personnage a bien évidemment donné matière à controverses, jusque dans son aspect physique, et ses ennemis ont insisté sur ses faiblesses : il boitait, souffrait d'une maladie de peau et de coliques néphrétiques ; ils ajoutent à ce tableau sa faiblesse nerveuse. C'est peut-être pour ces raisons qu'il mangeait peu et ne buvait pas beaucoup. Les documents

officiels, par ailleurs, comme le portrait de Vienne, montrent un front orné d'une célèbre mèche en queue d'aronde et un visage beau, froid et décidé. Et ce n'est que sur le tard qu'il apparut marqué par les épreuves. On s'accorde enfin à en faire un homme grand pour l'époque, de 1,70 m environ.

Le portrait moral ne présente pas moins de contrastes. Ses détracteurs l'ont accusé de cruauté et de lubricité. Mais, s'il a tiré vengeance de certains de ses ennemis, il a su aussi manifester à d'autres sa clémence, par conviction ou calcul. Quant aux reproches d'excès sexuels, ils constituaient un lieu commun du débat politique. Sans doute, la passion ne fut-elle pas absente de sa vie, et les anciens déjà évoquaient ses assiduités auprès de Terentia, la femme de Mécène. Pourtant, avec l'âge, il s'abandonna à un moralisme de plus en plus sincère.

Il était sensible à la superstition. Ayant été épargné de peu par la foudre, il offrit un temple à Jupiter Tonnant sur le Capitole. Mais Jupiter très Bon et très Grand, premier occupant de la colline, lui apparut en rêve et manifesta sa jalousie. Après mûre réflexion, il expliqua au très Bon que le Tonnant n'avait été installé là que pour lui servir de portier ; et, pour prouver ce qu'il disait, il fit couvrir le nouveau temple de clochettes, comme en utilisaient en ce temps les portiers pour signaler l'arrivée de visiteurs. L'histoire ne dit pas si le nouveau résident fut satisfait de cette fonction subalterne.

À l'opposé, il a été loué, non sans raison. La frugalité et l'austérité lui étaient imposées au moins en partie, on l'a dit, par son état de santé. Mais elles répondaient aussi à une grande simplicité naturelle au personnage : il ne voulut pas vivre dans un palais, comme ceux qu'il avait vus à Alexandrie, mais dans une maison romaine, une *domus*. Il se passionnait pour le jeu, en particulier les dés, et il se détendait en pêchant à la ligne. Durant les séances du Sénat, il acceptait la contradiction, et il avait interdit aux hommes libres de l'appeler « maître, Monsieur », *dominus*, -e, terme qui désignait également les propriétaires d'esclaves. On lui a aussi reconnu beaucoup d'énergie : quand il s'était fixé un but, il faisait tout pour l'atteindre, et il savait alors surmonter ses souffrances physiques. On lui a, de même, reconnu un profond patriotisme : il croyait, au point de ne pas se poser de questions à ce sujet, que Rome devait dominer un monde dans lequel seraient privilégiées d'abord l'Italie et ensuite les provinces de

l'Occident. Enfin, un dernier trait de son caractère a été rarement relevé par les historiens : tout au long de sa vie, il manifesta un humour très répandu en Italie, qu'il pouvait pousser au noir, et qu'il garda jusqu'au bout (près de mourir, il demanda à ses amis « s'il avait bien joué la farce de la vie »).

Au-delà du portrait psychologique, les choix intellectuels, religieux et politiques d'Auguste n'appellent pas moins de nuances. Il avait été formé à l'éloquence, comme beaucoup de ses contemporains, et il était bilingue, mais il avait quelques difficultés avec le grec. À travers les *RGDA*, on découvre un écrivain au style simple, très classique, mais non sans originalité (c'est lui qui a inventé l'expression de « calendes grecques »). Autre trait de son âme qui relève également de la tradition italienne, un certain scepticisme imprégnait sa pensée. Cette attitude ne l'empêcha pas d'adhérer d'abord au pythagorisme, une philosophie qui prêtait aux astres une nature divine. D'ailleurs, comme beaucoup de ses contemporains, il avait foi en l'astrologie. Il se convertit ensuite au stoïcisme, qui demandait surtout du courage et de l'énergie.

Même en 31, son sens critique épargnait le domaine religieux. Il a été accusé d'avoir, cette année-là, participé au « festin des dieux », un banquet qui a été présenté comme une parodie de la religion, mais qui avait sans doute un sens philosophique ou sacré qui nous échappe, et qu'il faudrait donc pouvoir réinterpréter. Bien plus, il se fit initier aux mystères de Déméter à Eleusis. Il obtenait ainsi la certitude de profiter d'une vie éternelle ; il montrait aussi son attachement à la culture grecque, et tous les empereurs philhellènes ont par la suite suivi son exemple sur ce point.

L'ENTOURAGE

Dans le cas d'Auguste, l'homme ne peut pas être séparé de son entourage. Il utilisa sans vergogne les femmes de sa famille, où il trouva en outre, par chance, des administrateurs et des stratèges de grande valeur. De plus, il sut attirer à lui, sans tenir compte de leur origine sociale, des personnages compétents, ceux que l'idéologie officielle appela des « hommes nouveaux ». Chacun, quel que fût son sexe, forma sa petite cour à l'intérieur de la grande : Livie, Julie,

Agrippa et Mécène, pour ne citer que les principales figures, animèrent des groupes d'amis, ce qui a suscité une lutte des clans.

Auguste utilisa Mécène et surtout Agrippa. Caius Cilnius Maecenas, devenu pour nous Mécène, est un de ces rares hommes qui ont fait de leur nom propre un nom commun. Il inventa le « mécénat », une attitude de générosité à l'égard d'intellectuels qui n'était pas exempte d'arrière-pensées politiques ; à partir de 39-38, il fit vivre un cercle où parurent surtout Horace et Propertius, et son influence culmina dans les années 26-20. Il mit au service de l'État ses nombreux talents, mais il refusa d'entrer au Sénat. Issu d'une famille connue en Étrurie, il se contentait d'appartenir à l'ordre équestre. Il aimait le luxe, l'érotisme et l'amitié. On en a fait l'adepte d'un épicurisme qui le poussait à la tolérance : l'antagonisme que certains historiens ont cru déceler entre lui et Agrippa relève de la littérature. Dynamique ou paresseux, suivant les jours, il s'était acquis une réputation de facétieux pour s'être promené dans Rome vêtu d'un manteau d'acteur et précédé de deux eunuques en guise de licteurs.

L'autre grand commis de ce temps fut Marcus Vipsanius Agrippa. Les auteurs de l'Antiquité ont tous relevé l'obscurité de ses origines. Elles ne l'empêchèrent pas de s'enrichir considérablement ; il avait fini par posséder de nombreuses propriétés, à Rome et en Italie. Elles n'ont pas nui, non plus, à sa carrière. Cette situation avait permis au régime de forger, à partir de cet exemple, un vrai mythe de « l'homme nouveau », le personnage sans ancêtres qui, grâce à l'ordre politique naissant, peut se hisser au premier plan. Il avait lié son destin à Octave dès la bataille de Philippi (42 avant J.-C.). Son ascension s'explique aisément, par ses nombreux talents : tacticien et stratège, sur terre et sur mer, architecte et urbaniste, administrateur aussi, il devint un des principaux moteurs du régime. Dans le domaine politique, il accepta de cristalliser sur sa personne la haine d'une partie de l'aristocratie. Mais il plaisait au reste de la noblesse et surtout au peuple romain.

Pour les affaires militaires, Auguste trouva dans sa famille deux excellents généraux, Tibère et Drusus. Né le 16 novembre 42 avant J.-C. sur le Palatin, Tibère était le fils de Livie et de Tiberius Claudius Nero. Appartenant à une famille très attachée à la tradition aristocratique, il respecta toujours les valeurs de ce milieu. Il reçut une bonne éducation, à base de sport, de rhétorique, de littératures grecque et latine. Son père s'était rallié à Antoine au pire moment, à la fin. Bien qu'Auguste

ait pris sa mère en public sous les yeux de son père incapable de réagir, Tibère resta toujours fidèle au prince, car il représentait l'État. Il fit partie de ces personnages extraordinaires, pétris de qualités, qui illustrèrent alors la famille impériale : bon officier, bon juriste, bon administrateur, il pouvait rendre de multiples services. Il semble n'avoir possédé qu'une faiblesse, un tempérament dépressif. Quant à Drusus, il sera vu à l'œuvre un peu plus loin.

LA COMÉDIE DE 27

Au début de l'année 27, Octave donna la comédie au Sénat ; cette scène n'est pas sans intérêt pour notre propos. Le 13 janvier, il annonça qu'il renonçait à toutes ses charges pour redevenir un simple citoyen. Puis, cédant aux prières de ses amis, préparés à ce scénario, il accepta un partage du monde : il laisserait au Sénat les provinces les plus riches ; il conserverait celles qui connaissaient des difficultés. En réalité, il gardait les territoires menacés et donc l'armée. Le 16 janvier, le Sénat lui décerna le titre d'Auguste pour le remercier.

L'ARMÉE

L'armée romaine née avec Auguste peut être définie par trois traits : elle devint professionnelle, permanente et sédentaire. En fait, depuis l'époque des grandes conquêtes, les soldats, n'ayant souvent plus le temps de rentrer en Italie, passaient la mauvaise saison, d'octobre à avril, dans des camps appelés *hiberna* (*castra hiberna*, « camps d'hiver »), ce qui impliquait une sédentarité de fait. Combattant année après année, ils devenaient de vrais professionnels, pratiquant l'exercice, comme formation initiale après le recrutement, et comme formation continue ensuite.

Après 31, Octave ramena le nombre des légions de 60 à 18. En 6 de notre ère, devenu Auguste, il en leva huit (nos XIII à XX). En 9, trois furent détruites dans le désastre du Teutoburg (XVII^e, XVIII^e et XIX^e, numéros qui ne furent jamais réattribués, car ils portaient malheur).

Par la suite, à une date difficile à donner, il en créa deux (XXI^e et XXII^e). Au total, à sa mort, en 14, il laissait une armée de vingt-cinq légions. Nous reviendrons plus loin sur les autres composantes de l'armée romaine, pour lesquelles ne sont pas connus les effectifs précis. Seules des approximations peuvent être proposées : environ 10 000 hommes pour la « garnison de Rome », 100 000 pour les légions, autant pour les auxiliaires, et quelque 40 000 pour la marine.

La question des chiffres a soulevé des débats passionnés, surtout à propos de la légion, estimée, suivant les commentateurs, à 4 000, 5 000 ou 6 000 soldats. En réalité, le nombre de combattants alignés variait suivant au moins deux critères : l'état des finances publiques et la proximité, ou non, d'un conflit. Et il faut savoir que les anciens ne respectaient pas la précision des chiffres autant que nous : il ne faut jamais accorder cent hommes à une centurie, mais plus souvent soixante, parfois plus, parfois moins.

De plus, Auguste a promulgué des règlements qui ont eu valeur de lois ; hélas, ils ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

LES UNITÉS

Le gros de l'armée romaine, avons-nous dit, fut installé aux frontières ; faisaient exception les corps cantonnés dans la capitale et la marine.

La garnison de Rome

L'expression « garnison de Rome » n'est assurément pas parfaite, parce qu'une partie des soldats pouvait accompagner l'empereur quand il se déplaçait (mais ce n'était pas toujours le cas). Quoi qu'il en soit, l'existence de ces unités résulta d'une série de décisions d'Auguste.

Les généraux de l'époque républicaine disposaient d'une garde, appelée « cohorte prétorienne ». César fit remplir cet office parfois par une légion entière, ce qui était une transition entre les deux époques. En 27 ou 26 avant J.-C., Auguste regroupa neuf cohortes, qu'il appela prétoriennes et qui furent numérotées de I à IX, des unités de fantassins

lourds flanquées de quelques cavaliers. Un salaire plus élevé que celui qui était attribué aux légionnaires et la proximité de Rome et de l'empereur les plaçaient au-dessus de tous leurs collègues. Pour ne pas trop inquiéter les sénateurs et le peuple, l'empereur les répartit dans plusieurs villes du Latium. En 2 avant J.-C., il leur donna un chef, le préfet du prétoire, un chevalier. Une autre garde impériale, les 300 *speculatores*, était également à ses ordres.

Sous Tibère, prétoriens et *speculatores* furent logés dans un même camp, sur le plateau des Esquilies, au-delà de la muraille servienne. L'enceinte mesurait 440 m sur 380, soit 16,72 ha, ce qui prouve que ces 12 unités étaient alors quingénaires (moins de 500 hommes chacune), car une légion (environ 5 000 hommes) occupait un camp de quelque 20 ha. Par la suite, elles devinrent parfois et très brièvement milliaires (moins de 1 000 hommes), et leur nombre a varié, mais peu. Les archéologues ont localisé leur terrain d'exercice (*campus*), qui se trouvait contre leur camp (*castra*) ; il a laissé peu de traces. Ces unités disparurent en 312, à la bataille du pont Milvius : elles avaient pris le parti du vaincu, Maxence, contre le vainqueur, Constantin.

Autre création d'Auguste, les trois cohortes Urbaines naquirent vers 13 avant J.-C. et elles furent numérotées à la suite des précédentes, de X à XII. Également formées de fantassins lourds, elles furent installées dans le camp des prétoriens à partir de Tibère. Leur nom indique leur fonction : elles servaient de garde de la Ville ; c'est pourquoi elles furent initialement confiées au préfet de la Ville. Au II^e siècle, elles passèrent sous l'autorité du préfet du prétoire. Il est possible que quelques postes aient été disséminés dans Rome. En 270, elles reçurent un camp en propre. Très tôt (sous les Flaviens ?), deux autres cohortes Urbaines furent créées, la I^{re} et la XIII^e, pour former les garnisons de Carthage et de Lyon.

Il y a plus. Largement construite en bois, la Ville était souvent ravagée par des incendies ; celui qui a éclaté sous Néron n'est que le plus célèbre. Pour limiter leurs ravages, Auguste créa en 6 après J.-C. sept cohortes milliaires de vigiles, des pompiers militarisés, qui n'eurent pas de camp et qui furent logés dans des postes répartis çà et là. Pour mieux prévenir les drames, ils patrouillaient la nuit, ce qui leur conféra, en plus, un rôle de police nocturne. Recrutés chez les affranchis au début de leur histoire, ils furent pris ensuite dans le milieu des ingénus.

La capitale de l'empire abritait d'autres types de soldats. Auguste

avait en effet conçu une multiplicité de gardes. Aux prétoriens et aux *speculatores*, il ajouta des Germains, surtout des Bataves, les *Germani corporis custodes*, au nombre de 100 à 500, qui servaient comme cavaliers. Non Romains et parlant peu ou mal le latin, ils étaient moins susceptibles de fournir une main-d'œuvre à un coup d'État. Leur unité fut dissoute en 9 après J.-C., au lendemain du désastre du Teutoburg, puis vite reconstituée, avant 14. Trajan leur donna une forme plus régulière ; ils formèrent alors le *numerus equitum singularium Augusti*. Ils ont occupé deux camps. Le plus anciennement connu était situé au nord-est du Caelius. Le second, qui vient d'être trouvé lors du percement d'un tunnel destiné au métro de Rome (station Amba Aradam), est en cours de dégagement ; la partie fouillée couvre 1 750 m².

Et ce n'est pas tout. L'empereur avait appelé à lui d'anciens primipiles (premiers centurions de légion), les *primipilares*, pour qu'ils le conseillent dans les affaires militaires. Pour faire régner l'ordre entre les soldats, il créa aussi un corps de police militaire, le *numerus statorum Augusti* (*statores*, et pas *stratores*, « écuyers »). Des marins, également, venus des deux flottes italiennes, servaient de courriers et tendaient des toiles au-dessus des amphithéâtres. En outre, les envoyés des armées de provinces qui apportaient la correspondance officielle, les frumentaires, étaient logés dans un bâtiment appelé le camp des pérégrins. Enfin, se croisaient des officiers et des soldats qui passaient par Rome entre deux garnisons. Le poète Juvénal a déploré leur sans-gêne quand ils lui écrasaient les pieds avec leurs brodequins.

Toutes ces unités ne faisaient au total et en permanence qu'environ 10 000 hommes. Le gros de l'armée était installé aux frontières.

L'armée des frontières

La légion ne connut aucun changement notable. Cette unité de fantassins lourds, comme les prétoriens, resta la reine des batailles au temps d'Auguste. Elle était toujours divisée en dix cohortes, trente manipules mais cinquante-neuf centuries (la I^{re} cohorte ne comptait plus que cinq centuries, à effectifs doubles cependant) ; elle était renforcée par 120 cavaliers.

Du côté des troupes de deuxième ordre, le changement a été plus

notable grâce à Auguste. Les anciens alliés ou *socii* furent utilisés aussi longtemps que ces États existèrent, c'est-à-dire avant qu'ils ne fussent transformés en provinces. Quant aux hommes qui vivaient dans l'empire, qui ne possédaient pas la citoyenneté romaine et qui étaient libres, les pérégrins, ils formèrent des unités auxiliaires des légions. Les ailes comptaient seize décuries de cavaliers ; elles étaient appelées quingénaires et elles formaient les seules unités montées de l'armée romaine. Des cohortes, également dites quingénaires, donnaient l'infanterie légère utile pour préparer le terrain devant les légionnaires et pour accomplir des tâches trop peu glorieuses pour eux. Des unités milliaires firent leur apparition dans les débuts de la dynastie flavienne. Sous Trajan sans doute apparurent des *numeri* ethniques (de Bretons, de Germains, de Palmyréniens...), qui permirent d'utiliser les talents guerriers propres à des peuples barbares.

La marine

Auguste créa une marine permanente, ce que personne n'avait envisagé de faire avant lui. Elle remplissait plusieurs fonctions, comme l'a bien montré M. Reddé. D'abord, l'empereur devait prévoir l'imprévisible, l'arrivée d'escadres venues de pays inconnus, situés au-delà de l'Océan. Ensuite, dans les combats, les navires militaires fournissaient une assistance aux forces terrestres grâce à leur artillerie. De plus, ils assuraient le transport et la logistique des armées de terre. Enfin, il fallait empêcher la renaissance de la piraterie.

Au début, les personnels étaient recrutés dans des milieux modestes, par exemple chez les affranchis. Puis les hommes vinrent des rangs des pérégrins, et même des citoyens romains s'enrôlèrent. La flotte était divisée en deux grandes escadres, l'une basée à Misène pour surveiller la Méditerranée occidentale, l'autre à Ravenne pour la Méditerranée orientale. Par la suite, plusieurs secteurs maritimes et fluviaux reçurent de petites escadres. Le total des matelots, toujours appelés « soldats », *milites*, et jamais « marins », *nautae*, est estimé à 40 000 hommes. Chaque commandant de navire, quelle que soit la taille de sa nef, portait le titre de centurion.

LES PERSONNELS

Les citoyens romains peuplaient les unités les plus estimées. Les prétoriens et les *urbaniciani* venaient du Latium ou des régions voisines. Pour les légions, véritables unités combattantes, les recruteurs retenaient de préférence des montagnards (Samnites, Alpains, Ligures), sinon des paysans ; les citadins étaient les moins appréciés. Les Italiens formaient encore la grande masse des recrues sous Auguste, mais les provinces, quand il s'y trouvait des citoyens romains, étaient mises à contribution. Au début, comme on l'a dit, les pérégrins servaient dans les unités auxiliaires, les affranchis chez les vigiles et dans la marine.

Afin de stabiliser cette organisation, et vers la fin de son règne, Auguste établit une hiérarchie de salaires. Outre la distinction entre officiers et soldats, il décida qu'il y aurait des différences entre les unités ; dans l'ordre : prétorien / *urbanicianus* / cavalier de légion / cavalier d'aile / fantassin de légion / fantassin de cohorte auxiliaire / marin. Des historiens ont établi de splendides tableaux montrant dans le détail cette organisation, non seulement sous Auguste, mais encore sous ses successeurs, jusqu'au premier tiers du III^e siècle. En réalité, peu de certitudes appuient leurs écrits : un légionnaire touchait 225 deniers par an au I^{er} siècle et 300 au II^e ; c'est tout ce qui est sûr. Comme on le voit, une forte stabilité régnait sur les salaires. De plus, ces revenus étaient modestes : on ne comptait pas beaucoup d'anciens soldats dans les conseils municipaux. Et Judas, avec 30 deniers, n'a pu acheter qu'un champ pour s'y pendre.

Malgré tout, ces sommes représentaient un fardeau pour l'État, sans doute 90 % de son budget. Aussi, après la victoire d'Actium, Octave, futur Auguste, dut-il libérer davantage que recruter. Les premiers vétérans, qui étaient encore susceptibles d'être rappelés à cette époque, furent très vite déchargés de toute obligation militaire. Ils reçurent des lots de terre, éventuellement pris à des civils, surtout mais pas exclusivement à des provinciaux, comme le montrent la I^{re} Églogue de Virgile (Italie) et le cadastre d'Orange (province). C'était la *missio agraria*. Mais cette pratique suscitait des mécontentements, et c'est pourquoi apparut la *missio nummaria* : au moment où il accédait au statut de vétéran, le soldat recevait une somme d'argent, 3 000 deniers pour un légionnaire sous Auguste, versée par une caisse nouvellement

créée à cet effet, l'*aerarium militare*.

LA HIÉRARCHIE

En ce qui concerne la hiérarchie également, l'œuvre d'Auguste fut loin d'être négligeable : il ajouta aux anciens des postes qui n'existaient pas avant lui, et il uniformisa l'ensemble en mettant en place une structure qui fut appelée à durer trois siècles.

Le commandement suprême appartenait à l'empereur. Il pouvait l'exercer en personne, comme fit Auguste en Espagne, ou le déléguer. Un premier adjoint émergea de l'institution du préfet du prétoire : le chef de la garde impériale, toujours choisi parmi les chevaliers les plus compétents, devint vite le principal conseiller du souverain pour ces questions, bien qu'il n'ait pas été sénateur, et il était appelé au conseil du prince de manière systématique.

En dessous de ces personnages, la hiérarchie respectait les divisions sociales générales, les sénateurs étant placés au-dessus des chevaliers, du moins le plus souvent, car il y avait des exceptions.

Les prétoriens obéissaient au ou aux préfets du prétoire (chevaliers), car il arrivait qu'il y en ait deux ou trois en même temps, les *urbaniciani* au préfet de la Ville (sénateur) au I^{er} siècle, et les vigiles au préfet des vigiles (chevalier). Chaque cohorte était soumise à l'autorité d'un tribun et elle était divisée en six centuries, avec autant de centurions à leur tête. Pour les tribuns, un type de carrière est clairement attesté : vigiles puis *urbaniciani* puis prétoire. Les historiens disent toujours que les centurions sortaient du rang ; nous pensons qu'un certain nombre d'entre eux, sinon la majorité, accédaient directement à ce grade s'ils venaient du milieu des notables municipaux. Ce type de recrutement est également attesté dans les armées de province.

Ces dernières étaient formées par une ou plusieurs légions. Dans ce deuxième cas, surtout si elles étaient préparées pour une guerre, elles étaient au besoin confiées à un membre de la famille impériale (Agrippa par mariage, Drusus, Tibère, Caius César, Lucius César et Germanicus). Sinon, elles étaient mises aux ordres d'un consulaire, mot

qui veut dire ancien consul, un homme rempli d'expérience, donc âgé (par exemple Varus, le vaincu du Teutoburg). Il portait le titre de légat impérial propréteur consulaire, souvent abrégé en consulaire.

L'officier qui commandait une légion était désigné par à peu près le même titre, qu'il ait été ou non subordonné à un consulaire, suivant que son unité ait occupé à elle seule la province, ou qu'elle y ait été installée aux côtés de plusieurs autres. Il était appelé légat impérial propréteur prétorien, c'est-à-dire ancien préteur.

Le deuxième officier de la légion, le tribun laticlave, tirait son nom du *latus clavus*, une large bande pourpre qui ornait sa tunique, insigne de son appartenance à une famille sénatoriale. Une lourde responsabilité pesait sur ce jeune homme qui, s'il se conduisait bien, pouvait espérer suivre une belle carrière au service de l'État, et au sien accessoirement.

Sous le laticlave se trouvaient cinq tribuns angusticlaves, « à la bande pourpre étroite », des chevaliers. Chacun était responsable de deux cohortes. Au niveau encore inférieur, l'autorité revenait à cinquante-neuf centurions. Le primipile, le premier d'entre eux, était à la tête de la première centurie de la première cohorte ; compétent et expérimenté, il était appelé au conseil du légat. Le chiffre de cinquante-neuf est souvent dépassé dans les inscriptions, parce qu'il fallait utiliser des officiers de ce rang pour les détacher dans des petits postes ou pour leur confier des missions particulières.

Les unités auxiliaires dépendaient du légat de légion, et donc indirectement du légat d'armée. Chacune avait à sa tête un préfet pour les unités quingénaires, un tribun si elles étaient milliaires. Sous Auguste, des personnages divers, souvent des fils de sénateur, servaient comme préfets d'aile, et d'anciens primipiles pouvaient devenir préfets de cohorte. Puis ces postes furent réservés à des chevaliers. Leurs carrières passaient par trois postes : à partir de Claude, cohorte, puis aile, et enfin légion ; à partir de Vespasien, cohorte, puis légion, et enfin aile. Le commandant d'unité quingénaire avait sous ses ordres seize décurions dans la cavalerie, six centurions dans l'infanterie (vingt-quatre décurions et dix centurions pour les unités milliaires). Des cohortes mixtes, *equitatae*, regroupaient fantassins et cavaliers.

Dans la marine, les deux amiraux de Misène et Ravenne appartenaient à l'ordre équestre et chacun était appelé *praefectus classis*. Tout commandant de navire avait rang de centurion.

Cet encadrement était caractérisé par deux traits. D'abord, les officiers, nombreux, pouvaient suivre de près leurs hommes au combat, ne les laissant jamais isolés dans l'action, ni sans ordres. Ensuite, appartenant aux élites sociales, ils possédaient la culture et, par leur instruction, ils avaient appris ce qu'ils devaient faire.

Le soldat romain restait un redoutable combattant, dont l'efficacité ne cessait de croître, pour trois raisons : le mode de recrutement, la formation et l'équipement.

Pour avoir une armée professionnelle, Auguste combina deux méthodes, et il créa une armée de conscription et de métier à la fois. Tous les jeunes hommes devaient se présenter devant un conseil de révision qui, évidemment, choisissait les meilleurs (hommes libres du point de vue juridique, physiquement forts et possédant un minimum de romanité). Ceux qui avaient été retenus restaient au service pendant vingt-cinq ans dans les légions, trente ans dans la marine et les auxiliaires. Quand on sait qu'ils étaient appelés vers dix-huit/vingt ans, et que l'espérance de vie était inférieure à cinquante ans, on voit que les vétérans profitaient peu de leur retraite.

Les recrues (*tiro*, *-ones*) vivaient pendant quatre mois dans les limbes ; ces jeunes gens n'étaient plus civils, pas encore militaires, et ils apprenaient leur métier. Ils faisaient du sport, du maniement d'armes et des manœuvres en unités constituées.

Le légionnaire possédait un équipement complet, casque, cuirasse, jambières et bouclier pour la défense, glaive et javelot pour l'attaque. Il en était le propriétaire, puisqu'il l'avait acheté de ses deniers à un artisan ou à un marchand.

LA TACTIQUE

Auguste s'est vanté dans ses *RGDA* d'avoir établi une paix universelle, « d'avoir fermé le temple de Janus », un dieu de la guerre. Certes, mais pour peu de temps ; il a fait de nombreuses conquêtes. La tactique et la stratégie ayant été traitées dans un autre ouvrage (*La Guerre romaine*, 2014), seul sera abordé ici ce qui concerne l'époque d'Auguste.

La tactique restait celle que César avait employée en Gaule, avec

peu de modifications. L'infanterie lourde des légions restait la pièce maîtresse du général au combat. En ordre de bataille, l'infanterie légère des auxiliaires, placée en avant du dispositif, ouvrait l'engagement avec des armes de jet (arcs, frondes et javelots). Puis les légionnaires avançaient conformément à la tactique en cohortes, chaque cohorte représentant une légion en modèle réduit. Au combat, les hommes étaient répartis sur trois lignes, *hastati* à l'avant, *principes* au milieu, et *triarii* à l'arrière, chacune comptant de trois à neuf rangs. Ce dispositif donnait une grande souplesse à l'ensemble, car les cohortes ne se regroupaient qu'au dernier moment, pour former une phalange dans laquelle le soldat disposait de 1,50 m pour pouvoir pratiquer l'escrime. Quand ils voyaient que les combattants de première ligne étaient fatigués, les officiers les faisaient passer à l'arrière, et ils les remplaçaient par ceux qui occupaient le rang suivant.

Les cavaliers d'ailes flanquaient ce dispositif, à droite et à gauche, pour protéger les fantassins qui ne pouvaient pas à la fois attaquer sur le devant et se défendre sur le côté, et pour empêcher une éventuelle manœuvre enveloppante. Une réserve était placée à l'arrière pour intervenir sur un point où apparaîtrait une faiblesse. Dans ces conditions, et pour une armée de 50 000 hommes, ceux qui étaient placés à droite voyaient rarement ce qui se passait à gauche, comme on l'a vu à Philippes en 42 avant J.-C. Un camp de bataille, encore plus loin, abritait les biens de chaque combattant et pouvait servir de refuge en cas de désastre.

À l'époque d'Auguste, les soldats romains savaient pratiquer le siège, la bataille en rase campagne, en milieu urbain, en montagne et sur mer, ainsi que la contre-guérilla et toutes les formes de combat qui étaient alors connues. Deux points toutefois, qui ont échappé à l'attention des historiens, méritent un rappel. D'une part, étant donné le grand nombre de conflits attestés, les auxiliaires ont été davantage sollicités au temps du Principat, d'autant plus que, dans certains secteurs, ils n'étaient pas accompagnés par des légionnaires. D'autre part, la création d'une marine permanente permit de mener des opérations combinées terre-mer : les barbares, pris en tenaille, étaient attaqués de deux côtés à la fois, par des troupes venues à pied et par d'autres, embarquées.

LA STRATÉGIE ET SES CONSÉQUENCES

Quand il fit le choix de créer une armée sédentaire, Auguste prit une décision à la fois politique et militaire. Il lui fallait en effet répartir les effectifs face aux ennemis, réels ou potentiels. De la sorte, les frontières étaient mieux protégées et les interventions au-delà facilitées. Ce volontarisme fut accéléré et renforcé par une dose de pragmatisme et d'empirisme. Au total, c'était une stratégie essentiellement défensive, accessoirement offensive.

La sédentarité modifia le paysage. Quand une unité quelconque recevait un site où elle s'installerait pour longtemps, les soldats construisaient d'abord un camp en terre et bois pour se loger dans l'urgence et ils traçaient des routes pour se relier à leurs collègues et voisins, et aussi pour faciliter la logistique. Peu à peu, la terre et le bois étaient remplacés par la pierre et la brique. L'organisation de cette stratégie, dans le temps et dans l'espace, sera vue dans les deux chapitres suivants.

Cette sédentarité eut pour résultat d'entourer l'empire d'une ceinture de prospérité et de romanité combinées. Le succès de l'empire reposa sur la politique et sur la guerre, sur le militaire et sur le civil, sur la force et sur la séduction.

L'économie

Toute unité enrichissait les civils qui vivaient dans sa proximité. Les officiers et les hommes de troupe, qui comptaient au nombre des rares salariés de l'Antiquité, dépensaient sur place leur solde et les distributions exceptionnelles faites au nom de l'empereur (*liberalitates* et *donativa*), ainsi que le butin quand ils en rapportaient de leurs expéditions. Avec ces revenus, ils devenaient des consommateurs, car ils payaient tout, leur nourriture et leur équipement. Pour diminuer les frais, ils se transformaient parfois en producteurs ; ils pratiquaient l'élevage sur les prés de la légion, les *prata*, ils cultivaient leur jardin et ils entretenaient, voire forgeaient, au moins une partie de leur armement dans l'atelier du camp, la *fabrica*. Les plus malins faisaient des économies et ils se transformaient en hommes d'affaires, de petites affaires il est vrai, en revendant des objets ou en prêtant à intérêt à

leurs collègues.

En outre, leur présence permettait d'instaurer la fameuse « paix romaine ». Quant aux missions de renseignement, baptisées à tort « explorations » par les modernes, elles permettaient de découvrir de nouveaux débouchés. Et les travaux publics, surtout les routes et les ponts, profitaient à tous.

Les civils, rassurés par la présence de l'armée et attirés par le marché que représentait le camp, venaient en nombre, et ils s'installaient dans sa proximité. Les archéologues ont retrouvé beaucoup de ces agglomérations, simples bourgades (*canabae*, *vici*, etc.), qui pouvaient devenir de vraies villes (municipes et colonies). Elles étaient peuplées par des paysans, des artisans, des commerçants et des organisateurs de loisirs, des tenanciers de bars et de lupanars surtout. Les soldats attiraient aussi des jeunes femmes en quête d'un mari, même si le mariage leur était interdit. Comme le militaire bénéficiait de permissions, il pouvait les passer en compagnie d'une « épouse », qui lui donnait des enfants et il fondait ainsi une « famille » qui ne recevait une reconnaissance légale qu'à la fin du temps de service.

La culture

Toute cette population s'adonnait aux délices de la romanité. Nous préférons le mot « romanité » à « romanisation » ; ce dernier est marqué idéologiquement (créé à l'époque de la colonisation européenne du XIX^e siècle) et il est ambigu (il désigne aussi bien un processus que son résultat). Les légionnaires, très fiers d'être *cives romani*, servaient de modèles aux auxiliaires et aux civils. Vivre en Romain, c'était être à la mode et appartenir au camp du vainqueur.

L'appartenance à cette culture se caractérisait par plusieurs traits, le recours au droit romain et à la langue latine, et le port de la toge aux jours de fêtes. De nombreux légionnaires se sont fait représenter sur leur tombe ainsi vêtus. C'était aussi cuisiner à l'huile, c'est pourquoi de véritables « oléoducs » ont relié la vallée du Guadalquivir à la Bretagne et à la Rhénanie (en fait, il s'agit d'un flot continu d'amphores). Ce choix impliquait aussi l'adhésion à une civilisation des loisirs. Sur ce point, existe le risque d'une déception, car les camps étaient souvent

accompagnés d'amphithéâtres, jamais de bibliothèques. Disons à tout le moins qu'on n'en a pas encore trouvé. Mais les thermes fleurissaient, comme dans toutes les villes de l'empire, pour les civils et pour les militaires.

Une histoire complète des religions pratiquées par les soldats n'aurait pas sa place ici. Il convient néanmoins de rappeler leurs principales pratiques, d'autant qu'ils ont beaucoup influencé les civils. Ils diffusaient en priorité les dieux de Rome, Jupiter, Minerve, Mars, Vénus, Janus... C'est à peine si, dans ce panthéon, on relève un léger avantage pour les dieux qui intervenaient dans la guerre. Quelques auteurs ont noté que peu d'inscriptions émanant de militaires mentionnent le culte impérial. Mais ce dernier était abondamment pratiqué dans les cérémonies officielles. Les empereurs-dieux n'ont donc pas été négligés par leurs subordonnés, qui n'ont pas non plus dédaigné les divinités locales. Certes, c'étaient des divinités de vaincus, mais, même ainsi, elles pouvaient représenter un danger pour les simples mortels, et il valait mieux avoir de bonnes relations avec elles. Notons enfin que la plupart des manuels imaginent que les soldats ont servi de vecteurs aux « cultes orientaux ». Nous avons montré qu'ils se moquaient éperdument d'Isis, et que leur participation au culte de Mithra a été bien plus modeste qu'on ne l'a dit.

CONCLUSION

Auguste et ses successeurs ont mis au point une armée très performante, qui n'aurait pas pu jouer son rôle sans le complément d'éléments civils. Ils ont élaboré une stratégie de défense efficace qui a évidemment varié dans le temps et l'espace.

Chapitre II

LES SYSTÈMES DÉFENSIFS : LES COMPOSANTES

(31/27 avant J.-C.-192 après J.-
C.)

Les universitaires du XIX^e et du XX^e siècle ont imaginé que l'Empire romain était entouré par une sorte de Muraille de Chine érigée une fois pour toutes au début du Principat, et ils proposaient toujours comme exemple le mur d'Hadrien en Bretagne. Mais, avec cette description, ils commettaient deux méprises. Prétendre que toutes les régions de l'empire avaient reçu la même organisation défensive est une première erreur. Croire que ce système avait été mis en place en un laps de temps très court, alors qu'il a été le fruit de plusieurs siècles, en est une seconde. Ces deux thèses doivent être réfutées.

LE VOCABULAIRE

Les archéologues propagent une autre faute : ils appellent « *limes* » cette barrière universelle et mythique, qui aurait été érigée à grande vitesse. C'est un faux-sens, doublé d'un anachronisme, erreur malheureusement appelée à perdurer. En effet, le mot *limes* désigne un sentier à travers la forêt ; il possède un contenu plus bucolique que guerrier. Il n'a pas été employé dans un contexte militaire avant le début du II^e siècle de notre ère. Au cours du III^e siècle, il a été utilisé

pour désigner un petit secteur défensif et/ou une subdivision de ce secteur : le *limes Tenetheitanus* faisait partie du *limes Tripolitanus* (de Tripolitaine, en Libye actuelle).

Le mot *limes* n'a connu un large emploi que dans la *Notitia Dignitatum*, un écrit de la fin du IV^e siècle, remanié au début du V^e : dans ce document, chaque province frontalière correspond à un *limes* (*limes* de Tripolitaine, de Maurétanie Césarienne, de Rétie, etc.), lui-même divisé en plusieurs *limites* plus petits (en Tripolitaine, *limites Talalatensis, Tenthettani, Bizerentane...*).

En réalité, et en latin, l'équivalent du français « frontière », c'est le mot *finis* (pluriel), qui vaut aussi bien pour le civil que pour le militaire. Les textes et les inscriptions font connaître deux termes voisins, *praetentura* et *ripa*.

Praetentura désigne au moins quatre réalités différentes. Ce terme a fait son apparition dans le vocabulaire des arpenteurs, les *gromatici*, qui désignaient ainsi la partie nord d'un camp. Ensuite, il a été appliqué à un poste militaire installé au-delà de la frontière, en territoire barbare. Un troisième emploi est attesté vers 168, pour désigner une frontière militaire. Quintus Antistius Adventus Postumius Aquilinus fut nommé « légat impérial pour la prétenture de l'Italie et des Alpes pendant l'expédition contre les Germains ». Aux environs de l'année 200, une quatrième interprétation a fait son apparition, avec le sens de rocade : en Maurétanie Césarienne, « les empereurs Septime Sévère et Caracalla ont ordonné que soient mises en place les bornes milliaires de la nouvelle prétenture ». La création d'une nouvelle prétenture suppose d'ailleurs l'existence d'une ancienne prétenture.

Le mot *ripa* n'a rien à voir avec *praetentura*, puisqu'il désigne une rive. La coutume lui a donné une implication défensive parce que cette limite a parfois correspondu à une frontière qui était bordée par des forts et protégée par des soldats. Ainsi un *dux ripae* est attesté au III^e siècle à Doura-Europos, sur l'Euphrate.

LA FORTIFICATION ÉLÉMENTAIRE

Très tôt, dès l'époque républicaine, le génie militaire romain a conçu une protection quasiment universelle, qui était utilisée aussi bien sur un

champ de bataille que dans le siège d'une ville ou pour le rempart d'un camp. Nous lui avons donné le nom de « fortification élémentaire ». Les soldats creusaient un fossé profond, d'au moins 2 m, aux parois évasées en U, parfois en V ; c'était la *fossa*. Ils rejetaient la terre vers l'arrière, pour former un bourrelet, l'*agger*, sur lequel ils dressaient une palissade de pieux, le *vallum*.

Suivant les cas, le *vallum* pouvait être complété et aménagé. Il était parfois percé de portes, surmonté par des merlons et des tours ; en retrait, se trouvait un chemin de ronde. En avant du fossé, les soldats avaient le loisir d'installer des pièges. Jetés sur le sol, les *tribuli*, ou épines du Christ, étaient faits de quatre pointes de fer, disposées de façon à ce qu'au moins l'une d'entre elles soit toujours dressée vers le ciel. Les trous de loup, cippes ou *cippi*, cachaient des pieux taillés en pointe, placés dans une tranchée et reliés entre eux. Les lis, *lilia*, trous de moins d'un mètre, en forme d'entonnoir, recelaient d'autres pieux, pointe dirigée vers le haut. Les *stimuli*, les aiguillons, étaient des barres de fer, pliées en baïonnettes et plantées en terre. En cas d'attaque, les légionnaires occupaient une position dominante par rapport aux barbares, qui arrivaient affaiblis par ces obstacles et qui recevaient des pierres et des javelots lancés depuis le haut avec d'autant plus de force. Si les autorités décidaient de donner un caractère plus durable à cette enceinte, le bois était remplacé par la brique et la pierre, pour un camp ou pour une défense linéaire, comme le mur d'Hadrien.

LES ÉLÉMENTS OBLIGATOIRES

La défense de l'empire reposait sur quatre éléments indispensables, liés entre eux, et qui ne sont pas ceux qui sont le plus souvent attendus. Les deux premiers, les défenses ponctuelles et les routes, étaient indissociables.

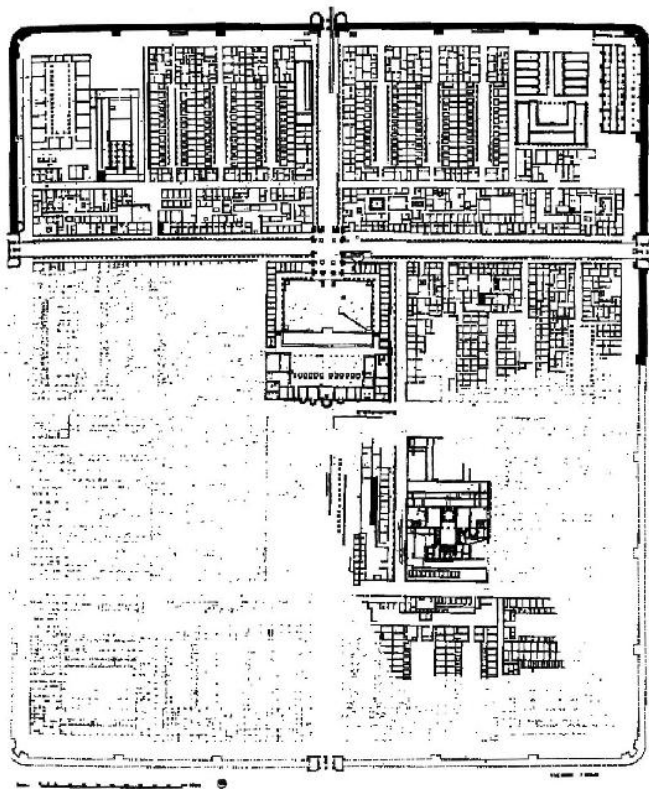
Les défenses ponctuelles

Les officiers supérieurs ont parsemé l'empire de défenses ponctuelles, construites en bois et en terre et souvent reconstruites en brique et en pierre. C'étaient des tours, des petits camps aux

dimensions variables, et d'autres conçus pour une légion ; ces derniers recouvraient une surface de 18 à 20 ha. Au début de l'empire, quelques enceintes ont abrité deux, voire trois légions. À cette époque, les murs et les rues étaient ordonnés, mais pas forcément géométriques, ni basés sur un recours systématique à l'angle droit. Les plans en carte à jouer ne se sont vraiment imposés que sous les Flaviens ; le rapport entre la longueur et la largeur était alors de 3/2, et les angles étaient arrondis.

Le choix du site obéissait à des règles strictes. Il fallait que l'endroit ne soit pas dominé par une hauteur, pour des raisons de sécurité évidentes. Pour garantir l'hygiène, on recherchait la proximité d'une source et un site aéré et en pente.

L'élément qui donnait sa structure au camp était le rempart. Pour une légion, il mesurait environ 500 m de long sur 400 de large, pour 3 à 6 m d'épaisseur ; la hauteur est plus difficile à connaître. Il était précédé par un, deux, voire trois fossés en U, parfois en V. Il était surmonté de merlons et de tours, qui servaient à l'observation et au jet de pierres et de javelots sur d'éventuels assaillants. On a parfois nié l'existence de bastions, à tort, car leur présence nous paraît assurée. Il fallait bien supporter les balistes. Un espace était laissé libre le long de tous les murs pour accueillir les projectiles qui auraient été lancés depuis l'extérieur, et pour permettre aux soldats de gagner plus vite les points attaqués par l'ennemi. Pour compliquer un possible assaut des barbares, les portes étaient peu nombreuses (quatre), étroites et flanquées de tours.



Document n° 42. Un camp permanent, Lambèse, dans l'Algérie actuelle.

Ce camp est célèbre ; nous avons proposé un plan mis à jour par rapport à ceux qui avaient été publiés par nos prédécesseurs.

On voit, au centre, les *principia*, constitués par deux cours entourées par une série de salles. Au nord, plusieurs *domus* servaient à loger les officiers. Les chambrées des soldats et des centurions sont facilement identifiables : on reconnaît des séries de petites pièces donnant sur des espaces vides, des cours. Au nord-ouest, des greniers et un cellier avaient été installés. Au nord-est avait pris place la *fabrica*, un atelier. Au sud-est des *principia*, des thermes ont été installés probablement au temps de Septime Sévère. La demeure du légat d'armée, le *praetorium*, a disparu ; elle se trouvait sans doute au sud-ouest ou à l'ouest des *principia* ; c'est peut-être au sud de ces mêmes *principia* qu'avait pris place un hôpital.

Les bâtiments situés au centre, le cœur, étaient appelés *principia*. Ils étaient composés de trois éléments, une grande cour qui précédait une petite cour, l'une et l'autre flanquées d'un grand nombre de pièces. La première cour accueillait des rassemblements, la seconde semble avoir eu des fonctions plus solennelles, peut-être religieuses et très

probablement judiciaires. Au fond et au milieu se trouvait le cœur du cœur, la chapelle aux enseignes, où étaient déposés l'aigle de la légion et les *signa* des manipules. Sous son sol se trouvait le trésor, sorte de salle des coffres où les soldats pouvaient déposer leurs économies ; elle était gardée en permanence. Sur les côtés avaient été installés des magasins d'armes et des pièces réservées à l'administration, comptabilité, archives, etc.

Le réseau des rues obéissait à des règles strictes et il suivait trois axes majeurs. La voie prétorienne allait de la porte nord jusqu'aux *principia*, et elle coupait en deux la partie septentrionale du camp, la prétenture. La voie principale longeait la limite nord des *principia* et elle reliait les portes est et ouest. La voie quintane bordait les *principia* par le sud. On appelait rétenture (*retentura*) la zone méridionale du fort.

Un camp de légion était une vraie ville où vivaient 4 000 à 5 000 hommes. Ils devaient y trouver des logements et des bâtiments à usage collectif. Les officiers disposaient de vraies villas, des *domus* analogues à celles qui se trouvaient en ville. Celle qui abritait le commandant du camp, en l'occurrence le légat impérial, était appelée prétoire, *praetorium*. Là se trouvait la salle du conseil, pour les réunions d'état-major, et une tribune d'où ce général pouvait s'adresser à des soldats.

Les légionnaires, installés à plusieurs par pièce, étaient répartis dans de longues séries de chambrées, à l'extrémité desquelles se distinguent, plus grandes, celles qui étaient réservées aux centurions. Ces rangées étaient séparées par de longues cours, qui facilitaient l'aération et permettaient à chacun de faire sa cuisine.

Un débat a été ouvert récemment par des archéologues qui pensent que des femmes et des enfants ont vécu dans les camps avec le chef de « famille ». Les arguments qu'ils avancent, des traces de pas, des chaussures et des objets « féminins », ne nous paraissent pas probants. La place aurait manqué pour accueillir ces personnes, et il ne faudrait pas tomber dans un sexisme à rebours : dans toutes les armées du monde, les hommes doivent faire de la couture et du ménage ; ils ont besoin d'instruments *ad hoc*. D'une manière plus générale, nous dirons que bien des explications sont possibles et que le mobilier ne prouve rien. Quant aux familles des officiers, il reste à établir qu'elles aient vécu à l'intérieur du camp. Enfin, les textes sont formels et ils excluent cette présence.

Une légion avait besoin de bâtiments collectifs. Des silos à grain et des magasins divers, appelés *horrea*, ont été dégagés en grand nombre. Les parois étaient assez épaisses et solides pour supporter la pression du grain ; des bouches d'aération permettaient de le préserver de la moisissure. Il fallait aussi des locaux pour l'huile et des celliers pour le vin.

Même si l'État, en l'occurrence un procureur, leur fournissait des vivres à prix réduits, les soldats devaient payer les produits alimentaires qu'ils consommaient et les armes qu'ils utilisaient. Ils disposaient cependant d'un atelier ou *fabrica* pour des menus travaux. Ce bâtiment était disposé en U autour d'une cour, et comprenait plusieurs pièces, ateliers proprement dits et entrepôts. En faisant des fouilles, des archéologues ont trouvé de nombreuses tuiles, et ils en ont déduit hâtivement qu'elles avaient été façonnées dans la *fabrica*. En réalité, ces terres cuites provenaient de l'effondrement de la toiture. En effet, de nouvelles et nombreuses découvertes ont montré que les tuileries de l'armée étaient installées à l'écart des camps, dans des endroits où les artisans trouvaient du bois, de l'eau et une argile propre à cette fabrication.

La santé des soldats était une des priorités de l'encadrement. Le corps médical recevait les malades et éventuellement les blessés dans un hôpital (*valetudinarium*) qui était bâti suivant un modèle répandu, sur un plan carré, parfois rectangulaire ; il était fait de deux séries de chambres disposées en U autour d'une cour et séparées par des couloirs. L'hôpital de Xanten en Germanie pouvait accueillir simultanément jusqu'à deux cents patients.

La bonne santé des soldats dépendait en partie de leur hygiène, et ils allaient fréquemment aux thermes, pour se laver et aussi pour se distraire. Ces bâtiments ne présentaient aucune différence avec ceux qui étaient fréquentés par les civils. Sous le Principat, ils étaient normalement installés à l'extérieur du camp ; par la suite, ils furent souvent construits à l'intérieur.

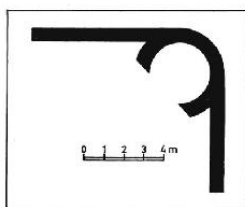
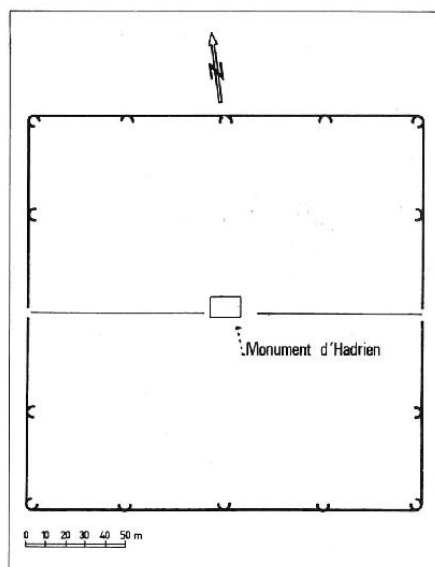
Au total, on voit qu'un camp était pratiquement imprenable avec les technologies de l'Antiquité, et que la multiplication des enceintes illustre une stratégie surtout défensive.

Ce n'est pas tout. Pour être efficaces au combat, avons-nous dit, les soldats devaient s'entraîner, c'est-à-dire faire du sport, du maniement d'armes et des manœuvres. À cette fin, les autorités compétentes

aménageaient trois sortes d'endroits.

À l'intérieur du camp, se trouvait une salle d'armes, un local abrité de la pluie et du soleil, la *basilica exercitatoria*, longue pièce divisée en trois nefs par deux colonnades.

Près du camp, et quand la présence de cavaliers l'imposait, était placé un manège (*gyrus*), reconnaissable à sa forme circulaire.



Document n° 43. Un terrain d'exercice ou *campus*.

Le seul terrain d'exercice assez bien connu est le *campus* de Lambèse, site d'Algérie où s'installa la III^e légion Auguste au début du II^e siècle de notre ère. C'est un espace carré de 200 m de côté, au sol de terre battue, délimité par un mur très mince aux angles arrondis, percé de deux portes et flanqué de quatorze bassins semi-circulaires. Au centre se trouvait une tribune d'où les instructeurs donnaient leurs ordres. C'est sur les parois de cette tribune qu'ont été fixées des plaques portant le texte des discours prononcés en 128 par l'empereur Hadrien ; il félicitait les troupes qui avaient manœuvré devant lui, ici et ailleurs. Un autre *campus*, célèbre mais connu surtout par les textes, se trouvait à Rome, contre le camp des prétoriens.

Dans ce domaine, la construction la plus imposante et la plus mal connue, c'est le terrain d'exercice (*campus*), qui a laissé peu de traces, parce qu'il nécessitait beaucoup d'espaces vides et que le reste avait été construit en matériaux légers. Le plus célèbre était le *campus* des prétoriens à Rome ; les archéologues n'y ont trouvé que quelques amphores et des fragments d'autels. Le seul qui a été bien étudié était situé à Lambèse, en Algérie ; aujourd'hui, il n'en reste rien.

Le *campus* de Lambèse a été fouillé avant 1901 par l'abbé Montagnon, curé de cette agglomération, qui n'a pas su l'identifier malgré ses particularités. Il avait dégagé une enceinte carrée de 200 m de côté, aux angles arrondis, faite de petits moellons et mince de 60 cm : ce mur trop fragile suffit à éliminer l'hypothèse d'un camp, *castra*. Elle n'était percée que de deux portes, à l'est et à l'ouest, et elle était flanquée de quatorze demi-lunes enduites de ciment hydraulique (elles ne peuvent pas être prises pour des tours). Les fouilles n'ont pas révélé de fossé à l'extérieur, ni de constructions à l'intérieur, à l'exception du fameux monument d'Hadrien qui était constitué par une base carrée aux angles en saillie. Il supportait une colonne sur laquelle avait sans doute été posée une statue de l'empereur. Des plaques y avaient été scellées ; elles portaient le texte de plusieurs discours prononcés par Hadrien au cours de l'été 128, dans plusieurs lieux de garnison et devant diverses unités, dont la III^e légion Auguste. Ces textes constituent une défense et illustration de l'exercice, et ils disent clairement que cette activité se déroulait en partie dans un *campus* ; le monument était à l'origine une tribune (*tribunal*), d'où les instructeurs donnaient leurs ordres.

Les mouvements d'ensemble, notamment les manœuvres, avaient lieu en pleine nature ; la plaine était aussi appelée *campus*, ce qui a donné matière à quelques confusions.

Les routes

Les routes et les camps sont indissociables : on n'imagine pas des camps sans routes, ni des routes sans camps. Il faut toutefois retirer du dossier les *viae militares*, dont les rapports avec les *milites* ne sont rien moins qu'évidents. L'armée est peut-être intervenue pour participer à leur construction, mais celles qui sont connues rendaient des services

d'abord à l'administration civile. Cette expression est un faux ami.

À l'encontre de ce qui est souvent écrit, le recours au dallage était réservé aux rues des villes et des camps, et il était exclu pour les routes. Les travaux destinés à faciliter la circulation des hommes et des véhicules sont bien connus. Les ouvriers creusaient dans le sol un long ruban. Puis ils le comblaient avec un mélange de terre, de sable et de pierres, auquel ils donnaient une forme bombée, et qui était damé : en cas de pluie, une grande partie de l'eau coulait à travers ce remplissage, et le reste allait sur les rigoles des côtés. Le premier char lourd qui empruntait la voie y imprimait la trace de ses roues, et les suivants n'avaient aucun intérêt à les éviter. De la sorte, l'écartement des roues était intentionnellement identique pour tous les véhicules, sinon de l'empire, du moins d'une région. Cette mesure a perduré jusqu'au XIX^e siècle, et elle a même servi de modèle pour l'écartement des rails des chemins de fer.

Les soldats romains ont tracé beaucoup de routes. Un axe majeur, qui longeait la frontière, faisait le tour de l'empire. Il reliait entre elles les défenses ponctuelles, surtout les grands camps, de façon à surveiller les ennemis potentiels et à faciliter la logistique et le déplacement de renforts. Il arrivait que des agglomérations civiles fussent installées entre deux postes militaires ; elles en tiraient donc profit elles aussi.

Les besoins du renseignement ont nécessité l'aménagement de routes vers l'avant, dans le pays des barbares, pour mieux les surveiller. Parfois même un camp était installé chez eux, et sa présence était ressentie comme une humiliation. D'autres axes allaient vers l'arrière. Ils reliaient les forteresses aux capitales administratives, aux villes des civils et, au-delà, à Rome, le centre du pouvoir.

Les routes formaient un chevelu au sein duquel se trouvaient les camps. Ces deux sortes d'éléments constituaient la frontière militaire de l'empire, définie par G. Forni comme « un espace bidimensionnel ».

Les hommes

Les soldats étaient installés dans ces enceintes qui servaient de casernes en temps de paix, de forteresses en cas d'attaque. Au début de l'époque impériale, le commandement formait de grandes concentrations : un même camp pouvait abriter deux ou trois légions

avec leurs auxiliaires. Assez vite, les autorités décidèrent de ne plus regrouper au même endroit des effectifs trop nombreux, pour rendre moins dangereuses les révoltes. Avec la multiplication des petits postes destinés à barrer la route aux barbares, même les plus improbables, les troupes furent de plus en plus dispersées.

Un autre facteur d'évolution vint de la perception des menaces qu'avaient l'empereur et son préfet du prétoire. Sans vraie doctrine, sur la foi de rapports envoyés par les autorités locales, une légion pouvait être déplacée d'un secteur jugé calme vers un autre estimé plus exposé. Les projets de guerres offensives (il y en eut !) pouvaient aussi justifier ces mouvements. Dans tous les cas, un fort empirisme inspira les stratégies. Car les responsables politiques ont conçu des stratégies ; elles seront vues au chapitre suivant.

Quoi qu'on en dise parfois à l'heure actuelle, ces hommes étaient pieux, surtout quand ils risquaient leur vie comme soldats.

Les dieux

Les Romains pratiquaient la guerre « en 3D », en trois dimensions, et toutes leurs frontières présentaient un même aspect : les hommes étaient sur la terre, les dieux dans le ciel, juste au-dessus d'eux, pour les protéger.

La frontière politique était défendue par la frontière militaire, et les deux étaient religieuses. Comme les barbares qui les franchissaient étaient accompagnés par leurs dieux, ils provoquaient un double conflit, sur terre et au ciel. Et donc une nécessité s'imposait aux Romains : que le *bellum* fût *iustum piumque*. En cas d'agression, point de doute : menant une guerre juste, les Romains étaient défendus. Les dieux ayant été mentionnés au chapitre précédent, il est inutile de revenir sur leur cohorte.

Le combat présentait un aspect particulier, et Virgile, dans l'*Énéide*, a décrit le bouclier forgé par Vulcain pour le héros troyen. Le divin artisan y a résumé en bas-reliefs toute l'histoire de Rome (on conviendra que seul un dieu pouvait réaliser cet exploit) ; et elle culmine – cela va de soi – avec la bataille d'Actium : « César Auguste mène le combat, accompagné par les sénateurs et par le peuple, avec

les Pénates et les grands dieux [...]. Des monstres divins de tout genre, ainsi que l'aboyeur Anubis [égyptiens], lancent leurs traits vers Neptune, Vénus et Minerve. En plein combat, Mavors [Mars] se déchaîne, aidé par les tristes Furies qui descendent du ciel et par la Discorde qui s'avance, heureuse de sa robe déchirée ; Bellone, tenant son fouet ensanglanté, les suit. L'Apollon d'Actium, voyant de haut ces événements, tendait son arc. »

LES ÉLÉMENTS FACULTATIFS

Contrairement à ce qu'ont imaginé beaucoup d'auteurs mal informés, les défenses linéaires, qui eussent formé une muraille de Chine si elles avaient été généralisées, ont été rares, variées et tardives. Les responsables se sont adaptés à la diversité des situations. Quand c'était possible, ils ont utilisé la géographie physique (cours d'eau ou déserts, jamais ou rarement montagnes) et, quand la nature ne s'y prêtait pas, ils ont construit (bois ou pierre). Pour rester dans le domaine des erreurs répandues, rappelons qu'il n'y a pas eu de « modèle européen », comme l'a justement dit B. Isaac ; bien plus, ce continent a connu des systèmes divers.

Les défenses linéaires artificielles

Le génie militaire a élevé des remparts peu nombreux et, à chaque fois, en fonction de circonstances locales que nous ne connaissons pas. Les constructions de ce type étaient faites en bois ou en pierre, la pierre étant rarement employée, contrairement à ce que répète la vulgate. Normalement, elles comprenaient quatre éléments, un ou plusieurs fossés (*fossa*, -ae), une berme, un rempart reposant sur un talus (*vallum* sur *agger*) et une route. Elles étaient complétées par des merlons, des tours, un chemin de ronde et des camps.

La Germanie fut, de ce point de vue, une exception. Une défense linéaire extrêmement longue avait été érigée pour protéger la Germanie Supérieure, la Rétie et les Champs Décumates (le territoire qui se trouvait dans l'angle dessiné par les cours supérieurs du Rhin et du

Danube). Avec 382 km de long, elle était si considérable que les Allemands du Moyen Âge n'ont pas cru possible qu'elle ait été construite par des hommes, et ils l'ont appelée « le mur du Diable ». Elle prenait naissance sur le Rhin, au sud de Remagen, elle partait vers l'est et elle passait au nord de Wiesbaden, et au sud de Giessen, enfin à l'est de Francfort. Ensuite, elle se dirigeait vers le sud, puis se divisait en deux branches. La plus ancienne (I^{er} siècle) allait vers Stuttgart, et la plus récente (III^e siècle) vers Lorch. Les archéologues appellent « *limes* de l'Odenwald » la ligne Worth-Wimpfen, à l'ouest.

La conception de ce rempart reposait sur la fortification élémentaire décrite plus haut, avec des perfectionnements. On y retrouve aisément le bourrelet de terre (*agger*), la palissade de bois (*vallum*) et des routes, mais avec deux fossés (*fossae*) de part et d'autre du *vallum*. Il est inutile de dire que le fossé creusé du côté romain intrigue beaucoup les archéologues. Des tours avaient été placées tous les 500 m ou tous les 1 000 m, et des petits camps avaient été répartis de manière passablement irrégulière, tous les 5 à 17 km. Parfois, à partir de Commode, la pierre remplaça le bois.

La Bretagne constitua une autre exception.

Le célèbre mur d'Hadrien a été édifié entre 122 et 124 par des détachements venus des légions de la province, la II^e Auguste, la VI^e Victrix et la XX^e Valeria. Il parcourait les 117 km qui séparent les embouchures de la Solway et de la Tyne. Les amateurs de photographies à sensation privilégient toujours des segments construits en pierre, alors que la terre et le bois y occupent une place non négligeable. Cette défense était elle aussi constituée des quatre éléments habituels : elle comprenait, du nord vers le sud, un fossé, une berme, le mur proprement dit et une route. Des tours avaient été construites tous les 500 m et, tous les 1 600 m, des fortins que les Anglais appellent *milecastles*. Ils étaient de dimensions variées, les tailles les plus fréquentes étant de 15 m sur 18 et de 18 m sur 21. Les bâtisseurs y avaient installé un ou deux bâtiments pour loger les soldats, un four et un escalier en pierre menant au chemin de ronde du mur. Des portes permettaient aux Calédoniens de passer en Bretagne puis de rentrer chez eux, sous la surveillance des soldats. Les concepteurs ne prétendaient pas dresser une barrière étanche ; ils voulaient cependant contrôler les allers et retours.

Quant aux tours, érigées sur un plan carré de 1,80 m de côté, elles

ont posé un problème aux archéologues : étaient-elles ou non occupées en permanence ? Solution : certaines possédaient un emplacement pour le couchage, mais pas toutes. Autre question : comment y accéder ? Le soldat y pénétrait par une porte ouverte vers le sud ; mais, si des traces d'escaliers ont été parfois repérées, ce constat ne s'étend pas à toutes ces structures. L'hypothèse que des échelles aient été utilisées au besoin a donc été formulée.

Les *milecastles* avaient été construits contre le mur, mais trois fortins avaient été installés à l'écart, au nord, en pays barbare, et quelques autres légèrement en retrait, au sud ; ces derniers ont été assez vite abandonnés.

Dans ces bâtiments réalisés par des légionnaires ne vivaient que des auxiliaires.

Peu de temps après la mise en place du mur d'Hadrien, entre 139 et 142, un autre rempart fut élevé plus au nord, également par des légionnaires, cette fois renforcés par quelques auxiliaires. C'est le non moins célèbre mur d'Antonin qui reliait le Firth of Forth à la Clyde. Installé à l'endroit où l'île présente son étranglement le plus court, il ne mesurait que 58 km. Entièrement fait de terre et de bois, il avait la même composition que le mur d'Hadrien : fossé, berme, mur et route ; il était également flanqué de tours et de fortins, eux aussi installés contre le rempart, en sorte que leurs angles n'étaient pas tous arrondis, sauf dans deux cas. Il est possible que quelques détachements légionnaires y aient été installés, mais l'immense majorité des soldats en garnison appartenait aux corps auxiliaires. La route qui longeait au sud la défense linéaire traversait les camps, en passant par les portes est et ouest.

Il est difficile d'établir avec précision la chronologie de l'occupation des murs voulus par Hadrien et Antonin. Il semble en effet que ces deux remparts aient été en activité parfois successivement, avec des allers et retours, et parfois ensemble. Les amateurs de stratégie-fiction ont beaucoup glosé sur la signification de ces mouvements.

Les défenses linéaires naturelles

Construire ce genre de rempart demandait du personnel et de

l'argent. Les généraux romains, qui disposaient de peu de main-d'œuvre, de peu d'esclaves, contrairement à leurs collègues chinois de la Grande Muraille, ne recouraient à ces travaux que le moins souvent possible, quand ils étaient indispensables. Le reste du temps, ils appuyaient leurs systèmes défensifs sur la nature, en l'occurrence des fleuves et des déserts.

- Les fleuves

Trois grands cours d'eau ont particulièrement aidé les Romains, le Rhin, le Danube et l'Euphrate. De ce fait, si l'on ne peut pas parler d'un « modèle européen », on ne peut pas parler non plus d'un « modèle asiatique ». À vrai dire, ces trois fleuves n'ont pas été mis à contribution dans leur totalité. En ce qui concerne le Rhin, seule sa partie inférieure a été utilisée. Pour le Danube, il était protégé par le mur du Diable jusqu'en Rétie. Par la suite, après la conquête de la Dacie, au début du II^e siècle, une partie de son cours perdit toute fonction militaire. Quant à l'Orient, seul le haut Euphrate y a joué un rôle défensif.

Assurément, les grands fleuves n'empêchaient pas les échanges économiques, culturels et religieux entre les deux rives ; et d'ailleurs, des ponts et des bacs facilitaient le passage en l'absence de gués. En revanche, en temps de guerre, ils représentaient un obstacle non négligeable pour des envahisseurs. De toute façon, des tours et des camps, appuyés sur une bonne route, permettaient la surveillance en tout temps et la contre-attaque en cas de raid.

- Les déserts

Le plus important se trouvait ailleurs et, en dernier lieu, c'est B. Isaac qui l'a expliqué, surtout pour la Syrie, dans son livre consacré aux limites de l'empire ; nous pensons qu'il faut aller au-delà de ce qu'il a écrit sur les frontières militaires correspondant à ce désert ; car chaque région était protégée par une stratégie originale. Il est bien connu, en effet, qu'un immense croissant aride s'étend depuis le nord de l'Irak actuel jusqu'à l'Atlantique, en passant par le Sahara.

La province appelée Syrie dans l'Antiquité, qui correspond à peu près à l'État moderne de ce nom, augmenté du Liban, faisait face à l'Iran. Après une étroite plaine littorale au climat méditerranéen, à l'ouest, ce pays est constitué par une barrière montagneuse formée par le couple Liban-Anti-Liban (3 083 m au Souda) et à l'est par un désert, troué par quelques oasis. C'est un Français, le père A. Poidebard, qui a permis de comprendre le système défensif de cette région. Pendant la

guerre de 1914-1918, il avait servi dans l'aviation d'observation. Revenu à l'état de civil et à son sacerdoce, il avait gardé la passion du vol, et elle lui permit de découvrir de nombreuses enceintes romaines, d'époques diverses, dans le désert de Syrie ; il avait ensuite contrôlé au sol ses observations. Dans cette région, les légats impériaux n'ont jamais construit de défenses linéaires, car elles eussent été inutiles. Ils se sont bornés à installer des petits postes autour de chaque point d'eau, ou près d'eux. En cas d'agression, il suffisait d'y jeter une charogne quelconque.

CONCLUSION

La diversité dans les types de constructions s'accompagnait partout d'une diversité dans l'espace et dans le temps, hélas négligée par beaucoup d'auteurs. Aucun de ces ensembles n'a été construit en un jour sur un modèle général.

Chapitre III

LES SYSTÈMES DÉFENSIFS : LES SECTEURS STRATÉGIQUES

(31/27 avant J.-C.-192 après J.-
C.)

Quand les auteurs veulent étudier dans son ensemble la frontière militaire de l'Empire romain, le pseudo-*limes*, ils prennent une carte archéologique générale pour fonder leurs commentaires. Ce faisant, ils commettent une double erreur, car ils ont sous les yeux le résultat de plusieurs siècles de constructions. D'une part, ils ne voient pas que la situation initiale était très différente : le mur d'Hadrien n'a été érigé que... sous Hadrien (117-138) et le tableau avait changé depuis Claude (41-54) ; pendant plus d'un demi-siècle, la Bretagne n'a pas été protégée par une défense de ce type. D'autre part, ils négligent le fait qu'il n'y a jamais eu de politique générale : chaque camp légionnaire a été construit à une date qui lui était propre. L'empirisme régnait largement sur une élaboration qui fut lente et longue.

L'ÉVOLUTION DES STRATÉGIES

Un savant hongrois, J. Szilagyi, avait élaboré un tableau où il classait les légions par régions et par époques. Il permettait ainsi de suivre une évolution de la stratégie globale de l'empire : quand une unité était enlevée à une province pour être envoyée dans une autre, ce

mouvement indiquait que la première n'était pas menacée, au moins apparemment, et que la seconde l'était davantage.

Répartition des légions sous le Principat

N.B. : Chaque province pouvait compter, en outre, sur les armées de ses voisines.

1. Régions peu menacées

	Péninsule Ibérique	Afrique	Asie Mineure
+ 6	3	3	1
+ 20	2		
+ 46	2		
+ 75	2		
début du IIe s.	2		
+ 140	1		
v. 215	1		

2. Europe (sauf péninsule Ibérique)

	Occident	Centre	Est
+ 6	3		
+ 20	3		
+ 46	2		
+ 75	3		
début du IIe s.	3		
+ 140	2		
v. 215	2		

3. Asie

	Jordanie	Arabie
+ 6	3	
+ 20	4	

+ 46	4
+ 75	2
début du II ^e s.	2
+ 140	8
v. 215	2

Le tableau de J. Szilagyi permet de classer en trois groupes les régions de l'empire.

Des secteurs jugés menacés au début de l'empire se sont révélés très calmes par la suite et les effectifs qui y étaient en garnison ont pu être diminués et déplacés ailleurs. L'Afrique dès l'époque d'Auguste, la péninsule Ibérique après la guerre civile de 68-69 et l'Égypte au début du II^e siècle entrèrent dans cette catégorie. Il est à remarquer que le changement s'est fait à des dates différentes dans chacun des trois cas. Quoi qu'il en soit, aux II^e et III^e siècles, un long croissant, qui allait du Nil jusqu'aux Pyrénées, en passant par le Maghreb, était très peu défendu, seulement par trois légions installées à Alexandrie, Lambèse et León.

Le secteur européen, exception faite de l'Hispanie et des Germanies, a été relativement stable, avec des effectifs de plusieurs légions pour certaines provinces. La situation de la péninsule Ibérique a été vue plus haut. Sur le Rhin, les effectifs ont fondu, et ils sont passés de huit à quatre légions, pour une raison psychologique et à cause de la médiocrité du renseignement. Le désastre du Teutoburg, en 9 après J.-C., avait fait souffler un vent de panique sur la capitale : Auguste et son entourage ont imaginé que les Germains unis allaient déferler sur la Gaule, puis sur l'Italie, et enfin atteindre la capitale. Il n'en a rien été : les barbares se sont satisfaits d'avoir renvoyé leurs ennemis derrière le Rhin, et ils sont vite retournés à leurs habituelles querelles intestines. Les dirigeants romains ne s'en sont aperçus que tardivement, et ils ont retiré petit à petit les unités mobilisées contre cette fausse menace.

Trois cas particuliers doivent être signalés. La Dacie, bien qu'elle dessinât un ventre mou offert aux éventuels agresseurs, avait reçu peu de légions, mais elle était protégée par les armées de Pannonie et de Mésie. Sous Marc Aurèle, la Rétie et le Norique ont reçu chacun une légion, soit pour faire face à une nouvelle menace, soit pour préparer une guerre de conquête. Quoi qu'il en soit, les armées du Danube ont vu leurs effectifs augmenter, pendant que les armées du Rhin connaissaient une évolution inverse.

Finalement, c'est la frontière orientale qui a connu le plus fort essor

d'unités sur la longue durée. Les archers iraniens étaient méprisés, mais ils ont mobilisé des effectifs toujours croissants. Une armée de Cappadoce a été créée pour protéger l'Arménie et tout le nord-est de l'empire. Et un autre ennemi, le peuple juif, tout aussi méprisé, a demandé lui aussi une surveillance étroite.

Pour préciser ces remarques générales, il paraît opportun d'examiner chaque secteur de l'empire, et de commencer par les endroits où il n'y avait pas d'armée.

LES RÉGIONS SANS ARMÉE

Sous le Principat, dès l'époque d'Auguste, les légions furent envoyées près des frontières, où elles formèrent des armées, une par province : armée de Mésie, de Germanie... Dans quelques cas, pour défendre un territoire de petites dimensions ou jugé peu important, le pouvoir n'installait que des auxiliaires. De toute façon, et ce fait est très souvent ignoré, quand un point était attaqué par une force barbare, les troupes les plus proches étaient rameutées en priorité. Avant d'examiner la situation aux limites de l'empire, et pour mieux la comprendre, il convient de voir ce qui se passait en arrière, vers ces régions qui étaient *inermes*, mot latin qui ne veut pas dire « sans armes », ni « sans soldats », mais « sans armée ».

Rome

L'expression « garnison de Rome » a été employée par commodité, bien qu'elle soit imprécise : beaucoup de soldats qui se trouvaient dans la capitale étaient susceptibles de la quitter pour suivre l'empereur.

Le premier point à prendre en considération, c'est que Rome était « le centre du pouvoir », comme l'a si bien écrit R. Bianchi Bandinelli. C'était là que se décidait la politique de l'empire, et en particulier sa politique militaire. Là étaient organisés la répartition des troupes et le déclenchement des guerres. Avant de donner des ordres, l'empereur, héritier des magistrats de la République, devait consulter son conseil, tôt appelé Conseil du Prince, qui se réunissait de manière irrégulière jusqu'au temps d'Hadrien. Le préfet du prétoire, commandant de la

garde, y occupait une place prééminente, aussi bien pour le droit que pour l'armée. Des *primipilares*, anciens premiers centurions de légion, étaient consultés au besoin, car, en raison de leur carrière et de leur expérience, à eux tous ils avaient parcouru toutes les provinces et ils pouvaient donner des avis éclairés sur chaque secteur.

La garnison de Rome comptait, nous l'avons dit, environ 10 000 soldats ; 5 à 6 000 d'entre eux, notamment les prétoriens et les gardes du corps, fournissaient une réserve sur les champs de bataille, quand l'empereur s'y rendait. Auguste a eu la prudence de multiplier les gardes : 300 *speculatores* et des gardes du corps germains, remplacés probablement sous Trajan par les *equites singulares Augusti*. Les chiffres d'effectifs ont connu quelques variations. Les neuf cohortes prétoriennes, quingénaires, c'est-à-dire de moins de 500 hommes chacune, ont été créées en 27 ou 26 avant J.-C. En 13 avant J.-C., leur furent ajoutées les trois cohortes urbaines, également quingénaires. Il n'est pas sûr que ces dernières aient été appelées sur les champs de bataille.

Quelques historiens ont ouvert un débat : les sept cohortes de vigiles, qui étaient milliaires, étaient-elles convoquées pour les guerres ? Si elles y ont envoyé quelques hommes, c'était sans doute pour compléter les gardes du corps, au cas où il y aurait eu des raisons de manifester quelque méfiance à l'égard des prétoriens, ou pour qu'ils s'occupent des incendies qui accompagnaient toute armée en marche, pour les éteindre parfois, peut-être même pour les allumer.

Le plus intéressant, parce que c'est le mieux connu, concerne les cohortes prétoriennes. En 23 après J.-C., elles reçurent un camp où furent également admis les *speculatores* et les *urbaniciani*. Leur installation contre la Ville, dans la Ville disent certains auteurs, prouve que Tibère ne craignait plus une réaction hostile. Elle montre également que le Sénat et le peuple de Rome soit s'en moquaient, soit ne possédaient plus les moyens de s'y opposer.

La suite est une affaire d'effectifs (et d'argent pour les financer). Le nombre de cohortes prétoriennes fut porté à douze en 47, à seize en 69 (et en même temps, elles devinrent milliaires ; mais le fait se produisit dans un contexte de guerre civile). Le sage Vespasien les ramena au nombre de neuf et au statut de quingénaires. Domitien en ajouta une dixième. On se rappelle que Rome abritait aussi des marins et une gendarmerie militaire, les *statores Augusti*. Il faut ajouter les messagers

des armées de province, appelés frumentaires, et les soldats et officiers de passage entre deux garnisons.

L'Italie

Dès l'époque d'Auguste, l'Italie a connu une forte concentration de militaires. Cent cinquante ans plus tôt, le fait aurait scandalisé : il était interdit de pénétrer en armes dans ce pays, prohibé de franchir le Rubicon ; mais les guerres civiles avaient fait voler en éclats ce tabou.

Peut-être soucieux de respecter les formes, au moins en apparence, Auguste avait d'abord installé en province, à Fréjus, ses navires restés intacts après la guerre contre Antoine et Cléopâtre, et ceux qui avaient été pris aux vaincus. Mais très vite, cette solution fut abandonnée. La révolte de la Pannonie, en 6-9 après J.-C., avait mobilisé d'importants moyens et, pour assurer la logistique des armées engagées dans ce conflit, un port fut installé au fond de l'Adriatique, à Ravenne. Quand il voulut installer une flotte pour surveiller la Méditerranée orientale, Auguste préféra conserver ces constructions, d'ailleurs situées au nord du Rubicon. Pour surveiller la mer Tyrrhénienne, il envoya une autre flotte près de Naples, à Misène, où elle eut sa base. Cet effectif d'environ 40 000 hommes n'est pas négligeable, même si ces soldats étaient peu estimés, encore moins que les auxiliaires. Le dédain général n'a pas empêché Domitien de les flatter : les deux flottes impériales reçurent le titre de « prétoriennes » sous son règne. Contrairement à ce qui a été parfois écrit, cette épithète ne représentait qu'un honneur, rien de plus.

La sécurité des deux grands ports de l'annonne, Pouzzoles et Ostie, fut confiée par Claude à deux cohortes de vigiles. Des textes et des inscriptions montrent la présence de postes divers en Italie, sans doute destinés, pour l'essentiel, à prévenir et combattre le brigandage ; nous ne connaissons pas d'étude satisfaisante qui ait été consacrée à ces soldats. Enfin, un complexe de routes et de postes fut mis en place par Marc Aurèle au nord-est pour protéger la péninsule contre les Germains, Quades et Marcomans ; il est connu sous le nom de *praetentura*, prétenture de l'Italie et des Alpes.

Les provinces inermes

En plus donc de Rome et de l'Italie, une partie des provinces était restée *inermis*, sans armée, mais pas sans militaires.

- L'Occident

Deux grandes villes de l'Occident, Carthage et Lyon, ont reçu des soldats et, de ce point de vue, elles étaient liées, comme on le verra, dès l'époque des Flaviens (au plus tard en 79). Le proconsul d'Afrique disposa de la XIII^e cohorte Urbaine, et le légat de la Gaule Lyonnaise de la I^{re} cohorte Urbaine, jusqu'au règne de Trajan. Sous Hadrien, ces deux unités échangèrent leurs lieux de résidence. En outre, nous savons qu'une cohorte de la III^e légion Auguste était venue à Carthage, puisqu'Hadrien en parle dans son discours de 128, et qu'un détachement de la VII^e Gemina s'y trouvait vers le milieu du II^e siècle.

Le cas de Lyon est bien connu grâce à un gros livre qui vient de lui être consacré par F. Bérard. Il permet de connaître plusieurs cohortes pour l'époque des Julio-Claudiens, une anonyme en 21 après J.-C., puis une XIV^e, puis une XVII^e et, en 69, une XVIII^e. Comme une inscription précise que la XVII^e avait son camp près de l'atelier monétaire (*ad monetam*), nous pensons qu'à ce moment il y avait au moins deux unités dans la ville. Par la suite, on y trouva la cohors I Flavia Urbana sous les Flaviens et sous Trajan, puis la XIII^e Urbana qui se rangea au côté de Clodius Albinus à la bataille de Lyon, en 197 ; elle disparut dans ce désastre.

À l'exception de Lyon, la Gaule ne possédait pas de troupes. En cas de besoin, les autorités faisaient appel à l'armée de Germanie. Toutefois, sous les Flaviens, la VIII^e légion Auguste résida dans un camp à Mirebeau, en Côte-d'Or. C'était une punition : en 69, les Lingons s'étaient révoltés contre Rome à l'appel de Sabinus ; ils furent contraints de supporter et d'entretenir ces 4 000 à 5 000 hommes.

Outre Carthage et Lyon, peu de provinces *inermes* ont eu une garnison connue. En Bétique, on trouve des cohortes anonymes et un détachement de la flotte. La Sardaigne, de ce point de vue, est privilégiée. Elle logea en permanence un détachement de la flotte de Misène, basé à Cagliari, ce qui est logique s'agissant d'une île. Pour le reste, elle abrita quatre unités auxiliaires sous Tibère et Claude, puis deux après le milieu du I^{er} siècle, trois sous les Flaviens et une seule au II^e siècle.

- L'Orient

La situation des provinces *inermes* de l'Orient romain n'est que partiellement connue, comme celle qui prévalait en Occident. Flavius Josèphe en a donné une liste, valable pour la fin de l'époque julio-claudienne : Macédoine, Achaïe, Asie, Bithynie, Cappadoce, Lycie-Pamphylie et Cilicie. L'Asie, la province la plus riche de l'empire, abritait trois cohortes auxiliaires ; l'une d'entre elles avait été installée à Eumeneia. Près de la Mésie Inférieure, la Thrace avait 2 000 soldats au temps de Néron. L'épigraphie des provinces orientales fait connaître plusieurs unités, en Grèce (Achaïe et Macédoine) et surtout en Asie Mineure (Pont-Bithynie ; Galatie, à Ancyre ; Lycaonie, à Iconium).

Le cas de la Cyrénaïque est plus intéressant. Les traces d'au moins trois unités auxiliaires y ont été relevées grâce à des inscriptions. Et l'archéologue britannique R.G. Goodchild a expliqué que la sécurité de la province reposait sur trois éléments, des petits camps (hélas mal datés), des fermes fortifiées et surtout des remparts urbains.

LES PROVINCES DE L'EUROPE

C'est par commodité que sont regroupées ici les régions de l'Europe, car la péninsule Ibérique, la Bretagne, la Rhénanie et les pays danubiens présentaient une grande diversité.

La péninsule Ibérique

Il vaut mieux éviter de désigner cette région comme « l'Espagne », car le Portugal est alors oublié. Elle n'était pas la moins originale. En effet, elle ne possédait pas la plus petite frontière commune avec un quelconque pays barbare, et donc elle n'avait pas de frontière militaire. Tout au plus pouvait-on craindre quelque raid de pillards rifains, ou l'arrivée d'un ennemi inconnu venu d'au-delà de l'Océan. Aussi légers qu'ils puissent paraître, ces motifs ont sûrement plus joué que la surveillance des mines du nord-ouest, comme on l'a dit : le pouvoir n'aurait pas consacré à cette mission une ou plusieurs légions.

Pour en revenir à l'organisation défensive de cet espace, elle

s'explique par la géographie et par l'histoire. La conquête, longue et difficile, fut entreprise en 212 depuis l'est et le sud, se poursuivit en direction du nord-ouest, et elle ne fut achevée qu'en 19 avant J.-C. Il est bien connu que sa défense fut d'abord assurée par trois légions, et qu'elle compta au nombre de ces secteurs dont les effectifs diminuèrent assez vite : on y trouvait donc trois légions en 14 de notre ère, à la mort d'Auguste, la IV^e Macédonique, la VI^e Victrix et la X^e Gemina. La IV^e Macédonique partit sous Caligula, et la X^e Gemina en 63.

En 68, au moment où éclata la guerre civile, Galba, qui y occupait les fonctions de gouverneur et qui était candidat à l'empire, leva une VII^e légion, appelée Hispana et dite aussi Galbiana. Elle partit pour l'Italie, puis elle fut envoyée en Germanie. En 79, elle revint dans la péninsule Ibérique et, sous le nom de VII^e Gemina, elle fut installée à León, où elle resta assez longtemps pour donner son nom à la ville (León vient de *legio*, *-onis*). Cet emplacement permettait d'assurer plus facilement la logistique, de contrôler les Celtibères, derniers révoltés (et de leur faire payer l'entretien des troupes) et, très accessoirement, de surveiller les mines d'or.

Un légat impérial propréteur gouvernait la province de Tarraconaise et commandait la légion qui y tenait garnison. Il résidait non pas à León mais à Tarragone, où il faisait venir quelques soldats qui lui servaient de garde d'honneur ; au besoin, ils assuraient le maintien de l'ordre.

Cette région pose un autre problème délicat. Des inscriptions, qui vont de la fin de l'époque julio-claudienne jusqu'au milieu du II^e siècle, mentionnent un préfet de l'*ora maritima*, dont l'autorité s'étendait sur le littoral méditerranéen. Il est probable que cette institution relevait du domaine militaire, mais il est difficile de dire avec précision à quoi elle servait. Plusieurs hypothèses ont été formulées, dont la surveillance du littoral, ce qui ne veut pas dire grand-chose (surveillance contre quel danger ?). Quelques auteurs plus précis ont parlé de la protection des routes ou des mines contre le brigandage, et aussi de la prévention d'une éventuelle renaissance de la piraterie.

La Bretagne

La province romaine de Bretagne correspondait à la Grande-Bretagne, notre Bretagne étant appelée Armorique. Elle représente un

cas d'un intérêt exceptionnel, car son histoire est en général déformée : les auteurs décrivent la situation militaire finale, alors que ce pays a connu au moins quatre organisations stratégiques successives.

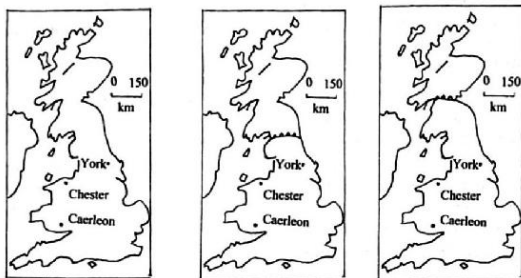
Le sud de l'île était exposé à des ennemis réels, les Calédoniens (Écosse), à des ennemis potentiels venus du nord-est (Germains) et de l'ouest (Irlandais), et à un éventuel peuple inconnu vivant au-delà de l'Océan. Sa nature insulaire imposa la création et le maintien d'une liaison maritime avec le continent ; l'axe le plus fréquenté reliait Boulogne et Douvres, et il était parcouru et surveillé par la *classis Britannica*.

La conquête de la Bretagne, événement sur lequel nous reviendrons, fut causée par l'appel de roitelets dépossédés de leur pouvoir par leurs sujets. En 43, Aulus Plautius débarqua avec quatre légions et il s'empara du bassin de Londres (43-47). Ostorius Scapula prit le pays de Galles (47-52). En 60-61, la révolte des Icéniens, orchestrée par l'admirable reine Boudicca, fut réprimée par Suetonius Paullinus. Agricola (78-84) s'empara de la totalité de l'île. Mais, dès 85, une partie de l'armée de Bretagne fut envoyée en Mésie, combattre une agression de barbares, et l'Écosse fut définitivement abandonnée.

Pour le Principat, on ne compte pas moins de quatre systèmes défensifs successifs.

Afin de conquérir la Bretagne, les quatre légions mobilisées (et leurs auxiliaires) durent se partager trois camps. Les deux premiers ont été localisés à Gloucester et Lincoln ; le troisième se trouvait peut-être à Wroxeter. Environ 40 000 soldats avaient été engagés dans ce conflit, et ils appartenaient à toutes les armes, l'infanterie, la cavalerie et la marine.

Une fois la conquête achevée, il convenait de la protéger. Il apparaît que les Calédoniens représentaient une menace considérable, puisqu'un dixième de l'armée romaine fut mobilisé pour leur barrer le chemin. Et pourtant, la frontière qui séparait Romains et barbares dépassait à peine les 100 km. Pour protéger le bassin de Londres et les mines du pays de Galles, et pour faciliter les approvisionnements, le pouvoir installa en Bretagne trois légions dans trois camps. Deux de ces unités furent envoyées dans le pays de Galles, la II^e Auguste à Isca (Caerleon), dans le sud, et la XX^e Valeria dans le nord, à Deva (Chester). Quant à la troisième, la VI^e Victrix, elle reçut un cantonnement dans le nord-est de l'Angleterre, à Eburacum (York). Les petits camps se multiplièrent.



Document no44. Les organisations défensives en Bretagne.

Gauche. La situation à la fin du 1^{er} siècle et au début du 2^e siècle. La défense de la Bretagne est assurée par des camps, et surtout par trois grands camps légionnaires, installés à Caerleon (*Isca*), Chester (*Deva*) et York (*Eburacum*).

Centre. La situation à partir du règne d'Hadrien. Les légions ne bougent pas ; leurs camps sont situés loin de la défense linéaire.

Droite. La situation à partir du règne d'Antonin. Les légions ne bougent toujours pas ; le mur d'Hadrien et le mur d'Antonin sont parfois abandonnés, parfois réoccupés, sans que l'on sache bien à quoi correspondent ces mouvements.

Un troisième système fut mis en place de 122 à 124. Certes, les trois légions conservèrent leurs camps. Mais une défense linéaire leur fut ajoutée ; c'est le célèbre mur d'Hadrien, qui a été décrit plus haut. Ce monument constituait un quatrième élément de défense, bien distinct des trois autres, car il a été placé à quelque 130 km au nord d'Eburacum ; dans d'autres parties de l'empire, les camps étaient bâtis contre la défense linéaire ; nous en verrons plusieurs exemples dans les pages suivantes. Le mur barrait l'accès à l'Angleterre, ou, mieux, il permettait de le contrôler. En effet, il n'a jamais été envisagé d'isoler le monde romain, de le couper de ses voisins, aussi encombrants fussent-ils.

Et ce n'est pas tout. Un quatrième système défensif a été mis en place entre 139 et 142, avec la construction du mur d'Antonin, à environ 150 km au nord du mur d'Hadrien, soit à près de 300 km d'Eburacum. L'entreprise avait été confiée au légat Lollius Urbicus. La raison de ce déplacement fait problème. Les historiens, dans le passé, sont allés au plus simple : ils ont imaginé que les Romains avaient abandonné le premier rempart vingt ans après l'avoir construit, pour des raisons qui leur échappaient (et qui nous échappent encore, sauf à envisager le désir de contrôler quelques peuples vivant entre les murs). Par la suite, des découvertes épigraphiques et un nouvel examen des

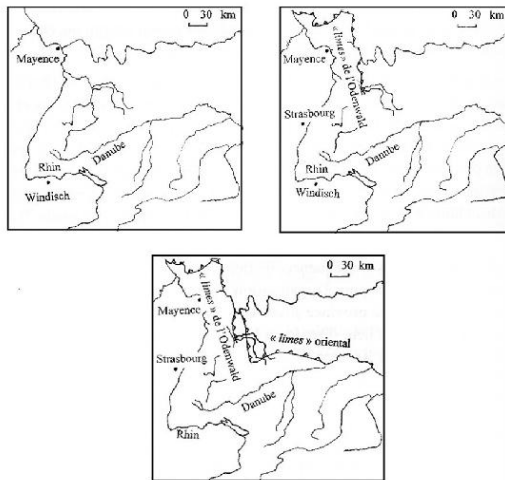
textes les ont conduits à imaginer des va-et-vient incessants. Nous voudrions avancer une autre explication, fondée sur un parallèle, la situation que nous avons découverte en Maurétanie Césarienne, et que nous verrons plus loin : il est possible que les deux murs aient été occupés simultanément, avec des effectifs réduits sur l'un ou l'autre.

Les Germanies

La région connue sous le nom de Germanies est née d'un échec militaire romain. En 16 avant J.-C., un raid de pillage mené par des Usipètes et des Tenctères avait tourné au désastre. Espérant régler définitivement le problème posé par ces agresseurs en particulier et par les Germains en général, Auguste décida de transformer en province tout le territoire qui s'étend depuis le Rhin jusqu'à l'Elbe, ce peuple y habitant majoritairement.

Un prince impérial, Drusus, fut chargé de cette mission. Dès 16 avant J.-C., il mit en place un système totalement offensif. Il installa deux grands camps à Bonn et Neuss et cinquante fortins ou *castella*. Dans le même temps, il fit creuser un canal ou aménager un cours d'eau (Vliet ?) pour faciliter le déplacement des navires depuis ces bases vers la mer du Nord. Par la suite, il remplaça les deux grands camps par trois autres enceintes analogues, à Nimègue, Mayence et Xanten. Il cherchait à atteindre l'Elbe par des opérations combinées : une partie des troupes serait transportée par mer et l'autre irait par voie de terre ; ces dernières emprunteraient les vallées de la Lahn, du Weser et de la Lippe.

Des archéologues ont découvert, à une date relativement récente, une ville romaine construite à Waldgirmes, sur la Lahn, à 90 km à l'est du Rhin. Cette entreprise montre que les généraux romains ne comptaient pas seulement sur la brutalité d'une invasion ; ils espéraient aussi gagner les cœurs en montrant aux barbares les charmes de leur civilisation.



Document n° 45. Les organisations défensives en Germanie Supérieure-Rétie.

En haut, à gauche. La situation des environs de 14 après J.-C. au milieu du 1^{er} siècle. La défense de la région est assurée par des camps, et surtout par deux grands camps légionnaires, installés à Windisch et Mayence.

En haut, à droite. La situation du milieu du 1^{er} siècle aux environs de 101. La défense de la région est assurée par des camps, et surtout par trois grands camps légionnaires, installés à Windisch, Strasbourg et Mayence. Une défense linéaire continue, appelée improprement « limes de l'Odenwald », relie le Rhin à Wimpfen.

En bas. La situation après l'année 101. Le camp légionnaire de Windisch est abandonné ; restent les forteresses de Mayence et Strasbourg. Une nouvelle défense linéaire, plus orientale, relie le Main au Danube, allant depuis Miltenberg jusqu'aux environs de Eining en passant par Lorch.

Le détail des opérations sera abordé plus loin. Résumons. Drusus conduisit plusieurs campagnes, atteignit l'Elbe et mourut d'un stupide accident de cheval. Tibère lui succéda, puis le tristement célèbre Publius Quinctilius Varus fut chargé du commandement. Tombé dans le piège d'Arminius, il périt avec 20 000 soldats et les civils qui les accompagnaient au cours du désastre du Teutoburg, site identifié avec Kalkriese. Cette grave défaite suscita un incroyable mouvement de panique.

Auguste décida d'abandonner son projet de créer une province de Germanie sur la rive droite du Rhin. Il organisa dans l'urgence un système totalement défensif celui-ci, qui ne servit à rien car les Germains, passé la joie de la victoire sur les Romains, retournèrent à leur occupation favorite, se battre les uns contre les autres. Entre six et huit légions furent mobilisées et le Rhin joua, dans l'esprit des Romains,

un rôle majeur comme obstacle militaire, la rive droite étant presque totalement délaissée ; le site de Waldgirmes, abandonné, retourna à la nature.

Cinq grands camps furent répartis entre deux armées. En effet, le pouvoir distingua l'armée supérieure (du cours supérieur du Rhin) et l'armée inférieure (sur le reste du fleuve). La première occupa deux enceintes, Vindonissa (Windsch) pour la XIII^e légion Gemina, et Mogontiacum (Mayence) pour la II^e Auguste et, peut-être, la XIII^e Gemina ; la XIV^e Gemina vint ensuite pour renforcer ce dispositif. La seconde armée fut répartie entre trois camps. La XX^e Valeria fut envoyée près de la colonia Agrippinensium (Cologne, nom qui vient de *colonia*) puis à Novaesium (Neuss). La XXI^e Rapax et la V^e Alaudae gagnèrent Vetera (pour Castra Vetera, « le Vieux Camp », aujourd'hui Xanten). Toutes les légions n'ont pas été identifiées ni localisées, du moins pas encore. Et il faut leur ajouter les auxiliaires et la flotte, la *classis Germanica*, qui parcourait le Rhin en scrutant la rive droite avec une grande attention. Mais les effectifs déclinèrent régulièrement.

Dans la Germanie Supérieure, comme nous l'avons dit, les Romains entreprirent la construction d'une gigantesque barrière, « le mur du Diable », qui diffère profondément du mur d'Hadrien ; sa conception et sa spécificité ont été décrites plus haut. Elle visait à compléter l'efficacité des camps légionnaires, à l'écart desquels elle avait été installée : on compte 40 km depuis Mayence et 100 km depuis Strasbourg.

Au II^e siècle, le système défensif fut stabilisé, et il reposait sur quatre légions. En Germanie Inférieure, la I^{re} Minervienne était installée à Bonn et la XXX^e Ulpia à Xanten. Ici, le cours du Rhin formait une défense linéaire naturelle et les camps avaient été positionnés contre son cours. Dans la province supérieure, la VIII^e Auguste avait été cantonnée à Strasbourg et la XXI^e Primigenia à Mayence. Un deuxième rempart de bois, construit plus à l'est, allait de Miltenberg à Lorch, sur 550 km. Dans ces deux derniers cas, les camps étaient éloignés de la défense linéaire.

À l'est des Germanies se trouvaient les « provinces danubiennes ». S'il est possible de trouver entre elles des points communs, dans la population, l'économie, etc., elles différaient profondément les unes des autres du point de vue militaire.

La Rétie

Nous écrivons Rétie, et pas « Rhétie » comme ont fait les copistes du Moyen Âge, parce que l'épigraphie qui restitue la vraie orthographe ancienne omet ce « h ». Cette petite province montagneuse correspond à l'est de la Suisse, à l'ouest de l'Autriche et au Liechtenstein, augmentés d'un morceau d'Allemagne. Elle a été conquise en 16 et 15 avant J.-C. Ce territoire a été défendu par des auxiliaires pendant longtemps et, en 179 au plus tard, il a reçu une légion, la III^e Italique, qui fut installée aux castra Regina (Regensburg ou Ratisbonne). La défense en était assurée par le Danube et par le « mur du Diable ».

Le Norique

Le Norique est plus différent de la Rétie que ne le disent les manuels. Ce petit royaume celtique s'étendait sur une partie de l'Autriche actuelle, entre l'Inn et le Wienerwald. Il fut conquis en 15 avant J.-C., et il n'opposa guère de résistance. La défense de ce secteur s'appuyait sur le cours du Danube. Comme ce fut le cas pour la Rétie, elle était assurée par des auxiliaires. Mais le Norique fut attaqué par des barbares, Naristes, Quades et Marcomans, dès 166-167. Une structure défensive fut mise en place pour empêcher qu'ils n'atteignent l'Italie. Cette *praetentura Alpium* ne comprenait pas de défense linéaire, mais elle était faite de routes et de forts, dont les plus connus se trouvaient à Ovilava et Cetium. Elle n'empêcha pas un nouvel assaut des mêmes ennemis en 170-171. Comme la Rétie, le Norique reçut une légion, la II^e Italique, installée d'abord à Celeia, puis à Albing (en 174 sans doute) et enfin à Lorch.

La Pannonie

Avec la Pannonie, l'historien aborde une nouvelle grande province, qui correspond à peu près à la Hongrie actuelle, plus précisément à la plaine de l'Alföld, un vaste espace plat traversé par des hauteurs. Elle était limitée au nord et à l'est par le cours du Danube.

Pour les débuts, la Dalmatie et le sud de la Pannonie sont associés. La conquête fut effectuée par Tibère entre 14 et 9 avant J.-C., et elle fut

suivie par une révolte entre 6 et 9 de notre ère. Ensuite, l'expansion vers le nord se fit sans crise majeure. Domitien divisa en deux cette province qui fut secouée plus ou moins directement par les assauts des Quades et des Marcomans au temps de Marc Aurèle.

Le système défensif romain n'est pas sans rappeler celui qui a été mis en place en Germanie Inférieure. Un grand fleuve, ici le Danube, constituait une défense linéaire naturelle ; une flotte, la *classis Pannonica*, le parcourait pour transporter la logistique et les hommes, pour fournir un « appui-feu » à l'infanterie et pour surveiller les barbares, Quades et Marcomans au nord, Daces à l'est. Une route longeait le fleuve ; elle se prolongeait jusqu'à la Rétie d'un côté, et de l'autre jusqu'à la mer Noire.

Sous les Julio-Claudiens, la Pannonie était défendue par trois légions et leurs auxiliaires : la VIII^e Auguste était à Poetovio, la IX^e Hispana et la XV^e Apollinaris dans des camps qui ne sont pas bien identifiés. Sous les Flaviens, l'effectif fut porté à quatre unités. Trois se trouvaient sur la branche nord du Danube, face aux Germains : la XIII^e Gemina était installée à Vindobona (Vienne), la XV^e Apollinaris à Carnuntum (Petronell) et la I^{re} Adiutrix à Brigetio (Szöny, en face de Komaron). La quatrième, sur la branche nord-sud du fleuve, mais plus près du nord que du sud, avait son camp à Aquincum (Budapest) ; on voit que, si elle était tournée vers les Daces, elle pouvait aussi facilement faire mouvement vers les Germains. Sous les Antonins, on trouvait la X^e Gemina à Vindobona, la XIV^e Gemina à Carnuntum, la I^{re} Adiutrix à Brigetio et la II^e Adiutrix à Aquincum : des unités avaient changé de lieu de garnison, mais la stratégie restait la même.

La Dacie

La Dacie constitue un phénomène du point de vue de la stratégie et, d'ailleurs, sa période romaine fut brève, toutefois assez intense pour avoir laissé des traces durables. Présentant la forme d'une cloche posée sur la rive gauche du Danube, elle se trouvait au-delà de cette défense linéaire potentielle. À l'ouest, vers la Pannonie, un espace avait été laissé ouvert aux Germains et aux Daces libres ; à l'est, cette région était exposée aux raids des Sarmates.

La Dacie n'aurait peut-être pas été conquise si elle n'avait pas la

première attaqué le monde romain. De 85 à 97, les rois Diurpaneus puis Décébale, associés à d'autres peuples, des Suèves et des Sarmates, entreprirent de piller la province de Mésie. Cette agression ne pouvait pas rester sans réponse ; en attendant, les Romains construisirent un monument à Adamclissi.

Un livre récent de S. Stefan a montré que les Daces avaient élaboré une civilisation et organisé une armée moderne pour ce temps. Ils avaient appris la poliorcétique des Grecs et leur capitale, Sarmizegetusa, était bien défendue, d'abord par un rempart très solide. Ensuite, des forteresses gardaient la voie d'accès, d'autres encore formaient deux cercles autour de cette ville. Pour la bataille en rase campagne, les Daces pouvaient porter un armement défensif complet (casque, bouclier ovale et cuirasse à écailles) et ils utilisaient pour l'offensive une épée courbe, appelée par les Romains *falx*, « la faux », et aussi une lance et un arc. Mais tous n'étaient pas aussi bien équipés. Ils connaissaient l'artillerie et la transmission des ordres se faisait par des signaux sonores (trompette de type celtique, dite *carnyx*) et par des signaux optiques, des étendards (dragons et *vexilla*). Le dragon était une manche à air et le *vexillum* une étoffe fixée à un bois horizontal, comme nos bannières de procession.

Il revint à Trajan de laver l'honneur bafoué de Domitien. En deux guerres (101-102 et 105-106), il détruisit l'État de Décébale. Il en ramena beaucoup de richesses.

En 118-119, la Dacie était divisée en trois provinces (Inférieure au sud, Supérieure au centre et Porolissensis au nord). Déjà, des deux légions initiales, la XIII^e Gemina d'Apulum (Alba Iulia) et la IV^e Flavienne de Berzobis, il n'en restait plus qu'une, la deuxième citée étant partie. En outre, les archéologues ont identifié une défense linéaire de 235 km en Olténie, dans le sud-ouest de la Roumanie actuelle, mais elle pose deux problèmes : elle n'est pas datée avec certitude (début du III^e siècle ?) et surtout elle ne s'interpose pas entre Romains et barbares.

Finalement, la principale difficulté consiste à comprendre pourquoi était aussi peu défendue une province aussi exposée. L'explication se trouve peut-être dans un examen de la carte : la Dacie était protégée par les armées de Pannonie à l'ouest et de Mésie à l'est.

La Mésie

La Mésie occupait un vaste arc de cercle sur la rive droite du Danube, depuis la Serbie actuelle jusqu'à la mer Noire. Les effectifs chargés de la protéger ont été sans cesse accrus sous le Principat, parce que les menaces n'étaient pas négligeables : les Quades et les Marcomans vivaient au nord-ouest ; au nord-est s'étendaient les plaines de l'Ukraine actuelle, domaine des Sarmates, cousins des Iraniens et répartis entre différents peuples, les Iazyges, les Roxolans... Ces derniers utilisaient surtout une cavalerie lourde, appelée cataphractaire : l'homme et le cheval étaient entièrement cuirassés, et le cavalier se battait avec une longue lance qui permettait d'embrocher plusieurs fantassins d'un seul coup.

Comme on le devine sans peine, le Danube servait de défense linéaire ; de plus, dans la Dobroudja, on a trouvé trois ouvrages linéaires, un en pierre et deux en terre (l'un est appelé « grand » et l'autre « petit »). Leur présence pose des questions : de quand datent-ils ? À quoi servaient-ils, ainsi placés en arrière du fleuve ? Quoi qu'il en soit, le Danube et la mer Noire rendaient nécessaire la création d'une flotte, la *classis Moesiaca*, qui est attestée dès l'époque julio-claudienne. Un axe routier longeait le cours d'eau.

Les troupes installées en Mésie furent de plus en plus nombreuses au fil du temps. Auguste n'y avait envoyé que trois légions avec leurs auxiliaires, cantonnées à l'écart du fleuve, la V^e Macédonique, la IV^e Scythique et la VII^e future Claudienne. Claude leur ajouta la VIII^e Auguste et Trajan leur adjoignit une cinquième unité de ce type. Elles ne bougèrent que peu, au demeurant : la Mésie resta un exemple de stabilité à cet égard, comme si le pouvoir avait craint de déranger un équilibre atteint et peut-être fragile. Domitien la divisa en deux. Au II^e siècle, la Mésie Supérieure abrita la VII^e Claudienne à Viminacium (Kostolac) et la IV^e Flavienne à Singidunum (Belgrade), seul camp où plusieurs unités se succédèrent (s'y trouvaient auparavant la V^e Alouette puis la I^{re} Adiutrix). En Mésie Inférieure, la I^{re} Italique campait à Novae (Swislow), la V^e Macédonique à Troesmis (Iglita) et la XI^e Claudienne à Durostorum (Silistra).

L'armée de Mésie devait aussi se protéger contre un ennemi potentiel venu à travers la mer Noire, et elle avait également l'obligation de contrôler cet espace.

LA MER NOIRE

Les anciens, Grecs et Romains, donnaient à la mer Noire le nom de Pont Euxin, ce qui veut dire « la mer Accueillante ». C'était une antiphrase car, comme le savent les navigateurs, elle est sujette à de violentes sautes d'humeur.

L'armée romaine devait surveiller les Sarmates, au nord, et, à l'est, les redoutables peuples du Caucase, en particulier les Alains et les Ibères. En outre, elle devait combler le vide qui séparait les postes militaires installés à l'embouchure du Danube de ceux qui se trouvaient en Cappadoce. Et, comme on sait, les stratèges ont horreur du vide.

Pour remplir ces missions, les empereurs avaient créé une flotte, la *classis Pontica*, qui disposait d'une série de ports autour de cette mer fermée. Des forces terrestres, formées de petites unités, étaient dispersées en complément des bases navales. L'étude du dispositif est difficilement accessible, parce que les archéologues ukrainiens n'écrivent pas souvent dans des langues connues en Occident, alors qu'ils trouvent des inscriptions et des tuiles estampillées. Un texte est au contraire facilement accessible, le *Périple* d'Arrien, un rapport d'inspection récrit pour les lecteurs amateurs d'exotisme. Cet officier, qui avait été envoyé en mission d'inspection, en a profité pour faire de la littérature : il était aussi un intellectuel.

LES PROVINCES DE L'ORIENT

B. Isaac avait secoué le conformisme des historiens en leur montrant ce qui aurait dû être une évidence : l'organisation stratégique de la Syrie n'avait rien de commun, ou bien peu, avec celle qui avait été mise en place en Europe. Il nous invite à aller plus loin : chaque province de l'Orient romain a eu sa spécificité ; et, comme tout ne s'est pas fait en un seul jour, il faut aussi établir des distinctions chronologiques, qui s'ajoutent à celles qui sont imposées par la géographie. À cet égard, la Syrie illustre parfaitement la thèse que nous défendons dans ces trois chapitres.

Le principal danger venait de l'Iran, le seul empire susceptible d'être

comparé au monde romain par son étendue, sa richesse et sa démographie. Les deux puissances étaient séparées au nord par une montagne, au centre et au sud par le désert. L'armée de ce pays a déjà été présentée, et nous reviendrons sur elle dans les pages consacrées à la crise du III^e siècle.

La Cappadoce

La Cappadoce est une région montagneuse qui fait face à une région encore plus montagneuse, l'Arménie. Elle tire son importance stratégique de cette proximité qui la mettait en contact indirect avec l'Iran ; et pourtant, elle n'a reçu de légions que sous Vespasien.

L'élément principal de son système défensif était constitué, à notre avis, par la longue route qui reliait Trébizonde, sur la mer Noire, à Zeugma, en Syrie ; elle passait par Satala, Mélitène et Samosate. Sur une bonne partie de sa longueur, elle accompagnait le haut Euphrate, qui jouait alors le rôle d'une défense linéaire. Ce système militaire ressemble assez à celui qui a été observé en Germanie Inférieure, en Pannonie et en Mésie.

Cette province à deux légions a reçu la XVI^e Flavienne à Satala en 71 ou 72 ; la XV^e Apollinaris est venue la remplacer vers 114-117. La deuxième unité de ce type, la XII^e Fulminata, est arrivée à Mélitène en 70. Bien entendu, ces légions étaient accompagnées par des auxiliaires, et le port de Trébizonde abritait des éléments de la flotte pontique. En cas de difficulté, l'armée de Syrie pouvait renforcer celle qui était en Cappadoce.

La Syrie

La population de ce pays, décrit plus haut, était de tradition sémitique, composée notamment de Phéniciens et d'Arabes ; elle avait accepté le pouvoir grec des Séleucides et la domination romaine après la conquête de Pompée. Deux éléments ont un intérêt particulier pour l'histoire militaire. D'une part, des découvertes épigraphiques très intéressantes ont montré que le mont Liban avait été planté d'arbres soigneusement sélectionnés pour fournir des matériaux aux arsenaux de la marine de guerre. D'autre part, la partie orientale est constituée

par un désert ; de ce fait, elle demandait une organisation défensive spéciale face à l'Iran, appelé à l'époque pays des Parthes. Nous avons vu que le contrôle des points d'eau était essentiel. Mais le réseau routier présentait lui aussi un aspect original ; il était fait de routes et de pistes dessinant un chevelu complexe.

La Syrie était une province à trois légions, dont la répartition a changé en fonction des circonstances. Sous Auguste, leur disposition se faisait d'ouest en est, face au désert et à l'Iran : VI^e Ferrata à Laodicée, X^e Fretensis à Cyrrhus et III^e Gallica, la plus exposée, à Sura. Au II^e siècle, le dispositif était au contraire orienté nord-sud, pour renforcer au besoin les effectifs de la Cappadoce et de la Judée : XVI^e Flavienne à Samosate de Commagène, IV^e Scythique à Cyrrhus et III^e Gallica à Émèse. Cette armée possédait aussi une flotte, la *classis Syriaca*, et un port indispensable à Séleucie de Piérie. Peu fréquenté en temps de paix, il voyait son activité décupler en temps de guerre : il accueillait alors des renforts et des produits pour la logistique.

Deux sites méritent une remarque. Le poste de Doura-Europos, sur l'Euphrate, a été occupé par une petite garnison ; des fouilles nombreuses et de qualité lui ont donné, pour l'archéologie et la connaissance des camps, une notoriété qu'il ne méritait pas pour son importance défensive, tout à fait mineure, en raison de ses dimensions restreintes. Palmyre, à l'opposé, était une grande cité caravanière située en plein désert, dont la célébrité s'est malheureusement accrue en 2015-2017. Elle était aussi riche que polyglotte (arabe, araméen, latin, grec, iranien, etc.). On y trouvait pourtant peu de soldats, même si la ville se trouvait à mi-chemin entre Rome et l'Iran.

À l'est, les conflits entre les deux empires furent nombreux. Nous y reviendrons. Mais les légions durent aussi intervenir au sud, dans des guerres très dures et très violentes, nées des révoltes des Juifs, en 66-70/73 et 132-136.

La Judée

Les Romains, qui considéraient qu'il était de leur devoir de faire régner partout leur fameuse « paix », se seraient sans doute bien passés de l'obligation de maintenir l'ordre en Judée. Mais ce petit pays, évoqué plus haut, était un couloir qu'il était impossible d'éviter entre l'Égypte,

la Syrie et l'Anatolie. Le territoire était fait de trois bandes parallèles nord-sud : une plaine littorale, une zone de collines, un peu plus élevée au nord, et la vallée du Jourdain. Il était divisé en quatre régions, de l'Idumée, au sud, à la Judée, qui était proprement le pays des Juifs, à la Samarie et enfin à la Galilée au nord.

Il est vrai que le danger avait été sous-estimé au début. Sous les Julio-Claudiens, la Judée n'était contrôlée que par des auxiliaires, confiés à l'autorité d'un préfet puis d'un procurateur (Ponce Pilate portait le titre de *praefectus*). Après la première révolte (66-70), la X^e Fretensis fut installée à Jérusalem : le sacrilège s'ajoutait à l'humiliation. En 123, la VI^e Ferrata, s'installant dans le nord, vint la renforcer. Des fouilles, actuellement en cours à Tell Megiddo, jadis Legio, dégageraient le camp de cette unité. La Judée était devenue une province à deux légions, ce qui est étonnant si l'on considère sa petite taille. La menace n'était plus minimisée, car les armées de Syrie et d'Égypte pouvaient, au besoin, fournir des renforts.

L'Arabie

Ce pays de sable, qui correspond à peu près à l'actuelle Jordanie, causa moins de soucis aux Romains que la Judée, et sa conquête, en 106, semble n'avoir été qu'une formalité administrative. On y retrouve les trois éléments défensifs observés en Syrie : désert, routes et camps. La III^e légion Cyrénaïque était installée à Bosra (ou Bostra). Elle était renforcée par des unités auxiliaires, où se comptaient beaucoup de cavaliers et d'archers : la principale menace, d'après les responsables, venait des semi-nomades qui parcouraient les franges de la province. Les modernes accordent une grande importance stratégique à une route, la *via Nova Traiana*, qui allait de Bosra à Aqaba, en passant par Jerash, Amman et Petra. Comme la Judée, l'Arabie pouvait compter, en cas de besoin, sur des renforts qui viendraient de Syrie, d'Égypte et de Judée.

LES PROVINCES DU SUD

Les géographes de l'Antiquité appelaient Afrique soit le continent

auquel nous donnons ce nom, soit, dans un sens plus restreint, le Maghreb actuel, soit une province encore moins étendue ; c'est tantôt l'avant-dernière interprétation, tantôt la dernière qui a été principalement retenue par les historiens actuels.

L'Égypte

Dans cette série de systèmes défensifs tous différents les uns des autres, et élaborés au fil des siècles, l'Égypte apparaît comme symbolique de cette diversité : l'organisation stratégique qui y fut installée ne ressemble à aucune autre. Et cette situation originale s'explique par les contraintes de la géographie. Ce pays, en effet, est situé dans une zone de très grande aridité : Alexandrie, tout au nord, est à la latitude d'Hassi Messaoud. Par bonheur pour ses habitants, il est traversé par un fleuve pérenne, le Nil, dont ils ont fait un dieu ; c'est ce que disait Hérodote : « L'Égypte est un don du (dieu) Nil. » Cette immense oasis se termine par un delta où l'eau est si abondante qu'il faut le drainer pour évacuer les trop-pleins. À l'est, le « désert d'Arabie » est en réalité une montagne dissymétrique (plus de 2 000 m), qui tombe abruptement dans la mer Rouge. À l'ouest, le désert de Libye ressemble davantage au Sahara du Maghreb, avec une grande oasis, le Fayoum, et d'autres plus petites, dont la plus célèbre, Siwah, tout à l'ouest, avait accueilli un oracle d'Ammon.

Les dangers n'étaient pas les mêmes que ceux auxquels était exposée la Syrie. Avant la conquête romaine, les États établis en Syrie et en Anatolie avaient mené des campagnes contre l'Égypte à travers la zone de Gaza et le Sinaï. Devenus provinces, ces territoires constituaient au contraire une protection, et plus une menace. Au sud, le royaume de Méroé (actuelle Nubie) possédait une armée efficace qui avait su barrer la route aux soldats envoyés par Auguste. Cet empereur et ses successeurs ne s'étaient pas obstinés dans cette direction. Finalement, le principal danger venait de Libyens semi-nomades, les Nobades et les Blemmyes, qui tiraient profit de chaque moment de faiblesse de l'empire pour se livrer au pillage des sédentaires.

Le système défensif fut calqué sur la géographie. Un grand camp légionnaire avait été construit tout au nord, près d'Alexandrie, à

Nikopolis, « la Ville de la Victoire ». Il reçut trois légions au temps d'Auguste, la XXII^e Dejotarienne, la III^e Cyrénaïque, et une unité anonyme pour nous (la XII^e Fulminata ?). L'effectif descendit à deux sous Trajan : encore la XXII^e Dejotarienne et une nouvelle, la II^e Trajanienne. À partir d'Hadrien, il ne resta plus que cette dernière. Il faut évidemment leur ajouter les auxiliaires et la *classis Alexandrina*. Les soldats étaient répartis dans de nombreux petits postes, qui avaient été disséminés dans la vallée du Nil, dans les oasis et le long des routes. Quelques camps ont été repérés dans les oasis de l'ouest ; plus nombreux étaient ceux qui avaient été installés à l'est, à Berenike, Assouan, Koptos et Abou Shar. Une équipe d'archéologues français a exploré la route de Myos Hormos qui relie le Nil à la mer Rouge. Elle était ponctuée de petits postes dont chacun protégeait une citerne. La dispersion s'explique aussi sans doute par les impératifs de la logistique.

L'Égypte présente un intérêt particulier pour les études militaires, en raison du grand nombre de papyrus et de tessons portant des inscriptions qui y ont été trouvés ; et l'archéologie n'est pas en reste.

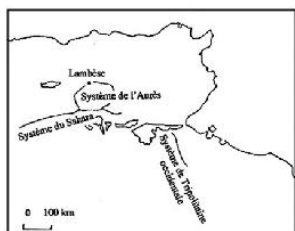
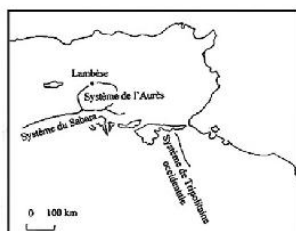
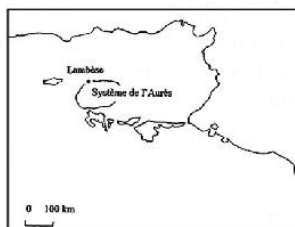
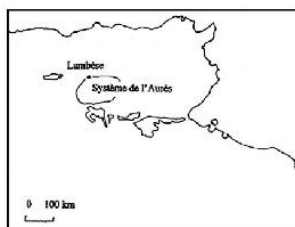
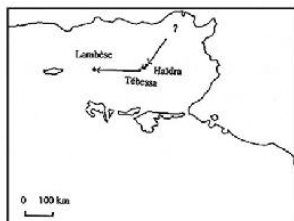
L'Afrique-Numidie

Souvent appelée simplement Proconsulaire, la province d'Afrique recouvrait seulement la Tunisie actuelle, plus un morceau de l'Algérie orientale et le littoral ouest de la Libye. Elle était des plus prospères et des plus romanisées, et sa population sédentaire, souvent d'origine punique ou punicisée, s'était convertie aux avantages de la civilisation des conquérants. La partie sud-ouest de ce secteur, transformée en zone militaire dès la fin du I^{er} siècle et en province de Numidie aux alentours de l'an 200, comprenait des semi-nomades au sein de son peuplement.

Dans cette province, l'observateur trouve une extraordinaire diversité de systèmes défensifs, quatre en fait, qui se sont succédé, et qui se sont ajoutés au camp de Carthage. Le premier entourait la Dorsale tunisienne pour la surveiller ; il s'appuyait sur trois légions, dont une seule est connue avec certitude, la III^e Auguste. Très vite, les effectifs tombèrent à deux unités, puis, avant 6 de notre ère, à une seule, cette III^e Auguste avec laquelle s'identifia le destin de la Numidie méridionale jusqu'au début du IV^e siècle. L'époque d'Auguste vit des guerres aux marges du désert (nous reviendrons plus loin sur ces

désordres).

Entre 6 et 75 de notre ère, un deuxième système se mit en place, autour d'Haïdra, dans la Tunisie actuelle, près de la frontière algérienne. Les soldats durent affronter la révolte de Tacfarinas (17-24), qui allia la guerre à la guérilla ; la légion reçut pour l'occasion quelques renforts. En 75, un troisième système fut organisé autour de Tébessa, dans la moderne Algérie cette fois, à environ 50 km de la frontière ; ce modeste déplacement avait sans doute une explication stratégique : Haïdra était tournée vers Carthage, Tébessa vers l'ouest. Cette organisation perdura jusqu'à la fin du règne de Trajan ou le début de l'époque d'Hadrien. Vers 115-120, la III^e légion Auguste s'installa à Lambèse, au pied nord de l'Aurès, au sud des Hautes Plaines qui étaient le grenier à blé de Rome. Le camp, un des plus beaux de l'empire, a été partiellement détruit au temps de Napoléon III, et le saccage a repris en 2015. Commença alors une quatrième étape dans l'histoire militaire de l'Afrique qui, à la différence de la Syrie, a reçu une organisation tenant compte en priorité des zones agricoles.



Document no 46. Les organisations défensives en Afrique.

- Afrique-Numidie. Les déplacements du quartier-général.

Emplacement inconnu pour les débuts de l'époque impériale (sans doute nord de la Tunisie actuelle).

- Afrique-Numidie. Les organisations défensives. Au milieu, à gauche. Système de l'Aurès (Trajan-Hadrien). Au milieu, à droite. Systèmes de l'Aurès et saharien (Hadrien-Septime Sévère). En bas, à gauche. Systèmes de l'Aurès, saharien et de Tripolitaine occidentale (Commode). En bas, à droite. Systèmes de l'Aurès, saharien, de Tripolitaine occidentale et de Tripolitaine orientale (Septime Sévère).

Les responsables militaires ont en fait ajouté les uns aux autres plusieurs systèmes stratégiques pour séparer le Sahara de l'Afrique utile. C'est encore à la photographie aérienne et à un Français qu'est due une partie des découvertes : le colonel J. Baradez a rédigé un gros livre abondamment illustré où il a rassemblé des vues de camps et de routes repérés dans le Sud algérien, depuis la frontière tunisienne jusqu'à l'Aurès. Ce massif a été totalement entouré, au début du II^e siècle, par des voies et des camps. On a même retrouvé, au sud, une défense linéaire, la Seguia bent el-Krass, qui n'est pas sans évoquer le

mur d'Hadrien ; mais on a beaucoup prêté à cet empereur.

Une série analogue de pistes et de camps a séparé le désert de la montagne ; les travaux se poursuivirent jusqu'au début du III^e siècle, aux environs de Messad, où le fort romain a été totalement détruit par des travaux publics au début du XXI^e siècle.

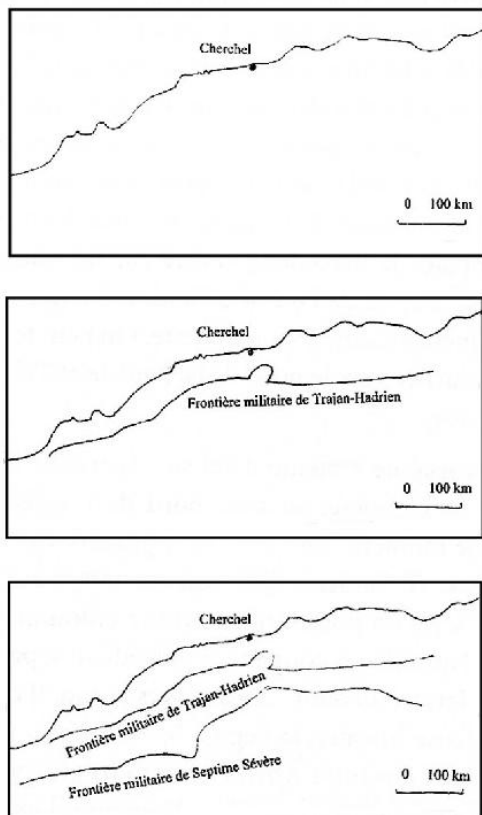
La Tripolitaine occidentale (le sud de la Tunisie) a été pourvue de soldats dès la fin du II^e siècle, par des constructions analogues disposées suivant une direction nord-sud (P. Troussat). Et la Tripolitaine orientale fut pourvue à son tour vers 198-201 (R. Rebuffat et M. Reddé). Peu d'oasis ont été occupées, mais il y en eut ; Ghadames fut la plus méridionale.

Cette organisation protégeait l'Afrique contre un hypothétique ennemi venu du sud, à travers le Sahara ; elle permettait en outre de surveiller les semi-nomades. Les historiens actuels savent qu'aucune menace n'existait en Afrique noire : le désert était une barrière à peu près étanche qui ne cachait pas la moindre grande armée ; et le piquant de l'histoire, c'est que l'Afrique a été envahie depuis le nord, par les Vandales, en 429.

N'en déplaise aux partisans d'une thèse dépassée, qui imaginaient une région perpétuellement en révolte, la province d'Afrique et son annexe de Numidie ne connurent pas de troubles notables après la guerre de Tacfarinas : elles étaient devenues riches et romanisées.

Les deux Maurétanies

La Maurétanie Césarienne (Algérie centrale et occidentale actuelle) tire son nom de sa capitale, Cherchel ou Césarée ; le gouverneur de Tingitane, pour sa part, résida d'abord à Tingi (Tanger), puis Volubilis devint la principale ville de la province. L'historien y trouve des organisations militaires inédites ; elles illustrent toujours parfaitement notre thèse : grande diversité d'organisations défensives, dans le temps et dans l'espace. Voir document n° 47, p. 369.



Document no47. Les organisations défensives en Maurétanie Césarienne.

En haut. La province limitée au littoral ; rôle essentiel de Cherchel (Césarée). Au milieu. La frontière militaire de Trajan-Hadrien ; Cherchel (Césarée) joue encore un rôle essentiel. En bas. La frontière militaire de Septime Sévère ; Cherchel (Césarée) conserve un rôle essentiel.

Les deux provinces ont été conquises sur une décision de Caligula ; mais c'est Claude qui dut mener les opérations, par l'intermédiaire de légats. L'entreprise suscita une violente réaction en Tingitane (39-42). Pour la période du Principat, des incidents modestes et localisés ont été excessivement grossis par quelques auteurs modernes.

La défense de la Maurétanie Césarienne reposait sur quelque 5 000 soldats, tous auxiliaires, et elle suivit le développement de la zone romanisée. La capitale de la Césarienne, Cherchel, reçut et conserva une importante garnison, comme Alexandrie. Pour le reste, on distingue trois étapes marquant une progression de l'occupation du sol, trois lignes est-ouest correspondant chacune à une route. Dans la

seconde moitié du I^{er} siècle, la province se limitait à une étroite bande littorale, longée par une voie que ponctuaient quelques garnisons. Un deuxième axe, également de direction est-ouest, et situé à 50 km plus au sud, fut tracé au début du II^e siècle (Trajan-Hadrien). Puis, au début du III^e siècle, une troisième route, parallèle aux deux précédentes, et située à 100 km du rivage, fut elle aussi aménagée militairement, bordée par des forts. Il faut noter deux originalités de ce système : la garnison de Cherchel perdura jusqu'à la fin du III^e siècle et plusieurs postes des rocadés furent simultanément en activité, comme, sans doute, le long des deux murs de Bretagne.

Avec la Maurétanie Tingitane, l'historien reste dans la série des régions qui ne suivaient aucun modèle. Ce territoire correspondait au nord du Maroc actuel. Elle recouvrait le Rharr (vallée de l'oued Sebou) et son encadrement de montagnes, le Rif au nord et le Moyen-Atlas au sud-est. Les archéologues français (M. Euzennat) et espagnols (N. Villaverde Vega et L. Pons Pujol) y ont trouvé un système défensif dont il n'est pas besoin de dire qu'il est original, reposant, lui aussi, sur des effectifs de 5 000 auxiliaires. Des fortins parsemaient tout ce pays, en particulier dans le Rif et autour de Volubilis, la ville principale. Une courte défense linéaire, longue de 12 km, a été retrouvée à 6 km au sud de Rabat. Elle comprenait, du nord vers le sud, un mur de pierre, une berme et un fossé.

CONCLUSION

La sécurité de l'empire était assurée par des constructions réparties de manière très variée. Les défenses linéaires, tardives, n'existaient pas toujours.

CONCLUSION DE LA CINQUIÈME PARTIE

La réorganisation de l'armée qu'a voulue Auguste aboutit à lui donner trois caractères plus ou moins nouveaux, mais désormais considérés comme définitifs : elle devenait officiellement professionnelle, permanente et sédentaire. Si l'on ajoute la création d'unités (cohortes prétoriennes et urbaines, etc.) et la distribution des corps tout autour de l'empire, son œuvre aboutit à une grande réforme ou, peut-être, à une petite révolution.

Ces trois innovations imposèrent la mise en place de multiples éléments qui répondaient à une exigence juridique et religieuse : ils devaient être conçus pour des guerres strictement défensives. Pour le reste, protégés par les dieux, les soldats traçaient des routes et bâtissaient des camps. Ils construisaient des remparts et ils utilisaient des obstacles naturels pour se protéger des barbares, toujours des fleuves, parfois des déserts, jamais ou presque des montagnes.

Les autorités militaires, dans tous les cas, se sont adaptées aux situations locales, en tenant compte des ennemis potentiels, de la géographie et des moyens dont elles disposaient. Au total, on trouve presque autant d'organisations défensives que de provinces. Seules la Germanie Inférieure, la Pannonie, la Mésie et la Cappadoce se ressemblent quelque peu. De toute façon, après des débuts modestes, des additions furent faites tout au long des siècles.

En résumé : diversité dans le temps et dans l'espace.

Sixième partie

LES DERNIÈRES CONQUÊTES ET LA PAIX ROMAINE

(31/27 avant J.-C.-192 après J.-
C.)

INTRODUCTION DE LA SIXIÈME PARTIE

La réalité est souvent plus complexe que la description qui se lit dans les manuels. Si le Sénat romain avait d'abord sauvé la cité des menaces que faisaient planer sur elle les Étrusques, les Latins et les autres ennemis de proximité, s'il avait ensuite commencé à bâtir l'empire, il n'avait pas eu le temps d'en achever la construction. Les empereurs, et surtout le premier d'entre eux, Auguste, ont poursuivi une œuvre qui, sous Trajan, avait atteint un point d'équilibre : les ennemis potentiels, les barbares, étaient militairement moins forts et démographiquement plus nombreux.

C'est pour cette raison que la période du Principat – à peu près les deux premiers siècles de notre ère – peut être divisée en deux parties. En un premier temps, jusqu'à Trajan, chaque souverain ou presque a apporté sa pierre à l'édifice (certains règnes ont été trop courts, et d'autres ont été marqués par un sentiment pacifique très relatif). Bien entendu, la tradition était respectée : le droit des fétiaux interdisait les guerres offensives ; et, quand le prince voulait conquérir une nouvelle province, il devait trouver un arrangement avec les dieux. En un second temps, après Trajan, aucune nouvelle province n'est attestée pendant près d'un siècle : ce fut le temps béni de la paix romaine, le siècle d'or, le siècle des Antonins.

La période suivante s'ouvrit pourtant sur des guerres cruelles et profitables ; elles seront examinées à leur place.

Chapitre premier

LES GUERRES D'AUGUSTE

(31/27 avant J.-C.-14 après J.-C.)

Si Auguste a amélioré l'armée qui était à sa disposition, ce n'était pas pour la parade, mais pour s'en servir. Aidé par les dieux, qui lui ont accordé un règne de quarante-quatre ans, il a accompli une œuvre de conquête sans exemple, considérable, marquée par vingt et une acclamations comme *imperator*, ce qui est souvent oublié par les historiens, ou minimisé, à tort. En effet, il a agrandi l'empire d'un quart de sa superficie ; comme il le dit lui-même dans les *RGDA*, sans modestie : « J'ai repoussé les limites de toutes les provinces du peuple romain. » Et pourtant, tout avait commencé par la paix : en 29, après avoir célébré un triple triomphe, il avait fermé les portes du temple de Janus.

Ici, l'ordre géographique conviendra mieux que l'ordre chronologique, qui eût entraîné une certaine confusion.

L'OUEST EUROPÉEN

L'Aquitaine

Une insurrection des Aquitains avait appelé un retour à l'ordre, mission qui fut confiée à Marcus Valerius Messalla Corvinus, en 29-28. Ce digne personnage s'en acquitta parfaitement. Dans ce secteur, une

autre guerre, une vraie guerre, éclata.

La péninsule Ibérique

Dans la péninsule Ibérique, le Sénat n'avait pas eu le temps d'achever une conquête pourtant entreprise quelque deux siècles plus tôt, au cours de la guerre contre Hannibal. Il restait encore une région, le nord-ouest, peuplée d'irréductibles Espagnols, les Astures et les Cantabres. Ils vivaient au pays des castros, des gros bourgs d'altitude, fortifiés, qui imposaient des sièges difficiles. Pour étendre la paix romaine sur tout ce territoire, deux années suffirent, 26 et 25, mais, avec les combats annexes, il fallut en réalité compter dix ans de conflits de 29 à 19, avec une résurgence en 16 avant J.-C.

La guerre commença en 29, par une campagne de Titus Statilius Taurus. Puis Auguste vint en personne, en 26 et 25 précisément. Ensuite, il se rendit à Tarragone, où il fut atteint par la maladie, et il dut laisser le commandement à ses légats. La stratégie adoptée reposait sur des opérations combinées, quand c'était possible, pour prendre les insurgés « entre deux feux » : des unités attaquaient par voie terrestre, depuis l'est ou le sud ; d'autres étaient débarquées sur la côte nord. Pour cette entreprise, outre la marine, les Romains avaient mobilisé sept légions et leurs auxiliaires, environ 70 000 hommes.

Le premier ennemi visé fut le peuple des Cantabres. Contre lui, le quartier général de l'armée romaine avait été installé à Segisamo, et les effectifs répartis entre trois corps. Les légats d'Auguste remportèrent quatre victoires, d'abord à la bataille de Valleca (ou Bergida), puis au cours de la poursuite des vaincus qui s'étaient réfugiés sur le mont Vindius, et ensuite au siège d'Aracillum. Enfin, les derniers insurgés furent repoussés sur une hauteur, le mont Medullius. Ils furent encerclés par une défense linéaire de 22 km (à Alésia, César avait fait construire deux remparts de ce type sur 15 et 20 km). Préférant la mort à la capitulation, les combattants se livrèrent à un suicide collectif.

Les Astures, qui combattirent avec autant de courage que les Cantabres, n'en vinrent cependant pas à cette extrémité. Ils descendirent dans la plaine depuis leurs montagnes, et ils établirent leur camp près du fleuve Astura. Puis ils se divisèrent en trois corps pour attaquer chacune des trois armées romaines. Mais les Brigecini,

une fraction d'entre eux, trahirent leurs frères et le général Carisius fut prévenu. Il anticipa l'attaque des Astures, et il les vainquit en rase campagne, puis au siège de Lancia. Ils durent traiter, et Auguste leur imposa de vivre en plaine pour que soit facilitée la surveillance.

Le conflit perdura jusqu'en 19, avec moins d'intensité. Dans cette guerre, Auguste tira avantage d'excellents légats, Publius Carisius déjà nommé, Caius Antistius, Aemilius et Furnius. Ce dernier, pour affaiblir les ennemis, réduisit beaucoup d'entre eux en esclavage. Mais les vaincus se révoltèrent, tuèrent leurs maîtres, et rentrèrent chez eux. C'était en 19. Agrippa, autre parfait lieutenant, se trouvait en Gaule ; informé de cette révolte, il passa en Espagne, et il rendit les fugitifs à leurs propriétaires. Cet épisode prouve d'ailleurs que les prisonniers de guerre devenus esclaves n'étaient pas tous vendus sur les grands domaines de l'Italie. Grâce à cette action, Auguste put fermer une deuxième fois les portes du temple de Janus, en 19. Il fit une promesse aux dieux, qu'il tint en 9 avant J.-C., quand il inaugura dans Rome la célèbre *ara Pacis Augustae*, l'autel de la Paix Auguste. On remarquera que la déesse, comme lui, était appelée Auguste.

Le projet breton

L'empereur était parti pour écraser une insurrection en Gaule, quand il fut détourné vers la péninsule Ibérique par le soulèvement des Astures et des Cantabres. Quelques auteurs ont pensé que son projet initial devait l'emmener au-delà de la Gaule et de la Manche, et qu'il voulait aller dans l'île de Bretagne. Finalement, comme on sait, il n'a jamais franchi la mer. D'où des questions. Cette guerre hypothétique figurait-elle bien au nombre de ses projets ? Si oui, avait-il élaboré un programme précis, envisageait-il un établissement durable dans ce territoire ? Ou bien se serait-il contenté d'un simple raid ? Il a sans doute voulu marcher dans les pas de son père adoptif, César, auquel les différents commentateurs ont prêté l'une ou l'autre de ces ambitions. Dans l'état actuel de la documentation, il n'est pas possible de trancher, ni pour le père, ni pour le fils.

Les Alpes

S'il échoua pour la Bretagne, Auguste réussit son entreprise dans les Alpes, au nord de l'Italie. Il est vrai qu'elle était plus immédiate. Il s'engagea dans ces opérations pour des motifs stratégiques ; le contrôle des cols était indispensable pour rendre sûres les relations avec les vallées du Rhin et du Danube, régions importantes pour sa politique militaire, comme nous le verrons. De plus, il devenait nécessaire de punir des peuples plus ou moins pillards et plus ou moins insurgés (plutôt plus que moins, d'ailleurs). Ce serait l'occasion d'étudier la guerre en montagne, faite de raids et d'embuscades, avec la recherche de la position dominante pour le combat. L'armée romaine ne possédant pas d'unités spécialisées, comme nos chasseurs alpins, les officiers engageaient des petites troupes, organisées avec un front étroit. Les auteurs anciens ont été discrets sur ce sujet, qui a de ce fait peu attiré l'attention des modernes.

En 25 avant J.-C., Terentius Varro obtint la soumission des Salasses. Pour concrétiser et renforcer ce succès, il créa une colonie qu'il appela Augusta Praetoria (Aoste). En 16, Publius Silius vainquit les Camunni et les Vennonnes, peuples de la région de Côme. On le voit : ce ne fut pas une entreprise vraiment suivie année après année ; elle fut menée au gré des circonstances. Deux ans plus tard, en 14, les Ligures chevelus, les Capillati, se révoltèrent, et eux aussi furent battus. Nous reviendrons plus loin sur le sort des Rètes, des Vindéliciens et des habitants du Norique. Bien plus tard, en 7 avant J.-C., d'autres peuples de ces montagnes furent également soumis, toujours au nom d'Auguste. Le trophée de La Turbie, que l'on date de 7/6 avant J.-C., commémore la victoire de l'empereur sur l'ensemble des nations des Alpes.

La Germanie

Comme la Bretagne, la Germanie constituait un au-delà de l'empire. Le conflit qui opposa les Romains aux peuples de cette contrée a été abondamment étudié par nos amis allemands, et nous avons synthétisé une partie de leurs travaux dans un petit livre consacré à la « bataille » du Teutoburg.

Ce fut incontestablement, et une fois de plus, un *bellum iustum piumque*. Des cruautés et un raid de pillage, dus aux barbares, justifiaient, en droit et au regard des dieux, une guerre de représailles.

Les Romains, en toute bonne conscience, passèrent à une offensive qui se termina pour eux par un désastre majeur. Cet épisode présente un grand intérêt pour l'histoire militaire : il mobilisa de grands généraux, Drusus et Tibère, qui recoururent à des opérations combinées terre-mer, et par voie terrestre, simultanément depuis le Rhin et le Danube.

Le fil de la chronologie commence en 16 avant J.-C. Les Sicambres, les Usipètes et les Tenctères crucifièrent des citoyens romains ; puis ils franchirent le Rhin pour s'enrichir au détriment des habitants de la rive gauche. Le légat Lollius rameuta sa V^e légion pour leur barrer la route au moins, et les détruire au mieux. Hélas pour lui, il perdit la vie au combat, et sa troupe fut anéantie. Auguste ne pouvait laisser passer cet affront, et il chargea son beau-fils Drusus de le venger.

Drusus agit avec prudence et lenteur, en deux temps. De 16 à 12, il prépara sa guerre. Il installa deux grands camps, il construisit cinquante fortins (*castella*) et il aménagea un cours d'eau pour faciliter le transport des troupes (là-dessus, nous renvoyons au chapitre III de la cinquième partie). Les archéologues allemands ont retrouvé plusieurs de ces enceintes qu'ils datent de l'époque augustéenne : Neuss, Haltern, Oberaden, etc. Ils ont aussi découvert une ville en construction à Waldgirmes, conçue pour devenir une capitale.

Drusus avait reçu une mission : vaincre tous les peuples qui vivaient entre le Rhin et l'Elbe, et contrôler leurs territoires pour en faire une province de Germanie. La stratégie qu'il mit en œuvre pour atteindre ce but est bien connue. Chaque année, il menait une campagne en direction de l'Elbe, en empruntant la vallée d'un affluent de la rive droite du Rhin. Si c'était possible, il envoyait par voie de mer des troupes qui étaient débarquées à l'embouchure de la Weser ou de l'Elbe. Les soldats engagés dans ces opérations recevaient un ordre simple : tuer tous les Germains qu'ils rencontraient, avec l'espoir de faire céder les survivants.

En 12, par une opération combinée, il fit transporter ses hommes les uns par mer depuis l'île des Bataves, et les autres par voie de terre, depuis Mayence le long du Main, et le long de la Lippe vers la Westphalie.

En 11, il fut en difficulté devant les Sicambres, car ses soldats furent atterrés par un mauvais présage. Il réussit néanmoins à sauver son armée. Cet épisode apporte deux enseignements : Drusus était un bon général, ce qui est bien prouvé par ailleurs ; et les Romains croyaient en

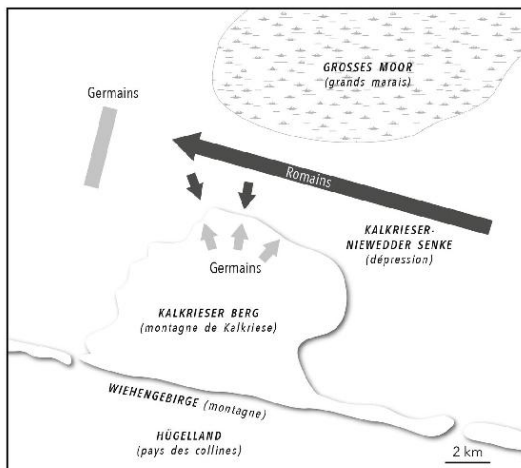
leur panthéon, ce qui est également évident, sauf pour ceux qui ne veulent pas le voir pour des motifs idéologiques. Dans ce cas, si Drusus a pu redresser la situation, c'est parce qu'il était le représentant d'Auguste, protégé des dieux.

L'année 10 fut plus faste pour Drusus : il vainquit, sans les anéantir, les Sicambres, les Usipètes, les Chauques, les Chattes et les Frisons.

En 9, il s'imposa face aux Chérusques et de nouveau face aux Chattes. Il atteignit l'Elbe. Sur le chemin du retour, il mourut à la suite d'un accident de cheval.

Il n'était pas facile de remplacer Drusus. Auguste avait bien à sa disposition Tibère, mais cet excellent général était très sollicité. Néanmoins, de 8 avant J.-C. jusqu'en 5 après J.-C., il vint souvent en Germanie. Il vainquit les Canninéfates, les Bructères, les Chauques, les Chérusques et les Atuatuques. En 3 avant J.-C., il mena une opération combinée avec Domitius Ahenobarbus : il partit du Rhin et son collègue du Danube, et ils se rejoignirent sur l'Elbe. Entre 1 après J.-C. et 4, il compta sur Marcus Vinicius pour massacrer les barbares. En 5, il atteignit l'Elbe une fois de plus. Mais il fut appelé sur d'autres théâtres d'opérations ; le commandement passa à des légats moins compétents.

En 9 après J.-C., Publius Quinctilius Varus était à la tête de l'armée de Germanie. Le personnage a été sévèrement jugé : après tout, le responsable du désastre, ce fut lui. Les deux fautes de Varus sont évidentes : il avait accordé sa confiance à un barbare, Arminius, et il avait engagé son armée dans une zone inconnue sans l'avoir fait précéder par des éclaireurs. Il est d'autant moins excusable que Ségeste, autre chef chérusque, l'avait averti des menées anti-romaines de son compatriote.



Document no 48. La souricière du Teutobourg.

Au retour d'une dure campagne, les soldats étaient fatigués, et en outre gênés par la pluie et le froid d'un hiver précoce. Ces quelque 20 000 hommes étaient répartis entre trois légions, les XVII^e, XVIII^e et XIX^e, trois ailes et six cohortes. Arrivé dans notre moderne Westphalie, au nord d'Osnabrück, le chef romain reçut un conseil d'Arminius, qui lui suggéra d'emprunter un raccourci, en traversant la forêt du Teutoburg.

Le site, retrouvé par les archéologues, se trouve près de l'actuelle Kalkriese, et c'est une vraie souricière, un couloir long et étroit, alors encombré d'arbres, avec un marais aujourd'hui asséché à main droite, et une ligne de collines à gauche. D'innombrables Germains s'étaient massés derrière cette hauteur, cachés par un remblai de gazon ; quelques-uns furent envoyés pour barrer les deux extrémités de ce passage. Ils ne préparaient pas une bataille, mais une embuscade à grande échelle. Quand ils se virent encerclés, les Romains firent une conversion à 90°, vers la gauche, et ils partirent à l'assaut des collines. Mais le rempart de terre s'abattit sur leur première ligne, et les vagues de Germains se succédèrent, les noyant sous le nombre. Varus se suicida et presque tous ses soldats périrent.

Le désastre de Varus, la *clades variana*, entraîna de fortes conséquences. Les Romains imaginèrent que les ennemis allaient envahir la Gaule, puis l'Italie, et prendre leur capitale. Ils revivaient les invasions des Cimbres et des Teutons. Les barbares, pourtant, heureux

d'avoir chassé les envahisseurs, retournèrent à leurs occupations habituelles, surtout les guerres intestines. Auguste renonça pour toujours à son projet de province, et il fit abandonner Waldgirmes. Il renforça considérablement la rive gauche du Rhin, où il envoya camper huit légions, un tiers de l'armée impériale. Elles restèrent longtemps l'arme au pied, et ce fut un facteur parmi d'autres pour expliquer la sédentarisation de l'armée romaine.

Ce malheur fit faire des cauchemars à l'empereur ; en pleine nuit, il s'adressait au mort : « Varus, rends-moi mes légions ! »

La Germanie, bis

Le peuple des Marcomans reçut un traitement particulier. En 9 avant J.-C., leur roi Marbod (alias Maroboduus) les emmena depuis la région de l'Elbe vers la Bohême. Les Romains considérèrent ce déplacement comme une agression, ce qui est peut-être discutable. Quoi qu'il en soit, ils montèrent une opération combinée avec douze légions : Sentiis Saturninus partit de Mayence, et Tibère de Carnuntum, en Pannonie. Ils se rencontrèrent en Bohême. Il ne semble pas, malgré les talents conjugués de ces deux généraux, que les équilibres régionaux aient été bouleversés. Le berceau des Marcomans, vidé de ses habitants, fut occupé par les Hermondures ; Domitius les installa officiellement dans cette région entre 6 et 1 avant J.-C.

LES PAYS DANUBIENS

En abordant les Alpes, les Romains s'étaient approchés des régions danubiennes.

La Rétie et le Norique

Malgré leur proximité géographique, les habitants de ces deux États ne réagirent pas de la même manière face aux Romains. Les Rètes et les Vindéliens avaient pillé le territoire des Helvètes et menacé l'Italie. En 16 avant J.-C., Nerva prépara le terrain pour une opération combinée :

en 15, Tibère marcha depuis la Gaule en direction de la Bavière ; Drusus partit de la plaine du Pô vers le Tyrol, et il remporta une victoire aux monts Tridentins. Cette guerre en montagne est hélas mal connue. La conquête du royaume celtique du Norique, à l'opposé, fut facile, et Drusus (ou Tibère ?) ne rencontra que l'opposition modeste des Ambisontes. Les deux provinces furent confiées à des préfets avant de recevoir des procureurs.

La Macédoine et la Dacie

En 15 avant J.-C., les peu connus Denthélètes et les plus illustres Scordisques, un mélange d'Illyriens et de Thraces, vinrent du nord des Balkans pour ravager la Macédoine. L'année suivante, les Daces, qui vivaient au nord du Danube, attaquèrent l'empire où ils menèrent des raids de pillage. Cneius Cornelius Lentulus riposta et il put se vanter d'avoir tué trois chefs ennemis.

La Dalmatie et la Pannonie

La province romaine qui fut extraite de l'Illyricum, un vaste ensemble aux frontières mouvantes qui s'étendait, à peu près, de l'Istrie au Danube, et qui était délimité par l'Adriatique et la Save, s'appelait la Dalmatie. Elle fut souvent associée à la Pannonie dans l'histoire militaire de l'époque augustéenne. Située plus au nord, cette dernière correspond à la Hongrie actuelle, dans sa partie qui se trouve à l'ouest et au sud du Danube.

Les Romains, qui connaissaient depuis longtemps le sud de cette région, intervinrent avec lenteur. Dès 35-33, Octave, futur Auguste, porta la guerre en Illyrie, et il y fut blessé deux fois. En 19, la Pannonie fut atteinte, après une lente progression qui provoqua en 13 une large insurrection. Agrippa avait été chargé de la répression en 12, mais il tomba malade et il mourut. Malgré cette difficulté, la conquête fut achevée en 9 avant J.-C., et Rome ajouta à son empire deux nouvelles provinces.

Les néoprovinciaux ne supportaient pas cette domination. En 6 après J.-C. éclata une violente insurrection, animée par trois personnages, deux homonymes, les Batons, et un certain Pinétès. Ils

tuèrent tous ceux qu'ils purent tuer, soldats, marchands et même simples citoyens, et ils étendirent leur révolte à la Macédoine. Auguste chargea Tibère de la contre-insurrection, et il lui aurait confié au moins 10 légions, peut-être plus, 70 cohortes, 40 ailes, 10 000 vétérans, de nombreux volontaires et la cavalerie du roi de Thrace, Rhoemetalcès.

Tibère fut assisté par de bons officiers. En 7, Messalinus mit en déroute 20 000 ennemis. En 8, les insurgés divisèrent leurs forces en deux armées. L'une des deux se réfugia dans la montagne, et l'autre affronta cinq légions soutenues par la cavalerie thrace et placées sous les ordres d'Aulus Caecina et de Plautius Silvanus. Les ennemis encerclèrent les Romains, qui brisèrent le carcan et remportèrent une victoire. Mais ces derniers subirent un échec au siège de Raetinium, où ils ne purent pas anéantir leurs adversaires ; ils avaient préparé des souterrains où ils se réfugièrent après avoir incendié la ville.

Germanicus était venu renforcer Tibère en 7. En 9, il prit trois places, Splanus, Areduba et Seretium. Dans le même temps, Tibère attaqua Andetrium. Les barbares, rangés devant la forteresse, bombardaient les Romains avec des pierres. Les légionnaires donnèrent l'assaut, bousculèrent puis poursuivirent leurs ennemis. Celui des deux Batons qui était le chef principal capitula. La guerre était finie, et le mérite en incombait surtout à Tibère et à Germanicus.

La Thrace

Ce pays, qui correspond à peu près à l'actuelle Bulgarie, était devenu un protectorat. En 29, le proconsul de Macédoine, Licinius Crassus, vint à son secours contre des pillards. Il vainquit les Besses, qui vivaient au sud du Danube, et des Gètes, qui se trouvaient au nord du fleuve (ce nom désignait beaucoup de peuples de cette région). Dix ans plus tard, en 19, Marcus Lollius intervint de nouveau contre les Besses, et il renforça la position du tuteur des enfants du roi Cottys, Rhoemetalcès ; ce dernier devint alors un fidèle allié de Rome.

De nouveaux désordres sont attestés en 13 avant J.-C. Cette fois, ce fut le gouverneur de Pamphylie (en Asie Mineure, autour du golfe d'Antalya), Lucius Calpurnius Piso, qui intervint. Il passa en Europe pour écraser les insurgés. Il vainquit une fois de plus les Besses, qui avaient été soulevés par un certain Vologèse, un prêtre de Dionysos, et

qui ravageaient la Chersonnèse. Puis il châtia les Sialètes qui pillaient la Macédoine.

La Mésie

L'occupation de la rive droite du Danube, dans sa partie inférieure, s'effectua sans conflits majeurs au début de l'ère chrétienne. Les guerres qui viennent d'être mentionnées, remportées par Rome, avaient anéanti toute velléité de résistance.

L'ORIENT

L'ensemble des pays appelé Orient présentait pour les Italiens des caractères communs. Ils avaient été organisés depuis longtemps (Égypte), ils étaient riches et très souvent hellénisés (surtout au temps d'Alexandre le Grand), et il s'y trouvait de vrais États qui, sur ce plan, n'avaient rien à envier à Rome. En outre, ils étaient situés plus loin que leurs homologues occidentaux. Et enfin, ils possédaient un au-delà digne de considération : Sarmatie, Iran, Inde, voire Chine, n'étaient pas des terres totalement inconnues. C'est sans doute pour cet ensemble de raisons qu'Auguste juxtaposa, suivant les peuples concernés, le protectorat et le statut provincial, les traités d'alliance et les simples bonnes relations. Sans doute aussi n'avait-il pas les moyens de faire plus.

La diplomatie

Comme nous l'avons dit, les relations normales entre États se font par l'intermédiaire de la diplomatie, qui n'est que la mise en œuvre d'une politique extérieure ; c'est seulement quand elle n'aboutit pas que les gouvernements recourent à la guerre.

Au temps d'Auguste, plusieurs peuples envoyèrent des ambassadeurs pour obtenir le statut d'alliés, notamment les Bastarnes, les Ibères, les Alains et les Mèdes. La propagande augustéenne a

beaucoup tiré profit de ce genre d'échanges, pour vanter une célébrité mondiale et pour répondre au désir de paix des mentalités collectives, gens du peuple et sénateurs confondus (les guerres civiles avaient marqué les esprits). Cette attitude permettait en outre à l'empereur de se poser en victime quand éclatait une guerre.

D'autres nations ont envoyé des ambassadeurs simplement par curiosité. Il n'est d'ailleurs pas sûr que ces personnages n'aient pas été d'aventureux commerçants parés de titres immérités pour mieux exercer leurs activités lucratives. Les plus connus de ces voyageurs venaient des Indes, et ils ont rencontré Auguste, les uns à Samos, les autres à Tarragone. Toutefois, ces contacts n'ont rien de surprenant, car on sait que des marchands italiens avaient construit un temple du culte impérial sur la côte occidentale de l'Inde. D'autres visiteurs suscitent davantage l'étonnement, Sères (Chinois), parce qu'ils venaient de très loin, et Sarmates, parce qu'ils préféraient souvent les relations conflictuelles. Des sources parlent aussi de Scythes et de Gètes, noms donnés à tous les peuples vivant au nord de la mer Noire. En outre, il est très possible que des rescapés du désastre de Carrhae et d'autres défaites soient allés jusqu'en Chine pour se faire engager comme mercenaires. Ils auraient suivi des routes empruntées par des marchands.

Beaucoup d'États étaient restés indépendants en théorie, mais, coincés entre deux provinces, voire au milieu d'une province, ils étaient devenus des protectorats de fait. On comptera, parmi les plus grands et dans une liste non exhaustive, le Bosphore Cimmérien (Crimée), le Pont (nord de l'Anatolie), la Commagène, la Petite Arménie ou Arménie Mineure (au nord et au nord-ouest de la Grande Arménie) et l'Arabie des Nabatéens (Jordanie).

Le Bosphore Cimmérien, réputé alors peuplé de Scythes, avait connu des troubles conduisant à une intervention romaine. Agrippa s'en occupa en 14 avant J.-C., et ce territoire fut confié à Polémon, roi du Pont : il devint en quelque sorte protectorat d'un protectorat.

Les Sarmates

Vers la même époque, probablement en 12 avant J.-C., des Sarmates, parfois appelés à tort Sauromates, du nom de leur roi,

effectuèrent un raid dans l'empire. Ils furent repoussés par Cneius Cornelius Lentulus.

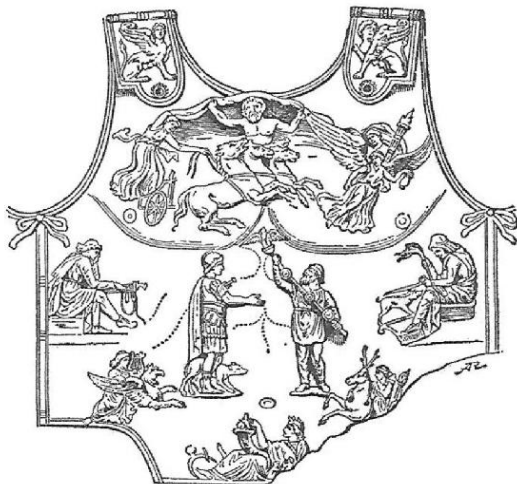
La Galatie

Ce royaume, peuplé de Celtes émigrés au cœur de l'Anatolie, figure au nombre des conquêtes qui se firent sans effusion de sang. Quand mourut son dernier roi, Amyntas, en 25 avant J.-C., la lecture de son testament apprit aux auditeurs qu'il léguait ses États aux Romains. Et personne ne fit opposition à ce document. Décidément, les Galates, jadis si agressifs contre le royaume de Pergame, s'étaient bien assagis.

L'Iran et l'Arménie

Il y eut pourtant des conflits. À l'est, l'Iran et son empire constituaient un monde équivalent à l'empire romain, seulement affaibli par des structures archaïques, qualifiées parfois de « féodales ». Les Grecs, les Latins et les modernes le désignent par la patrie de la dynastie régnante : pays des Parthes jusqu'au début du III^e siècle, des Perses ensuite (comme on avait parlé des Mèdes au V^e siècle avant notre ère) ; ces divers ethnonymes ne désignent qu'un seul et même pays. Les deux domaines étaient séparés, au sud, par le désert de Syrie, et, au nord, par une haute montagne, l'Arménie. Celui qui la contrôlait possédait un avantage sur l'autre.

Le règne d'Auguste vit deux épisodes de relations entre les deux États, le premier pacifique, le second belliqueux. En 21-20, Auguste était en position de force parce que l'Iran était en position de faiblesse. Il possédait un otage de prix en la personne du fils du shah in shah, et il pouvait se conduire en faiseur de roi. Deux aspirants au pouvoir lui demandèrent de trancher. Tiridate vint à Rome en personne ; Phraates IV y dépêcha des ambassadeurs. Ces derniers demandèrent que l'autre leur fût livré. Ils essayèrent un refus.



Document no 49. L'Auguste de Prima Porta.

Au centre, un Iranien (le roi, shah in shah ?) remet une aigle à un Romain (Tibère ?). Au-dessus, ont été représentées les divinités du jour levant, qui symbolisent l'Orient soumis. À gauche et à droite ont été figurées des provinces, sans doute la Galatie à droite. En dessous, Apollon, défenseur d'Auguste à Actium, et sa sœur, Diane, évoquent la protection divine dont bénéficie l'empereur. Tout en bas, l'Abondance est le fruit de la victoire.

Au contraire, ce fut le Romain qui exprima une exigence : il proposa de rendre son otage en échange des aigles qu'avaient perdues Crassus et Antoine. La requête fut acceptée. Tibère partit pour l'Orient, et il se rendit d'abord en Arménie pour y remettre le pouvoir à un ami de Rome, Tigrane III, fils d'Artavasdes. Quand il voulut récupérer les enseignes promises, il constata que Phraates usait de manœuvres dilatoires. Il se fit menaçant et obtint alors satisfaction, en mai 20. Moment sublime : Rome remportait une victoire sans avoir fait la guerre. Livie, mère de Tibère et épouse de l'empereur, fit sculpter une statue admirable, l'Auguste de Prima Porta, trouvée dans une de ses demeures. Sur la cuirasse du personnage, on voit un Iranien, sans doute Phraates IV, qui remet une aigle à un Romain, très probablement Tibère. Pieds nus, Auguste est assimilé à un dieu, et d'autres sculptures, sur la cuirasse, le représentent en maître de l'Orient. À son côté on voit un Amour qui évoque l'ascendance vénusienne des Jules.

En 8 avant J.-C., des nobles iraniens demandèrent à Auguste de leur choisir un roi. Il envoya un certain Vonones, qui était très romanisé, trop sans doute, car d'autres seigneurs lui opposèrent Artaban II. Le

protégé des Romains dut fuir et il gagna l'Arménie, où il s'empara du pouvoir.

Humilié par la capitulation de 20, le shah d'Iran chercha sa revanche en prenant le contrôle de l'Arménie, en 2 avant J.-C., ce qui provoqua une guerre. Auguste envoya son petit-fils, Caius César, pour régler le problème. Le jeune homme chercha à obtenir de l'Iran la cession de l'Arménie, d'abord par la négociation. Ce fut sans effet. Il recourut alors à la guerre, mais il fut blessé en 4 de notre ère, et il mourut.

La Judée

Cette province de tradition sémitique était petite par la taille mais grande par le rôle qu'elle a joué dans l'histoire de l'empire (elle a vu naître le Christ) ; elle a souffert du brigandage et de révoltes d'une grande ampleur, qui ont conjugué la grande et la petite guerre. De plus, ses habitants étaient écrasés par la pauvreté, attachés à un Dieu incompatible avec les dieux, et ils ne supportaient pas la domination étrangère. C'est ce qui explique les deux révoltes de 66-70/73 et 132-136. Mais les Juifs ne bougèrent plus après 136, ce qui prouve que les Romains savaient non seulement gagner une guerre, mais encore, ce qui est plus original, écraser une guérilla.

Le décès du roi Hérode, en l'an 4 avant J.-C., entraîna le partage de son domaine entre ses trois fils. La Judée et la Samarie furent données à un personnage détesté, Archelaüs, promu ethnarque des Juifs ; la Galilée fut remise à Hérode Antipas et l'Iturée à Philippe. L'État romain fut représenté par un préfet (titre de Ponce Pilate), finalement remplacé par un procureur, de 6 à 41.

LA FRONTIÈRE MILITAIRE AU SUD

La partie septentrionale de l'Afrique des géographes était divisée en deux : l'Égypte, où la langue grecque l'emportait, appartenait à l'Orient. Elle était séparée du Maghreb, alors très latin, par la province de Cyrénaïque, une zone largement désertique.

L'Égypte

Après la défaite d'Antoine et Cléopâtre à Actium, en 31, Octave futur Auguste prit son temps. En 30, il s'empara de l'Égypte. Ce territoire échappait au statut de province, provisoirement, car petit à petit il entra dans le moule. De toute façon, l'arrivée de soldats et de représentants du prince, avec le préfet d'Égypte à leur tête, provoqua une insurrection dès l'année 30. Elle fut réprimée par Cornelius Gallus qui eut le premier la charge de ce territoire.

En 25, Aelius Gallus, également préfet d'Égypte, emmena des troupes dans l'Arabie Heureuse, le Yémen actuel, également connu comme le royaume des Sabéens. Il atteignit Leukè Komè en Nabatène, puis sa flotte détruisit le port d'Aden. Le résultat de cette expédition est discuté. Comme Gallus n'a subi aucune défaite, les uns disent que ce fut un succès. Comme il voulait peut-être conquérir ce territoire qu'il n'a pas gardé, les autres considèrent que ce fut un échec. Ignorant ce qu'il a eu en tête, nous nous garderons de trancher ; ce problème rappelle les incertitudes soulevées par les deux expéditions de César en Bretagne.

Tout aussi discuté, l'épisode suivant met en scène une femme exceptionnelle, qui a réussi à tenir à distance les Romains. Ce qui est sûr, c'est qu'en 21 les troupes de Publius Petronius affrontèrent l'armée de l'Éthiopie, État gouverné par la reine Candace, ou par une reine anonyme dont le titre, dans sa langue, était candace. Le Romain fit deux campagnes, et le résultat peut être considéré comme nul : ni les Éthiopiens ni les Romains ne gagnèrent de terrain, et le conflit se termina par un traité préservant le statu quo. Les uns poussant vers le sud, les autres vers le nord, la question qui se pose est de savoir qui a gagné. La tendance actuelle, chez les historiens, est de faire porter le poids d'un échec sur les épaules de Petronius. La réalité nous paraît plus complexe. La volonté de conquête paraît mal établie, et il faut envisager la possibilité d'un simple raid pour alimenter le renseignement, ce que l'on appelait autrefois « une exploration ».

L'Afrique romaine

Le nom d'Afrique est réservé le plus souvent à la région qui s'étend depuis le golfe des Syrtes jusqu'à l'Atlantique. Elle comprenait, à l'est, la

province d'Afrique proprement dite, ou Proconsulaire, une des plus riches et des plus romanisées de l'empire. En 25 avant J.-C., Auguste fit remettre à Juba II les domaines de Bocchus et Bogud (Algérie centrale et occidentale, et nord du Maroc), qui formèrent le royaume de Maurétanie.

Dans cette région, le règne d'Auguste fut marqué par deux épisodes de conflits, dont quelques historiens actuels donnent une description apocalyptique. En vérité, Florus dit qu'il s'est agi « de troubles plutôt que de guerres ». En effet, ils se déroulèrent aux marges désertiques de l'Afrique, et ils montrent surtout la modération des Romains dans la répression de ces insurrections.

De 35 à 20 avant J.-C., des troupes romaines affrontèrent les Garamantes du Fezzan. Il est possible que le gouverneur de Crète-Cyrénaïque en 21-20, Quirinius, soit intervenu également contre les Gétules (sud tunisien et sud-est algérien).

Un deuxième épisode concerna aussi les régions du sud, mais les Garamantes n'y apparaissent plus. Les peuples concernés étaient les Nasamons (golfe des Syrtes), les Musulames et encore les Gétules (sud tunisien). La durée de ces événements est mal établie : de 6 avant J.-C. à 9 après J.-C. d'après une thèse longue, de 1 à 6 de notre ère pour une thèse courte.

Et le reste de l'Afrique connut la tranquillité.

CONCLUSION

Auguste a agrandi l'empire d'un quart de sa superficie : ni le Sénat ni aucun autre chef n'ont accompli une œuvre aussi considérable en aussi peu de temps. Pour autant, le monde romain connaissait encore quelques solutions de continuité.

Chapitre II

L'ACHÈVEMENT DE LA CONQUÊTE

(14-117 après J.-C.)

Nous fixons l'achèvement de la conquête au règne de Trajan (98-117), pour deux raisons : à ce moment, l'empire était d'un seul tenant, et il faisait le tour du bassin méditerranéen ; de plus, on ne trouve plus aucune annexion importante avant le temps de Septime Sévère (193-211), qui précéda de peu la « crise du III^e siècle ».

La période 14-117 a également été marquée par des révoltes géographiquement limitées, et par une guerre civile de grande ampleur. Dans tous les cas, il faut se méfier du point de vue officiel : l'empereur, chef des armées, intermédiaire entre elles et les dieux, ne pouvait pas reconnaître un échec ; dans ce cas, il s'inventait une victoire. Pour suivre le cours des événements, l'ordre chronologique s'impose, et il sera suivi règne par règne.

TIBÈRE (14-37)

Tibère, qui avait exercé beaucoup de commandements heureux sous Auguste, semble s'être désintéressé des affaires militaires une fois devenu empereur. Il délégua souvent son autorité et, sur les huit titres d'*imperator* qu'il a revendiqués, seuls deux datent de son règne : le premier en 14, quand il prit le pouvoir, le second à une date imprécise,

entre 16 et 20. Sur ce plan, son époque commença mal et finit bien : après des désordres nombreux et divers (en gros, de 14 à 24), survint un moment de calme et de vraie paix romaine.

Les légions en grève

La mort d'Auguste entraîna des désordres extraordinaires au sein de l'armée romaine. Les légions de Pannonie se mirent en grève ! Les causes profondes du malaise relèvent de la politique : les soldats espéraient une nouvelle façon de gouverner, qui ne privilégierait ni le Sénat, ni le pouvoir du prince. Les causes immédiates sont un catalogue de revendications qui a dû inspirer les syndicats français actuels : les légionnaires demandaient une hausse de salaire, un abaissement de l'âge de la retraite et de meilleures conditions de travail. En particulier, ils souhaitaient que les centurions les battent moins souvent et moins durement.

En attendant une réponse de leur employeur, l'empereur, et pour appuyer leurs revendications, ils cessèrent le travail : plus de tours de garde, plus d'exercice, plus de corvées, plus d'obéissance. La situation s'aggrava quand les légions de Germanie imitèrent leurs sœurs de Pannonie ; elles se conduisirent, pour les mêmes motifs, avec le même mode d'action.

Quoi qu'on en ait dit, Tibère mesura avec justesse la gravité de la situation et, devant l'incapacité de ses légats à rétablir l'ordre, il désigna deux princes impériaux pour suppléer ces médiocres. Il n'est pas sans intérêt de voir comment ils s'y sont pris. Dépêché en Pannonie, Drusus II fut aidé par les dieux, qui lui envoyèrent une éclipse de lune. En homme cultivé, il savait que c'était un phénomène naturel. Mais les soldats l'ignoraient, et leurs esprits superstitieux y virent une expression de la colère divine, ce qui les ramena à l'obéissance. Quelques exécutions de meneurs, pour l'exemple, achevèrent de rétablir la discipline.

Sur les bords du Rhin, Germanicus eut moins de chance. Les dieux ne le favorisèrent pas, et il dut faire preuve de plus d'habileté, d'autant que les grévistes l'acclamèrent comme empereur à son arrivée, espérant lui faire plaisir. Il ne pouvait pas faire autrement que de proclamer son obéissance à Tibère. Puis il agit sur trois plans. Pour apaiser le plus

grand nombre, il accorda quelques faveurs : des permissions et des gratifications. Pour donner mauvaise conscience aux révoltés, il éloigna sa femme et ses enfants, comme s'il les croyait capables de s'en prendre à des êtres sans défense. Et il distribua quelques punitions.

La guerre contre les Germains

Le meilleur moyen de rétablir la discipline dans une armée, c'est de lui faire faire ce pour quoi elle est faite, c'est-à-dire la guerre. Il annonça aux soldats qu'il les emmenait en Germanie, où il dirigea trois campagnes.

En 14, il laissa les légionnaires se défouler sur les barbares, et ils se livrèrent à un massacre aussi étendu que possible. Leur fureur n'épargna même pas les dieux, puisqu'ils détruisirent le temple de Tanfana.

En 15, ils attaquèrent les Usipètes et les Tubantes, puis les Chattes. Le plus important, c'est qu'ils retrouvèrent le site du Teutoburg. Les croyances de cette époque voulaient que les défunts connussent une vie dans la tombe après leur décès. Les légionnaires découvrirent que, pour humilier leurs collègues et pour les punir, les Germains avaient laissé les morts sur le sol, sans sépultures. Germanicus fit donc enterrer les restes éparpillés. Sa présence au Teutoburg et cette pieuse cérémonie furent ressenties comme une réparation du désastre de Varus : sa réputation en sortit renforcée, ce qui ne plut pas nécessairement à Tibère.

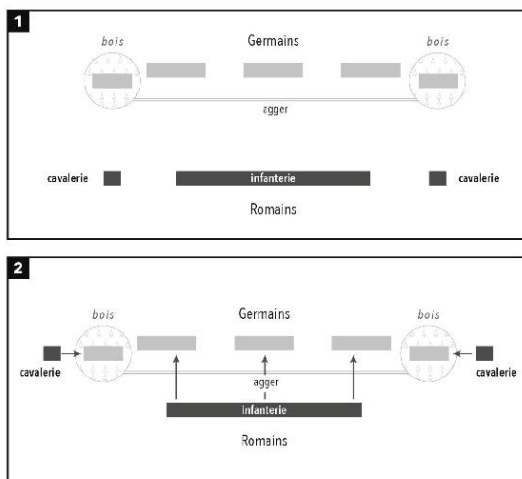
La campagne faillit mal se terminer. Elle avait été conçue comme une opération combinée, terre-mer, avec une partie des troupes sous les ordres de Germanicus, l'autre étant confiée à Vitellius. Ces Méditerranéens n'avaient pas bien calculé les mouvements de la mer ; une marée plus ample que prévu causa des pertes et faillit provoquer un désastre. Sur le chemin du retour, Arminius, toujours actif, attaqua une colonne conduite par Caecina.

Enfin, pour la troisième année, en 16, Germanicus chercha à détruire l'armée des Chérusques que commandait Arminius. Il organisa une nouvelle opération combinée. Il confia mille vaisseaux à Silius, le chargeant de mener un raid jusqu'à l'embouchure de l'Ems et d'attaquer les ennemis. Ainsi fit-il. Mais, partis en avant-garde sans précaution, des

auxiliaires bataves tombèrent dans une embuscade et subirent de lourdes pertes. Comme Arminius ne fuyait pas la rencontre, ils s'affrontèrent lors de ce que les manuels appellent la bataille d'Idistaviso. En réalité, il y eut deux batailles d'Idistaviso. Voir document n° 50, p. 396.

Pour la première rencontre, les Germains d'Arminius occupaient trois endroits, une hauteur, une plaine et une forêt. Germanicus envoya ses légions les attaquer de face et sa cavalerie de flanc. Ce double assaut, inattendu, provoqua un double mouvement de fuite chez les barbares, les hommes de la plaine cherchant leur salut dans la forêt, et les guerriers de la forêt dans la plaine. Germanicus put dresser un premier trophée.

Les vaincus n'acceptèrent pas leur défaite. Ils aménagèrent avec soin le champ de bataille suivant : entre deux bois, ils érigèrent une levée de terre (*agger*), d'où ils domineraient les assaillants. Le fleuve se trouvait à gauche des Romains. Par une préparation d'artillerie et de frondes, Germanicus débarrassa le talus de ses occupants. Puis sa cavalerie attaqua par le flanc les ennemis qui s'étaient cachés dans les bois, pendant que l'infanterie se présentait de face et occupait l'*agger*. Les Romains l'emportèrent et ils purent offrir aux dieux un deuxième trophée. Sur le chemin du retour, une nouvelle tempête causa des dégâts dans la flotte. Les Germains tentèrent d'en profiter, mais leur assaut se révéla infructueux.



Document n° 50. La deuxième bataille d'Idistaviso.

Au cours de ces déplacements, les Romains retrouvèrent une des trois aigles perdues par Varus. Leurs campagnes s'arrêtèrent là, car Tibère rappela à Rome Germanicus.

Germanicus en Orient

L'empereur envoya Germanicus en Orient. Ce deuxième séjour intéresse moins l'histoire militaire. Archelaüs, roi de Cappadoce, fut accusé de préparer une révolte contre Rome. Il tenta bien de se justifier ; en vain. Ses États furent transformés en province. Une victoire de Germanicus sur le roi d'Arménie modifia peu les équilibres régionaux.

La guerre de Tacfarinas

L'Afrique fut secouée par une révolte qui dura longtemps, de 17 à 24, et qui mêla la grande guerre à la petite guerre, l'insurrection à la contre-insurrection. Le mouvement éclata à l'initiative de Tacfarinas, un déserteur de l'armée romaine. Il souleva d'abord son peuple, les Musulames (région d'Haïdra), puis des habitants des marges, les Cinithiens, des Maures et des Gétules. Sa volonté était de se libérer de la domination romaine, et de préserver les terrains de parcours qui étaient utiles aux semi-nomades et que menaçait une nouvelle route (J.-M. Lassère a parlé d'un conflit routier). Il organisa d'abord ses troupes à la romaine, pour la grande guerre, puis, quand la situation se détériora, il recourut à la guérilla.

Les opérations furent conduites par la III^e légion Auguste et par les troupes du roi de Maurétanie, Juba II d'abord, ensuite son fils et successeur, Ptolémée ; elles furent renforcées par la IX^e Hispana de 20 à 23. Chaque année de campagne suivit un même rythme : offensive africaine et contre-offensive romaine. Quatre proconsuls furent à la manœuvre.

1. Furius Camillus obtint les ornements triomphaux pour avoir supporté le premier choc.

2. Lucius Apronius vainquit les insurgés à Thala et son fils les

repoussa au désert. Mais une cohorte, assiégée dans un fort, perdit pied. Elle fut soumise à la décimation : un homme sur dix fut exécuté.

3. Junius Blaesus se révéla un bon stratège. Il fit construire une série de fortins aux marges du désert et il divisa son armée en trois colonnes, chacune étant scindée en petites unités confiées à des centurions. Il reçut les ornements triomphaux et le titre d'*imperator*, envié car il était en principe réservé à l'empereur.

4. Publius Cornelius Dolabella finit le travail. Il repoussa Tacfarinas dans l'ouest, où il se suicida, sans doute à Auzia (Sour el-Ghozlan). Pour autant que nous le sachions, Dolabella ne reçut aucune récompense.

Cette victoire permit aux Romains de mieux contrôler le semi-nomadisme dans le sud tunisien et d'y établir un parcellement. Ils organisèrent aussi un système défensif autour de Cirta (Constantine).

Des désordres divers

Vers la même époque, une révolte servile éclata en Italie, dans la région de Brindes. Elle fut vite réprimée.

Deux événements nous ramènent en Germanie. En 18, des troubles agitèrent le peuple de Marbod, les Marcomans, qui contraignirent leur roi à la fuite et à l'exil. Le nouveau réfugié fut accueilli... à Rome. Par ailleurs, en 19, Drusus II chassa d'Illyricum d'autres Germains qui s'y étaient introduits. Et ce n'est pas tout. Décidément spécialiste de ces barbares, il obtint l'honneur de l'ovation pour avoir mis au pouvoir en Moravie, également hors de l'empire, un nouveau roi, le Quade Vannius. Ce succès permit l'établissement d'un protectorat.

Peu après, une insurrection éclata en Thrace, et elle fut réprimée par un personnage moins illustre et aussi efficace, Poppaeus Sabinus, qui fut récompensé par les insignes du triomphe.

À des dates non connues avec précision, des Germains pillèrent la Gaule ; des Daces et des Sarmates firent de même en Mésie.

La révolte de Florus et Sacrovir

Les événements qui secouèrent la Gaule en 21 mirent en jeu grande guerre, insurrection et contre-insurrection, comme la révolte de

Tacfarinas. Là s'arrêtent les ressemblances, car les deux entreprises diffèrent profondément, dans leurs causes et leur déroulement.

La Gaule était dirigée par une élite sociale composée de notables, des *equites* ou chevaliers, déjà mentionnés par César. Ceux qui s'étaient battus avec Vercingétorix pour l'indépendance avaient été balayés par la défaite. Ceux qui avaient choisi d'appuyer Rome étaient restés en place. Ils sont facilement reconnaissables aux deux premiers éléments de leur onomastique, hérités de César et d'Auguste : ce sont des Caii(-ius) Iulii(-ius). Or, au début du règne de Tibère, ces descendants de traîtres à leur pays souffraient de deux maux. Ils ne supportaient plus l'attitude méprisante des gouverneurs ; ils étaient endettés, et les prêteurs exigeaient le remboursement des sommes avancées. En outre, le tempérament tortueux de Tibère ouvrait la voie à toutes les incertitudes.

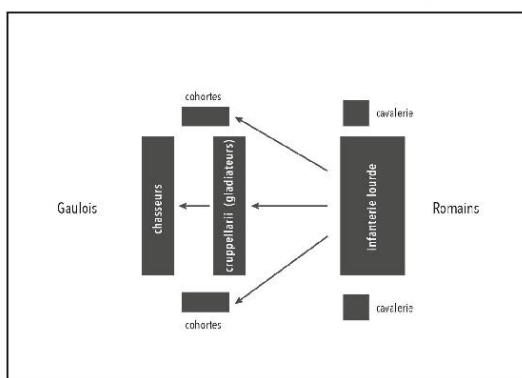
La révolte ne toucha pas toute la Gaule, et elle se fit en deux temps.

1. Les Turons (Touraine) et les Andécaves (Anjou) déclarèrent qu'ils ne reconnaissaient plus l'autorité de Rome. La cohorte (moins de 500 hommes) qui se trouvait à Lyon écrasa les Andécaves ; une autre cohorte, appartenant à l'armée de Germanie, suffit pour venir à bout des Turons.

2. Après ce double échec, Caius Iulius Florus réussit à soulever ses compatriotes, les Trévires (Trèves), et Caius Iulius Sacrovir fit de même chez les siens, les Éduens (Morvan), qui formaient la cité la plus importante de Gaule. Quelques Séquanes (Jura) se joignirent à eux. Mais un autre Jules trévire, Caius Iulius Indus, avait créé une aile, l'*ala Indiana* (moins de 500 hommes). Précédant les chefs romains, il partit en guerre contre Florus et le vainquit, mais il ne put le prendre vivant, car le révolté s'était suicidé avant son arrivée.

Avec les Éduens, l'affaire fut plus chaude. Sacrovir avait retenu en otages tous les fils de riches Gaulois qui faisaient leurs études à Autun, où se trouvait une vraie université. Il réussit à former une armée impressionnante par ses effectifs : 8 000 hommes équipés en légionnaires, 32 000 porteurs d'armes de chasse, des renforts fournis par les cités voisines et des gladiateurs très lourdement armés, les *cruppellarii* (on ignore le nombre de personnes qui constituaient ces deux derniers groupes). En face d'eux, l'armée romaine venue de Germanie alignait deux légions et leurs auxiliaires, pas plus de 20 000 hommes en tout. La II^e légion Auguste faisait sans doute partie

de ces troupes, et il n'est pas impossible que l'arc d'Orange commémore cette victoire : des sculptures y montrent un combat entre des Gaulois et des Romains, et cette ville avait été créée pour des vétérans d'une II^e légion.



Document no 51. La bataille d'Autun (21 après J.-C.).

La rencontre eut lieu à environ 17 km d'Autun. Sacrovir avait placé les *cruppellarii* en première ligne, les chasseurs derrière eux, et les soldats équipés en légionnaires sur les flancs. En face, le légat Silius avait choisi un ordre très banal, avec l'infanterie au centre et la cavalerie aux ailes. Il remporta une facile et rapide victoire. Sacrovir prit la fuite et se suicida.

L'insurrection des Gaules était terminée.

D'autres désordres mineurs

La fin du règne de Tibère fut marquée par des troubles qui eurent moins d'ampleur que ceux qui viennent d'être rapportés, lesquels, de toute façon, n'étaient pas assez graves pour mettre en danger l'empire.

Apronius, qui fut légat à partir de 28 et peut-être jusqu'en 34, affronta une révolte des Frisons ; il est généralement admis que sa répression échoua.

En 35, la situation « internationale » fut tendue dans le Caucase, où les Sarmates, les Ibères et les Alains lorgnaient l'Arménie. C'est que ce royaume et l'Iran vivaient un épisode d'instabilité. Artaban, roi des rois,

avait donné l'Arménie à son fils, Arsaces. Une coalition empêcha la prise de pouvoir : Mithridate l'Ibère imposa à ce poste son frère, Pharasmane, avec l'accord des Alains et des Sarmates. Artaban avait si peu de charisme que des nobles iraniens demandèrent à Tibère de leur fournir un souverain pour le remplacer. Il envoya un certain Phraates qui, trop romanisé, fut chassé, puis, avec l'appui du gouverneur de Syrie, Vitellius, il installa un Tiridate. Le conflit entre Tiridate et Artaban affaiblissait l'Iran au profit de Rome... et des Ibères.

CALIGULA (37-41)

Connu pour ses lubies et grâce à une excellente pièce de théâtre d'Albert Camus, Caligula était bien fou, mais, heureusement pour l'empire, son entourage ne l'était pas. Dans ces conditions, les aventures militaires se réduisirent à presque rien dans un règne bref ; Caligula ne fut d'ailleurs jamais acclamé comme *imperator*.

Ses conseillers développèrent avec des à-coups la politique des protectorats. La Commagène fut rendue à Antiochus, puis lui fut reprise. Par ailleurs, plusieurs royaumes furent donnés à des princes, ce qui est hélas mal connu.

Une autre politique, la conquête, ne connut que des avortements. Caligula envisagea une expédition en Bretagne, puis il abandonna ce projet. Il pensa envoyer une flotte avec des soldats pour réussir là où Auguste avait échoué, créer une province entre Rhin et Elbe. Mais les légionnaires renâclèrent. Pour les humilier, il leur fit ramasser des coquillages sur la grève.

La seule vraie entreprise militaire qui puisse être datée de ce règne, c'est la répression de la révolte de Cornelius Gaetulicus par le futur empereur Galba. Hélas, elle est, elle aussi, peu présente dans les sources.

Caligula aurait pu être le conquérant de la Maurétanie. Au début de l'année 40, il fit assassiner, dans l'amphithéâtre de Lyon, Ptolémée, le roi de ce protectorat. Les causes de cette exécution ont été discutées, et les historiens ont avancé trois explications.

1. Les tenants de la thèse politique se divisent en deux camps. Pour les uns, Ptolémée, en revêtant un manteau de pourpre, aurait été perçu

par Caligula comme un concurrent. C'est absurde ; personne ne peut sérieusement imaginer qu'un roi de Maurétanie ait envisagé de devenir empereur. Pour les autres, Ptolémée était lié aux Cornelii Lentuli, et un membre de cette famille avait conspiré contre Caligula. Mais en 40, ce n'était pas une découverte.

2. La thèse religieuse, une rivalité pour une dignité sacerdotale, ne résiste pas non plus à l'examen : le déséquilibre entre les deux personnages était trop évident.

3. Enfin, la magie a été évoquée ; à l'époque, c'était grave, mais aucune pratique de ce genre n'est bien attestée dans cette affaire. Il nous semble, plus simplement, que ses conseillers avaient recommandé à l'empereur de poursuivre un processus en cours, transformer ce protectorat en province, à l'instar de plusieurs autres. Caligula l'a fait à sa manière, c'est-à-dire avec violence et cruauté.

Il fut assassiné avant de pouvoir intervenir dans cette région.

CLAUDE (41-54)

Porté sur le vin et bègue, jouet de ses femmes et de ses affranchis, Claude a suscité les railleries. Pourtant, peut-être d'ailleurs pour faire oublier ses travers, il a accordé une certaine importance à la guerre : il a été acclamé vingt-sept fois comme *imperator* ! Et il a ajouté deux provinces au monde romain.

La Maurétanie

Dès qu'il est arrivé au pouvoir, Claude a dû régler le problème de la Maurétanie (au singulier : un royaume unique divisé par la suite en deux provinces), où il mena une guerre offensive, une guerre d'agression, qui provoqua logiquement une insurrection et une contre-insurrection. C'est le projet de province, plus que l'assassinat du roi (début 40), qui a provoqué une explosion dans l'ouest (nord du Maroc) ; il n'existe aucune preuve d'un soulèvement analogue dans l'est (Algérie occidentale), mais quelques historiens en rêvent. Un affranchi du défunt roi, Aedemon, s'appuya sur ses collègues et il souleva contre Rome les autres Maures qui mirent à sac Volubilis. Pour défendre les

intérêts romains, une milice locale et l'armée d'Espagne réagirent en urgence.

Quatre chefs, pour le moins, ont été mobilisés pour établir la domination de Rome en Maurétanie. Le plus célèbre, Suetonius Paullinus, s'est illustré ensuite en Bretagne et dans la guerre civile de 68. Pendant l'hiver 41-42, il repoussa les insurgés jusqu'à l'Atlas, puis il mena un raid de dix jours qui lui permit d'atteindre l'oued Guir. Son successeur, Hosidius Geta, poursuivit cette stratégie. Une fois, étant très avancé dans le désert, il se trouva dans l'incapacité de fournir de l'eau à ses troupes ; les dieux étaient avec lui, et un miracle de la pluie les sauva. Il est surtout crédité de deux victoires sur un chef insurgé, Salabos. En 44, Rome y envoya Fadus Celer, un procurateur prolegat ; ce titre indique qu'il commandait des légionnaires. Enfin, en 44-46, le futur empereur Galba vint à Cherchel, alors qu'il était proconsul d'Afrique. On a voulu voir dans ce déplacement l'indice de troubles à l'ouest.

La Bretagne

Île de Bretagne avait occupé les esprits depuis longtemps, et sa conquête avait été préparée par un double débarquement de César, et par des projets inaboutis d'Auguste et de Caligula. Elle constitua la grande affaire du règne de Claude qui, s'il avait été contraint d'intervenir en Maurétanie pour résoudre le problème posé par Caligula, fut le véritable instigateur de cette guerre. Elle fut justifiée, en droit sinon en morale, par l'appel au secours de roitelets alliés ; ils avaient été chassés de leurs domaines par leurs sujets. Ces personnages, Cogidubnus, chez les Regenses, et Cartimandua, chez les Brigantes, regagnèrent leur pays en 43 dans les bagages de l'armée romaine. Dans l'état-major d'Aulus Plautius, dans son conseil, se trouvaient des officiers estimés et estimables, comme Sentius Saturninus et Valerius Asiaticus, et surtout deux futurs empereurs, Galba et Vespasien. Il disposait de quatre légions et de leurs auxiliaires, la II^e Auguste, la IX^e Hispana, la XIV^e Gemina et la XX^e Valeria ; venus de Germanie, la plupart des soldats avaient acquis une bonne expérience, sinon de la guerre, du moins de la surveillance d'ennemis jugés dangereux.

Les Bretons ont toujours inquiété les Romains. Quand ils allaient au

combat, ils se peignaient le corps, probablement en bleu ; et, dans ces cas, ils ne portaient aucun vêtement. Des sculptures gravées sur le mur d'Antonin montrent des cadavres de barbares complètement nus. Cette habitude s'explique peut-être par un recours à la magie, et elle avait en outre un avantage qui en faisait un élément important d'une guerre psychologique. En effet, elle faisait ressortir le sang coulant d'éventuelles blessures, montrant le courage d'hommes qui se battaient malgré tout.

Dans le sud de la Bretagne, des sépultures ont livré un armement de tradition celtique, composé de casques, de cottes de mailles et de boucliers longs avec un *umbo*, une demi-boule de fer placée au centre de l'écu. Elles ont aussi permis de trouver des épées longues faites d'un métal médiocre. On y a également déterré des javelots de deux types, à large pointe pour le corps à corps, et plus fins pour le jet, ainsi que des arcs et des frondes. Le recours à des chars de combat, qui y est également attesté, représentait déjà un archaïsme. Pourtant, ces engins semblent avoir été relativement efficaces, peut-être parce qu'ils surprenaient les Romains.

Les sculptures du mur d'Antonin, mentionnées plus haut, montrent des boucliers en tuiles avec un *umbo*, tout à fait semblables à ceux qu'utilisaient les Romains et des glaives proches de leur *gladius*. Il nous semble bien que les Bretons du nord ne se battaient pas avec les mêmes armes que les Bretons du sud.

Hérodien et Dion Cassius, auteurs plus tardifs, donnent une description de l'armement de ces guerriers qui ne concorde pas toujours avec ce que rapportent certains archéologues. Ces barbares, disent-ils, accordaient peu d'intérêt aux éléments défensifs ; ils ne se protégeaient qu'avec un petit bouclier, et ils ne portaient pas de cuirasse. Ils utilisaient comme armement offensif des poignards, des épées et des lances courtes ; ces dernières étaient pourvues d'une pomme de cuivre qui faisait du bruit pour effrayer l'ennemi (on retrouve là un autre élément de la guerre psychologique). Dès qu'ils se trouvaient en difficulté, ces guerriers agissaient comme les Germains et ils se réfugiaient dans les marais et dans les bois pour échapper à la pression de l'infanterie lourde des légions.

La conquête se fit en quatre temps. Aulus Plautius (43-47) prit possession du bassin de Londres. Ostorius Scapula (47-52) conquiert le pays de Galles, où il dut surtout affronter les Ordovices et les Silures du

roi Caratacus. Ce dernier fut défait, et il chercha refuge auprès de Cartimandua, la reine des Brigantes. De tempérament changeant, elle l'accueillit d'abord avec faveur, puis elle le livra aux Romains. La suite de la conquête sera vue à sa place.

Les affaires mineures

Comparées à ces deux vraies guerres, d'autres entreprises paraissent plus banales, sans être pour autant éloignées des questions militaires. Contrairement à ce qui avait été fait pour la Maurétanie, et dans le prolongement des mesures prises par Caligula, Claude rendit leurs États à plusieurs princes, ou les reprit, ce qui laisse une fâcheuse impression d'incohérence. Il rendit la Commagène à Antiochus qui, décidément, devait ne plus savoir que penser après ces volte-face. Il redonna le Bosphore Cimmérien à Mithridate et la Cilicie à Polémon.

Les Romains ne pouvaient cependant pas se battre sur tous les fronts. En 52, un certain Troxobor souleva une fraction des Ciliciens, les Ciètes, et ses guerriers mirent en déroute une aile de cavalerie. Ce fut le roi de Commagène, Antiochus, qui résolut le problème. Par une habile politique, il divisa les insurgés et Troxobor fut tué.

En Judée, par amitié pour Agrippa et pour apaiser les tensions, Claude recréa un État au profit de ce roi en 41. C'était évidemment un protectorat, mais ce souverain décéda en 44 et son frère ne recueillit que des débris. La Judée devint province procuratorienne (44-66), ce qui relança le mouvement d'hostilité des Juifs. En 49, un soulèvement éclata à Jérusalem ; il aurait fait 40 000 morts d'après Orose, que personne n'est obligé de croire.

Enfin, en 46, la Thrace fut réduite en province.

Les relations avec les Germains

Le rapport de force au-delà du Rhin avait beaucoup changé depuis le Teutoburg. Les terribles Chérusques en étaient réduits à demander à Claude de leur choisir un roi. Il leur envoya un certain Italicus, dont le nom est tout un programme, et qui n'eut pas l'heur de plaire à ses sujets. Des événements guerriers accompagnèrent ces échanges plus ou

moins diplomatiques. Cneius Domitius Corbulo combattit les Chauques avec succès, tout comme fit Publius Geminius face aux Chattes. Le même Corbulon pourchassa les Frisons qui avaient mené un raid de pillage dans l'empire en 47.

Les relations avec l'Iran

Une fois de plus, des nobles iraniens demandèrent à l'empereur de leur choisir un roi des rois : cette requête prouve que Rome dominait le monde ; le Sénat et le prince servaient à la fois d'ONU et de TPI. Claude envoya un certain Meherdates, et il le fit soutenir par le gouverneur de Syrie. Mais le titulaire du poste, Gotarzes, réussit à vaincre ce prétendant.

En Arménie, l'Ibère Pharasmane fut chassé. Le nouveau shah d'Iran, Vologèse, mit tout le monde d'accord en chassant le détenteur du pouvoir et en le remplaçant par son propre frère, Tiridate.

Quoi qu'il en soit, il faut retenir, au bénéfice de Claude, la reprise de la conquête et l'addition à l'empire de deux nouvelles provinces.

NÉRON (54-68)

Quand il arriva au pouvoir, Néron n'était qu'un gamin mal élevé ; avec le temps, il cessa d'être un gamin, mais il resta mal élevé, au point de passer parfois pour un fou. Les problèmes, pourtant, ne manquaient pas. Heureusement, comme au temps de Caligula, l'empire possédait des serviteurs compétents et dévoués, essentiellement dans le Sénat. Et ce n'était pas de trop avec le nouvel empereur, qui s'octroya douze salutations comme *imperator* sans être jamais allé sur un champ de bataille, et qui dut résoudre les problèmes posés par trois grandes guerres.

Les problèmes mineurs

Ce fut encore en Germanie que des troubles surgirent. Les Frisons, encore eux, voulurent quitter leurs terres et s'établir près de la mer ; les

Ampsivariens concurent le même projet, et tous se mirent en marche. Les Romains leur barrèrent le passage, et les renvoyèrent vers leurs domaines d'origine. Mal en prit aux Ampsivariens : ils furent attaqués par les Chauques, condamnés à l'errance, assaillis par d'autres Germains, et ils finirent par disparaître. Les Chattes à leur tour furent agressés, cette fois par les Hermondures, et presque anéantis – presque seulement.

Les conseillers de Néron lui suggérèrent de faire disparaître deux protectorats. En 63, à la mort de leur dernier souverain, Cottys II, les Alpes Maritimes furent transformées en province. En 64, le Pont Polémoniaque perdit son indépendance et il fut agrégé à la Galatie.

La guerre contre l'Iran

La guerre contre l'Iran reprit, avec toujours le même objectif, le contrôle de l'Arménie. Le roi Volgèse voulut conserver à son frère Tiridate ce territoire qu'il considérait comme son arrière-cour. Et Corbulon fut chargé de l'en chasser : ce fut clairement une guerre offensive, à visées stratégiques.

Corbulon s'allia aux Ibères pour une guerre longue. Puis il entreprit une expédition contre Tigranocerte, dont il s'empara. Rome envoya en Arménie Tigrane, un otage-hôte, pour qu'il y remplaçât Tiridate. Profitant du retrait en Syrie de Corbulon, Vologèse envahit de nouveau l'Arménie, il en chassa Tigrane et il y réinstalla Tiridate. Tigrane était encerclé dans Tigranocerte quand Corbulon revint et fit lever le siège ; puis ce roi disparut quand son pays fut noyé sous le flot des soldats iraniens.

Le collègue de Corbulon, Caesennius Paetus, se trouva dans une situation si difficile qu'il lui fallut négocier. Il n'avait pas su résister aux « flèches des Parthes », et il dut capituler, accepter que ses légionnaires passassent sous le joug : c'est le désastre de Rhandaia. L'accord obtenu de Vologèse fut humiliant, et aurait pu l'être davantage si Corbulon n'était pas intervenu : l'Arménie resterait à Tiridate, mais ce dernier irait à Rome pour qu'y soit confirmée son autorité.

Un des lieutenants de Corbulon, Paccius Orfitus, attaqua les ennemis sans son ordre ; il fut vaincu et puni, d'autant que Tiridate profita de la situation pour ravager l'Arménie qu'il aurait dû défendre.

Cette phase de la guerre se poursuivit par la prise d'Artaxata et par la destruction de la ville. Par la suite, Néron, pour d'obscurcs raisons, sans doute faites de suspicion et de jalousie, fit mettre à mort Corbulon.

La Bretagne

La conquête se poursuivait sous Néron. Suetonius Paullinus (58-61), un grand général, attaqua l'île de Man. C'était là que les druides bretons se réunissaient et au besoin se réfugiaient ; et le moins que l'on puisse en dire, c'est qu'ils n'étaient pas heureux de l'arrivée des légionnaires chez eux. Cette attitude prouve que la religion marquait fortement les esprits des Celtes, et que les Romains, conscients de ce fait, avaient voulu en tirer profit. Le général en fut détourné par une importante et violente insurrection des Icéniens (Suffolk et Norfolk) en 60-61. Les notables étaient humiliés par l'arrogance des gouverneurs et étranglés par les prêteurs qui demandaient le remboursement des dettes (parmi ces hommes d'argent sans pitié, on comptait le philosophe et moraliste Sénèque) ; cette situation n'est pas sans évoquer la Gaule de 21, et la révolte des Éduens. De toute façon, les Icéniens ne voulaient pas payer le tribut, ni fournir des recrues aux conquérants ; voilà pour les causes. L'événement déclencheur fut le viol des filles de Boudicca. Cette femme exceptionnelle, la Jeanne d'Arc des Anglais, ou, mieux, leur version féminine de Vercingétorix, se conduisit à la fois en reine et en chef de guerre ; les Celtes faisaient confiance aux femmes. La révolte fut marquée par la prise et le sac de Camulodunum (Colchester), le pillage de Londres et de Verulamium (St. Albans), enfin par un échec de Petilius Cerialis. Boudicca fit massacrer 70 000 personnes, des Romains et des traîtres, des compatriotes passés dans le camp de l'ennemi. Malheureusement pour la souveraine, Suetonius Paullinus commandait l'armée de Bretagne. Cet excellent général remporta une grande victoire sur les Icéniens et, avec la répression, il ajouta 80 000 nouveaux morts aux précédents. Boudicca disparut dans des circonstances peu claires.

Les Juifs

Les Juifs, pauvres et pieux, détestaient toujours les Romains et ils

entretenaient de très mauvaises relations avec les Grecs, les Arabes et la plupart de leurs autres voisins. Une terrible guerre commença en 66 ; G. Brizzi a expliqué qu'ils inventèrent pour l'occasion « la guerre du peuple ». Le facteur déclenchant fut la mauvaise gestion de la province par le procureur Florus.

Les insurgés s'emparèrent de la citadelle de Masada, dans le désert, et de leur capitale, Jérusalem, où ils massacrèrent les soldats romains. Leurs compatriotes de Chypre et d'Alexandrie se soulevèrent également. À Césarée, en retour, les Grecs et les Romains égorgèrent 20 000 Juifs, et de nombreuses villes de Syrie, notamment Damas, suivirent cet exemple. Tiberius Iulius Alexander, le préfet d'Égypte, était un Juif renégat ; il organisa sans états d'âme la répression dans sa capitale.

L'armée de Syrie, aux ordres de Cestius Gallus, fut chargée de la reconquête. La Galilée fut vite pacifiée, après la prise de Joppé et Lydda. Les Romains atteignirent Jérusalem, où une garnison fut de nouveau installée. Sans raison apparente, Gallus repartit vers le nord, et il fut en butte à la guérilla. Les Juifs pratiquèrent le harcèlement par de petits groupes de combattants, sur les flancs et l'arrière-garde des Romains, et ils tendirent des embuscades. Le légat ne dut son salut qu'à une ruse désespérée, un stratagème : son armée s'enfuit d'un camp où il laissa 400 soldats, qui se sacrifièrent pour ralentir les ennemis et qui furent tous massacrés. Il perdit dans l'aventure la totalité de son artillerie et de l'estime que ses hommes avaient eue pour lui.

À ce stade de la guerre, les Juifs confièrent l'armée de Galilée, qui comptait 30 000 hommes, à un aristocrate riche et cultivé, Josèphe. Mais ses soldats, par haine de la noblesse, ne lui facilitèrent pas la tâche. Il les avait pourtant soumis à la discipline des Romains, avec une hiérarchie, des systèmes de transmissions, une formation à la tactique, un armement adapté et la pratique de l'exercice.

Arrive Vespasien et tout de suite le visage de la guerre change. Les Juifs ne réussirent pas à lui prendre Ascalon ; Sepphoris lui ouvrit ses portes, et il s'empara de Gabara. Si un de ses officiers, Placidus, dut s'enfuir après avoir tenté de pénétrer dans Jotapata, son supérieur accumula les succès. Trois moments ont revêtu une grande importance dans une guerre devenue surtout une affaire de poliorcétique, une suite de sièges : Jotapata, Jérusalem et Masada.

Josèphe défendit Jotapata. Vespasien fit construire une terrasse d'assaut, engagea l'artillerie et fit jouer un bélier. Le Juif exhaussa le

rempart. Le Romain ajouta à son dispositif une tortue et trois tours mobiles (la tortue, dans ce sens, était un bâti de bois, monté sur roues et protégé par une toiture de bois, de fer et de peau). Finalement, Vespasien prit la ville et les légionnaires massacrèrent les habitants. Josèphe réussit à se cacher, peu de temps, car il fut capturé. Prisonnier de guerre, il devenait esclave en droit romain. Mais il sut séduire Vespasien, à qui il plut, et qui l'affranchit. C'est pourquoi il devint Titus Flavius Josephus, pour nous Flavius Josèphe. Le processus n'a pas toujours été bien vu par les historiens. Après la prise de Jotapata, les soldats prirent leurs quartiers d'hiver. Quelques-uns furent malgré tout mobilisés, pour détruire Joppé, qui était devenu un nid de pirates.

À la reprise des opérations, les Romains enchaînèrent les succès. On ne sait pas ce qu'il faut le plus admirer, de l'efficacité des forces de répression ou de la ténacité des insurgés. Tarichée fut prise par Titus, notamment grâce à la cavalerie, ce qui est assez rare pour être relevé. Gamala résista sept mois, malgré la mise en place de terrasses d'assaut ; les assaillants subirent un échec, puis connurent le succès en novembre 67. Et Gischala tomba aux mains du Romain.

Les légions arrivèrent sous les murs de Jérusalem. Les assiégés se battaient d'une part contre les étrangers, d'autre part entre eux : riches contre pauvres, et zélotes contre tous. Et 20 000 Iduméens se trouvaient avec eux. Le grand-prêtre Ananus essaya de soustraire le Temple aux zélotes ; il fut vaincu et tué. Avec lui périrent 12 000 jeunes nobles et un grand nombre de gens du peuple. La ville fut encerclée par les Romains, qui jugèrent prudent de ne pas tenter un assaut immédiat.

Dans le même temps, les troupes de Vespasien pénétrèrent dans Gadara le 21 mars 68, puis dans Jéricho, et Gerasa fut détruite. Après avoir conquis la Galilée, le Romain prenait sous son contrôle la Judée occidentale, puis toute la Judée. Mais un chef des sicaires de Masada entreprit de ravager l'Idumée puis la Judée.

Des bruits inquiétants préoccupaient les conquérants : la situation à Rome n'était pas bonne, des provinces occidentales bougeaient et Néron était devenu odieux à tous.

LES GUERRES CIVILES (68-69)

La tradition appelle « année des quatre empereurs » une période de guerres civiles qui provoqua une insurrection de provinciaux très ambiguë. Par ses excentricités et surtout par ses meurtres de sénateurs, déguisés en suicides forcés, Néron avait fini par inquiéter une bonne partie de son entourage et par excéder beaucoup de monde. Il faut pourtant se garder de caricaturer : un parti néronien existait, même chez les nobles, et il survécut à la mort de son inspirateur. Il regroupait des personnages attachés à la légitimité, ou à une politique plus favorable à la plèbe et aux soldats qu'à la pourtant indispensable aristocratie.

La chronologie générale

Comme souvent, quand il s'agit d'histoire militaire, les historiens des XIX^e et XX^e siècles, et même du XXI^e, ont simplifié à outrance, sautant par-dessus les batailles. Il faudra déterrer quelques rencontres oubliées.

Ch. D. 19

~~Salon~~ ; mort le 9 ou le 11 juin

~~Ollon~~ 68 à 15 janvier 69

~~Villevins~~ à 17 avril 69

~~Verginius~~ (ou 19 avril) à 20 décembre 69

~~68-70~~ 1^{er} juillet 69 : acclamé en Égypte

La révolte en Gaule et en Afrique

Le 11 mars 68, le légat de Lyonnaise, Iulius Vindex, déclara qu'il ne reconnaissait plus Néron comme empereur légitime. Initiateur de la révolte, il n'en tira pas grand profit. Le consulaire Verginius Rufus, qui commandait l'armée du Rhin supérieur et qui éprouvait du respect envers l'ordre établi, écrasa près de Besançon les troupes disparates qu'il avait rassemblées à la hâte.

Environ deux mois plus tard, le légat de la III^e légion Auguste, qui se trouvait en Afrique, fut incité à la rébellion par une femme, Calvia Crispinilla, et il se proclama empereur. Il créa une nouvelle légion, souvent oubliée, la I^{re} Macrienne, et il obtint l'appui de l'Afrique et de la Sicile. Son programme, en partie cicéronien, contenait un retour à une République aristocratique, où la liberté serait garantie par un prince.

Peu ambitieux, il se serait contenté de régenter les deux provinces qui le soutenaient. Ce personnage médiocre, mal aimé de ses soldats, échoua. Il fut mis à mort sur ordre de Trebonius Garutianus, procureur désigné par Galba, le successeur de Néron.

Trois mois après le soulèvement de Vindex, le 9 ou le 11 juin, Néron, abandonné de tous ou presque, se suicida. Dans le même temps, le gouverneur de Tarraconaise, Lucius Sulpicius Galba, fit savoir au Sénat qu'il était disponible. Par un messenger, il réussit à circonvénir le préfet du prétoire, Nymphidius Sabinus, qui promit à ses hommes un énorme *donativum* de 40 000 sesterces, soit 10 000 deniers (pièces d'argent). Les prétoriens et les sénateurs étant d'accord, pour des raisons différentes il est vrai, Galba devint empereur et il se rendit à Rome, où il se signala très vite par un comportement très sévère, « psychorigide » comme on dirait de nos jours. Ce faisant, il commit deux erreurs : ne récompenser ni Nymphidius Sabinus, ni sa garde. Aux prétoriens qui réclamaient l'argent promis, il répondit qu'il « avait l'habitude de recruter des soldats, pas de les acheter ». Il ajoutait l'injure à la ladrerie.

La révolte en Germanie et à Rome

Vaincu, le clan néronien n'était pas détruit. Le 1^{er} janvier 69, les légions du Rhin supérieur refusèrent de renouveler leur serment à Galba ; la même décision fut prise le 2 janvier par les légions du Rhin inférieur, dont les soldats proclamèrent empereur leur légat, Vitellius, un néronien notoire. La réaction de Galba témoigne d'une totale absence de sens politique : il adopta un personnage de peu d'envergure, Pison, qui serait son successeur, ce qui accrut la jalousie de Nymphidius Sabinus et le sentiment général de sa faiblesse.

C'est alors qu'un autre néronien connu, Othon, se présenta aux prétoriens, et il fut appuyé par ces soldats contre Vitellius. Accessoirement, ses supporters s'opposaient aux légionnaires. Galba, qui ne comptait déjà plus, fut assassiné le 15 janvier. Ses deux successeurs, appuyés l'un et l'autre par des forces armées, risquaient de régler leur différend sur le champ de bataille : la guerre serait alors la poursuite de la politique, schéma très conforme à la pensée de Clausewitz. Othon tenta d'arriver à un accord, mais les échanges de

lettres, d'abord chaleureux, changèrent de ton et passèrent de l'amabilité à la courtoisie, de la courtoisie à la discourtoisie, et enfin aux injures. Il ne restait qu'une solution, le conflit.

Les Sarmates en Mésie

Au même moment eut lieu une guerre oubliée par les manuels, intéressante pour l'histoire militaire. Avec pour seul objectif le pillage, les Sarmates Roxolans rassemblèrent des cavaliers cuirassés (cataphractaires) et pénétrèrent en Mésie. Les soldats de la III^e légion Gallica les prirent par surprise. Le combat se déroula sur la glace, car le Danube était gelé et le sol glissant. Grâce à leurs godillots, les *caligae*, les Romains supportèrent mieux le choc, et ils renvoyèrent chez eux leurs ennemis, non sans leur avoir infligé des pertes. Voir cependant p. 430.

Othon contre Vitellius

Pendant ce temps, la guerre civile se préparait. Les ennemis savaient manœuvrer, ce qui fait tout l'intérêt de ce choc Romains contre Romains. Vitellius divisa ses forces en deux armées, avec pour objectif l'Italie et Rome. L'une devait emprunter le Grand Saint-Bernard, l'autre le col du mont Genève. Othon choisit lui aussi deux théâtres d'opérations, le nord de l'Italie, évidemment, et aussi le sud de la Gaule.

Une partie des othoniens se rendit en Gaule par voie de mer. Le débarquement dans les Alpes Maritimes se fit sans encombre, sauf pour les habitants de Vintimille dont la ville fut mise à sac. Les othoniens obtinrent trois succès mineurs : ils repoussèrent des vitelliens dans une petite bataille ; ils en empêchèrent d'autres de prendre Plaisance ; ils remportèrent une autre victoire sans ampleur devant Crémone.

La vraie guerre civile pouvait commencer. Elle fut marquée par un siège et par quatre batailles, trois en plaine et une en milieu urbain. L'indifférence aux conflits de nos prédécesseurs, jointe à quelques mauvaises habitudes de localisation, complique la tâche de l'historien des faits militaires.

La bataille de Bédriac

La bataille de Bédriac eut lieu le 14 avril 69 ; ce lieu est situé près de San Andrea, aux environs de Crémone ; de ce fait, elle est parfois appelée « bataille de Crémone ». Les soldats de Germanie, qui combattaient pour Vitellius, comptaient dans leurs rangs des Bataves et surtout la XXI^e légion Rapax. Ils s'étaient reposés avant la rencontre, après leur longue marche. Les othoniens, eux, arrivèrent fatigués ; les officiers ne surent pas trouver un ordre de bataille satisfaisant, parce qu'ils avaient été conduits sur un site encombré par des arbres et des vignes. Parmi eux se trouvaient des troupes au moins médiocres, des gladiateurs et la I^{re} légion Adiutrix. Les vitelliens chargèrent, et ils engagèrent un corps à corps à l'épée. Malgré ses qualités, la XXI^e Rapax fut d'abord repoussée par la I^{re} Adiutrix. Mais ses hommes réagirent et ils engagèrent une vigoureuse contre-attaque. Le centre othonien fut enfoncé et les chefs de cette armée prirent la fuite. Les vitelliens ne s'arrêtèrent que devant le camp ennemi, où s'étaient enfermés les vaincus.

La défaite étant patente, Othon fit ce que devait faire un vrai Romain : il se suicida. Vitellius quitta la Germanie et passa par Bédriac où il se rassasia au spectacle des cadavres ennemis en décomposition dont l'odeur le charmait, puis il gagna Rome. Sa satisfaction aurait dû être tempérée. Le 1^{er} juillet, Vespasien, commandant de l'armée de Judée, homme équilibré qui tenait le milieu entre le parti néronien et l'aristocratie traditionaliste, fut acclamé comme empereur à l'instigation de Tiberius Iulius Alexander, ce Juif renégat qui gouvernait l'Égypte. L'astucieux préfet avait préparé le terrain : les armées de Judée, évidemment, de Mésie et de Pannonie se rallièrent à son projet. Vespasien, dont on a fait à tort un « bourgeois », terme anachronique, appartenait au Sénat, et il s'était révélé comme un bon chef de guerre. Il avait acquis de l'expérience en Germanie, puis en Bretagne, et il continuait à ce moment précis en Judée. Cet avantage n'était pas sans intérêt dans une guerre civile.

Très vite, l'Espagne, la Gaule et la Bretagne se prononcèrent en sa faveur, ainsi que la flotte de Misène, ce qui entraîna la Campanie dans son parti, car on peut dès lors parler d'un parti flavien ; il regroupait tous les modérés qui étaient las de la guerre civile. Hélas pour eux : pour obtenir la paix civile, il fallait encore un peu de guerre civile.

Vespasien disposait en outre de bons lieutenants. Il pouvait confier la poursuite de la guerre des Juifs à son fils Titus. Et il avait dans son camp deux militaires de haut niveau, Antonius Primus et Arrius Varus, deux hommes de confiance qui prirent le chemin de l'Italie.

La première bataille de Crémone

La première bataille de Crémone eut lieu le 24 octobre 69 ; elle est parfois appelée « deuxième bataille de Bédriac ». Elle opposa les vitelliens, de moins en moins nombreux par suite de défections, aux flaviens qui arrivaient en Cisalpine depuis la vallée du Danube. Et cette fois, c'étaient les vitelliens qui étaient mal organisés et mal commandés.

Les flaviens avaient adopté un ordre de bataille curieux. Antonius Primus avait laissé un espace vide au centre de son dispositif pour la cavalerie, et il avait placé l'infanterie lourde de part et d'autre. Varus avait pris la tête des troupes montées qui partirent à l'attaque, furent vigoureusement repoussées et revinrent en désordre. L'étroitesse du chemin permit à Antonius Primus de contenir ses ennemis. Deux légions vitelliennes, la XXI^e Rapax et la I^{re} Italique, surgirent, mais elles furent chassées du terrain, et leurs soldats trouvèrent refuge dans Crémone, ce qui déplut fort aux flaviens. La contre-offensive s'acheva avec bonheur pour Antonius Primus, et ses ennemis furent vaincus. Le champ de bataille était couvert de cadavres, peut-être 40 000 de chaque côté.

La deuxième bataille de Crémone

La deuxième bataille de Crémone eut lieu le 31 octobre 69, une semaine après la première. Il fallut aux vitelliens le temps d'acheminer des renforts, six légions nouvelles. Ils organisèrent une armée faible à droite, forte à gauche, très forte au centre. À droite ne se trouvait que la IV^e Macédonique ; à gauche se pressaient la XXII^e Primigenia et la I^{re} Italique, et peut-être une XVI^e légion ; au centre avaient été placées la V^e Alouette, la XV^e Apollinaris et les vexillations (détachements) venues des légions de Bretagne, la II^e Auguste, la IX^e Hispana et la XX^e Valeria ; les vexillations de combat comptaient en principe 2 000 hommes chacune. En estimant une légion à 5 000 hommes

approximativement, on avait 5 000 soldats à droite, 16 000 au centre et 10 000 (ou 15 000 ?) à gauche. Mais ces quelque 30 000 hommes, auxquels il faut ajouter des auxiliaires en nombre inconnu, n'avaient pas de vrais chefs, et ces officiers médiocres n'avaient pas de vrai plan.

Les flaviens, bien commandés par Antonius Primus, étaient motivés non par un noble idéal, mais par l'appât du gain, la perspective du pillage : ils espéraient qu'après avoir vaincu l'infanterie ennemie ils pourraient s'enrichir avec les biens des habitants de Crémone. Ils souffraient d'une légère infériorité numérique. La III^e Gallica avait été placée au centre, sur la via Postumia, et, derrière elle, les prétoriens formaient une réserve. Primus avait mis à gauche la VIII^e Galbiana, puis la VII^e Claudienne, à droite la VIII^e Auguste, aux ailes l'infanterie auxiliaire, et, en première ligne, les redoutables Bataves.

Pourtant, les flaviens furent enfoncés par l'artillerie ennemie et Primus dut faire appel aux prétoriens pour redresser la situation. Les adversaires étant de force égale, l'engagement dura et se transforma en une bataille de nuit. Au lever du jour, Primus redonna courage à ses hommes. Il les mit en colonnes, et il enfonça l'armée de Vitellius, cette fois définitivement.

Le sac de Crémone

Les flaviens pouvaient alors s'occuper de la ville qui les avait fait rêver, et ils durent pratiquer deux exercices de poliorcétique. Devant ses murs, les vitelliens avaient construit un camp de bataille, et les débris de leur armée y avaient trouvé refuge : c'était la raison d'être de ces forteresses. Pour escalader le rempart, les flaviens firent la tortue. C'est là un autre sens de ce mot : chaque homme mettait son bouclier sur son dos ; les premiers s'appuyaient contre la muraille, et les suivants escaladaient les premiers. Les assiégés les bombardèrent avec de grosses pierres, puis ils eurent la mauvaise idée de jeter sur eux une lourde baliste. Certes, l'engin tua des assaillants, mais il emporta une partie du rempart, ce qui permit aux survivants de pénétrer dans l'enceinte, de prendre une porte et de l'ouvrir. On entendit le cri *Capta castra* ! « Le camp est pris ! »

Les flaviens se tournèrent ensuite vers la ville, défendue par un

rempart surmonté de merlons et de tours, avec des portes solides. Elle était pleine d'un beau monde : de nombreux Italiens attirés par une foire célèbre, les résidents habituels et les restes des vitelliens. Primus fit préparer l'assaut : les frondeurs, les archers, les lanceurs de javelots et les artilleurs nettoyèrent le rempart ; le génie militaire avait préparé une tortue en bois, protégée par du fer et du cuir, mais les assiégés préférèrent la reddition. La ville de Crémone fut soumise à l'abomination par 40 000 hommes en délire, pendant quatre jours ; viols, pillage, meurtres et incendies formèrent la tétralogie de l'horreur. « Ni le rang, ni l'âge n'étaient une protection, a écrit Tacite. On mêlait le viol au meurtre, le meurtre au viol. »

La bataille de Rome

Après avoir dessaoulé, les flaviens marchèrent sur Rome. Ils y étaient attendus par le préfet de la Ville, le frère aîné de Vespasien, Titus Flavius Sabinus, qui avait tenté de trouver un accord avec Vitellius. Les démarches échouèrent et Sabinus se réfugia dans le capitole qui fut incendié, et où il périt. Les vitelliens, déchaînés, mirent la Ville à feu et à sang, avec d'autant plus d'ardeur qu'ils se doutaient de leur échec final ; ils n'avaient plus rien à perdre. Certes favorable à Vitellius, le peuple romain n'en redoutait pas moins la colère des flaviens. De nouvelles négociations eurent lieu ; elles n'aboutirent pas.

Pour cette bataille en milieu urbain ou bataille de rues, Antonius Primus divisa son armée en trois corps : l'un longea le Tibre à l'ouest, l'autre emprunta la voie Flaminia au centre, et le dernier suivit la via Salaria à l'est. Les vitelliens adoptèrent le même dispositif, mais la cavalerie des flaviens les dispersa. La progression fut rendue difficile par la résistance des habitants qui jetaient les tuiles des toits sur les soldats ; ceux-ci avançaient, le bouclier à l'horizontale pour se protéger la tête. Les combats furent particulièrement durs pour la prise du camp des prétoriens. Finalement, la Ville fut entièrement occupée et Vitellius arrêté. Il n'avait pas eu le courage de se suicider, comme avait fait Othon, et il fut tué dans des conditions ignominieuses. Pour le reste, les flaviens se comportèrent comme à Crémone, en commettant bien des excès. Le 21 décembre 69, la bataille de Rome était terminée. Vespasien pouvait régner.

LA RÉVOLTE DES GERMAINS ET DES GAULOIS

La guerre civile eut des répercussions en Gaule et en Germanie, où se produisirent des insurrections qui se transformèrent en une grande guerre, avec sièges et batailles. Il est difficile de comprendre ce qu'espéraient les insurgés : prendre le pouvoir à Rome ou recouvrer l'indépendance ? Ces projets nous semblent invraisemblables. Peut-être voulaient-ils un peu plus d'autonomie ? Ou les chefs espéraient-ils des postes ? Ou bien, tout simplement, aimaient-ils se battre ? Quant aux légionnaires, ils ne dévoilèrent pas la plus belle face de leur personnalité ; nous le verrons.

La révolte des Bataves

À l'automne 69, Caius Iulius Civilis, un Batave, organisa un soulèvement de son peuple, et il attaqua les Romains qui se trouvaient près de son pays. Le personnage a souvent été décrit comme un barbare. À l'appui de cette interprétation, les historiens rapportent ses liens étroits avec une devineresse, la célèbre Veleda. Mais il est difficile de dire s'il croyait en cette femme, ou s'il l'utilisait pour obtenir le ralliement de ses compatriotes. En effet, il faut savoir que ses noms indiquent qu'il appartenait à une famille romanisée depuis un siècle, et il est établi qu'il avait servi dans l'armée romaine comme préfet de cohorte.

Les Romains étaient mal commandés, par un homme mou, le légat Hordeonius Flaccus, en sorte que les légionnaires furent bousculés par les Bataves et ne trouvèrent de salut qu'en se réfugiant dans le camp de Vetera (Xanten). Civilis s'empara de Bonn et ensuite il mit le siège devant Vetera. Officiellement, il luttait contre des vitelliens au profit de Vespasien ; ce trait aussi nous éloigne de l'image du barbare.

Conscient de sa propre médiocrité, le légat Flaccus passa le commandement à un subordonné, Dilius Vocula, ce qui provoqua une révolte des légionnaires. Tous pourtant, sentant le vent tourner, prêterent serment à Vespasien et Vocula put libérer Vetera de la pression de Civilis, qui tenta de se rattraper en s'emparant de Gelduba (Krefeld-Gellep). L'attitude des soldats prit franchement une mauvaise tournure : ils tuèrent Flaccus, chassèrent Vocula et furent vaincus par

les Bataves. Vocula, revenu pour rétablir la discipline, les emmena loin de là, à Mayence, où le camp était assiégé. Ils le délivrèrent.

Les désordres en Afrique

Pour des raisons peu claires, le proconsul d'Afrique, Pison, fut tué. Il avait eu des entretiens secrets avec le commandant de la légion, Valerius Festus, qui était apparenté à Vitellius. Festus, peut-être pour détourner l'attention, mena un raid au sud de la Tripolitaine contre les Garamantes. Ces barbares avaient pris parti pour la ville d'Oea (Tripoli) contre Lepcis Magna, qu'ils espéraient bien piller. Ils furent balayés.

La révolte des Gaulois

Les désordres à Rome, en Italie et dans les légions entraînèrent d'autres désordres, cette fois sur une grande partie septentrionale de la Gaule. Ils furent provoqués par trois autres Caii Iulii, deux Trévires, Tutor et Classicus, et un Lingon, Sabinus. Ce Sabinus est un peu plus connu que ses alliés. Il appartenait à une grande famille et comptait au nombre des hommes les plus riches de la Gaule. Il se disait très attaché à Rome, et il avait inventé une légende : sa grand-mère aurait eu des bontés pour César, qui aurait été son grand-père biologique. Il était par ailleurs marié à une femme admirable, Éponine ; on le verra.

Comme en 21 après J.-C., des *equites* gaulois étaient à la manœuvre. Ils annoncèrent leur ralliement à Civilis, firent tuer Vocula, et proclamèrent « l'empire des Gaules » ; leur mouvement, cette fois, prenait une teinte nettement sécessionniste. Ils obtinrent le serment non seulement de beaucoup de cités, mais encore de légions entières, les chefs ayant déserté. Il semble que les soldats du rang, souvent recrutés en Rhénanie, se sentaient très proches des habitants de cette région.

Le pouvoir central reprit le dessus. D'abord, une assemblée se tint à Reims, et la majorité se prononça en faveur de Rome. Ensuite, les Séquanes écrasèrent la milice de Sabinus. Enfin, le célèbre Frontin, auteur des *Stratagèmes*, arriva d'Italie avec des renforts. Il eut l'occasion de mettre en pratique sa théorie : pour affaiblir le mouvement des Lingons, il recourut à un stratagème, en promettant la citoyenneté

romaine à ceux qui le rejoindraient.

Au lieu de se suicider, comme il aurait dû le faire, Sabinus fit croire à sa mort, car il était très amoureux d'Éponine. Il se cacha longtemps dans une cave, où son épouse lui donna beaucoup de tendresse ; elle enfanta des jumeaux. Ils furent dénoncés et Sabinus fut envoyé à Rome, devant le tribunal de Vespasien. Éponine le suivit et plaida sa cause. Le vieil empereur pleura beaucoup, mais il appliqua la loi, et Éponine obtint d'accompagner son mari dans la mort. Vespasien adoucit sa sévérité en assurant l'entretien des enfants du couple. L'un d'eux, devenu officier, rencontra Plutarque à Delphes et lui raconta cette histoire. Le philosophe grec en déduisit que les femmes étaient parfois capables d'aimer (traité *De l'amour*).

Retour en Germanie

Outre Frontin, l'empereur avait envoyé en Germanie un excellent général, Cerialis.

L'exploit de Bingium (Bingen) montre à la fois la qualité du commandement et l'efficacité de l'exercice. Les Trévires de Tutor étaient placés sur une hauteur. Cerialis rangea ses hommes en ligne, l'infanterie devant la cavalerie, et il les fit avancer malgré les tirs des armes de jet. Effrayés par ce courage, les ennemis se rendirent avant le corps à corps.

Cerialis remporta deux victoires nettes qui mirent un terme à la révolte.

La bataille de Trèves fut difficile. Du côté des révoltés, les Ubiens et les restes des Lingons occupaient le centre, les Bructères et les Tencières la gauche, et les Bataves la droite. Ils attaquèrent à la fois par la route, par la plaine et par les hauteurs, surprenant Cerialis. Son camp fut envahi, ses soldats mis en déroute et un pont stratégique perdu. Il réagit, en particulier grâce à la XXI^e Rapax qui repoussa l'ennemi avec assez de pertes pour transformer cette défaite en une victoire.

De l'est, Cerialis passa à l'ouest et il affronta Civilis à la bataille de Vetera. Le premier jour, il fut désavantagé par un terrain marécageux. Le deuxième jour, il rangea les auxiliaires en première ligne et les légionnaires derrière eux ; César n'aurait jamais choisi ce dispositif, qui a été appliqué quelques années plus tard au mont Graupius. Mais, en cas de victoire, il permettait d'économiser le sang romain. Civilis plaça

les Bataves et les Cugernes à droite et les Transrhénans à gauche. Après un échange d'armes de jet, les Germains chargèrent. Les Romains supportèrent le choc. Un ennemi trahit les siens : il montra à Cerialis un terrain ferme pour la cavalerie ; elle tomba sur les Cugernes, qui furent surpris et mis en déroute. Les légionnaires chargèrent. La victoire était à eux.

Civilis tenta de poursuivre la lutte par la guérilla, en multipliant les petites attaques, le harcèlement. Cerialis sut anéantir les ennemis par des massacres systématiques. Le Batave essaya de l'emporter dans une bataille navale. Son manque d'expérience entraîna sa défaite. Il renonça au conflit et il disparut.

VESPASIEN (69-79)

Soucieux de l'intérêt de l'État et persuadé que la guerre n'est pas toujours nécessaire, Vespasien, pourtant bon général, ne fit aucune conquête nouvelle ; il se borna à laisser se poursuivre les conflits en cours, pour l'essentiel en Judée.

La guerre des Juifs

Peut-être ont-ils fait un mauvais choix, mais ce n'est pas sûr à notre avis. Toujours est-il que les Juifs renoncèrent à la guérilla au profit d'une guerre de sièges ; il leur restait à défendre Jérusalem et Masada.

Les débuts du siège de Jérusalem ont été vus plus haut. Les Juifs se déchiraient encore plus qu'auparavant, et trois chefs cherchaient à s'imposer, Jean pour les zélotes, Simon pour les sicaires et Éléazar pour les autres. Les modernes ont parfois du mal à comprendre ce qui séparait les uns des autres.

Titus entreprit son œuvre de poliorcétique avec quatre légions (V^e Macédonique, X^e Fretensis, XII^e Fulminata et XV^e Apollinaris), de nombreux auxiliaires et de forts contingents fournis par les alliés, les *socii*. On trouvait dans ce lot de nombreux Arabes ; ils n'éprouvaient pas une grande sympathie pour les Juifs qui le leur rendaient bien, comme en témoigne Flavius Josèphe quand il parle de « la racaille arabe » à propos d'un épisode très cruel. Des Juifs cherchaient à fuir la

ville assiégée, et les Romains les laissaient faire. Avant de partir, le chef de famille avalait les pièces d'or qu'il possédait, et il les récupérait plus tard, dans ses excréments. Le procédé fut découvert par des auxiliaires, qui se mirent à ouvrir le ventre des fugitifs et à fouiller leurs intestins pour récupérer les pièces de monnaie.

La ville était protégée au début par trois remparts et elle possédait deux monuments qui pouvaient se transformer en bastions défensifs, le Temple et l'Antonia, un palais fortifié. Bien que la XII^e Fulminata ait été deux fois en difficulté, Titus réussit à franchir le premier mur assez aisément (25 mai). Le deuxième fut pris, perdu et repris. Le troisième résista davantage et appela de gros travaux de poliorcétique. Titus le fit encercler en trois jours par un *vallum*, et il n'attendit que vingt et un jours pour réussir. Un quatrième rempart venait d'être élevé par Jean ; il ne résista pas à un assaut de nuit. Le Temple fut atteint (24 juillet) puis l'Antonia. Des fouilles actuellement en cours auraient retrouvé des traces de ces combats près de l'église orthodoxe. Exacerbés par la résistance des Juifs, les légionnaires tuèrent sans retenue civils et militaires ; 6 000 personnes périrent ensemble dans l'incendie d'un portique.

Titus fit raser la ville et le Temple, dont il ne reste que des fondations, l'actuel mur des Lamentations, haut lieu du judaïsme. Puis il partit pour Rome, laissant à ses lieutenants le soin d'achever le processus de répression. Bassus prit l'Hérodition et Machéronte ; il anéantit des Juifs qui s'étaient réfugiés dans une forêt.

Flavius Silva, gouverneur de Syrie, emmena la X^e légion Fretensis à Masada, où les sicaires d'Éléazar s'étaient retranchés dans un palais fortifié d'Hérode. Le site est extraordinaire et, actuellement, il garde une grande valeur sentimentale pour les Israéliens. Le siège est connu par l'archéologie et par Flavius Josèphe. Le refuge est une longue terre en amande, séparée des plateaux environnants par d'impressionnants ravins. Le Romain l'encercla par une défense linéaire et par un réseau de huit forts. Il construisit une terrasse d'assaut : c'était une longue chaussée de pierre. Les légionnaires fabriquèrent des machines, scorpions et balistes, une tour bardée de fer, et un grand bélier. Ils mirent bas le premier mur et incendièrent le deuxième rempart, qui était de bois. Le succès fut néanmoins remporté grâce au suicide collectif des assiégés.

Les Juifs furent punis. La X^e Fretensis fut installée à Jérusalem, et ils

furent tous juridiquement considérés comme déditices, une catégorie d'esclaves, comme prisonniers de guerre. Ils durent acquitter un loyer pour leurs terres, devenues domaines de l'État (*ager publicus*). Et l'impôt payé à Jéovah, le didrachme, fut détourné vers Jupiter.

Les conflits mineurs

Nous appelons mineurs des conflits peut-être graves, mais qui ne sont connus que par une documentation parcimonieuse, ou qui furent vraiment secondaires.

En 70, un raid des Sarmates les mena en Mésie, d'où ils furent éconduits par Rubrius Gallus. Peu après, les Alains ravagèrent la Médie et l'Arménie.

En Bretagne, les entreprises militaires se poursuivirent sous les Flaviens. Cerialis (71-74) vainquit les Brigantes, et Frontin (74-77) les Silures.

Fuyant leur pays, des Juifs s'étaient réfugiés à Cyrène. Ils y fomentèrent des troubles à l'instigation d'un sicaire, Jonathan le Tisserand.

TITUS (79-81) ET DOMITIEN (81-96)

Titus a régné peu de temps (dix-huit mois) et, pour cette période, il est surtout connu pour ses amours avec Bérénice et grâce à Racine. Il a pourtant reçu dix-sept acclamations comme *imperator*, dont six après 79. Son frère et successeur, Domitien, a bénéficié de plus de temps, temps qu'il a plutôt mal employé. Il a cependant été vingt-deux fois *imperator*, et la tradition lui attribue quatre guerres : contre les Sarmates, les Chattes et, à deux reprises, contre les Daces. La réalité est plus complexe.

La Bretagne

La totalité de l'île passa sous le contrôle des Romains grâce à

Agricola qui y avait été envoyé par Vespasien (78-84). Ce gouverneur conquérant eut la chance d'avoir un bon gendre, qui était en même temps un grand écrivain, Tacite. L'historien latin a laissé une excellente biographie du personnage, entachée toutefois par quelques excès dans la flatterie ; elle n'est donc pas fiable sur tous les points.

Une insurrection des Ordovices en 78 entraîna leur quasi-anéantissement. Pour davantage séduire les Bretons, Agricola agit de manière globale, ajoutant le politique au militaire. Certes, dès 79, il fit bâtir des forts, notamment chez les barbares ; mais il s'efforça de multiplier les temples, les forums et les maisons à la romaine. Les Calédoniens ayant dévasté le nord de l'île, il se porta jusqu'à l'axe Clyde-Forth. Ses expéditions lui firent découvrir que la Bretagne et l'Hibernie (Irlande) sont des îles, modeste apport de l'art militaire à la géographie.

Agricola commença par organiser un raid pour prendre (de nouveau, après Suetonius Paullinus) l'île de Man, refuge des druides ; dans ce but, il utilisa surtout des auxiliaires, qui traversèrent la mer à la nage, avec leurs chevaux. Il mena ensuite une opération combinée, terre-mer, pour vaincre les Calédoniens. Ces derniers s'étaient organisés en plusieurs colonnes ; Agricola contre-attaqua avec trois corps. Le camp de la IX^e Hispana fut envahi ; des renforts permirent de repousser les ennemis.

En 84, la bataille du mont Graupius, vers Inverness, marqua un moment important : la Bretagne était enfin conquise dans sa totalité. Avant l'engagement, les chefs prononcèrent des discours. Les paroles du Breton Calgacus ont été conservées et modifiées par Tacite. Il disait à ses hommes qu'ils se battaient pour la liberté et que les Romains étaient les pillards de l'univers. « Là où ils font le désert, ajouta-t-il, ils disent que c'est la paix. » Ces paroles ont été mal interprétées : Tacite savait fort bien que ses compatriotes construisaient des villes et qu'ils développaient la prospérité. Ce n'était là que paroles de barbare ignorant. Voir document n° 52, p. [422](#).

Agricola mit au centre et en première ligne des cohortes auxiliaires, de Bataves et de Tongres (8 000 hommes) ; la cavalerie était aux ailes (3 000 hommes) et les légions en arrière, devant le camp, en quelque sorte comme réserve. L'objectif était d'économiser le sang romain. Les Bretons avaient mis dans la plaine leur première ligne, précédée par les chars ; le reste de leur armée occupait la pente d'une colline. Les

Romains engagèrent la bataille avec des armes de jet que les Bretons savaient détourner. Puis les auxiliaires arrivèrent au corps à corps, où ils l'emportèrent grâce à leurs boucliers, aux coups des *umbones*, et grâce à leurs épées qui frappaient de la pointe, alors que les épées des Bretons ne frappaient que de taille. La cavalerie, après avoir chassé les chars, tomba sur les fantassins, déjà éprouvés par les Bataves et les Tongres. Victoire !

Pourtant l'Écosse fut abandonnée dès 85. En effet, un assaut de Daces et de Sarmates sur le Bas-Danube nécessita un important transfert de troupes, et surtout de troupes entraînées au combat, depuis cette région vers la Mésie. Cet épisode porte en lui une signification essentielle : l'empire romain, qui n'a jamais manqué de soldats, a toujours manqué de bons soldats. Le pouvoir devait trouver un difficile équilibre entre les espaces qu'il voulait contrôler et les moyens humains qu'il pouvait y affecter.

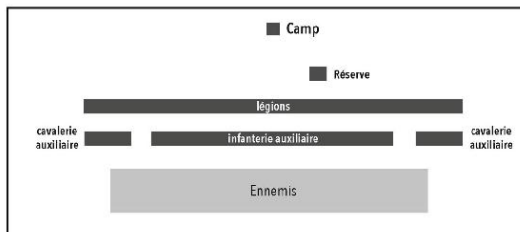
Des guerres diverses

Ici aussi, il est difficile de dire si les guerres paraissent secondaires parce qu'elles l'étaient, ou parce que les sources ne dévoilent que des éléments épars.

La Commagène fut annexée en 72, sans que fût versé le moindre sang.

Les affaires de Germanie furent plus complexes. En 83, il y eut une guerre contre les Chattes du Taunus. En 88, le légat Lucius Antonius tenta un coup d'État à partir de cette province. Une débâcle du Rhin, inattendue, paralysa ses troupes qui furent vaincues par Lappius. L'année suivante, grâce à une tenaille, opération combinée depuis le Rhin et le Danube, les Champs Décumates furent annexés. Cette région fit partie de la Germanie Supérieure. Car Domitien a divisé le territoire militaire en deux provinces, la Germanie Inférieure et la Supérieure.

En 94, une expédition chinoise atteignit la mer d'Aral, mais les soldats repartirent. C'était loin de l'empire ; ce mouvement pouvait toutefois affecter l'Iran, qui était plus concerné par cette région. L'Iran, précisément, affronta les Alains à un moment mal daté, avec l'espoir d'imposer un contrôle sinon un protectorat sur le Caucase. Mais c'est ailleurs que les Romains furent inquiétés.



Document no 52. La bataille du mont Graupius (84 après J.-C.) : le dispositif initial.

Les guerres sur le Danube

Voici une série de guerres purement défensives, et la grande affaire du règne. En 85-86, un raid des Daces, commandés par Diurpaneus et alliés des Roxolans, frappa la province de Mésie, qui fut pillée. Le gouverneur Oppius Sabinus fut tué en essayant de barrer la route aux envahisseurs. En 86-87, une nouvelle incursion des Daces se termina par la mort du préfet du prétoire, Cornelius Fuscus. Comme Domitien était responsable de la bonne marche des affaires militaires, parce qu'il était désigné par les dieux, il voulut cacher ce désastre et il s'attribua un triomphe (!). En 89, les Daces eurent un nouveau roi, Décébale, qui fêta son avènement par une expédition dans l'empire. Cette fois, Domitien acheta la paix et obtint un traité. Pour faire admettre ses mensonges, il fit ériger dans Rome des trophées et à Adamclissi un monument dit du triomphe de 89, qui a été détruit à l'époque de Trajan, et un autel qui, lui, a été préservé.

Cette province n'était pourtant pas apaisée. Ne se sentant pas concernés par le traité de 89, les Iazyges y menèrent encore un raid. La même année, de nouveaux ennemis firent leur apparition sur ce théâtre d'opérations, les Quades et les Marcomans. Ils y sont souvent revenus ; nous le verrons plus loin.

NERVA (96-98) ET TRAJAN (98-117)

Domitien ayant été assassiné, le Sénat lui trouva un successeur en la personne de Nerva, un aristocrate traditionaliste et un homme âgé. Les

prétoriens n'éprouvèrent aucune sympathie pour lui, car il ne leur donna rien. C'est que son prédécesseur avait vidé les caisses.

Un autre danger venait de l'armée de Germanie qui pouvait être tentée d'intervenir en politique, comme elle l'avait fait pendant l'année des quatre empereurs. Il semble que les deux provinces, l'Inférieure et la Supérieure, aient connu des difficultés : peut-être une attaque des barbares, ou une tentative de coup d'État. Et si l'armée de Syrie soutenait la candidature à la succession de Nerva de son légat, Cornelius Nigrinus, l'armée de Germanie appuyait Trajan. Ce dernier sut repousser les ennemis et rétablir l'ordre. Eutrope dit qu'il « reprit plusieurs villes au-delà du Rhin », ce qui veut dire qu'elles avaient été perdues auparavant. Il sut montrer ses talents, et Nerva l'adopta ; il reçut la nouvelle à Cologne.

La personnalité de Trajan a divisé la critique. Pour J. Carcopino, il fut le souverain qui accompagna l'apogée de l'empire. À l'opposé, pour P. Petit, il n'était qu'un soudard au front bas. E. Cizek a toutefois montré qu'il s'intéressait aux activités de l'esprit, et qu'il était proche des milieux stoïciens. Ce n'est pas ici le lieu de développer ce débat. Pour notre part, nous limitant aux aspects militaires du problème, nous proposerons deux thèses : Trajan fut un mauvais général ; il fut un bon « communicant » sur ses guerres. S'il se contenta de treize acclamations comme *imperator*, il fut le premier, avec Nerva, à inclure dans sa titulature les noms de peuples vaincus. Les deux furent Germaniques ; Trajan devint en plus Dacique et Parthique. Il faut maintenant voir s'il a bien mérité ces deux derniers honneurs.

Les guerres contre les Daces

Contre les Daces, Trajan mena une guerre offensive, mais un *bellum iustum piumque*, parce qu'elle était aussi une guerre de représailles, destinée à venger l'humiliation subie au temps de Domitien. Il rassembla vers Viminacium (Kostolac) une armée formidable : 10 légions (les I^{re} Adiutrix, II^e Adiutrix, IV^e Flavienne et VI^e Ferrata ont été identifiées), 45 unités auxiliaires, les 9 cohortes prétoriennes, les *equites singulares Augusti*, les flottes du Danube et des « milices locales », soit plus de 100 000 hommes. L'immense Empire romain contre la petite Dacie : il suffit d'examiner une carte pour voir le

déséquilibre. Il fallut néanmoins deux guerres pour régler le problème, en 101-102 et 105-106.

Au printemps de l'année 101, Trajan se rendit sur le Danube. Il reçut un message écrit sur un champignon géant : « Pars. Va-t'en ». Il n'en eut cure. Et il remporta, mais avec difficulté, la bataille de Tapae. Les Daces contre-attaquèrent en Mésie. Une très dure rencontre eut lieu, sans doute à Adamclissi. En 102, l'empereur reprit les opérations et son armée pénétra dans les Carpates. Le détail, comme toute cette guerre au demeurant, est mal connu. Mais la victoire était là et Décébale dut accepter un traité très dur : « Trajan exigea de Décébale qu'il livrât les machines, les artilleurs, qu'il rendît les transfuges, qu'il démolît ses fortifications, évacuât les territoires conquis, et, de plus, qu'il tînt pour ennemis et pour amis ceux qui le seraient des Romains ; qu'il n'en reçût aucun, et qu'il ne prît à son service aucun soldat levé dans l'Empire romain » (Dion Cassius). En outre, il ne recevrait plus de tribut et une garnison romaine serait installée dans la capitale.

C'est Décébale qui rouvrit les hostilités en 105 : il dirigea son armée vers la Mésie, mais elle ne put pas franchir le Danube.

Trajan, lui, le put. Il disposait d'un des plus grands architectes de l'Antiquité, Apollodore de Damas. Il « construisit un pont de pierre sur le Danube, pont à propos duquel je ne sais comment exprimer mon admiration pour ce prince [...]. Il se compose de vingt piles, faites de pierres carrées, hautes de cent cinquante pieds (44 m), non compris les fondements, et larges de soixante (17,5 m). Ces piles, qui sont éloignées de cent soixante-dix pieds (50 m) l'une de l'autre, sont jointes ensemble par des arches » (Dion Cassius).

Au début de 106, Trajan put reprendre les terres que Décébale avait reconquises. Un officier admirable, Longinus, tomba aux mains des ennemis ; il se suicida pour que son chef n'ait pas à affronter un chantage. C'est pendant cette guerre que l'empereur reçut une ambassade d'Indiens : vrais diplomates ou simples commerçants ? On ne le saura jamais. Mais cette démarche le rapprochait d'Auguste qui, lui aussi, avait reçu des envoyés exotiques.

Trajan lança simultanément deux offensives vers Sarmizegetusa ; la ville fut prise et Décébale s'enfuit vers le nord ; il fut rattrapé et il se suicida. Une stèle funéraire, trouvée à Philippes de Macédoine, reprend une scène de la colonne Trajane ; on y voit le sous-officier qui a rapporté à l'empereur la tête du roi ; elle constitue un argument pour

prouver la véracité des scènes gravées sur ce monument. La Dacie devint romaine.

En 109, Trajan y fit ériger un trophée monumental, plus connu sous le nom erroné de « mausolée d'Adamclissi ». Il le dédia à Mars Ultor, « Vengeur » (des Romains tués sous Domitien). Le butin ramené de Dacie, esclaves et or, fut immense et pour une fois le trésor n'était pas mythique. Il permit de construire le forum de Trajan à Rome et un port à Ostie. J. Carcopino avait calculé le bénéfice de l'entreprise : 165 000 kg d'or, 331 000 kg d'argent et 50 000 esclaves. On avait multiplié par 10 ces chiffres avant son étude ; même ainsi divisé par 10, le résultat ne manque pas d'être impressionnant.

Ce n'est pas tout. En 105-106, le légat Aulus Cornelius Palma transforma en province d'Arabie le royaume des Nabatéens, la Jordanie. Quelques historiens ont pensé que cette annexion préparait la guerre contre l'Iran. On ne voit pas très bien pourquoi : un vaste désert se trouvait à l'est et au nord-est. Cette mesure était plutôt l'achèvement du processus déjà décrit, l'annexion des protectorats.

Trajan avait donc ajouté deux provinces à l'empire, dont les frontières furent fixées pour un long moment. Ces conquêtes prouvent qu'à vaincre sans péril on peut triompher avec gloire. C'est une simple affaire de « communication ».

En 117-118, une attaque de Sarmates Iazyges et de Roxolans dut être repoussée.

La guerre contre l'Iran

L'épisode suivant constitue une contre-preuve : Trajan n'était pas capable de vaincre une armée même archaïque, mais nombreuse. Il possédait pourtant des « maréchaux », un groupe de grands militaires, et parmi eux un officier de grande valeur, sorte de Murat de l'armée romaine, en la personne de Lusius Quietus qui, à la tête de ses Maures, faisait éclater les unités iraniennes.

Il affronta l'Iran, une fois de plus à propos de l'Arménie. Chosroès, shah in shah, soutenait la candidature de Parthamasiris comme roi de ce pays, et demanda l'accord de Trajan qui refusa : la rupture du traité de 63 permettait de dire que la guerre était juste.

En 114, l'empereur rassembla une immense armée, marcha sur

l'Arménie, et arrêta Parthamasiris qui mourut peu après. Les opérations de 115 sont mal connues, sauf la prise de Doura-Europos. En 116, l'armée fut scindée : une partie descendit l'Euphrate et l'autre le Tigre. Lusius Quietus s'empara de Nisibe, d'Edesse et de Singara. La capitale ennemie, Ctésiphon, fut prise et Trajan atteignit la mer.

Pourtant, la situation n'était pas fameuse. Les Iraniens, dotés d'une armée médiocre, fondée sur la primauté de la cavalerie, lourde et légère, connaissaient leurs faiblesses que ne compensait pas « la flèche du Parthe ». Ils reculaient sans combattre, perdant de l'espace pour gagner du temps. Ils savaient que les lignes de communication se tendaient, ce qui finirait par poser des problèmes de logistique. Par ailleurs, en haine des Romains, les Juifs fomentaient des désordres à Chypre, en Égypte et en Cyrénaïque. Et ceux qui vivaient « en Babylonie » apportaient toute l'aide possible aux Iraniens. La situation s'était sérieusement détériorée quand Trajan, malade, décida de rentrer à Rome. Il laissa le commandement de l'armée à Hadrien et il mourut sur le chemin de la Ville.

Peu brillant dans les vraies guerres, à notre avis du moins, Trajan avait su se mettre en valeur. Plus intellectuel que praticien, il avait rédigé, pour l'armée, des règlements qui eurent force de loi, comme Auguste et Hadrien.

CONCLUSION

Trajan a donc enrichi la législation militaire et il a agrandi l'empire de deux provinces. Il a aussi subi un net échec contre l'Iran.

Chapitre III

LA PAIX ROMAINE ET LA GUERRE BARBARE

(117-192 après J.-C.)

Après l'annexion de la Dacie et de l'Arabie, l'empire ne connut plus aucune extension pendant des décennies. Comme les guerres de Trajan s'étaient déroulées hors des frontières, les historiens ont pris l'habitude d'appeler le II^e siècle un « siècle d'or », « le siècle des Antonins » ou « de la paix romaine ». Mais il connut quelques insurrections, parfois violentes, et des guerres.

HADRIEN (117-138) ET ANTONIN LE PIEUX (138-161)

Hadrien avait eu l'expérience personnelle de la guerre, en Dacie et en Iran. Il en avait été dégoûté, et il était devenu non pas « pacifiste », comme on l'écrit parfois, ce qui est un parfait anachronisme, mais « pacifique », ce qui est très différent. Ainsi, il ne fut acclamé *imperator* qu'une fois. Pour éviter l'accusation de faiblesse et de lâcheté, il donna tous ses soins à l'armée : lui aussi fit des règlements. Il veilla à l'exercice et à la discipline, auxquels sont consacrés les discours qu'il a prononcés en Afrique et le voyage qu'Arrien effectua autour du Pont, il engagea d'imposants travaux de génie militaire (mur de Bretagne), il veilla à la logistique. Et cette liste n'est pas exhaustive. De fait, il devait faire oublier qu'en 117 il avait abandonné sans hésitation les conquêtes

orientales de Trajan, pour engager des négociations avec l'Iran. Il est vrai qu'il n'avait pas vraiment le choix, étant donné la situation délicate dont il avait hérité.

Le voyage qu'il fit en 128 illustre bien sa politique. En plein été, il se rendit dans le sud de la Numidie, inspecta plusieurs camps et ordonna aux soldats de pratiquer l'exercice sous ses yeux. Puis il les complimenta en termes choisis et eux firent graver ses belles paroles. Cette inscription constitue un texte essentiel pour connaître la formation des soldats.

Hadrien ne put éviter la violence. Une insurrection des Juifs se transforma en une guerre des plus cruelles. Les causes sont les mêmes que celles qui avaient provoqué l'explosion de 66. Et le prétexte témoigne d'une profonde incompréhension : les Romains n'arrivaient pas à concevoir ce qu'étaient le judaïsme et le monothéisme. Ils ne le cherchaient d'ailleurs pas. Hadrien annonça son intention de transformer Jérusalem en colonia Aelia Capitolina et de construire un capitole (temple de Jupiter) sur les ruines du Temple. Il pensait sans doute que ces décisions seraient bien accueillies.

Les Juifs suivirent deux chefs, Eléazar et surtout Simon bar Kosiba, appelé aussi Bar Kochba. Ils fabriquèrent des armes, ils relevèrent les murs des villes abattus après la guerre de Titus, et ils aménagèrent des souterrains. Hadrien envoya un bon général, Julius Severus, et des troupes de qualité, et lui-même à un moment donné est venu sur place. Le personnage chargé de la répression accomplit sa mission sans douceur contre des insurgés qui étaient nombreux et désespérés. Ayant tiré les leçons de leurs échecs de 66-70, les révoltés ne cherchèrent ni les sièges, ni les batailles en plaine, mais ils exécutèrent de nombreuses petites actions, des « coups de poing », qui relèvent de la guérilla.

Le bilan fut effroyable. Les Romains subirent de lourdes pertes, non chiffrées. Chez les Juifs, des centaines de bourgs furent ruinés et les morts se comptèrent par dizaines de milliers (180 000 d'après Dion Cassius). Ce conflit présente un autre intérêt pour l'histoire militaire : il confirme que les Romains savaient réduire une insurrection. Dans ce cas, ils tuaient tout ce qui vit et ils incendiaient le reste ; ils pratiquaient la terreur comme contre-insurrection.

Sur un autre théâtre d'opérations, une guerre fut évitée grâce au sang-froid des responsables. Les Alains avaient projeté de lancer un raid qui les aurait menés jusqu'en Cappadoce à travers l'Arménie. Vologèse

leur fit des cadeaux et Arrien se mit en ordre de bataille (il fit de la gesticulation), ce qui ramena le calme dans la région.

Le successeur d'Hadrien, Antonin le Pieux, vécut vraiment la paix romaine. Seule la Bretagne connut des troubles. Le gouverneur Lollius Urbicus (139-142) repoussa les Calédoniens, et c'est peut-être pour éviter leur retour qu'il fit construire un deuxième mur. Le conflit a été assez violent pour que l'empereur jugeât mérité de s'attribuer une acclamation comme *imperator* en 141-142.

À part cet événement, peu de conflits méritent une attention. Des Maures, des Germains, des Daces, des Juifs et des Alains durent subir de modestes répressions pour de modestes combats. Les peuples barbares vivant au-delà des frontières accédaient à toutes les demandes de l'empereur, sollicitaient ses avis et sa permission avant d'agir.

MARC AURÈLE (161-180)

À nouveau prince, nouvelle situation. L'empereur stoïcien fit beaucoup la guerre, bien qu'il ait dit du mal de cette activité. Et il nous semble qu'il porte une part de responsabilité dans le conflit avec l'Iran, alors qu'il fut totalement sur la défensive contre les Germains et les Sarmates. Quoi qu'il en soit, il fut dix fois *imperator* et il se fit appeler Armeniacus (163-164), Parthicus maximus (165-166 : « très grand », supérieur à Trajan), Germanicus (172) et Sarmaticus (175).

La guerre contre l'Iran

S'il est vrai que ce fut Vologèse qui déclencha les hostilités, il n'est pas sûr que les Romains n'en aient pas été ravis. En tout cas, ils ne firent rien pour apaiser l'assaillant. Le pluriel s'explique : Marc Aurèle s'était très vite associé un coempereur, Lucius Verus, un bon vivant et un très bon général. En 162, l'armée iranienne avait attaqué une légion qui se trouvait à Elégeia, en Arménie, et l'avait détruite. Puis elle avait pillé des villes de Syrie, de Cappadoce et d'Arménie. Lucius Verus se fit assister par un officier très compétent, Avidius Cassius, et il remporta une victoire facile : il chassa les Iraniens, les poursuivit, ce qui lui

permit de détruire Séleucie et de raser le palais de Vologèse à Ctésiphon.

Ce succès total sur le plan militaire fut entaché par une catastrophe sanitaire : les légionnaires revenus dans leurs garnisons en 165 y apportèrent une épidémie de peste.

Des désordres mineurs

Les textes mentionnent, sans y insister, un raid des Chattes sur la Germanie Supérieure et la Rétie, et une attaque des Calédoniens contre la Bretagne.

La révolte des bouviers, les *boukoloï* égyptiens, qui a fait plus de bruit, fut animée par un prêtre, Isidore (172). Les insurgés réussirent même à vaincre des Romains en bataille rangée, sans doute sur une faute d'inattention. Avidius Cassius, compagnon de Lucius Verus contre l'Iran, rétablit l'ordre.

Ce même Avidius Cassius commit une grave erreur. En 175, il reçut un avis de décès de Marc Aurèle. Il ne vérifia pas cette information, inventée peut-être par l'impératrice Faustine qui, inquiète pour la santé de son mari, aurait cherché à lui trouver un successeur, fût-ce au prix d'une guerre civile. Avidius Cassius se proclama empereur. Quand il apprit que la nouvelle était fausse, au lieu de s'expliquer, il persévéra et il devint ainsi un usurpateur, l'instigateur d'un coup d'État. Marc Aurèle marcha contre lui. Au bout de trois mois et six jours de « règne », l'insurgé fut blessé par un centurion, achevé par un décurion.

Les guerres sur le Danube

Il faut revenir en arrière. La guerre contre l'Iran était à peine achevée que des Sarmates et des Germains tentèrent de franchir le Danube pour piller le monde romain. Les ennemis étaient d'une part les Iazyges, des cousins des Iraniens, venus de l'Ukraine actuelle, d'autre part les Quades et les Marcomans, accessoirement des Vandales et des Suèves, accourus par la suite. Marc Aurèle intervint en personne. Il se fit d'abord aider par Lucius Verus, qui mourut assez vite, en 169. De toute façon, il disposait de bons généraux, Pompeianus et le futur empereur Pertinax. Il s'installa dans le coude du Danube, en Pannonie,

pour mieux intervenir contre les uns et les autres.

En 167, les Germains franchirent le Danube et se dirigèrent vers l'Italie. En 171, leurs efforts furent récompensés, et ils arrivèrent devant Aquilée. L'année 172 fut particulièrement difficile. Les Marcomans vainquirent et tuèrent le préfet du prétoire Macrinus Vindex. Quelques légionnaires rescapés affirmèrent qu'ils avaient vu des cadavres de femmes armées, ce qui, pour des Romains, était le comble de la barbarie. La même année, les Romains remportèrent une victoire sur des Iazyges, sur le Danube qui avait gelé. Ils avaient été attaqués par leurs ennemis à la fois de face et de flanc ; ils réussirent à tenir debout sur la glace en s'appuyant sur leurs boucliers, et c'est ainsi qu'ils connurent le succès (voir p. 411).

Il semble que Marc Aurèle ait alors conçu le projet de créer deux provinces de Marcomanie et Sarmatie ; Auguste avait de même envisagé une Germanie d'entre Rhin et Elbe. Dans les deux cas, le résultat fut le même : un échec.

Le Norique reçut une légion, la II^e Italique, installée d'abord à Celeia, puis à Albing (en 174 sans doute) et enfin à Lorch. Comme le Norique, la Rétie eut droit à une légion, la III^e Italique, qui fut logée en 179 au plus tard dans les castra Regina (Regensburg, Ratisbonne). Ce renfort peut être expliqué de deux manières différentes : ces unités avaient été créées soit pour préparer une conquête qui ne se fit jamais, soit, à l'opposé, parce qu'une nouvelle menace était apparue. Un morceau du mur du Diable, à l'ouest, compléta le cours du Danube, à l'est, pour former une défense linéaire mixte, artificielle pour une partie et naturelle pour l'autre.

En 174, les Quades revinrent ; les Romains résistèrent. Mais les barbares empoisonnèrent tous les points d'eau, et un épisode de réchauffement climatique causa de grandes difficultés aux Romains. Le Ciel (avec une majuscule) les aimait et il leur offrit le miracle de la pluie, qui est représenté sur la colonne Aurélienne. L'eau tomba sur eux, grâce à l'intervention d'un mage égyptien, dit Dion Cassius, grâce aux prières des chrétiens de la XII^e Fulminata, d'après Xiphilin. Et, pour faire bonne mesure, le dieu, quel qu'il ait été, lança grêle et foudre sur les seuls Quades. Par la suite, les Vandales Hasdingues, après avoir attaqué les Costoboques, des Daces libres, entreprirent de piller la province de Dacie.

On allait vers la paix. Marc Aurèle donna des terres à des Germains,

en les dispersant par petits groupes ; il les répartit entre la Dacie, la Pannonie, la Mésie, la Germanie et même l'Italie. C'était une capitulation. Les Quades et les Iazyges demandèrent un traité, tout en poursuivant leurs exactions : l'empereur refusa. Au contraire, les Marcomans, qui eurent la sagesse de déposer les armes, furent entendus.

En 177, la guerre reprit contre « les Scythes », en fait les Iazyges, également contre les Quades, les Marcomans et de nouveaux venus, les Hermondures. Paternus remporta une grande victoire, et la question reste ouverte de savoir si la guerre était ou non finie. Nous pensons que oui, mais comme Marc Aurèle mourut dans un camp, en 180, beaucoup d'historiens pensent qu'il n'avait pas achevé sa mission.

Un autre débat divise également la critique. Ces guerres danubiennes forment-elles un ensemble clos, ou bien furent-elles un prélude à « la crise du III^e siècle » ? Il est difficile de trancher : les points communs existent – ils seront vus plus loin –, les différences également.

COMMODE (180-192)

De nombreux auteurs pensent que c'est Commode qui a ramené la paix sur le Danube. Si tel est le cas, il faut au moins reconnaître que son père lui avait bien préparé le chemin. Il porta les titres de Germanicus maximus et de Britannicus, et il reçut huit acclamations comme *imperator*. S'il ne semble pas avoir accordé beaucoup de son temps à la guerre, lui préférant les combats de l'amphithéâtre, il était allé au moins une fois sur le front, avec son père.

La guerre de Maternus

Les guerres de Marc Aurèle eurent une conséquence rare. Des soldats avaient quitté les rangs, fui le théâtre des opérations ; ils avaient formé des bandes, auxquelles s'étaient agrégés des civils divers, vétérans ruinés, paysans sans terre et vrais truands ; elles s'étaient livrées au pillage. Le phénomène a pris une telle ampleur qu'il fut appelé « la guerre des déserteurs », *bellum desertorum*.

Un certain Maternus avait pris la tête de ces brigands et il avait

affronté la VIII^e légion Auguste. Des archéologues assurent que le camp de Strasbourg avait été incendié. Quoi qu'il en soit, l'armée régulière avait été défaite, ce qui permit aux vainqueurs de se livrer au pillage en Gaule et en Espagne, malgré l'opposition de deux grands chefs de guerre, les gouverneurs d'Aquitaine, Pescennius Niger, et de Lyonnaise, Septime Sévère. À une date discutée, entre 185 et 188, peut-être en 186, Maternus songea même à prendre Rome. Il réussit à pénétrer dans la Ville où il fut arrêté. Lui et ses compagnons furent décapités ; c'était le châtement réservé aux déserteurs.

La paix sur le Danube

En 180, les Quades et les Marcomans demandèrent la paix : ils n'avaient plus ni soldats ni vivres, disaient-ils, pour continuer la guerre. Cette argumentation est curieuse, puisque Commode, ou son représentant, leur imposa de livrer du blé et des recrues, 13 000 jeunes hommes pour les Quades, moins (?) pour les Marcomans. Ils devaient aussi donner toutes leurs armes et remettre les transfuges et les captifs. La rigueur de ces conditions, normales au demeurant, confirme bien ce qui a été dit plus haut : ce traité de 180 avait été préparé par les victoires de Marc Aurèle. Toujours perfide, l'auteur anonyme de *l'Histoire Auguste* accuse Commode d'avoir cédé aux barbares, par lâcheté et pour rentrer plus vite à Rome.

D'ultimes feux sont attestés. En 182, Clodius Albinus et Pescennius Niger durent vaincre des barbares voisins de la Dacie. Entre 182 et 185, le fils du préfet du prétoire Perennis affronta des Sarmates.

La guerre en Bretagne

Les Calédoniens avaient franchi le mur et fait irruption en Bretagne, où ils anéantirent une armée romaine. Commode y envoya un excellent général, Ulpius Marcellus ; on voit qu'il était excellent à ce qu'il massacra beaucoup de barbares.

Les désordres dans Rome

L'empereur, pour pouvoir s'occuper davantage de ses plaisirs, ce qui l'éloignait des affaires de l'État, délégua l'autorité publique à Perennis de 182 à 185 et à Cléandre de 185 à 189. Au temps de ce dernier, des troubles éclatèrent dans la Ville ; ils opposèrent les *equites singulares Augusti* au peuple de Rome, pour l'occasion allié aux prétoriens. Le conflit fut réglé par un carnage.

CONCLUSION

« Commode, incommode à tous », comme dit Orose, fut assassiné le 31 décembre 192. Les guerres qui avaient marqué son règne paraissent moins graves que celles qui avaient accompagné le temps de Marc Aurèle. La dynastie antonine s'éteignit pour faire place à une nouvelle famille impériale ; une autre période s'ouvrait.

APPENDICE : L'ARMÉE DES ANTONINS

Après la mort d'Auguste, l'armée romaine connut des changements, les uns fruits de décisions officielles (nous les avons vus plus haut), les autres produits des circonstances ; ces derniers sont survenus petit à petit, et nous en distinguerons quatre qui ont eu une importance majeure.

Le nombre de légions a varié. Il y a eu des destructions et des créations : vingt-cinq (ou vingt-trois ?) en 14 après J.-C., vingt-cinq en 23 et vingt-huit en 161. Sur la longue durée, l'accroissement des effectifs l'emporte.

Le recrutement des légionnaires a aussi évolué. On sait maintenant qu'il n'y a jamais eu de loi d'Hadrien consacrée à cette organisation, comme l'ont écrit beaucoup d'auteurs, mais une lente évolution. À l'époque d'Auguste, de nombreux soldats étaient originaires d'Italie ; quelques-uns venaient des provinces et une toute petite minorité était recrutée près des forts, dans des familles de militaires ; on appelait ces derniers des *castris*, « originaires du camp ». Petit à petit, les recruteurs ont envoyé les Italiens vers la garnison de Rome et vers les grades supérieurs ; pour les légions, ils ont de plus en plus souvent fait appel à des provinciaux, d'abord issus de grandes cités, puis de villes toujours plus proches des garnisons. Parallèlement, le nombre de *castris* a augmenté, sans toutefois jamais l'emporter.

À la différence des légionnaires, les auxiliaires et les marins, en principe, étaient pris chez les pérégrins, hommes libres mais non citoyens romains. Toutefois, l'attrait du métier attira vers ces unités des citoyens romains qui n'avaient pas pu intégrer les légions. Les cohortes

et ailes de noms ethniques (ailes de Pannoniens, cohortes de Gaulois, etc.), toutefois, conservèrent une partie de soldats pris dans la cité ou la région dont elles portaient le nom.

Chaque fois qu'un problème stratégique se posait à la frontière, par exemple mais pas exclusivement une infiltration de barbares, les officiers apportaient la même solution, la construction d'une petite enceinte. Le nombre de camps a donc connu un essor incessant et, dans le même temps, les grandes unités ont vu leurs effectifs fondre très lentement.

Tardivement, les stratèges de Rome ont fait ajouter à ces innombrables défenses ponctuelles quelques rares défenses linéaires, comme le mur d'Hadrien.

CONCLUSION DE LA SIXIÈME PARTIE

L'étude des guerres romaines qui se sont déroulées pendant le Principat impose de revoir la chronologie traditionnelle. La conquête du Latium a été acquise en 338 avant J.-C. Suivit la mainmise sur l'Italie, de 338 à 264, comme nous l'avons établi plus haut. La constitution de l'empire fut une œuvre autrement plus longue. Entreprise dès 264 avant J.-C., elle ne fut achevée qu'en 106 après J.-C., avec l'annexion de la Dacie et de l'Arabie. L'établissement d'une monarchie, l'Empire, pour remplacer un régime aristocratique, la République, n'y a strictement rien changé. Et, pendant les guerres civiles, les guerres étrangères continuaient. Nous pensons qu'il n'y a pas eu d'interruption parce que les mentalités aristocratiques ont perduré, même si les hommes ont été changés pendant la « Révolution romaine », qui a duré de 44 à 31 avant J.-C. et même au-delà, sous Auguste. L'empereur ne pouvait pas exercer un pouvoir absolument solitaire ; il avait besoin d'un personnel compétent, qui ne se trouvait qu'au Sénat.

En 192, cet immense empire s'étendait depuis l'Écosse jusqu'au Sahara, et depuis l'Atlantique jusqu'à la Mésopotamie. Le plus étonnant serait qu'il n'ait tenu pendant plusieurs siècles que grâce à une armée de 300 000 à 350 000 hommes. En fait, même dans l'histoire de Rome, le militaire n'explique pas tout. L'Empire a séduit par sa civilisation et par sa politique. C'est en vérité le civil qui explique tout.

Septième partie

LA TOURMENTE

(193-284 après J.-C.)

INTRODUCTION

DE LA SEPTIÈME PARTIE

Le proverbe latin est assez bien connu : *Arx Tarpeia Capitoli proxima*, « Il n'y a pas loin du Capitole à la Roche Tarpéienne » ; il a été repris en 1790 par Mirabeau devant l'Assemblée Constituante, et il signifie qu'une grande gloire (le Capitole, destination des triomphateurs) peut être suivie par un malheur extrême (la Roche Tarpéienne, où étaient exécutés des criminels). Et c'est ce que vécut l'empire romain au III^e siècle.

C'était la toute fin du II^e siècle, et Septime Sévère (193-211) avait écrasé les Iraniens et ajouté à son domaine une nouvelle province, la Mésopotamie. Ce fut la dernière conquête.

Ses successeurs immédiats, jusqu'en 235, furent son fils, Caracalla, et ses petits-neveux par alliance, Élagabal et Sévère Alexandre. Ils affrontèrent des ennemis plus dangereux que par le passé, des Germains, à savoir les Francs, les Alamans et les terribles Goths, et aussi les Iraniens. Les vaincus d'hier avaient tiré les leçons de leurs échecs et réorganisé leurs armées, qui purent dès lors faire jeu égal avec celle que possédaient les maîtres du monde. Dans le même temps, l'efficacité des soldats romains se dégradait.

Certes, les héritiers de Septime Sévère purent contenir leurs ennemis. Mais leurs successeurs connurent moins de succès, et l'empire vécut la crise du III^e siècle. Les noms de victoires devenaient des noms de défaites et, pour s'en sortir, il fallut honteusement payer les nouveaux vainqueurs. À ces maux s'ajoutèrent les coups d'État, la misère économique et la peste. Il est vrai que les modernes, au moins quelques-uns d'entre eux, s'efforcent de peindre un tableau un peu

moins sombre qu'on ne le faisait naguère et jadis : nous le verrons.

Décrire cette grande gloire et les sinistres drames qui l'ont suivie n'est pas aisé. Le III^e siècle n'a pas eu son Tacite, et les écrivains étaient plus soucieux de défendre les nobles et de critiquer les empereurs que de décrire les batailles. L'archéologie apporte quelques lumières, mais hélas elle donne au lecteur un beau livre d'images sans légendes.

Chapitre premier

LES SÉVÈRES

(193-235 après J.-C.)

En un peu plus de quarante ans, le rapport de force entre Romains et barbares a basculé au profit des ennemis de Rome. Le changement a été très lent, à peine perceptible. Il a été caché par les guerres civiles, et les difficultés, alors même qu'elles existaient, n'ont pas été estimées à leur gravité réelle.

LES PRÉ-SÉVÈRES (193)

- Pertinax

La vraie raison de l'échec de Commode, c'est qu'il n'était pas à la hauteur de sa fonction, et son assassinat, le 31 décembre 192, ne présente qu'un caractère anecdotique. La désignation de son successeur parut normale aux observateurs ; pourtant, elle n'était pas exempte de nouveautés. Le Sénat et les prétoriens s'accordèrent sur un personnage, Publius Helvius Pertinax, le préfet de la Ville, qui prit la pourpre dès le 1^{er} janvier 193. Qu'il fut originaire de Ligurie n'a rien de surprenant : il était italien, au même titre que Vespasien, qui était venu de Sabine. Mais il avait commencé sa carrière comme chevalier, ce qui était une innovation pour un empereur.

Pour comploter aux sénateurs, il tenta une politique de réconciliation, s'engageant à ne pas poursuivre ceux qui s'étaient

compromis avec Commode et ses serviteurs ; il voulait épargner les lâches. Pour complaire aux prétoriens, il leur promit un *donativum* de 3 000 deniers à chacun. C'était devenu une mauvaise habitude. Quand il voulut payer, il s'aperçut que les caisses étaient vides, parce que son prédécesseur avait dépensé sans compter. Autre mauvaise habitude, les soldats tuaient les gouvernants qui ne leur plaisaient pas, et ils mirent à mort Pertinax. C'était le 28 mars 193, moins de trois mois après son investiture.

Les prétoriens n'avaient pas eu un comportement exemplaire, et déjà cette réaction rappelait fâcheusement celle qu'avaient eue leurs prédécesseurs contre Galba, en 69. Ils trouvèrent le moyen de se conduire encore plus mal : l'empire fut vendu à l'encan.

- Didius Julianus

Ce même 28 mars, les soldats s'enfermèrent dans leur camp, et les plus excités d'entre eux parurent aux fenêtres. Sous leurs balcons, deux prétendants s'opposèrent, chacun faisant monter les enchères. Flavius Sulpicianus était en concurrence avec Didius Julianus ; ils firent leurs propositions, des promesses en bon argent sonnante et trébuchant. Finalement, ce fut Julianus qui l'emporta, avec un montant de 25 000 sesterces par homme, soit 6 250 deniers, plus du double de ce qu'avait annoncé Pertinax. Cette somme serait prélevée non sur le budget de l'État, déficitaire, mais sur les revenus propres de l'heureux élu.

Didius Julianus appartenait à une grande famille de Milan (entendez : une famille riche). Et, en 192, il était préfet des vigiles, c'est-à-dire qu'il était membre de l'ordre équestre. Pertinax en était sorti ; lui, il y était encore, situation qui illustre bien ce que l'on appelle « l'essor des chevaliers ».

Le proverbe « Bien mal acquis ne profite jamais » s'applique à Didius Julianus, éphémère souverain de deux mois : le 1^{er} juin 193, il fut tué par un soldat. C'est que les prétoriens étaient fébriles : une grande armée de légionnaires se dirigeait vers Rome, sous le commandement d'un troisième larron, Septime Sévère. Il passait pour un homme d'ordre, et il avait été un ami de Pertinax.

Les prétoriens n'avaient pas tort d'être inquiets. Arrivé à Rome, Septime Sévère, qui avait été proclamé empereur par les légions de Pannonie le 9 avril, leur proposa de participer à une cérémonie festive. Ils y vinrent vêtus de leurs plus beaux habits, et évidemment sans

armes. Arrivés sur le lieu de la célébration, ils furent encerclés par des légionnaires : c'était un stratagème. Les cohortes prétoriennes, immédiatement dissoutes, furent reconstituées sur-le-champ avec des soldats de Pannonie, qui furent ainsi récompensés pour avoir fait le bon choix. Un fait extraordinaire s'était produit : une guerre civile s'était terminée sans que fût versée une goutte de sang.

Cet épisode, à notre avis, apporte deux enseignements. Il est assuré que l'intervention des légions dans une guerre civile n'avait rien de nouveau. En revanche, il est notable que le Sénat ne joua aucun rôle dans cette crise de succession, si ce n'est qu'il se conduisit comme une simple chambre d'enregistrement. Par ailleurs, le fameux « essor de l'ordre équestre » se manifesta avec éclat en ce début de 193 ; il est cher aux auteurs de manuels qui se recopient sans esprit critique, et qui en général le placent plus avant dans le III^e siècle.

SEPTIME SÈVÈRE (193-211)

Proclamé empereur en 193, Septime Sévère ne fut vrai monarque qu'en 197, après avoir éliminé deux concurrents.

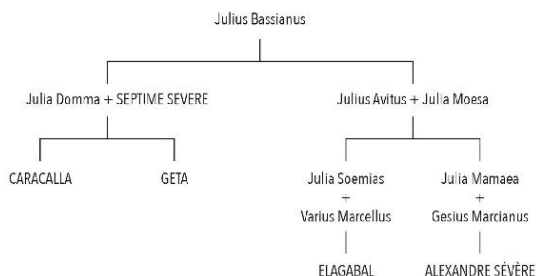
L'homme

Ce personnage, dont le portrait a été déformé à notre avis, est né en 145 (ou 146), dans une cité de Tripolitaine, Lepcis Magna. Il descendait sans doute d'une famille d'Italiens immigrés, et il a gardé toute sa vie un accent africain (« pied-noir », dirions-nous), qui a alimenté quelques moqueries sans méchanceté dans son entourage. Fils d'un chevalier (il symbolise lui aussi l'ordre équestre et son « ascension »), sénateur lui-même, il a parcouru la carrière des honneurs. Il avait été commandant de légion en Syrie, province où il a rencontré deux personnes qui ont beaucoup compté dans sa vie, le gouverneur Pertinax et Julia Domna, une grande dame qui appartenait aux élites locales et qu'il a épousée. Plus tard, il devint gouverneur de Lyonnaise, ce qui l'amena à lutter contre les bandes de Maternus de concert avec le gouverneur d'Aquitaine, Pescennius Niger. Sa femme accoucha dans la capitale des Gaules, qui fut donc la patrie de Caracalla, son fils et successeur. De

191 à 193, il fut légat de Pannonie.

Le personnage a été jugé diversement. Ses ennemis l'ont peint comme un militaire borné et cynique. Ils lui ont surtout reproché la dernière phrase qui lui est prêtée. Sur le point de mourir, il aurait donné un ultime conseil à ses deux fils : « Enrichissez les soldats, et moquez-vous du reste. » Mais ces mots d'empereurs mourants sont souvent des inventions d'écrivains. Il est vrai que, s'il a puni des prétoriens trop avides, il a inconsidérément augmenté les soldes ; nous y reviendrons. Le vrai personnage était éloigné de ce tableau. Car il connaissait très bien le droit et sa femme, Julia Domna, a animé un cercle très intellectuel, où brilla Philostrate, un rhéteur célèbre.

Deux mythes, à son propos, doivent être balayés. D'une part, il n'a pas favorisé l'Afrique, d'où il venait, car elle n'en avait pas besoin : elle était déjà à son époque une des régions les plus riches et les plus romanisées de l'empire. Son arrivée au pouvoir coïncida avec cet apogée. D'autre part, il est inexact de parler de « monarchie militaire » pour désigner ce règne. Il a vu également l'apogée du droit romain, avec les grands juristes que furent Papinien, Paul et Ulpien.



Document no 53. La dynastie des Sévères.

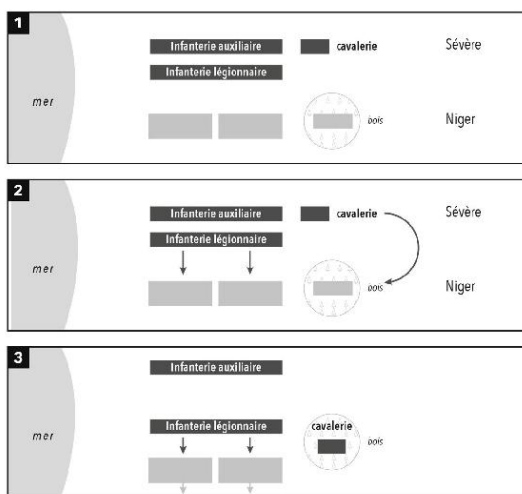
Contre Pescennius Niger

Après avoir réglé le problème posé par Didius Julianus et les prétoriens, Septime Sévère fut confronté à Pescennius Niger et à Clodius Albinus ; aucun de ces deux personnages ne peut être réduit au rang de simple « usurpateur ».

Italien d'Aquinum (Aquino), Pescennius Niger appartenait à l'ordre sénatorial ; il occupait le poste de gouverneur de Syrie, c'est-à-dire de légat consulaire, quand ses soldats lui proposèrent la pourpre, au milieu

d'avril 193, presque en même temps que les légions de Pannonie faisaient le même choix, mais au profit de Septime Sévère. Dans les deux cas, il est très probable que l'enthousiasme des supporters avait été quelque peu suscité. Un conflit était inévitable entre les armées d'Orient et du Danube, car chaque candidat sut obtenir le ralliement de toutes les unités de sa région.

L'armée d'Orient passa à l'offensive et elle fut anéantie en trois rencontres. Les deux premiers chocs eurent lieu au sud de la mer de Marmara, à Cyzique, où Septime Sévère l'emporta de peu (août ou septembre 193), puis plus à l'est, toujours dans le même secteur, à Nicée (mi-janvier 194), où la victoire fut plus nette. Les renseignements sur ces deux batailles sont maigres, surtout sur la première. À Nicée, les hommes de Niger étaient restés dans la plaine ; les sévériens, sous le commandement de Candidus, occupaient des hauteurs. Ces derniers utilisèrent la marine : des archers avaient été embarqués, et ils tiraient sur les ennemis depuis les bateaux. Toutes les armes de jet furent ensuite utilisées, mais les sévériens reculèrent devant une charge vigoureuse, emmenée par Niger en personne. Candidus ramena ses soldats au combat, et il l'emporta grâce à une contre-attaque plus qu'énergique. Les vaincus se réfugièrent dans la ville de Nicée.



Document n° 54. La bataille d'Issus (194 après J.-C.).

Pescennius Niger traversa l'Anatolie à grande vitesse et il s'installa

dans Antioche. Une troisième bataille, à la fin mai 194, lui fut fatale. Elle eut pour cadre Issos, là même où Alexandre le Grand avait vaincu Darius. Niger, occupant une colline, avait l'avantage de la position ; il avait fait construire son camp de bataille au sommet. Son aile gauche était placée contre la mer, et sa droite s'appuyait contre un bois. Il était face au nord. Septime Sévère mit en avant son infanterie lourde, et en retrait ses troupes légères. Pour les protéger contre les projectiles, il fit faire la tortue à ses hommes qui, dès qu'ils le purent, cherchèrent le corps à corps. Dans le même temps, leur cavalerie encerclait le bois. Le mauvais temps aurait gêné les hommes de Niger (et pourquoi pas leurs adversaires ?), mais ce fut surtout l'arrivée soudaine des cavaliers sévériens qui provoqua une déroute générale. Niger prit la fuite et il mourut.

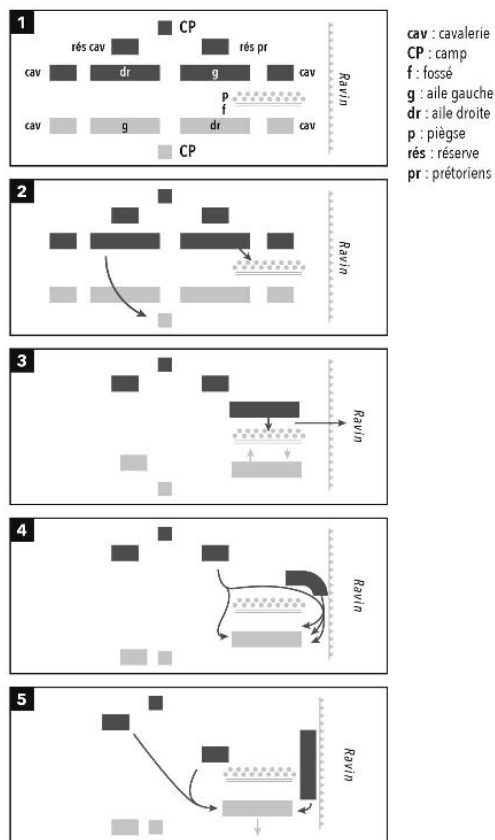
Il est une conséquence de ce conflit qui n'a pas été bien vue. À la différence d'Auguste, Septime Sévère ne pratiqua pas la *clementia* à l'égard de ses concitoyens vaincus. Certains seraient partis et auraient loué leurs services comme mercenaires, très loin, peut-être en Chine. D'autres choisirent de passer en Iran, et ils servirent d'instructeurs dans l'armée du shah in shah : c'est là une des explications de la nouvelle efficacité des troupes de ce pays ennemi.

Contre Clodius Albinus

Si le conflit avec Pescennius Niger avait été immédiat, sans discussion possible, il n'en fut pas de même avec un autre sénateur, un commandant d'armée, le légat consulaire de Bretagne Clodius Albinus. Africain lui aussi, mais originaire d'Hadrumète (Sousse), il s'engagea en un premier temps sur la voie de la négociation. Dès 193, pour étancher sa soif de pouvoir et pour ne pas avoir trop d'ennemis à la fois, Septime Sévère lui avait donné le titre de César, c'est-à-dire d'héritier désigné. Comme ils étaient à peu près du même âge, le cadeau ne présentait pas grand intérêt. En janvier 196, les légions de Bretagne, sans doute à la suite de pressions discrètes, saluèrent leur légat des noms d'Imperator Caesar Augustus. Il devenait aussi Auguste, pas seulement César. En rétorsion, Septime Sévère se choisit un nouveau César en la personne de son fils, Caracalla.

En 196, les deux tiers des légions soutenaient Septime Sévère. Les

trois légions de Bretagne étaient seules à appuyer Clodius Albinus, et les quatre légions de Germanie observaient une neutralité prudente. Donc, en ce qui concerne le rapport des forces en présence, il penchait nettement en faveur de l'ancien légat de Pannonie, même si l'armée de Bretagne n'était pas médiocre.



Document no 55. La bataille de Lyon (19 février 197).

La bataille de Lyon (19 février 197)

Passée en Gaule, l'armée de Bretagne s'installa à Lyon, où la XIII^e cohorte urbaine entra dans son parti, soit par conviction, soit par

nécessité, car ces 500 hommes n'avaient de toute façon pas le choix. Les sévériens, qui venaient de Rome, empruntèrent les cols des Alpes et ils revinrent vers leur objectif depuis le nord vers le sud. Quelques historiens pensent qu'il faut compter trois batailles, la première non localisée ayant été un succès des albiens sur des généraux peu inspirés. Une rencontre bien attestée eut lieu à environ 85 km au nord de Lyon, à Tinurtium (Tournus). Elle n'aboutit à rien de décisif.

La localisation de la bataille de Lyon n'est pas facile à établir. Il faut trouver un espace plat très vaste, non coupé par un cours d'eau, comportant un ravin à l'est, et nous avons proposé le plateau qui s'étend au nord de Sathonay. L'hypothèse de Fourvière est farfelue : trop de bâtiments sur trop peu de place. Voir document n° 55, p. 449.

L'ordre initial est connu. Septime Sévère avait réparti ses légions, banalement, entre aile droite, aile gauche et centre, et il les avait flanquées de cavaliers. Il avait constitué deux réserves, l'une à droite avec les prétoriens, l'autre à gauche avec un trop-plein de cavalerie, confié à Laetus. En arrière, il avait fait construire l'inévitable camp de bataille. Du côté de Clodius Albinus, le même dispositif avait été mis en place (deux ailes, un centre, de la cavalerie et un camp de bataille), sauf sur deux points, qui peuvent sans doute s'expliquer par la faiblesse des effectifs. D'une part, il n'est pas sûr qu'ait existé une réserve. D'autre part, un fossé avait été creusé pour protéger le côté droit ; il était précédé de pièges.

L'attaque fut lancée par l'aile droite des sévériens. Elle enfonça sans peine les unités qui lui faisaient face, et elle ne trouva pas de réserve devant elle. Au lieu de se rabattre sur la droite des albiens, les soldats s'emparèrent de leur camp, avec la ferme intention de le piller, quitte à laisser l'engagement se prolonger. Car, pris dans une tenaille, les soldats de Bretagne auraient été immédiatement vaincus. Le sens des priorités au combat ne semble pas avoir été le point fort des vainqueurs.

À la gauche des sévériens, précisément, la situation fut différente. Les albiens, par des allers et retours, faisaient semblant d'hésiter et, quand leurs vis-à-vis pleins d'assurance se jetèrent sur eux, ils butèrent sur les pièges ; les survivants tombèrent dans le fossé et les derniers furent poussés dans le ravin, où une contre-attaque les rejeta. Pour leur porter de l'aide, Septime Sévère intervint en personne avec les prétoriens. Ils contournèrent le fossé par ses deux extrémités et ils tombèrent sur les albiens qui furent surpris, et qui commencèrent à se

replier quand survint la cavalerie de Laetus qui transforma la retraite en déroute. Ce personnage a été accusé de duplicité : il aurait attendu de voir dans quel sens soufflait le vent avant d'intervenir. Rien ne le prouve. Et Septime Sévère avait remporté la bataille de Lyon.

Le bilan de cette rencontre n'est pas sans intérêt. Albinus fut tué, et son corps jeté dans le fleuve, sauf la tête qui fut envoyée à Rome. Le nombre de morts laissés sur le terrain reste inconnu, sans doute entre 30 000 et 50 000 hommes d'après nos estimations. La XIII^e cohorte urbaine fut dissoute et la garnison de la ville fut dès lors formée par des soldats de Germanie, qui furent ainsi payés pour leur non-engagement. Lyon, qui avait soutenu Albinus, fut livrée aux sévériens, pillée puis détruite. Le quartier de Fourvière fut presque totalement abandonné, ainsi que la presqu'île et la Croix-Rousse. La vie se réfugia dans les vallées et à Vaise.

Les auteurs anciens ont versé beaucoup de larmes sur le sort des sénateurs albiens. Les comptes les plus scrupuleux montrent que 64 personnes furent accusées d'avoir comploté et 29 condamnées. Nous leur ajouterons les officiers vaincus, toujours oubliés ; soit ils ont été tués au combat, soit ils se sont suicidés. Il faut compter un légat, un préfet du camp et six tribuns par légion, en plus des commandants d'unités auxiliaires.

Les guerres en Orient

Des guerres étrangères furent imbriquées dans les guerres civiles, parce que des voisins de l'empire avaient cru bon de prendre parti. Des roitelets arabes et le shah d'Iran s'étaient engagés aux côtés de Pescennius Niger et, après la défaite de ce dernier, Septime Sévère s'attacha à les punir. En 194 et 195, il mena deux campagnes, l'une contre les Adiabénites et les Scenitae, l'autre contre les Iraniens, qui lui permit de prendre Nisibe. En 197-198 et 199, il fit encore deux fois la guerre à l'Iran. Lors de sa première expédition, il prit Babylone, Séleucie et Ctésiphon. La seconde lui accorda l'achèvement de sa victoire. Au terme de ces conflits, il put créer une nouvelle province, la dernière de l'histoire de Rome, la Mésopotamie.

Pour l'ensemble de ses guerres, Septime Sévère prit quinze fois le titre d'*imperator*. Si les guerres civiles ne pouvaient pas être célébrées

par des surnoms de victoires, il n'en allait pas de même pour les guerres étrangères. Il fut donc Arabicus et Adiabenicus, ce qui n'était pas extraordinaire. Il porta surtout le nom de Parthicus maximus, ce qui le rapprochait de Marc Aurèle. Plus tard, il devint Britannicus maximus ; nous y reviendrons. Pour la période initiale, la propagande officielle a retenu quatre guerres, qui ont été rappelées fréquemment.

Les guerres initiales de Septime Sévère

Année	Nom officiel
193-194	Adiabenica
194-195	Les prétoriens
195-196	Adiabenica
196-197	Adiabenica
197-198	Adiabenica
198-199	Adiabenica
199-200	Adiabenica
200-201	Adiabenica
201-202	Adiabenica
202-203	Adiabenica
203-204	Adiabenica
204-205	Adiabenica
205-206	Adiabenica
206-207	Adiabenica
207-208	Adiabenica
208-209	Adiabenica
209-210	Adiabenica
210-211	Adiabenica
211-212	Adiabenica
212-213	Adiabenica
213-214	Adiabenica
214-215	Adiabenica
215-216	Adiabenica
216-217	Adiabenica
217-218	Adiabenica
218-219	Adiabenica
219-220	Adiabenica
220-221	Adiabenica
221-222	Adiabenica
222-223	Adiabenica
223-224	Adiabenica
224-225	Adiabenica
225-226	Adiabenica
226-227	Adiabenica
227-228	Adiabenica
228-229	Adiabenica
229-230	Adiabenica
230-231	Adiabenica
231-232	Adiabenica
232-233	Adiabenica
233-234	Adiabenica
234-235	Adiabenica
235-236	Adiabenica
236-237	Adiabenica
237-238	Adiabenica
238-239	Adiabenica
239-240	Adiabenica
240-241	Adiabenica
241-242	Adiabenica
242-243	Adiabenica
243-244	Adiabenica
244-245	Adiabenica
245-246	Adiabenica
246-247	Adiabenica
247-248	Adiabenica
248-249	Adiabenica
249-250	Adiabenica
250-251	Adiabenica
251-252	Adiabenica
252-253	Adiabenica
253-254	Adiabenica
254-255	Adiabenica
255-256	Adiabenica
256-257	Adiabenica
257-258	Adiabenica
258-259	Adiabenica
259-260	Adiabenica
260-261	Adiabenica
261-262	Adiabenica
262-263	Adiabenica
263-264	Adiabenica
264-265	Adiabenica
265-266	Adiabenica
266-267	Adiabenica
267-268	Adiabenica
268-269	Adiabenica
269-270	Adiabenica
270-271	Adiabenica
271-272	Adiabenica
272-273	Adiabenica
273-274	Adiabenica
274-275	Adiabenica
275-276	Adiabenica
276-277	Adiabenica
277-278	Adiabenica
278-279	Adiabenica
279-280	Adiabenica
280-281	Adiabenica
281-282	Adiabenica
282-283	Adiabenica
283-284	Adiabenica
284-285	Adiabenica
285-286	Adiabenica
286-287	Adiabenica
287-288	Adiabenica
288-289	Adiabenica
289-290	Adiabenica
290-291	Adiabenica
291-292	Adiabenica
292-293	Adiabenica
293-294	Adiabenica
294-295	Adiabenica
295-296	Adiabenica
296-297	Adiabenica
297-298	Adiabenica
298-299	Adiabenica
299-300	Adiabenica
300-301	Adiabenica
301-302	Adiabenica
302-303	Adiabenica
303-304	Adiabenica
304-305	Adiabenica
305-306	Adiabenica
306-307	Adiabenica
307-308	Adiabenica
308-309	Adiabenica
309-310	Adiabenica
310-311	Adiabenica
311-312	Adiabenica
312-313	Adiabenica
313-314	Adiabenica
314-315	Adiabenica
315-316	Adiabenica
316-317	Adiabenica
317-318	Adiabenica
318-319	Adiabenica
319-320	Adiabenica
320-321	Adiabenica
321-322	Adiabenica
322-323	Adiabenica
323-324	Adiabenica
324-325	Adiabenica
325-326	Adiabenica
326-327	Adiabenica
327-328	Adiabenica
328-329	Adiabenica
329-330	Adiabenica
330-331	Adiabenica
331-332	Adiabenica
332-333	Adiabenica
333-334	Adiabenica
334-335	Adiabenica
335-336	Adiabenica
336-337	Adiabenica
337-338	Adiabenica
338-339	Adiabenica
339-340	Adiabenica
340-341	Adiabenica
341-342	Adiabenica
342-343	Adiabenica
343-344	Adiabenica
344-345	Adiabenica
345-346	Adiabenica
346-347	Adiabenica
347-348	Adiabenica
348-349	Adiabenica
349-350	Adiabenica
350-351	Adiabenica
351-352	Adiabenica
352-353	Adiabenica
353-354	Adiabenica
354-355	Adiabenica
355-356	Adiabenica
356-357	Adiabenica
357-358	Adiabenica
358-359	Adiabenica
359-360	Adiabenica
360-361	Adiabenica
361-362	Adiabenica
362-363	Adiabenica
363-364	Adiabenica
364-365	Adiabenica
365-366	Adiabenica
366-367	Adiabenica
367-368	Adiabenica
368-369	Adiabenica
369-370	Adiabenica
370-371	Adiabenica
371-372	Adiabenica
372-373	Adiabenica
373-374	Adiabenica
374-375	Adiabenica
375-376	Adiabenica
376-377	Adiabenica
377-378	Adiabenica
378-379	Adiabenica
379-380	Adiabenica
380-381	Adiabenica
381-382	Adiabenica
382-383	Adiabenica
383-384	Adiabenica
384-385	Adiabenica
385-386	Adiabenica
386-387	Adiabenica
387-388	Adiabenica
388-389	Adiabenica
389-390	Adiabenica
390-391	Adiabenica
391-392	Adiabenica
392-393	Adiabenica
393-394	Adiabenica
394-395	Adiabenica
395-396	Adiabenica
396-397	Adiabenica
397-398	Adiabenica
398-399	Adiabenica
399-400	Adiabenica

L'armée de Septime Sévère

En 193, l'armée de Septime Sévère ressemblait beaucoup à celle qu'avait organisée Auguste, même si elle avait intégré des transformations, inévitables sur deux siècles ; nous les avons présentées à la fin de la sixième partie du présent ouvrage.

• L'archéologie de l'armement

Au cours de son règne, cet empereur fit subir d'importantes transformations à son armée : il compte au nombre des grands réformateurs. Des documents essentiels, encore insuffisamment étudiés pour quelques-uns, permettent d'apporter des précisions. Deux arcs de Rome, connus sous les appellations d'« arc de Septime Sévère sur le Forum » et d'« arc des argentiers », portent des sculptures qui représentent des soldats et des scènes de la vie militaire. Deux autres monuments permettent de voir des batailles ; ils ne sont pas datés avec précision, mais ils illustrent les combats du III^e siècle. Ce sont les sarcophages de la villa Doria-Pamphili (Rome) et de Portonaccio (également Rome, musée des Thermes de Dioclétien). En résumé, il apparaît que les armes traditionnelles, *gladius* et *pilum*, ont été utilisées pendant très longtemps. Mais comme l'uniforme et l'uniformité

n'étaient pas imposés, la lance de hast, notamment le *contus*, semblable à une perche, coexistait avec l'épée longue. Cette dernière était terminée par une pointe en ogive, et plus propre à frapper de taille que d'estoc.

- Les réformes

Si l'équipement restait à la discrétion du soldat, l'organisation de l'armée relevait de l'empereur, et Septime Sévère s'est montré particulièrement actif à cet égard, dans trois domaines.

Sachant que les militaires sont sensibles aux honneurs, il ne les en a pas privés, d'autant que cette générosité ne lui coûtait rien. Il a fait frapper des monnaies avec des noms de légions. Il a permis aux sous-officiers de porter l'anneau d'or, jadis réservé aux chevaliers. Enfin, il a accordé aux centurions l'*albata decursio*, le droit de défiler vêtus de blanc.

Pour autant, il ne faudrait pas croire que Septime Sévère se soit borné à des mesures symboliques. Il a accordé aux soldats des avantages matériels non négligeables, et même fort dispendieux pour le trésor public. Il a surtout augmenté les soldes, dans des proportions malheureusement inconnues ; il est généralement admis que cette hausse fut importante, et nous pensons qu'elle entraîna des conséquences désastreuses ; nous y reviendrons. Le financement de ces dépenses extravagantes n'était pas du ressort de l'empereur : il ordonnait et le responsable de l'atelier monétaire exécutait. En fait, le subordonné ne trouvait qu'une solution, une forme d'inflation : diminuer le poids et le titre des espèces mises en circulation.

Il a aussi amélioré l'ordinaire des troupes. La logistique et le ravitaillement sont au centre d'un débat entre un Espagnol, J. Remesal Rodríguez, et un Allemand, L. Wierchowski, qui ont discuté pour savoir si l'annone militaire, l'organisation de ces activités, remontait à Auguste ou à Septime Sévère. Un Français, A. Tchernia, a essayé de les accorder : le système a été créé par Auguste, dit-il, et il a été amélioré par Septime Sévère, qui lui a en outre donné une organisation plus institutionnelle.

Un autre débat pourrait également cesser. Les uns pensent que Septime Sévère avait permis aux soldats de passer la nuit hors du camp, avec leur femme et leurs enfants ; d'autres disaient qu'il leur avait accordé le droit de se marier. Une dame américaine, S. Phang, a examiné des textes de lois et des papyrus négligés, ainsi que des

inscriptions bien connues et mal lues, et M. A. Speidel a commenté un diplôme militaire de 206 récemment publié. Les militaires n'ont pas reçu le droit de mariage, mais la possibilité de vivre en ménage.

Le dernier avantage obtenu fut plus éphémère malgré son aspect politique. Depuis longtemps, les artisans et les commerçants essayaient de se regrouper dans des associations appelées collèges ou corporations, des organismes verticaux où se retrouvaient patrons et travailleurs. Malgré tout, l'État romain s'en était toujours méfié ; il les avait souvent interdits et, quand il les autorisait, il les surveillait étroitement. Septime Sévère permit aux sous-officiers de former des collèges ; chacun avait son règlement ou « loi », et plusieurs de ces textes ont été retrouvés. Ils montrent leur double finalité. D'une part, les gradés faisaient des économies forcées, mais qui ne rapportaient pas d'intérêts. D'autre part, ils célébraient avec ferveur le culte de l'empereur. Là, Septime Sévère n'était pas perdant. Il est toutefois assuré que cette institution ne lui survécut guère.

Et ce n'est pas tout. Quelques mesures, sans la révolutionner, modifièrent la stratégie de l'empire, notamment une augmentation des effectifs. Les cohortes prétoriennes et urbaines, qui étaient quingénaires, devinrent milliaires. Le nombre de cavaliers des *equites singulares Augusti* fut doublé et trois nouvelles légions furent créées, appelées I^{re}, II^e et III^e Parthiques. Elles présentaient au moins une particularité : elles étaient commandées non par des légats (sénatoriaux) mais par des préfets (équestres), sur le modèle de leur unité sœur d'Alexandrie. Quelques auteurs ont dit que l'empereur, par là, espérait mieux les contrôler ; nous ne voyons pas en quoi. En revanche, il est sûr que le salaire d'un préfet de légion était inférieur à celui que touchait un légat, ce qui représentait des économies pour le trésor public.

Quelques historiens se sont demandé si ces trois légions avaient les mêmes effectifs que les autres. En effet, le camp de la II^e Parthique, à Albano, en Italie, est connu ; il ne couvrait qu'une dizaine d'hectares, contre une vingtaine pour les autres camps de légion qui sont connus. Mais les soldats avaient obtenu le droit de passer la nuit avec leur femme, dans l'agglomération civile voisine. De la sorte, il paraît difficile d'apporter une réponse à cette question.

Le dernier changement à porter au crédit de Septime Sévère intéresse aussi la stratégie, et il concerne précisément la II^e légion

Parthique. Son camp avait été installé en 202 à Albano, à 20 km au sud-sud-est de Rome. Là, elle a sans doute joué deux rôles. Elle surveillait la capitale et notamment les remuants prétoriens (il est vrai que ceux-ci, servant dans des unités milliaires, possédaient la supériorité numérique). Et elle servait de réserve générale. En effet, elle a également occupé des quartiers d'hiver à Apamée de Syrie. De ce site, elle pouvait participer à n'importe quelle guerre contre l'Iran.

Toutes ces modifications, ajoutées les unes aux autres, font de Septime Sévère un grand réformateur de l'armée romaine, dans la lignée d'Auguste.

La fin de Septime Sévère

Les dernières années du règne furent marquées par un retour des opérations militaires.

En Italie, à une date inconnue, un certain Bulla organisa une bande de brigands qui compta jusqu'à 600 hommes. Le pouvoir envoya contre eux un centurion et ses hommes ; ils ne réussirent pas à les détruire. Il fallut un tribun et donc au moins une cohorte pour faire disparaître le danger.

La grande offensive des années 208-212, ce fut la guerre en Bretagne ; commencée sous Septime Sévère, elle s'acheva sous son successeur. Les Calédoniens descendaient du nord pour piller la province, et des Germains traversaient la mer depuis le nord-est pour ajouter de nouvelles déprédations aux anciennes. L'empereur en personne vint à Eburacum (York), avec ses deux fils. Il espérait aussi que les jeunes gens échapperaient à l'air empoisonné de Rome qui, selon lui, créait un climat de haine entre eux, sentiment alimenté par les intrigants du palais. Il pouvait surtout mieux superviser des opérations, dont le détail est hélas mal connu. Il semble qu'il était près de réussir quand il mourut le 9 février 211.

CARACALLA (211-217)

Caracalla était fils de et frère de : fils de Septime Sévère et frère de Géta. Il est possible qu'il ait détesté son frère. Il est sûr qu'il ne voulait

pas partager le pouvoir avec celui qui était le troisième Auguste depuis la fin de l'année 209. Quoi qu'il en soit, en décembre 211, il le fit assassiner dans les bras de leur mère, et il couvrit son forfait par l'accusation prévisible de complot. Pour apaiser les soldats, qui murmuraient, il leur octroya une nouvelle augmentation de salaire, dont le montant, assurément élevé, est hélas inconnu. Indifférent à l'équilibre budgétaire, Caracalla dut toutefois écouter ses conseillers qui, devant la gravité de la situation financière, lui suggérèrent de créer une pièce de monnaie différente, et ainsi naquit l'*antoninianus*, plus lourd que le denier pour donner confiance, mais contenant moins d'argent-métal.

Le nouvel empereur est aussi connu pour avoir promulgué la Constitution antonine, qui octroyait la citoyenneté romaine aux habitants de l'empire qui ne l'auraient pas encore eue (212). Mais il ne négligeait pas la guerre. Il avait partagé avec son père les appellations de Parthicus maximus et de Britannicus maximus, et il avait reçu trois fois le titre d'*imperator*. Comme la situation en Bretagne avait été bien redressée par Septime Sévère, Caracalla n'eut qu'à achever la remise en ordre et il est remarquable que la Bretagne, souvent en guerre, avant et après, ne bougea pas pendant toute la crise du III^e siècle. Il put partir pour d'autres espaces où des ennemis l'appelaient. Il n'est pas sans intérêt de constater que trois des quatre grands théâtres d'opérations du III^e siècle ont été activés à son époque, le Rhin, le Danube et l'Orient ; il n'y manquait que la mer Noire.

Caracalla intervint en Germanie en 213, et les sources disent qu'il combattit les Chattes. Quelques modernes se demandent si, en réalité, il ne s'agissait pas des Alamans, dont le nom était encore inconnu des Romains. Cette appellation désigne non pas un peuple récemment arrivé, mais une coalition qui s'est créée dans la première moitié du III^e siècle, et qui n'a été perçue comme telle que plus tard. Quoi qu'il en soit, il remporta une nette victoire. Le suicide des femmes germanes, qui ne voulaient pas devenir esclaves, frappa d'étonnement les Romains. Caracalla se fit appeler Germanicus maximus, et il ordonna de renforcer le mur du Diable, ce qui prouve bien que la guerre concerna la Germanie Supérieure, pays des (futurs ?) Alamans.

Un autre secteur ne tarda pas à s'embraser, le Danube. En 214, le fleuve fut traversé par des Iazyges et par des Germains, présentés par les sources comme des Quades. Là encore, les commentateurs se

demandent, sans doute à raison, si ce nom ne s'applique pas aux Goths, eux aussi encore inconnus. L'ethnonyme Goths désigne une coalition de peuples nouveaux venus, descendus des pays riverains de la Baltique, et qui s'étaient installés près des Iazyges, dans le sud de l'Ukraine actuelle. Ils formèrent le pire ennemi que Rome a connu au cours des III^e et IV^e siècles. Quoi qu'il en soit, Caracalla vint sur le Danube, accompagné par sa mère, Julia Domna, et par son préfet du prétoire, Macrin. Il n'est pas assuré qu'il a remporté la moindre victoire, car il n'ajouta aucun nouveau nom à sa titulature.

Il lui fallut de toute façon vite partir pour l'Orient, et il put à cette occasion développer son alexandrinisme : il se rêvait en réincarnation d'Alexandre le Grand, allant vaincre l'Iran puis manifester sa mansuétude pour l'ennemi abattu. Il traversa l'Anatolie dans les pas du Macédonien. À la fin de 214, il écrasa des Arabes, et il prit les titres d'Arabicus Adiabenicus qu'avait portés son père dès 195 ; il restait aussi un fils.

En 215, le shah d'Iran, Vologèse V, était très modérément belliqueux. Et il reçut de Caracalla une étonnante proposition. L'empereur lui demandait la main de sa fille (là encore, il pratiquait l'*imitatio Alexandri*). Cette requête parut saugrenue au roi ; et son frère, Artaban, qui était nettement plus agressif, non seulement refusa, mais encore prit les armes. L'idée d'un grand empire romano-iranien, assurément farfelue, s'effondrait ; elle n'était pas exempte d'un contenu pacifiste ou, mieux, pacifique.

Caracalla se sentit donc obligé de changer de politique. Il tenta de prendre l'Arménie, mais il échoua. Il se rattrapa en réussissant la conquête de l'Osroène et de l'Adiabène. Comme les opérations languissaient, il en profita pour visiter Alexandrie, une ville qui devait son nom à Alexandre et qui était une grande capitale (Musée, Bibliothèque, artisanat et commerce). Glorieux de leur cité, ses habitants étaient volontiers frondeurs et ils se moquèrent de ce sabreur aux prétentions intellectuelles sans mesure avec ses compétences réelles. L'empereur n'apprécia pas leur humour et il fit massacrer les jeunes gens qui avaient eu tant d'audace.

Revenu en Syrie et de nouveau disposé à la confrontation, Caracalla mena un raid en Médie en 216. Le 8 avril 217, il fut assassiné par des officiers à l'instigation de son préfet du prétoire, Macrin. Cette fin annonce également la crise du III^e siècle.

MACRIN (217-218)

Ce personnage, qui régna peu de temps, du 11 avril 217 au 8 juin 218, est caractéristique, également, d'un autre trait de cette époque, l'essor des Maures au sein de l'empire : il était né à Cherchel.

Il reprit la guerre engagée par Caracalla contre l'Iran, mais, à l'automne 217, il fut vaincu à la bataille de Nisibe. Les légions étaient précédées par l'infanterie légère des cohortes auxiliaires et flanquées par la cavalerie maure. Les Iraniens utilisèrent leurs archers traditionnels et des lanciers-chameliers. Ils attaquèrent d'abord avec leur cavalerie légère, furent repoussés dans le corps à corps, puis ils noyèrent les Romains sous le nombre. Le combat aurait duré trois jours. Finalement, à la troisième aube, les légionnaires étendirent leur front pour ne pas être encerclés. Mais, après beaucoup de morts des deux côtés, Macrin sentit le vent de la défaite.

Échec ne devait pas être terrible, ou l'ennemi n'était pas acharné, car Macrin obtint un traité honteux, mais relativement équilibré : l'Osroène restait dans l'empire qui, en outre, conservait son protectorat sur l'Arménie ; en revanche, le Maure acheta la paix au prix de 200 millions de sesterces, soit 50 millions de deniers. Cette pratique diplomatique est aussi la marque d'un nouveau caractère du temps : dorénavant, c'était Rome qui versait un tribut.

Alors, le souverain suscita une opposition générale, du Sénat malgré une lettre courtoise, du peuple romain et des prétoriens malgré des promesses d'argent. D'ailleurs, les caisses étant vides, il ne put tenir ses engagements. Bien plus, il envisagea de baisser la solde des légionnaires, ce qu'ils perçurent comme une vraie déclaration de guerre. Julia Moesa, depuis Émèse (Homs), brûlait de ramener le pouvoir dans la famille des Sévères. Elle eut la mauvaise idée de pousser son petit-fils, Élagabal.

ÉLAGABAL (218-222)

Ce jeune garçon fut porté au pouvoir par des légionnaires que sa mère et sa grand-mère avaient achetés. Profondément indifférent à ses

charges, il était obsédé par la religion en général, et en particulier par le culte du dieu solaire d'Émèse, El-Gabal, à qui il dut son surnom. Dans le domaine militaire, il n'est possible de lui trouver qu'une caractéristique, un profond pacifisme, fruit de sa monomanie théologique. Il ne porta jamais de titres de victoire, ni ne reçut d'acclamations comme *imperator*. Il eut de la chance, il est vrai : les Germains, comme les Iraniens, se déchiraient dans des guerres civiles. Il est bien possible que des Germains aient lancé une attaque en 220-221, mais elle n'a pas dû avoir beaucoup d'ampleur.

Les Romains, sénateurs et peuple confondus, furent effarés par les excentricités exotiques du jeune homme. Ses vêtements, sa religiosité et tout son comportement heurtaient leur sensibilité. Et la garde impériale était aussi choquée par ce souverain qui, de plus, avait été désigné par des légionnaires. Aussi, quand les deux filles de Moesa, Soemias et Mamaea, se disputèrent, ils prirent parti sans états d'âme. À la demande de sa mère, Soemias, Élagabal leur ordonna de tuer sa tante, Mamaea, et son cousin, Sévère Alexandre. C'est Élagabal qu'ils mirent à mort, avec sa mère, le préfet du prétoire et le préfet de la Ville.

SÉVÈRE ALEXANDRE (222-235)

Ce jeune homme a beaucoup séduit... les intellectuels. Arrivé au pouvoir à quinze ans, dans des circonstances tragiques, il était timide et cultivé, et, comme Caracalla, il vouait un culte à Alexandre le Grand, que ses lectures avaient mis sur sa route. De plus, il était courtois avec tous les sénateurs. Il sut s'entourer d'intellectuels, des juristes (Ulpian, Paul et Modestin), également des écrivains (Dion Cassius et Diogène Laërce) ; toutefois, pour des raisons mystérieuses, il fut en conflit avec Hérodiens, qui le détestait. Mais les prétoriens tuèrent Ulpian, qui était devenu préfet du prétoire, et ils obtinrent de l'empereur qu'il chassât Dion Cassius de la cour. La vie de l'esprit ne les passionnait pas.

On ne connaît pas de titre de victoire dans sa titulature et, à partir de son règne, la mention du mot *imperator* fut renouvelée chaque année, quel que fût le contexte militaire : elle devenait une simple indication chronologique. Pourtant, le jeune empereur dut faire la guerre, contre les Iraniens et contre les Germains.

La condition militaire

Peut-être en raison d'une inévitable démagogie, plus sûrement par une sincère conviction, Sévère Alexandre améliora la condition des soldats, et il peut être crédité de plusieurs mesures. Il fit alléger leur paquetage, bien alourdi depuis le temps de Marius. Il veilla à l'amélioration des soins médicaux. Et il s'attaqua aux officiers prévaricateurs, qui gardaient pour eux une partie de l'argent que l'État leur donnait pour nourrir les troupes, ou qui s'arrangeaient avec les fournisseurs pour acheter des produits de mauvaise qualité en échange d'une ristourne. Son intérêt pour les affaires militaires allait plus loin que ces cadeaux faits aux soldats, cadeaux qui, au demeurant, ne coûtaient rien aux finances publiques. Il ne manqua jamais d'assister aux réunions de l'état-major, pour se tenir au courant de ce qui se passait et, éventuellement, pour donner son avis. Ce n'était pas du superflu : Iraniens et Germains menaçaient.

La guerre contre l'Iran

En Iran, une révolution, ou une insurrection, ou un coup d'État, comme on voudra, avait provisoirement détourné le pouvoir des guerres extérieures vers les conflits internes. La dynastie parthe des Arsacides avait été attaquée par la famille perse des Sassanides. Après des péripéties qui n'intéressent pas notre propos, les Sassanides chassèrent les Arsacides et prirent leur place ; leur premier shah in shah s'appelait Ardashir I^{er}. L'historiographie dit en général que les nouveaux maîtres du pouvoir étaient plus dangereux pour Rome que les anciens, parce qu'ils adhéraient davantage à la religion et au nationalisme. Nous pensons, pour notre part, que les Arsacides étaient également attachés à leurs dieux et à leur terre. L'aggravation de la situation, pour Sévère Alexandre, vint d'ailleurs : l'Iran s'était doté d'une armée plus efficace ; elle sera présentée plus loin.

Dès qu'il eut les mains libres, dès qu'il fut débarrassé de ses ennemis internes, Ardashir I^{er} agressa le monde romain, pour connaître un premier échec devant Hatra. Mais il se reprit vite, et d'importants succès s'enchaînèrent : il pilla la Mésopotamie, il submergea la Cappadoce en 231 et il assiégea Nisibe.

En 231 et 232, Sévère Alexandre, qui avait quitté les douceurs de Rome pour la rude vie des camps, se trouvait en Syrie, et il y fit la guerre. Comme souvent, l'armée romaine fut divisée en trois colonnes : l'aile gauche, au nord, marcha sur l'Arménie et la Médie ; parti de Singara, le centre alla vers la Haute-Mésopotamie ; l'aile droite, au sud, entreprit de descendre l'Euphrate, mais ses officiers eurent la surprise de voir leur progression bloquée. Par bonheur, et sans doute pour des raisons internes, Ardashir I^{er} ne procéda pas à une contre-offensive. De ce fait, Sévère Alexandre conserva la Mésopotamie. Il ne profita pas longtemps de ce moment heureux, car une autre frontière appelait ses soins.

La guerre en Germanie

Les barbares avaient submergé les Champs Décumates, et le nom des Alamans revient avec insistance chez les modernes, même s'il n'est pas encore attesté par les sources. Puis, quels qu'ils aient été, ils pillèrent la Germanie Supérieure, surtout notre Alsace, et la Rétie, détruisant les camps et saccageant les villes. Sévère Alexandre se rendit en personne sur le terrain pour superviser les opérations, et sa présence y est attestée en 234 et 235. Il installa son quartier général à Mayence, pour attaquer les ennemis depuis le nord et les prendre à revers, ou leur barrer la route du retour.

Les ambitions personnelles se déchaînèrent. Maximin le Thrace, qui avait l'oreille des légions car il avait été un très bon officier, organisa un coup d'État. Le 18 mars 235, il fit tuer Sévère Alexandre et sa mère, Julia Mamaea. La dynastie des Sévères disparut ce jour-là.

CONCLUSION

Le règne de Septime Sévère a vu l'apogée territorial de l'empire. Ses successeurs passèrent à la défensive, et plusieurs nouveautés apparurent : coups d'État, difficultés financières, raids de barbares, etc. Regroupées, elles donnèrent la crise du III^e siècle.

Chapitre II

LA CRISE DU III^E SIÈCLE

(éléments de synthèse)

La période sévérienne a vu apparaître de nouveaux ennemis ; ces derniers et leurs semblables plus anciens étaient désormais très efficaces militairement. L'un d'entre eux a même échappé à l'attention générale ; nous l'avons appelé « l'ennemi invisible ».

LES CARACTÈRES GÉNÉRAUX DE LA CRISE

Les causes

Depuis quelques décennies, les historiens proposent une nouvelle interprétation de la crise du III^e siècle. Peu d'auteurs nient sa gravité, mais beaucoup cherchent à l'atténuer ; il s'en est même trouvé pour dire qu'elle n'a pas existé, sauf dans l'imagination des Juifs et des chrétiens (K. Strobel). Il est toutefois généralement admis que les malheurs se sont accumulés : guerres étrangères et guerres civiles, coups d'État, peste, misère économique, etc.

L'explication pose problème. Les auteurs du XX^e siècle s'accordaient à reconnaître que ce drame a eu une origine militaire (raids et « invasions »), ce qui rend d'autant plus étrange leur refus d'étudier l'armée romaine, qui a pourtant été l'instrument qui aurait dû résoudre les difficultés.

Pour notre part, nous voudrions enrichir le tableau traditionnel. À la thèse militaire, qui est présentée par la tradition comme une cause unique, nous ajouterons deux autres facteurs de crise. D'une part, la conjoncture a dû jouer : aucun empire ne peut durer éternellement et, après une période d'expansion, vient toujours une contraction. D'autre part, et sans le savoir, les empereurs et les soldats se sont causé du tort. Ils ont porté une grave atteinte aux finances publiques, les premiers en promettant des hausses de salaires sans avoir le moyen de les payer, les seconds en les acceptant inconsidérément. Cette attitude a aggravé la crise, en ajoutant une conjoncture financière désastreuse à la situation politique. Les uns et les autres avaient provoqué une forte inflation. Ils n'avaient qu'une excuse : ils ne savaient pas ce que c'était. Or c'était « l'ennemi invisible ».

Les aspects

Au cours du III^e siècle, les habitants de l'empire souffrirent de quatre maux.

Le premier mal relevait de la politique ; c'était l'instabilité du pouvoir. S'il ne faut pas être naïf et imaginer des comploteurs tous désintéressés, il ne faut pas non plus imaginer systématiquement des coups d'État à la mexicaine, car l'action des généraux impliqués dans ces affaires n'était pas toujours sans noblesse. L'empereur occupait un poste où les dieux l'avaient placé pour protéger le monde romain. S'il cessait de remplir cette fonction, c'était parce que le ciel l'avait abandonné. Dans ce cas, puisqu'il était impossible de le destituer, il ne restait que la solution de le tuer. Deux méthodes étaient appliquées. L'une consistait à le remplacer par son lieutenant, le préfet du prétoire. L'autre était le coup d'État fomenté n'importe où et presque par n'importe qui, pourvu que l'insurgé eût le sentiment de servir l'État et qu'il ait les moyens surtout militaires d'imposer son autorité. Au moment de leur tentative, ces hommes révoltés devenaient des « usurpateurs », mot qu'il vaut mieux éviter. Car, après l'annonce de leur candidature, ils se trouvaient répartis en deux groupes : les uns, ceux qui avaient échoué, restaient pour l'éternité des « usurpateurs » ; mais ceux qui avaient réussi devenaient des empereurs légitimes, tels Macrin, Maximin le Thrace et plusieurs autres. Et comme beaucoup se

révélèrent incapables de renverser la situation, les meurtres se succédaient à une cadence accélérée, créant une grande instabilité et des règnes très brefs, ce qui empêchait les empereurs d'appliquer une politique suivie.

Un autre aspect du problème politique, évidemment lié au premier, naquit alors, avec les mouvements de sécession. Voyant que le pouvoir central s'était affaibli au point d'être incapable de protéger toutes les provinces, des autorités régionales, civiles (Palmyre) ou militaires (Germanie), prirent en main leurs propres affaires et organisèrent la défense de leur territoire.

Le deuxième mal a affecté l'économie. Dans les mentalités de l'époque, le domaine régalien recouvrait surtout l'ordre et la sécurité ; la prospérité n'en faisait pas partie, et l'empereur n'avait pas de politique dans ce secteur. Il n'avait même pas de doctrine en matière budgétaire, alors même qu'il faisait battre monnaie en son nom ; il abandonnait cette préoccupation au responsable de l'atelier qui émettait des pièces de plus en plus petites dans un alliage de moins en moins noble, et qui produisait donc de l'inflation, sans le savoir.

Cette dégradation, nuisible pour la population, n'était pas le seul malheur qui pesait sur elle. Les barbares, quand ils effectuaient un raid dans l'empire, pillaient les villes et les greniers, incendiaient les bâtiments et coupaient les routes. De plus, ils tuaient n'importe qui, pour le plaisir, et surtout les riches quand ils ne voulaient pas dire où ils avaient caché leur or. Comme beaucoup de propriétaires préféraient mourir qu'être volés, les archéologues, vingt siècles plus tard, ont trouvé leurs « trésors », qu'il vaut mieux appeler des « dépôts monétaires » ; ils ont même pu tracer des « routes d'invasions ».

Des historiens ont fait remarquer que ces drames ne concernaient directement que les malheureux qui se trouvaient sur le chemin des barbares, et que de nombreux humains, à quelques kilomètres près, ont échappé au pire. Et ils ont raison. D'autres ont dit que les régions épargnées, par exemple l'Afrique, ont même tiré profit des difficultés rencontrées par la concurrence. Et ils ont tort. En effet, l'économie de l'empire formait un tout ; les provinces étaient liées les unes aux autres, et l'affaiblissement des unes pesait sur la prospérité des autres. L'Afrique, puisqu'il en a été question, a moins souffert que la Gaule, mais elle n'a pas été épargnée.

Un troisième mal a concerné la société. La crise économique

engendra une crise sociale. Beaucoup de propriétaires furent ruinés, et les impôts pour financer l'armée et les barbares pesèrent si lourd que certains d'entre eux préférèrent abandonner leurs biens pour devenir moines (Égypte) ou même mendiants. Et, comme on sait, l'appauvrissement des riches n'a jamais enrichi les pauvres, du moins jusqu'à présent. De plus, les épidémies, toutes indifféremment appelées « pestes », frappèrent un grand nombre d'humains.

Un quatrième mal a touché les mentalités collectives. L'accumulation des malheurs provoqua une crise morale. Personne ne mit en doute l'existence des dieux, bien au contraire. Les contemporains se demandèrent simplement pourquoi ils s'étaient détournés des Romains, et la multiplication des sacrifices n'y changeait rien. L'idée se répandit que cette colère s'expliquait par la présence d'athées ; et ce qualificatif, curieusement, fut appliqué aux chrétiens, qui furent pourchassés lors de deux grandes vagues de persécutions, sous Dèce et sous Valérien (il y en eut une troisième, plus tard, sous Dioclétien). La sévérité de la répression dépendit du degré de fanatisme des fidèles et de la piété des gouverneurs. Et c'est ainsi que les communautés souffrirent davantage en Afrique qu'en Gaule, par exemple.

Depuis une cinquantaine d'années, toutefois, les historiens n'admettent plus la thèse de R. Rémondon, qui a décrit un III^e siècle apocalyptique. Ils tracent des limites, perceptibles à ce qui vient d'être dit, dans le temps et dans l'espace. Il est vrai que les péninsules Italienne et Ibérique, et l'Afrique, ont moins souffert que les Germanies, les provinces danubiennes et la Syrie. Quant à la chronologie, elle a été abordée au chapitre précédent et elle le sera de nouveau au suivant. Pour être complet, revenons d'un mot sur la thèse de K. Strobel, qui a été mentionnée plus haut, et qui est tout à fait digne de considération : la crise a surtout frappé les Juifs et les chrétiens, à travers des persécutions.

LES ENNEMIS

Les Calédoniens

Les habitants du nord de la Bretagne ont été présentés plus haut. Rappelons simplement quelques faits essentiels. Durant la crise du III^e siècle, ils ne semblent pas avoir attaqué la province, au sud. Ce n'est qu'à la fin de cette période qu'ils se manifestèrent, parce que, eux aussi, ils s'étaient regroupés en une ligue, les Pictes. Par ailleurs, on sait qu'il ne faut pas prendre les Scotti pour des Écossais : contrairement à ce que leur nom a fait croire, ils étaient des Irlandais pillards. Quand ils allaient au combat, les Pictes se peignaient le corps, probablement en bleu, d'où leur nom ; et, dans ce cas, ils ne portaient aucun vêtement, comme le rapporte Hérodien. Des sculptures gravées sur le mur d'Antonin montrent des cadavres de barbares complètement nus.

Les Germains

- Généralités

Considérés comme des ennemis terrifiants par les Romains depuis les invasions des Cimbres et des Teutons, les Germains de l'époque du Principat ne possédaient pas, en réalité, d'efficacité militaire. Ils n'étaient pas redoutables, et celui qui examine attentivement les échecs les plus graves qu'ont subis les Romains constate qu'ils s'expliquent plus par des fautes de leur commandement que par une réelle supériorité des barbares. Au cours du III^e siècle, ils se sont transformés : ils ont créé des ligues, Francs et Alamans, et les Goths, qui eux aussi étaient organisés en ligue, sont arrivés. De plus, tous ont apporté des améliorations, hélas difficiles à étudier, dans leur armement et dans leur tactique. C'est ce qui explique en partie les difficultés qu'a rencontrées l'armée romaine.

Les sources sont difficilement exploitables : les armes trouvées en fouille étaient-elles destinées au combat, à la chasse ou à la parade ? Personne ne le sait. Les Germains étant analphabètes, les seuls documents utilisables viennent du camp adverse, et il faudra donc les critiquer ; en effet, ce ne sont que des auteurs grecs ou latins, souvent bien antérieurs (notamment *La Germanie* de Tacite), qui parlent de ces peuples.

Les Germains, sur le champ de bataille, avaient un comportement incompréhensible pour les Romains. Au moment d'engager le combat, ils chantaient et dansaient, ce qui désorientait leurs adversaires. Il est

bien connu que le chant donne du courage à celui qui l'entonne et que son bruit effraie l'ennemi. Ils connaissaient un air que Tacite appelle le *barditus* (Chateaubriand, dans *Les Martyrs*, en a donné une très belle version). Il commençait sur un ton sourd et bas qui s'enflait jusqu'à devenir une clameur. Quant à la danse, série de chocs répétés contre le sol, elle faisait peut-être appel à la magie, et elle accompagnait le bardit sur un rythme à trois temps : les hommes faisaient deux pas en avant, puis ils sautaient le plus haut possible en levant leur bouclier vers le ciel.

Les guerriers germains paraissaient fous aux Romains, mais en réalité ils étaient animés par une sorte de fureur sacrée. Ils arrivaient nus, ou ils abandonnaient leur cuirasse pendant le combat. Ils portaient une longue chevelure non coiffée, notamment les Chattes, une barbe non taillée (dans l'iconographie romaine, le barbu, c'est le barbare), et ils roulaient des yeux. Ou encore ils étaient peints en blanc. Cette décoration les faisait ressembler à des fantômes (M. P. Speidel). Peut-être voulaient-ils ainsi prouver leur courage. Peut-être également y avait-il quelque intention magique derrière ce déguisement.

La magie expliquerait en particulier ces travestissements. Car on rencontrait, chez eux, des « guerriers animaux » qui portaient comme vêtement tout ou partie de la dépouille d'une bête. Cette pratique remonterait aux Indo-Européens (deuxième millénaire). Dans ce cas, le combattant s'identifiait à l'animal et il prenait une partie des qualités qui lui étaient prêtées. C'est ainsi qu'on a vu, sur la colonne Trajane, des Bataves avec une dépouille de loup : ils se vantaient d'être de bons éclaireurs, rapides et habiles au camouflage. D'autres avaient fait choix de l'ours comme symbole de leur force physique ; M. P. Speidel les a reconnus aux pattes et aux griffes qui apparaissent sur les reliefs, et leur rareté laisse penser qu'ils étaient des combattants d'élite. Boucs, chevreuils et daims étaient aussi appelés à la rescousse ; leurs cornes ornaient des casques. L'utilisation de la martre, un animal tout à fait pacifique, est plus surprenante. Un casque trouvé à Gelduba (Krefeld-Gellep) est orné d'une dépouille de cet animal accompagnée de plumes. On la retrouve figurée sur une plaque d'argent qui avait été enfouie à Thorsberg, dans le Schleswig, et qui date du III^e siècle. Ici, le rôle surnaturel et magique l'emportait sans doute sur la signification guerrière.

Le physique des Germains a surpris les Romains, surtout lors des

premiers combats : ils ont « les yeux farouches et bleus, dit Tacite, les cheveux d'un blond ardent, de grands corps ». Ce ne sont pas là des clichés racistes, mais une image qui a été élaborée à partir de la réalité et qui, au demeurant, n'implique aucune supériorité particulière, sauf au combat, car, à la grande taille, s'ajoutait une force physique extraordinaire.

Leur armement impressionnait les Romains. Ils utilisaient de grosses massues pour le choc, parfois pour le jet, notamment contre la cavalerie. Ils pouvaient en outre devenir de terribles manieurs d'épieux, objets faits d'un bois plus grand que l'homme. Il semble toutefois que ces hastes aient été plutôt rares, et utilisées pour la parade ou par des troupes d'élite, notamment chez les Bataves et les Chérusques.

Au combat, l'unité de base était la famille ; elle était soumise à un chef, sorte de *pater familias* pour barbares. Il obéissait à un autre chef, supérieur à tous, que les textes latins appellent un roi. Chaque famille et chaque peuple devait fournir un contingent proportionnel à ses effectifs. Comme partout, l'encadrement était assuré par les nobles qui, eux, se déplaçaient à cheval. La constitution de ligues de peuples constituait une nouveauté essentielle, propre au III^e siècle. Chacune d'entre elles, dans la mesure où on peut le savoir, n'avait pas d'institution permanente ; elles se constituaient au cas par cas.

Ils allaient au combat motivés par la faim, par l'espoir du butin ou par l'hostilité à l'égard du voisin. Avec ces peuples, il est difficile de parler de « peur du voisin ». En effet, un autre facteur de conflit leur était propre : leur vie sociale était fondée sur la violence. Chaque homme devait montrer son héroïsme et prouver son mépris de la mort ; tuer un ennemi constituait une sorte de rite de passage de l'adolescence vers l'âge adulte. Chez les Chattes, tant qu'ils n'avaient pas tué un ennemi, les jeunes gens laissaient pousser leurs cheveux et leur barbe. Et l'individu suspecté de lâcheté n'avait d'autre solution que de se pendre à un arbre dans une forêt.

Les Germains pouvaient combattre nus, à moitié nus ou vêtus. Dans ce dernier cas, ils portaient un pantalon, une tunique serrée à la taille par un ceinturon, et une cape. Leurs chevaux supportaient une selle et ils recevaient un mors et des protections contre les coups. Les étriers, en revanche, et contrairement à ce qui a été parfois écrit, ne sont pas attestés avant les VI^e-VII^e siècles. D'une manière générale, le Germain combattait avec une lance et un bouclier, l'épée caractérisant les élites

sociales. Mais ce schéma demande à être précisé ; nous y reviendrons. L'armement défensif paraît avoir été simple, réduit à l'écu, qui était plus souvent présent qu'on ne l'a dit. Ils portaient rarement une cuirasse. Dans ce cas, ils utilisaient une cotte de mailles ou un modèle à écailles. Le casque, exceptionnel, est appelé « Spangenhelm » par les archéologues ; c'était un couvre-chef composite, fait de plaques reliées entre elles par des bandes rivetées en forme de croix. Des paragnathides protégeaient les joues.

L'armement offensif présentait une plus grande variété encore et il comprenait des armes de jet, qui ont pris plus d'importance au cours du III^e siècle, et d'autres propres au contact, au corps à corps.

Les combattants pouvaient lancer des pierres ou utiliser des arcs et des flèches. Ils avaient mis au point un grand arc, haut de 1,70 à 2 m, d'une portée de 150 m environ pour un tir de saturation. Les pointes de flèches avaient des sections de formes variées, ovales ou en losange, le carré donnant plus de force de pénétration. Le recours à la hache (de jet) présentait plus d'originalité. Certaines avaient un seul tranchant. La question de la francisque a divisé la critique : elle n'avait qu'un tranchant pour les uns, deux pour les autres ; en fait, il n'est pas impossible qu'il y ait eu deux types de francisques. Enfin, des javelots légers pouvaient être utilisés juste avant le corps à corps.

Au chapitre de l'armement offensif, encore, on trouve les haches, les massues et surtout les épieux, les deux principales pièces étant la lance et l'épée. On distingue trois types de lances, en fonction de leur longueur : courte (1,8-2 m), moyenne (2,5-3 m) et longue (4-4,5 m). Celle-ci était le célèbre *contus*, tellement apprécié des Romains qu'ils ont recruté des unités de *contarii* (ce mot désigne donc les utilisateurs d'un type de lance, et pas un peuple, comme on l'a parfois écrit). Ils recouraient à divers types d'épées. La plus connue est appelée *spatha* ; c'est un long fer, à double tranchant et à pointe ogivale, ce qui la rendait peu propre aux coups d'estoc, mais en faisait un instrument redoutable pour les coups de taille. Au cours du III^e siècle sans doute, les Germains ont inventé le *scramasax*, un long coutelas à un tranchant, dont l'extrémité seule était à double tranchant. Ils pouvaient aussi utiliser des sabres et ils avaient recours à une lame courbe utilisée contre les troupes montées : l'utilisateur se laissait tomber au sol et il éventrait le cheval de l'ennemi quand celui-ci arrivait à sa hauteur.

Les Germains connaissaient, apparemment, tous les types de

combat, et ils étaient particulièrement doués pour le siège et la bataille. Quand ils allaient à la bataille, ils préféraient l'ordre en phalange, et les fantassins faisaient la force principale de leurs armées. Ils plaçaient l'infanterie légère en avant, l'infanterie lourde en retrait et les troupes montées aux ailes. La garde royale, laissée en arrière, servait de réserve. La cavalerie était rare, sauf chez quelques peuples comme les Quades, mais elle était alors de très grande qualité. Quand venait la charge, la frénésie l'emportait sur la réflexion et, apparemment, elle était au moins aussi efficace. Les Germains savaient aussi former le « coin », en latin *cuneus* ; pendant longtemps, on a pensé qu'ils avaient inventé cette formation. Ils n'ignoraient pas non plus le « museau de porc », dispositif également appelé « tête de sanglier ». Dans ce dernier cas, les unités, et non les hommes, étaient disposées en dégradé, deux en tête, les suivantes de plus en plus éloignées les unes des autres, dessinant une sorte d'entonnoir.

S'ils étaient sur la défensive, ces barbares formaient une ligne de boucliers, ou bien ils faisaient la tortue, qu'ils appelaient aussi « château de boucliers ». Dans ce cas, les hommes du premier rang alignaient leurs écus l'un contre l'autre pour faire un mur ; ceux qui occupaient les côtés faisaient de même ; ceux qui se trouvaient au milieu les plaçaient sur leur tête pour fabriquer un toit artificiel. Ils pouvaient aussi se retirer vers le cercle de chariots, qui constituait un dernier rempart. En cas de défaite, ils disparaissaient dans les forêts et les marais.

Ils n'ont pas eu de stratégie avant le III^e siècle ; cette discipline leur est venue de manière empirique, quand ils ont formé des liges.

- Les Francs

Le mot « Francs » n'est pas attesté avant 257 ; il signifie « insolents, impudents, courageux, hardis ». Il désigne une confédération de peuples anciennement installés sur la rive droite du Rhin, dans son cours moyen et inférieur, et pas des nouveaux venus. Cette ligue avait pour but de piller la Gaule et la Bretagne.

Si les Francs voulaient faire du butin au cours de raids, ils ont eu un objectif supplémentaire, qui les distinguait des Alamans et des Goths : ils ont demandé au pouvoir romain des terres et des soldes. De ce fait, ils ont conclu des *foedera*, des « traités », et ils sont passés de la pratique des raids à l'invasion. Ils obtenaient le statut d'alliés, de

« fédérés », *foederati* ; le droit romain leur donnait parfois les titres de déditices, appliqué à des vaincus qui se sont rendus à merci, et de *laeti*, « lètes », un mot plus difficile à expliquer.

Leurs modes de combat sont connus. L'armement défensif, peu répandu, était composé de boucliers, de casques et de cuirasses. De leur armement offensif, deux éléments surtout sont notoires. Ils utilisaient d'abord comme arme de jet la fameuse francisque, hache à un ou deux tranchants, on ne sait pas. Mais il faut imaginer ce que ressentaient les légionnaires quand ils voyaient arriver sur eux à courte distance cette volée de métal lourd, coupant et bien aiguisé. Pour le corps à corps, les Francs recouraient à l'angon, un épieu muni d'un fer assez long. En outre, ils n'ignoraient pas l'épée ; ils en utilisaient même de différents types, des sabres, des *scramasax* et des *spathae*.

- Les Alamans

Pour les Romains, les Alamans furent pires que les Francs. Leur nom désigne sans ambiguïté une ligue : il signifie « Tous les Hommes ». Ils vivaient au sud des Francs, surtout dans l'angle formé par les cours supérieurs du Rhin et du Danube, la Forêt-Noire. En ce qui concerne leur origine, les archéologues allemands pensent avoir identifié une unité de culture entre l'Elbe et la Saal, qu'ils appellent « *elbgermanisch* », caractérisée par les types de sépultures et par la céramique.

Les Alamans ne poursuivaient pas les mêmes buts de guerre que les Francs ; jamais ils n'ont exprimé le désir de recevoir des terres au sein de l'empire. Ils préféraient piller : ils furent des peuples du raid, jamais de l'invasion, ou rarement.

Leur armement est assez bien connu. Comme les autres Germains, ils n'utilisaient que peu de protections, sauf un bouclier ; ils étaient d'ailleurs parfois désignés comme les guerriers au bouclier, les *scutarii*. Pour l'offensive, ils possédaient des haches, des lances et des flèches, ainsi que des *scramasax*. Mais leur arme préférée, c'était la *spatha*, l'épée longue. Pour la bataille, ils se disposaient en phalange sur plusieurs lignes, avec un centre, deux ailes, des cavaliers sur les flancs et une réserve, constituée par la garde royale. Ils savaient aussi recourir aux stratagèmes et à la poliorcétique.

- Les Goths

Les Goths, derniers arrivés, formaient une troisième confédération, une ligue, où ne se trouvaient pas que des Germains. Ils étaient des ennemis encore plus dangereux que les Alamans. Dans les textes anciens, ils étaient appelés parfois Scythes, parfois Gètes ; ils furent identifiés comme Goths pour la première fois au sac d'Histria, en 238.

Vers l'an 200, ils vivaient vers l'est de la Roumanie et l'ouest de l'Ukraine, où a été fouillé le site de Tchernjahov (ou Cernjahov), qui a permis de parler de la « culture » du même nom. Nomades, ils vivaient d'une économie pastorale. Ils ignoraient l'urbanisation, mais ils connaissaient les villes grecques et romaines ; ils préféraient occuper des établissements ruraux répartis en habitat dispersé.

Leurs buts de guerre différaient de ceux que poursuivaient les Francs et les Alamans. Pendant longtemps, ils ne cherchèrent que le butin. Puis, dès la fin du III^e siècle, ils demandèrent des terres et, à partir de l'arrivée des Huns, après le milieu du IV^e siècle, ils voulurent entrer dans l'empire, s'y installer et obtenir une alliance avec les Romains.

Ils possédaient une force militaire redoutable. Comme première spécificité, ils portaient un armement défensif complet. Leur casque (*hilms* dans leur langue) appartenait sans doute au type composite dit Spangenhelm ; ils s'abritaient aussi derrière une cotte de mailles (*brunjo*) et un bouclier (*skildus*). Pour tuer leurs ennemis, ils avaient peut-être une lance (seul Orose en parle), un arc, un poignard et, surtout, une épée longue du type *spatha* (*meki* en gothique).

Ils disposaient d'effectifs considérables – 320 000 hommes dit l'auteur anonyme de l'*Histoire Auguste*, hélas peu fiable – et ils savaient faire des camps. Une armée (*harjis*) était constituée par le regroupement de plusieurs hordes (*hansa*), et l'on retrouve ici l'importance de la famille. Elle était commandée par un roi unique, ce qui pourrait s'expliquer par le fait que les armées de Goths comptaient aussi des combattants venus d'autres nations alliées mais subordonnées. L'infanterie jouait un rôle essentiel ; aux IV^e et V^e siècles encore, les Wisigoths n'avaient pas de cavalerie, et ils en empruntaient aux Ostrogoths en cas de nécessité. Sur le champ de bataille, les hommes étaient disposés en phalange, avec une réserve ; ils se protégeaient derrière un mur de boucliers, et ils s'appuyaient sur le cercle des chariots. Ils connaissaient la bataille en rase campagne, la guérilla, la poliorcétique et, au besoin, ils devenaient marins.

Les autres Germains

Parmi les Germains ennemis de Rome au III^e siècle, les Quades ont joué un rôle essentiel. Ils attaquaient l'empire en compagnie de Daces libres, notamment des Carpes. Les Marcomans, qui n'avaient pas disparu, se manifestèrent eux aussi. Il en alla de même pour les Juthunges (ce nom recouvre les anciens Semnons). L'année 270 vit arriver de nouveaux Germains, les Vandales et, au plus tard en 279, les Burgondes.

Les autres ennemis sur le Danube

Les historiens distinguaient deux groupes de Daces, ceux qui vivaient à l'intérieur de l'empire et ceux qui se trouvaient à l'extérieur, qu'ils appellent « les Daces libres », par exemple les Carpes, une fraction de ce peuple qui restait insoumise et qui vivait à l'est de la province.

La région qui correspondait aux États modernes de Bulgarie, Roumanie (au moins Roumanie orientale) et Ukraine est occupée par une vaste plaine qui permettait les déplacements de populations nomades ou semi-nomades, les Alains et les Sarmates.

Les Sarmates, nomades iranophones, sont assez bien connus, car ces peuples, quand ils combattaient, se conduisaient souvent comme leurs parents sédentaires de Perse et de Parthie. Les archéologues ont retrouvé des peintures de Panticapée (Kertch, en Crimée), une stèle de Tanaïs et un vase de Kossika (Russie). Au début, ces ennemis avaient surtout compté sur leurs éléments légers, les cavaliers-archers ; ils leur évitaient le choc frontal. Ils préféraient pratiquer le harcèlement, ils fuyaient, puis ils revenaient au combat quand l'ennemi ne s'y attendait plus. Ils n'utilisaient qu'accessoirement la lance et l'épée, en fait un poignard ou un « proto-sabre » (I. Lebedynsky), ainsi que des masses et des haches.

Les Alains avaient de grandes épées et des arcs, et ils utilisaient aussi des lasso. Pour se protéger, ils ne recouraient qu'à des petits boucliers ; en principe, seuls les riches possédaient un casque et, surtout, une cuirasse. Au cours du III^e siècle, les cavaliers lourds, les nobles, jouèrent un rôle croissant. Ils ressemblaient beaucoup aux cataphractaires iraniens, mais les chevaux n'étaient pas recouverts de

métal, à la différence de ce qui se passait chez ces derniers. Sur une plaque de ceinture trouvée à Orlat, en Ouzbékistan, on voit que les combattants possédaient une épée longue et un arc précontraint, asymétrique. En général, ils utilisaient une très grande lance, du type *contus*, si lourde qu'elle dessinait un arc de cercle dirigé vers le sol.

Les Iraniens

Ennemi peu redoutable au début du III^e siècle de l'ère chrétienne, l'Iran a ensuite causé des difficultés aux armées romaines, changement qui s'explique par une amélioration de l'armement et de la tactique, et sans doute par un essor démographique.

Les rois parthes arsacides furent renversés par des Perses qui appartenaient à la famille des Sassanides. Le vrai fondateur de la nouvelle dynastie, Ardashir I^{er}, également connu sous le nom d'Artaxarès, s'était révolté vers 208. En trois batailles, il réussit à conquérir le pouvoir, objectif atteint vers 222/223, et il n'élimina définitivement ses rivaux qu'en 228/229.

Cette révolution de palais n'a pas beaucoup attiré l'attention des Romains qui ont continué à parler des Parthes jusque dans les années 270. Il semble donc que leur « service de renseignement » et leur diplomatie, souvent efficaces, ne l'étaient pas dans tous les secteurs.

Il est plus facile de connaître les Iraniens que les Germains, bien qu'ils n'aient pas écrit de vrais livres d'histoire. Ils ont laissé de longues inscriptions et de grands reliefs : les uns ont été trouvés à la Ka'aba-i Zardusht ou à Barm-e-Dalak. Le texte qui provient de Naqsh-i Rostam est célèbre. Il rapporte en trois langues les exploits de Sapor I^{er} qui a vaincu l'empereur Valérien. Cette inscription est souvent désignée par le sigle *RGDS*, qui signifie *Res Gestae divi Saporis*, *Les exploits de Sapor le divinisé*, par analogie avec les *RGDA* d'Auguste. En outre, quatre grands reliefs qui datent du règne d'Ardashir I^{er}, le père, et huit de Sapor I^{er}, le fils, sont disponibles. Ces derniers proviennent de Bishapur (3), Naqsh-i Rajab (2), Naqsh-i Rostam (1), Darabgird (1) et Sarab-i Qandil (1). On peut aussi trouver quelques informations chez des auteurs arméniens (Faustus Buzandats'i, le pseudo Moses Khorenats'i), syriens (Ephrem, Michel) ou arabes (al-Tabari, Eutychius).

Iran était gouverné par une monarchie qui avait un caractère religieux affirmé. Dans un État très centralisé, tout partait du souverain, un dieu, et tout aboutissait à son autorité. Il exerçait le pouvoir, commandait en personne l'armée et dirigeait la religion. Les *RGDS* commencent précisément par une titulature qui définit l'autorité de Sapor I^{er} : « Je suis un adorateur de Mazda, je suis le dieu Sapor, le roi des rois, roi des Aryens [= Iraniens] et des non-Aryens, de la race des dieux, fils de l'adorateur de Mazda, le dieu Artaxarès [Ardashir], roi des rois, roi des Aryens, de la race des dieux, petit-fils du dieu Papakès, roi. Du peuple des Aryens [je suis le seigneur (?)]. » L'élément militaire n'est pas présent de manière explicite dans le début de cette célèbre inscription. Mais la suite du texte donne la liste des victoires du roi des rois, et des sculptures le montrent clairement comme un chef de guerre.

Sur un camée, il est monté sur un cheval non protégé. Il porte au côté une très longue épée, placée dans un fourreau rectangulaire, et prolongée par un grand pommeau. Son équipement comprend un casque et une cuirasse qui couvre seulement la poitrine, et pas les épaules. Des reliefs, notamment à Bishapur, montrent un empereur romain qui s'humilie devant lui.

La société a été qualifiée de « féodale », mot anachronique. En effet, la féodalité, dont l'âge d'or se place entre le XI^e et le XIII^e siècle en Europe occidentale, aurait été une institution terriblement moderne pour l'Antiquité. Sans doute vaut-il mieux dire que la société iranienne du III^e siècle était archaïque, sans pour autant être paralysée par un système de castes. Elle aurait été une société indo-européenne encore divisée en trois groupes, les prêtres (*asron*, assistés des *databaran*, les juges), les guerriers (*artestaran*) et les producteurs (*vastryosan* ou cultivateurs et *hutuxsar* ou artisans).

Au sommet se trouvait la noblesse. « Les plus grands » (*sahrdaran*) se composaient des parents du roi et des gouverneurs de provinces, les illustres satrapes, qui n'étaient pas aussi voluptueux qu'on l'a dit. Il est possible de distinguer les personnages liés à la maison royale, qui avaient droit au titre plus modeste de « très grands » (*vaspuhragan*). Puis venaient « les grands » (*vuzargan*) et enfin « les simples nobles » (*azadan*).

Au plus haut des non-nobles vivaient des notables ; ils appartenaient à quelques « grandes familles » qui possédaient beaucoup de richesses. En dessous encore se trouvaient des hommes libres, qui

sont appelés par les modernes « citoyens », mot qu'ils emploient pour traduire *mard-i sahr* ; cette traduction est discutable pour une société aussi hiérarchisée et dans une monarchie aussi autoritaire. Sous ces *mard-i sahr* existaient des hommes appelés les « sujets du roi ». Cette masse regroupait les anciens *mard-i sahr* qui avaient subi une condamnation en justice, mais qui restaient libres, les affranchis et les étrangers. Enfin, comme partout, on trouvait en Iran des esclaves ; ils pouvaient servir dans l'armée.

Il est évident que le roi avait un ou des objectifs militaires et qu'il prenait les moyens de le ou les atteindre ; il avait donc une stratégie, même si elle était rudimentaire, et il pouvait choisir entre la défensive et l'offensive. Il faut, nous l'avons dit, atténuer l'opposition traditionnelle entre des Arsacides modérés et des Sassanides agressifs. Mais une différence les opposait : les Arsacides avaient été contraints à la défensive par l'archaïsme de leur outil militaire, alors que les Sassanides ont su perfectionner leur armée.

Ardashir I^{er} formula une exigence surprenante : il voulait reconstituer l'Empire achéménide qui avait existé au temps des guerres médiques, d'après lui, qui avait englobé toute l'Asie et, dans son esprit, la partie de l'Europe qui va jusqu'au Strymon, un fleuve qui coule à l'est de Thessalonique. Pour le reste, tous les rois cherchaient à contrôler l'Arménie, mais les Romains visaient le même objectif. Enfin, ils considéraient que la Mésopotamie leur appartenait depuis des siècles, pour des raisons géographiques et par tradition. Pour les affaiblir, les Romains cherchaient à s'en emparer.

En cas de guerre, quand il fallait mobiliser, le roi décidait des effectifs et du lieu de réunion des troupes ; les satrapes avaient pour mission d'appliquer ses décisions au plan local. La stratégie était simple. D'emblée, les Iraniens reculaient. Simultanément, les envahisseurs voyaient les difficultés s'accumuler et, pour eux, trois problèmes s'ajoutaient les uns aux autres : les lignes d'approvisionnement s'étendaient, la pratique de la terre brûlée accroissait les problèmes de logistique et la guérilla les harcelait.

Cette armée était assez largement constituée sur une base nationale. Certes, elle recourait à des mercenaires ; mais, ne serait-ce que pour des raisons financières, ces derniers, qui étaient enrôlés individuellement ou collectivement, par peuples, étaient sans doute moins nombreux qu'on ne l'a dit. Ils fournirent, sous les Sassanides, une

nouvelle unité, les « jeunes nobles » (*kardakes*). Il s'y trouvait aussi des Scythes, des Grecs et des Romains, volontaires ou prisonniers de guerre. Enfin, le recours aux esclaves, comme on l'a dit, permettait de compléter les effectifs de certains corps.

On distinguait quatre types d'unités.

La garde royale (*hamriz* ou *traban*) était constituée, a-t-on dit, de soldats d'élite, tant sur le plan social que sur le plan militaire. Beaucoup d'entre eux étaient des mercenaires, recrutés notamment sur les bords de la Caspienne. Ces étrangers ne parlaient pas la langue du pays et ils ne connaissaient pas beaucoup de monde ; de ce fait, ils pouvaient plus difficilement être enrôlés dans des complots. Ils servaient de gardes du corps et, au besoin, de *missi dominici*. On connaît dans leurs rangs plusieurs unités. Les immortels, déjà attestés au temps des Achéménides, étaient ainsi appelés parce que chaque soldat mort au combat était aussitôt remplacé. Ils étaient mis sous le commandement d'un *madikanpat*. On connaît également les héros et, propres à l'époque sassanide, les pages du palais (*retak*).

Le point fort de l'armée iranienne, par tradition, c'était sa cavalerie (*ramik*), lourde et légère.

La cavalerie lourde était une arme d'élite, tant socialement que tactiquement (*asvar*, *asvaran* : le perse, comme le latin, utilise le même mot pour la cavalerie et la chevalerie). Seuls les nobles y servaient, regroupés en une unité de 1 000 hommes placée sous les ordres du *surena* (ce pourrait être un nom commun, mais il a été souvent pris pour un nom propre). On les appelait cataphractaires ou clibanaires, « cuirassiers ». L'homme et le cheval étaient entièrement revêtus d'une cotte de mailles. Ces combattants utilisaient un arc et une hache ou une masse. Mais leur arme la plus caractéristique était une grande lance, très allongée.

La cavalerie légère était répartie en unités de 10 000 hommes, également placées sous les ordres du *surena*. Ni l'homme ni le cheval n'était protégé et l'arme normale était le redoutable « arc turquois », un arc composite à double courbure, qui faisait d'eux les meilleurs archers du monde. Il était en effet fabriqué avec plusieurs matériaux, un bambou, de la corne comprimée et une couche de tendons de bœuf. Au repos, il présentait sa concavité vers l'ennemi. Il fallait une grande force des bras pour ramener la corde vers l'arrière. Mais, une fois libérée, elle donnait à la flèche une vitesse et une puissance exceptionnelles.

L'infanterie (*ram*) n'était pas permanente au début, au moins jusqu'au temps de Sévère Alexandre. Elle obéissait à un principe décimal : elle était divisée en unités de 50 soldats, de 100 (*draft*), proches des centuries romaines, de 1 000 (*hazarmardt*, sous un *hazarp*) et de 10 000 (aux ordres d'un *baivarpat*). Elle regroupait de 10 000 à 50 000 combattants. Pour autant qu'on le sache, il ne s'agissait que de fantassins légers, surtout au début du III^e siècle. Dans ce type de conflit, ils jouèrent un rôle mineur. Depuis toujours, elle faisait piètre figure comparée à la cavalerie ; elle traînait avec elle une solide réputation de médiocrité, bien qu'elle aussi ait été encadrée par des nobles.

Au combat, la tactique la plus ancienne consistait à commencer par le choc, une charge de cavalerie lourde. Lancée aussi vite que possible, elle faisait voler en éclats le premier rang des ennemis, même dans le cas de légionnaires. Mais, une fois cet objectif atteint, les cavaliers étaient immobilisés, car il leur fallait revenir en arrière et reprendre de l'élan. C'est alors que les fantassins du deuxième rang intervenaient : ils faisaient tomber les ennemis de leur monture, et ils les égorgeaient.

Après le choc venait le tir, œuvre des cavaliers légers qui s'approchaient aussi près que possible des ennemis, mais en restant hors de portée de leurs javelots et de leurs flèches. Puis ils feignaient de fuir, avec l'espoir d'attirer des poursuivants, qui se seraient alors débandés, qui auraient quitté leurs rangs. Et ils se retournaient sur leur cheval, pour tirer une flèche vers l'arrière : c'était la célèbre « flèche du Parthe », méprisée par les Romains.

Au cours du III^e siècle, plusieurs nouveautés firent leur apparition.

D'abord, les Iraniens ont abandonné les charges de cavalerie lourde, au moins contre l'infanterie des légions. Provoquant de lourdes pertes dans les rangs de la noblesse, elles décapitaient l'élite sociale du pays.

Ensuite, l'instauration d'une armée permanente impliqua un large recours à l'exercice, ce qui a certainement modifié les conditions du combat, en faveur de l'Iran.

Il y a mieux. Un texte d'Hérodien mal étudié dit qu'en 194 des fugitifs de l'armée de Pescennius Niger avaient trouvé refuge en Iran et que, là, ils avaient formé des « Parthes » au combat d'infanterie lourde. Ils leur ont appris à utiliser casque, cuirasse, lance et épée, ils leur ont montré aussi comment forger des armes et ils les ont entraînés au combat en cohortes.

D'après Hérodien, les Iraniens connaissaient la manœuvre enveloppante, qui consiste à encercler une aile de l'ennemi, un mouvement qui ne peut être mis en pratique que par des fantassins lourds bien entraînés. Mais ce passage, unique, est difficile à exploiter. L'auteur anonyme de l'*Histoire Auguste*, toujours lui, dit que les Iraniens possédaient des étendards appelés *signa* ; or cet emblème, chez les Romains, appartenait à l'infanterie. Quoi qu'il en soit, l'infanterie a accru son importance.

Enfin, il est assuré qu'au plus tard au ^{iv}e siècle les Iraniens savaient conduire avec talent des sièges ; sans doute avaient-ils appris plus tôt. Les fouilles de Doura Europos ont en effet montré qu'ils maîtrisaient mieux la poliorcétique au milieu du ⁱⁱⁱe siècle. D'ailleurs, certains succès obtenus pendant la crise de l'Empire romain, notamment en Syrie, ne peuvent s'expliquer que par des progrès importants effectués dans cette matière. Il n'est pas impossible que quelques nobles iraniens aient lu des traités qui avaient été consacrés à cet art et écrits à l'époque hellénistique. Ils ont peut-être aussi pris des leçons auprès des Romains qui eux-mêmes avaient été les élèves des Grecs.

Les ennemis mineurs

L'arc de cercle qui va depuis la mer Rouge jusqu'aux Pyrénées en passant par le Maghreb ne posait pas de problème stratégique majeur. D'ailleurs, on ne trouve que trois légions pour tout cet espace, une à Alexandrie, une autre à Lambèse et la troisième à León. Cette sécurité s'explique par plusieurs raisons : le Sahara ne recelait pas d'ennemis et toutes les provinces concernées étaient prospères et romanisées ou hellénisées. Toutefois, profitant des difficultés rencontrées par l'armée romaine, des peuples mineurs (mineurs sur le plan militaire) purent s'adonner au pillage.

L'Égypte est une immense oasis qui correspond à la vallée du Nil et qui est flanquée de part et d'autre de petites oasis ; des semi-nomades, les Nobades et les Blemmyes, se déplaçaient de l'une à l'autre, pour l'essentiel, il est vrai, en Haute-Égypte. Ils aimaient ramasser du butin.

Le Maghreb, à l'opposé, pose un problème très particulier, une conséquence de la présence française entre le milieu du ^{xix}e siècle et 1962 dans les pays qui le composent. Des historiens ont en effet

transposé dans l'Antiquité des réalités plus récentes. C'est ainsi qu'une interprétation « coloniale » de l'histoire a été élaborée, surtout par J. Carcopino, qui a fini par imaginer que les Nord-Africains auraient été perpétuellement en révolte. Il a décrit le Maghreb des Romains comme un territoire le plus souvent à feu et à sang. Pour des raisons diamétralement opposées, on s'en doute, une analyse « postcoloniale » a été élaborée, qui aboutissait pourtant aux mêmes conclusions : les Nord-Africains n'auraient jamais accepté la domination romaine et, en révolte permanente contre cette « occupation », ils auraient provoqué des guerres incessantes ; on lira, pour illustrer cette thèse, un livre de M. Benabou qui vient d'être réédité, *La Résistance africaine à la romanisation*. À l'heure actuelle, une description plus neutre s'élabore, qui tient compte des données de l'archéologie : l'Afrique des Romains a connu la richesse et elle a accepté la romanité.

Toutefois, au III^e siècle, des montagnards se sont regroupés et ils ont constitué au moins une ligue. On vit en effet apparaître les noms des Austuriani et aussi des Quinquegentanei ; ce dernier est tout à fait explicite puisqu'il signifie « les cinq peuples », *quinque gentes*.

Enfin, la péninsule Ibérique connaissait la prospérité et ses habitants avaient tous accepté la romanité.

L'inflation

Les difficultés dont a souffert l'Empire romain au cours du III^e siècle ont indubitablement été aggravées par les assauts d'un ennemi invisible, l'inflation. Elle s'explique, elle aussi sans doute, par un phénomène de conjoncture qui fut précipité par la politique de quelques empereurs en matière de salaires des militaires et par les tributs versés aux barbares.

Une transition avec le système monétaire augustéen fut marquée par une première vraie réforme qui se produisit sous le règne de Caracalla, lequel, comme son père, voulut augmenter les soldes des militaires. Une nouvelle monnaie d'argent fut créée, l'*antoninianus* (du nom officiel de Caracalla). C'était une pièce d'argent de 5,07 g et de 50 % de titre. Elle valait officiellement 2 deniers, mais, dans ces conditions, on aura compris qu'elle n'en représentait réellement qu'un et demi. Cette période connut, pour la première fois, une forte inflation.

Comme, très vite, le poids et le titre déclinèrent, l'*antoninianus* apparut comme un vecteur de la crise économique. À partir de 238, l'État connut des difficultés croissantes avec sa monnaie. L'or fut frappé avec moins de régularité et les pièces ont continûment perdu de la valeur. Au temps de Valérien, la pièce d'or, l'*aureus*, s'effondra, passant de 3,10 à 2,30 g et le titre baissa également. Le cuivre fut atteint à son tour et il subit une forte baisse par rapport à l'argent. Il faut rappeler que ce métal servait à la vie quotidienne et que ses variations affectaient directement les populations. Le fond de la crise monétaire fut atteint au temps de Gallien. Cette fois, la mauvaise monnaie avait chassé la bonne. Même s'il fluctua entre 1,31 et 6,11 g, l'*aureus* chuta de nouveau fortement en poids et en titre, souvent plus proche de 1,31 g que de 6,11, et les deniers étaient en partie thésaurisés, en partie refondus.

C'est Aurélien qui est crédité de la première bonne réforme. Mais il est loisible de se demander si cet empereur a trouvé la solution du problème ou s'il a eu la chance d'arriver au bon moment. Quoi qu'il en soit, on estime en général qu'il a cherché à stabiliser l'or et le billon, et à réduire la masse monétaire. Il émit un *aureus* de 6,55 g, qui valait 1 000 deniers ! Il fixa l'*antoninianus*, décidément insubmersible, à 2,80 g, avec un titre de 2,5 %. En 274, il créa une nouvelle monnaie d'argent, l'*aurelianus*, de 3,30 g avec un titre de 4,8 %.

LES SÉPARATISMES

En général, les historiens mettent sur le même plan deux mouvements séparatistes qui touchèrent l'Occident et l'Orient. Des travaux récents et un nouvel examen des sources ont conduit à remettre en cause cette unanimité et à prendre en compte des différences. Les provinces de l'est et de l'ouest se sentirent abandonnées. Les dirigeants de Palmyre et un légat de Germanie prirent en main les affaires de défense. Il est couramment admis que ces deux entreprises, en apparence centrifuges, visaient en réalité à sauver ce qui pouvait l'être du monde romain.

Palmyre

La ville de Palmyre et la reine Zénobie ont séduit beaucoup de curieux. Une riche famille y a fondé une sorte de dynastie, créant ainsi une principauté de fait qui s'est trouvée incluse dans la province romaine de Syrie. Elle ne pouvait pas avoir de vraie armée. Pourtant, les commerçants qui parcouraient les routes du désert éprouvaient le besoin d'être protégés contre les pillards. Ils avaient donc obtenu la constitution d'une milice locale, qui était formée de chameliers et d'archers. Dès le début du II^e siècle, cette unité fut intégrée à l'armée romaine sous la forme d'une aile.

La position de Palmyre au début du III^e siècle, entre Rome et l'Iran, n'est rien moins que claire. Mais, finalement, son roi, appelé Septimius Odaenathus dans les textes anciens et Odeynath de nos jours, prit la tête d'une entreprise de réaction contre l'Iran. Il organisa le mouvement.

Odeynath fit deux guerres « persiques » et, par deux fois, il atteignit Ctésiphon. Pour chacune d'entre elles, il regroupa les soldats romains et les siens : « Il adjoignit aux légions qui étaient restées dans la région tout ce qu'il put de ses propres forces. »

La date de la première guerre persique a été discutée et trois thèses se trouvent en présence : 260, ce qui semble bien tôt ; 262/263, la plus probable ; et, ce qui paraît peu vraisemblable, 267. La guerre suivit un schéma assez simple. Odeynath libéra Carrhae de la domination iranienne, puis, en passant par Nehardea, il descendit vers Ctésiphon qu'il assiégea. Des combats eurent lieu autour de la ville. Finalement, un traité de paix fut conclu. Le Palmyrénien recevait le contrôle de la Mésopotamie.

La deuxième guerre persique d'Odeynath se plaça probablement en 267, l'année de la mort du roi. Les troupes de Palmyre se dirigeaient de nouveau vers Ctésiphon quand leur chef fut assassiné.

C'est à ce moment qu'apparut Zénobie. Pour les Palmyrénien, peu enclins à accepter qu'une femme gouverne, il fallait trouver une solution où un élément masculin servirait de paravent. Officiellement donc, le pouvoir passa à un enfant de dix ans, Septimius Vabballathus, fils du défunt, appelé de nos jours Waballath ; officieusement, c'était sa mère, Zénobie, qui dirigeait l'État.

En un premier temps, de 267 à 270, la régente de Palmyre envoya

des troupes en Syrie puis en Mésopotamie et elle obtint l'appui de la Cappadoce et de la Galatie. En un deuxième temps, à partir de 270, elle poussa ses troupes vers l'Arabie (la Jordanie actuelle) puis vers l'Égypte. En un troisième temps, à partir de 272, Zénobie et son fils prirent la pourpre. Waballath fut appelé peut-être Persicus maximus, sûrement Arabicus maximus et Adiabenicus maximus.

La Gaule

En Gaule, à l'opposé, ce fut un sénateur, un légat consulaire qui, d'emblée, se proclama empereur. Il est très évident que Postumus n'a jamais pensé à restaurer une Gaule indépendante, au contraire de ce qui a été écrit. Il est aussi clair, à notre avis du moins, que ce personnage n'a en aucune manière agi en liaison avec l'empereur légitime, Gallien, que ce soit de manière tacite ou publique.

Postumus est entré dans l'histoire par un coup d'État qui a abouti à soustraire à l'autorité du souverain légitime, pendant quelque quinze ans, une grande partie des provinces occidentales. Il organisa son domaine comme un vrai empire, ce que les historiens allemands appellent un *Sonderreich*, un empire séparé, différent du *Teilreich*, morceau d'empire qui s'élaborait autour de Palmyre. Son autorité fut reconnue par la Germanie Supérieure, avec deux légions, puis par la Germanie Inférieure, la Gaule, la Bretagne et ses trois légions, et le nord de l'Espagne ; la Rétie, également, est entrée dans son domaine. Au total, il disposait de dix légions. En 261 au plus tard, il devint Germanicus maximus. Il aurait sûrement voulu étendre son autorité à l'ensemble de l'empire.

Comme on le verra, c'est Aurélien qui eut la bonne fortune de présider à la fin de ces séparatismes.

CONCLUSION

Les causes de la crise du III^e siècle furent plus nombreuses qu'on ne l'a dit : guerres, conjoncture et déficit. Les ennemis l'emportaient par leurs effectifs et leur agressivité. Et les malheurs durèrent plus longtemps dans la réalité que dans les manuels d'histoire.

Chapitre III

LA CHUTE ET LE PALIER

(235-284 après J.-C.)

Les historiens qui suivent la tradition placent le pire moment de la crise du III^e siècle, le fond, au temps de Gallien, entre 260 et 268, et ils aperçoivent une renaissance immédiatement après 268. Il nous semble au contraire que les difficultés ont perduré jusqu'en 275. La disparition des deux grandes sécessions (Gaule et Palmyre) fut la seule occurrence heureuse de cette période. Et, pour les années 275-284, nous ne voyons qu'un palier ; le vrai redressement, ce fut après 284.

Une difficulté subsiste, propre à l'histoire militaire : les détails manquent dans la description de plusieurs batailles, en sorte qu'il est souvent impossible d'évaluer les résultats – grande ou petite victoire, grande ou petite défaite ?

Pour poser les problèmes, rien ne vaut un tableau.

CHRONOLOGIE GÉNÉRALE DE LA CRISE MILITAIRE

N.B. : Ce tableau ne tient pas compte des sécessions de la Gaule et de Palmyre. Quand une croix est suivie d'un astérisque (*), il faut comprendre que la date précise n'est pas connue, mais que l'événement a eu lieu sous l'empereur qui inaugure son règne cette année-là.

Année	Guerres				« Usurpations »			
	Rhin	Danube	Orient	autres	Rhin	Danube	Orient	autres
235	x							xx*
236		x						
237		x						
238		x	x					x
239			x					
240			x					x
241			x					
242		x	x					
243			x					
244	x		x		x*	x*		xx*
245		x						
246		x						
247		x						
248								
249		x				x	x	
250		x				x		x
251		x						
252		x	x				x	
253		x	x			x		
254	x	x	x					
255	x	x						
256	x	x	x					
257	x							
258	x	x	x			x		
259	x	x	x					
260	x	x	x		x	x	x	
261			x		x	xx	xxxxxxxx	x
262		x			x			
263		x			x			
264					x			
265	x				x			
266		x	x		x			
267		x			x			

Année	Guerres				« Usurpations »			
	Rhin	Danube	Orient	autres	Rhin	Danube	Orient	autres
268	x	x			x		x	
269		x	x	x	x		x	
270	x	x			x		x	
271	x	x			x	xx	x	x
272		x			x	xx	x	x
273		x	x		x			x
274					x			
275								
276	x	x		x				x ²
277	x	x						
278	x							
279	x	x		x				
280				x	xx			
281					x			
282								
283	x	x	x					
284				x				
285					x			x

LA PENTE DOUCE

De 235 à 249, la situation s'aggrava lentement : les raids se multipliaient et les coups d'État également.

- Maximin le Thrace (235-238)

Un coup d'État heureux fit de cet usurpateur un empereur légitime. La tradition sénatoriale décrit ce personnage comme un sous-officier analphabète ; son surnom, un ethnique, indique déjà qu'il était pris pour un barbare inculte. C'est sans doute excessif.

La grande affaire de ce règne, ce fut la guerre. Et il y en eut deux, l'une contre les Germains, l'autre entre Romains. Poursuivant le conflit entrepris au temps de Sévère Alexandre, les barbares essayaient de piller, en général avec bonheur, les Champs Décumates et la Rétie. Bien que leur nom n'ait toujours pas été attesté, les Alamans sont crédités de cette entreprise.

Une découverte récente, due à l'archéologie, pourrait renverser ce que l'on croyait jusqu'à présent : l'armée de Maximin le Thrace n'aurait pas été sur la défensive ; elle serait même passée à l'offensive, et elle se

serait avancée loin dans le territoire ennemi. Une assez grande bataille oubliée a été découverte par des archéologues en Allemagne centrale, dans la forêt du Harz, au lieu-dit Harzhorn. Elle est datée des lendemains de 236 grâce aux nombreuses monnaies de Sévère Alexandre (mort en 235) qui y ont été trouvées, et grâce à des objets divers. Rentrant d'une expédition, des Romains allaient du nord vers le sud ; ils se dirigeaient vers Mayence, quand ils tombèrent dans une embuscade tendue par seulement 2 à 5 000 Germains ; leur nombre est estimé entre 10 et 20 000 hommes (rappelons qu'au Teutoburg leurs prédécesseurs étaient 20 000). Une colline s'offrait à eux ; ils se rangèrent à mi-pente. Les Germains attaquèrent, comme au Teutoburg d'ailleurs, en vagues d'assaut successives, mais ils furent pris par une contre-attaque de flanc ; les rares survivants abandonnèrent le terrain au bout de deux heures de lutte, et ils prirent la fuite. Cette reconstitution s'appuie sur une étude très minutieuse des armes trouvées sur place, ainsi que des objets variés qui les accompagnaient. La bataille du Harzhorn est un exploit, aussi bien des Romains que des archéologues.

Quoi qu'il en soit, personne n'avait jamais imaginé que des légionnaires soient allés si loin en territoire german, à cette époque, ni qu'ils aient pu remporter une aussi nette victoire sur leurs ennemis. Leur succès renforce notre thèse : la période ne correspondait pas à un moment de crise profonde et Maximin le Thrace a été sous-estimé.

Cette expédition avait été organisée par des légats ; l'empereur, lui, était parti sur les rives du Danube. En 236, il combattait les Sarmates et les Daces, et, sans doute pour se féliciter des succès remportés sur les berges du Rhin, il se fit appeler Germanicus maximus durant l'été de la même année. En 237, il affronta de nouveau les mêmes ennemis et, cette fois, il devint Dacicus maximus et Sarmaticus maximus, à la fin de l'automne.

Il n'est pas sûr qu'il ait pris en même temps le titre de Parthicus maximus (les Romains ne distinguaient pas bien Parthes et Perses). Il aurait alors voulu cacher un échec. À une date qui n'est pas connue avec précision, entre 235 et 238, probablement en 238, les Iraniens attaquèrent et ils prirent Nisibe et Carrhae. L'empereur ne put se retourner contre eux : une guerre civile mobilisa toutes ses énergies, et elle occupa une bonne partie de l'année 238.

La révolte éclata au milieu de mars 238 en Afrique, à Thysdrus (El-

Jem ou El-Djem). Capitale du Sahel, émergeant d'une mer d'oliviers, cette cité n'était pas des plus pauvres : elle possédait trois amphithéâtres, et l'un d'entre eux, encore visible, est le plus grand d'Afrique. Les fils de notables, qui se retrouvaient dans une association appelée les *iuvenes*, réservèrent un accueil très froid à un procureur impérial venu annoncer une hausse d'impôts. Ils ne comprenaient pas la raison de cet effort supplémentaire, car leur province était calme, et les Germains bien loin. Le ton monta et les jeunes gens tuèrent le fonctionnaire. Réalisant la gravité de leur faute, et pensant avoir l'appui de toute la province, ils se lancèrent dans une fuite en avant et obtinrent la proclamation comme empereurs du gouverneur et de son fils. Ces deux personnages, élevés à la pourpre dans la capitale, Carthage, sont connus sous les noms de Gordien I^{er} et Gordien II. Ils obtinrent très vite l'appui du Sénat.

L'armée d'Afrique, surtout la III^e légion Auguste, se montra versatile. En un premier temps, elle se rallia avec la population africaine aux Gordiens : elle martela partout le nom de Maximin, jusqu'en plein désert, au castellum Dimmidi (Messad). En un second temps, elle suivit les ordres de son légat, Capelianus. Il faut rappeler que ce personnage appartenait à l'ordre sénatorial, qu'il était un ancien préteur, peut-être déjà un consul. Cependant, légaliste par tempérament, ou par intérêt, ou par peur, ou pour ces trois sentiments à la fois, il rameuta ses troupes, sans doute appâtées par la perspective du butin, et il les conduisit jusqu'à la capitale, non sans avoir massacré quelques notables et pillé quelques villes au passage. Le 12 avril, il livra la bataille de Carthage. D'un côté se trouvaient la I^{re} cohorte Urbaine, les *iuvenes* africains accompagnés de leurs clients, et des soldats de fortune, civils et militaires confondus. De l'autre côté était la légion qui détruisit sans peine la troupe qui lui était opposée. Gordien II mourut sur le champ de bataille ; à cette nouvelle, Gordien I^{er} se pendit dans sa capitale.

Les sénateurs crurent néanmoins qu'ils pouvaient garder la main, et ils désignèrent deux d'entre eux pour succéder aux défunts Gordiens : Pupien, parfois appelé Maxime, et Balbin.

Dès qu'il eut appris la révolte de l'Afrique, et surtout du Sénat, Maximin le Thrace se mit en marche vers Rome. Arrivé en Italie, il jugea utile de ne pas laisser derrière lui la ville d'Aquilée, qui s'était donnée à ses ennemis ; il entreprit de l'assiéger. Les habitants, à la différence des assaillants, et contrairement à ce qui se passait souvent,

ne manquaient pas de vivres. Les légionnaires, vite irrités et affamés, tuèrent leur chef au début du mois de juin. Au début du mois d'août, les prétoriens firent de même, et ils éliminèrent Pupien et Balbin. Le Sénat, qui tenait encore sa place (mais ce n'était plus pour longtemps), désigna Gordien III, petit-fils de Gordien I^{er} et neveu de Gordien II, pour leur succéder.

- Gordien III (238-244)

Ce souverain arriva au pouvoir alors qu'il était encore très jeune. En 241, il tomba complètement sous la coupe de son préfet du prétoire, Timésithée, ce qui n'était pas forcément un mal, et il épousa Furia, fille de son mentor. Son règne fut marqué par deux séries de guerres, sur le Danube et en Orient.

La première mention claire des Goths date de 238. Venus des rives de la mer Noire, ils traversèrent le Danube et ils pénétrèrent en Mésie Inférieure ; ils se signalèrent par le pillage d'Histria. Ils furent suivis par des lazyges et des Carpes. Sans doute satisfaits de l'expérience, les Carpes la renouvelèrent en 242.

Le conflit avec l'Iran parut sans doute prioritaire. Et, de fait, les attaques se multipliaient, sous la forme de raids. Nous avons vu que les ennemis avaient pris Nisibe et Carrhae en 238. Ils menèrent ensuite des expéditions presque chaque année. Ils se présentèrent devant Doura-Europos en 239, devant Hatra en 240, et ils prirent Rhessaena et Singara en 241. Gordien III intervint en personne et son armée remporta une victoire (modeste ?) devant Rhessaena en 243, ce qui lui ouvrit la porte de la Mésopotamie et lui permit d'atteindre Ctésiphon. Mais en 244, il fut battu à Mésichè, et il mourut peu après. Nul ne sait s'il décéda des suites d'une blessure infligée par les Iraniens, ou s'il fut victime de son préfet du prétoire, Philippe l'Arabe. Les deux causes ne sont pas incompatibles : il se peut qu'il ait été touché au combat, achevé ensuite.

- Philippe l'Arabe (244-249)

Le successeur de Gordien III jouit d'une bonne réputation auprès des chrétiens parce qu'il aurait partagé leur foi. Pour l'aspect militaire du règne, force est de constater qu'une stratégie très largement défensive ne porta pas beaucoup de fruits.

Dès 244, le nouvel empereur conclut la paix avec l'Iran. Il ne semble pas qu'il ait remporté des succès, en tout cas on ne lui attribue pas la

moindre grande victoire. C'est purement pour des motifs de propagande qu'il se fit appeler d'emblée Parthicus Adiabenicus, et ensuite tantôt Persicus maximus, tantôt Parthicus maximus. La même année, les Alamans pillèrent la plaine d'Alsace. En 246, les Quades et les Carpes franchirent le Danube avec les mêmes intentions, faire du butin. À défaut de remporter une vraie victoire, Philippe l'Arabe porta des noms de fausses victoires, et il fut appelé Germanicus évidemment maximus, et Carpicus tout aussi maximus. Il connut même un vrai succès en 247 avec la prise du castellum Carporum, ce qui ne mit nullement fin à la guerre. D'ailleurs, quand le feu s'éteignait d'un côté, l'incendie reprenait ailleurs. C'est ainsi qu'en 249 les Goths se jetèrent une fois de plus sur la Mésie Inférieure et sur la Thrace.

Les coups d'État se multiplièrent. Finalement, les soldats du Danube donnèrent la pourpre à Trajan Dèce, plus souvent appelé simplement Dèce, et ils marchèrent sur l'Italie. Les deux armées se rencontrèrent à la bataille de Vérone. Le vaincu, Philippe l'Arabe, fut tué par des soldats.

LA PENTE RAIDE

La crise politique et militaire devint particulièrement grave entre 249 et 260 : les Francs, les Alamans, les Goths et les Iraniens menaient d'incessantes attaques ; les coups d'État se multipliaient et la peste se diffusait.

- Dèce (249-251) et Trébonien Galle (251-253)

Dèce était un digne sénateur et, petite innovation, il appartenait au milieu des Illyriens. Il arriva à un mauvais moment. En 250, les Goths étaient gouvernés par un excellent roi, Kniva, qui les mena à Novae, sur le Danube, puis à Philippopolis et Béroé, près de Thessalonique : ce fut un raid en profondeur. La même année, les Carpes, décidément toujours actifs, pillaient la Dacie. La réponse de Dèce ne se fit pas attendre : en 251, il se donna deux titres de victoires qu'il n'avait pas remportées, Germanicus maximus et Dacicus maximus.

Cette même année 251 fut une année noire. La première grande persécution des chrétiens n'apaisa pas les dieux, bien au contraire. La

peste se répandait en Égypte et en Afrique, dans les Balkans et en Italie, et elle frappa même Rome. Dèce voulut au moins prendre sa revanche sur les Goths de Kniva, qu'il affronta à la bataille d'Abrittus (ou Abrytus), un jour quelconque entre le 9 et le 24 juin 251. Il organisa une offensive en tenaille, une branche étant commandée par un de ses lieutenants, Trébonien Galle, et l'autre par lui-même. Mais son adjoint avait des ambitions et il les concrétisa de manière déshonorante. Il laissa son chef s'engager contre les ennemis, et il ne bougea pas. Cette trahison entraîna la défaite et la disparition de Dèce. Un empereur mort au combat, même dans ces conditions, c'était un grave échec.

De toute façon, Trébonien Galle n'était pas un foudre de guerre et, pour obtenir la paix, il promit aux Goths de leur payer un tribut. Ce faisant, il réussit seulement à déplacer le problème. En 252, les Goths et les Boranes trouvèrent des bateaux et des équipages, recrutés très probablement parmi des Grecs vivant sur les rivages de la mer Noire, et ils allèrent piller Éphèse, une des villes les plus riches de l'empire. En plus du butin, ils obtinrent un tribut de l'empereur : c'était le beurre et l'argent du beurre. Il est possible que, pendant ce temps, les Carpes aient organisé un raid et que soient apparus des Burgondes, nouveaux venus à la curée.

En Orient, le shah d'Iran, Sapor I^{er}, attaqua la Syrie. Il prit Antioche et Doura-Europos, et il s'empara enfin de la Mésopotamie, lavant l'affront fait par Septime Sévère. Devant l'impuissance du pouvoir central, les initiatives locales se développaient. En 252, à Émèse, un « usurpateur », Uranius, réussit à repousser les Iraniens. Mais c'est en Occident que se joua la suite du drame. En 253, un autre « usurpateur », Émilien, chassa des provinces danubiennes, plus précisément de Mésie, les Goths qui, par ailleurs, circulaient librement en Anatolie. Puis il vainquit et tua Trébonien Galle à la bataille d'Interamna. Il ne tira guère profit de ce succès, car il mourut peu après de la peste, à moins qu'il n'ait été mis à mort par ses propres soldats.

- Valérien (253-260)

Valérien, comme Dèce, appartenait à l'aristocratie ; il faudrait, à ce propos, revoir les généralités hâtives qui présentent les empereurs du III^e siècle uniformément comme des soudards incultes.

La géographie militaire imposa de distinguer quatre secteurs attaqués souvent simultanément, le Rhin, le Danube, la mer Noire et la

Syrie. Pour faire face au moins dans deux de ces régions, Valérien associa au pouvoir son fils, Gallien, et il procéda à un partage : pour lui, l'Orient ; pour son héritier, l'Occident. La situation empirait sérieusement, et les maux s'additionnaient. Valérien poursuivit la politique de Dèce, et il imposa une deuxième persécution des chrétiens, ce qui n'eut aucun effet sur la situation stratégique. La peste faisait toujours des ravages et les coups d'État se multipliaient.

Les coups d'État sous Valérien et Gallien

~~Procurateur~~ de Pannonie et Mésie
~~Régulateur~~ d'Illyrie
~~Personnage~~ de famille consulaire
~~Valens~~ *littaris*, proconsul d'Achaïe
~~Mactron~~ *naire* financier
~~Cévidus~~ de l'Orient
~~Basile~~ *du* prétoire
~~Arétilidius~~ d'Égypte
~~Mention~~ *naire* chargé des achats de céréales en Égypte
~~Aur~~ *éolus*
~~Régulus~~ de Germanie Inférieure
~~Probellianus~~
~~Celsus~~
~~Saturninus~~
~~Célorus~~ de l'Afrique
~~Sabinus~~

En Occident, les raids des barbares étaient devenus quasi annuels. En 254, Valérien déclara qu'il était Germanicus. Il fit de Gallien un Germanicus maximus en 255, titre qu'il s'accorda en 255 ou 256. Et les Francs apparurent sous leur nom en 256, mais leur coalition existait déjà depuis longtemps. Ils auraient été vaincus par Gallien, ce qui ne les empêcha pas de revenir l'année suivante. C'est à ce moment-là sans doute qu'ils pillèrent Clermont-Ferrand et, peut-être, Tarragone.

Les Balkans furent aussi assaillis. Les Marcomans et des Goths visèrent Thessalonique (comme on le verra, les Goths étaient partout), et l'archéologie a révélé que des barbares ont ravagé la Mésie et le nord-est de la Dalmatie en 256.

S'ils ne négligeaient pas cette région, les Goths de cette époque préféraient piller l'Asie Mineure, sans doute plus riche. Ils s'associèrent plusieurs fois aux Boranes. En 253, les deux peuples traversèrent la mer

Noire pour piller l'Anatolie. En 254, seuls les Boranes se manifestèrent. En 256, les Goths ravagèrent Nicomédie, Nicée, Pruse, Apamée et Chio. Entre 256 et 258 (l'année n'est pas précisée), ce fut Oinoanda de Lycie qui fut la proie de pirates anonymes.

Iran n'était pas en reste sur les Goths. Après sa victoire de Barbalissos, en 253, Sapor I^{er} occupa l'Arménie, la Mésopotamie et la Syrie. L'année suivante, Valérien reprit Antioche et Doura-Europos, camp qui fut définitivement perdu en 256.

Pour le règne de Valérien, l'année 257 marqua une rupture ; jusqu'en 260, la situation empira. C'était possible, en Gaule, en Anatolie et en Syrie.

Les Francs avaient peut-être changé de tactique, pour se transformer en pirates et débarquer en Gaule et en Bretagne. C'est du moins l'hypothèse que suggèrent des émissions monétaires qui célèbrent le retour de Neptune, NEPTVNO REDVCI.

Plus à l'est, l'abandon des Champs Décumates fut progressif, mais il semble qu'il fut définitif à partir de cette époque. De là, les Alamans pouvaient mieux piller le nord-est de la Gaule et la Rétie. Comme ces régions commençaient à être épuisées, et comme la plaine du Pô recelait de grandes richesses, ils franchirent les cols des Alpes. Mais ils furent vaincus près de Milan en 260. Les Juthunges, qui apparurent alors, les suivirent et ils ramenèrent force prisonniers et beaucoup de butin, avant d'être battus par Marcus Simplicinius Genialis. Une autre partie de ce peuple emprunta les vallées de la Saône et du Rhône, sous la direction du célèbre roi Chrocus, et ces barbares pillèrent Arles, une des grandes cités de l'Occident.

Encore plus à l'est, les Goths conservaient leurs habitudes. En 258, un troisième raid ravagea l'ouest de l'Anatolie. En 259, les Boranes firent de même, mais dans le nord de cette région ; ils s'attaquèrent à Pityunte puis à Trébizonde. Dans ce second cas, le succès leur serait venu aisément grâce à l'indiscipline des soldats romains. En 259-260, deux nouvelles expéditions atteignirent l'une l'ouest de l'Anatolie, et l'autre la Grèce ; c'était la quatrième à mettre au compte des Goths.

Gallien n'était pas efficace en Occident ; Valérien fut inefficace en Orient, où il causa même un désastre majeur. Il avait rassemblé une grande armée, en faisant venir des détachements de tout l'empire, et, en juin 260, il avait réussi à faire lever le siège d'Edesse. Mais ensuite, il fut vaincu par Sapor I^{er} et capturé. Son destin ultérieur n'est pas bien

connu. Il semble qu'il fut exhibé de ville en ville, puis tué. Gallien ne put jamais récupérer son corps.

LE FOND DE LA CRISE

- Gallien (260-268)

Nous pensons que l'empire romain a touché le fond du gouffre de 260 à 275 et, contrairement à L. De Blois, nous ne croyons pas à un redressement dès 258. C'est ce qui ressort du tableau des guerres et « usurpations » proposé au début de ce chapitre. En outre, à la différence de beaucoup d'historiens, nous pensons qu'il faut minimiser les réformes de Gallien ; ce point de vue sera justifié.

Certes, l'épouse de Gallien, l'impératrice Salonine, a su créer autour d'elle une cour brillante ; elle y attira des grands esprits, comme le philosophe Plotin et son disciple Porphyre, respectivement inventeur et diffuseur du néoplatonisme. Par ailleurs, l'empereur mit un terme aux persécutions du christianisme, ouvrant la période appelée « petite paix de l'Église ». Cet apaisement profita d'ailleurs très largement aux adeptes de cette religion.

Pour le reste, les mêmes malheurs perduraient. La peste était toujours là, les barbares pillaient toujours le monde romain, et les « usurpations » éclataient toujours.

L'auteur anonyme de l'*Histoire Auguste* prétend que l'on compta « Trente Tyrans » ; il emploie cette expression qui n'est qu'une formule littéraire, mais il y eut assurément beaucoup de tentatives à défaut de beaucoup de réussites. Maréade n'a sans doute pas existé. En 258, Gallien avait dû combattre Ingenuus, commandant de l'armée de Mésie. Régalien, peu après, fit un coup d'État dans la même province, et il échoua également. Thessalonique, en la même année 261, vit surgir deux prétendants, Valens puis Piso, ce dernier n'ayant peut-être été qu'un personnage imaginaire, inventé par l'auteur de l'*Histoire Auguste*. En Isaurie, toujours sous Gallien, mais à une date non précisée, un certain Trebellianus aurait créé une entreprise de piraterie très prospère ; il aurait usurpé le titre d'*imperator* et il aurait battu monnaie. Encore en 261, et en Orient, Macrien fut vaincu par Auréolus et Quiétus par Odeynath, cependant qu'un homme peu connu, appelé Ballista,

essaya de prendre le pouvoir à Émèse. En Égypte, toujours en 261, Émilien s'autoproclama à Alexandrie, et il fut imité par un certain Memor vers 262. Et l'Afrique, pourtant apaisée depuis 238, eut elle aussi ses « usurpateurs », Celsus, peut-être un personnage qui n'a pas existé et qui a été inventé par l'*Histoire Auguste*, et Saturninus. Enfin, à Milan, Auréolus annonça son ralliement à Postumus en 267.

Et les deux mouvements de sécession déjà mentionnés affectaient l'empire.

Contre ces malheurs, Gallien aurait appliqué une politique de réformes touchant l'armée. En réalité, ces mesures étaient minimales pour les unes, les autres ayant été imaginées ; mais elles répondent bien aux fantasmes des modernes qui veulent faire de l'histoire militaire sans connaître la problématique qui lui est liée.

Que Gallien ait permis aux soldats de défiler vêtus de blanc (*albata decursio*), voilà qui ne relève que de la démagogie. La création des *protectores*, officiers gardes du corps, consista à donner un nom à une réalité ancienne. En revanche, l'augmentation des effectifs de cavalerie répondait certainement à un besoin. Le nombre des *equites* de légion fut porté de 120 à 726 (ils furent les ancêtres des *promoti* du Bas-Empire). Le recrutement de nouvelles unités, Dalmates et Maures, *stabilesiani* et scutaires, visait également à satisfaire des nécessités tactiques. Mais le nombre total de ces soldats n'a pas atteint des chiffres vertigineux. Ces quelques créations ne permettent pas de parler de révolution.

Les autres réformes, des pseudo-réformes, appartiennent au domaine du mythe. Gallien a rassemblé des troupes à Milan, et des historiens ont vu dans cet événement la naissance d'une « armée mobile ». C'est une sottise, pour deux raisons. D'abord, cette concentration de soldats répondait, non pas à un projet lointain, mais à une contrainte immédiate : l'ennemi était arrivé devant cette ville, et il fallait bien le repousser. Ensuite, l'idée même d'« armée mobile » est absurde. Les soldats, par définition, vont au-devant de l'ennemi, où qu'il soit ; ils n'attendent pas que ce soit l'ennemi qui vienne à eux. Il n'y a pas de guerre sans manœuvres, pas plus au temps de Gallien qu'aujourd'hui. De toute façon, la non-mobilité n'était pas le vrai problème. S'ils ont eu des cavaliers, et même d'excellents cavaliers, les Germains combattaient surtout comme fantassins. À cette époque, les futurs Wisigoths, encore simplement Goths, n'avaient pas de chevaux et pourtant ils représentaient le danger le plus grave.

Les modernes ont souvent opposé cette fantomatique « armée mobile » aux défenseurs du pseudo « *limes* », qui, eux, auraient été statiques. Ils ont assuré que la crise du III^e siècle s'expliquait par le manque de cavalerie et qu'elle marquait l'échec de ce système de défense. C'est là une autre sottise : la vérité, c'est qu'au temps de Gallien les barbares étaient plus efficaces sur les champs de bataille, et les Romains moins bons. Les salaires irréguliers et les risques permanents avaient découragé les meilleurs d'entre les jeunes gens.

Autre mythe, l'édit de 262. Aurelius Victor a reproché à Gallien d'avoir interdit l'accès des camps aux sénateurs par une loi. L'épigraphie a montré que, depuis quelques décennies, les aristocrates ne se pressaient plus pour exercer des commandements militaires et qu'ils ont encore occupé des postes importants après cette date. En réalité, l'État ne pouvait pas se permettre de sacrifier ses élites sociales. De plus, en période de difficultés budgétaires, il était tentant de limiter les salaires élevés. Ce retrait a malheureusement abaissé la valeur de l'armée romaine, car les officiers sénatoriaux possédaient la culture. Comme l'a montré E. Birley, ils fournissaient les cadres les plus compétents qui fussent. Et donc, à notre avis, les maigres réformes de Gallien, loin d'être bénéfiques, ont été maléfiques.

Isolé, sans renforts possibles, Gallien a dû se résoudre à laisser s'échapper des pans entiers de l'empire, à l'est et à l'ouest. En Germanie, le général Postumus s'était proclamé empereur et il commença par faire tuer le fils de l'empereur, ce qui prouve bien qu'il n'y a jamais eu aucune connivence entre les deux hommes, au contraire de ce qui a été imaginé. En effet, quelques auteurs, qui voulaient défendre Gallien comme souverain, ont imaginé qu'il avait sciemment laissé ce gouverneur prendre de vastes pouvoirs pour repousser les ennemis. Postumus s'est constitué un vaste domaine qui a compris, à un moment donné, la Gaule, la Rétie, le nord de la péninsule Ibérique et la Bretagne, et il a résisté tout seul aux Francs et aux Alamans. Il est également loin d'être sûr que les Francs ont appuyé sa sécession. En Orient, la cité de Palmyre, dirigée par Odeynath puis par la célèbre Zénobie, organisa la résistance contre l'Iran ; ces dirigeants créèrent un véritable empire autour de leur cité.

Il ne restait plus à Gallien que la partie centrale du monde romain, et encore eut-il du mal à s'en occuper. Certes, en 260, ses troupes détruisirent chez les ennemis la forteresse de Gorsium (Tac-Fejer), mais

ce ne fut qu'un succès limité, sans lendemain. Les Alamans occupaient l'Italie du Nord tous les ans. En 263, l'empereur gagna Milan puis Siscia, apparemment sans grands résultats.

Les pires ennemis – nous l'avons dit – étaient les Goths. En 262, ils parcoururent la mer Égée. Ils pillèrent Éphèse en 263 et Héraclée du Pont en 266. En 267-268, ils effectuèrent un raid célèbre qui leur permit de visiter toutes les grandes villes de l'Antiquité classique, Thessalonique, Athènes, Corinthe, Argos et Sparte. Des éléments avancés poussèrent jusqu'en Crète et à Chypre. Un fragment de l'historien Dexippe vient d'être exhumé d'une bibliothèque de Vienne, en Autriche. Il nous apprend que les Romains ont essayé d'arrêter la progression des barbares, et qu'après le sac de Thessalonique ils ont engagé une bataille oubliée aux Thermopyles ; et ils l'ont perdue (un auteur, il est vrai, a dit que ce texte pourrait concerner l'époque de Dèce). Gallien remporta une victoire sur les Goths à Naissus (Nish) en 268. Elle fut, à notre avis, sans lendemain elle aussi.

Les coups d'État perduraient. Censorinus et Victorinus appartiennent peut-être à la catégorie des « usurpateurs » fictifs. Le dernier des comploteurs du règne, Auréolus, s'était enfermé dans Milan et il fut éliminé dès 268 par les soldats de Claude II. Gallien fut tué peu après.

- Claude II le Gothique (268-270)

Cet empereur fut désigné par un Gallien expirant. Il régna peu et, à en croire ses panégyristes, il aurait réglé le problème posé par les Goths, ce qui nous paraît très excessif : loin d'avoir disparu, ces barbares revinrent peu après, toujours aussi virulents. En 268, les Alamans franchirent les Alpes, une fois de plus, et ils furent repoussés. L'empereur se fit appeler Germanicus maximus. En 269, les Goths traversèrent le Danube. Une grande bataille eut lieu près de Naissus et les armées de Claude firent un carnage. L'empereur se fit appeler Gothicus maximus et, par la suite, il est devenu le Gothique par excellence. Il semble que, dans le même temps, ses subordonnés aient remis de l'ordre en Afrique, en Égypte et en Pamphylie. Il mourut dans des circonstances peu claires, de la peste disent les modernes, qui répugnent à comprendre les mentalités des anciens, surtout des aristocrates. En effet, selon une autre version, il aurait offert sa vie aux dieux pour le salut de l'empire. Ce n'est pas invraisemblable.

- Aurélien (270-275)

Aurélien jouit d'une grande estime auprès des archéologues qui peuvent, il est vrai, porter à son crédit la construction d'une muraille à Rome, dont de nombreux pans sont encore visibles. Et, s'il a pu accompagner l'extinction des mouvements sécessionnistes, en Gaule et à Palmyre, il ne sut pas faire disparaître les « usurpations » toujours nombreuses, ni les assauts des barbares.

Pour le reste, les mêmes ennemis sont toujours attestés.

Les Alamans, renforcés par les Juthunges, remportèrent une victoire à Plaisance, qui fut au mieux un demi-échec pour l'empereur. Ce dernier prit sa revanche à Fano et Pavie, et il se fit appeler Germanicus maximus en 271, à juste titre cette fois.

Les Goths, au moins « des » Goths, étaient toujours là. Renforcés par des nouveaux venus, les Vandales, ils se jetèrent sur la Pannonie et la Mésie, qui dut aussi souffrir les injures des Sarmates. Aurélien combattit tous ces peuples, et il devint Gothicus maximus en 272, comme l'avait été Claude II, ce qui prouve que le travail n'avait pas été achevé.

Et ce n'est pas tout. Encore en 272, les Carpes, des Daces extérieurs à l'empire, pillèrent la Dacie romaine. Aurélien se fit appeler Dacicus maximus cette année-là, puis Carpicus maximus en 273. Ce fut sans doute pour cacher un début d'abandon : comme les Champs Décumates quelques années plus tôt, la Dacie romaine, progressivement délaissée, était condamnée à mort.

En Orient, les Romains eurent plus de réussite. Dès 270, ils vainquirent une armée iranienne. Aurélien eut plus de succès avec les sécessions, peut-être davantage par lassitude des révoltés que par ses mérites ; il n'est en effet pas facile de se substituer longtemps aux autorités légitimes, même si ces dernières sont presque impuissantes. Il s'occupa d'abord de Palmyre, et il en profita lui aussi pour imiter le Macédonien en suivant les traces d'Alexandre le Grand.

Donc, en 272, l'empereur attaqua les Palmyréniens. Contre eux, il remporta trois batailles successives, à Gephyra, Daphnè et surtout Émèse. À Gephyra, les Palmyréniens alignèrent des archers et des cuirassiers. Les cavaliers dalmates pratiquèrent une guerre d'usure contre leurs adversaires qui finirent par fuir. À Daphnè, les Palmyréniens s'étaient retranchés sur une colline ; les légionnaires,

faisant la tortue avec leurs boucliers, partirent à l'assaut, et ils tuèrent un grand nombre d'ennemis ; les survivants prirent la fuite. Ils furent poursuivis jusqu'à Émèse (Homs). La dernière bataille commença par un engagement des deux cavaleries, qui donna l'avantage aux Palmyréniens, plus lourds. L'intervention des légionnaires renversa le sort des armes ; ils mirent en déroute leurs adversaires. Pourtant, les Palmyréniens ne se rendaient toujours pas. Aurélien mit le siège devant leur ville, mal défendue par un maigre rempart, et il la prit. Il en profita pour faire exécuter un mauvais esprit, le rhéteur Longin, qui avait animé la cour de Zénobie. Il ajouta de nouveaux titres aux anciens : Parthicus maximus, Persicus maximus et Arabicus maximus. Des notables de la ville, partisans de Zénobie, ne se rendirent pas compte de la supériorité romaine, et ils provoquèrent une révolte au début de 273, favorisant l'usurpation d'un certain Antiochus. Ils avaient sous-estimé la force des vainqueurs. Leur ville fut reprise et saccagée.

La sécession orientale réduite, Aurélien se tourna vers la Gaule. Postumus était mort et il avait eu pour successeurs des dirigeants plus ou moins éphémères, Laelianus, Marius puis Victorinus. Le dernier d'entre eux, Tétricus (271-274), fut en proie à de nombreuses difficultés, notamment financières. À Châlons-sur-Marne, il se rendit sans combattre, refusant la bataille, ce qui lui valut la clémence du prince légitime.

Aurélien célébra un triomphe à Rome, et il se préparait à repartir pour l'Orient, afin d'y combattre les Iraniens, quand il fut victime d'un complot et assassiné.

LA STABILISATION (275-284)

La crise connut un palier, un rétablissement au moins relatif, à partir de 275 et jusqu'en 284.

- Tacite (275-276)

Tacite figure également au nombre des sénateurs dignes et distingués. Durant son règne très bref eut lieu un raid des Francs et/ou des Alamans qui atteignirent peut-être la péninsule Ibérique en 276. Les Goths ravagèrent une fois de plus les Balkans.

- Probus (276-282)

Un bon général, Probus, assura la succession de Tacite. Il faut toutefois retirer de ses mérites des campagnes qu'il n'a pas faites et qui lui ont été attribuées, en Cyrénaïque contre les Marmarides, et en Égypte contre les Blemmyes, qui avaient pillé Coptos et Ptolemaïs. En effet, des auteurs ont commis une confusion entre cet empereur et un quasi-homonyme, Tenagino Probus, qui avait remporté ces succès quelques années plus tôt, en 269.

Probus put faire ses preuves, contre les ennemis traditionnels et contre des nouveaux venus. En 276-277, il affronta les Alamans et il laissa les Francs à ses généraux. En 279, les Burgondes, les Gépides et les Vandales ravagèrent la Rétie ; il les repoussa, ce qui lui permit de se faire appeler Germanicus maximus.

Sur le Danube, la situation n'était guère brillante. Les Goths, que n'avaient exterminés ni Claude le Gothique ni Aurélien, ravagèrent la Grèce et l'Asie en 276, et ils recommencèrent en 277. Par pudeur sans doute, Probus attendit 279 pour ajouter son nom à la liste déjà longue des très grands vainqueurs des Goths.

En 278-279, il vainquit des brigands isauriens qui s'étaient installés dans Cremna. Et il préparait une guerre contre l'Iran. Dans ce cas, il préféra s'attribuer des titres de victoires avant le conflit : dès 279, il fut Parthicus maximus et Persicus maximus. En 282, au moment de sa mort, il se préparait à l'affrontement et il n'eut donc pas le loisir de justifier les honneurs qu'il s'était attribués de manière un peu prématurée.

L'événement le plus intéressant de cette époque n'eut pourtant pas de grandes conséquences militaires. Des Francs, vaincus, avaient été installés sur les bords de la mer Noire. Ce séjour ne leur plaisant pas, ils décidèrent de rentrer chez eux. Entre 280 et 282, ils se procurèrent des navires et ils traversèrent la Méditerranée, non sans commettre des pillages, au détriment de la Grèce, de la Sicile et de l'Afrique. Puis ils empruntèrent le détroit de Gibraltar et ils se dirigèrent vers le nord jusqu'à leur destination finale. Les historiens ont depuis longtemps vu ce que cet épisode apprend d'important : Rome ne possédait plus de marine militaire.

Et Probus fut assassiné par ses soldats.

- Carus et ses fils (282-285)

Honorable général, Carus (282-283) apporta au problème militaire la solution qu'avait trouvée Valérien : devant la multiplicité des ennemis, il associa au pouvoir ses deux fils, Numérien (283-284) et Carin (283-285).

En 282, les adversaires se déchaînèrent. Carin et Numérien repoussèrent les Iraniens en 283, et ils reprirent Séleucie et Ctésiphon. La même année, les trois empereurs devinrent Persici maximi et Parthici maximi. Sur le Danube, il leur fallut repousser les Sarmates et les Quades, sans doute en 283. Toujours en 283, ils guerroyèrent contre des Germains sur le Rhin, et ils devinrent incontinent Germanici maximi. Enfin, en 284, après la mort de Carus, ses deux fils participèrent à un conflit mal connu, en Bretagne ; il marquait peut-être un réveil des Calédoniens, ou bien c'était encore un raid d'Irlandais, voire de Germains continentaux. Les deux frères en ressortirent avec le titre de Britannici maximi. Puis Numérien fut assassiné et Carin, dernier survivant du trio, dut affronter un coup d'État fomenté par un officier, Dioclétien. Peu avant la fin de juillet 285, il remporta la bataille de Margus (ou du Margus, la Morava, en Serbie), en Mésie. Mais il fut à son tour tué par ses propres soldats. Dioclétien fut un « usurpateur » avant de devenir un souverain légitime, par la grâce de cette pseudo-victoire.

CONCLUSION

La période 235-284 permet d'analyser une crise largement mais pas exclusivement militaire. Elle a été causée par des ennemis plus dangereux qu'auparavant, par le déficit des finances publiques et par une conjoncture défavorable. Elle a été marquée surtout par la peste, par des coups d'État et par des guerres civiles et étrangères, ponctuées de défaites.

CONCLUSION DE LA SEPTIÈME PARTIE

Au début du III^e siècle, les Romains pouvaient croire que leur domination sur le monde serait éternelle, parce qu'ils venaient de vaincre leur principal ennemi, l'Iran, et parce qu'ils venaient d'agrandir leur empire encore une fois.

Pour le reste, seuls les naïfs peuvent être surpris : l'empire romain et son armée, étant œuvres humaines, ne pouvaient pas prétendre à l'éternité. Un jour ou l'autre, les difficultés devaient apparaître et la crise venir. Ce qui est intéressant dans ce cas, c'est de voir d'où elle est arrivée et quels ont été ses aspects. Ce qui est surprenant, c'est qu'elle a surgi juste après un apogée, et qu'elle a été brutale.

Du point de vue militaire, les légions ont encore dû et su affronter tous les types de conflits, la grande et la petite guerre, l'offensive et la défensive, la guerre sur mer et en montagne, la bataille de nuit, etc. Mais, avec le temps, elles ont changé : encadrement moins nombreux et moins compétent, recrutement plus médiocre et équipement peut-être moins adapté aux nouveautés des ennemis. Le moral a certainement beaucoup joué : mal payés, les soldats avaient le sentiment d'être négligés ; confrontés à des ennemis plus agressifs, plus nombreux et mieux organisés, ils ont été gagnés par le découragement.

Dans cette période, quelques traits nouveaux apparaissent. L'argent prit de plus en plus d'importance pour les hommes du rang et, chez les chefs, la quête du pouvoir s'exacerba. Les ambitieux comme les sans-grade venaient parfois de Maurétanie ou d'Illyrie, mais il ne faut pas imaginer, comme on l'a fait, que ces régions ont fourni l'essentiel des cadres et des combattants. De même, il est aisé de constater que les

membres de l'ordre équestre ont joué un plus grand rôle, mais la progression des chevaliers fut lente et loin d'être à un sommet en 284. De toute façon, le problème militaire n'était pas résolu : des empereurs disparurent au combat, et d'autres furent contraints de verser un tribut aux barbares.

La prise de conscience de leurs forces et de leurs faiblesses aurait pu préparer un avenir meilleur aux Romains. Mais cette attitude n'était pas conforme à leurs mentalités collectives. Au lieu de se tourner vers l'avenir, les responsables cherchaient dans le passé les recettes du succès. Comme une renaissance suivit le déclin, nous devons chercher à l'expliquer : les Romains ont-ils recouvré des forces ? Ou bien leurs ennemis ont-ils été affaiblis ? Les descriptions, les explications et la notion même de renaissance seront assorties de nuances.

Huitième partie

LA FIN DE L'ARMÉE ROMAINE

(284-410 après J.-C.)

INTRODUCTION

DE LA HUITIÈME PARTIE

Pendant longtemps, les historiens ont considéré le Bas-Empire comme une période de déclin général, voire de décadence, qui prolongeait un ^{III}e siècle tout entier soumis à la crise, ce sentiment s'appliquant également à l'armée. Leurs conceptions ont été bouleversées à partir des années 1950. Respectueux du tableau qui vient d'être brossé, ils ont découvert qu'il fallait marquer des limites aux désastres, dans le temps et dans l'espace.

Parallèlement à la découverte d'un nouveau ^{III}e siècle, ils ont élaboré un nouveau ^{IV}e siècle. Cette fois, il ne fut plus question de poser des bornes, mais de décrire une renaissance qui aurait également concerné le domaine militaire. Ils s'appuyaient sur deux publications qui, presque en même temps, donnèrent naissance à ce qui est devenu par la suite en partie un mythe, un Bas-Empire tout entier fait de bonheurs. A. Piganiol, rendant compte de la vie économique en Syrie, domaine bien étroit, a posé un constat de prospérité ; mais nulle part il n'a écrit que cet état concernait tout le ^{IV}e siècle, tout l'empire et tous les aspects de la vie qui s'y déroulait. Un autre grand esprit, H.-I. Marrou, qui s'intéressait au christianisme, a constaté que cette religion s'était très bien développée pendant cette époque. Lui non plus n'a pas proposé d'étendre cette heureuse situation à l'ensemble de la vie des hommes. Bien plus, il a clairement dit qu'il ne parlait que du christianisme, et qu'il ne fallait pas indûment généraliser une conclusion partielle. Sur leurs restrictions, A. Piganiol et H.-I. Marrou n'ont pas du tout été entendus par leurs épigones. Hélas !

Il n'importe. L'expression d'Antiquité tardive, inventée par ce même

H.-I. Marrou, a connu une fortune qu'elle n'aurait pas dû connaître, et les disciples de ce maître, peut-être sans l'avoir lu, en tout cas sans l'avoir bien lu, et sans avoir consulté A. Piganiol, renversèrent toutes les barrières et décrivirent un Bas-Empire sorti d'un conte de fées : tout y était parfait, la politique, l'économie, la société, la vie religieuse, et même l'armée. Celle-ci leur était d'ailleurs largement méconnue, mais c'était sans importance à leurs yeux. Elle ne pouvait qu'être bonne.

Quelques auteurs se sont néanmoins élevés pour refroidir cet enthousiasme, par exemple M. Le Glay dans le dernier livre qu'il a écrit et, dans deux ouvrages récents, B. Ward-Perkins pour les érudits et M. de Jaeghere pour un plus large public. En ce qui concerne la force militaire de l'empire, et aussi l'ensemble de son histoire, après examen du dossier, nous voudrions revenir à une conception authentiquement « marrouiste » du sujet : il convient de ne pas extrapoler. Et nous verrons que l'armée romaine du Bas-Empire ne valait pas sa mère du Principat.

Chapitre premier

LE TEMPS DE LA DÉFENSIVE

(284-363 après J.-C.)

Cette première partie du IV^e siècle a vu naître une autre armée, de moins en moins romaine et de moins en moins efficace. Les soldats ne purent pas venir à bout de tous leurs ennemis ; ils n'ont réussi à mener qu'une seule grande offensive, en Orient ; elle s'est terminée par un échec en 363. Et les empereurs n'ont pu éviter ni les coups d'État, ni les guerres civiles.

DIACLÉTIENT (284-305)

La conquête du pouvoir

Dioclétien n'a suscité l'admiration que de quelques rares historiens. S'il connaissait bien le domaine militaire, il éprouva toujours des difficultés face à tout ce qui lui était extérieur, et notamment la pensée abstraite. Il n'en garda pas moins une grande admiration pour une romanité dont il ne percevait pas tous les mystères.

Cet « usurpateur » est devenu un souverain légitime après une bataille perdue, ce qui est assez rare. Il s'était fait acclamer comme empereur, puis il avait affronté Carin à la bataille du Margus. Il fut vaincu, et Carin fut assassiné par un de ses propres officiers, peut-être parce qu'il avait suscité l'amour de l'épouse de son meurtrier. Ce crime

passionnel entraîna une débandade inattendue dans les rangs des vainqueurs ainsi que le succès final et inattendu du vaincu, Dioclétien.

La Tétrarchie

Dioclétien est connu notamment pour avoir mis en place un système de gouvernement appelé la Tétrarchie, ou pouvoir à quatre ; il répondait à une nécessité militaire, le besoin de réagir en même temps sur plusieurs points de l'empire. W. Seston a montré que cette organisation n'est pas née d'un projet intellectuellement préparé ; fruit de l'empirisme, elle s'est mise en place petit à petit, par à-coups, au gré des circonstances.

Arrivé au pouvoir, Dioclétien se trouva confronté au même problème que ses prédécesseurs : il devait défendre un immense empire, qui était attaqué simultanément en plusieurs endroits très éloignés les uns des autres. D'entrée de jeu, il apporta au problème une solution éprouvée, qui découlait de la logique la plus élémentaire, en partageant l'espace d'abord avec un collègue, Maximien (285-305) ; ce premier système a été appelé dyarchie par les modernes. Ce fut seulement en 293 que la dyarchie se transforma en Tétrarchie, par l'adjonction au couple de deux autres princes, Constance Chlore (293-306) et Galère (293-311) ; le surnom de Chlore veut dire « le Pâle ».

À l'encontre de ce qu'ont imaginé beaucoup de modernes, les quatre personnages n'étaient pas du tout égaux entre eux, comme l'a démontré W. Seston. Dioclétien et Maximien portaient chacun le titre d'Auguste, mais Dioclétien l'emportait de beaucoup sur Maximien : il était « jovien », c'est-à-dire protégé de Jupiter, et non, comme on l'a dit, incarnation de Jupiter ; quant à Maximien, il était « herculéen », protégé par Hercule, sans plus. Rappelons qu'Hercule était le fils de Jupiter, et qu'il n'était qu'un demi-dieu, parce qu'il avait été conçu avec une mortelle. Il est donc évident que la religion établissait une hiérarchie entre les deux personnages. Quant à Galère et Constance Chlore, ils n'étaient pas Augustes, mais simplement Césars, égaux entre eux et subordonnés aux deux autres. Une célèbre statue de porphyre, conservée à Venise et probablement trouvée à Constantinople, symbolisait l'harmonie qui était censée régner entre les quatre hommes.

Les « usurpations » et les persécutions

La période ne fut pas épargnée par les désordres dont avait souffert l'empire au III^e siècle. La Bretagne était en état de sécession, et placée sous l'autorité d'un « usurpateur », Carausius. Les coups d'État ne manquèrent pas, commis par des militaires, ou avec leur aide.

Les coups d'État sous la Tétrarchie

Pouvoir Responsable

Barbares	286 (ou 293)-fin 293 (?)
Alaric	286 (?) - 296 (ou 297)
Égypte	297 (ou 298) - Titius Domitianus
Égypte	298 - Achilleus
Rome	303 (?)
Afrique	connue

Une persécution générale du christianisme, la troisième après les mesures de Dèce et de Valérien, ajouta au trouble des consciences. Elle se déroula pour l'essentiel en deux vagues, 299-300 et 303-304, et elle n'épargna pas les camps. L'épisode militaire le plus célèbre mit en jeu la « légion thébaine ». Cette unité avait été appelée depuis l'Égypte pour chasser de Rétie des barbares qui s'y étaient introduits. Elle se trouvait dans la Suisse actuelle, à Saint-Maurice d'Agaune, quand des soldats auraient refusé de combattre les ennemis parce qu'ils étaient chrétiens comme eux. Maximien aurait ordonné de les tuer tous. En réalité, le motif de cette sanction n'est pas clair, et le nombre de victimes doit être divisé par dix.

D'autres soldats tombèrent en victimes des persécutions, et l'Afrique fut particulièrement féconde en martyrs. Maximilien de Tébéssa, un fils de vétéran, fut convoqué au *dilectus*, le conseil de révision ; devant le proconsul, il n'accepta pas d'être enrôlé. Après la fin de son temps de service, Typasius fonda un monastère ; rappelé, il refusa de servir. Le 21 juillet 298, à Tanger, le centurion Marcellus jeta au sol son insigne de commandement, le fameux cep de vigne. Tous trois furent exécutés, et ils furent punis pour un motif non pas religieux, mais militaire, le refus d'obéissance.

Les guerres

Le territoire fut quadrillé par les Tétrarques : Dioclétien s'installa à Nicomédie (ennemi : l'Iran), Maximien à Milan (protection de l'Italie), Galère à Sirmium (défense des provinces du Danube) et Constance Chlore à Trèves (contre les ennemis d'au-delà du Rhin). Le récit de leurs campagnes montre que, si le niveau de dangerosité avait baissé, les combats restaient nombreux, et que l'armée romaine n'était pas en progrès. Il est plus facile de les suivre dans l'ordre géographique.

Au nord-ouest, en Bretagne, le problème venait d'une sécession. Carausius mourut, et il fut remplacé par Allectus. Maximien tenta de le chasser, et il échoua. Mamertin, auteur du deuxième *Panégyrique*, savait faire bon usage de la sophistique, et il réussit l'exploit de transformer une défaite en victoire. Ce fut finalement Constance Chlore qui réussit l'entreprise. Il tenta une opération en tenaille depuis la mer. Une partie de la flotte partit de Boulogne vers Douvres, et le reste gagna l'île de Wight depuis l'embouchure de la Seine. Arrivée à proximité de sa destination, le deuxième convoi fut sauvé par un brouillard providentiel qui le cacha aux yeux des ennemis. Le double débarquement eut lieu, Allectus fut pris et tué. La résolution de ce problème ramena au premier plan d'autres difficultés : les Pictes menaçaient la province depuis le nord, les Irlandais depuis le nord-ouest et les Francs, avec les Saxons, depuis le nord-est.

Maximien s'occupait de son domaine et, en plus, des affaires de son César. Ce fut lui qui intervint en Gaule et en Rhénanie. En 285 ou 286, il pourchassa et détruisit les bagaudes, des bandes de brigands, qui, dit-on, ignoraient tout de l'art militaire. Il attaqua les Francs et les Saxons, entreprise qui eut un autre avantage, soulager l'armée de Bretagne. Et, en 287, les Burgondes et les Hérules firent leur apparition : certes, ils constituaient un nouveau danger pour les Romains, mais ils devaient bousculer les Francs et les Alamans pour se faire une place entre eux, ce qui représentait un avantage pour Maximien. Les Alamans, précisément, menaçaient la Rhénanie. En 288, les deux Augustes montèrent une opération en tenaille, Dioclétien les attaquant depuis le sud et son collègue depuis le nord.

Sur le Danube, deux peuples étaient aussi agressifs que les Alamans ; c'étaient les Goths et les Sarmates, mais ils n'étaient plus les seuls. Ici aussi, de nouveaux ennemis étaient arrivés, notamment les

célèbres Vandales. Dioclétien et Galère intervinrent de concert. Les Sarmates furent attaqués par l'expédition de 289. Deux autres guerres ont été montées contre eux en 290 et 292. Voilà pour Dioclétien. Galère prit la relève, toujours contre les Goths et les Sarmates (!) en 294, et contre les Carpes en 295. De ce côté également, les conflits entre barbares facilitaient la tâche des Romains ; en 291, les Goths et les Vandales se firent la guerre. En 302-306, de vraies victoires sans doute furent remportées au détriment des Carpes et des Sarmates. Au total, les Goths et les Sarmates furent assez nettement battus, ce qui permit aux provinces danubiennes de connaître vingt-cinq ans de paix.

Après les Alamans, les Goths et les Sarmates, le quatrième grand ennemi, c'était l'Iran du shah Narsès. Et, de ce côté, ce fut également une nette victoire. Les Saracènes, des nomades plus pillards que guerriers, furent vaincus, ce qui assura l'ordre sur les franges des provinces de Syrie et d'Arabie. Avec l'Iran, un règlement partiel des affaires en suspens survint en 287, et il aboutit à une paix provisoire. La guerre reprit en 296 ou 297, et Galère en fut chargé. Il attaqua l'Iran en Arménie, et il dut se replier devant la résistance des ennemis. Informé de cette retraite qui ne lui plaisait pas, Dioclétien se rendit auprès de Galère et il lui indiqua la direction qu'il devait prendre. Là-dessus, l'armée romaine fut emportée par un élan d'enthousiasme qui la mena à Ctésiphon. Le shah estima alors qu'il ne pouvait pas continuer la guerre et qu'il valait mieux traiter.

La paix de Nisibe, en 298, aurait été un succès total pour les Romains si elle n'avait pas provoqué un fort ressentiment chez les vaincus. Mais, après tout, c'est le sort de la majorité des accords de ce genre. Il est vrai que les Iraniens avaient des raisons de ne pas être satisfaits. Ils abandonnaient toute influence sur l'Arménie et l'Ibérie, et ils perdaient le nord de la Mésopotamie : la nouvelle frontière passait par une ligne allant du Tigre au Khabour, en passant par Sinjar. Galère célébra cette victoire, en oubliant sa faiblesse initiale, et il la commémora par un arc qu'il fit construire à Thessalonique et qui est encore visible. C'est un monument très utilisé par les archéologues qui veulent connaître l'armement des soldats romains au temps de la Tétrarchie.

Quoi qu'en disent quelques historiens, l'Égypte et l'Afrique ne connurent pas de guerres majeures. En Égypte, Dioclétien massacra quelques Nobades et Blemmyes. Quant au Maghreb, il reçut la visite de

Maximien, qui alla depuis Tanger jusqu'à Carthage (298) et peut-être au-delà.

Les victoires officielles de la Tétrarchie

Ennemis	200 -200
Bretons	1
Germanis	3
Carpes	4
Sarmates	2
Orient	4

Les dieux aidant, les barbares furent contenus aux frontières. Par bonheur, ils se battaient entre eux, ou ils s'affaiblissaient pour des raisons internes. Ce n'était ni le grand calme, ni la paix romaine. Mais enfin, entre deux guerres, Dioclétien put réformer son armée.

Les réformes

Les nouveautés dues à cet empereur sont assez nombreuses pour qu'on ne le crédite pas de mesures qu'il n'a pas prises. De fait, il faut retirer deux pièces du dossier.

D'une part, les archéologues parlent fréquemment de fortins « de type dioclétianique » pour désigner de petites enceintes carrées, ou presque, avec des bastions d'angle également carrés et des casernements périphériques, c'est-à-dire placés contre le rempart. En fait, M. Reddé et R. Fellmann ont bien montré que ce modèle ne fut pas très répandu, qu'il est attesté avant et après Dioclétien et qu'au moins six plans différents ont été en usage au temps de cet empereur.

D'autre part, en ce qui concerne le comitat, des auteurs ont imaginé qu'il aurait été créé sous la Tétrarchie pour former une « armée mobile », qu'ils opposent à l'« armée sédentaire » des *limitanei*. Nous avons dit plus haut que cette théorie ne peut pas être acceptée.

En revanche, un certain nombre d'innovations, accumulées, ont constitué un grand bouleversement. Toutefois, la création de la Tétrarchie, issue d'une dyarchie, ne fut pas une nouveauté : le pouvoir avait déjà été exercé par des couples, Marc Aurèle et Lucius Vérus, Valérien et Gallien, pour ne citer que les plus connus. Cependant,

l'organisation des unités fut vraiment changée par l'apparition d'une légion inédite, aux effectifs très réduits (1 000 ou 2 000 hommes), une micro-légion ; quelques-unes toutefois conservèrent au moins provisoirement leurs 5 000 soldats. Cette diminution permit d'en créer de nouvelles, et l'empereur décida d'en mettre deux par province frontière, ce qui représentait une évolution de la stratégie.

Autre changement fondamental, les soldats furent choisis en fonction non plus des besoins, mais de ce qu'il était possible de faire : le conseil de révision, le *dilectus*, fut supprimé. Le nouveau système a été discuté ; il peut être présenté de manière simple et donc, hélas, caricaturale. Les propriétaires fonciers durent fournir des hommes à titre d'impôt. On devine qu'ils ne donnaient jamais les meilleurs de leurs paysans. Et donc ce système était mauvais. Dioclétien aurait peut-être pu présenter une excuse : il n'avait pas le choix. En outre, l'effectif global fut augmenté, par la création de nouvelles unités et par la renaissance de la marine, mérite dont il faut créditer le Tétrarque. Au total, la quantité l'emportait sur la qualité. À notre avis, ce fut une régression par rapport aux siècles antérieurs.

Les réformes de Dioclétien ne doivent pas être étudiées indépendamment de celles qui ont été mises en œuvre par son successeur. Leur addition constitua une vraie révolution.

CONSTANTIN I^{er} (307-337)

Constantin I^{er} fut le premier empereur chrétien, un homme qui se convertit pendant qu'il était au pouvoir, et qui fit passer l'empire, lentement et progressivement, du polythéisme au monothéisme. C'est dire que les chrétiens, même quand ils sont historiens, lui vouent une grande admiration, et qu'ils en oublient jusqu'à une cruauté dont ont pâti ses proches et bien d'autres ; ils l'ont appelé « le Grand ». Quant aux non-chrétiens, ils se montrent en général plus réservés. Quoi qu'il en soit, il fut assurément un grand dans le domaine militaire, parce qu'il remporta des victoires et qu'il prolongea la politique de réformes entreprise par Dioclétien.

Les réformes

Constantin I^{er}, comme Dioclétien, fonda ses choix sur l'empirisme. Il visa un pouvoir monarchique, qu'il obtint, et il bénéficia de la durée, trente ans de règne qui lui donnèrent le temps de modifier son armée. Si ses réformes peuvent parfois prêter à discussion, et compte tenu du fait que sa politique religieuse n'intéresse que peu notre propos, il convient de reconnaître ses qualités comme chef de guerre. Quand les historiens auront fini de faire des suppositions sur sa conception de la foi, peut-être que l'un d'entre eux songera à écrire un *Constantin I^{er} chef de guerre*.

Dans l'immédiat, il faut admettre que Constantin I^{er} fut non seulement un maître de la tactique, mais encore un réformateur. Il a profondément changé le commandement et l'organisation des unités, dans le prolongement de l'œuvre de Dioclétien.

Redoutant les préfets du prétoire et leur tendance aux coups d'État, il a réduit leur domaine d'autorité à la logistique des armées. Pour les affaiblir davantage, il décida qu'ils seraient trois, simultanément en fonction, chacun exerçant dans un espace géographique délimité. Au centre de l'empire, une grande préfecture du prétoire regroupa l'Afrique, l'Italie et l'Illyrie. À l'ouest, la Gaule ; à l'est, l'Orient.

Le vrai commandement fut confié à des officiers supérieurs appelés *magistri militum*. La traduction française couramment utilisée pour ce titre, à l'heure actuelle, « maîtres des milices », constitue un faux-sens doublé d'un contresens : un maître n'est pas un officier supérieur et une milice est exactement le contraire d'un groupe de soldats. Nous recommandons d'employer les mots « généraux » ou « commandants ». Leurs postes ont été créés non pas tous ensemble, mais les uns après les autres, pour répondre à des circonstances que nous ne connaissons pas bien. À terme, deux *magistri* dits *praesentales*, « présents (à la cour) », furent chargés de conseiller l'empereur et, au besoin, de prendre la tête de grandes armées. Ils étaient spécialisés, l'un dans la cavalerie, le supérieur, et l'autre dans l'infanterie, son subordonné. Le *magister utriusque militiae*, « général de l'une et l'autre armes », cumulait ces deux charges. Hiérarchiquement placés en dessous, d'autres *magistri* reçurent des commandements régionaux : *magistri* en Gaule, en Illyrie, en Orient et, parfois, en Thrace. Sur le terrain, l'autorité fut confiée à des comtes (Afrique, Espagne) et à des ducs (ailleurs).

Ces officiers avaient à leur disposition des unités qui furent profondément modifiées. La garnison de Rome ayant pris parti pour un « usurpateur », Maxence, elle en paya le prix. Les cohortes prétoriennes furent dissoutes, en même temps que le *numerus* des *equites singulares Augusti*. Pour les remplacer, Constantin I^{er} créa une nouvelle garde impériale, moins nombreuse et composée de Germains, les cinq scholes palatines, de 500 cavaliers chacune. Il réalisa ainsi d'importantes économies. En revanche, le recours à des barbares n'était sans doute pas une excellente idée. Le mot *palatinus*, -i, a deux sens. Il pouvait s'appliquer à des unités logées près du *palatium*, le palais, comme ces scholes ; ou bien il était donné comme un simple honneur, signifiant « digne du palais » ; c'est ainsi que d'autres unités palatines sont attestées. Deux gardes du corps supplémentaires sont connues. Les *protectores*, « les protecteurs », étaient pris depuis quelque temps parmi les meilleurs des officiers. Les domestiques avaient reçu pour mission de veiller en particulier sur la famille impériale (*domus Augusta*).

Les soldats des cohortes urbaines avaient sans doute eu un comportement plus ambigu à l'égard de Constantin I^{er}. Ils ne furent pas chassés, mais de plus en plus confinés dans des tâches administratives. À ce propos, il faut éviter des confusions. À partir de cette époque, les employés civils de l'État furent souvent désignés par des titres militaires. La « militarisation de l'administration » se borna à une question de vocabulaire, et peut-être à une discipline plus stricte, ce qui n'est pas toujours précisé dans les manuels.

La vraie armée romaine, celle qui devait repousser les ennemis, fut divisée en deux catégories. Les unités d'élite furent appelées *comitatenses*, mot qui veut dire que les soldats qui les composaient étaient considérés comme des « compagnons (d'armes) » de l'empereur. Les unités ordinaires furent désignées sous les noms géographiques de *riparenses* et de *limitanei*, c'est-à-dire (militaires) de la *ripa* (frontière militaire maritime ou fluviale) ou d'un *limes* (fraction de la frontière). Il est logique que les *comitatenses* aient été plus fréquemment sollicitées que les autres, ce qui a donné une fausse impression de très grande mobilité pour les unes, de totale sédentarité pour les autres.

Le recours aux Germains pour former les scholes palatines illustre un autre grand changement qui a marqué toute l'armée du IV^e siècle, la barbarisation de la troupe et des cadres. Les historiens du XIX^e et du XX^e siècle y ont vu une excellente mesure : les recrues connaissaient

bien la tactique des ennemis et leur mort permettait d'économiser le sang romain. Il n'est pas impossible que ce fût là une fausse bonne idée. Des Germains n'avaient pas de solides raisons de se faire tuer pour les Romains ; or le risque de la mort est ce qui est demandé à des soldats. Un cas est significatif : les Goths ont toujours vaincu les Vandales quand ils combattaient pour eux ; ils ont été moins brillants quand ils étaient mis au service de Rome. Mais, après tout, Constantin I^{er}, comme Dioclétien, n'avait peut-être pas vraiment le choix.

En effet, l'État n'était pas riche. Deux documents, des tables de bronze trouvées à Brigetio et Durostorum, montrent que l'empereur voulait faire plaisir aux vétérans en leur accordant des exemptions d'impôts. Elles prouvent aussi que sa générosité ne pouvait pas être sans limites.

Les guerres

Constantin I^{er} a beaucoup combattu. Les deux premiers tiers de son règne, ou presque, ont été occupés par des guerres civiles ; les conflits contre des barbares sont survenus à divers moments.

Le 1^{er} mai 305, les deux Augustes abdiquèrent simultanément, les deux Césars les remplacèrent et ils se choisirent deux adjoints, Sévère et Maximin Daïa : une deuxième Tétrarchie succédait à la première. Il y eut des déçus. Constantin, fils de Constance Chlore, et Maxence, fils de Maximien, avaient espéré devenir Césars. Constantin se rendit en Bretagne où résidait son père, qui mourut opportunément en 306. À partir de là, le désordre s'installa : plusieurs prétendants firent valoir leurs droits, des droits qu'au demeurant ils n'avaient pas. Une troisième Tétrarchie dura de 306 à 308. Les personnages concernés se réunirent pour une conférence qui se tint en 308 à Carnuntum, en Pannonie. Il en sortit une quatrième Tétrarchie, qui disparut en 311.

La guerre civile ne vint pas des souverains légitimes, mais de trois auteurs de coups d'État, Constantin, Maxence et un troisième larron, Domitius Alexander.

- L'affaire Domitius Alexander

Vicaire d'Afrique, Lucius Domitius Alexander se vit offrir la pourpre par les soldats qui se trouvaient dans cette région, qu'il avait peut-être habilement sollicités, et qui, s'ils avaient aimé Maximien, n'aimaient pas

Maxence ; et il ne refusa pas cet honneur (308). On a dit qu'Alexander voulait soutenir Constantin I^{er} contre Maxence ; les inscriptions et les légendes monétaires n'appuient pas cette interprétation, et il faut sans doute en faire un « usurpateur » à part entière. Quand ils apprirent que Maxence, depuis Rome, envoyait des troupes d'élite contre celui qui était devenu l'« usurpateur » de l'« usurpateur », les soldats africains s'enfuirent vers l'Égypte puis revinrent, non sans avoir abandonné leur héros qui, dans ces conditions, chercha son salut dans la ville de Cirta (Constantine) où il périt de mort violente en 309 ou 310. Les 40 000 soldats qui l'avaient soutenu passèrent au service de Maxence et beaucoup d'entre eux furent sans doute au nombre des tués de la bataille du pont Milvius, qui eut lieu en 312.

- Contre Maxence

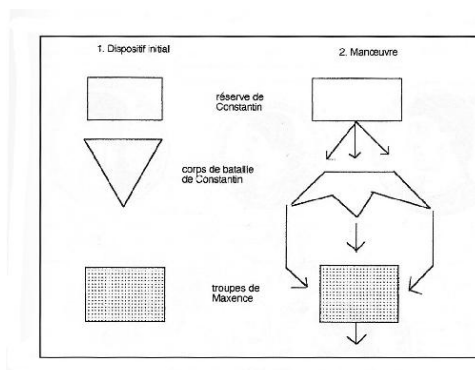
Maxence ressentait lui aussi comme une injustice le fait d'avoir été écarté du pouvoir : pour lui et pour Constantin, l'hérédité l'emportait sur la désignation. Installé à Rome, il disposait en 310 de plus de 100 000 hommes, les troupes de la Ville et d'Albano, les marins des flottes italiennes et, après 309/310, l'armée d'Afrique. Mais ces soldats n'avaient vu le combat que de loin et, même dans ce cas, ils ne s'y étaient pas illustrés. Constantin, au contraire, commandait seulement 40 000 soldats, mais des combattants qui, frottés à des ennemis redoutables, Calédoniens et Germains, en avaient tiré une grande efficacité. Car, à peine débarqué de Bretagne sur le continent, Constantin avait été détourné de son projet initial par des Germains. Nous y reviendrons.

Finalement, en 311, Constantin put marcher vers le sud, contre Maxence. Dans le même temps, plus à l'est, Licinius, un comparse au moins provisoire, allait au-devant de Maximin Daïa sans pouvoir l'éliminer.

Constantin s'arrêta au sanctuaire de Grand, dans les Vosges, où il eut une première vision : Apollon lui apparut et l'assura de son total soutien.

Arrivé en Italie, Constantin rencontra les troupes que Maxence avait envoyées contre lui. Il les bouscula au moins à trois occasions. Suse se rendit à lui avant que le siège n'ait vraiment commencé. Il remporta ensuite près de Turin une importante bataille, très intéressante en raison de la tactique employée. D'après l'auteur anonyme du *Panégryrique IX*, Constantin manifesta une grande originalité à cet

égard. Il disposa son armée en *cuneus*, « en coin », c'est-à-dire en forme de triangle ; il laissa une réserve en arrière. Puis il ordonna à son centre, plus exposé, d'avancer lentement, pendant que les deux ailes, jusqu'alors en retrait, progressaient plus vite et que la réserve renforçait le centre. De ce fait, au moment d'entrer en contact avec l'ennemi, son armée avait pris la forme d'un croissant, avec trois cornes, à gauche, au centre et à droite. Le commandant des troupes de Maxence avait lancé en avant sa cavalerie cuirassée, mais elle était attendue par des hommes équipés de massues, qui assommaient les cavaliers tombés à terre ; ils avaient été cachés derrière les premières lignes qui furent ouvertes au dernier moment. Les hommes de Maxence, se voyant menacés d'encerclement, cessèrent le combat. Ce succès permit la prise de Milan.



Document no 56. La bataille de Turin.

Constantin I^{er} a disposé ses troupes en coin, et il a prévu une réserve. La réserve vient se fondre dans le corps de bataille qui répartit ses effectifs en trois coins. Les ennemis, encerclés, fuient. Schéma de l'auteur.

La grande bataille décisive est bien connue. Elle eut lieu près des *Saxa Rubra*, Les Roches Rouges, mais elle a gardé le nom de bataille du pont Milvius (28 octobre 312). La veille, Constantin I^{er} avait eu une deuxième vision. Un personnage divin lui était apparu, et il lui avait montré un dessin représentant six rayons avec une boucle au sommet, accompagné par ces mots grecs : (EN) TOYTÔ NIKA, « Dans ce signe, sois vainqueur ». Socrate de Constantinople, dans son *Histoire ecclésiastique*, dit que c'était une colonne de lumière qu'il aurait vue, mais avec le

même texte. Une émission monétaire très postérieure, frappée au temps de ses fils, porte ce symbole avec une légende en latin, HOC SIGNO VICTOR ERIS, « Par ce signe, tu seras vainqueur ». Les écrivains chrétiens, dès l'Antiquité, ont vu dans ce personnage le Christ et dans ce symbole les deux initiales de son nom en grec, X (chi) et P (rho). Ils ont été approuvés par une bonne partie des modernes, qui datent de ce moment sinon la conversion de Constantin, du moins le début du processus qui devait y aboutir. Quelques auteurs ont cru que ce symbole pouvait avoir une signification païenne, apollinienne en référence à la vision de Grand, ou astrale. Il est surtout possible que Constantin a voulu jouer sur l'ambiguïté : ce signe pouvait être perçu comme chrétien par les uns, comme païen par les autres. Sa conversion l'arrangeait, parce que son père, Constance Chlore, avait manifesté une grande tolérance à l'égard des chrétiens, alors que Maxence serait probablement devenu leur persécuteur, comme son père l'avait été avant lui. Quoi qu'il en soit, le lendemain, Constantin et tous ses soldats portaient sur leur casque ou leur vêtement le symbole aperçu par le général. Et il fit brandir au combat un nouvel étendard, le *labarum*, où on le voyait également.

Les hommes de Maxence se rangèrent dos au fleuve, attitude qui manifeste soit l'inconscience, soit la présomption du commandement, car les troupes ennemies se pressaient contre eux, et il ne leur restait aucune marge de manœuvre. Constantin attaqua d'abord avec sa cavalerie, qui remporta un premier succès ; puis il fit avancer son infanterie, avec le même résultat. Les prétoriens, non sans courage, se firent tuer sur place, pendant que leurs collègues se noyaient dans le fleuve en tentant de fuir. Maxence, dans sa précipitation, tomba à l'eau lui aussi et il mourut avec ses hommes. Les débris de l'armée du vaincu furent intégrés dans les troupes du vainqueur.

- Contre Licinius

En 313, Licinius l'emporta sur Maximin Daïa à la bataille mal connue d'Andrinople. Il lui restait à affronter Constantin I^{er}, dans une deuxième grande guerre civile, qui se divisa en deux épisodes.

La date du premier conflit a été discutée : on le fixait jadis à l'année 314. Des commentateurs récents ont proposé 316, voire 317. Cet épisode fut marqué par deux batailles.

Une rencontre eut lieu près de Cibalae (Vinkovci, en Croatie). Elle opposa les 35 000 hommes de Licinius aux 20 000 de Constantin I^{er}.

Licinius s'installa dans une vaste plaine, alors que son adversaire avait fait choix des flancs d'une colline, la cavalerie précédant l'infanterie. Les combats atteignirent une extrême violence et Licinius, qui aurait perdu 20 000 soldats, prit la fuite vers l'est.

La deuxième bataille eut pour décor Mardia, dans la partie européenne de l'actuelle Turquie. Constantin I^{er} arriva de nuit, et il demanda à ses troupes de se préparer à combattre dès le matin. L'engagement commença par les armes de jet et il se poursuivit par le corps à corps. Un détachement, envoyé à la recherche de Licinius qui n'était pas présent sur le champ de bataille, revint inopinément sans l'avoir trouvé, mais au bon moment pour le déroulement de l'opération : il prit à revers les ennemis. Les combats, toutefois, se poursuivirent sans résultat net. Licinius constata que ses hommes avaient reculé, et il accepta de négocier. Aux accords de Serdique, il abandonna les Balkans à son adversaire, qui remporta ainsi une victoire stratégique.

Un deuxième conflit éclata en 324, et il fut également marqué par deux batailles.

Sous prétexte de repousser les Goths, Constantin I^{er} avait rassemblé à Thessalonique une immense armée : 130 000 hommes, dont 120 000 fantassins, plus quelques cavaliers et des marins pour les combats sur le Danube ; sa flotte de mer avait été concentrée en grande partie au Pirée. Licinius n'était pas en reste, avec 150 000 fantassins, 15 000 cavaliers et 350 navires au mouillage dans l'Hellespont. À la vérité, tous ces chiffres paraissent un peu excessifs. Les adversaires se rencontrèrent, cette fois, près d'Andrinople. Ils restèrent plusieurs jours à s'observer, puis, le 3 juillet 324, Constantin I^{er} passa à l'attaque, bien que Licinius eût l'avantage de la position, car il avait occupé des collines. Il recourut à un stratagème : il envoya quelques hommes travailler dans une rivière, comme s'ils allaient construire un pont. Les soldats de Licinius, tout au spectacle de cette entreprise, furent surpris par un assaut de leurs ennemis, et mis en déroute. La bataille fut sanglante et Constantin I^{er} fut même blessé, mais sa victoire était nette. Le lendemain, la plupart des soldats de Licinius vinrent se rendre.

La deuxième confrontation est connue sous le nom de bataille de Chrysopolis (18 septembre 324). Elle fut la dernière grande bataille navale de l'Antiquité, ou du moins ce qu'il est convenu de considérer comme tel, car elle ne fut pas marquée par de bien grands exploits.

C'est elle, néanmoins, qui permit à Constantin I^{er} de vaincre définitivement son adversaire. D'après Zosime, les effectifs avaient peu changé. La rencontre eut lieu au débouché de l'Hellespont, en réalité au large d'Eleous. L'amiral de Licinius, par maladresse, lança ses navires les uns contre les autres le premier jour, et un vent violent lui fit perdre les autres sans combat le lendemain. Cette défaite entraîna la mort du souverain vaincu : il crut sage de se rendre ; mal lui en prit, car Constantin I^{er} le fit pendre incontinent.

- Contre les barbares

Les sources mentionnent une série de guerres contre les barbares, à vrai dire pas plus décisives que les précédentes. S'il est remarquable que les Calédoniens ne se manifestèrent pas particulièrement, le Rhin, le Danube et l'Orient connurent les habituelles confrontations.

Avant d'attaquer Maxence, Constantin avait dû combattre les Francs en 306 ou 307 et 310, et les Bructères en 308. En Europe et en Asie, les barbares avaient d'ailleurs été pris d'un accès de fièvre, et la frontière du Danube dut d'abord être défendue. Galère a repoussé les Sarmates en 306 ou 307 et les Carpes en 308 ou 309, et Licinius a vaincu de nouveau les Sarmates en 310, pendant que Maximin Daïa se battait encore une fois contre l'Iran.

Dès 313, Constantin I^{er} dut faire un nouveau voyage sur le Rhin pour repousser les Francs et les Alamans. Il se dirigea vers la région médiane du fleuve. Il le traversa puis il remonta vers le cours supérieur, comme s'il voulait attaquer les Alamans, mais il se retourna contre les Francs, cette fois en utilisant des navires. Il ravagea leur territoire et il eut même le bonheur de capturer un de leurs rois. Puis il fit volte-face et il lutta contre les Alamans. Pour la suite, on ne signale qu'un conflit contre ces derniers, en 328.

Dans le même temps, Licinius combattait sur le Danube où il annonça des victoires contre les Sarmates en 313. Le même empereur les affronta de nouveau en 322 et il guerroya contre les Goths en 323. Des numismates ont mis en rapport ces deux conflits avec deux émissions monétaires aux légendes ALAMANNIA DEVICTA et SARMATIA DEVICTA, qu'ils datent de 324/325. Nous leur objecterons que les Goths pouvaient difficilement être pris pour les habitants de l'Alamannia et que Licinius est mort à la fin de 324.

Les guerres étrangères de Licinius n'avaient pas eu d'effets durables, et Constantin I^{er} dut les reprendre ; il connut un peu plus de bonheur.

En 328 ou 329, et de nouveau en 332, les Goths pillèrent la Mésie et la Thrace. La réaction, mal connue dans le détail, n'en fut pas moins efficace, et elle est à porter au crédit de l'empereur. Dès 332, un traité fut conclu avec ces encombrants voisins, et les historiens disent qu'il fut respecté jusqu'en 375.

D'autres guerres sur le Danube furent faites contre les Sarmates en 334 et contre les Daces libres en 336. Elles sont également peu mentionnées par les textes, mais elles figurent en bonne place dans la liste officielle des succès impériaux.

Les résultats furent moins satisfaisants en Orient, où l'Iran reprit ses projets de conquête.

Confronté comme ses prédécesseurs à l'immensité du monde romain, l'empereur trouva une solution qui préservait son pouvoir monarchique : il se choisit un second, doublement subordonné parce qu'il était son fils et simplement César. Et il lui confia un secteur militaire délimité, l'Orient en l'occurrence. Ce Constance, le futur Constance II, fut appelé Persicus en 332, année décidément chargée. Le succès manqua d'éclat, puisque les Iraniens s'emparèrent de l'Arménie en 334, ou plutôt 335. Le royaume fut repris par un demi-frère de Constantin I^{er}, appelé Hannibalien. Néanmoins, l'ennemi conservait toutes ses forces et, en 337, il mit le siège devant Nisibe. Cette fois, l'empereur pensa qu'il devait intervenir en personne, et il prépara une grande guerre. Mais il mourut avant d'avoir pu engager les hostilités, non sans s'être fait baptiser par un évêque arien.

Les victoires officielles de Constantin I^{er}

~~327-328~~

~~329-330~~

~~331-332~~

LES CONSTANTINIDES (337-361)

La mort de Constantin I^{er}, le 22 mai 337, frappa de stupeur tous les dirigeants. Pendant trois mois, le temps fut suspendu et les mesures indispensables furent prises au nom d'un mort. Puis la violence se déclencha très soudainement, et des soldats massacrèrent tous les

membres de la famille impériale, sauf les trois fils du défunt, devenus Augustes, et deux neveux, Gallus et Julien, futurs Césars l'un et l'autre ; le second devint lui aussi Auguste. Les assassins n'ont certainement pas agi sans ordres. On devine à qui profite le crime.

La triarchie

Une triarchie avec hiérarchie succéda à la monarchie. Après que la famille eut été débarrassée des branches inutiles, les survivants se partagèrent le monde à l'entrevue de Viminacium, le 9 septembre 337. Cette division avait pour but de faciliter les contre-attaques en cas de guerre. Constance II se chargea de l'Orient, et au premier chef de l'Iran ; il reçut une prééminence sur ses frères, notamment dans le domaine juridique. Constantin II reçut l'Occident ; de plus, comme il souffrait de troubles psychologiques, il ne pouvait pas contrebalancer l'autorité morale de Constance II. Quant à Constant, lui non plus ne pouvait pas s'opposer à son aîné, en raison de son jeune âge. Beaucoup d'historiens disent qu'il fut un empereur sans terres, ce qui est étrange. En effet, il reçut une capitale, Sirmium (Mitrovica), et une armée. Nous pensons qu'il fut chargé de défendre au moins une partie des régions danubiennes.

Constantin II (337-340)

Inconsistant Constantin II dut guerroyer contre les Francs dès 338. En 340, il préféra la guerre civile, avec l'espoir de commettre un fratricide, crime peu étonnant au sein de cette famille, et il marcha contre Constant. La bataille d'Aquilée fut en réalité une embuscade dont il fut la victime. Ses troupes furent encerclées ; elles tentèrent de fuir. Il reçut de nombreuses blessures, dont il mourut, et peu de ses soldats réussirent à survivre. La triarchie se transformait en dyarchie.

Constant (337-350)

Le jeune Constant mena des guerres sans relief et sans gloire, en Bretagne, en Germanie et sur le Danube. Il affronta les Sarmates en 338

ou 339. En 341, il chassa les Francs de Gaule, ce qui prouve qu'ils s'y étaient installés, et il les pourchassa en 342. Ils furent contraints d'accepter un traité, ce qu'au demeurant ils recherchaient peut-être déjà. Une intervention en Bretagne y ramena un ordre qui avait été perturbé dans des conditions mal connues. Après ces interventions, Constant ne joua plus de grand rôle avant sa mort en 350.

Constance II jusqu'en 356

Constance II était le maître du jeu et il dut se manifester sur plusieurs fronts.

Le secteur le plus menacé se trouvait à l'est, face aux Iraniens qui avaient assiégé Nisibe en 337. À Singara, en 344, ses troupes rencontrèrent l'armée ennemie qui était commandée par Narsès, fils du shah Sapor II. Ce dernier, à la vue des Romains, estima qu'il était en situation d'infériorité, et il se retira vers le Tigre, à l'est. Les légionnaires brûlaient d'en découdre. Bien que leur chef leur ait ordonné le repos, ils parcoururent deux kilomètres jusqu'au camp ennemi, qu'ils emportèrent au premier assaut, avec très peu de pertes. La poursuite se transforma en une bataille de nuit, qui fut plus sanglante pour eux.

Un deuxième siège de Nisibe eut lieu en 346 ou 350 (la date est discutée). Il est mentionné dans les écrits d'un défenseur, donc d'un témoin oculaire, appelé Éphrem (ou encore Ephraïm ou Aphrem). Les Iraniens détournèrent une rivière pour inonder le rempart, et ils réussirent ainsi à en démolir une partie. Puis ils tentèrent une attaque avec des éléphants. Mais les Romains avaient reconstruit le mur d'enceinte en une nuit. Les assaillants jugèrent alors qu'ils avaient échoué et ils abandonnèrent.

En 348, une deuxième bataille de Singara, dont le détail est inconnu, se termina également par une victoire romaine.

Incapable de répondre en même temps à tous les assauts des ennemis, Constance II jugea nécessaire de se faire aider par un César. Il fit choix de Gallus, ce neveu qui avait été épargné lors des massacres de 337, mais il lui confia surtout des opérations de police. En 351 ou 352, les Juifs de Diocésarée (Zippori, en Israël) se révoltèrent. Ils étaient animés par leur patriotisme anti-romain. Et puis ce genre de

soulèvement facilitait le brigandage. Gallus rétablit l'ordre sans ménagements : il fit détruire la ville. Ensuite, furent soumis les Isauriens (Cilicie) qui étaient enclins à détrousser les voyageurs, sur terre et sur mer, et à piller les agglomérations. En 353 ou 354, ils tentèrent de prendre la ville de Palaea, un site non identifié, où se trouvait un dépôt de vivres destiné à l'armée. Un officier, le comte d'Isaurie, les attaqua et il les mit en déroute. Enfin, les Saracènes, les nomades qui se déplaçaient le long de la Syrie et de l'Arabie, entre le désert et les zones cultivables, tentèrent de déborder hors de leurs terrains de parcours habituels, pour piller les sédentaires. Ils furent contenus.

Constant était retenu dans l'ouest européen, par la menace que représentaient les Francs, les Alamans et les Calédoniens. Ce fut donc Constance II qui s'occupa des provinces danubiennes, et il ne connut pas un succès éclatant dans ce secteur. Certes, en 339, il aurait repoussé les Sarmates, qui avaient mené un raid en Mésie. Mais un événement très grave se produisit en 348 : des Goths furent installés à l'intérieur de l'empire, en Mésie Inférieure. Comme ils avaient été évangélisés par Ulfila, et convertis à l'arianisme, ils partageaient la même conception du christianisme que le Romain. L'histoire, toutefois, montre que les empereurs n'ont jamais mélangé la théologie et leur devoir, et qu'ils ont tous et toujours considéré les Goths comme des ennemis. Ce fut donc certainement contraint et forcé que Constance II dut accepter cette arrivée. Elle représente un revers majeur de l'armée romaine : elle n'avait pas pu empêcher les barbares de traverser le Danube, et elle n'avait pas pu les renvoyer dans leur territoire d'origine. À partir du milieu du IV^e siècle, beaucoup d'échecs ont été présentés par les anciens comme des manifestations de générosité des empereurs, et par les modernes comme des événements sans importance. C'est une double erreur d'interprétation.

En 355, un *magister militum*, qui était Franc (!), Silvanus, tenta un coup d'État à Cologne. Un barbare qui espérait devenir empereur des Romains, c'était assurément une innovation et la preuve d'une perte de patriotisme qui s'est généralisée par la suite. L'insurgé fut vaincu et tué par Ursicin, un bon général aux dires d'Ammien Marcellin. Hélas, ce dernier se retira trop vite, et les Francs prirent et pillèrent Cologne. Il est difficile de dire que ce drame n'a eu qu'une importance secondaire.

L'empereur n'avait pas besoin de ce surcroît d'ennuis. Comme au

III^e siècle, des « usurpations » s'ajoutèrent aux conflits extérieurs. Pour cette période, on compte quatre coups d'État majeurs. Le premier est daté de 350 ; peut-être avec l'appui du Sénat, Népotion, un parent de Constantin I^{er}, fut proclamé empereur à Rome. Sa tentative fut sans lendemain.

La révolte du *magister militum Galliarum* Magnence eut une autre ampleur, même s'il faut regretter que les modernes aient exagéré les ravages qu'elle fit. Elle éclata à Autun en janvier 350, et elle était appuyée par les élites sociales de la Gaule, qui étaient ruinées : la récession économique s'ajoutait aux guerres sur la frontière et aux coups d'État. Les païens de tout l'empire se réjouirent de cette révolte qui menaçait deux empereurs chrétiens, dont l'un était à la fois arien et fanatique. Le premier visé fut l'Auguste Constant ; il chercha son salut dans la fuite, mais il fut rattrapé dans les Pyrénées et assassiné. La dyarchie était devenue une monarchie.

Magnence et Constance II s'affrontèrent lors des deux batailles de Mursa (Osijek, en Croatie), qui eurent lieu en septembre 351. Du côté de l'« usurpateur » se trouvait l'armée du Rhin, composée surtout de Germains, alors que l'empereur était accompagné par les unités du Danube. Les deux ennemis se firent face pendant plusieurs mois, se contentant d'accrochages mineurs, dans les gorges d'Adrana et par deux fois à Siscia, ceux-ci à l'avantage de Magnence, puis à Sirmium, au profit de son adversaire. En fait, le *magister militum* tendait surtout des embuscades. L'empereur lui proposa un partage de l'empire, lui laissant les provinces qui se trouvaient à l'ouest des Alpes. Magnence voulait tout, à commencer par une abdication de Constance II. Essuyant un refus, il entreprit d'assiéger Mursa et, apprenant que l'empereur arrivait, il lui tendit une embuscade. Prévenu on ne sait comment de ce piège, Constance II organisa une contre-embuscade et il l'emporta. Ce petit combat prépara la grande bataille de Mursa, le 28 septembre 351.

Cette fois, l'empereur n'alignait que 30 000 soldats contre les 80 000 de son compétiteur. Il mit l'infanterie lourde au centre, et la cavalerie aux ailes. À l'avant se trouvaient les cataphractaires (cuirassiers) et les alliés arméniens. L'infanterie légère des archers et des frondeurs avait été placée à l'arrière. L'ordre de bataille de Magnence n'est pas connu. L'aile gauche des impériaux attaqua ses vis-à-vis et les désorganisa. Les hommes de Magnence, honteux de cette humiliation, repartirent à l'attaque et un furieux corps à corps

s'engagea entre les deux infanteries. La victoire revint à l'empereur grâce à sa cavalerie, cuirassiers et archers attaquant de concert ; ils s'acharnèrent sur les fuyards. Le vainqueur aurait perdu 30 000 hommes et le vaincu 25 000, ce qui nous semble beaucoup au vu des forces engagées. Un fait est sûr, c'est que les pertes furent importantes.

Les modernes assurent que la bataille de Mursa « saigna à blanc le comitat » et qu'elle explique la faiblesse ultérieure de l'armée romaine, faiblesse qu'ils nient par ailleurs. De toute façon, ils commettent une double erreur. La démographie de l'immense empire permettait de combler ces pertes sans difficulté ; en revanche, la politique et le budget public empêchaient de recruter des hommes de valeur. Et, dans une armée, ce qu'il faut, ce ne sont pas des soldats, ce sont de bons soldats. Quoi qu'il en soit, Magnence put s'enfuir et il trouva refuge en Gaule, à Lyon. Il ne réussit pas à reprendre la main et il se suicida le 10 août 353.

Deux autres coups d'État marquèrent cette phase du règne de Constance II. Vétranion, en Pannonie, ne tint pas longtemps, et le Franc Silvanus a été présenté plus haut.

Après la mort de Magnence, Constance II dut affronter les Alamans. Il organisa pour 354 une attaque en tenaille. Une partie de l'armée remonterait le Rhône et la Saône, pour atteindre la plaine d'Alsace ; l'autre partie traverserait la Rétie et se dirigerait vers Augst. Ce fut un succès au moins relatif. Parmi les vaincus, on releva la présence d'un peuple particulièrement agressif, les Lemtienses. En 355, les affaires allèrent bien plus mal. L'empereur avait rassemblé une grande armée à Aquilée. Les Alamans survinrent et ils furent vaincus. Mais les Romains perdirent dans l'aventure dix tribuns et beaucoup de soldats. Le coup d'État de Silvanus à Cologne acheva de ruiner leur présence sur le Rhin.

Julien et Constance II (356-361)

Tyran sanguinaire, l'empereur fit tuer Gallus, jugé inférieur à sa tâche et accusé d'abus de pouvoir. À la fin de l'année 355, il le remplaça par Julien, qui était officiellement chrétien, et qui reçut à la fois le titre de César et la mission de lutter contre les Alamans. Les pillages des Sarmates se répétèrent en 358 et 359, avec des contre-attaques,

notamment contre les Limigantes, une fraction de ce peuple. La même année 358 vit les Quades chercher à mener un raid en Pannonie, et ils furent chassés également par Constance II.

Julien resta en Gaule de 356 à 361, car il devait repousser les attaques des Francs, des Saxons et des Alamans. À l'est, de nouveaux barbares faisaient leur apparition. Pires que n'importe quel peuple germanique, les Huns arrivèrent vers 360. Les Burgondes et les Vandales, déjà mentionnés, vinrent accroître les soucis de l'Auguste et du César.

La personnalité de Julien a donné matière à controverses, et il est bien connu que les non-chrétiens l'appréciaient, parce qu'il a fini par abjurer la religion dans laquelle il avait été élevé, pour revenir au polythéisme. Et les chrétiens ne l'aiment pas, exactement pour la même raison ; ils l'ont affublé du sobriquet injurieux d'« Apostat », que nous refusons d'employer pour respecter la neutralité nécessaire au récit historique. En ce qui concerne le domaine militaire, nous nous bornerons à deux constatations : il a remis de l'ordre en Gaule, avec peine ; il a échoué dans sa guerre contre l'Iran. En descendant aux détails, nous dirons qu'il fut le plus souvent un bon général, et qu'il n'avait pas reçu les soldats qu'il méritait. Il avait pris pour modèles de grands personnages, Alexandre le Grand, Trajan et Constantin I^{er}. Il s'est donc imposé de toujours agir avec rapidité et d'attaquer par surprise quand c'était possible.

Constance II contre l'Iran

Dès 353, Sapor II s'était montré menaçant ; il voulait comme toujours reconquérir la Mésopotamie pour commencer. Il envoya Nohodares prendre Batnae. Des déserteurs firent échouer ce projet, et des négociations furent engagées en 356 en vue de rétablir la paix.

Constance II crut que la guerre s'était éloignée, et il en profita pour visiter sa capitale en 357 : événement étonnant, l'empereur des Romains n'avait jamais vu Rome. Et il fut rempli d'admiration devant ce spectacle qui le changeait des camps et des villes de garnison.

Hélas pour lui, ce repos ne dura pas. Dès 358, ou 359, il dut repartir pour l'Orient. Sapor II avait relancé les pourparlers, et il formulait des exigences qui paraissaient déraisonnables : il voulait reconstituer un empire qui s'étendrait jusqu'au Strymon, à l'est de Thessalonique, cette

limite correspondant à la frontière rêvée des Achéménides. Devant le ferme refus des Romains, il passa à l'offensive dès 359 et ses troupes entrèrent dans le nord de la Mésopotamie. Les Romains, à vrai dire, s'y attendaient et ils étaient sur la défensive ; ils pratiquaient une inversion de la stratégie ancienne, dans laquelle ils étaient les assaillants. Ils n'envisageaient aucune contre-attaque, ce que montrent les mesures qu'ils prirent dans l'urgence. Les habitants furent regroupés dans les villes et, par exemple, Ammien Marcellin fut chargé des civils qui vivaient autour d'Amudis. Les remparts urbains furent renforcés et des ordres donnés pour que l'on pratiquât partout la terre brûlée.

Les Iraniens attaquèrent donc en 359, et ils visèrent la Mésopotamie qu'ils envahirent par le nord avec une immense armée. Ils firent une guerre de sièges, marquée par trois épisodes majeurs, Amida en 359, Singara et Bezabde en 360. Ammien Marcellin a mis tout son talent dans la description de ces épisodes, qu'il rapporte avec une sobriété qui donne à son récit une forme très dramatique.

Après avoir pris les fortins ou *castella* de Reman et Busan, les Iraniens arrivèrent devant Amida. Les Romains y avaient installé sept légions et d'autres soldats pour un effectif total inconnu. Malgré l'intervention d'Ursicin et une sortie, ils ne purent pas faire lever le siège. Les habitants souffrirent en outre d'un mal mystérieux, une épidémie qui dura dix jours. Avant tout acte d'hostilité, les Iraniens avaient demandé une reddition qui leur avait été évidemment refusée et, sans délai, ils avaient lancé deux assauts infructueux en deux jours. Le troisième fut le bon ; ils prirent pied dans la ville, s'en emparèrent ; les chefs romains capturés furent exécutés ou emprisonnés. Mais ces trois assauts auraient coûté 30 000 hommes aux attaquants.

L'année suivante, 360, commença par des raids de pillage. Les événements essentiels furent deux autres sièges, et d'abord celui qui visait à prendre Singara que défendaient seulement deux légions et des auxiliaires. Les Romains de Nisibe ne purent pas les aider, car ils manquaient d'eau pour effectuer le trajet. L'assaut fut préparé par des tirs d'artillerie dirigés en particulier contre une tour ronde ; elle s'effondra, ce qui prouve que les Iraniens étaient devenus très efficaces en poliorcétique. La ville fut prise et les soldats romains devinrent des prisonniers.

Puis les Iraniens, remontant vers le nord, se dirigèrent vers Bezabde, qui était protégée par une double enceinte, défendue par de

l'artillerie placée sur les murs et sur des bastions, par trois légions et par des archers. Elle se trouvait non pas sous la moderne Cizre, comme on l'a dit, mais un peu au sud. L'effondrement d'une tour, cette fois sous les coups d'un bélier, provoqua la perte de l'agglomération. Sapor II fit alors porter ses efforts sur Virta, mais il échoua. On remarque que les Iraniens ont réussi à prendre les villes qu'ils assiégeaient chaque fois avec des moyens différents : assaut direct, artillerie contre une tour, bélier également contre une tour.

Constance II monta une contre-attaque, mais il échoua devant Bezabde. Les Iraniens étaient devenus aussi bons pour la poliorcétique défensive que pour la poliorcétique offensive. Et les Romains se trouvaient en mauvaise posture.

Julien contre les Alamans

Le César Julien, au total, connut plus de succès contre les Alamans ; à certains moments, toutefois, notamment pendant la grande bataille de Strasbourg, il faillit tout perdre. Il sut néanmoins toujours rétablir la situation.

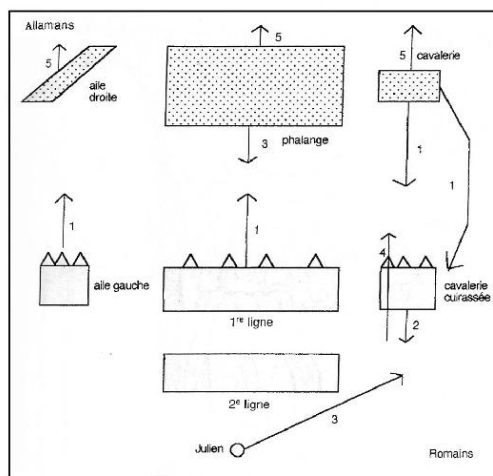
Les deux premières années furent difficiles. Quand il arriva en Gaule, en 356, il apprit que la ville d'Autun était assiégée. Elle était alors une des premières du pays ; il dut et put la délivrer. Puis il alla hiverner à Sens, où il eut la désagréable surprise de se trouver lui aussi encerclé par des barbares. Il se dégagea et, en 357, il fut appelé au secours de Lyon. Cette autre grande ville était assiégée par des Germains désignés comme *laeti*, lètes. Il réussit à les chasser.

L'organisation défensive de la Gaule au milieu du IV^e siècle différait beaucoup de celle qui avait été mise en place sous le Principat. Elle avait été conçue très « en profondeur » et elle répondait à ce que nous avons appelé une « petite stratégie », qui tenait compte de la présence des ennemis et des nécessités de la logistique. La Gaule avait accueilli une grande armée, répartie sur plusieurs lignes. La vallée du Rhin formait une première barrière, et d'autres postes avaient été installés de plus en plus loin, par exemple à Samarobriua (Amiens), Sens et Lutèce. D'autres encore occupaient une position encore plus méridionale, Autun, Chalon-sur-Saône, ou encore Vienne et Arles.

Julien voulut profiter de ce dispositif pour vaincre les Alamans, et il

organisa d'abord une attaque en tenaille. Parti de Sens, il passa par Reims et Saverne, et il atteignit des îles du Rhin, dans lesquelles il fit un massacre d'Alamans. L'autre branche de la tenaille était représentée par des forces confiées à un certain Barbatio. Concentrées en Italie, elles devaient atteindre d'abord Augst. Mais cet officier fut vaincu et son entreprise échoua.

Julien put se rattraper. Le 25 août 357, il remporta la célèbre bataille de Strasbourg, une bataille en rase campagne. Le motif du conflit fut fourni par les Alamans eux-mêmes, qui avaient présenté une justification à leur présence en Alsace : le droit de l'épée. Peut-être moralement défendable, au moins pour les mentalités du IV^e siècle, cet argument ne résista pas à leur défaite.



Document 57. La bataille de Strasbourg.

Les deux ailes gauches et le centre romain attaquent en même temps (1). L'aile droite des Romains, où se trouve la cavalerie lourde, s'enfuit sans raisons apparentes (2). Pendant que le centre des Alamans attaque, Julien en personne intervient pour ramener ses cavaliers dans le devoir (3) et il y réussit (4). Une attaque générale des Romains provoque une fuite tout aussi générale des Alamans (5). Schéma de l'auteur.

Julien installa son camp sur une colline. Il plaça son centre, avec une unité d'élite, la légion des *primani*, juste en contrebas. Il mit de l'infanterie à l'aile gauche et la cavalerie lourde, les cuirassiers cataphractaires et *clibanarii*, mêlés à des archers, à l'aile droite. Les soldats qui tenaient la première ligne, appelés *antepilani* ou *hastati*,

encadrés par les *ordinum primi*, dans lesquels nous voulons voir les *primi ordines* du Haut-Empire, furent disposés en coins (*cunei*) ; ces derniers furent placés derrière des soldats d'élite ou *ductores*. Une sonnerie des trompettes, les *tubae*, annonça l'engagement et entraîna un mouvement en avant des enseignes (*signa*). Julien prononça un premier discours qui suscita l'enthousiasme des soldats. Puis il y eut une deuxième sonnerie des trompettes, un deuxième discours, et enfin une troisième sonnerie, cette fois de tous les cuivres, des *aeneatores*. Ce fut elle qui déclencha les hostilités. Une pluie de projectiles (*missilia*) partit en direction des ennemis, qui ne restèrent pas inactifs, et qui attaquèrent l'aile droite des Romains, en essayant de la contourner. Julien avait fait avancer ses fantassins, qui frappaient les ennemis avec leur glaive et l'*umbo* de leur bouclier (*scutum*). Mais, à l'aile droite, les cataphractaires romains reculèrent ; ils se mirent à fuir sans qu'on sache pourquoi. Julien en personne, identifié par son dragon, se rendit au milieu des déserteurs, et il les ramena sur le champ de bataille. Les autres unités résistaient aux assauts des Alamans : l'infanterie des *cornuti* et des *bracchiati* tenait bon, tout comme les *primani*. Leur solidité était renforcée par la psychologie : pour s'encourager, ils entonnèrent leur chant de guerre, le *barditus*, le « bardit ». Puis ils recoururent à une tactique bien connue : ils firent la tortue, se protégeant les uns les autres avec les boucliers disposés sur les flancs et sur les têtes. Ensuite, ils contre-attaquèrent : frappant du glaive et lançant des traits, ils repoussèrent les ennemis dont le recul se transforma en une fuite de plus en plus accélérée. La musique des *liticines* marqua la fin de l'engagement.

Toutefois, il ne faut peut-être pas faire totalement crédit à Ammien Marcellin qui embellit l'exploit. Certes, la défaite des Alamans n'est pas contestable : ils ont abandonné le terrain et ils ont subi les plus lourdes pertes, avec un roi prisonnier et 6 000 morts, contre seulement 243 morts dont quatre officiers chez les Romains. En effet, et hélas pour Julien, ces pertes ne furent pas assez importantes pour affaiblir durablement les ennemis, bien que les vainqueurs aient poursuivi les survivants et ravagé leurs villages (*vici*). Ce surcroît de sauvagerie, légitime dans l'Antiquité, permit néanmoins d'imposer un armistice de dix mois, d'exiger des vaincus la restitution des captifs et du butin, la promesse de ne plus tendre d'embuscades et de ne plus traverser même le Main.

L'ordre n'était pourtant pas parfaitement rétabli en Occident, et la victoire de Strasbourg n'avait pas effrayé les Germains outre mesure. Les Juthunges pillèrent l'Helvétie et la Rétie, remplaçant les Alamans. Les Saxons, les Quades et les Francs attaquèrent l'empire. Les Francs furent vaincus par Julien, qui s'acharna tout particulièrement sur un de leurs peuples, les Atthuarii ; il les étrilla sévèrement. Mais les Alamans, dès qu'ils le purent, recommencèrent par Augst (Suisse) leurs pratiques de saccage, et ils se rattrapèrent sur d'autres villes de Rhénanie. C'était la preuve que la victoire de Strasbourg n'avait rien eu de définitif.

Enfin, en 360, Julien envoya des troupes en Bretagne, pour protéger ces terres contre les Pictes.

JULIEN AUGUSTE (361-363)

Une guerre civile avortée

En 360, la situation des effectifs était tendue : Julien veillait sur la Gaule et la Bretagne, contre de nombreux ennemis, et Constance II faisait face à l'Iran. L'Auguste demanda au César de lui envoyer des renforts. Fait extraordinaire, les soldats qui défendaient la Gaule refusèrent de partir pour secourir l'Orient : c'était la première fois dans l'histoire de Rome qu'une telle insubordination se produisait. Comme justification, ils expliquaient qu'ils voulaient rester pour protéger leurs familles, et que leur chef était irremplaçable. Pour obtenir plus sûrement satisfaction, ils proclamèrent Auguste leur César. Évidemment, leur attachement à Julien a été discuté. Leur argumentation n'a pas paru convaincante à tout le monde, et quelques esprits critiques ont supposé que Julien était derrière cette révolte. Pour les uns, il aurait voulu venger les membres de sa famille massacrés en 337, notamment sur ordre de Constance II. Pour les autres, il aurait décidé qu'il était temps de défendre le polythéisme contre un chrétien fanatique. L'ambition peut aussi être évoquée, bien que peu y aient pensé. Ces trois hypothèses ne sont pas incompatibles.

Après avoir tergiversé et négocié avec Constance II, Julien accepta la promotion que lui avaient offerte ses soldats, et il marcha vers l'est,

pendant que son rival prenait la route de l'ouest. Sa progression se fit sans trop de difficultés. Il captura le comte Lucilianus dans son lit ; il prit Sirmium et Succi. Mais deux légions de son adversaire, qui étaient passées de son côté, montrèrent quelque inconstance, et elles changèrent de camp une nouvelle fois. Installées dans Aquilée, elles menaçaient ses arrières.

Constance II, de son côté, fit ériger un barrage sur le Tigre pour empêcher un éventuel franchissement des Iraniens. De plus, les présages leur étaient très défavorables, et il leur parut raisonnable de ne pas bouger : la chance était de son côté. L'empereur gagna Edesse et il décéda brusquement de mort naturelle : une guerre civile était évitée.

Julien contre l'Iran

Ayant appris le décès de Constance II, Julien n'en continua pas moins sa route : le problème iranien attendait une solution. Entre-temps, il avait rendu publique sa conversion au polythéisme, ce qui n'eut que très peu d'influence sur les affaires militaires. Et, cette fois, les soldats ne refusèrent pas d'aller en Orient secourir leurs frères d'armes.

Les causes de cette guerre sont évidentes : Julien voulait venger les injures du passé, les défaites récentes, et surtout mettre une limite à la politique agressive de Sapor II. Dans ce but, il rassembla une armée d'environ 100 000 hommes. Les modernes disent qu'elle était faible, composée d'Orientaux, médiocres combattants, ce qui est vrai, et d'Occidentaux, peu habitués au climat de la Mésopotamie, ce qui est faux, parce que les humains par nature s'habituent vite à toutes les situations. Pour la logistique, il reçut l'appui au moins formel des Saracènes et il organisa une flotte fluviale très importante : 1 000 transports de troupes, 50 navires-ponts et 50 navires de guerre. Les Iraniens, de leur côté, se préparaient à leur stratégie habituelle : reculer, perdre de l'espace pour gagner du temps ; pratiquer la guérilla, les sièges en défense et la terre brûlée.

Julien s'installa à Antioche. Il y comptait un ami fidèle, l'illustre rhéteur Libanius ; de plus, il avait un admirateur fervent, Ammien Marcellin, un des plus grands historiens de Rome, qui servait sans doute dans son armée. En revanche, il ne réussit pas à séduire les

habitants de la ville, chrétiens en partie et frondeurs par tradition, qui se moquèrent de sa barbe. Il se vengea non sans humour en leur consacrant un petit traité, le *Misopôgôn*, *L'ennemi de la barbe*. Il ne goûta pas longtemps aux plaisirs de la ville, et il entama très vite une guerre qui suivait les traces d'un empereur que Julien vénérât, Trajan : même stratégie, même trajet et même résultat. Elle se divisa en quatre étapes.

1. En Syrie. Partie d'Antioche, l'armée se dirigea vers l'est, et gagna Hiéropolis (9 ou 10 mars 363). Sans s'attarder, elle atteignit l'Euphrate, traversé sur un pont de bateaux (12 mars). Julien détacha des troupes pour assiéger Nisibe, plus à l'est : dans ce but, 30 000 hommes furent placés sous l'autorité de Lucilianus.

2. En Osrohène. L'Osrohène fut atteinte ; c'est une région sise au nord de la Mésopotamie et à l'est de l'Euphrate. L'armée romaine s'engagea vers l'ouest-nord-ouest, puis elle obliqua plein sud, vers Batnae, Carrhae – lieu marqué par les souvenirs du désastre de Crassus –, puis Davana, et elle retrouva l'Euphrate à Callinica. À partir de ce moment, elle suivit le cours du fleuve, et elle atteignit Circesion au début d'avril.

3. En Mésopotamie : marche vers le sud. L'ordre de marche est connu. Julien se trouvait au centre avec le gros de l'infanterie. Nevitta, sur la rive droite, commandait sept légions. La cavalerie avait été placée à gauche sous les ordres d'Arinthée et d'un transfuge réputé fiable, Hormisdas. Dagalaifus veillait sur l'arrière-garde et l'avant-garde avait été formée par 1 000 à 1 500 éclaireurs.

L'armée passa par Zaitha, Doura-Europos, site cher aux archéologues, et par Anathas qui fut assiégée. Les Romains engagèrent des négociations, et ils obtinrent une reddition sans combat, ce qui était rare et ce qui est étonnant car cette ville était bien fortifiée ; de ce fait, elle formait un verrou qu'il eût été dangereux de laisser sur les arrières. Les deux agglomérations suivantes, Tilutha et Achaiachalda, refusèrent de se rendre. Julien décida de passer outre, s'exposant au danger d'une attaque dans le dos ou à une coupure de ses voies de communication ; sans doute avait-il laissé des soldats pour empêcher toute sortie. Il atteignit Baraxmalcha puis Diacira, qui avait été abandonnée. Par souci de logistique, il fit piller tout le blé et tout le sel qui y avaient été entreposés, puis quelques femmes qui y étaient restées furent tuées et les bâtiments livrés aux flammes. En ce temps-là, l'incendie faisait

partie des gaîtés de la guerre, avec le butin, le meurtre et le viol. C'était, en quelque sorte, ce que les médecins actuels appellent un sas de décompression psychologique.

Après un passage par Ozogardana, l'armée arriva à Pirisabora, qui fut sans doute le point le plus méridional de son expédition. La cité refusa de se rendre et Julien organisa un siège original. Au lieu de commencer des travaux et de construire des machines, il disposa d'abord ses soldats en une triple couronne en guise de défense linéaire. Puis, de nuit, il fit engager un béliet qui ouvrit une brèche dans l'enceinte. Les défenseurs se replièrent dans leur acropole et il fit appel au génie militaire pour mettre en place une terrasse d'assaut. Il accompagna des soldats pour enfoncer une porte, et une pluie de traits le chassa : il s'était exposé, attitude qui ne convient qu'aux grands capitaines, ceux qu'accompagne la déesse Fortune. Il fit alors construire une hélépole, une énorme tour d'assaut montée sur roues. Les Iraniens se rendirent et ils obtinrent de se retirer sans dommages. La ville fut livrée au pillage.

4. En Mésopotamie : marche vers le nord. Après la prise de Pirisabora, les Romains auraient encore quelque peu suivi le cours de l'Euphrate : c'est discuté. De toute façon, ils ont très vite pris la route de l'est pour rejoindre le Tigre et, sur leur chemin, peut-être le 8 mai 363, ils ont rencontré Maiozamalcha, entre les deux fleuves. Cette fois, si la triple couronne de soldats fut renouvelée, Julien engagea en même temps une large gamme de travaux de poliorcétique : terrasse d'assaut, mine, béliers et machines diverses. Deux portes furent enfoncées et une tour s'effondra, entraînant dans sa chute une partie de l'enceinte. Un assaut de nuit se termina par une victoire complète, la conquête de la ville ; un massacre général n'épargna que le commandant de la garnison et quelques hommes. Les Iraniens ne réagirent que par de rares actions de guérilla, sans aucun succès.

Julien aborda le Tigre à Séleucie, puis il remonta le cours du fleuve en direction du nord. Il assiégea un fortin près de Ctésiphon, puis, dans la plaine voisine, il livra bataille. Il chassa du terrain les Iraniens qui se réfugièrent dans la ville, mais il ne put pas la prendre. S'il ne s'obstina pas, c'était peut-être parce que la situation de son armée se détériorait.

La bataille suivante se déroula près de Coche. Pour son ordre de bataille, Julien plaça les moins bons soldats au milieu des meilleurs. Il garda avec lui l'infanterie légère, la *levis armatura*, pour l'utiliser vers

l'avant ou vers l'arrière, suivant les besoins. L'avant-garde des *procuratores* engagea le combat par des jets de javelots. Puis les fantassins lourds poussèrent leur chant de guerre, le *barditus*, accompagné par la sonnerie du *classicum*, et ils frappèrent avec la lance d'abord, avec l'épée ensuite. Les Iraniens s'enfuirent, mais les Romains montrèrent une grande prudence dans la poursuite. Quoi qu'il en soit, le résultat fut nettement en leur faveur : 70 morts chez eux contre 2 500 chez l'ennemi.

Renonçant à Ctésiphon, ce qui est sans doute un signe de difficulté, l'empereur poursuivit sa route vers le nord. Pour accroître ses effectifs, il fit brûler ses vaisseaux, et les 20 000 marins furent versés dans l'infanterie. Mais le moral des soldats en fut d'autant plus affecté que leur vie quotidienne empirait : leurs bagages furent pillés, la guérilla des Iraniens devenait efficace et les lignes de communications avaient atteint le point de rupture attendu par le shah, en sorte que l'approvisionnement se faisait de plus en plus mal.

Le 22 juin, une bataille s'engagea près de Maranga. Julien disposa ses troupes en croissant, pour encercler les ennemis. Les Iraniens avaient mobilisé des archers, cavaliers et fantassins, et des éléphants. Les Romains donnèrent l'assaut et les culbutèrent. Ce ne fut qu'une petite victoire.

Le 26 juin, aux environs de Souma-Suméré, les Iraniens attaquèrent l'armée de Julien qui avait adopté son ordre de marche habituel, l'*agmen quadratum* : bagages au centre, troupes en carré. Ils se lancèrent d'abord sur l'arrière-garde, puis sur le centre, enfin sur l'avant-garde. Les Romains se mirent en ordre de bataille, mais leur aile gauche plia. Dans le même temps, une mission de reconnaissance était assaillie, non sans pertes.

Alors qu'il entraînait les siens pour une contre-attaque, Julien reçut une blessure dont il mourut peu après. Avant d'expirer, il aurait eu le temps de prononcer un dernier mot, comme chaque empereur si l'on en croit les textes anciens. D'après les chrétiens, il se serait adressé à leur Dieu : « Galiléen, tu as vaincu. » Pour les polythéistes, il se serait tourné vers sa divinité préférée : « Hélios [le Soleil], tu as détruit Julien. » Il est possible qu'il n'ait rien dit à ce moment. « La mort de l'empereur, note C. Wolff, ne lui en permit pas moins d'entrer dans la légende. » Cette bataille fut perdue pour Julien et gagnée pour son armée : les Iraniens abandonnèrent le terrain avec de lourdes pertes. Mais la

guerre, elle, était bel et bien perdue.

CONCLUSION

La période 284-363 montre les faiblesses des soldats de l'empire : conflits incessants, guerres civiles et coups d'État se sont multipliés. Les succès, dus en partie aux faiblesses provisoires des ennemis, qui souvent se battaient entre eux, ont occulté la faiblesse de ceux qu'on appelle encore les Romains.

Chapitre II

DE L'ARMÉE ROMAINE À L'ARMÉE « ROMAINE »

(IV^e siècle : éléments de synthèse)

Dioclétien et Constantin I^{er} ont transformé leur instrument de guerre, comme nous l'avons vu au chapitre précédent, et nous ne reviendrons pas sur les réformes qu'ils ont faites. Hélas pour eux, leurs efforts furent stériles. L'armée romaine fut de plus en plus composée de barbares et, en parallèle, de moins en moins marquée du sceau de l'efficacité. Pour ces deux raisons, nous pensons qu'il faut dorénavant mettre des guillemets à l'adjectif « romain » quand il accompagne le mot armée. Il n'en reste pas moins qu'il convient maintenant de présenter les principaux aspects de cet instrument de guerre.

LA HIÉRARCHIE

Le haut état-major, après Théodose I^{er}, ne fut plus dirigé par l'empereur ; le pouvoir était délégué à des généraux ou commandants appelés *magistri militum*. La garde impériale, en particulier les scholes palatines, obéissait à un autre supérieur, le maître des offices. Dans les provinces, la fonction d'autorité était confiée à des comtes et à des ducs. Ce point a été vu plus haut. Et chaque unité avait à sa tête un tribun.

Une hiérarchie plus complexe qu'auparavant séparait les différents

niveaux d'officiers subalternes. Leur place se reconnaissait au nombre de parts d'annone que chacun recevait (dans ce cas, on appelait annone une quantité de blé, ou de tout autre produit, dont les surplus pouvaient être vendus ; ces distributions compensaient la diminution des versements en argent). À côté de nouveaux grades, les anciens perdurèrent, mais le plus souvent avec des noms différents.

Les cadres supérieurs : tableau résumé

Auguste(s)
 [César]
magister officiorum, garde impériale
magister equitum praesentalis, cavalerie (comte)
magister peditum praesentalis, infanterie (comte)
magister equitum régional, cavalerie (comte)
magister peditum régional, infanterie (comte)
 comte
 duc
praepositus
 tribun
 [préfet]

Les soldats et les officiers selon saint Jérôme : tableau résumé

~~Prætorianus~~
~~Sequitores~~ (?)
~~Equitum~~
~~Centuriones~~ (centurion)
~~Triarii~~
~~Equitum~~
~~Equitum~~ (cavalier)
~~Triarii~~ (trier)^{*}

* La recrue était certainement moins bien rémunérée que le cavalier ; saint Jérôme a commis une erreur sur ce point.

Parmi les soldats se distinguait une élite, que nous avons appelée les « sous-officiers » : ils recevaient plus de parts d'annone que les autres, et ils étaient dispensés de corvées parce qu'ils exerçaient une fonction particulière. Les postes qui leur étaient attribués semblent avoir été moins nombreux que sous le Haut-Empire. Les plus connus correspondent à des fonctions tactiques, musiciens, porteurs d'enseignes et spécialistes des armes (cavalerie, artillerie...). D'autres

veillaient sur la sécurité, au camp ou en opération (éclaireurs...). Les services n'étaient plus systématiquement présents, santé et ouvriers (atelier...) surtout.

La hiérarchie était à peu près la même pour les différents corps.

LES UNITÉS

Si les unités étaient plus réduites en taille que sous le Haut-Empire, leur nombre connut un essor considérable, et tous les chercheurs admettent que l'effectif global avait bien augmenté depuis le III^e siècle. Certes, plus personne ne croit aux accusations portées par le chrétien Lactance contre le persécuteur Dioclétien, qui aurait multiplié par quatre le nombre de soldats. Partie d'environ 350 000 hommes à la fin du III^e siècle, l'armée aurait atteint quelque 450 000 hommes au IV^e siècle. Jean le Lydien, qui écrit au VI^e siècle à partir de sources bien antérieures, a donné des chiffres vraisemblables, même s'ils ont été rendus suspects par leur trop extrême précision : 435 266 soldats répartis entre 389 704 pour les forces terrestres et 45 562 pour la marine.

On sait que ces militaires étaient divisés en deux catégories. Les meilleurs furent appelés *comitatenses* et, en leur sein, les *palatini* formaient l'élite de l'élite. Les autres furent connus comme *riparenses* ou *limitanei*. Ces termes ont été expliqués plus haut.

Les soldats appartenaient à des unités aux noms variés, mais qui se rapprochaient de plus en plus les uns des autres, tant par les effectifs que par les missions. Le nom de légion conserva une valeur exceptionnelle. Quelques-unes, quelque temps, gardèrent un effectif de 5 000 hommes ; la plupart, et bientôt toutes, tombèrent à 1 000. Chez les auxiliaires, les noms anciens, cohortes, ailes et *numeri*, perdurèrent. Les vexillations devinrent permanentes, et de nouvelles unités naquirent, comme les *cunei* et les *promoti* pour la cavalerie. Les cuirassiers, cataphractaires et clibanaires, se multiplièrent, ainsi que des corps sans désignation de type, par exemple les Martenses et les scutaires. La nouvelle garde impériale, avec ses cinq scholes, ses *protectores* et ses domestiques, a déjà été présentée.

LES PERSONNELS

Les réformes ne pouvaient pas ne pas s'étendre au recrutement. Et c'est peut-être là que se trouve la clef qui ouvrira beaucoup de serrures : les Romains, pour combattre les barbares, utilisèrent de moins en moins de Romains et de plus en plus de barbares. L'explication de ce changement tient en peu de mots : les soldats recevaient peu d'argent et ils couraient beaucoup de risques.

Le *dilectus* (conseil de révision) fut abandonné et remplacé par une fiscalisation du recrutement (appelée par les modernes fiscalité ou parafiscalité) : au lieu de payer des impôts, les curiales (notables municipaux) fournissaient à l'armée des recrues prises parmi leurs travailleurs, le principe général étant que chaque propriétaire foncier devait remettre à l'État un ou plusieurs soldats, en fonction de l'étendue de ses domaines. On devine que ces plus ou moins riches personnages donnaient rarement les meilleurs ; ils pouvaient ainsi se débarrasser des barbares les plus mal adaptés au travail à la romaine. C'est ce qu'on appelle le recrutement indirect et ce fut lui qui se révéla le plus efficace, quantitativement.

Les textes distinguaient deux cas désignés par des noms grecs, la protostasie et la prototypie. Pour la protostasie, qui devint vite la principale source d'approvisionnement en hommes pour l'armée, le contribuable devait s'acquitter de cette obligation comme d'un impôt personnel et soit livrer aux autorités un futur soldat, soit remplacer cette présentation par un versement en argent liquide, en vertu du principe de l'*adaeratio*, une somme d'argent équivalant à un individu. La monnaie était appelée *aurum tironicum*, « l'or des recrues ». Dans le cas de la prototypie, il en allait de même, mais la fourniture était effectuée sous la responsabilité d'un autre propriétaire, promu responsable pour une collectivité. Quelques auteurs ont écrit que cet impôt s'apparentait en théorie à un acte d'évergétisme, une manifestation de générosité, volontaire en théorie mais en fait obligatoire. La mise en place de ce système a été discutée : Dioclétien ou 375 ; 375 nous semble une date un peu tardive.

Des systèmes intermédiaires permettaient d'augmenter les effectifs. Trois catégories de soldats plus ou moins volontaires sont mentionnées dans les textes, les *laeti*, les *gentiles* et les *foederati*, les « lètes », les « gentils » et les « fédérés ». Le nom de lètes était donné à des fils de

déditices (des vaincus qui avaient capitulé) nés de ce côté-ci du Rhin. Les gentils, eux, vivaient dans la même situation que les lètes, mais ils étaient placés sous l'autorité d'officiers romains et venaient de peuples très divers. Quant aux fédérés, leur statut dépendait du contenu du traité (*foedus*) qui liait leur peuple à Rome.

Certes, le recrutement direct existait toujours : des volontaires se présentaient, peu il est vrai, notamment des fils de soldats, jadis appelés *castris*, ou des barbares qui se sentaient plus portés sur les travaux de la guerre que de la terre.

Assurément, des habitants de l'empire ont toujours été appelés et ont répondu, y compris des Italiens, mais ils furent de moins en moins nombreux. En Europe, les barbares l'emportèrent très vite, Francs, Alamans, Germains divers, et même Irlandais. En Orient, les recrues étaient romanisées, ou hellénisées, ou barbares. Elles appartenaient aux peuples des Goths, des Saracènes, des Arméniens (archers), et même des Huns. À l'opposé de ce qu'ont écrit quelques auteurs, nous pensons qu'il n'y a jamais eu de Juifs dans cette armée, sauf peut-être quelques renégats : la pratique de leur religion, en particulier l'observance du sabbat, était incompatible avec le service.

En Égypte, un officier subalterne, Abinneus, a passionné les chercheurs parce qu'ils ont découvert un gros dossier de papyrus à son nom. Mais son origine reste mystérieuse ; tout ce que l'on peut dire, c'est qu'il portait un nom sémitique.

Quoi qu'il en soit, l'armée des Romains était devenue une armée de barbares.

L'EXERCICE

Facteur déterminant pour le Haut-Empire, l'exercice est attesté très tardivement, et il comprenait les trois éléments traditionnels : du sport, du maniement d'armes (surtout escrime et lancer du javelot) et des manœuvres en unités constituées. Il semble néanmoins qu'une moindre rigueur se soit appesantie sur cette discipline.

LA LOGISTIQUE

Un autre élément essentiel, la logistique, a été bien étudié par F. Mitthof. L'administration essayait de fournir aux camps et aux armées en marche du blé, du vin ou de la piquette (la *posca*), de l'huile, etc. La fiscalité, notamment l'impôt appelé *annone*, était très sollicitée. Le mot *annone* désigne à la fois un impôt en nature et le service qui était chargé de le prélever, de le transporter et de le distribuer aux ayants droit ; il définissait aussi une ration de cet impôt. Des ateliers ou *fabricae* produisaient des armes et des communautés livraient des biens divers à titre fiscal, par exemple des vêtements comme le prouve un papyrus déposé à l'université de Columbia, aux États-Unis. Ces fournitures, vite irrégulières, se sont espacées et elles ont fini par disparaître.

LA TACTIQUE

Les conditions : l'armement

Pour l'offensive, le jet a été privilégié, au détriment du choc : les Romains craignaient davantage le corps à corps avec les barbares. Ils utilisaient une grande lance de plus de 1,70 m et des javelots très courts, au nombre desquels figuraient les *plumbatae* ou *martiobarbulae* : un poids de plomb leur donnait une plus grande force de pénétration. Les combattants conservaient évidemment le recours à l'épée. Si la *spatha* germanique, arme longue et à bout ogival, a connu un grand succès, le glaive du Haut-Empire, le *gladius*, est resté en usage pendant longtemps. Tous savaient lancer des flèches. Quelques-uns combattaient avec une hache et d'autres avec une massue.

Pour la partie défensive, on retrouve la trilogie casque-bouclier-cuirasse, avec des adaptations. Les boucliers étaient plus grands que sous le Haut-Empire, et normalement ovales. Pour la cuirasse, le type à écailles (*lorica squamata*) et la cotte de mailles (*lorica hamata*) sont très bien attestés. En revanche, l'unanimité ne se fait pas sur la permanence ou non du modèle à bandes horizontales (*lorica segmentata*). Le casque

restait une demi-sphère ; mais il pouvait avoir été fabriqué à partir de deux demi-calottes ou de plusieurs plaques.

L'artillerie des balistes a toujours servi. Les machines permettaient de limiter l'affrontement direct, homme contre homme. Mobiles ou non, les pièces lançaient comme auparavant des flèches, des javalots, des pierres et des poutres.

Le combat

Pour aller au combat, les soldats essayaient de respecter l'ordre de marche traditionnel, l'*agmen quadratum* : les unités étaient placées en carré, et les bagages au centre. Pendant la progression, un général compétent activait le renseignement et, notamment, il envoyait des éclaireurs vers l'avant et sur les côtés. Pour le transport des troupes, la marine fluviale était très sollicitée ; de même, il était attendu du génie, en fait de l'ensemble de la troupe, qu'il traçât des routes, et qu'il construisît des ponts et des enceintes, chaque soir et avant chaque engagement (camps de marche et camps de bataille).

Sur le champ de bataille, il valait mieux choisir un site légèrement élevé, de préférence la pente d'une colline, pour donner plus d'élan aux soldats. Puis le chef les mettait en place, et le plus souvent il restait dans le droit fil de la tradition : deux ailes et un centre, avec la cavalerie sur les flancs, l'infanterie légère en avant, une réserve et un camp de bataille en arrière. Les fantassins lourds étaient rangés sur plusieurs lignes ; ce dispositif était appelé la *triplex acies*, mais il n'est pas sûr qu'il ait été exactement le même que sous le Haut-Empire.

Les soldats savaient se mettre en coin (*cuneus*), pointe dirigée vers l'ennemi pour percer ses lignes. Ils connaissaient le museau de porc : les unités se plaçaient en dégradé, en forme d'entonnoir, avec seulement une ou deux d'entre elles à l'avant. Et, quand la situation paraissait perdue, ils faisaient le cercle (*orbis*).

La poliorcétique, de la même manière, reprenait les traditions anciennes, grecques et romaines. Et les militaires se livraient à presque toutes les formes de combat, notamment la contre-insurrection et la bataille navale. Nous renvoyons, là-dessus, aux chapitres consacrés à ces sujets pour la fin de la République et le Haut-Empire.

L'ARCHITECTURE MILITAIRE

Facteur déterminant de la poliorcétique et de la stratégie, l'architecture militaire a joué un grand rôle. Peu de nouveautés sont connues avec certitude à propos des défenses linéaires. Pour les défenses ponctuelles, en revanche, un très grand nombre de nouveaux sites ont fait leur apparition. De plus, les anciennes forteresses étaient toujours occupées, au moins pour la plupart d'entre elles.

Outre les tours, six nouveaux types de camps sont attestés pour cette période :

1. *principia* au centre, casernements internes (comme sous le Haut-Empire) ;

2. pas de *principia*, rues non perpendiculaires, casernements périphériques ;

3. pas de *principia*, rues perpendiculaires (casernements périphériques ?) ;

4. *principia* contre le mur, voies perpendiculaires (casernements ?) ;

5. *principia* contre le mur, voie unique, casernements périphériques ;

6. *principia* au centre, une voie est-ouest, casernements périphériques.

Une typologie différente, fondée sur d'autres éléments (dimensions et tours), a été établie : grands forts sans tours externes, petits forts sans tours externes, grands forts avec tours externes, petits forts avec tours externes. Elle est acceptable, à condition de manifester de la prudence si l'on veut en tirer des conclusions chronologiques.

Élément essentiel restait le mur, précédé par un ou plusieurs fossés, surmonté par des merlons, accompagné par un chemin de ronde et flanqué de tours et de bastions. Les portes restaient son point faible, en sorte que, sous le Bas-Empire, elles étaient le plus souvent réduites à une seule unité.

Les *principia*, qui pouvaient être déplacés vers le mur du fond, servaient toujours de cœur au camp. On ne signale que peu de changements pour les logements : le chef de poste disposait d'un *praetorium* et les hommes de chambrées ; mais ils étaient de plus en plus nombreux à avoir une maison en ville, où, le soir, chacun retrouvait sa femme et ses enfants.

Les architectes prévoyaient des entrepôts, un cellier, des citernes, et

ils recherchaient la présence d'un puits avant de choisir un site. La construction d'un atelier (*fabrica*) et de thermes était moins systématique que sous le Principat. De même, les dimensions des nouvelles enceintes avaient diminué, et elles se situaient le plus souvent entre 50 et 100 m². Enfin, les formes avaient perdu la régularité qu'on leur avait connue, et le plan en carte à jouer avait disparu.

Les camps recevaient des fonctions banales, protéger les amis et arrêter les ennemis, sans trop de succès comme on le verra au chapitre suivant. Ils servaient aussi au renseignement (observation), au dépôt d'armes et de vivres, et à la préparation d'attaques diverses, le plus souvent des contre-attaques (raids, expéditions, guerres, etc.).

Pour désigner ces enceintes, plusieurs termes traditionnels avaient toujours cours. Le mot *castra* et son synonyme *munimentum* désignaient n'importe quel type de camp, sans tenir compte de ses dimensions. *Castellum* servait de diminutif à *castra*. Une *statio* était une sorte de poste de police tenu par des soldats, et on appelait *praesidium* une garnison. *Centenarium* était un mot nouveau, apparu au III^e siècle. Les archéologues y ont bien reconnu la racine « cent », mais ils ne savent toujours pas ce qui était présent en cent exemplaires.

LA STRATÉGIE

Comme nous l'avons dit, les camps jouaient un grand rôle dans la stratégie de l'empire, qui restait essentiellement défensive pour les mentalités collectives. À vrai dire, la question ne se posait pas vraiment : c'était le monde romain qui était attaqué, en Bretagne, sur le Rhin, sur le Danube et en Orient, et pas l'inverse. La notion d'offensive avait disparu depuis longtemps pour céder la place à la pratique de la contre-offensive.

Une autre innovation tenait au développement de la stratégie en profondeur. Comme l'ont montré les exemples de la Gaule et de l'Afrique, une première ligne longeait la frontière. Beaucoup d'autres camps avaient été installés en retrait, parfois très loin. Ils se rapprochaient des régions de production, ce qui facilitait la logistique, et leur éloignement les mettait à l'abri des attaques-surprises.

La répartition des unités est plus difficile à décrire qu'elle ne l'a été

pour le Haut-Empire. Trois grandes armées se trouvaient en Orient (surtout en Syrie), derrière le Danube (Thrace, Illyrie) et en Gaule. Un dispositif spécial, fait de forteresses, fut mis en place pour arrêter les pirates Francs et les Saxons ; il comprenait deux parties, l'une dans notre Bretagne, le *tractus armoricanus*, et l'autre dans la Bretagne des Romains, le *litus saxonicum*.

Ces constructions et les choix des responsables militaires montraient que le pouvoir politique avait élaboré une stratégie, mais elle était plutôt ce que nous avons appelé une « petite stratégie » que la « grande stratégie » d'E. N. Luttwak : les chefs tenaient compte de la logistique, mais ils ne disposaient pas des moyens d'information qui sont accessibles aujourd'hui.

CONCLUSION

La crise du III^e siècle avait rendu nécessaires des réformes, auxquelles se sont attelés Dioclétien et Constantin I^{er} (commandement, unités, etc.). La pression des circonstances a imposé d'autres transformations (recrutement, notamment). La nouvelle armée romaine était-elle plus efficace que l'ancienne ? Poser la question, c'est y répondre. Les événements de 406 et 410 confirment un constat d'échec plus que de médiocrité.

Chapitre III

L'EFFONDREMENT

(363-410 après J.-C.)

Au lendemain de la mort de Julien, « Partout, dit Ammien Marcellin, les buccins sonn(ai)ent la guerre. » Des ennemis toujours plus nombreux et plus agressifs attaquaient une armée « romaine » de plus en plus médiocre. Mais une diversité de stratégies s'imposa : les Germains et les Iraniens ne poursuivaient pas les mêmes buts de guerre. Les shahs d'Iran cherchaient à prendre des provinces. Les Germains, eux, voulaient s'installer dans des provinces.

Dans ces temps, que s'est-il passé et pourquoi ?

JIVIEN (363-364)

Les officiers de la garde qui avaient entouré Julien se réunirent et, sans même penser au Sénat, ils proposèrent l'empire à un certain Sallustius, qui refusa, puis à Jovien, qui accepta. Très vite, le nouvel empereur conclut avec l'Iran un traité déshonorant. Certes, il gardait la Sophène et l'Ingilène, mais il abandonnait le reste de la Mésopotamie et il renonçait à toute influence sur l'Arménie ; peu après, il laissa également l'Ibérie aux Iraniens. La paix lui permettant de conforter son pouvoir politique, il sacrifia sans remords les intérêts de Rome aux siens. Il n'en diffusa pas moins des monnaies célébrant la VICTORIA ROMANORVM et la VICTORIA AVGVSTI.

Il ramena l'armée en passant par Doura-Europos (1^{er} juillet), où il traversa l'Euphrate. Il poursuivit par Antioche, Tarse, Ancyre (Ankara) et Dodastana, où il mourut dans son sommeil, de mort naturelle.

Pour lui succéder, les officiers de la garde, encore eux, firent appel à Valentinien, un chrétien modéré, en lui demandant de se choisir un associé. Il sollicita son frère cadet, Valens, un arien moins modéré ; il accepta. Les deux empereurs se partagèrent l'empire, et surtout ses problèmes.

VALENTINIEN I^{er} (364-375)

L'aîné se chargea de l'Occident et, très vite, il prit un second acolyte, son fils Gratien (367-384), car il n'était pas sûr de sa santé. Chaque année, pourtant, il conduisit une campagne au-delà du Rhin. De 364 à 366, le général Dagalaifus, au nom peu latin, participa à la guerre sous ses ordres, et il remporta trois succès, le premier à Scarpone (Charpaigne), et les deux autres dans des lieux inconnus. En 368, les Alamans menèrent un raid jusqu'à Mayence, et ils furent défaits. En 369, les Francs le furent également, cette fois par Théodose le Père. Sans lendemain.

La situation, pour Valentinien I^{er}, se dégradait. Contre les Alamans, il inventa une opération en tenaille inédite, qui prouve sa faiblesse. Théodose le Père les assaillit en Rétie et les vainquit. Mais ce furent les Burgondes qui, à la suite de manœuvres diplomatiques, fournirent la deuxième branche du piège. Puis l'empereur poursuivit un roi alaman, Macrianus, et il échoua. Finalement, il installa en Bretagne une fraction d'entre eux, les Bucinobantes. Certes, ce n'était pas une « grande invasion », mais c'était quand même une « invasion », et elle était doublée d'un échec. En 367, les barbares atteignirent le mur d'Hadrien ; ils furent très provisoirement vaincus en 369 par Théodose le Père qui, en 369 et 370, ne fut pas en mesure d'empêcher des raids des Francs et des Saxons.

Ajoutons pour être complet que les auteurs anciens ont crédité Valentinien I^{er} de nombreux travaux de génie militaire. Les recherches récentes montrent qu'il n'a pas fait tout ce qui lui a été attribué.

En Afrique, les zones les plus marginales connurent des désordres. Une nouvelle coalition de peuples divers, semblable à celles qui existaient en Europe, et connue sous le nom d'Austuriani, entreprit de piller Oea (Tripoli) et Lepcis Magna, notamment en 364 et 365. En Maurétanie, le seigneur Firmus se révolta et il vainquit son frère, Sammac, protégé du comte d'Afrique (373-375). Il fut à son tour battu par Théodose le Père, qui mena contre lui une guerre d'embuscades, aux limites de la Kabylie. Capturé, Firmus choisit le suicide.

Pour l'empereur, personnellement, le drame surgit sur le Danube supérieur (ce segment était sous son autorité ; la partie inférieure du fleuve était placée sous la responsabilité de son frère). Les Quades et les Sarmates avaient mené des raids en 373 ou 374. En 375, une entrevue eut lieu avec les chefs des Quades. Leurs demandes furent si extravagantes que Valentinien I^{er} entra dans une colère terrible, qui provoqua une crise d'apoplexie dont il mourut. Ses deux jeunes fils, Gratien et Valentinien II (375-392 pour ce dernier), lui succédèrent.

Les deux empereurs ne pouvaient pas s'opposer efficacement aux ennemis. Sous la conduite de leur roi, Farnobius, des Germains, les Taifales, s'installèrent en Italie du Nord. Dans le même temps, les Lemtienses, une fraction des Alamans, pillaient la Rétie. Ils furent dérangés par l'intervention d'une armée vaguement romaine, conduite par Nannienus et Mallobaude. Au printemps 378, ils ont même été vaincus à Argentaria (La Horburg) – défaite sans conséquences, est-il besoin de le préciser ?

VALENS (364-378)

En Orient, deux ennemis majeurs menaçaient Valens et son empire : les Iraniens et les Goths.

Il n'est pas utile d'insister sur les Saracènes qui reprirent leurs pillages dès qu'ils furent informés de la mort de Julien. Le principal espoir des Romains n'était plus de reprendre la Mésopotamie, loin de là, mais au moins d'imposer de nouveau leur protectorat à l'Arménie et à l'Ibérie, qui étaient passées sous l'autorité du shah. Des échanges diplomatiques, étalés sur les années 375 et 376, échouèrent. Il ne restait donc que la guerre : schéma très clausewitzien. Les troupes de

Valens remportèrent trois succès sans ampleur. Arintheé vainquit des Iraniens. Terentius, à la tête de douze légions, réitéra ce succès, également renouvelé par Trajan et Vadomaire. L'Arménie, cependant, leur échappait toujours.

Si les relations avec l'Iran gardaient un aspect traditionnel, des conflits pour la domination plus ou moins directe sur des territoires plus ou moins grands, les nouveaux rapports noués avec les Goths s'expliquent par des motifs différents. Ces Germains avaient faim et peur. Ennemis redoutables, ils avaient rencontré plus redoutables qu'eux : les Huns. Leur objectif, dorénavant, était de s'installer au sud du Danube, où se trouvaient plus de richesses et – du moins ils l'espéraient – plus de sécurité.

Les coups d'État ou « usurpations » ne manquèrent pas non plus, et la religion se mêla à la politique, notamment en 365-366 avec la révolte de Procope. Ce parent de Julien, lui aussi polythéiste, reçut l'appui de tous ceux qui partageaient ses croyances, notamment au sein de l'armée, et une partie des Goths lui apporta une aide sincère. Il s'empara de Constantinople, puis de Nicée, où il fut assiégé par Valens, capturé et tué. Plusieurs tentatives de ce genre eurent lieu, pas forcément religieuses celles-ci, fomentées par Théodore, Salluste, Marcellus et d'autres encore. Le pouvoir des empereurs vacillait quelque peu.

En 364, les Goths tentèrent de s'installer en Thrace : ce n'était plus un raid, mais une « invasion ». Ils furent repoussés et Valens les pourchassa sur la rive gauche en 367. En 369, nouvelle incursion. Un traité fut conclu, la paix de Noviodunum. Mais la faim et les Huns étaient toujours là. Fritigern, un arien, forma une coalition avec Colias et Suerid ; en 375, ils s'installèrent en Thrace, près de Marcianopolis (aujourd'hui Devnya). Déjà vaincu sans avoir combattu, Valens avait même promis de livrer des vivres. Mais ses officiers répugnaient à tant de générosité, et ils mirent tous leurs efforts à empêcher les convois d'arriver. Aussi, les Goths reprirent-ils leurs pillages, non seulement en Thrace, mais encore en Pannonie, en Macédoine et en Thessalie.

Valens décida de chasser les Goths, ce qui était son devoir de chef d'État, et son entreprise se déroula en huit points.

1. Lupicin essaya de faire assassiner Fritigern ; la tentative échoua, ce qui donna de bonnes raisons aux Goths pour commettre de nouveaux pillages.

2. Profuturus et Trajan amenèrent des renforts en Thrace.

3. Richomère arriva lui aussi avec des troupes, les légions d'Arménie, des auxiliaires de Pannonie et de Transalpine commandés par Frigeridus, et des cohortes gauloises. Il engagea une bataille près de Marcianopolis ; ce fut un match nul.

4. Sur ordre de Valens, Saturninus bloqua tous les passages avec des fédérés saracènes.

5. Également à la demande de l'empereur, Sebastianus commença à harceler les Germains.

6. Valens quitta Antioche et il se rendit sur le terrain des opérations.

7. Sébastien remporta une petite victoire sur les Goths : c'était encourageant, mais pas décisif.

8. Pour mettre toutes les chances de son côté, Valens demanda des renforts à son neveu, Gratien. En avait-il vraiment besoin ?

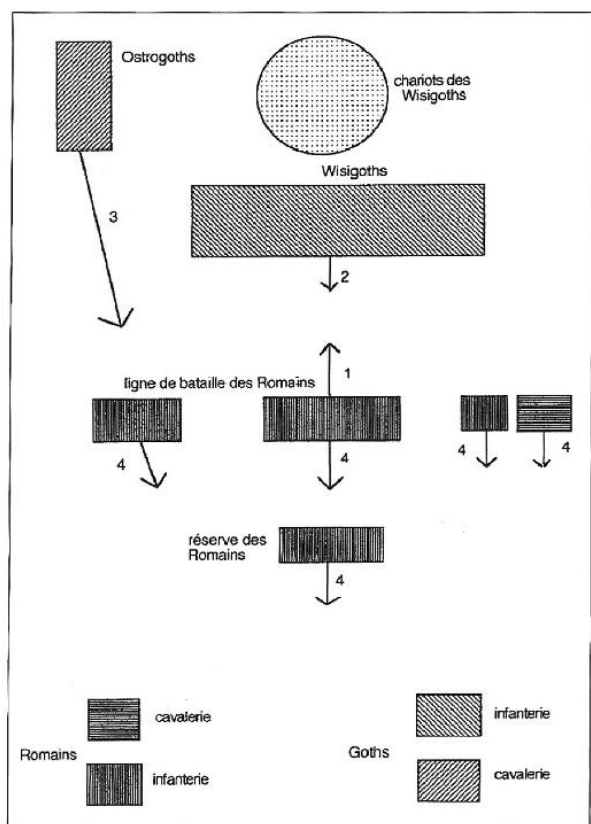
La bataille d'Andrinople eut lieu le 9 août 378. Voir document n° 58, p. [545](#).

La question des effectifs a été discutée, avec d'autant plus d'âpreté que nous ne possédons que peu de chiffres. Nous avons proposé 10 000 fantassins et 5 000 cavaliers pour les Goths, quelque 7 000 fantassins et 3 000 cavaliers pour les Romains. Mais des chiffres plus élevés ont été proposés pour les uns et les autres, et ils paraissent plus raisonnables.

Fritigern n'était pas très sûr de lui, car il tenta de négocier et il se déclara prêt à renoncer à la guerre si les Romains lui laissaient la Thrace. Par deux fois, il demanda la paix. Mais était-il possible de le croire ?

Valens, pour sa part, était optimiste. Il pensait qu'il disposait de soldats bien formés, car ils connaissaient le bon ordre de marche, l'*agmen quadratum*. Il estimait également qu'il possédait des cadres compétents, notamment Richomère, le comte des domestiques, et Trajan. Avant la bataille, un conseil de guerre dut répondre à une importante question : fallait-il ou non attendre les renforts annoncés par Gratien ? Le Sarmate Victor se montra très prudent. Cependant, Valens et les autres officiers furent d'un avis contraire : les Romains, et surtout l'empereur, pouvaient compenser leur infériorité numérique par leur talent. Il était donc inutile de partager avec un autre les lauriers de la victoire. Mais Valens commit deux fautes : les soldats partirent trop tôt le matin, et ils effectuèrent une longue marche avant d'être alignés

face à l'ennemi. Ils étaient fatigués avant la bataille. Et la logistique avait été mal organisée ; ils eurent faim et soif pendant les combats.



Document no 58. La bataille d'Andrinople.

Les deux ordres de bataille sont connus. Conformément aux traditions de leur peuple, les Goths avaient rangé leurs chariots en cercle et les guerriers s'étaient placés devant leurs familles. Il ne s'agit là que de l'infanterie, la cavalerie n'étant pas encore arrivée. L'empereur avait mis sa cavalerie aux ailes, une partie de l'infanterie à gauche, au centre et à droite, et la majorité de l'infanterie en réserve. Alors que l'aile gauche, se plaçant avec lenteur, n'était pas totalement rangée, les archers-scutaires passèrent à l'attaque sans ordre. Troisième et quatrième fautes de l'empereur : il n'avait pas su amener toutes ses troupes en même temps, et il n'avait pas pu maintenir la discipline. Le

combat s'engagea donc dans des conditions de complet déséquilibre pour les Romains, avec une aile gauche non installée dans sa totalité et des éléments partis en pointe. Les Goths contre-attaquèrent. Logiquement, la situation fut très difficile à l'aile gauche des Romains qui, en plus, s'était trop avancée et où la cavalerie faisait défaut. Les lignes romaines résistèrent en un premier temps, puis elles reculèrent, d'abord lentement, ensuite de plus en plus vite, et enfin elles furent enfoncées. Le coup de grâce leur fut porté par la cavalerie des Goths qui arriva au bon moment. La défaite se transforma en débandade puis en une fuite générale. Valens chercha d'abord refuge auprès des lanciers et des *mattarii*. Trajan lui conseilla de prendre appui sur les auxiliaires, et Victor chercha des Bataves qu'il ne trouva pas ; ils avaient fui ou déserté ou avaient été anéantis. Les Goths harcelèrent les survivants et les fuyards avec des flèches ; ils les poursuivaient et les tuaient dans le dos, à l'épée ou à la lance.

Du côté des Romains, les pertes furent énormes. Elles touchèrent surtout le commandement, et d'abord l'empereur qui mourut peu après. Deux traditions circulent sur son décès. Soit, selon Ammien Marcellin, il aurait été tué par une flèche. Soit, d'après d'autres sources, il aurait été blessé en un premier temps, puis porté dans une maison à laquelle des Goths mirent le feu sans savoir quel illustre personnage s'y cachait. Dans tous les cas, son corps n'a jamais été retrouvé. Parmi les officiers, Sébastien et 35 tribuns furent tués. En ce qui concerne les hommes, nous n'avons qu'une indication d'Ammien Marcellin : il dit que ce désastre fut sans égal dans l'histoire de Rome, sauf celui de Cannes où les Romains avaient laissé 45 000 morts.

Les Goths, qui voulurent exploiter leur succès, mirent le siège devant la ville d'Andrinople, en vain, et ils partirent sans avoir rien gagné. Ils s'allièrent aux Huns et aux Alains pour ravager la Thrace, et ils visèrent un objectif plus ambitieux encore, la capitale des Romains, Constantinople. Mais ils furent repoussés par des cavaliers fédérés saracènes. Julius, *magister militum*, réorganisa la défense des provinces de l'Orient, dont il fut le sauveur.

La situation générale, très difficile avant la bataille d'Andrinople, parut dramatique après ce drame. Beaucoup d'historiens, du passé et d'un présent proche, ont considéré qu'il marquait pour Rome le début de la fin. Deux écrits, qui ne sont pas datés avec précision, mais qui lui sont de peu antérieurs ou postérieurs, manifestent ce sentiment de

profond pessimisme ; leurs auteurs n'en cherchaient pas moins des solutions. Végèce a brossé un superbe tableau de l'armée romaine du Principat. Réactionnaire au sens précis du terme, il proposait de revenir à l'organisation qui avait donné des victoires, celle qui avait fonctionné sous Auguste et Trajan. À l'opposé, l'auteur anonyme du *De rebus bellicis*, un progressiste, pensait qu'il fallait innover et il a formulé des propositions inédites : réorganisation des finances, développement de l'artillerie, amélioration de l'armement et multiplication des fortifications.

Une éclaircie apparut dans ce ciel d'orages : les deux souverains qui avaient fait d'un conflit entre États une affaire personnelle moururent, Valens en 378 comme on l'a dit, et Hardashir II en 383. L'essor de la puissance hunnique souda les deux empires contre un ennemi commun et sans pareil dans l'histoire de l'humanité. Et la paix régna entre Rome et l'Iran.

THÉODOSE I^{er} (379-395)

C'est après la déroute d'Andrinople que Théodose I^{er} est arrivé au pouvoir, grâce à l'appui de l'armée. En ce qui concerne les guerres, il confia leur direction en Orient à un Romain, Rufin, et en Occident à des généraux francs, Bauto et Arbogast. Au total, il fit massacrer quelques Goths et conclut un accord avec les survivants, les laissant vivre à l'intérieur de l'empire. Il a été incapable de les chasser, bien qu'ils aient imposé leur présence dans l'empire par la force, et qu'ils aient expulsé de leurs terres et tué des milliers de paysans. Et ce n'est pas parce que l'empereur a dit qu'il les avait installés de son plein gré qu'il faut le croire ; car, si c'était ce qu'il voulait, pourquoi a-t-il commencé par leur faire une guerre qu'il a perdue ? En Orient, il accepta une paix désavantageuse, par laquelle il renonçait aux trois quarts de l'Arménie au profit de l'Iran.

Théodose I^{er} n'a connu le succès militaire que contre d'autres Romains, dans des guerres civiles ; c'est dire dans quel état de déliquescence se trouvaient l'État et son armée. En effet, il fut contraint de se détourner des affaires extérieures pour s'occuper d'un « usurpateur », Maxime, comte de Bretagne. Et il fit tuer Gratien en

383 ; Valentinien II mourut en 392, soit par un meurtre commandité par l'« usurpateur » Eugène, soit par un suicide. Un nouveau coup d'État, œuvre d'Eugène, lui donna une victoire, à la bataille de la rivière Froide, peu avant sa mort.

À la rivière Froide, le Frigidus (fleuve Vipava, en Slovénie), les 5 et 6 septembre 394, Eugène et Théodose I^{er} commandaient plus de 100 000 hommes chacun. Eugène, arrivé le premier, avait fait effectuer des travaux de fortification et il avait occupé les hauteurs. Théodose I^{er} ne chercha pas à manœuvrer et lança ses troupes dans un choc frontal. Au soir du 5, ce fut un match nul, plutôt favorable à Eugène, et le moral était mauvais chez les soldats de Théodose I^{er}. Le deuxième jour de bataille, l'affrontement était indécis ; officiellement, ce fut le changement de vent qui entraîna la défaite d'Eugène : capturé, il fut décapité.

Les Byzantins furent redevables à Théodose I^{er} d'une œuvre très vaste dans le domaine de la législation et, surtout, de la religion. Il s'attaqua aux homosexuels, aux hérétiques, aux schismatiques, aux Juifs et surtout aux polythéistes. Il affronta les sénateurs romains, car il voulait qu'on arrachât de la curie l'autel de la déesse Victoire. Il ordonna des destructions de temples et une interdiction du culte accompagnée de nouveaux actes de vandalisme. Ce persécuteur n'a suscité que l'enthousiasme de chrétiens, qui l'ont même parfois surnommé « le Grand ».

À la mort de cet empereur, en 395, le monde romain fut partagé entre ses deux fils, Arcadius et Honorius. Cette division fut totale, ce que tout le monde vit, mais elle fut aussi durable, ce que les contemporains ne pouvaient pas deviner.

ARCADIUS (395-408) : L'EMPEREUR D'ORIENT

Un peu moins médiocre que son frère, Arcadius fut surtout le jouet de son entourage, l'eunuque Eutrope, le Goth Gaïnas et l'impératrice Eudoxie. Et pourtant, de graves problèmes attendaient des solutions. Dès 395, les Huns envahirent le Caucase, ravagèrent la Cappadoce, la Cilicie et l'est de la Syrie. Et ils se comportaient avec une grande sauvagerie, quoi qu'en ait dit un de nos contemporains, incapable

d'imaginer la méchanceté. Par la suite, ils se jetèrent sur la Pannonie et l'Illyrie. Ce furent sans doute les moins énergiques d'entre eux qui, par la suite, se mirent au service de Rome.

Pourtant, la principale difficulté venait alors des Goths. Ils étaient entrés dans l'empire pour n'en plus jamais sortir, preuve de l'extrême inefficacité de l'armée « romaine ». À partir d'Andrinople, les soldats restaient dans leurs casernes, aussi bien quand l'ennemi menaçait les frontières que lorsqu'il passait à proximité.

Les Goths demandaient maintenant des terres, de l'argent et, ce qui était nouveau et original, des titres. Avant de négocier, et pour montrer leur obstination, ils pillèrent la Pannonie, l'Illyrie, la Grèce, la Macédoine et la Thessalie en 396. En 397, un accord fut passé avec Rome, qui accorda le titre de *magister militum* pour l'Illyrie à Alaric, et pour l'Orient à Fravitta.

À ce moment, les « responsables » de l'empire d'Orient décidèrent de faire la part du feu. Pour sauver leur domaine, ils abandonnèrent l'Occident aux Goths qui, à partir de 400, se dirigèrent vers l'Italie. Ce choix politique était une vraie et grande trahison, et il constitua une vraie révolution.

HONORIUS (395-423) : L'EMPEREUR D'OCCIDENT

Arcadius était mauvais, Honorius fut pire. On peine à comprendre comment un empereur a pu transmettre sa charge à ce débile inconscient de ses devoirs, jouet des femmes, des eunuques et des évêques de son entourage, et plus préoccupé de son élevage de volailles que de ses États. Entre 395 et 408, il laissa le pouvoir à un Vandale, Stilichon.

Le début du règne fut relativement peu agité. Les Romains menèrent des guerres annuelles et inutiles contre les Francs et les Alamans de 388 à 398. En Afrique, Gildon, frère de Firmus, et fraticide, se créa un domaine pratiquement indépendant, notamment pour la fiscalité et la sécurité ; cette révolte ne suscita qu'une réaction modeste, à laquelle prit part Mascezel, autre frère de l'insurgé ; c'était décidément une grande famille. Finalement, Gildon se suicida ou fut tué. Alors que l'Afrique échappait en partie au pouvoir central, la

Bretagne subissait les assauts incessants de pillards, surtout dès la fin du IV^e siècle. Livrée à son destin, elle se donna à un « usurpateur », Constantin (407-411).

L'armée romaine d'Occident s'effondra au début du V^e siècle.

Dans la nuit du 31 décembre 406, le Rhin gela. Une grande masse de barbares, plus de 100 000 personnes, hommes, femmes et enfants, libres et esclaves, en profita pour le traverser. Les plus nombreux appartenaient au peuple des Vandales, les autres aux Alains et aux Suèves. La mode actuelle est de les innocenter de tout crime ; nous ne suivrons pas cette tendance et affirmerons qu'ils ont mis la Gaule à feu et à sang de 407 à 409 : pillages, viols, meurtres et incendies. Puis ils passèrent dans la péninsule Ibérique, sans changer de comportement.

Les Goths, qui étaient entrés dans l'empire, saccagèrent d'abord les territoires situés au sud du Danube. Finalement, sous le commandement du roi Alaric, promu *magister militum*, ils décidèrent d'aller s'établir en Afrique ; leur projet était de passer par l'Italie puis de prendre des bateaux. L'armée « romaine », ou ce qu'il en restait, tenta en vain de leur barrer la route en Italie du Nord (siège d'Aquilée en 401, de Milan en 402, surprenantes victoires de Pollenza et Vérone en 403 ; passage en force en 408-410). En cours de route, Alaric mit le siège devant Rome. Il n'est pas sûr que ses hommes aient pris la Ville d'assaut ; peut-être ont-ils été aidés par une habitante. Quoi qu'il en soit, le 24 août 410, ils y pénétrèrent et la ravagèrent pendant trois jours : eux aussi commirent pillages, viols, meurtres et incendies.

La prise de la capitale ébranla les consciences, et elle provoqua un énorme choc psychologique chez les habitants de l'empire. Les polythéistes firent porter la responsabilité de ce drame sur les chrétiens, dont l'impiété avait fâché les dieux, et qui durent se défendre. Saint Augustin leur fournit des munitions dans *La Cité de Dieu* : le monde terrestre ne vaut rien si on le compare au domaine céleste. Il demanda à Orose de rédiger des *Histoires contre les païens* pour prouver que leurs coreligionnaires n'étaient pas responsables de tous les malheurs connus par l'humanité, ce qui est tout à fait raisonnable. Mais saint Augustin reprocha à son collaborateur de ne pas avoir bien compris ce qu'était la grâce.

Les Goths avaient continué leur route vers le sud, et ils s'aperçurent que les bateaux réservés pour la traversée n'étaient pas au rendez-vous. Ils retournèrent sur leurs pas, et ils repassèrent par Rome qu'ils

saccagèrent une deuxième fois. Puis ils se rendirent dans le sud de la Gaule et, en s'installant à Toulouse, ils s'approchèrent de la péninsule Ibérique, où les Vandales les avaient précédés.

LES EMPEREURS SANS EMPIRE (410-476)

La complexité des événements empêche de donner une année précise pour l'agonie de l'Empire romain : ce fut un processus long et lent, engagé en 406 (voire 378) et poursuivi en 410. La décomposition du cadavre fut achevée en 476.

La compréhension des événements est souvent compliquée par les modernes qui distinguent mal amis et ennemis, qui manifestent des sympathies intempestives pour les chrétiens ou les polythéistes, et qui sont affectés par la manie de la « réhabilitation des mauvais empereurs ».

Après le désastre d'Andrinople, à l'est comme à l'ouest, l'armée dite romaine se conduisit avec une extrême prudence : à quelques exceptions près, mentionnées plus haut, elle n'engagea plus aucune grande bataille, et elle ne chercha jamais à chasser quelque peuple barbare que ce soit hors de l'empire. Et, quand des ennemis passaient à proximité d'un camp, les soldats qui s'y trouvaient se terraient.

Les empereurs

En Orient, où les forces militaires connaissaient un épisode de grande faiblesse, ce fut le pouvoir politique qui reprit en main les affaires. L'empereur Arcadius et ses conseillers ont sauvé leur domaine, comme nous l'avons dit, au prix d'une trahison et ils ont abandonné l'Occident aux assaillants lors d'entretiens diplomatiques qui se sont tenus en 399. La défaite et le déshonneur ont entraîné une profonde évolution : cette partie du monde devenait l'Empire byzantin qui, à notre avis, et contre beaucoup d'autres avis, n'était plus « romain » – autre capitale (Constantinople), autre langue (le grec), nouvelle religion (le christianisme)... et autre armée.

Théodose II (408-450), l'homme qui a laissé son nom au *Code*

théodosien, n'a rien fait de plus que ses prédécesseurs sur les champs de bataille, c'est-à-dire qu'il n'a rien fait. D'ailleurs, il fut soumis à l'influence de sa sœur Pulchérie, puis de son épouse Eudoxie et enfin de l'Alain Aspar ; son seul grand avantage fut qu'il bénéficia de la continuité.

La force militaire de l'Occident, elle, se dissolvait lentement. Les unités et les armées provinciales disparaissaient l'une après l'autre, quand le pouvoir central décidait de leur suppression, ou leur coupait les vivres, ce qui revenait au même. Les empereurs n'étaient plus que les maires de la Ville. Ils se succédaient, éphémères et insignifiants, et certains d'entre eux ont porté des noms qui sont passés dans la langue courante avec un sens péjoratif.

Les derniers empereurs (R. Cagnat)

~~Théodose II (408-450)~~

~~Aétius (453-455)~~

~~Valentinien III (425-455)~~

~~Théodoric (454-455)~~

~~Valentinien III (455-456)~~

Leurs règnes furent ponctués par des coups d'État, et plusieurs personnages jouèrent un rôle plus important que les souverains en titre : Galla Placidia, mariée au Goth Athaulf puis à Constance III, le Franc Mérobaude sous Valentinien III et le patrice Aetius, un Romain, de 429 à 454. En 451, c'est ce dernier qui eut l'honneur de repousser Attila aux Champs Catalauniques, en prenant la tête d'une armée dite « romaine », en fait constituée entièrement de barbares. Depuis longtemps, les commentateurs ont remarqué une ironie de l'histoire : les noms du dernier empereur d'Occident, Romulus Augustule, évoquent à la fois la naissance et la grandeur de Rome. En 476, le Skire Odoacre, un barbare qui régentait la Ville, fit prendre les ornements impériaux que détenait l'« empereur » et il ordonna qu'ils soient envoyés à Constantinople. L'Empire romain disparaissait totalement, même du point de vue des symboles.

Les régions d'Occident

L'Italie servit de terrain de parcours aux Goths d'abord, à divers

peuples barbares ensuite, notamment les Ostrogoths.

Ce fut peut-être en 410 que la Bretagne fut abandonnée, quand l'État cessa de payer les soldats. L'« usurpateur » Constantin emmena l'armée sur le continent, à la poursuite d'un pouvoir qui s'évanouissait. Et l'État cessa de payer les salaires. Les Saxons vinrent s'installer dans la grande île, et les Bretons, en un mouvement lent et long, entreprirent une migration totale vers une région du continent à laquelle ils donnèrent leur nom.

Après le départ des Vandales, la Gaule dut subir l'arrivée des Burgondes, qui s'installèrent vers Metz et Nancy en 435 ou 436. Chassés par Aetius et des Huns (!), ils créèrent en Savoie le royaume de Sapaudia, en 443. Ils prirent (457), perdirent et reprirent (461) Lyon.

Les Wisigoths passèrent en Provence entre 412 et 415, puis ils gagnèrent le Toulousain où ils formèrent un royaume qui dura jusqu'au temps de Clovis ; mais une partie d'entre eux entra dans la péninsule Ibérique tout de suite après 415 ; cette région était déjà ravagée depuis 409 par les Vandales et leurs alliés.

Dans le Norique, saint Séverin fit tout son possible, et même des miracles, pour arrêter l'irruption des Ruges, des Germains. Ce fut en vain. Les derniers soldats « romains » sont mentionnés en 472 et leur unité disparut quand elle cessa d'être financièrement entretenue.

La Pannonie fut la proie des Huns. Les archéologues de ce pays admettent qu'elle cessa d'être romaine au début du ^{ve} siècle. Les Huns tentèrent leur chance en Orient (441-448). Repoussés, ils se dirigèrent vers l'Occident sous la conduite d'Attila. Le 20 juin 451, ils furent battus aux Champs Catalauniques par Aetius et ses barbares. Les vaincus se tournèrent alors vers l'Italie du Nord.

L'Afrique, que l'on aurait pu croire protégée par sa position isolée, tomba au pouvoir des Vandales. Ils traversèrent le détroit de Gibraltar en 429, sans rencontrer d'opposition. Les 15 unités, soit environ 7 500 soldats, de l'armée de Tingitane furent absentes du paysage. Il est vrai que, chez les Vandales, on comptait plus de 20 000 combattants. Les troupes d'Afrique proprement dite et de Césarienne, bien qu'elles aient été plus nombreuses, au moins 21 000 hommes, firent preuve d'autant d'inefficacité. Elles perdirent une bataille à l'ouest d'Hippone en 430 et une autre à l'est en 431. Et, si les Vandales échouèrent à prendre cette ville, ils s'emparèrent sans coup férir de la capitale, Carthage, en 439. Ils tuèrent, chassèrent ou réduisirent en esclavage les

Romains aisés qui vivaient dans cette région, et ils s'emparèrent de tous leurs biens, particulièrement de leurs terres. Depuis Ch. Courtois, une mode présente ces 100 000 personnes comme de paisibles voyageurs.

Ainsi, entre 410 et 476, pendant que l'Orient romain devenait l'Orient byzantin, l'Occident romain devenait l'Occident barbare. Les nouveaux arrivants n'étaient certes pas majoritaires, en sorte qu'il vaut mieux éviter d'employer le mot invasion, ou le mettre entre guillemets, d'autant que ce dernier est marqué idéologiquement à l'heure actuelle. Il n'empêche : ils contrôlèrent vite la vie politique et militaire, et l'économie ; ils gardèrent leur droit, leurs mœurs, leur religion et leur culture.

Comment les Romains en étaient-ils arrivés là ?

COMMENT ET POURQUOI ?

Depuis un livre célèbre d'E. Gibbon, publié en plusieurs volumes entre 1776 et 1788, philosophes et moralistes ont cherché à expliquer cet effondrement. Ils se sont partagés en deux écoles, défendant la thèse l'une de l'assassinat, l'autre de la mort naturelle. À notre avis, les deux argumentations sont complémentaires, et il faut refuser l'idée d'une cause unique.

La thèse de l'assassinat est aisément vérifiable. Dès le début du III^e siècle, les barbares se sont renforcés de deux manières : ils ont appris la tactique des Romains et ils ont constitué des ligues. Les Germains avaient été instruits dans l'art de se ranger dans une phalange plus ordonnée ; les Iraniens se sont dotés d'une infanterie lourde et ils ont fait de grands progrès en poliorcétique. De nombreuses ligues sont attestées : Pictes (Calédoniens), Francs, Alamans et Goths (Germains), Austuriani et Quinquegentanei (Africains). Ils sont devenus encore plus dangereux au cours des III^e et IV^e siècles, quand de nouveaux peuples sont arrivés, surtout les Vandales, les Burgondes et les Huns, attirés par l'odeur du sang et de l'argent.

Défendue par E. Gibbon, la théorie de la mort naturelle ne manque pas non plus de justifications : causes politiques, militaires et psychologiques se sont additionnées.

Le pouvoir a été affaibli par la présence d'empereurs qui n'étaient

pas à la hauteur de leur tâche ; on l'a vu. Du côté des simples habitants, le patriotisme aurait décliné ; notons toutefois que l'époque romaine a laissé un souvenir heureux et durable. En revanche, le pessimisme s'est assurément développé. Et l'attitude des Romains chrétiens a été très ambiguë : beaucoup de barbares partageaient leur foi et, de plus, le commandement « Tu ne tueras pas » posait des problèmes aux soldats qui s'en réclamaient. Et les évêques n'ont rien fait pour faciliter et éclairer leur conduite. Saint Basile donna des conseils contradictoires à un soldat : « Agis donc virilement ! Sois fort ! » Mais il lui dit par ailleurs qu'un combattant qui a tué, même si c'est dans l'exercice de son métier, devrait s'abstenir de communier pendant trois ans.

Les explications liées à la société nous paraissent toutes à rejeter, qu'elles concernent la démographie, la ruralisation des recrues ou le déclin des élites. D'abord, les habitants de l'empire étaient beaucoup plus nombreux que les barbares, et ils pouvaient fournir des hommes en quantité (la qualité, c'était une autre affaire). Ensuite, la thèse de M. Rostovtzeff, qui déplorait un recrutement dans les campagnes, a été justement critiquée : dans le régime de la cité, tout homme était à la fois rural et citadin ; de toute façon, le camp devenait très vite la patrie du soldat. Quant aux élites, elles ont simplement évolué, les notables devenant moins nombreux et plus riches (villas de Montmaurin et de Piazza Armerina). Les propriétaires romains n'ont été dépossédés qu'après la conquête barbare.

Reste l'essentiel, la médiocre qualité de l'outil militaire, qui s'est effondré de tous les côtés, surtout en Occident. L'armée d'Orient, au prix d'une infamie, a eu quelques décennies de tranquillité, qui lui ont laissé le temps de se transformer.

La principale faiblesse de l'armée vint du politique, ce qui n'aurait pas étonné Clausewitz : la nullité des empereurs et de leur entourage empêchait toute action efficace. La privatisation partielle des troupes leur a ôté une partie de leur valeur : le salarié d'un patron ne se bat pas comme un vrai militaire, serviteur de sa patrie. Il en va de même avec la barbarisation des hommes et des cadres, jusqu'aux plus hauts grades, qui a donné de mauvais résultats ; nous avons déjà dit qu'un Romain était plus disposé qu'un Germain à mourir pour Rome. Le manque de soldats s'explique par deux raisons : les guerres étaient plus dures et les militaires plus mal payés. Enfin, avec des personnels très incompetents, il devenait difficile voire impossible de mettre en œuvre une vraie

tactique et donc une stratégie efficace.

CONCLUSION

Après le désastre d'Andrinople, en 378, l'armée « romaine » n'a plus jamais vraiment vaincu les barbares. L'empire d'Orient a obtenu son salut au prix d'une trahison, qui lui a permis de se transformer en un monde byzantin, pendant que l'Occident romain se barbarisait.

CONCLUSION DE LA HUITIÈME PARTIE

Les auteurs actuels, dans leur grande majorité, refusent d'appliquer au IV^e siècle la notion de décadence, parce qu'elle serait fondée sur des critères moraux et philosophiques ; quelques-uns toutefois pensent qu'on ne peut pas la nier. Nombre d'entre eux n'acceptent même pas l'idée de déclin appliquée à cette période ; et nous affirmons clairement qu'ils ont tort. Quand une armée conquiert d'immenses territoires, comme ce fut le cas entre 338 avant J.-C. et 199 après J.-C., elle donne la preuve qu'elle est bonne ; quand elle n'est plus capable de défendre sa frontière (406 après J.-C.), ni de protéger sa capitale (410 après J.-C.), elle montre qu'elle est mauvaise.

Il faut aller plus loin : le déclin de l'armée romaine s'explique par la déliquescence de l'État et par la ruine de la société. Une armée, quelle qu'elle soit, n'est pas une plante qui pousse « hors sol », comme disent les botanistes. Elle défend une société, qu'elle reflète plus ou moins, et elle obéit à un pouvoir politique, un État, qui définit ses missions et qui lui donne les moyens de les remplir. Ou qui ne les lui donne pas : il est déjà arrivé que des dirigeants demandent à des soldats de mourir sans même leur octroyer ce qu'il faut pour le faire dignement. Or l'État romain n'avait ni l'argent ni la volonté nécessaires ; il était ruiné et gouverné par des incapables. Il est certes à la mode de « réhabiliter » les mauvais empereurs ; nous attendons avec impatience une biographie d'Olybrius qui sera un plaidoyer en sa faveur. De plus, le peuple n'avait plus envie de lutter contre des envahisseurs, parfois reconnus comme des amis proches, voire des parents ; c'est qu'ils étaient de bons chrétiens.

Pour illustrer ce propos pessimiste, la chronologie doit être appelée à la rescousse. De 284 à 363, l'armée romaine a pu résister aux ennemis, en partie parce que ces derniers étaient provisoirement affaiblis, notamment mais pas exclusivement par des querelles internes. Dans le même temps, conscients de ses faiblesses structurelles, deux empereurs, Dioclétien et Constantin I^{er}, ont essayé de la réformer. Sans doute ont-ils pris quelques bonnes décisions, mais ils n'ont pas pu empêcher la barbarisation des effectifs ; certes, cette évolution a paru heureuse aux yeux de quelques modernes. Nous avons dit que c'était une fausse bonne solution.

Quoi qu'il en soit, l'armée du IV^e siècle ne ressemblait plus du tout à celle qui avait conquis l'empire. S'il faut juger un arbre à ses fruits, force est de constater que les résultats de tant d'efforts ne furent pas très heureux.

La période qui commence en 363 marque un déclin accéléré que prouvent de nombreux échecs, dont le moindre n'est pas la bataille d'Andrinople (378), à laquelle E. Gibbon avait accordé une grande importance ; pour notre part, nous ne voyons dans cette défaite qu'une étape dans un long désastre.

La vraie mort de Rome ne peut pas être datée avec précision. Après bien des échecs, tout a vraiment fini en 406, quand la frontière du Rhin a été percée, et en 410, quand la Ville a été prise. S'en sont suivis des règnes dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils n'ont pas été brillants. En 476, l'empire d'Occident a disparu avec ses derniers symboles. Et, contrairement à beaucoup de nos contemporains, nous ne croyons pas que Rome ait survécu en Orient. La civilisation, et donc l'armée qu'elle avait fait naître, étaient différentes. Une même divergence se retrouve dans plusieurs domaines, dans le choix de la capitale, dans la conception du pouvoir, dans l'économie (fondée sur l'argent à l'ouest, sur l'or à l'est), dans la langue, dans la culture, dans la religion sous certains aspects, et dans presque tout en fait.

CONCLUSION GÉNÉRALE

L'histoire de l'armée romaine est évidemment faite de dizaines de guerres, mais aussi de batailles et de sièges encore plus nombreux. Dans cet ouvrage, nous avons eu l'opportunité de déterrer des conflits et quelques rencontres qui ont été oubliés par nos prédécesseurs, ou ignorés. Quelques-uns, même, ne sont que partiellement connus à l'heure actuelle, parce que les fouilles ne sont pas achevées (bataille d'Orange, par exemple).

À chaque fois, il a fallu expliquer le pourquoi et le comment, le déroulement et les conséquences. Nous l'avons fait, seulement quand c'était possible, et le lecteur voudra bien excuser des lacunes. Car, friands de coups d'épée, les auteurs de l'Antiquité n'en étaient pas moins sobres, par tempérament, et par nécessité ; c'est que le papyrus et le vélin coûtaient cher, la reproduction des écrits également.

S'il faut admettre que tout ne peut pas être dévoilé, il est toutefois faisable, en additionnant mille petits riens, d'arriver à des conclusions et de dégager des grandes lignes, ce qui, au fond, est l'essentiel.

LA CHRONOLOGIE

L'étude des guerres romaines conduit le commentateur à proposer un découpage tout à fait inhabituel, totalement différent de celui qui est proposé pour l'histoire générale.

1. Depuis sa naissance jusqu'en 338 avant J.-C., Rome ne fut qu'une petite cité de l'Italie centrale, peuplée par des hommes arrogants et agressifs, souvent près de disparaître, et finalement toujours vainqueurs : la guerre se jouait à deux, ou à plus, et, finalement,

c'étaient toujours les Romains qui gagnaient.

2. En 338 avant J.-C., après une nouvelle victoire, ce peuple fit du Latium un État territorial disposant de nombreux jeunes gens, et donc de beaucoup de soldats. Une deuxième phase commença à cette date et elle se poursuivit jusqu'en 106 après J.-C. Elle correspond à la conquête qui s'étendit à l'ensemble du monde de l'époque, le monde méditerranéen. Puis, à partir du règne de Trajan, qui s'acheva en 117, l'Empire romain ne connut plus d'expansion, sauf en 198, au temps de Septime Sévère.

3. Après 198, et surtout après 211, après quatre décennies d'incertitudes, commença un épisode de crise, pour l'État et pour l'armée, qui dura jusqu'aux environs de 284. La période qui suivit, jusqu'en 363, ne vit pas de désastres majeurs, pas de grandes victoires non plus (exception faite des guerres civiles), et pas la moindre conquête. Puis survint une rapide dégradation qui se termina par la mort de Rome.

Ce qui est remarquable, et qui justifie ce bref résumé, c'est donc que l'histoire militaire de Rome n'a jamais accompagné son histoire générale.

LES FORCES ET FAIBLESSES D'UNE ARMÉE

L'armée romaine des origines, quand elle allait au combat, suivait un schéma généralement très répandu, à savoir la phalange hoplitique : les soldats formaient une masse compacte et ils se lançaient tous ensemble sur l'ennemi, avec l'espoir de provoquer un effet de choc. La société aristocratique et censitaire des Romains a modifié cette organisation sur un point essentiel : en fonction de leurs revenus, donc de l'armement qu'ils pouvaient se payer, les soldats étaient répartis sur trois lignes (*triplex acies*). En outre, et cet aspect a été très souvent négligé, les Romains, qui étaient conservateurs en tout, comme la totalité de leurs contemporains, ont fait une exception pour le domaine militaire et ils ont adopté toutes les innovations possibles en ce qui concerne l'art de la guerre. Ce point a été très généralement admis, par exemple pour l'armement (casque et bouclier gaulois, cuirasse grecque, javelot samnite et épée ibérique, ce qui au demeurant est discutable pour le

détail) ; on pourrait mentionner également la poliorcétique, dont le nom même est grec. Et, ce qui est le plus étonnant, c'est que personne n'a été étonné.

La conquête a été rendue possible par une excellence en tout : encadrement (encore que certaines défaites s'expliquent par une faute du général), recrutement de qualité, exercice, équipement, logistique, renseignement, tactique et stratégie. Les Romains sont donc devenus meilleurs dans tous les domaines : bataille en rase campagne et poliorcétique surtout, mais aussi contre-insurrection, combat de nuit, en montagne, sur mer, etc. D'après un auteur moderne, ils auraient même inventé la guerre biologique et la guerre chimique.

Cet état de grâce ne pouvait pas durer indéfiniment. Certes, un empire conquis en cinq siècles, qui a duré cinq autres siècles, et qui a laissé un souvenir émerveillé aux générations suivantes, peut apparaître comme un don des dieux. Mais les dieux se lassent. Traduite en français moderne, cette expression veut dire que les miracles ne sont pas éternels, et que la conjoncture finit toujours par se retourner.

Le renversement de tendance s'explique par deux raisons, qui sont complémentaires : les barbares sont devenus bons et les Romains mauvais. Les premiers se sont regroupés en ligues pour être plus nombreux, et ils ont adopté et sans doute adapté la tactique de leurs ennemis. Les autres ont régressé sur tous les points, en particulier sur le recrutement : le pouvoir a misé sur le nombre et sur les barbares, et il a perdu. Il s'est, en plus, révélé incapable de financer ses guerres et son armée.

Un autre aspect du problème n'a jamais été bien vu. Les mentalités collectives, confortées par le droit et la religion, condamnaient les entreprises offensives. Il fallait qu'une guerre soit défensive pour être « juste et admise par les dieux », un *bellum iustum piumque*. Dans ce cas, les dieux protégeaient les légionnaires et ils leur donnaient la victoire. Ainsi rassurés, ils partaient avec un moral d'acier.

Un autre thème qui a été négligé, c'est la disparition de cette notion traditionnelle de *bellum iustum piumque*. À partir du moment où les dieux ont été niés, parce que l'empire était devenu chrétien, les humains ne pouvaient plus compter sur leur soutien, et le moral des soldats s'en est d'autant plus ressenti que les évêques n'ont jamais eu de position bien claire sur le commandement « Tu ne tueras pas » en temps de guerre. Les polythéistes l'ont d'ailleurs durement reproché aux

LE CIVIL ET LE MILITAIRE

Les succès et les échecs de l'armée romaine viennent d'être expliqués par des arguments d'ordre militaire. Or nous croyons non seulement que le militaire n'explique pas tout, mais encore que c'est le civil qui a joué le premier rôle.

Pour qu'un monde aussi immense se maintienne pendant cinq siècles, l'empirisme des Romains leur a suggéré d'agir en deux temps. La conquête pouvait être faite de manière tout à fait pacifique (exemple, la Galatie). Elle pouvait aussi être accompagnée d'une violence inouïe et de cruautés inimaginables (parmi les cas les plus célèbres, le sac de Carthage en 146 avant J.-C. et la punition infligée aux assiégés d'Uxellodunum en 51 avant J.-C. méritent une mention). Mais ensuite, quelle qu'ait été la dureté des combats, beaucoup de mesures étaient mises en œuvre pour gagner les cœurs, et sans aucune contrainte pour personne. D'un côté, une pratique communautariste était respectée : les Gaulois qui voulaient être dirigés par un vergobret, porter le pantalon, parler leur langue celtique et honorer leurs dieux ancestraux, avaient le droit de le faire en toute liberté ; il en allait de même pour les Africains, les Syriens et tous les habitants des provinces. D'un autre côté, l'État pratiquait une forte politique d'assimilation. Aux vaincus d'hier il offrait le loisir de devenir les égaux des vainqueurs d'aujourd'hui, en leur proposant la citoyenneté romaine, avec tous les avantages qu'elle conférait. Il ne leur demandait que de faire l'effort de se romaniser. De plus, cette civilisation était à la mode, et il était plus satisfaisant d'appartenir au camp qui l'avait emporté.

Les Romains ont donc pratiqué une politique multiculturelle différenciée : toutes les cultures n'étaient pas placées au même niveau ; chacun pouvait se revendiquer égyptien, syrien, celte ou punique sans inconvénients majeurs ; chacun pouvait aussi devenir romain, ce qui était mieux. La romanité n'apportait pas que des avantages juridiques : elle accompagnait une civilisation des loisirs, des villes modernes et agréables, un vêtement peu pratique, mais gratifiant, la toge, la cuisine à l'huile, le droit romain, la langue latine, véhicule de la littérature, de

la pensée philosophique et des arts, etc.

Cette politique avait pourtant une limite, qui apparut sur le territoire de l'Europe : les « envahisseurs » germains ne ressentait aucune attirance pour la romanité. Chaque peuple tenait à sa langue, à ses codes de lois et à ses traditions. Souvent chrétiens, ces hommes n'étaient pas attirés par des loisirs qu'ils jugeaient impudiques. Bien plus, ils imposèrent leur domination militaire puis leur culture.

Finalement, cette longue histoire nous ramène à Clausewitz : la guerre n'est qu'une façon de faire de la politique, assurément la pire. Et guerre et politique sont indissolublement liées.

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

SOURCES

Textes

Nous conseillerons d'utiliser les ouvrages de la Collection des Universités de France (CUF), communément appelée « collection Guillaume Budé » ; comme on y trouve parfois des faux-sens, il faut utiliser aussi les éditions Loeb (avec traduction en anglais) et Teubner (elles ne donnent que le texte original). C'est que les hellénistes et les latinistes privilégient l'élégance de la traduction à l'exactitude.

Quelques écrivains de l'Antiquité, et non des moindres, n'ont laissé que des fragments ; les autres souffrent parfois de lacunes. Il faut voir, par ailleurs, que beaucoup d'auteurs peuvent être utilisés pour approfondir les connaissances historiques (Cicéron n'était pas historien, mais est très utile) ; un choix a été effectué, et ne sont mentionnés ci-dessous que les plus importants d'entre eux. Pour le III^e siècle et le Bas-Empire, des listes plus complètes peuvent être trouvées dans nos ouvrages *L'Armée romaine dans la tourmente*, 2009 (Paris-Monaco), p. 292-293, et *L'Armée romaine sous le Bas-Empire*, 2006 (Paris), p. 220-222.

Histoires littéraires

Billault A., *La Littérature grecque*, 2000 (Paris), 283 p.

Le Bohec Y., « La littérature militaire d'époque romaine », colloque *Émergence d'une littérature militaire en français*, Ducos J. et

Biu H. (éd.), sous presse.

Zehnacker H. et Fredouille J.-Cl., *Littérature latine*, 1993 (Paris), 518 p.

Auteurs

1/ Histoire générale de Rome

Eutrope, *Abrégé d'histoire romaine*, Hellegouarc'h J. (éd.), 1999 (Paris), LXXXV-512 p.

Orose, *Histoires, Contre les païens*, Arnaud-Lindet M.-P. (éd.), 1990-1991 (Paris), 3 vol.

2/ Les origines

Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, Fromentin V. et Sautel J.-H. (éd.), 1998-1999 (Paris), 2 vol.

Tite-Live, *Histoire romaine*, Bayet J. et alii (éd.), 1940-2003 (Paris), 45 livres et 2 vol. de *Periochae*.

Florus, *Œuvres*, Jal P. (éd.), 1967 (Paris), 2 vol.

Plutarque, *Vies parallèles*, Flacelière R. et Chambry E. (éd.), 1969-1993 (Paris), 16 vol., notamment *Romulus* et *Numa* ; voir également les *Moralia*.

3/ La République, 1

Polybe, *Histoires*, Pédech P. et alii (éd.), 1969-1995 (Paris), 16 livres en 10 vol.

Appien, *Histoire romaine*, Goukowsky P. et alii (éd.), 1997-2008, 13 livres (6 vol. publiés), surtout VI (Sicile), VII (Espagne), VIII (Afrique), XI (Syrie) et XIII-XVII (guerres civiles).

Cornelius Nepos, *Œuvres* [surtout *De viris illustribus*, en particulier biographies d'Hamilcar et d'Hannibal], Guillemin A.-M. (éd.), revu et corrigé par Heuzé Ph. et Jal P., 1992 (Paris), XXV-351 p.

Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, Chamoux F. et alii (éd.), 1993-2006 (Paris), 26 livres en 15 vol.

Silius Italicus, *La Guerre punique*, Miniconi P. et alii (éd.), 1979-1992 (Paris), 17 livres en 4 vol.

Frontin, *Les Stratagèmes*, Laederich P. (éd.), 1999 (Paris), 283 p. (seulement trad.) ; Frontinus, *Strategemata*, Ireland R. I. (éd.), 1990 (Leipzig), XXXIV-129 p. ; Sesto Giulio Frontino, *Gli stratagemmi*, Galli F. (éd.), 1999 (Lecce), 390 p.

Auteurs déjà cités : Denys d'Halicarnasse, Tite-Live, Florus, Plutarque (vies de Publicola, Coriolan, Camille ; Pyrrhus ; Fabius, Marcellus, Caton l'Ancien ; Flamininus, Paul-Émile, Philopoemen ; Marius, Sylla, Sertorius).

4/ La République, 2

César, *Commentaires sur la guerre des Gaules*, Constans L. (éd.), 1926 (Paris), 2 vol., et *Commentaires sur la guerre civile*, Fabre P. (éd.), 1936 (Paris), 2 vol. ; Le Bohec Y., *César. La guerre des Gaules*, avec une *Étude d'histoire militaire*, 2009 (Paris), VIII-232 p.

Corpus césarien (auteurs anonymes) : *La Guerre d'Alexandrie*, Andrieu J. (éd.), 1954 (Paris), XCV-105 p. ; *La Guerre d'Afrique*, Bouvet A. (éd.), 1949 (Paris), LI-127 p. ; *Guerre d'Espagne*, Diouron N. (éd.), 1999 (Paris), CIX-248 p. Textes regroupés dans *La lunga guerra civile*, Loreto L. (éd.), 2001 (Milan), 503 p.

Salluste, *Conjuration de Catilina*, *La guerre de Jugurtha*, *Fragments des Histoires*, Ernout A. (éd.), 1989 (Paris), 316 p.

Velleius Paterculus, *Histoire romaine*, Hellegouarc'h J. (éd.), 1982 (Paris), 2 vol.

Lucain, *La Pharsale*, A. Bourgery (éd.), 1976 (Paris), 2 vol.

Suétone, *Vies des douze Césars*, *César*, Ailloud H. (éd.), 1931-1932 (Paris), 3 vol.

Dion Cassius, *Histoire romaine*, en cours de trad. par divers auteurs dans la CUF (Paris). Ne restent que les livres 36-54 (années 68 à 10 avant J.-C.) ; abrégés de Xiphilin, pour les livres 61-80, et de Zonaras pour toute l'œuvre.

Auteurs déjà cités : Tite-Live, Florus, Frontin, Plutarque (vies de Lucullus, Crassus, Brutus, Pompée, Caton d'Utique, César et Antoine).

5/ Le Haut-Empire

Res gestae divi Augusti, Scheid J. (éd.), 2007 (Paris), CCXXXIV-126 p.

Asclépiodote, *Traité de tactique*, Poznanski L. (éd.), 2002 (Paris), XXVIII-98 p.

Onasandro, *Il generale*, Petrocelli C. (éd.), 2008 (Bari), 333 p. ; nous préférons la forme Onesandros.

Flavius Josèphe, *Guerre des Juifs*, Pelletier A. (éd.), 1975-1982 (Paris), 5 livres en 3 vol.

Les Poliorcétiques d'Apollodore de Damas, Wescher M.-Ch. (éd.), 1890 (Paris), 60 p.

Pseudo-Hygin, *Des fortifications du camp*, Lenoir M. (éd.), 1979 (Paris), 152 p.

Tacite, *Vie d'Agricola*, de Saint-Denis E. (éd.), 1942 (Paris), XXXVII-90 p., *Annales*, Willeumier P. (éd.), 1974-1978 (Paris), 16 livres en 4 vol., et *Histoires*, Le Bonniec H. et alii (éd.), 1987-1992 (Paris), 5 livres en 3 vol.

Arrien, *Périple du Pont Euxin*, Silberman A. (éd.), 1995 (Paris), XLVII-96 p., *Tactique et Ordre de bataille contre les Alains* (pas de bonne traduction récente).

Polyaenus, *Stratagems of War*, Krentz P et Wheeler E. L. (éd.), 1994 (Chicago, Ill.), 2 vol., 1 125 p. ; *Gli stratagemmi di Polieno : introduzione, traduzione e note critiche*, Bianco E. (éd.), *Fonti e studi di storia antica*, 3, 1997 (Alessandria), 292 p.

Viellefond J.-R., *Les Cestes de Julius Africanus*, 1970 (Florence-Paris), 376 p.

Hérodien, *Histoire romaine*, trad. Roques D., 1990 (Paris), 313 p.

Aurélius Victor, *Livre des Césars*, Dufraigne P. (éd.), 1975 (Paris), LXIII-213 p., avec abrégé : *Epitome de Caesaribus* ; anonyme, *Abrégé des Césars*, Festy M. (éd.), 1999 (Paris), C-370 p.

SHA : *Scriptor Historiae Augustae*, *Histoire Auguste*, trad. Chastagnol A., 1994 (Paris), CLXXXII-1 244 p.

Auteurs déjà cités : Velleius Paterculus, Suétone, Frontin, Plutarque (vies d'Othon et Galba), Dion Cassius (livres 55-60 et 79-80), Florus.

6/ Le Bas-Empire

Panégryques latins, Galletier E. (éd.), 1949-1955 (Paris), 3 vol.

Eusèbe de Césarée, *Histoire ecclésiastique*, Richard F. et alii (éd.), 2003 (Paris), 628 p., et *Vie de Constantin*, Winkelmann F. (éd.), *Sources chrétiennes*, 559, 2013 (Paris), 568 p.

Ammien Marcellin, *Histoires*, Fontaine J. et alii (éd.), 1968-1999 (Paris), 6 vol.

Libanius, -os, *Opera*, Foerster R. (éd.), 1903-1927 (Leipzig), 12 vol. ; *Discours*, Martin J. et Petit P. (éd.), 1979-1988 (Paris), 2 vol. parus ; Libanios, *Lettres aux hommes de son temps*, Cabouret B. (éd.), 2000 (Paris), 245 p.

Végèce, *Les Institutions militaires*, Reyniers F. (éd.), 1948 (Paris), LXVIII-173 p. (trad. seulement ; texte excellent dans la coll. Teubner) ; Flavio Vegezio Renato, *Compendio delle istituzioni militari*, Manmana C. G. (éd.), 2000 (Catane), 2 vol.

Anonyme, *De rebus bellicis*, Jouffroy H. (éd.), trad. fr., *L'Armée romaine de Dioclétien à Valentinien I^{er}*, 2004 (Lyon), p. 59-67.

Claudien, *Œuvres* [*Carmina* surtout et notamment *Panégryriques*], Charlet J.-L. (éd.), 1999-2000 (Paris), 2 vol.

Sulpice Sévère, *Chronique, de l'ère chrétienne à l'an 403*, Ramel A. (éd.), 1941 (Lyon), IX-29 p., et *Vie de saint Martin*, Fontaine J. et alii (éd.), 2003 (Paris), VIII-92 p.

Notitia Dignitatum, Seeck O. (éd.), 1876 (Francfort), XXX-339 p. (texte seulement).

Agathias, *Historiae*, Frendo J. D. (éd.), *CFHB*, 1975 (New York), XIII-170 p.

Zosime, *Histoire nouvelle*, Paschoud F. (éd.), 2^e éd., 2000 (Paris), 4 vol.

Jordanès, *Histoire des Goths*, Devillers O. (éd.), 2000 (Paris), XXX-227 p.

Auteur déjà cité : Aurélius Victor.

Sources juridiques

Code Théodosien : Codex Theodosianus, Libri XVI, Mommsen Th. et Meyer P. M. (éd.), réimpr. 1950 (Berlin), 931 p. Voir *The Theodosian Code*, Harris J. et Wood I. (éd.), 1993 (Londres), 261 p.

Digeste : Les cinquante livres du Digeste, Hulot H. (éd.), 1979 (Aalen), 7 vol.

Code Justinien : Corpus Iuris Civilis, 2, Krüger P. (éd.), 10^e éd., 1929 (Berlin), 643 p.

Girard P.-F., *Textes de droit romain*, Senn F. (éd.), 6^e éd., 1967 (Paris), 928 p.

FIRA : Fontes Iuris Romani Antiqui, Bruns C. G. (éd.), Riccobono S. et alii, rééd., 1970 (Florence), 3 vol.

Épigraphie

AÉ : L'Année épigraphique, revue en cours de publication.

CIL : Corpus Inscriptionum Latinarum, Mommsen Th. (éd.), 1863 et suiv. (Berlin), 17 vol.

IGRRP : Inscriptiones graecae ad res romanas pertinentes, Cagnat R. et alii (éd.), réimpr. 1975 (Chicago), 3 vol.

ILLRP : Inscriptiones Latinae Liberae Rei Publicae, Degraffi A. (éd.), 1965 (Florence), 2 vol.

ILS : Inscriptiones Latinae Selectae, Dessau H. (éd.), 1892 (Berlin), réimpr. 1979 (Chicago).

SEG : Supplementum epigraphicum graecum, revue en cours de publication.

Dittenberger W., *Sylloge inscriptionum graecarum*, 4^e éd., 1999 (Chicago), 4 vol.

Pouilloux J., *Choix d'inscriptions grecques*, 1960 (Paris), 195 p.

Nouveau choix d'inscriptions grecques, par l'Institut Fernand Courby, 1971 (Paris), 234 p.

Lassère J.-M., *Manuel d'épigraphie romaine*, 2005 (Paris), 2 vol.

Numismatique

Crawford M. H., *Roman Republican Coinage*, 1974 (Cambridge), 2 vol.

RIC : Mattingly H. H. et Sydenham E. A., Roman Imperial Coinage, nouv. éd., Webb P. H. et alii, 1966-1981 (Londres), 10 vol.

CBM : Mattingly H. H. et Sydenham E. A., Coins of the Roman Empire in the British Museum, 1, 1923-1962 (Londres), 6 vol.

Banti A. et Simonetti L., *Corpus nummorum romanorum*,

1972-1979 (Florence), 18 vol.

Catalogue des monnaies de l'Empire romain [Bibliothèque nationale de France], depuis 2001 (Paris), en cours.

Zehnacker H., *Moneta*, *BÉFAR*, 222, 1973 (Paris-Rome), 2 vol.

Rebuffat Fr., *La Monnaie dans l'Antiquité*, 1996 (Paris), 271 p.

Dictionnaire de numismatique, Amandry M. (éd.), 2001 (Paris), 628 p.

Papyrologie

Calderini A., *Papiri*, 1, *Guida allo studio della papirologia antica greca e romana*, 2^e éd., 1944 (Milan), 216 p.

Bataille A., *Traité d'Études byzantines*, 2. *Les papyrus*, 1955 (Paris), 97 p.

Archéologie

Adam J.-P., *La Construction romaine*, 1984 (Paris), 368 p.-756 ill.

Gros P., *L'Architecture romaine*, 1998 et 2001 (Paris), 2 vol.

Jockey Ph., *L'Archéologie*, 1999 (Paris), 399 p.

Barbet A., *La Peinture murale romaine*, 2009 (Paris), 286 p.

Djindjian F., *Manuel d'archéologie*, 2011 (Paris), 592 p.

Sauron G., *Quis deum ?* *BÉFAR*, 285, 1994 (Paris-Rome), 735 p.,
et *L'Art romain, des conquêtes aux guerres civiles*, 2013 (Paris), 308 p.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

Les abréviations des titres de revues ont été empruntées à *L'Année philologique*.

Dictionnaires

- Dictionnaires généraux

Daremberg Ch., Saglio E. et Pottier E., *Dictionnaire des Antiquités*

grecques et romaines, 1877-1919 (Paris), 10 vol. (existe en édition informatisée).

Realencyclopädie der Altertumswissenschaft, Pauly A. F et Wissowa G. (éd.), 1893-1963 (Stuttgart), 24 vol., Suppl., 1^{re} série, I A à X A (*ibidem*), 10 vol., et Suppl., 2^e série, Suppl. I à XIV (*ibidem*), 14 vol.

Enciclopedia dell'arte antica classica e orientale, 1958-1970 (Rome), 7 vol.

Grimal P., *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, 14^e éd., 1969 (Paris), 579 p.

Der Neue Pauly, 1996-2003 (Stuttgart), 19 vol. (existe en version anglaise).

- Dictionnaires militaires

Rodríguez González J., *Diccionario de batallas de la historia de Roma (753 a.C.-476 d.C.)*, 2005 (Madrid), 738 p.

The Encyclopedia of the Roman Army, Le Bohec Y. (éd.), 2015 (Malden-Oxford), 3 vol., LXI-1 153 p.

Atlas

Bengtson H. et Milojcic V., *Grosser historischer Weltatlas*, 1, 3^e éd., 1953 (Munich), 2 vol.

Stier H. E. et Kirsten E., *Grosser Atlas zur Weltgeschichte*, 8^e éd., 1972 (Brunswick), 78 p.

Barrington Atlas of the Greek and Roman World, Talbert R. J. A. (éd.), 2000 (Princeton), 102 cartes.

Ouvrages généraux

- Histoire romaine

Cambridge Ancient History, 2^e éd., 1961-2005 (Cambridge), 14 vol.

Piganiol A., *Histoire de Rome*, 5^e éd., 1962 (Paris), LII-692 p.

Le Glay M., *Rome. Grandeur et déclin de la République*, 1989 (Paris), 514 p., et *Rome. Grandeur et chute de l'Empire*, 1992 (Paris, coll. « Histoire et décadence »), 578 p.

Brizzi G., *Storia di Roma*, 1, 1997 (Bologne), 568 p.

Martin J.-P., Chauvot A. et Cébeillac-Gervasoni M., *Histoire romaine*, 2001 (Paris), 464 p.

Le Bohec Y., *Histoire de la Rome antique*, 2^e éd., 2016 (Paris), 128 p.

Le Glay M., Le Bohec Y. et Voisin J.-L., *Histoire romaine*, 8^e éd., 3^e éd. dans la coll. « Quadrige Manuels », 2016 (Paris), 589 p.

- Diplomatie

Pitillas Salañer E., *La diplomacia romana de época republicana (241-27 a.C.)*, 2015 (Saragosse), 275 p.

La Diplomatie romaine sous la République : réflexions sur une pratique. Actes des rencontres de Paris (21-22 juin 2013) et Genève (31 octobre-1^{er} novembre 2013), Grass B., Stouder G. et alii (éd.), 2015 (Besançon), 217 p.

- Armée romaine

Fuller J. F. C., *Decisive Battles*, 1954 et 1955 (Londres), X-561 p.

Keegan J., *The Face of the Battle*, 3^e éd., 1992 (Londres), 352 p., trad. fr. de J. Colonna, sous un titre malheureux, *Anatomie de la bataille*, 3^e éd., 1996 (Paris), 324 p.

Campbell B., *The Roman Army. A Source Book*, 1994 (Londres-New York), XIX-272 p.

Goldsworthy A., *The Roman Army at War*, 1996 (Oxford), XIV-311 p., *Roman Warfare*, 2000 (Londres), 224 p., *Les Guerres romaines, 281 avant J.-C.-476 après J.-C.*, trad. fr. 2001 (Paris), 224 p., et *Pax romana*, 2016 (Yale), 528 p. (*non vidi*).

Sabin Ph., "The face of Roman Battle", *JRS*, 90, 2000, p. 1-17.

Brizzi G., *Le Guerrier de l'Antiquité classique : de l'hoplite au légionnaire*, trad. fr., 2004 (Paris-Monaco), 258 p. ; nouv. éd. en ital., *Il guerriero*, 2008 (Bologne), 238 p.

The Cambridge History of Greek and Roman Warfare, Sabin Ph., van Wees H. et Whitby M. (éd.), 2, *Rome, from the Late Republic to the Late Empire*, 2007 (Cambridge), XIV-608 p.

A Companion to the Roman Army, Erdkamp P. (éd.), 2007 (Oxford), XXVI-574 p.

Cosme P., *L'Armée romaine*, 2007 (Paris), 288 p.

Streit P., *L'Armée romaine*, 2012 (Gollion), 157 p.

Wolff C., *L'Armée romaine. Une armée modèle ?* 2012 (Paris), 221 p.

The Oxford Handbook of Warfare in the Classical World, Campbell B. et Tritle L. A. (éd.), 2013 (Oxford), XXXI-783 p.

Mann Chr., *Militär und Kriegführung in der Antike*, *Enzyklopädie der griechisch-römischen Antike*, 9, 2013 (Munich), IX-168 p.

BIBLIOGRAPHIE PAR PÉRIODES

I. Les origines

- Histoire de Rome

Grandazzi A., *La Fondation de Rome*, 1997 (Paris), 430 p., et *Les Origines de Rome*, 2003 (Paris), 127 p.

- Les premiers ennemis

Latins

Cairo G., “Latins and Romans”, *Encyclopedia of the Roman Army*, 2, 2015, p. 580-581.

Étrusques

Briquel D., *Les Étrusques, peuple de la différence*, 1993 (Paris), 223 p.

Torelli M., *Storia degli Etruschi*, 2001 (Bari), 302 p.

II. La République

- Histoire générale

Piganiol A., *La Conquête romaine*, 7^e éd., 1995 (Paris), 695 p.

Heurgon J., *Rome et la Méditerranée occidentale jusqu'aux guerres puniques*, 1969 (Paris), 411 p.

Histoire romaine, 1, *Des origines à Auguste*, Hinard Fr. (éd.), 2000 (Paris), 1 075 p.

Brizzi G., *Roma*, 2012 (Bologne), 448 p.

Sauron G., *L'Art romain, des conquêtes aux guerres civiles*, 2013 (Paris), 310 p.

Buono-Core R., « Algunos alcances al problema de la guerra y la diplomacia durante la Roma Republicana », *De Roma a las*

provincias. *Las elites como instrumento de proyección de Roma*, Caballos Rufino A. et Melchor Gil E. (éd.), 2014 (Séville), p. 69-84.

- L'armée romaine

Ilari V., *Gli Italici nelle strutture militari romane*, 1974 (Milan), 207 p.

Fraccaro P., *Opuscula*, 2, *Studi sull'età della rivoluzione romana ; scritti di diritto pubblico. Militaria*, 1957 (Pavie), p. 287-336, et 4, *Della guerra presso i Romani*, 1975 (Pavie), 171 p. (fondamental).

Bell M. J. W., "Tactical reform in the Roman republican army", *Historia*, 14, 1965, p. 402-442.

Harmand J., *L'Armée et le soldat à Rome de 107 à 50 avant notre ère*, 1967 (Paris), 538 p., et *Une campagne césarienne, Alesia*, 1967 (Paris), XXII-386 p.

Gabba E., *Esercito e società nella tarda Repubblica romana*, 1973 (Florence), XII-626 p.

Brizzi G., *Studi militari romani*, 1983 (Bologne), 155 p., et *l'esercito romano : armamento e organizzazione*, 1, 2007 (Rimini), 268 p.

Keppie L., *The Making of the Roman Army from Republic to Empire*, 1984 (Londres), 271 p.

Le Bohec Y., « L'armement des Romains pendant les guerres puniques d'après les sources littéraires », *L'équipement militaire et l'armement de la République*, *JRMES*, 8, 1997, p. 13-24.

Napoli J., *Évolution de la poliorcétique romaine sous la République jusqu'au milieu du II^e siècle avant J.-C.*, coll. *Latomus*, 340, 2013 (Bruxelles), 239 p.

- Les alliés, sujets et/ou mercenaires

Dana D., « Les Thraces dans les armées hellénistiques », *Pratiques et identités culturelles*, 2011, p. 87-115 ; Adam A.-M. et Fichtl S., « Les Celtes dans les guerres hellénistiques », *ibidem*, p. 117-128 ; Noguera Borel A., « Mercenaires galates d'Antigone Gonatas », *ibidem*, p. 193-202.

Aït Amara O., *Numides et Maures au combat. États et armées en Afrique du Nord jusqu'à l'époque de Juba I^{er}*, *Studi di Storia Antica e di Archeologia*, 13, 2013 (Ortacesus), 258 p.

Letta C., « Italians », *Encyclopedia of the Roman Army*, 2, 2015,

- Les ennemis

Italiens

Ilari V., *ouvr. cité*.

Saulnier Chr., *L'Armée et la Guerre dans le monde étrusco-romain (VIII^e-IV^e siècles)*, 1980 (Paris), VI-200 p., et *L'Armée et la Guerre chez les peuples samnites (VII^e-IV^e siècles)*, 1983 (Paris), 157 p.

Letta C., *ouvr. cité*.

- La chronologie des guerres

Conquête de l'Italie

Vacanti C., « Penser l'Italia, progettare Roma. Hard power, suasion, soft power : i tria corda della grande strategia romana tra III guerra sannitica e I guerra punica », *Atene e Roma*, 9, 2015, p. 129-162.

Pyrrhus

Lévêque P., *Pyrrhus*, 1957 (Paris), 735 p.

Guerres puniques en général

Dictionnaire de la civilisation phénicienne et punique, Lipinski E. (éd.), 1992 (Turnhout), 502 p.

Fantar M., *Carthage. Approche d'une civilisation*, 1993 (Tunis), 2 vol.

Fariselli A. C., *I mercenari di Cartagine*, 2002 (La Spezia), 542 p., et « Cartagine e i mistophoroi », *Pratiques et identités culturelles*, 2011, p. 129-146.

Le Bohec Y., *L'Armée romaine en Afrique et en Gaule*, coll. *Mavors*, 14, 2007 (Stuttgart), 514 p., et *Histoire militaire des guerres puniques*, réimpr. 2014 (Paris), 345 p.

A Companion to the Punic Wars, Hoyos D. (éd.), 2011 (Malden-Oxford), XX-541 p.

Brizzi G., *Metus punicus*, 2011 (Imola), 183 p.

Première guerre punique

Le Bohec Y., « L'honneur de Régulus », *Mél. G. Souville, Ant. Afr.*, 33, 1997, p. 81-87.

La Première Guerre punique. Autour de l'œuvre de M. Fantar, Le

Bohec Y. (éd.), coll. du CERGR, n. s., 23, 2001 (Lyon), 143 p.

Vacanti C., *Guerra per la Sicilia e guerra della Sicilia. Il ruolo delle città siciliane nel primo conflitto romano-punico*, 2012 (Naples), XV-251 p.

Loreto L., *La grande insurrezione libica contro Cartagine del 241-237 a.C. Una storia politica e militare*, CÉFR, 211, 1995 (Rome-Paris), X-238 p., et *La grande strategia di Roma nell'età della prima guerra punica (ca. 273 – ca. 229 A.C.). L'inizio di un paradosso*, 2007 (Naples), XVI-286 p.

Deuxième guerre punique

Brizzi G., *Annibale, strategia e immagine*, 1984 (Spolète), 171 p., *Studi di storia annibalica, Epigrafia e Antichità*, 6, 1984 (Faenza), 129 p. et *Scipione e Annibale. La guerra per salvare Roma*, 2007 (Bari), 412 p.

Austin N. J. E. et Rankov N. B., *Exploratio. Military and political intelligence in the Roman World from the second Punic war to the battle of Adrianople*, 1995 (Londres), XIII-292 p.

Lancel S., *Hannibal*, 1995 (Paris), 396 p.

Goldsworthy A., *Cannae. Hannibal's Greatest Victory*, 2001 (Londres), 200 p.

Le Bohec Y., « L'armement des Romains pendant les guerres puniques », *art. cité*.

Tréguier E., *Pourquoi Hannibal n'a pas pris Rome*, 2013 (Paris), 111 p.

Troisième guerre punique

Le Bohec Y., « Le siège de Carthage (148-146 avant J.-C.) », *Les Cahiers de la Paix*, 9, 2003, p. 35-53, "The 'Third Punic War' : The Siege of Carthage", *A Companion to the Punic Wars*, Hoyos D. (éd.), 2011 (Malden-Oxford), p. 430-445, et « Fallait-il "détruire Carthage" ? », *BSAF*, à paraître.

Les Grecs

Launey M., *Recherches sur les armées hellénistiques*, BÉFAR, 169, réimpr. 1987 (Paris), 2 vol.

Debidour M., *Les Grecs et la guerre (Ve-IVe siècles)*, 2002 (Paris), 217 p.

Corvisier J.-N., *Philippe II de Macédoine*, 2002 (Paris), 397 p. et *Les Grecs et la mer*, 2008 (Paris), 427 p.

Le Bohec Y., « L'armée romaine et la conquête de l'Orient (192-55 avant J.-C.) », *L'Orient méditerranéen de la mort d'Alexandre au 1^{er} siècle avant notre ère*, Le Dinahet M.-Th. (éd.), 2003 (Nantes), p. 103-118.

Pratiques et identités culturelles des armées hellénistiques du monde méditerranéen, *Hellenistic Warfare* 3, Couvenhes J.-Chr. et aliae (éd.), *Ausonius, Scripta antiqua*, 38, 2011 (Bordeaux), 423 p.

Nefedkin A., "The *lonchophoroi* horsemen in the Hellenistic Period", *Pratiques et identités culturelles*, 2011, p. 167-175.

Ferrary J.-L., *Philhellénisme et impérialisme*, 2^e éd., 2014 (Paris), 710 p.

La Grèce et la guerre, Jouanna J., Contamine Ph. et Zink M. (éd.), 2015 (Paris), 316 p.

Espagnes

Las guerras cantabras, Almagro-Gorbea M. et alii (éd.), 1999 (Santander), 276 p.

Gracia Alonso F., *Roma, Cartago, Iberos, Celtíberos. Las grandes guerras de la Península Ibérica*, 2006, rééd. 2015 (Barcelone), 304 p.

Morillo A. et Aurecochea J., *The Roman Army in Hispania*, 2006 (León), 492 p.

Cadiou F., *Hibera in terra miles*, 2008 (Madrid), 852 p.

García y Bellido A., *Ejércitos, guerras y colonización en la Hispania romana*, 2015 (Pampelune), XLVIII-241 p.

Germanis

Pohl W., *Die Germanen*, 2^e éd., 2000 (Munich), X-160 p.

Krause A., *Die Geschichte der Germanen*, 2002 (Francfort), 296 p.

Speidel M. P., *Ancient Germanic Warriors*, 2004 (Londres-New York), XIV-313 p. (fondamental).

Munier G. et Kanape P.-A., *Les Germains*, 2^e éd., 2013 (Arles), 95 p.

Gaules

Jullian C., *Histoire de la Gaule*, 1908 (Paris), 8 vol., réimpr. 1964 (Bruxelles), 7 vol.

Brunaux J.-L. et Lambot B., *Guerre et armement chez les Gaulois*, 1987 (Paris), 220 p.

Pleiner R., *The Celtic Sword*, 1993 (Oxford), 196 p.

Brunaux J.-L., *Guerre et religion en Gaule*, 2001 (Paris), 180 p., et *Les Gaulois*, 2005 (Paris), 314 p.

Mathieu F., *Le Guerrier gaulois du Hallstatt à la conquête romaine*, 2007 (Paris), 142 p.

Deyber A., *Les Gaulois en guerre. Stratégies, tactiques et techniques. Essai d'histoire militaire (IIe-Ier siècles av. J.-C.)*, 2009 (Paris), 526 p.

Freyberger B., *Südgallien im 1. Jh. v. Chr.*, 1999 (Stuttgart), 317 p.

Le Bohec Y., *Alésia*, 2012 (Paris), 223 p.

Baray L., *Les Mercenaires celtes en Méditerranée, Ve-Ier siècles avant J.-C.*, 2015 (Chamalières), 117 p.

L'Europe celtique à l'âge du Fer, VIIIe-Ier siècles. Du mythe à l'histoire, Buchsenschutz O. (éd.), 2015 (Paris), XLVII-437 p.

Voir plus loin, « guerre des Gaules ».

Guerres de Mithridate

Mastrocinque A., *Studi sulle guerre Mitridatiche*, *Historia Einzelschriften*, 124, 1999 (Stuttgart), 128 p.

Guerre civile : syllaniens contre marianistes

Hinard F., *Les Proscriptions de la Rome républicaine*, *CÉFR*, 83, 1985 (Rome), 605 p.

Keaveney A., *Sulla : the last Republican*, 2^e éd., 2005 (Londres-New York), X-233 p.

Brizzi G., *Sulla*, trad. fr., 2011 (Paris), 220 p.

Guerre Sociale

Dart C. J., *The Social War, 91 to 88 BCE*, 2014 (Farnham), 252 p.

Spartacus

Le Bohec Y., *Spartacus chef de guerre*, 2016 (Paris), 220 p.

Catilina

Levick B., *Catiline*, 2015 (Londres et a. l.), 176 p.

Pirates

Sintes Cl., *Les Pirates contre Rome*, 2016 (Paris), 288 p.

Syrie

Van Oothegem J., *Pompée le Grand, bâtisseur d'empire*, 1954 (Namur), 664 p.

Christ K., *Pompeius, der Feldherr Roms*, 2004 (Munich), 246 p.

Judée

Hadas-Lebel M., *Jérusalem contre Rome*, 1990 (Paris), 555 p.

Le Bohec Y., « Remarques d'histoire militaire sur la guerre des Maccabées », *RÉJ*, 174, 1-2, 2015, p. 175-191.

César, guerre des Gaules

Carcopino J., *Jules César*, 1968 (Paris), 595 p.

Le Bohec Y., *César chef de guerre*, 2001 (Paris-Monaco), réimpr. 2014, 511 p., *César. La guerre des Gaules*, avec une *Étude d'histoire militaire*, 2009 (Paris), VIII-232 p., et *Alésia*, *ouvr. cité*.

Alésia : fouilles franco-allemandes sur les travaux militaires romains autour du Mont-Auxois (1991-1997), Reddé M. et von Schnurbein S. (éd.), 2001 (Paris), 3 vol.

Reddé M., *Alésia*, 2003 (Paris), 209 p.

Voisin J.-L., *Alésia*, 2012 (Dijon), 219 p.

Guerre civile : césariens contre pompéiens

Chamoux F., *Marc Antoine*, 1986 (Paris), 414 p.

Loreto L., *Il piano di guerra dei pompeiani e di Cesare dopo Farsale*, 1994 (Amsterdam), 101 p.

Le Bohec Y., « Le siège de Munda en 45 avant J.-C. », *Julio César : textos, contextos y recepción. De la Roma clásica al mundo actual*, Moreno Hernández A. (éd.), 2010 (Madrid), p. 87-100.

Grimal P., *Cicéron*, réimpr. 2012 (Paris), 478 p.

Guerre contre l'Iran

Brizzi G., « Note sulla battaglia di Carre », *Studi militari romani, Studi di Storia antica*, 8, 1983 (Bologne), p. 9-30.

Traina G., *Carrhes, 9 juin 53 avant J.-C.*, 2011 (Paris), XII-238 p.

Guerres civiles, 43-31 avant J.-C.

Cosme P., *Auguste* [Octavien], *maître du monde*. Actium, 2 septembre 31 avant J.-C., 2014 (Paris), 140 p.

III. Les I^{er} et II^e siècles

- Généralités

Histoire

Petit P., *La Paix romaine*, 1967 (Paris), 414 p., et *Histoire générale de l'Empire romain*, 1974 (Paris), 800 p.

Le Gall J. et Le Glay M., *L'Empire romain, Le Haut-Empire*, 1987 (Paris), 673 p.

Jacques F. et Scheid J., *Rome et l'intégration de l'empire*, 1, *Les structures de l'Empire romain*, 1990 (Paris), 492 p.

Rome et l'intégration de l'empire, 2, *Approches régionales du Haut-Empire romain*, Lepelley Cl. (éd.), 1998 (Paris), XCIV-534 p.

Bowman A. K. et alii, *The Cambridge Ancient History*, 11. *The High Empire (AD 70-192)*, 2000 (Cambridge), XXI-1222 p.,

Le Bohec Y., *Naissance, vie et mort de l'Empire romain*, 2012 (Paris), 847 p.

Armée romaine

Watson G. R., *The Roman Soldier*, 1969, réimpr. 1985 (Ithaca), 256 p.

Webster G., *The Roman Imperial Army of the First and Second Centuries AD*, 4^e éd., 1998 (Oklahoma), 342 p.

Austin N. J. E. et Rankov N. B., *ouvr. cité*.

Le Bohec Y., *L'Armée romaine sous le Haut-Empire*, 3^e éd., 2002 (Paris), 292 p., 4^e éd. entièrement refondue prévue pour 2017, *L'Armée romaine en Afrique et en Gaule*, coll. *Mavors*, 14, 2007 (Stuttgart), 514 p., et *La Guerre romaine (58 avant J.-C.-235 après J.-C.)*, 2015 (Paris), 448 p.

Luttwak E., *La Grande Stratégie de l'Empire romain*, suivi de Wheeler E., *Limites méthodologiques et mirage d'une stratégie romaine*, trad. fr., 2^e éd., 2009 (Paris), 428 p.

La Guerre dans l'Afrique romaine sous le Haut-Empire, Coltelloni-Trannoy M. et Le Bohec Y. (éd.), 2014 (Paris), 256 p.

Auguste

Formigé J., *Le Trophée des Alpes (La Turbie)*, Gallia, Suppl., 2, 1949, 105 p.

Picard G.-Ch., *Auguste et Néron. Le secret de l'Empire*, 1962 (Paris), 285 p.

Syme R., *La Révolution romaine*, tr. fr. Stuveras R., 1967 (Paris), 658 p.

Grimal P., *Le Siècle d'Auguste*, 4^e éd., 1968 (Paris), 127 p.

Las guerras cantabras, Almagro-Gorbea M. et alii (éd.), 1999 (Santander), 276 p.

Eck W., *The Age of Augustus*, trad. angl., 2003 (Oxford), VI-166 p.

Cosme P., *Auguste*, 2005 (Paris), 349 p.

Shotter D. C. A., *Augustus Caesar*, 2^e éd., 2005 (Londres), VIII-122 p.

Le Bohec Y., *La « Bataille » du Teutoburg*, 2010 (Clermont-Ferrand), 61 p.

- La stratégie et les régions

Les unités

Keppie L., *The making of the Roman army, from Republic to Empire*, 2^e éd., 1998 (Londres), 288 p.

Durry M., *Les Cohortes prétoriennes*, 2^e éd., 1968 (Paris), 454 p.

Reddé M., *Mare nostrum*, BÉFAR, 260, 1986 (Paris), 737 p.

Les Légions de Rome sous le Haut-Empire, Actes du congrès international de Lyon, 17-19 septembre 1998, 2^e Congrès de Lyon sur l'armée romaine, Le Bohec Y. et Wolff C. (éd.), 2000 (Lyon), 3 vol., 754-195 p.

Haynes I., *Blood of the Provinces. The Roman Auxilia and the Making of Provincial Society from Augustus to the Severans*, 2013 (Oxford), XVIII-430 p.

La stratégie

Szilagyi J., « Les variations des centres de prépondérance militaire dans les provinces frontières de l'Empire romain », *AArchHung*, 2, 1953, p. 117-223.

Luttwak E. N., *La Grande Stratégie de l'Empire romain*, ouvr. cité.

Isaac B., "Luttwak 'Grand Strategy' and the Eastern Frontier of the Roman empire", *The Eastern frontier of the Roman Empire*, 1989 (Oxford), p. 231-234.

Les frontières

Napoli J., *Recherches sur les fortifications linéaires romaines*, *ouvr. cité*.

Whittaker C. R., *Rome and its Frontiers*, 2004 (Londres), X-246 p.

Reddé M., *Les Frontières de l'Empire romain (I^{er} siècle avant J.-C.-ve siècle après J.-C.)*, 2014 (Lacapelle-Marival), 177 p.

Les régions

Provinces *inermes*

Ritterling E., "Military Forces in the senatorial Provinces", *JRS*, 17, 1927, p. 28-32.

Bérard F., *L'Armée romaine à Lyon*, *BÉFAR*, 370, 2015 (Rome), 650 p.

Sardaigne

Le Bohec Y., *La Sardaigne et l'armée romaine sous le Haut-Empire*, 1990 (Sassari), 156 p.

Péninsule Ibérique

Le Roux P., *L'Armée romaine et l'organisation des provinces ibériques d'Auguste à l'invasion de 409*, 1982 (Bordeaux-Paris), 493 p.

The Roman Army in Hispania, *ouvr. cité*.

Bretagne

Breeze D. J. et Dobson B., *Hadrian's Wall*, 4^e éd., 2000 (Londres), XVII-356 p.

Galliou P., *Le Mur d'Hadrien. Ultime frontière de l'Empire romain*, 2001 (Crozon), 157 p., et *Britannia*, 2004 (Paris), 176 p.

Germanies

Eck W., *La Romanisation de la Germanie*, trad. fr., 2007 (Paris), 102 p.

Le Bohec Y., « Histoire militaire des Germanies d'Auguste à Commode », *Pallas*, 80, 2009, p. 175-201.

Norique

Fischer T., *Noricum*, 2002 (Mayence), 157 p.

Pannonie

Visy Z., *The Roman Army in Pannonia*, 2003 (Budapest), 263 p.

Dacie

Stefan A. S., *Les Guerres daciques de Domitien et de Trajan, architecture militaire, topographie, images et histoire*, CÉFR, 353, 2005 (Paris-Rome), XIII-811 p.

Zerbini L., *Le Guerre daciche*, 2015 (Bologne), 152 p.

Syrie

Poidebard A., *La Trace de Rome dans le désert de Syrie. Le limes de Trajan à la conquête arabe. Recherches aériennes*, 1934 (Paris), 2 vol.

Isaac B., *The limits of Empire. The Roman Army in the East*, 3^e éd., 2004 (Oxford), XIII-510 p.

Pollard N. D., *Soldiers, cities and civilians in Roman Syria*, 2000 (Ann Arbor, Mich.), X-349 p.

Judée

Hadas-Lebel M., *Jérusalem contre Rome, et Massada*, ouvr. cité.

Arabie

Bowersock G. W., *Roman Arabia*, 1994 (Cambridge, Mass.), XIV-224 p.

Égypte

Alston R., *Soldier and society in Roman Egypt. A social History*, 1995 (Londres), VIII-263 p.

Legras B., *L'Égypte grecque et romaine*, 2004 (Paris), 219 p.

La Route de Myos Hormos. L'armée romaine dans le désert oriental d'Égypte, Cuvigny H. (éd.), *Fouilles de l'IFAO*, 48, 2003 (Le Caire), 2 vol.

Afrique

Le Bohec Y., *La Troisième Légion Auguste*, 1989 (Paris), 632 p., *Les Unités auxiliaires de l'armée romaine en Afrique Proconsulaire et*

Numidie sous le Haut-Empire, 1989 (Aix-Marseille), 220 p., et *L'Armée romaine en Afrique et en Gaule*, coll. *Mavors*, 14, 2007 (Stuttgart), 514 p.

La Guerre dans l'Afrique romaine sous le Haut-Empire, ouvr. cité.

- La chronologie

Les Julio-Claudiens

Tibère

Pippidi D. M., *Autour de Tibère*, 1944 (Bucarest), 201 p.

Alföldy G., « La politique provinciale de Tibère », *Latomus*, 24, 1965, p. 824-844.

Gros P., « Une hypothèse sur l'arc d'Orange », *Gallia*, 44, 1986, p. 191-201.

Storoni Mazzolani L., *Tibère ou la spirale du pouvoir*, 1986 (Paris), 366 p.

Shotter D. C. A., *Tiberius Caesar*, 2^e éd., 2004 (Londres), 119 p.

Seager R., *Tiberius*, 2^e éd., 2005 (Malden), XVIII-310 p.

Le Bohec Y., « L'armée romaine en Gaule à l'époque de Tibère », coll. *Mavors*, 14, 2007, p. 139-165 et 504.

Caligula

Syme R., « Domitius Corbulo », *JRS*, 60, 1970, p. 37-39.

Ferrill A., *Caligula*, 1991 (Londres), 184 p.

Barrett A. A., *Caligula, The corruption of power*, 2000 (Londres), XXVI-334 p.

Renucci P., *Caligula l'impudent*, 2007 (Paris), 224 p.

Claude

Scramuzza V. M., *The Emperor Claudius*, 2^e éd., 1971 (Rome), 328 p. ; désaccords d'A. Momigliano : *JRS*, 32, 1942, p. 125.

Levick B., *Claude*, trad. fr., 2002 (Paris), 316 p.

Devijver H., « Suétone, *Cl.*, 25, et les milices équestres », *AncSoc*, 1, 1970, p. 69-81.

Die Regierungszeit des Kaisers Claudius (41-54 n. Chr.), Strocka V. M. (éd.), 1994 (Mayence), 331 p.

Claude de Lyon, empereur romain, Burnand Y. et alii (éd.), 1998 (Paris), 537 p.

Aït Amara O., « La conquête de la Maurétanie (39-42) », *La Guerre dans l'Afrique romaine*, ouvr. cité, p. 69-83.

Coltelloni-Trannoy M., « Note sur la guerre d'Aedemon », *La Guerre dans l'Afrique romaine*, ouvr. cité, p. 85-99.

Néron

Achard G., *Néron*, 1993 (Paris), 128 p.

Griffin M. T., *Néron ou la fin d'une dynastie*, trad. fr., 2002 (Gollion), 367 p.

Champlin E. J., *Nero*, 2003 (Cambridge, Mass.), 346 p.

Malitz J., *Nero*, trad. angl., 2005 (New York), XI-174 p.

Shotter D. C. A., *Nero Caesar Augustus*, 2008 (Londres), XII-257 p.

La guerre civile de 68-69

Chilver G. E. F., "The Army in politics A.D. 68-70", *JRS*, 47, 1957, p. 29-35.

Greenhalgh P. A. L., *The Year of the Four Emperors*, 1975 (Londres), 271 p.

Fabbriotti E., *Galba*, 1976 (Rome), X-95 p.

Sancery J., *Galba ou l'armée face au pouvoir*, 1983 (Paris), 192 p.

Richter B., *Vitellius*, 1992 (Francfort), 291 p.

Murison Ch. L., *Galba, Otho and Vitellius, Spudasmata*, 52, 1993 (Hildesheim), XVI-179 p.

Carré R., « Othon et Vitellius : deux nouveaux Néron ? », *Neronia*, 5, coll. *Latomus*, 247, 1999, p. 152-181.

Wellesley K., *The Year of the Four Emperors*, 2000 (Londres), 256 p.

Le Bohec Y., « L'armée romaine et le maintien de l'ordre en Gaule (68-70) », coll. *Mavors*, 14, 2007, p. 166-180.

Cosme P., *L'Année des quatre empereurs*, 2012 (Paris), 371 p.

Les Flaviens

Vespasien

Yadin Y., *Masada*, 1966 (Paris), 272 p.

Nicols J., *Vespasian and the partes Flaviae*, 1978 (Wiesbaden), X-186 p.

Bengtson H., *Die Flavier*, 1979 (Munich), 316 p.
Hadas-Lebel M., *Massada*, 1995 (Paris), 163 p.
Levick B., *Vespasien*, trad. fr., 2002 (Londres), XXIII-310 p.
Brizzi G., *70 d.C. La conquista di Gerusalemme*, 2015 (Rome-Bari), XI-426 p.

Titus

Bengtson H., 1979, *ouvr. cité*.
Jones B. W., *The emperor Titus*, 1984 (Londres), 228 p.

Domitien

Bengtson H., 1979, *ouvr. cité*.
Bérard F., « La carrière de Plotius Grypus et le ravitaillement de l'armée impériale en campagne », *MÉFRA*, 96, 1984, p. 259-324.
Strobel K., *Die Donaukriege Domitians*, 1989 (Bonn), 151 p.
Les Années Domitien, Pailler J.-M. et Sablayrolles R. (éd.), *Pallas*, 40, 1994, 448 p.
Mirebeau, Goguy R. et Reddé M. (éd.), *RGZM*, M, 36, 1995 (Mayence), 380 p.
Southern P., *Domitian, tragic Tyrant*, 1997 (Londres), 256 p.
Stefan A. S., *Les Guerres daciques de Domitien et de Trajan*, *ouvr. cité*.

Les Antonins

Nerva

Grainger J. D., *Nerva and the Roman Succession Crisis of AD 96-99*, 2003 (Londres), XXVII-162 p.

Trajan

Carcopino J., « Les richesses des Daces et le redressement de l'Empire romain sous Trajan », *Dacia*, 1924, p. 28-34 (repris dans *Points de vue sur l'impérialisme romain*, 1934), « Lusius Quietus, l'homme de Qwrny », *Istros*, 1, 1934, p. 5-9, et *La Vie quotidienne à l'apogée de l'Empire*, 1929 (Paris), 344 p.
Paribeni R., *Optimus princeps*, 1926-1927 (Messine), 2 vol.
Guey J., *Essai sur la guerre parthique de Trajan (114-117)*, 1937 (Bucarest), 160 p.
Dorutiu E., "Some observations on the military funeral Altar of

Adamclisi”, *Dacia*, 5, 1961, p. 345-363.

Richmond I. A., “Adamklissi”, *PBSR*, 35, 1967, p. 29-39.

Zanker P., *Das Traiansforum in Rom*, 1970 (Tübingen), 500 p.

Speidel M. P., “The suicide of Decebalus”, *RA*, 1971, p. 75-78.

Cizek E., *L'Époque de Trajan*, 1983 (Paris-Bucarest), 567 p.

Strobel K., *Untersuchungen zu den Dakerkriegen Trajans, Abhandlungen zur alten Geschichte, Antiquitas*, R. 1, 33, 1984 (Bonn), X-284 p., et *Kaiser Traian*, 2010 (Regensburg), 479 p.

Traiano, emperador de Roma, González J. (éd.), 2000 (Rome), 548 p.

Bennett J., *Trajan, Optimus princeps*, 2^e éd., 2001 (Londres), XVII-317 p.

Packer J. E., *The Forum of Trajan in Rome*, 2001 (Berkeley, Calif.), XVIII-235 p.

Alvar J. et Blázquez J. M., *Traiano*, 2003 (Barcelone), 309 p.

Stefan A. S., *Les Guerres daciques*, *ouvr. cité*.

Galinier M., *La Colonne Trajane et les forums impériaux*, *CÉFR*, 382, 2007 (Rome), 303 p.

Depeyrot G., *Les Légions romaines en campagne. La colonne Trajane*, 2008 (Paris), 248 p.

Voisin J.-L., *Trajan, la puissance et l'ambition*, à paraître (Paris).

Hadrien

Weber W., *Untersuchungen zur Geschichte des Kaisers Hadrianus*, 1907 (Leipzig), réimpr. 1973 (Hildesheim), 288 p.

Davies R. W., “Fronto, Hadrian and the roman Army”, *Latomus*, 27, 1968, p. 75-95.

Seston W., « Les *anaglyphi Traiani* du Forum romain et la politique d'Hadrien en 118 », *Scripta varia*, 1980 (Paris-Rome), p. 185-214.

Levi M. A., *Adriano Augusto*, 1993 (Rome), 148 p.

Birley A. R., *Hadrian, the restless Emperor*, 2000 (Londres), 424 p.

Speller E., *Following Hadrian*, 2002 (Londres), 328 p.

Les discours d'Hadrien à l'armée d'Afrique. Exercitatio, Le Bohec Y. (éd.), 2003 (Paris), 173 p.

Adriano Augusto, Cortés Copete J. M. et Muñoz Grijalvo E. (éd.), 2004 (Séville), 190 p.

Eck W., *Rom Herausfordern : Bar Kochba im Kampf gegen das Imperium Romanum*, 2007 (Rome), 103 p.

Blázquez J. M., *Adriano*, 2008 (Barcelone), 279 p.

Roman Y., *Hadrien*, 2008 (Paris), 526 p.

Turcan R., *Hadrien, souverain de la romanité*, 2008 (Dijon), 214 p.

Adriano emperador de Roma, González J. et Pavón Torrejón P. (éd.), 2009 (Rome), 180 p.

Hadas-Lebel M., *Jérusalem contre Rome*, et *Massada*, *ouvr. cité*.

Antonin le Pieux

Vogel L., *The Column of Antoninus Pius*, 1973 (Cambridge-Harvard), 142 p.

Hüttl W., *Antoninus Pius*, 1975 (New York), 2 vol.

Speidel M. P., "Pannonian Troops in the Moorish War of Antoninus Pius", *Akten des XI. internat. Limeskongresses*, 1977 (Budapest), p. 129-135, et "The Chatten War, the Brigantian revolt and the loss of the Antonine Wall", *Britannia*, 18, 1987, p. 233-237.

Marc Aurèle

Zwicker W., *Studien zur Markussäule*, 1941 (Amsterdam), VI-282 p.

Guey J., « Encore la "pluie miraculeuse" », *RPh*, 1948, p. 16-62.

Picard G.-Ch., « Les Victoires de Carthage », *CRAI*, 1950, p. 262-268.

Schwartz J., « Autour de Lucius Verus », *Mél. P. Boyancé, CÉFR*, 22, 1974 (Paris), p. 695-702.

Fontaine F., *Marc Aurèle*, 2^e éd., 1991 (Paris), 358 p.

Grimal P., *Marc Aurèle*, 1991 (Paris), 448 p.

Accardo G. et alii, *Marc Aurel. Der Reiter auf dem Kapitol*, 1999 (Munich), 175 p.

Birley A., *Marcus Aurelius*, 2000 (Londres), 320 p.

Caratini R., *Marc Aurèle, l'empereur philosophe*, 2004 (Paris), 234 p.

Depeyrot G., *Les Légions face aux barbares. La colonne de Marc Aurèle*, 2011 (Paris), 235 p.

Popescu M., *Quades et Marcomans contre Marc Aurèle*, 2011 (Clermont-Ferrand), 103 p.

Roman Y., *Marc Aurèle*, 2013 (Paris), 492 p.

Commode

Hekster O., *Commodus*, 2002 (Amsterdam), VI-252 p.

Bersanetti G. M., “Perenne e Commodo”, *Athenaeum*, 29, 1951, p. 151-170.

Fitz J., “A military History of Pannonia from the Marcomann War to the death of Alexander Severus”, *AAASch*, 14, 1962, p. 25-112.

Les ennemis : voir paragraphes précédents et suivants.

IV. Le III^e siècle jusqu'en 238

- Avant les Sévères

Quagliozzi C., *Caio Pescennio Nigro*, 1991 (Rome), 184 p.

- Les Sévères

Septime Sévère

Birley A. R., *Septimius Severus, the African Emperor*, 2^e éd., 1988 (Londres), 291 p.

Daguet-Gagey A., *Septime Sévère : Rome, l'Afrique et l'Orient*, 2000 (Paris), 537 p.

Spielvogel J., *Septimius Severus* [en allemand], 2006 (Darmstadt), 240 p.

Le Bohec Y., *La Bataille de Lyon (19 février 197 après J.-C.)*, 2013 (Clermont-Ferrand), 105 p.

Handy M., *Die Severer und das Heer*, 2009 (Berlin), 283 p.

Caracalla

Mastino A., *Le titolature di Caracalla e Geta*, 1981 (Bologne), 207 p.

Il manque un bon livre en français sur cet empereur.

Élagabal

Turcan R., *Héliogabale et le sacre du soleil*, 1985 (Paris), 282 p.

Sévère Alexandre

Bertrand-Dagenbach C., *Alexandre Sévère et l'Histoire Auguste*,

coll. *Latomus*, 208, 1990 (Bruxelles), 216 p.

Il faudrait également consacrer une synthèse en français à Sévère Alexandre.

- Les ennemis

Les Germains, III^e et IV^e siècles

Les Germains en général

Gundel H. G., *Untersuchungen zur Taktik und Strategie der Germanen nach den antiken Quellen*, 1937 (Marburg), 100 p.

Thompson E. A., *The Early Germans*, 2^e éd., 1968 (Oxford), XII-162 p.

Pohl W., *Die Völkerwanderung. Eroberung und Integration*, 2002 (Stuttgart), 266 p.

Krause A. et Speidel M. P., *ouvr. cités*.

Les Francs

Zöllner E., *Geschichte der Franken*, 1970 (Munich), VIII-278 p.

Feffer L.-C. et Perrin P., *Les Francs*, 2^e éd., 1997 (Paris), 463 p.

Siegmund F., *Alemannen und Franken, Reallexikon der germanischen Altertumskunde, Ergänzungsbände*, 23, 2000 (Berlin-New York), IX-472 p.

Les Saxons

Bartholomew P., "Fourth-Century Saxons", *Britannia*, 15, 1984, p. 169-185.

Green H. D., *The Continental Saxons*, 2003, 368 p.

Les Alamans

Zur Geschichte der Alemannen, Müller W. (éd.), 1975 (Darmstadt), 488 p.

Quellen zur Geschichte der Alamannen, Dirlmeier C. et Gottlieb G. (éd.), préf. Alföldy G., 1976 (Heidelberg), 7 vol.

Christlein R., *Die Alamannen*, 3^e éd., 1991 (Stuttgart-Aalen), 180 p.

Die Alamannen. Archäologischen Landesmuseum Baden-Württemberg, 1997 (Stuttgart), 528 p. [catalogue d'une exposition]

Siegmund F., *ouvr. cité*.

Jentgens G., *Die Alamannen : Methoden und Begriffe der ethnischen Deutung archäologischer Funde und Befunde, Freiburger Beiträge zur Archäologie und Geschichte des ersten Jahrtausends*, 4, 2001, 212 p.

Les Goths

Thompson E. A., *The Visigoths in the time of Ulfila*, 1966 (Oxford), XXIII-174 p.

Bayless W., "The Visigothic Invasion of Italy in 401", *CJ*, 72, 1, 1976, p. 65-67.

Herwig Q., *A history of the Goths*, trad. Dunlap T. J., 1978 (Berkeley), XII-613 p.

Wolfram H., *Histoire des Goths*, trad. fr., 1990 (Paris), 574 p.

Kazanski M., *Les Goths*, 2^e éd., 1992 (Paris), 148 p.

Heather P. J., *The Goths*, 1998 (Oxford), XV-358 p.

Shchukin M., Kazanski M. et Sharov O., *Des Goths aux Huns. Le nord de la mer Noire au Bas-Empire et à l'époque des grandes migrations*, BAR, Internat. S., 1535, 2006 (Oxford), 482 p.

Kulikowski M., *Rome et les Goths, III^e-V^e siècles*, trad. fr., 2009 (Paris), 239 p.

Les Vandales

Das Königreich der Vandalen. Erben des Imperiums in Nordafrika, 2009 (Karlsruhe), 447 p.

Merrills A. et Miles R., *The Vandals*, 2010 (Chichester), XIV-351 p.

Modéran Y., *Les Vandales et l'Empire romain*, 2014 (Paris), 304 p.

MacDowall S., *The Vandals, Conquerors of the Roman Empire*, 2016 (Croydon), 208 p. (*non vidi*).

Le Bohec Y., « La conquête de l'Afrique par les Vandales (429-439 après J.-C.) », *La pérdida de las Hispanias*, à paraître.

Les Burgondes

Perrin O., *Les Burgondes*, 1968 (Neuchâtel), 589 p.

Favrod J., *Les Burgondes*, 2002 (Lausanne), 142 p.

Grünewald M., 2004, "Burgunden", *Nibelungen Schnipsel*, 3, Hinkel H. (éd.), 2004 (Mayence), p. 119-142.

Iran

Ghirshman R., *L'Iran des origines à l'Islam*, 1951 (Paris), 330 p.,
et *Iran : Parthes et Sassanides*, 1962 (Paris), 405 p.

The Cambridge History of Iran, Yarshater E. (éd.), 3, 2, 1983
(Cambridge), LXXV-624 p.

Schippmann K., *Grundzüge der Geschichte des Sassanischen Reiches*, 1990 (Darmstadt), VIII-155 p.

Dodgeon M. H. et Lieu S. N. C., *The Roman Eastern Frontier and the Persian Wars, AD 226-363. A documentary history*, 1991 (Londres-New York), 430 p.

Greatrex G., *The Roman Eastern Frontier and the Persian War AD 363-628*, 2002 (Londres), 400 p.

Les Perses Sassanides (224-642), Demange F. (éd.), 2006 (Paris), 240 p.

Daryaee T., *Sasanian Persia. The Rise and Fall of an Empire*, 2009 (Londres-New York), XXII-225 p.

Lee A. D., "Roman Warfare with Sasanian Persia", *Oxford Handbook of Warfare*, Campbell B. et Tritle L. A. (éd.), 2013 (Oxford), p. 708-725.

Jakubiak K., "A Persian Response. The Organization of Defence in Mesopotamia under the Parthians and Sassanians", *Understanding the Past : Papers Offered to Stefan K. Kozłowski*, Burdukiewicz J. M. et alii (éd.), 2009 (Varsovie), p. 155-164.

Les peuples des steppes

Lebedynsky I., *Les Alains*, 1997 (Paris), 176 p., *Armes et guerriers barbares au temps des grandes invasions, du IV^e au VI^e siècle après J.-C.*, 2001 (Paris), 224 p., et *Les Sarmates*, 2002 (Paris), 272 p.

Barca V., "Die Bögen und die Pfeile der Sarmaten", *AnBanat*, 7-8, 1999-2000, p. 423-449.

Simonenko A. V., "Bewaffnung und Kriegswesen der Sarmaten und späten Skythen im nördlichen Schwarzmeergebiet", *EurAnt*, 7, 2001, p. 187-327.

Skythen in der lateinischen Literatur. Eine Quellensammlung, Gerstacker A. et alii (éd.), 2014 (Berlin), VII-401 p.

Altheim F., *Geschichte der Hunnen*, 1959-1962 (Berlin), 5 vol.

Harmatta J., « Les Huns et le changement et conflit à la frontière danubienne au IV^e siècle après J.-C. », *Transformation et conflits au IV^e siècle apr. J.-C.*, *Antiquitas*, S. 1, *Abhandlungen zur Alten Geschichte*, 29, 1978 (Bonn), p. 95-101.

Maenchen-Helfen O., *Die Welt der Hunnen*, 1978 (Stuttgart), XIX-572 p.

Heather P. J., *The Huns*, 1996 (Oxford), VII-326 p.

Thompson E. A., *The Huns*, 1996 (Oxford), XXIII-174 p.

Greatrex G. et M., "The Hunnic Invasion of the East of 395 and the Fortress of Ziaha", *Byzantion*, 69, 1999, p. 65-75.

Lebedynsky I., *Les Huns*, 2002 (Paris), 232 p.

Bona I., *Les Huns*, trad. fr. Escher K., 2002 (Paris), 240 p.

Shchukin M., Kazanski M. et Sharov O., *ouvr. cité*.

V. La crise du III^e siècle

- Généralités

Dodgeon M. H. et Lieu S. N. C., *ouvr. cité*.

Strobel K., *Das Imperium Romanum im "3. Jahrhundert" : Modell einer historischen Krise ? Zur Frage mentaler Strukturen breiterer Bevölkerungsschichten in der Zeit von Marc Aurel bis zum Ausgang des 3. Jh. n. Chr.*, 1993 (Stuttgart), 408 p.

Austin N. J. E. et Rankov N. B., *ouvr. cité*.

L'Empire romain de la mort de Commode au concile de Nicée (192-325), Le Bohec Y. (éd.), 1997 (Paris), 350 p.

Carrié J.-M. et Rousselle A., *L'Empire romain en mutation, des Sévères à Constantin (192-337)*, 1999 (Paris), 839 p.

Menéndez Argüín A. R., *Las legiones del s. III d.C. en el campo de batalla*, 2000 (Écija, Sev.), 334 p. ill.

Huyse P. et Lorient X., « Commentaire à deux voix de l'inscription dite des *Res gestae divi Saporis* », *La Crise de l'Empire romain de Marc Aurèle à Constantin*, Quet M.-H. (éd.), 2006 (Paris), p. 307-344.

Le Bohec Y., *L'Armée romaine dans la tourmente. Une nouvelle approche de la « crise du III^e siècle »*, 2009 (Paris-Monaco), 320 p.

Hebblewhite M., *The Emperor and the Army in the Later Roman*

Empire, AD 235-395, 2017 (Abingdon), non vidi.

- Maximin le Thrace

Petraccia Lucernoni M. F. et Traverso M., « A proposito di Massimino il Trace », *Les Légions de Rome sous le Haut Empire*, 2000 (Lyon), p. 675-684.

Martin J.-P., « L'image de Maximin le Thrace dans Hérodiens », *La Crise*, *ouvr. cité*, p. 95-106.

Roms Vergessener Feldzug. Die Schlacht am Harzhorn, Pöppelmann H., Deppmeyer K. et Steinmetz W.-D. (éd.), 2013 (Darmstadt), 407 p.

- Année 238

Carson R. A. G., "The coinage and chronology of A.D. 238", *Centennial Publication of the American Numismatic Society*, Ingholt H. (éd.), 1958 (New York), p. 181-199.

- Gordiens

Le Bohec Y., *La Troisième Légion Auguste*, *ouvr. cité*, p. 451-453.

- Philippe l'Arabe

Loriot X., « Chronologie du règne de Philippe l'Arabe », *ANRW*, 2, 2, 1975, p. 788-797.

- Dèce

De Regibus L., « Decio e la crisi dell'impero romano nel III secolo », *Didaskaleion*, 3, 3, 1925, p. 1-11.

Birley A. R., 1998, "Decius reconsidered", *Les Empereurs illyriens*, Frézouls E. et Jouffroy H. (éd.), 1998 (Strasbourg), p. 57-80.

Loriot X., « Un empereur illyrien élevé à la pourpre : Trajan Dèce », *Les Empereurs illyriens*, *ouvr. cité*, p. 43-55.

- Trébonien Galle

Préaux C., « Trébonien Galle et Hostilianus », *Aegyptus*, 32, 1952, p. 152-157.

Sotgiu G., « Treboniano Gallo, Ostiliano, Volusiano, Emiliano », *ANRW*, 2, 2, 1975, p. 798-802.

- Valérien et Gallien

Gagé J., « Comment Sapor a-t-il triomphé de Valérien ? », *Syria*, 42, 1965, p. 343-388.

Christol M., « Les règnes de Valérien et de Gallien », *ANRW*, 2, 2, 1975, p. 803-827.

- Gallien seul

De Regibus L., *La monarchia militare di Gallieno*, 1939 (Rome), 131 p.

Alföldi M. A., « Zu den Militärreformen des Kaisers Gallienus », *3^e Congrès du limes*, 1959 (Bâle), p. 13-18.

De Blois L., *The policy of the emperor Gallienus*, 1976 (Leyde), XII-144 p.

Pflaum H.-G., « Zur Reforms des Kaisers Gallienus », *Historia*, 25, 1976, p. 110-117.

Christol M., « L'éloge de l'empereur Gallien, défenseur et protecteur de l'empire », *La Crise, ouvr. cité*, p. 107-131.

- Claude

Damerau P., *Kaiser Claudius II. Gothicus*, *Klio*, Beih., 33, 2^e éd., 1979 (Aalen), 109 p.

Forgiarini T., « À propos de Claude II : les invasions gothiques de 267-270 et le rôle de l'empereur », *Les Empereurs illyriens, ouvr. cité*, p. 81-86.

- Aurélien

Sotgiu G., « Aureliano », *ANRW*, 2, 2, 1975, p. 1039-1061.

Cizek E., *L'Empereur Aurélien et son temps*, 1994 (Paris), 320 p.

Watson A., *Aurelian and the Third Century*, 1999 (Londres), XVI-303 p.

Dmitriev S., "Traditions and innovations in the reign of Aurelian", *CQ*, 54, 2, 2004, p. 568-578.

Jacob P., *Aurelians Reforms in Politik und Rechtsentwicklung*, 2004 (Göttingen), 218 p.

Allard V., « Aurélien, *Restitutor orbis* et triomphateur », et « *La crudelitas* d'Aurélien », *La Crise, ouvr. cité*, p. 149-184.

- Tacite

Nous ne pouvons pas conseiller d'ouvrage important consacré à

l'empereur Tacite.

- Probus

Kreucher G., 2003, *Der Kaiser Marcus Aurelius Probus und seine Zeit*, 2003 (Munich), 298 p.

- Carus et ses fils

Nous ne connaissons aucun ouvrage important consacré à Carus et à ses fils.

VI. Les IV^e et V^e siècles

- Histoire générale

Chastagnol A., *L'Évolution politique, sociale et économique du monde romain de Dioclétien à Julien*, 2^e éd., 1994 (Paris), 394 p.

The Cambridge Ancient History, 12, *The imperial crisis and recovery (AD 193-324)*, 1965 (Cambridge), 849 p., et 13, *The Late Empire (AD 337-425)*, 1988 (Cambridge), 889 p.

Demougeot É., *La Formation de l'Europe et les invasions barbares*, 1979 (Paris), 2 vol., et *L'Empire romain et les barbares d'Occident*, 1988 (Paris), 420 p.

Le Glay M., *Rome. Grandeur et chute de l'Empire*, ouvr. cité.

Burns T. S., *Barbarians within the Gates of Rome : a study of Roman military policy and the barbarians c. 375-425 A.D.*, 1994 (Bloomington), XXI-417 p.

Fifth-Century Gaul : a crisis of identity ? Drinkwater J. F. et Elton H. W. (éd.), 2^e éd., 1994 (Cambridge), XXI-376 p.

Jones M. E., *The End of Roman Britain*, 1996 (Ithaca), IX-323 p.

Nicasie M. J., *Twilight of Empire. The Roman Army from the Reign of Diocletian until the Battle of Adrianople*, 1998 (Amsterdam), 321 p.

Knight J. K., *The End of Antiquity, AD 235-700*, 1999 (Stroud), 224 p.

Williams S. et Friell G. G. P., *The Rome that did not fall. The Survival of the East in the Fifth Century*, 1999 (Londres), XII-282 p.

Swift E., *The End of the Western Roman Empire*, 2000 (Stroud), 158 p.

Thompson E. A., *Romans and Barbarians. The decline of the Western Empire*, éd. revue par Clover F. M. et Liebeschuetz J. H.

W. G., 2002 (Londres), 352 p.

Brandt H., *Das Ende der Antike*, 2001 (Munich), 115 p.

Modéran Y., *L'Empire romain tardif*, 2003 (Paris), 256 p.

Fernández G., « La agonía del Imperio romano de Occidente », *Gerión*, 23, 1, 2005, p. 325-328.

Heather P. J., *The Fall of the Roman Empire*, 2005 (Londres), XVI-572 p.

Pohl W., "Rome and the barbarians in the Fifth Century", *L'empire des Théodoses*, *AntTard*, 16, 2008, p. 93-101.

Traina G., 428, *une année ordinaire à la fin de l'Empire romain*, 2009 (Paris), 288 p.

Le Bohec Y., « "Lusurpation" au IV^e siècle », *Les exclus dans l'Antiquité*, coll. du CÉRGR, n° 29, Wolff C. (éd.), 2007 (Lyon), p. 95-105.

Une Antiquité Tardive noire ou heureuse ? Ratti S. (éd.), 2015 (Besançon), 270 p.

- L'armée romaine

Grosse R., *Römische Militärgeschichte von Gallienus bis zum Beginn der byzantinischen Themenverfassung*, 1920 (Berlin), 346 p.

Fellmann R., « Le "camp de Dioclétien" à Palmyre et l'architecture militaire du Bas-Empire », *Mélanges P. Collart, Cahiers d'archéologie romande*, 5, 1976, p. 173-191.

Scorpan C., *Limes Scythiae. Topographical and stratigraphical research on the late Roman fortifications on the Lower Danube*, BAR, Internat. S., 88, 1980 (Oxford), 238 p.

Brizzi G., "Il trattato *De rebus bellicis* e l'impiego delle artiglierie in età tardoantica", *Studi militari romani, Studi di Storia antica*, 8, 1983 (Bologne), p. 49-76.

Johnson S., *Late Roman Fortifications*, 1983 (Londres), 315 p.

The Eastern frontier of the Roman Empire, Proceedings of a colloquium held at Ankara in sept. 1988, French D. H. et Lightfoot C. S. (éd.), BAR, Intern. S., 553, 1989 (Oxford), 2 vol.

Civiltà dei Romani, 2, *Il potere e l'esercito*, Settis S. (éd.), 1992 (Rome), 296 p.

L'Armée romaine et les barbares du III^e au VII^e siècle, Vallet F. et Kazanski M. (éd.), 1993 (Rouen), 473 p.

Cesa M., *Impero tardoantico e barbari: la crisi militare da*

Adrianopoli al 418, *Bibliotheca di Athenaeum*, 23, 1994 (Côme), 190 p.

Austin N. J. E. et Rankov N. B., *ouvr. cité*.

Columbia papyri, 9, *The vestis militaris codex*, Sheridan J. A. (éd.), 1998 (Atlanta), 174 p.

Carrié J.-M. et Janniard S., « L'armée romaine tardive dans quelques travaux récents. 1^{re} partie. L'institution militaire et les modes de combat », *AntTard*, 8, 2000, p. 321-341 ; « 2^e partie. Stratégies et techniques militaires », *ibidem*, 9, 2001, p. 351-361 ; « 3^e partie. Fournitures militaires, recrutement et archéologie des fortifications », *ibidem*, 10, 2002, p. 427-442.

Valbelle D. et Carrez-Maratray J.-Y., *Le Camp romain du Bas-Empire à Tell el-Herr*, 2000 (Paris), 256 p.

Konrad M., *Der spätrömische Limes in Syrien. Archäologische Untersuchungen an den Grenzkastellen von Sura, Tetrapyrgium, Cholle und in Resafa*, *Resafa*, 5, 2001, 158 p.

Mitthof F., *Annona militaris. Die Heeresversorgung im spätantiken Ägypten*, *Papyrologica Florentina*, 32, 2001 (Florence), 2 vol.

Miles Romanus dal Po al Danubio nel tardoantico (Atti del convegno internazionale di studi : Pordenone-Concordia Sagittaria, 17-19 marzo 2000), Buora M. (éd.), 2002 (Pordenone), 320 p.

Pearson A. F., *The Roman Shore forts : coastal defences of Southern Britain*, 2002 (Stroud), 192 p.

L'Armée romaine de Dioclétien à Valentinien I^{er} (Actes du congrès international de Lyon, 12-14 septembre 2002), Le Bohec Y. et Wolff C. (éd.), 2004 (Lyon), 540 p.

Reddé M., « L'armée et ses fortifications pendant l'Antiquité tardive : la difficile interprétation des sources archéologiques », *L'Armée romaine de Dioclétien à Valentinien I^{er}*, 2004, p. 157-167.

Le Bohec Y., *L'Armée romaine sous le Bas-Empire*, 2006 (Paris), 256 p.

Parker S. T., *The Roman Frontier in Central Jordan*, 2006 (Washington), 1 104 p.

The Saxon Shore, Maxfield V. A. (éd.), *Exeter Studies in History*, 25, réimpr. 2006, 178 p.

The Late Roman Army in the Near East from Diocletian to the Arab Conquest, Lewin A. S. et Pellegrini P. (éd.), *BAR, Internat. S.*, 1717, 2007 (Oxford), IV-441 p.

Lee A. D., *War in Late Antiquity. A Social History*, 2007 (Oxford-Malden), XXVI-282 p.

Vannesse M., *La Défense de l'Occident romain pendant l'Antiquité tardive*, coll. *Latomus*, 326, 2010 (Bruxelles), 583 p.

Sarantis A. et Christie N., *War and Warfare in Late Antiquity. Current Perspectives*, coll. *Late Antique Archaeology*, 8, 1-2, 2013 (Leyde), 2 vol., XXV-1084 p.

Syvänne I., *Military History of Rome, 284-361*, 1, 2016, 320 p. (*non vidi*).

- Les ennemis. Voir plus haut.

- Les « usurpateurs »

Szidat J., *Usurpator tanti nominis. Kaiser und Usurpator in der Spätantike (337-476 n. Chr.)*, 2010 (Stuttgart), 458 p.

Le Bohec Y., *art. cité*, p. 582.

- Les empereurs

Dioclétien

Seston W., *Dioclétien et la Tétrarchie*, 1, *BÉFAR*, 162, 1946 (Paris), 398 p.

Van Berchem D., *L'Armée de Dioclétien et la réforme constantinienne*, 1952 (Paris), VI-130 p.

Barnes T. D., *The new Empire of Diocletian and Constantine*, 1982 (Cambridge, Mass.-Londres), XIX-305 p.

La Tétrarchie, *AntTard*, 2, 1994, 319 p.

Bleckmann B., *Diocletianus*, *Neue Pauly*, 3, 1997, col. 577-587.

Rémy B., *Dioclétien et la Tétrarchie*, 1998 (Paris), 127 p., et *Dioclétien. L'empire restauré*, 2016 (Paris), 303 p.

Corcoran S., *The empire of the Tetrachs*, 2^e éd., 2000 (Oxford), XIV-421 p.

Kuhoff W., *Diokletian und die Epoche der Tetrarchie*, 2001 (Berne-Francfort), IX-1048 p.

Williams S., *Dioclétien*, trad. fr., 2006 (Gollion), 348 p.

Constantin I^{er}

Burckhardt J., *The Age of Constantine the Great*, trad. Hadas M., 1964 (Londres), 400 p.

Barnes T. D., *Constantine and Eusebius*, 1981 (Cambridge), VI-458 p.

Bleckmann B., "Constantinus", *Neue Pauly*, 3, 1997, col. 136-142, et *Konstantin der Große*, 3^e éd., 2006 (Munich), 155 p.

Constantine. History, historiography and legend, Lieu N. C. et Montserrat D. (éd.), 1998 (Londres), XIX-238 p.

Marcone A., *Costantino il Grande*, 2000 (Rome), VII-141 p.

Pohlsander H. A., *The emperor Constantine*, 2^e éd., 2004 (Londres), XII-122 p.

Amerise M., *Il battesimo di Costantino il Grande*, 2005 (Stuttgart), 177 p.

The Cambridge Companion to the Age of Constantine, Lenski N. (éd.), 2006 (Cambridge-New York), XVIII-469 p.

Turcan R., *Constantin en son temps*, 2006 (Dijon), 318 p.

Veyne P., *Quand notre monde est devenu chrétien*, 2007 (Paris), 319 p.

Maraval P., *Constantin le Grand*, 2014 (Paris), 398 p.

Le Bohec Y., « Constantin I^{er} et l'armée romaine », *Constantin et la Gaule. Autour de la vision de Grand*, Guichard L., Gutsfeld A. et Richard Fr. (éd.), 2016 (Nancy), p. 245-252.

Dynastie constantinienne

Seeck O., "Constans", 3, *RE*, 4, 1, 1900, col. 948-952, et "Constantius II", *RE*, 4, 1, 1900, col. 1044-1094.

Kraft K., "Die Taten der Kaiser Constans und Constantius II", *Jahrbuch für Numismatik und Geldgeschichte*, 9, 1958, p. 144-186.

Der Neue Pauly, 3, 1997, col. 134, 142 et 145-146.

Barceló P., *Constantius II. und seine Zeit*, 2004 (Stuttgart), 276 p.

Julien

Bidez J., *La Vie de l'empereur Julien*, 2^e éd., 1965 (Paris), X-409 p.

Wirth G., "Julians Perserkrieg. Kriterien einer Katastrophe", *Julian Apostata*, 1978 (Darmstadt), p. 455-507.

Bouffartigue J., *L'Empereur Julien et la culture de son temps*, 1992 (Paris), 752 p.

Bowersock G. W., *Julien l'Apostat* [sic], trad. fr., 2008 (Paris), 201 p.

Jerphagnon L., *Julien dit l'Apostat*, 2008 (Paris), 357 p.

Renucci P., *Les Idées politiques et le gouvernement de l'empereur Julien*, coll. *Latomus*, 259, 2000 (Bruxelles), 537 p.

L'Empereur Julien et son temps, *AntTard*, 17, 2009, p. 7-250.

Wolff C., *La Campagne de Julien en Perse*, 2010 (Clermont-Ferrand), 103 p.

Le Bohec Y., « La "petite stratégie" de Rome en Gaule au temps du César Julien (355-361) », *Rivista di Studi Militari*, I, 2012, p. 49-67.

Dynastie valentinienne

Fasolino M., *Valentiniano I*, 1976 (Naples), 51 p.

Portmann W., *Der Neue Pauly*, 12, 1, 2002, col. 1083-1085.

Messana V., *La politica religiosa di Graziano, Seia*, 3, 1999 (Rome), 99 p.

Raimondi M., *Valentiniano I e la scelta dell'Occidente*, *Studi di Storia greca e romana*, 5, 2001 (Alessandria), 258 p.

Lenski N., *Failure of empire. Valens and the Roman state in the fourth century A.D.*, 2002 (Berkeley), XIV-454 p.

Barbero A., *Le Jour des barbares. Andrinople, 9 août 378*, trad. fr., 2010 (Paris), 291 p.

Dynastie théodosienne

Cameron A., *Claudian. Poetry and propaganda at the Court of Honorius*, 1970, réimpr. 2002 (Oxford), XVI-508 p.

Storoni Mazzolani L., *Galla Placidia*, 1975, réimpr. 2002 (Milan), 435 p.

Cameron A. et Long J., *Barbarians and Politics at the court of Arcadius*, 1993 (Berkeley), XIII-441 p.

Lütkenhaus W., *Constantius III.*, 1998 (Bonn), XI-232 p.

Williams S. et Friell J. G. P., *Theodosius, the Empire at Bay*, 2^e éd., 1998 (Londres), 238 p.

Grüß-Albenhausen K., "Theodosius", *Der Neue Pauly*, 12, 1, 2002, col. 341-345.

Leppin H., *Theodosius der Grosse*, 2003 (Darmstadt), 280 p.

Pawlak M., « Eusurpation de Jean (423-425) », *Eos*, 90, 1, 2003, p. 123-145.

Millar F., *A Greek Roman Empire. Power and Belief under*

Teodosius II (408-450), 2006 (Londres et a. l.), XXVI-279 p.
L'empire des Théodoses, *AntTard*, 16, 2008, p. 9-222.
Maraval P., *Théodose le Grand*, 2009 (Paris), 381 p.
Delaplace Chr., *La Fin de l'Empire romain d'Occident. Rome et les Wisigoths de 382 à 531*, 2015 (Rennes), 376 p.

VII. La fin de Rome

Piganiol A., *Le Sac de Rome*, 1964 (Paris), 397 p.
Zecchini G., Aezio. *L'ultima difesa dell'Occidente romano*, 1983 (Rome), 327 p.
Ferrill A., *The fall of the Roman empire. The military explanation*, 1990 (Londres), 193 p.
Swift E., *The end of the Western Roman Empire. An archaeological investigation*, 2000 (Stroud), 158 p.
Thomson E. A., *Romans and Barbarians. The decline of the Western Empire*, éd. revue par Clover F. M. et Liebeschuetz J. H. W. G., 2002 (Londres), 352 p.
Ward-Perkins B., *La Chute de Rome. Fin d'une civilisation*, trad. fr., 2014 (Paris), 363 p.
De Jaeghere M., *Les Derniers Jours. La fin de l'Empire romain d'Occident*, 2014 (Paris), 656 p.
Le Bohec Y., « Les limites de la renaissance dans l'Empire romain de la fin du IV^e à la fin du V^e siècle », *Studia classica Serdicensia*, V, *Monuments and Texts in Antiquity and beyond. Essays for the centenary of Georgi Mihailov*, 2016 (Sofia), p. 33-43.
Une Antiquité Tardive noire ou heureuse, ouvr. cité.

TABLE DE L'ICONOGRAPHIE

Abréviations

ARBE : Le Bohec Y., *L'Armée romaine sous le Bas-Empire*, 2006 (Paris, Picard).

ARHE : Le Bohec Y., *L'Armée romaine sous le Haut-Empire*, 3^e éd., 2002 (Paris, Picard).

CCDG : Le Bohec Y., *César chef de guerre*, 2015 (Paris, Tallandier).

CGRAR : *Cahiers du Groupe de recherches sur l'armée romaine et les provinces* (Paris, ENS).

Géopolitique : Le Bohec Y., *Géopolitique de l'Empire romain*, 2014 (Paris, Ellipses).

HMGP : Le Bohec Y., *Histoire militaire des guerres puniques*, 2014 (Paris, Tallandier).

NVM : Le Bohec Y., *Naissance, vie et mort de l'Empire romain*, 2012 (Paris, Picard).

Cartes et plans

Ces cartes et plans ne prétendent pas être un atlas général ; ils permettent seulement de localiser la plupart des guerres, des sièges et des batailles. Rappelons que certains sites n'ont jamais été identifiés de manière précise.

et 1b. Rome. Le Bohec Y., *Urbs*, 2001 (Paris, Les Éditions du Temps), p. 28, et *HMGP*, p. 204

2. Le Latium et l'Étrurie. D'après un schéma de l'auteur

3. Italie. Voir aussi carte n° 5. D'après un schéma de l'auteur
4. La première guerre punique en Sicile. *HMGP*, p. 64
5. La deuxième guerre punique en Italie. *HMGP*, p. 169
6. La défense de l'empire sous le Principat. *ARHE*, p. 18. Voir aussi documents nos 44 à 47
7. La Grèce et les régions danubiennes. D'après un schéma de l'auteur
8. La péninsule Ibérique. Le Bohec Y., *Rome et les provinces de l'Europe occidentale*, 2009 (Pornic, Les Éditions du Temps), p. 78
9. L'Afrique. D'après un schéma de l'auteur. Voir aussi documents nos 46 et 47
10. La Gaule et la Germanie. D'après un schéma de l'auteur. Voir aussi document n° 45
11. L'Orient. D'après un schéma de l'auteur 34

Documents

1. Un hoplite du ^{ve} siècle avant J.-C. Feugère M., *Les Armes des Romains*, 1993 (Paris), p. 9. Repris dans *HMGP*, p. 42, pl. 5, b
2. Le siège d'Agrigente. *HMGP*, p. 75
3. Le corbeau. *HMGP*, p. 78, a
4. La bataille navale d'Ecnome. *HMGP*, p. 86
5. La bataille de Tunis ou bataille de 255. *HMGP*, p. 90
6. Les soldats romains. *HMGP*, p. 141
7. Les soldats puniques. *HMGP*, p. 148-149
8. La bataille du Tessin. *HMGP*, p. 171
9. La bataille de la Trébie. *HMGP*, p. 174
10. L'embuscade du Trasimène. *HMGP*, p. 179
11. La bataille de Cannes. *HMGP*, p. 191
12. La bataille du Métaure. *HMGP*, p. 233
13. La bataille de Baecula. *HMGP*, p. 231
14. La bataille d'Ilipe. *HMGP*, p. 236
15. La bataille des Grandes Plaines. *HMGP*, p. 246
16. La bataille de Zama. *HMGP*, p. 251
17. La bataille de Cynoscéphales. D'après un schéma de l'auteur
18. Le siège de Numance. D'après un schéma de l'auteur

19. Le dispositif d'Antiochus III aux Thermopyles. D'après un schéma de l'auteur
20. La bataille navale de Myonnèse. D'après un schéma de l'auteur
21. La bataille de Magnésie-du-Sipyle. D'après un schéma de l'auteur
- 22a et 22b. Carthage au milieu du II^e siècle avant J.-C. (a : *HMGP*, p. 287 ; et b : *ibidem*, p. 297)
23. La bataille du Muthul. D'après un schéma de l'auteur
24. Le site de la bataille d'Orange. D'après un schéma de l'auteur, sur un pré-rapport d'A. Deyber et Th. Luginbühl
25. La bataille de Tigranocerte. D'après un schéma de l'auteur
26. La bataille de Bibracte. *CCDG*, p. 160-161
27. La bataille contre Arioviste. *CCDG*, p. 171
28. La bataille de l'Aisne. *CCDG*, p. 178-179
29. La bataille du *Sabis*. *CCDG*, p. 185
30. Le siège d'Alésia. Le Bohec Y., *Alésia*, 2012 (Paris, Tallandier), p. 111 (plan des fouilles de Michel Reddé et Sigmar von Schnurbein)
31. Les manœuvres d'Ilerda. *CCDG*, p. 340
32. Le siège de Marseille. *CCDG*, p. 350
33. Le siège de Dyrrachium. *CCDG*, p. 375
34. La bataille de Pharsale. *CCDG*, p. 382
35. Les batailles d'Alexandrie. *CCDG*, p. 394
36. La bataille du Nil. *CCDG*, p. 399
37. La bataille d'Uzitta. *CCDG*, p. 416
38. La bataille de Tegea. *CCDG*, p. 418
39. La bataille de Thapsus. *CCDG*, p. 419
40. Les deux batailles de Philippes. D'après un schéma de l'auteur 302
41. La bataille navale d'Actium. D'après un schéma de l'auteur 307
42. Le grand camp de Lambèse, Algérie. Le Bohec Y., *La Guerre romaine*, 2014 (Paris, Tallandier), p. 323
43. Le *campus* de Lambèse, Algérie. Le Bohec Y., *La Guerre romaine*, 2014 (Paris, Tallandier), p. 169
44. Les organisations défensives en Bretagne. *Géopolitique*, p. 130

45. Les organisations défensives en Germanie. *Géopolitique*, p. 138
46. Les organisations défensives en Afrique. *Géopolitique*, p. 170
47. Les organisations défensives en Maurétanie Césarienne. *Géopolitique*, p. 172
48. La souricière du Teutobourg. D'après un schéma de l'auteur 382
49. L'Auguste de Prima Porta : la reddition des aigles. *NVM*, p. 39, d'après Grenier A., *Le Génie romain*, 1969 (Paris, Albin Michel), p. 371
50. La deuxième bataille d'Idistaviso (16 après J.-C.). D'après un schéma de l'auteur 396
51. La bataille d'Autun (21 après J.-C.). D'après un schéma de l'auteur 399
52. La bataille du mont Graupius (84 après J.-C.) : le dispositif initial. D'après un schéma de l'auteur 422
53. La dynastie des Sévères. D'après un schéma de l'auteur 446
54. La bataille d'Issos (194 après J.-C.). D'après un schéma de l'auteur 447
55. La bataille de Lyon (19 février 197). D'après un schéma de l'auteur 449
56. La bataille de Turin (printemps 312). *ARBE*, fig. 5 513
57. La bataille de Strasbourg (25 août 357). *ARBE*, fig. 9 525
58. La bataille d'Andrinople (9 août 378). *ARBE*, fig. 67

Index des noms communs

Nous n'avons pas jugé utile de mentionner dans ces deux index tous les mots et idées qui se trouvent dans la Table.

abordage [116](#), [188](#)

accord [548](#)

accords de Serdique [515](#)

acte gratuit [200](#)

adaeratio [534](#)

adaptabilité [88](#), [181](#)

agmen quadratum [272](#), [530](#), [536](#), [545](#)

agression [45](#)

alliance(s) [44](#)

ambassade, ambassadeurs [174](#), [252](#), [262](#), [386](#)

ara Pacis [379](#)

archéologie sous-marine [111](#)

archers [270](#)

armée des Étrusques [63](#)

armée juive [232](#)

armée mobile [491](#), [508](#)

armée romaine [62](#), [78](#), [100](#), [319](#), [435](#)

armée(s) [96](#), [270](#), [359](#), [452](#), [538](#)

armée syrienne [231](#)

armement [465](#), [535](#)

armistice [220](#), [285](#)

artillerie [536](#)

assaut de nuit [529](#)

attaque de nuit [286](#)

aurum tironicum [534](#)

auxiliaires [322](#), [327](#)

bagaudes [506](#)

barbare(s), barbarisation [43](#), [511](#), [533-534](#), [554](#), [557](#)

bataille [52](#)

bataille d'anéantissement [188](#), [195](#), [260](#)

bataille décisive [513](#)

bataille de l'Aisne [255](#)

bataille de nuit [74](#), [230](#), [413](#), [518](#)

bataille de rues [54](#), [414](#)

bataille d'extermination [266](#), [299](#)

bataille en milieu urbain [205](#), [294](#), [327](#), [414](#)

bataille en montagne [327](#)

bataille en rase campagne [88](#), [327](#), [359](#)

bataille oubliée [186](#), [483](#), [493](#)

batailles décisives [42](#), [184](#), [188](#), [195](#), [229](#), [266](#), [300](#), [306](#)

bataille(s) navale(s) [54](#), [118](#), [205](#), [245](#), [262](#), [285](#), [294](#), [515](#)

bataille sur mer [327](#)

bellum iustum [77](#), [96](#)

bellum iustum piumque [48](#), [105](#), [179](#), [201](#), [262](#), [270](#), [380](#), [423](#), [561](#)

blesés [274](#), [289](#)

boeufs de Lucanie [97](#)

boukoloï [429](#)

butin [47](#), [109](#), [195](#), [424](#)

but de guerre [469](#)

camp de bataille [94](#), [215](#), [447](#)

camp(s) [333](#), [357](#), [435](#), [537](#)

campus [336](#)

castra hiberna [78](#)

cause(s) [41](#), [91](#), [199](#), [208](#), [246](#), [269](#), [279-280](#), [527](#)

celeritas [250](#), [252](#)
census [76](#)
centurie [63](#)
cerises [224](#)
citoyenneté [112](#)
citoyenneté romaine [87](#)
classis Alexandrina [365](#)
classis Moesiaca [360](#)
classis Pannonica [359](#)
classis Pontica [361](#)
classis Syriaca [363](#)
clementia [300](#), [448](#)
Code théodosien [551](#)
cohorte prétorienne [320](#)
cohortes de vigiles [349](#)
cohortes prétorienne [349](#), [444](#)
cohortes urbaines [349](#)
collèges [453](#)
colonnes infernales [209](#)
combat de nuit [54](#)
comitatenses [510](#), [533](#)
concilium Galliarum [252](#)
condition militaire [459](#)
conjoncture [108](#), [461](#)
contexte géostratégique [109](#)
contre-embuscade [268](#)
contre-guérilla [51](#), [327](#)
contre-insurrection [51](#), [263-264](#), [397](#), [401](#), [428](#)
corbeau [116](#)
crime de guerre [130](#), [205](#)
culture [328](#)
cuneus [512](#), [536](#)
débarquement [113-114](#), [139](#), [506](#)

décadence [557](#)

déception [262](#)

déclin [557](#)

déditices [76](#), [468](#)

deditio [86](#)

défense(s) linéaire(s) [250](#), [266](#), [362](#), [368](#), [419](#), [436](#), [528](#)

défenses linéaires artificielles [341](#)

défenses linéaires naturelles [343](#)

défenses ponctuelles [333](#)

défensive [281](#)

délices de Capoue [153](#)

démographie [46](#), [98](#), [112](#), [133](#)

denier [154](#)

dépouilles opimes [77](#)

De rebus bellicis [547](#)

désert(s) [343](#), [363-364](#)

deuxième guerre celtibère [182](#)

deuxième guerre contre Mithridate [221](#)

deuxième guerre de Macédoine [173](#)

deuxième guerre persique [478](#)

devotio [86](#), [94](#), [98](#)

dictateur [147](#)

dieux [340](#)

dilectus [508](#)

diplomatie [193](#), [304](#), [386](#)

discours [251](#), [292](#), [303](#)

droit des gens [128](#)

droit international [47](#)

druides [406](#)

duplex acies [290](#)

éclaireurs [146](#), [536](#)

éclipse de lune [394](#)

économie [327](#), [462](#)

éléphants [108](#), [139](#), [144](#), [231](#)

embuscade(s) [124](#), [140](#), [144](#), [193](#), [264](#), [268](#), [381](#), [407](#), [518](#), [542](#)

empire des Gaules [416](#)

empire mondial [171](#)

enclume (l'–) et le marteau [266](#)

ennemis héréditaires [201](#)

entraves de la Grèce [177](#)

entrevue de Viminacium [517](#)

envahisseurs [562](#)

éperonnage [188](#)

esclaves [46](#), [100](#), [125](#), [226](#), [261](#), [379](#)

evocatio [205](#)

exercice [213](#), [535](#)

femme(s) [205](#), [215](#), [254](#), [317](#), [407](#)

finis [331](#)

flèches [273](#)

flèche(s) du (des) Parthe(s) [271](#), [273](#), [406](#)

fleuves [343](#)

flotte [262](#)

foederati [113](#), [468](#), [534](#)

foedus [42](#)

fortification élémentaire [332](#)

fortins [508](#)

garnison de Rome [348](#)

génie militaire [542](#)

génocide [205](#), [265](#)

gentiles [534](#)

géopolitique [108](#)

gesticulation [428](#)

gladiateurs [226](#)

grâce de Corfinium [281](#)

grève [393](#)

gromatici [88](#)

guérilla [45](#), [51](#), [148](#), [211](#), [232](#), [245](#), [262-263](#), [273](#), [276](#), [389](#), [407](#), [417](#), [428](#), [527](#), [529](#)

guerre contre les Germains [394](#)

guerre d'agression [243](#), [401](#)

guerre d'Antiochus [184](#)

guerre de 155-133 [182](#)

guerre de 180-177 [181](#)

guerre de 197-194 [180](#)

guerre de Catilina [234](#)

guerre défensive [50](#), [422](#)

guerre de feu [180](#)

guerre de la curiosité [233](#)

guerre de Maternus [431](#)

guerre de Modène [301](#)

guerre de Pérouse [304](#)

guerre de représailles [423](#)

guerre des Cimbres et des Teutons [212](#)

guerre des déserteurs [432](#)

guerre de Sertorius [221](#)

guerre des Gaules [243](#)

guerre de Sicile [304](#)

guerre des mercenaires [124](#)

guerre de Spartacus [226](#)

guerre de Syrie [184](#)

guerre de Tacfarinas [397](#)

guerre du peuple [407](#)

guerre en montagne [86](#), [231](#), [379](#)

guerre extérieure [50](#)

guerre (grande -) [50](#)

guerre intérieure [50](#)

guerre Italique [217](#)

guerre Latine [86](#)

guerre Marsique [217](#)

guerre offensive [50](#), [406](#), [423](#)

guerre (petite –) [51](#)
guerre préventive [201](#)
guerres civiles [44](#), [219-220](#), [226](#), [279](#), [300](#), [409](#), [517](#), [526](#)
guerres d’Illyrie [128](#)
guerre servile [205-206](#)
guerre Sociale [217](#)
guerre(s) oubliée(s) [208](#), [215](#), [217](#), [222](#), [226](#), [411](#)
guerriers germaines [212](#)
guerriers ibériques [179](#)
gugga [111](#)
harcèlement [273](#), [407](#)
hégémonisme [45](#), [109](#), [173](#)
hélépole [529](#)
hiérarchie [324](#), [531](#)
hommes [339](#)
idéologie [99](#)
impérialisme (s) [49](#), [131](#), [219](#), [223](#), [246](#)
impôt(s) [124](#), [152](#), [195](#), [484](#)
incendie [205](#)
inermes [348](#)
inflation [462](#), [477](#)
insurrection [397](#), [401](#), [420](#), [427](#)
invasion [544](#)
iuvenes [484](#)
joug [77](#), [92](#), [209](#), [406](#)
labarum [514](#)
laeti [524](#), [534](#)
légal [479](#)
legio linteata [94](#)
légion(s) [185](#), [197](#), [321](#), [326](#), [353](#), [410](#), [435](#), [508](#)
légion thébaine [505](#)
libéraux [46](#)
liberté de la Grèce [177](#)

ligue(s) [74](#), [464](#), [468-469](#)

limes [331](#), [491](#)

limes de l'Odenwald [341](#)

limitanei [510](#), [533](#)

logistique [181](#), [276](#), [453](#), [527](#), [535](#), [545](#)

magistri militum [509](#)

marche [52](#)

mariage [453](#)

marine [110](#), [149](#), [322](#), [363](#), [496](#)

marine syrienne [186](#)

marxisme [46](#)

mentalités collectives [105](#)

mercenaires [111-112](#), [274](#), [448](#)

milecastles [342](#)

miracle de la pluie [431](#)

modernes [37](#)

moneta [82](#)

montagne [54](#)

mur d'Antonin [342](#), [464](#)

mur d'Hadrien [341](#), [354](#)

mur du Diable [341](#), [357](#)

murus gallicus [245](#)

navires [261](#)

négociations [202](#), [250](#)

nobles [209](#)

nuit : voir assaut, attaque, bataille [74](#)

numerus equitum singularium Augusti [321](#)

oasis [365](#)

objectif stratégique [218](#)

oléoducs [329](#)

opération(s) combinée(s) [149](#), [158](#), [327](#), [381](#), [383](#), [395](#)

ora maritima [353](#)

ouvrages linéaires [360](#)

paix d'Apamée [192](#)
paix de Dardanos [220](#)
paix de Misène [304](#)
paix de Noviodunum [544](#)
palatini [533](#)
persécuteur, persécution [505](#)
personnels [323](#)
petite guerre [54](#), [397](#)
petite stratégie [539](#)
peur [45](#), [109](#), [201](#), [213](#)
phalange(s) [89](#), [97](#), [108](#), [111](#), [120](#), [185](#), [215](#), [245](#), [254](#), [560](#)
phalangites [231](#)
photographie aérienne [368](#)
pièges [332](#)
pillage(s) [82](#), [178](#), [181](#), [207](#)
piraterie, pirates [128](#), [229-230](#)
plan de campagne [276](#)
plan de guerre [271](#)
plumbatae [536](#)
points d'eau [431](#)
poliorcétique [53](#), [78](#), [88](#), [92](#), [122](#), [147](#), [183](#), [199](#), [224](#), [245](#), [359](#), [418](#), [523](#), [529](#), [537](#)
politique [44](#), [200](#), [462](#)
pont [264](#), [424](#), [528](#)
pont Milvius [513](#)
pourparlers [522](#)
praetentura [332](#), [350](#)
praetentura Alpium [358](#)
préfets du prétoire [509](#)
première guerre celtibère [182](#)
première guerre contre Mithridate [219](#)
première guerre persique [478](#)
première guerre samnite [86](#)
présage(s) [254](#), [271](#), [381](#)

prétexte [49](#), [201](#), [270](#)

prétoriens [410](#)

proconsuls [397](#)

proscription [221](#), [301](#)

protostasie [534](#)

prototypie [534](#)

provinces *inermes* [350](#)

pseudo-réformes [491](#)

psychologie collective [152](#)

pull and push [265](#)

raid(s) [85](#), [98](#), [121](#), [124](#), [130](#), [156](#), [390](#), [420](#), [461](#), [463](#), [487](#), [492](#)

recrutement [435](#), [533](#)

réformes [490](#), [508-509](#)

réformes militaires [211](#)

renseignement [390](#)

réseau routier [363](#)

retraite [266](#)

révolte des esclaves [205](#)

révoltes serviles [227](#)

révolution [62](#)

RGDA [315](#)

RGDS [472](#)

ripa [332](#)

riparenses [510](#), [533](#)

route(s) [338](#), [362](#)

Sabis [258](#)

salaire(s) [323](#), [454](#)

sambuques [155](#)

scholes palatines [510](#)

sécession [462](#), [506](#)

séparatismes [478](#)

siège(s) [53](#), [88](#), [114](#), [123](#), [153](#), [183](#), [199](#), [204](#), [220](#), [258](#), [262](#), [285-286](#), [300](#), [327](#), [378](#), [408](#), [494](#), [518](#), [522](#), [527-528](#), [546](#), [550](#)

socii 110

solde(s) 78, 453

soudures 263

sources 37, 41

stratagème(s) 140, 143, 147-148, 150, 155, 158-159, 188, 227, 229, 254, 262, 274, 276, 407

stratégie défensive 218

stratégie(s) 45, 55, 200, 229, 232, 265-266, 313, 327, 345, 381, 454, 538

stratégie(s) en profondeur 538

suicide 183

surprise 262

systèmes défensifs 353

tactique 105, 147, 326, 465

tactique en cohortes 309

tactique manipulateur 110

tenaille 85, 94, 130, 140, 211, 262-263, 290, 327, 421, 506, 521, 524, 542

terre brûlée 265, 527

tir de saturation 270, 467

tortue 276

traité(s) 87, 98, 114, 125, 129, 132, 177, 192, 195, 207, 390, 424, 457

tribut 47, 457

triomphe 211, 223, 234

triplex acies 53-54, 88, 110, 133, 143, 150, 162, 185, 195-196, 251, 254-255, 258, 282, 292, 309, 560

troisième guerre contre Mithridate 223, 230

unités 319, 533

usurpateur(s), usurpations 462, 487, 503-504, 519, 543, 547, 549

valeurs 101, 148

venire in fidem 114, 204

vêpres de Vaga 211

vêpres éphésiennes 220

ver sacrum 149

viae militares 338

via nova Traiana 364

victoire oubliée [121](#)

vin [255](#), [260](#)

violence [43](#), [47](#)

virtus [47](#)

Index des noms propres

Abréviations : b = bataille ; g = guerre ; s = siège.

Abrittus [487](#)

Achéens [196](#)

Actium (b) [305](#), [313](#)

Adamclissi [422](#), [424](#)

Adherbal [208](#)

Admagétobrige (b) [252](#)

Aedemon [402](#)

Aelius Gallus [390](#)

Aetius [551](#)

Afrique [295](#), [390](#), [409](#), [416](#), [505](#), [549](#), [552](#)

Agrigente [114](#)

Agrippa [304](#), [317](#)

Agron [128](#)

Aisne (b de l'–) [255](#)

Aix-en-Provence [213](#)

Alains [471](#), [546](#)

Alamans [455](#), [460](#), [468](#), [486](#), [493](#), [506](#), [516](#), [521](#), [523](#), [542](#), [549](#)

Alaric [549](#)

Alésia [266](#)

Alexander [407](#), [412](#)

Alexandre le Grand [108](#), [456](#), [458](#), [494](#)

Alexandrie [456](#)

Alexandrie (b) [293](#)
Allectus [506](#)
Allobroges [207](#), [234](#), [247](#)
Alpes [379](#)
Ambiorix [264](#), [268](#)
Amida (s) [522](#)
Ammien Marcellin [522](#), [526-527](#), [541](#)
Ancus Martius [60](#)
Andrinople (b) [514-515](#), [544](#), [546](#), [558](#)
Andriskos [196](#)
Antiochus [174](#)
Antiochus (g d'–) [184](#)
Antoine [275](#), [288](#), [301](#), [305](#)
Antonin [342](#), [355](#)
Antonin le Pieux [428](#)
Apamée (paix d'–) [192](#)
Aquilée [485](#), [518](#)
Aquitaine [377](#)
Arabes [232](#), [451](#), [456](#)
Arabie [364](#), [425](#)
Arcadius [548](#), [551](#)
Archimède [155](#)
Ardashir Ier [460](#), [471](#), [473](#)
Argentaria [543](#)
Ariamne [272](#)
Arioviste [252](#)
Aristonikos [206](#)
Arménie [231](#), [270](#), [387](#), [425](#)
Arminius [381](#), [395](#)
Arsia [72](#)
Artavasdes [270](#), [277](#)
Arvernes [207](#), [252](#), [265](#)
Asculum (b) [98](#)

Astures [378](#)
Athènes (s) [220](#)
Attale [174](#)
Atuatuca [260](#), [264](#)
Auguste de Prima Porta [388](#)
Aulus Plautius [402](#)
Aurélien [493](#)
Austuriani [542](#)
Autun [399](#), [523](#)
Avaricum [266](#)
Avidius Cassius [429](#)
Baecula (b) [159](#)
Bar Kochba [428](#)
Bavay [258](#)
Bédriac (b) [411](#)
Belges [255](#)
Bénévent (b) [99](#)
Bétique [351](#)
Bezabde (s) [523](#)
Bibracte [251](#)
Bingium (b) [417](#)
Bithynie [223](#)
Bituit [207](#)
Blemmyes [365](#), [476](#)
Bocchus [211](#)
Boïens [178](#)
Bos(t)ra [364](#)
Boudicca [406](#)
Brennus [82](#)
Bretagne [264](#), [341](#), [353](#), [402](#), [406](#), [432](#), [455](#), [496](#), [506](#), [518](#), [552](#)
Brigetio [511](#)
Brittomare [130](#)
Bructères [515](#)

Brutus [72](#), [285](#), [301](#)

Burgondes [552](#)

Caecilius Metellus (Quintus) [209](#)

Camille [78](#), [83-84](#)

Campanie [91](#)

Candace [390](#)

Cannes [150](#)

Cantabres [378](#)

Capelianus [485](#)

Cap Hermès [121](#)

Capitole [82](#)

Capoue [227](#)

Cappadoce [362](#)

Caracalla [455](#)

Carausius [506](#)

Carnutes [265](#)

Carpes [486-487](#), [494](#)

Carrhae (b) [272](#)

Carthage [201](#), [350](#)

Carthagène [134](#), [158](#)

Carus [496](#)

Cassius [301](#)

Cassius Longinus (Caius) [271](#), [275](#), [288](#)

Cassivellaunos [264](#)

Caton l'Ancien [180](#), [185](#)

Catulus [214](#)

Celtes [108](#)

Celtibères [179](#), [181](#)

Cénomans [179](#)

Cerialis [417](#)

César [235](#), [243](#), [280](#)

Cestius Gallus [407](#)

Chalcédoine [223-224](#)

Champs Décumates [421](#), [460](#), [489](#)

Cherchel [369](#)

Chéronée [220](#)

Chine, Chinois [386](#), [448](#)

Chiomare [192](#)

Chrocus [489](#)

Chrysopolis (b) [515](#)

Cibalae [514](#)

Cicéron [234](#), [300](#)

Cilicie [230](#)

Cimbres et des Teutons (g des –) [212](#)

Civilis [415](#)

Claude II [493](#)

Claudius Marcellus [154](#)

Claudius Pulcher [123](#)

Clélie [73](#)

Cléopâtre [305](#)

Clodius Albinus [448](#)

Clusium (s et b) [82](#), [130](#)

Coche (b) [529](#)

Commode [431](#)

Constance II [516](#)

Constantin Ier [509](#)

Corbulon [405](#)

Corfinium (grâce de –) [281](#)

Corfinium (Italica) [218](#), [281](#)

Corinthe [196](#)

Coriolan [74](#)

Corvus [85](#)

Crassus [229](#), [269](#)

Crassus le Jeune [273](#)

Crémère (b) [75](#)

Crémone (b et s) [411-414](#)

Crotone [158](#)
Curiaces [59](#)
Curion [286](#)
Cynoscéphales (b) [174](#)
Cyrénaïque [351](#)
Cyzique [445](#)
Daces [422-423](#), [470](#), [484](#)
Dacie [359](#)
Dalmatie [358](#), [384](#)
Danube [358-360](#)
Daphnè [494](#)
Dardanos (paix de –) [220](#)
Dastracus (mont –, b) [230](#)
Dèce [487](#)
Décébale [422](#)
Démétrios de Pharos [128](#)
Dexippe [493](#)
Didius Julianus [444](#)
Dioclétien [503](#)
Dion Cassius [403](#), [424](#)
Diurpaneus [422](#)
Diviciac [247](#)
Domitien [420](#)
Domitius Alexander [511](#)
Drépane [123](#)
Drusus [380](#)
Drusus II [394](#)
Dumnorix [247](#)
Durostorum [511](#)
Dyrrachium (s) [288](#)
Éburons [264](#)
Ecnome (b) [118](#)
Écosse [421](#)

Éduens [207](#), [243](#), [250](#), [252](#), [398](#)

Égypte [308](#), [365](#), [390](#)

Élagabal [458](#)

Elégeia (b) [429](#)

Eleous [515](#)

Émèse [494](#)

Éphèse [185](#)

Éponine [417](#)

Éques [74](#)

Espagnes [282](#)

Éthiopie [390](#)

Étrurie [95](#)

Étrusques [72](#), [75](#), [93](#)

Eugène [547](#)

Fabii [75](#)

Fabius [133](#), [156](#)

Fabius Maximus (Quintus) [147](#)

Fimbria [220](#)

Firmus [542](#)

Florus [398](#)

Forêt Ciminienne [93](#)

Fortune [288](#)

Fourches Caudines [92](#)

Francs [468](#), [489](#), [496](#), [515-518](#), [521](#), [549](#)

Froide (rivière –) [547](#)

Frontin [416](#)

Galatie [387](#)

Galba [410](#)

Gallien [488](#), [490](#)

Garamantes [391](#)

Gaule, Gaulois [81](#), [129](#), [243-244](#), [398](#), [409](#), [416](#), [524](#), [549](#), [552](#)

Gaules (empire des –) [416](#)

Gaules (g des –) [243](#)

Gaulois [84](#), [140](#), [149](#)

Gephyra [494](#)

Gergovie [266](#)

Germanis, Germanie(s) [264](#), [341](#), [355](#), [380-381](#), [383](#), [394](#), [404](#), [410](#), [417](#), [421](#), [455](#), [460](#), [464](#), [470](#), [483](#)

Germanicus [385](#), [394](#)

Gétules [391](#)

Gildon [549](#)

Gindarus (b) [275](#)

Gordien III [485](#)

Goths [469](#), [485-487](#), [489](#), [492](#), [494](#), [506](#), [519](#), [548-549](#)

Grandes Plaines (b) [162](#)

Gratien [542](#)

Graupius (mont -) [420](#)

Hadrien [341](#), [427](#)

Haïdra [366](#)

Hamilcar [123](#), [125-126](#)

Hannibal [134](#), [185](#), [193](#)

Hannibal le Rhodien [123](#)

Harzhorn [483](#)

Hasdrubal [156](#), [159](#), [162](#)

Helvètes [247](#)

Héraclée [97](#)

Hermondures [383](#)

Hérode [389](#)

Hérodien [403](#)

Hiéron [112](#), [114](#)

Hiéronymos [153-154](#)

Honorius [549](#)

Horaces [59](#)

Horatius Cocles [73](#)

Huns [470](#), [521](#), [543](#), [546](#), [548](#), [552](#)

Iazyges [456](#)

Ibérique (péninsule –) [352](#), [377](#)

Icéniens [406](#)

Idistaviso [395](#)

Ilerda [282](#)

îles Aegates (b) [124](#)

Illyrie (g) [128](#)

Insubres [129](#), [178](#)

Iran, Iraniens [269](#), [387](#), [404-405](#), [425](#), [429](#), [448](#), [451](#), [456-457](#), [459](#), [471](#), [478](#),
[486-487](#), [489](#), [496](#), [506](#), [518](#), [526](#), [543](#)

Issos (b) [447](#)

Italie [91](#), [97](#), [99](#), [140](#), [156](#), [218](#), [226](#), [281](#), [349](#), [454](#)

Italiens [129](#), [144](#), [149](#)

Italiques [89](#)

Jean le Lydien [533](#)

Jérusalem [233](#), [408](#), [418](#)

Josèphe (Flavius –) [407-408](#)

Jotapata (s) [408](#)

Jovien [541](#)

Juba Ier [286](#), [295](#)

Juba II [397](#)

Judée [363](#), [389](#)

Jugurtha [208](#)

Juifs [407](#), [418](#), [427](#), [519](#), [535](#)

Julien [521](#), [523](#)

Junon [82](#)

Jupiter [156](#)

Kerkouane [120](#)

Kessel [264](#)

Kniva [487](#)

Labienus [287](#)

Lactance [533](#)

Lac Vadimon (b) [93](#), [95](#)

Lambèse [366](#)

Lancia (s) [378](#)
Latins [73](#), [84-85](#)
Latium [57](#)
León [352](#)
Libanius [527](#)
Liban (mont -) [363](#)
Licinius [514](#)
Ligurie [127](#)
Lingon [416](#)
Lucanie (lac de -, b) [229](#)
Lucius Aemilius [130](#)
Lucius Verus [429](#)
Lucrèce [62](#)
Lucullus [223](#), [230](#)
Lyon [350](#), [450](#), [524](#)
Macédoine [196](#)
Macrin [457](#)
Maghreb [109](#)
Magnence [520](#)
Magnésie-du-Sipyle (b) [188](#)
Magon [153](#), [158](#)
Mamertin [506](#)
Mamertins [99](#), [112](#)
Manlius Capitolinus [82](#)
Manlius Torquatus [84](#)
Manlius Vulso [192](#)
Marbod [383](#)
Marc Aurèle [429](#)
Marcomans [383](#), [430](#), [432](#)
Marcus Valerius [85](#)
Mardia [514](#)
Margus [503](#)
Marius [209](#)

Marsala [111](#)

Marseille [207](#), [284](#)

Masada (s) [407](#), [419](#)

Massinissa [162](#), [200](#)

Maternus (guerre de –) [431](#)

Maurétanie [401](#), [542](#)

Maurétanie Césarienne [369](#)

Maurétanie Tingitane [370](#)

Maxence [511](#)

Maximin le Thrace [483](#)

Mécène [317](#)

Medullius (mont –, b) [378](#)

Mens [148](#)

Mésie [422](#)

Mésopotamie [522](#)

Métaure (b) [156](#)

Milvius (pont –, b) [513](#)

Misène [350](#)

Misène (paix de –) [304](#)

Mithridate [219](#), [233](#)

Modène [229](#)

Modène (g) [301](#)

Mucius [73](#)

Mulhouse [254](#)

Munda (b et s) [299](#)

Mursa [520](#)

Musulames [397](#)

Muthul [209](#)

Myles (b) [116](#), [304](#)

Myonnèse (b) [188](#)

Nabis [177](#)

Naissus [493](#)

Narsès [518](#)

Nauloque [305](#)

Nerviens [258](#)

Nicée (b) [445](#)

Nikopolis (b) [295](#), [365](#)

Nil (b) [365](#)

Nisibe (b et s) [518](#)

Nisibe (paix de –) [457](#), [507](#)

Nobades [365](#), [476](#)

Noire (mer –) [361](#)

Noréia [250](#)

Norique [358](#), [383](#), [552](#)

Noviodunum (paix de –) [544](#)

Numance [183](#)

Numa Pompilius [59](#)

Numidie [208](#)

Océan [264](#)

Octave [301](#), [315](#)

Octodure [261](#)

Odeynath [478](#)

Onesandros [52](#)

Orange (b) [213](#)

Orchomène (b) [220](#)

Orgétorix [247](#)

Orode II, [270](#)

Orose [550](#)

Othon [410](#)

Palerme [122](#)

Palmyre [478](#)

Palmyréniens [494](#)

Pannonie [358](#), [384](#), [393](#), [445](#), [552](#)

Parisiens [266](#)

Paul-Émile [194-195](#)

Pergame [206](#)

Pérouse (g) [304](#)
Persée [193](#)
Pertinax [443](#)
Pescennius Niger [445](#)
Petelia (b) [229](#)
Petronius (Publius) [390](#)
Pharsale (b) [290](#)
Philippe l'Arabe [486](#)
Philippes (deux b) [301](#)
Philippe V [153](#), [158](#), [173](#)
Philopœmen [177](#)
Phoenice (paix de –) [158](#)
Phraates IV [276](#), [388](#)
Pictes [464](#)
Pistoriae (b) [235](#)
Plestia (marais de –, b) [147](#)
Plutarque [417](#)
Polybe [52](#), [110](#), [180](#), [195-196](#), [204](#)
Pomègues et Ratonneau (b) [285](#)
Pompée (le père) [222](#)
Pompée (Sextus [218](#), [230](#), [232](#), [280](#), [304](#))
Pont Euxin [361](#)
Pont-Euxin (boulevards du –) [224](#)
Porsenna [72](#)
Postumus [479](#)
Probus [495](#)
Proconsulaire [366](#)
Procopé [543](#)
Pseudo-Hygin [52](#)
Ptolémée [397](#), [401](#)
Publicola [74](#)
Publius Decius Mus [86](#)
Pydna [194](#)

Pyrganion [226](#)

Pyrrhus [95](#)

Quades [430](#), [432](#), [486](#), [496](#), [542](#)

Quinctilius Varus (Publius) [381](#)

Quinctius Flamininus (Titus) [174](#)

Ravenne [350](#)

Régulus [118](#), [120](#), [122](#)

Rétie [358](#), [383](#)

Rhandeia [406](#)

Rhegium [113](#), [229](#)

Rhénanie, Rhin [254](#), [264](#), [357](#), [506](#)

Rhodes [186](#)

Rhoemetalces [385](#)

Rhône [139](#)

Rome (ville, b et s) [153](#), [218](#), [282](#), [348](#), [414](#), [493](#), [550](#)

Roxolans [422](#)

Rubicon [280](#)

Ruspina [296](#)

Sabinus [416](#)

Saburra [286](#)

Sacrovir [398](#)

Sagonte (s) [132](#)

Saint Augustin [550](#)

Salluviens [207](#)

Samnites [85](#), [89](#)

Sapor Ier [472](#), [487](#)

Sapor II [522](#), [527](#)

Sardaigne [117](#), [351](#)

Sarmates [411](#), [430](#), [471](#), [484](#), [496](#), [506](#), [516](#), [518-519](#)

Scarpone [542](#)

Scipion (Cneius –) [142](#)

Scipion Émilien (Scipion le deuxième Africain) [183](#), [204](#)

Scipion le fils (Scipion le premier Africain) [158](#), [193](#)

Séleucie de Piérie [363](#)
Sempronius Gracchus [154](#)
Sénons [81](#), [129](#)
Sens [266](#), [523](#)
Sentinum (b) [94](#)
Septime Sévère [444](#)
Serdique (accords de –) [515](#)
Sertorius [221](#)
Servilius Vatia (Publius) [222](#)
Servius Tullius [61](#), [63](#)
Sévère Alexandre [458](#)
Sicile (g) [98](#), [109](#), [205-206](#), [304](#)
Side (b) [186](#)
Silaris (source du –, b) [229](#)
Silvanus [519](#)
Singara (b et s) [518](#), [523](#)
Sittius [295](#)
Skerdilaïdas [128](#)
Socrate de Constantinople [513](#)
Sophonisbe [162](#)
Souma-Suméré (b) [530](#)
Spartacus [226](#)
Strasbourg (b) [524](#)
Suetonius Paullinus [402](#), [406](#)
Suèves [252](#)
Surena [271](#)
Sutrium (g) [93](#)
Sylla [211](#), [220](#)
Syphax [155](#), [162](#)
Syracuse [154](#)
Syrie (g de –) [184](#), [343](#), [362](#), [445](#)
Tacfarinas [397](#)
Tacite [495](#)

Taifales [543](#)
Tapae (b) [424](#)
Tarente [96](#)
Tarquinia [85](#)
Tarquin l'Ancien [61](#)
Tarquin le Superbe [61](#)
Tarragone [352](#)
Tauroeis [285](#)
Taurus (b) [275](#)
Tébessa [366](#)
Tegea [298](#)
Télamon (b) [130](#)
Tencières [263](#)
Tessin (b) [143](#)
Tétrarchie [503](#), [508](#)
Tétricus [494](#)
Teuta [128](#)
Teutoburg (b) [347](#), [357](#), [380-381](#), [395](#)
Thapsus (b) [298](#)
Théodose Ier [547](#)
Théodose II [551](#)
Thermopyles (deux b) [185](#), [493](#)
Thrace, Thraces [217](#), [385](#)
Thurii [95](#), [228](#)
Thysdrus [484](#)
Tibère [381](#), [384](#)
Tigrane [231](#)
Tinurtium (b) [450](#)
Tite-Live [87](#), [200](#)
Titus [418](#), [420](#)
Trajan [422](#)
Trasimène (lac –, b) [144](#)
Trébie (b) [143](#)

Trébonien Galle [487](#)

Trente Tyrans [490](#)

Trèves (b), Trévire(s) [398](#), [416-417](#)

Tripolitaine [368](#)

Troxobor [404](#)

Tullus Hostilius [59](#)

Tunis [120](#)

Turin [512](#)

Ursicin [519](#)

Usipètes [263](#)

Utique [161](#), [286](#)

Uxellodunum [268](#)

Uzitta [297](#)

Vaga (vêpres de -) [211](#)

Valens [543](#)

Valentinien Ier [542](#)

Valérien [488](#)

Vandales [549](#), [552](#)

Végèce [547](#)

Véies (s) [77-78](#)

Vénètes [130](#), [179](#), [261](#)

Ventidius Bassus (Publius) [275](#)

Vénus [149](#)

Verceil [214](#)

Vercingétorix [265](#)

Vérone [486](#)

Vespasien [408](#), [412](#), [418](#)

Vetera (b) [417](#)

Viminacium (entrevue de -) [517](#)

Virgile [304](#), [323](#), [340](#)

Viriathe [182](#)

Vitellius [410](#)

Vologèse [429](#), [456](#)

Volsques [74](#)

Volubilis [370](#), [402](#)

Vulci (g) [85](#)

Waballath [479](#)

Waldgirmes [355](#)

Xanthippe [120](#)

Zama (b) [163](#)

Zéla [295](#)

Zénobie [478](#)

DU MÊME AUTEUR

- Spartacus, chef de guerre*, Tallandier, coll. « L'art de la guerre », 2016.
- La Guerre romaine, 58 avant J.-C.-235 après J.-C.*, Tallandier, coll. « L'art de la guerre », 2014.
- Géopolitique de l'Empire romain*, Ellipses, 2014.
- Histoire de l'Afrique romaine*, éd. Picard, 2^e éd., 2013.
- Alésia*, Tallandier, coll. « L'Histoire en batailles », 2012.
- Naissance, vie et mort de l'Empire romain*, éd. Picard, 2012.
- L'Armée romaine dans la tourmente. Une nouvelle approche de la crise du troisième siècle*, éd. du Rocher, 2009.
- L'Armée romaine sous le Bas-Empire*, éd. Picard, 2006.
- César, chef de guerre*, éd. du Rocher, 2001 ; Tallandier, coll. « Texto », 2015.
- Histoire militaire des guerres puniques*, éd. du Rocher, 1996 ; Tallandier, coll. « Texto », 2014.
- L'Armée romaine sous le Haut-Empire*, éd. Picard, 1989 ; 3^e éd., 2002.
- La Troisième Légion Auguste*, éd. CNRS,
- Les Unités auxiliaires de l'armée romaine en Afrique proconsulaire et Numidie sous le Haut-Empire*, éd. CNRS, 1989.
- L'Archéologie militaire de l'Afrique du Nord dans l'Antiquité*, Presses de l'ENS, 1979.

Retrouvez tous nos ouvrages
sur www.tallandier.com